NOT TO BE ISSUED
OUT OF THE LIBRARY.

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 January, 2016

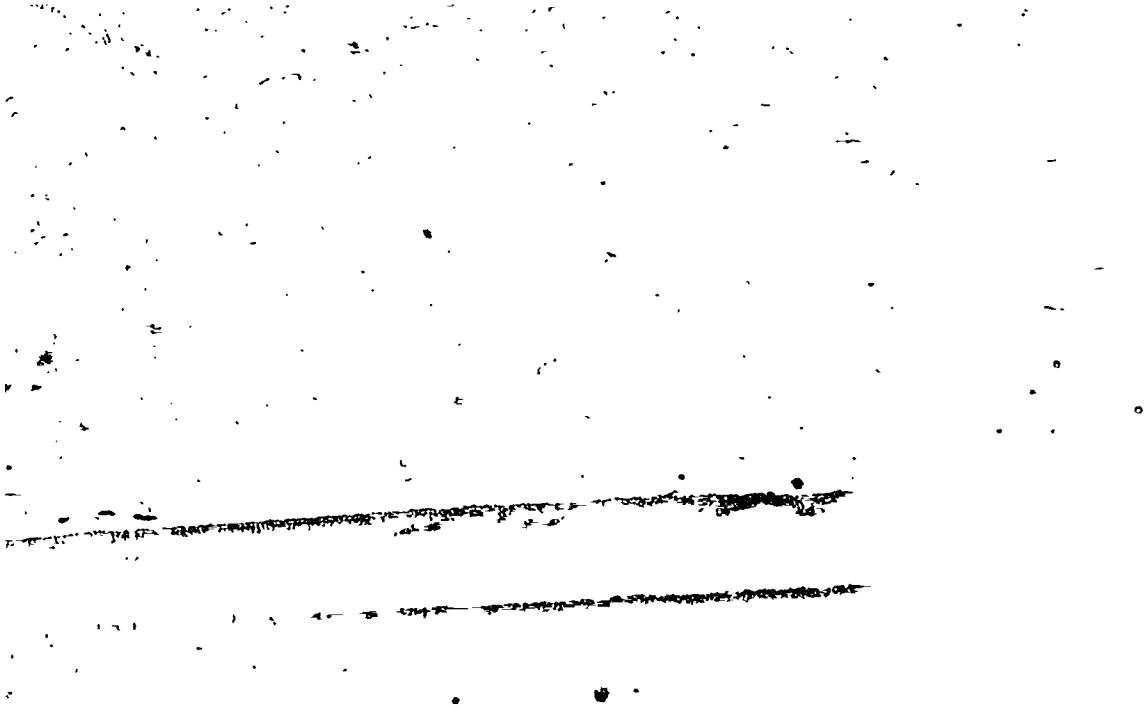
7 vols

HISTOIRE

DES

RÉPUBLIQUES ITALIENNES

DU MOYEN ÂGE.



HISTOIRE

DES

RÉPUBLIQUES ITALIENNES

DU MOYEN ÂGE.

PAR J. C. L. SIMONDE SISMONDI,

Des Académies italienne, de Wilna, de Cagliari, des Georgofili, de Genève, etc.

37242

B1630

ac

TOME SEPTIÈME.

Vol. 7

VV i 5

A PARIS,

Chez H. NICOLLE, rue de Seine, n.° 12, hôtel de la Rochefoucault.

M. D. CCC. IX.

Got
F8945
S15/His
37242

HISTOIRE

DES

RÉPUBLIQUES ITALIENNES

DU MOYEN ÂGE.

CHAPITRE XLVIII.

Pontifes d'Avignon. — Urbain V veut ramener le saint-siége à Rome. — Seconde expédition de Charles IV, en Italie; il cause, à Pise, la ruine de Giovanni Agnello, et, à Sienne, celle des douze. —. Il est chassé de cette dernière ville. — Il rend à Lucques sa liberté.

1365—1369.

Le pape Innocent VI étoit mort à Avignon, le 12 septembre 1362, et le conclave lui avoit donné pour successeur Guillaume Grimoard, abbé de Saint-Victor de Marseille, qui n'étoit point cardinal. Ce pontife, qui prit le nom d'Urbain V, étoit déjà le sixième parmi ceux d'Avignon. Clément V, le premier, avoit transporté le saint-siége en France, en l'année 1305. Après lui, Jean XXII, Bénoît

XII, Clément VI et Innocent VI, avoient continué à vivre comme exilés, loin de leur capitale et de leur troupeau. Pendant une résidence de soixante ans, les pontifes et leur cour s'étoient établis dans Avignon, comme s'ils ne devoient jamais quitter cette ville; ils en avoient acheté la souveraineté de Jeanne de Naples, comtesse de Provence; ils y avoient bâti des palais magnifiques, pour l'habitation du pape et de ses prélats; et ils avoient de l'affection pour un séjour où aucun desir de liberté parmi le peuple, aucune disposition turbulente parmi les nobles, ne troubloit leur tranquillité, et n'inquiétoit leur mollesse. Le collége des cardinaux n'étoit presque plus composé que de François; Urbain V étoit de la même nation, et passoit pour attaché à son pays natal, autant qu'aucun de ses compatriotes; le roi de France desiroit vivement retenir la cour pontificale dans ses États; en sorte qu'il étoit difficile de prévoir comment les papes pourroient jamais retourner à leur ancien siége.

Cependant le séjour des pontifes à Avignon, avoit eu l'influence la plus pernicieuse sur les mœurs de l'église, sur sa politique, sur son repos et sur sa foi. La corruption des prélats, la vie déshonnête et scandaleuse des

jeunes cardinaux, élevés à la pourpre par la faveur ou l'intrigue, la licence universelle dans la ville, étoient tellement notoires, qu'on ne désignoit plus Avignon que par le nom de Babylone occidentale. Cette épithète ne se trouve pas seulement dans les amères invectives de Pétrarque, mais dans les lettres et les écrits des hommes les plus modérés et les plus religieux du quatorzième siècle. Avignon contenoit l'écume des Italiens et des François ; les intrigans de chaque nation venoient y chercher fortune ; ils avoient apporté avec eux les défauts les plus odieux de leurs compatriotes ; le peuple et la cour d'Avignon s'étoient fait des mœurs de ce qu'on regardoit comme les vices des autres nations. Dans les siècles précédens, on avoit déjà reproché à la cour de Rome, son ambition démesurée, sa dissimulation, son avarice et son ingratitude ; mais pendant le séjour des papes en France, on la vit encore devenir vénale et perfide dans l'administration des peuples, servile dans ses rapports avec la cour de France, licencieuse et intempérante dans la vie privée de ses prélats. Parmi les papes eux-mêmes, Clément VI ne fut pas à l'abri du reproche de mauvaises mœurs (1).

(1) *Franc. Petrarcæ Epistolæ sine titulo.* p. 795, 806, etc.

Les Italiens, que leurs gouvernemens se sont efforcés de rendre superstitieux, sont les moins enclins de tous les peuples à la crédulité. Le mysticisme, de même que l'imagination rêveuse, appartiennent aux climats où l'homme souffre, sous une température ou brûlante ou glacée. Dans les déserts de la Thébaïde, ou sur les sables du Gange, aux bords de la Baltique, ou parmi les rochers d'Ecosse, on peut trembler devant le principe du mal qui ne laisse jamais oublier son pouvoir; on peut offrir, en hommage à la divinité, des douleurs qui semblent le partage de l'espèce humaine; mais devant qui trembleroit-on en Italie, où tout sourit à l'homme? Comment toutes les pensées se tourneroient-elles vers une autre vie, quand celle dont on jouit est si douce?

Dans le quatorzième siècle, les Italiens joignoient un esprit d'observation très-exercé, à une grande habitude de se mêler avec des peuples d'autre croyance. Le mépris qu'ils avoient conçu pour la cour d'Avignon, leur avoit fait secouer presque absolument le joug de l'église romaine; tandis que, dans le même temps, les esprits étoient restés bien plus soumis en France, et que le fanatisme persécuteur y reparoissoit souvent avec des forces nouvelles. A Paris, en Dau-

plané, et dans diverses provinces de France, on brûla, en 1373, un grand nombre d'hérétiques; leurs sectes différentes, toutes punies par des supplices également atroces, étoient désignées par les noms de Turlupins, de Béguins, de Lollards et de Vaudois (1). Mais en Italie, l'enthousiasme qui faisoit naître les hérésies, et le fanatisme qui les punissoit, étoient également éteints : l'indifférence avoit pris leur place.

Les Visconti, pendant les longues guerres qu'*ils avoient soutenues contre l'église*, s'étoient vengés *des excommunications des* papes, sur les prêtres de leurs États; plus ils étoient frappés de censures ou d'interdits, plus ils redoubloient les impositions extraordinaires qu'ils levoient sur le clergé. Les tyrans de Romagne n'avoient pas tenu plus de compte *des foudres de l'église*, ou des croisades prêchées contr'eux; leur élévation ou leur chûte étoient la conséquence de la lutte entre l'ambition et la liberté, ou bien des sentimens d'amour, de haine ou de vengeance, qui paroissoient héréditaires dans quelques familles; jamais la religion n'y avoit de part. Les Siciliens, depuis leurs fameuses vêpres, ne furent jamais en paix avec l'église,

(1) *Raynaldi Annal. Eccles. an.* 1373, §. 19, p. 520.

pendant un espace de quatre-vingts ans. Leurs princes de la maison d'Aragon ne se montrèrent pas moins indifférens qu'eux aux excommunications des papes. D'un bout à l'autre de l'Italie, les peuples et les gouvernemens avoient cessé de craindre les censures et les punitions ecclésiastiques.

Dans les écoles, la philosophie d'Aristote avoit été universellement adoptée ; elle y avoit été introduite, unie aux commentaires d'Averroès. Le philosophe grec, en supposant une ame unique qui anime tous les hommes, détruit la croyance en une providence et la moralité des actions. Mais le commentateur arabe avoit attaqué la religion plus directement encore ; il avoit opposé sa triste doctrine à l'islamisme où il étoit né, au christianisme et au judaïsme qu'il avoit étudiés, et il avoit dirigé, contre les catholiques, ses sarcasmes aussi bien que ses raisonnemens. Pétrarque cherchoit presque seul à résister au torrent des incrédules ; mais la secte qu'il combattoit dans ses écrits philosophiques et ses lettres (1), jouissoit d'une pleine liberté, et montroit chaque jour plus de hardiesse. A peine croyoit-on les anciennes doctrines

(1) *Epistolæ sine titulo.* ep. ultima, p. 810. — Mémoires pour la vie de Pétrarque. De Sade. *T. III, L. VI, p.* 757.

bornes encore pour le peuple; et la religion, presqu'incompatible avec une semblable philosophie, perdoit toute influence sur la conduite des hommes.

Les prélats, plongés dans une débauche dont les lettres de Pétrarque font la peinture la plus révoltante (1), avoient aussi bien perdu leur esprit de domination, que les peuples l'habitude de leur obéir. Servilement soumis à la cour de France, ils ne sentoient pas même combien leur dépendance étoit honteuse. *On ne retrouvoit plus en eux cet esprit supérieur au monde, qui maintient* une religion vraie, et qui, lorsqu'il se trouve dans une religion fausse, la rend encore respectable et utile aux hommes. Au lieu de ne considérer la terre que dans ses rapports avec Dieu, les prêtres ne songeoient à Dieu qu'en raison de leurs intérêts sur la terre. La religion étoit devenue un moyen tout humain de gouvernement, un instrument que les despotes tenoient dans leurs mains, et qu'ils tournoient contre le peuple.

Une religion court toujours un grand risque, lorsqu'elle se donne un chef sur la terre; elle fait dépendre le respect qu'elle

(1) Dans presque toutes les lettres du livre *Epistolarum sine titulo.*

réclame, d'une chance hasardeuse : de la vertu d'un seul homme ; et l'église se rend responsable de la conduite du pontife qui la représente. Dans les temps de persécution, il est vrai, elle a plus lieu d'espérer que de craindre, de la conduite de son chef, car alors il s'anime du zèle même de son troupeau, et il ne se sent distingué des autres que pour donner aux autres un plus bel exemple. Les premiers évêques de Rome, s'il faut en croire leur légende, avoient presque tous été des saints et des martyrs ; mais depuis que l'église eut triomphé, la légende elle-même n'a plus départi tant d'honneurs et de vertus à leurs successeurs. Le chef du clergé, dépositaire de son pouvoir, ne put éviter d'être entraîné par les intérêts temporels de son administration, et de faire servir la religion à la politique. C'est la plus grande dégradation à laquelle une autorité divine puisse être exposée. Le plus noble et le plus désintéressé des sentimens du cœur humain, un sentiment de dévouement et de sacrifices est ainsi changé en un lâche calcul d'égoïsme et de fraude.

Cependant si une religion, devenue dominante, doit avoir un chef ; si elle doit confier une autorité, presque sans bornes, sur les consciences, à un homme seul, il

faut au moins que cet homme soit indépendant. C'est une espèce d'indépendance que celle qu'assure l'enthousiasme, au milieu des persécutions : le martyr est au-dessus des rois, puisqu'il méprise leurs ordres, et qu'il ne craint pas leurs bourreaux. Mais lorsque l'enthousiasme a cessé, le chef d'une religion ne sera qu'un sujet, s'il n'est pas souverain. Il est vrai que l'administration d'un État convient mal à un prêtre ; qu'elle l'éloigne des pensées qui devroient l'occuper, des *mœurs mêmes qu'il devroit avoir ;* mais la servitude lui convient *moins encore. Le* pontife souverain sera indépendant des rois, et il rachetera souvent, par sa hardiesse à blâmer leur conduite, les torts de la sienne propre ; il réprimera, comme firent toujours les papes, les mauvaises mœurs dont l'exemple est si pernicieux, lorsqu'il est donné sur le trône ; il citera quelquefois au tribunal de Dieu, tel roi, pour être un faussaire ; tel prince, pour être un impudique ou un assassin. Au travers de leurs passions injustes et de leurs haines implacables, les Innocent et les Alexandre, lorsqu'ils frappèrent des armes de l'église les rois de France et d'Espagne, l'Allemagne et d'Angleterre, rappelèrent du moins aux peuples que les

souverains, non moins que les sujets, sont punissables de leurs forfaits. »

Lorsque la cour de Rome, transportée au-delà des monts, fut devenue françoise, elle cessa d'exprimer ainsi le vœu des peuples ou des générations à venir. Elle couvrit de ses voiles les scélératesses de Philippe le bel, et elle lui fournit d'infames prétextes pour le massacre des Templiers. Elle fit avec ses successeurs de honteux marchés sur les biens de l'église, sous le prétexte d'une croisade qu'elle n'avoit point intention de mettre jamais en mouvement. Elle trahit les Chrétiens orientaux par de fausses espérances; elle les invita à prendre les armes, et les abandonna ensuite, sans secours, au fer des Musulmans(1).

Le pape Clément VI, au lieu d'ouvrir à Philippe de Valois tous les trésors de l'église, au nom d'une guerre sacrée à laquelle il ne songeoit pas, auroit dû être animé du courage que le frère André d'Antioche, religieux italien qui revenoit de la Terre-sainte, manifesta dans cette occasion. Il arrêta par la bride le cheval du roi. « Es-tu, lui dit-il, ce Philippe de France qui a promis à Dieu et à la sainte église de marcher avec

(1) *Matteo Villani. L.* VII, c. 1 et suiv., p. 405.

» ses forces à la délivrance de la terre où » Christ, notre Sauveur, a répandu son » sang divin pour notre rédemption ? » Philippe, frappé de la physionomie imposante du religieux, répondit que c'étoit lui-même. « Si tu l'as promis de bonne foi et » avec une intention pure », reprit le frère André, « je prie ce sauveur béni de diriger » tes pas à une pleine victoire, de te faire » prospérer toi et ton armée, et de te ré- » server la gloire de purger le lieu vénérable » des abominations des Infidèles. Mais si après » avoir commencé et publié cette entreprise, » à l'occasion de laquelle une foule de Chré- » tiens orientaux ont déjà subi la mort dans » d'affreux tourmens, tu n'as point intention » de la poursuivre; si tu as trompé la sainte » église de Dieu; que la colère et l'indigna- » tion divine descendent sur toi, sur ta » maison, sur ta postérité et ton royaume; » que le fléau de la justice céleste s'appe- » santisse sur toi et tes successeurs, aux » yeux de tous les Chrétiens; et que le sang » des innocens, déjà répandu à l'occasion » du bruit que tu as faussement fait courir, » crie vengeance à Dieu contre toi » (1)!

Ce n'est pas que les papes françois ne

(1) *Matteo Villani.* L. VII, c. 3, p. 407.

traduisissent aussi en jugement les princes avec lesquels ils étoient en guerre. On les vit reprocher aux Visconti leurs crimes, non point avec le langage élevé qui convient au ministre de Dieu sur la terre, mais avec l'emportement d'un ennemi acharné. Urbain V, dans une bulle qu'il publia contre Bernabos, le désignoit par le nom de *fils de perdition, animé d'un esprit diabolique* (1); et il dévoiloit toute la turpitude de ce tyran odieux. Mais ce n'étoient pas les crimes, c'étoient les conquêtes de Bernabos que le pape vouloit punir; aussi dès qu'il eut obtenu de lui la restitution de quelques châteaux dans le Bolonois, il le reçut de nouveau en grâce, et le releva de toutes les censures prononcées contre lui.

L'asservissement des papes d'Avignon à la cour de France excitoit les réclamations de tout le reste de l'Europe. On accusoit les tribunaux ecclésiastiques de partialité, les légats et les gouverneurs nommés par le pape de vénalité, l'église entière de corruption. Tous les évêques étoient tenus de résider auprès de leur troupeau, et cette obligation étoit sans cesse rappelée par les hommes religieux au grand évêque, qui auroit dû donner aux autres l'exemple de la discipline.

(1) *Raynaldus Annales Ecclesiast. ann.* 1362, §. 12, p. 518.

le blâme de toute la chrétienté retomboit sur son chef. Cependant les abus s'affermissant par le laps du temps, l'église n'auroit peut-être jamais été ramenée d'Avignon à Rome, si la première de ces villes avoit continué d'offrir aux papes un asile impénétrable, que les gens de guerre ne pouvoient violer, et que les révolutions du reste de l'Europe ne pouvoient ébranler. Mais les Valois, pendant leur règne désastreux, ne garantirent plus à la cour pontificale la paix dont elle avoit joui en Provence, en échange de sa liberté.

La guerre avec les Anglois désoloit depuis long-temps le royaume de France; mais les perfidies de Charles le mauvais, roi de Navarre, la Jaquerie, ou la révolte des paysans contre les nobles, et surtout les compagnies d'aventure avoient achevé de ruiner les provinces. Avignon avoit été menacé à la fois par trois de ces troupes associées pour le brigandage. Les bourgeois de la ville et les courtisans du pape avoient été forcés, à plusieurs reprises, sous le pontificat d'Innocent VI, de prendre les armes pour défendre leurs murailles; plus souvent encore la cour s'étoit rachetée du pillage par de grosses contributions. L'Europe entière, au lieu de plaindre les prélats dans cette conjoncture, se réunissoit pour blâmer le pape de son séjour dans une terre d'exil.

Pétrarque, dont le nom seul étoit devenu une puissance, ne laissoit pas échapper une occasion de rappeler les évêques de Rome au troupeau particulièrement confié à leurs soins; les lettres quelquefois éloquentes et toujours hardies qu'il leur adressoit dans ce but, circuloient dans toute l'Europe. Urbain V, déterminé par de si pressans motifs, déclara, au moment de son élection, qu'il seroit content d'avoir rétabli le saint-siége à Rome, dût-il mourir le lendemain (1); et, en effet, il ne tarda pas à s'occuper de l'exécution de ce projet.

1365. Ce fut avec l'empereur Charles IV qu'Urbain concerta son retour dans la capitale de la chrétienté. Ce monarque vint à Avignon au mois de mai 1365, sous prétexte de prendre avec le pape des mesures pour mettre en mouvement une nouvelle croisade. Les progrès des Turcs en Europe commençoient alors à faire désirer que tous les princes catholiques se réunissent pour défendre la Grèce et le Levant contre les ennemis de la foi. La politique auroit approuvé cette guerre sacrée autant que la religion (2). Mais tous les efforts des souverains et des prêtres,

(1) *Matteo Villani.* L. XI, c. 26, p. 709.

(2) *Raynald. Annal. Eccles.* 1365. §. 1, p. 441.

utes les sollicitations de Pierre de Lusignan, 136
roi de Chypre, qui étoit venu visiter les cours de l'Occident pour obtenir quelques secours, ne purent réveiller un enthousiasme éteint depuis plus d'un siècle. Le roi de Chypre repartit pour le Levant avec une poignée de croisés. A leur tête, il surprit Alexandrie d'Égypte, le 3 octobre 1365. Cependant il ne se sentit pas assez fort pour essayer de garder cette place, et il l'évacua aussitôt (1).

Le pape désiroit bien plus l'abaissement de ses ennemis en Italie que la défaite des Infidèles. L'empereur saisissoit avec plaisir l'occasion de retourner dans un pays où il avoit déjà amassé des sommes d'argent considérables. L'un et l'autre annonçoient l'intention de chasser de l'Italie les bandes de brigands qui la désoloient. La compagnie allemande d'Anichino Bongarten, et la compagnie angloise de Jean Hawkwood, dévastoient tour à tour la Toscane et l'État de l'église. La jalousie qui régnoit entr'elles avoit permis de les opposer l'une à l'autre; mais les peuples souffroient autant de la part de celle dont ils recherchoient l'alliance, que de celle qu'ils vouloient combattre (2). La compagnie de

(1) *Fleury, Histoire Eccles.* L. XCVI, c. 51.

(2) *Cronica d' Orvieto.* T. XV, p. 688.

365. l'étoile, que les Florentins avoient appelée de Provence, pour faire la guerre aux Pisans, et celle de Saint-George, qu'Ambroise, fils naturel de Bernabos Visconti, avoit formée (1), entrèrent à leur tour dans l'État de Sienne et celui de Pérouse, pour y lever des contributions. Un tel brigandage ne pouvoit être souffert plus long-temps, et l'Italie apprit avec joie que le pape et l'empereur s'étoient engagés à y mettre un terme.

1366. Le cardinal Albornoz, sur la demande d'Urbain V, fit préparer un palais à Viterbe, pour la demeure du pontife, pendant l'été (2). Il fit aussi relever les édifices de Rome, qui tomboient en ruine, et il accepta, pour reconduire la cour des bouches du Rhône à celles du Tibre, les galères de Venise, de Gênes, de Pise, et de la reine de Naples.

Les deux chefs de la chrétienté s'étoient donné rendez-vous en Italie, pour le mois de mai 1367; mais Charles IV fut obligé, par les affaires d'Allemagne, de différer son expédition d'une année. Urbain V partit
1367. d'Avignon le dernier jour d'avril, avec plusieurs de ses cardinaux, qui, bien qu'à regret, avoient consenti à le suivre; d'autres

(1) *Cronica Sanese.* p. 187.

(2) *Raynaldi Annales Ecclesiastici.* 1366 §. 26, p. 462.

prirent la route de Turin, mais il y en eut cinq qui refusèrent de quitter la Provence (1). 1367.

Urbain débarqua le 25 mai, à Gênes; et les deux partis qui divisoient cette république, parurent se disputer à qui l'honoreroit davantage (2). Simon Boccanegra, le premier doge de Gênes, étoit mort en 1363, empoisonné, à ce qu'on assuroit, dans un repas donné au roi de Chypre. Tandis que ce magistrat luttoit entre la vie et la mort, *le peuple avoit pris les armes; il avoit arrêté les parens de Boccanegra, et élu Gabriel* Adorno pour doge. Ce dernier étoit un marchand, de famille plébeïenne, mais gibeline; il déploya des talens et un caractère propres à lui assurer pour la vie, la direction du parti gibelin (3).

La faction opposée ou des guelfes, avoit pour chef Léonard de Montalto, qui prétendoit aussi à la place de doge. En 1365 il avoit été forcé de sortir de la ville, avec ses adhérens, et il faisoit la guerre à sa patrie (4), lorsque le passage du pape à

(1) *Petrarcæ Rerum Senilium.* L. IX, ep. 2, p. 947.

(2) *Vita Urbani V, ex Bosqueto.* T. III, P. II. *Rer. It.* p. 617.

(3) *Georgii Stellæ Annales Genuenses.* T. XVII, p. 1096.

(4) *Ib.*, p. 1100.

1367. Gênes, réconcilia pour un peu de temps les deux partis.

Le cardinal Egidio Albornoz vint attendre Urbain V sur la plage de Corneto, où le pontife débarqua le 4 juin. Les députés du sénat et du peuple romain, s'y trouvoient aussi, et ils offrirent au pape, la *seigneurie* de Rome et les clefs du château Saint-Ange (1). La joie qu'occasionnoit le retour du chef de la religion en Italie, pouvoit seule porter les Romains à reconnoître un maître. Avec beaucoup moins de constance, de valeur et de vertu, que les habitans des villes de Toscane, ils étoient cependant agités par les mêmes passions. Leur ressentiment se dirigeoit tour-à-tour contre la noblesse, et contre le pouvoir arbitraire d'un seul. En 1362 ils avoient créé un nouveau tribun, nommé Lello Pocadotta; c'étoit un homme de la lie du peuple, un cordonnier, qui avoit profité de son pouvoir éphémère, pour chasser tous les nobles de la ville. Mais l'approche de la compagnie du *Capelletto* avoit jeté, peu après, les Romains dans un effroi inexprimable; ils avoient chassé leur tribun du Capitole, et ils s'étoient donnés à Innocent VI, sous condition que celui-ci ne confiât aucune autorité

(1) *Vita Urbani V, ex Bosqueto.* p. 618. — *Cronica d' Orvieto.* T. XV, p. 691.

dans leur ville, au cardinal Albornoz (1). 1367.
Sous le règne d'Urbain V, ils avoient déjà été agités par d'autres révolutions moins dignes encore d'être connues.

L'homme sur lequel Urbain comptoit le plus pour administrer les États de l'église, étoit ce même cardinal Albornoz qui, dans une légation de quatorze ans, avoit reconquis et soumis au saint-siége, la totalité du domaine ecclésiastique. Albornoz, à son arrivée en Italie, n'avoit trouvé que les deux châteaux *de Montefiascone et Montefalco*, qui fussent demeurés *fidèles* au pape (2) : tandis qu'à l'arrivée d'Urbain, toutes les villes de la Romagne, de la Marche, de l'Ombrie et du patrimoine, obéissoient au saint-siége. Le pape ayant demandé compte au cardinal, de l'argent qu'il avoit dépensé durant sa longue administration, celui-ci lui envoya en réponse, un chariot complètement chargé des seules clefs des villes et châteaux qu'il lui avoit soumis (3). Mais à peine Urbain étoit-il

(1) *Matteo Villani.* L. XI, c. 25, p. 709. *Tu che leggi,* s'écrie Villani, *ed hai lette le altre maravigliose cose che feciono i buoni Romani antichi, e tocchi queste in comparazione, non ti fia senza stupore d' animo.*

(2) *Vita Urbani V, ex Bosqueto.* p. 618.

(3) *Pompeo Pellini Storia di Perugia.* 2 Vol. in-4.°, P. I, L. VIII, p. 1025.

1367. de retour en Italie, qu'Albornoz mourut à Viterbe, le 24 août 1367. Il emporta les regrets de la cour de Rome et ceux des peuples, qui avoient pardonné à ses rares talens, l'union assez étrange, des fonctions d'un général d'armée à celles d'un prélat (1).

Avant de mourir, ce grand politique avoit rendu un dernier service au pape, en concluant pour lui, une alliance avec tous les ennemis des Visconti. La ligue qui fut signée à Viterbe, le dernier juillet, et publiée le 5 août, comprenoit l'empereur, le pape, le roi de Hongrie, et les seigneurs de Padoue, Ferrare et Mantoue (2). Bientôt la reine de Naples y entra aussi. Cette princesse avoit perdu son mari, Louis de Tarente, le 26 mai 1362, et la même année, elle s'étoit remariée en troisièmes noces, au fils du roi de Majorque, Jacques d'Aragon, à qui elle n'avoit point accordé le titre de roi.

Les frères Visconti se préparoient, de leur côté, à combattre cette coalition formidable. Ils étoient secrètement alliés à toutes les

(1) *Raynaldi Annales Eccles.* 1397, §. 15, p. 469. La ville d'Orvieto avoit reconnu Albornoz pour son seigneur direct; à la mort du légat, elle se donna au pape, par délibération du conseil-général, sans stipuler la réserve de ses libertés. *Cronica d' Orvieto.* p. 692.

(2) *Raynaldi Annales Eccles.* 1367. §. 17, p. 469.

compagnies d'aventure qui ravageoient le pays. 1367.
Le bâtard Visconti, fils de Bernabos, qui lui-même en avoit formé une, rassembla toutes les autres à sa solde, et réunit ainsi la plus belle armée qu'on eut encore vue sur pied en Italie (1). Galeaz, le second frère Visconti, qui, depuis quelque temps, avoit fixé sa résidence à Pavie, se préparoit aussi, à sa manière, à combattre ses ennemis. Le faste et les vanités occupoient toutes ses pensées. Pétrarque qui vivoit à sa cour, applaudissoit à *sa magnificence, et à la protection qu'il accordoit aux arts et aux lettres; mais ses* sujets gémissoient sous les impôts dont ils étoient accablés; ses ministres et ses soldats qu'il laissoit sans paie, le détestoient; et les villes qui dépendoient de lui, n'étoient retenues sous son joug, que par la terreur qu'inspiroient ses cruautés (2).

Galeaz attachoit sa vanité à s'allier, par des mariages, aux plus grands rois de la chrétienté. Il fit épouser, au mois de mai, sa 1368.
fille Violante, à Lionel, duc de Clarence, fils du roi d'Angleterre: pour déterminer ce prince à faire un tel mariage, il lui avoit offert avec sa fille, deux cent mille florins

(1) *Bernardino Corio Hist. Milan.* P. III, p. 238.

(2) *Petri Azarii Chronicon.* c. 14, p. 402.

1368. de dot, et la souveraineté de cinq villes du Piémont (1). Galeaz prétendoit avoir pour but, d'attacher plus fermement par ce mariage, la compagnie angloise à ses intérêts. En effet, Jean Hawkwood, à la tête de cette troupe formidable, entra sur le territoire de Mantoue, qu'il mit à feu et à sang. Mais bientôt le nœud de cette alliance avec les compagnies d'aventure, fut rompu d'une manière inattendue: Lionel, duc de Clarence, mourut au bout de peu de mois, des suites de son intempérance.

Sur ces entrefaites, Charles IV arriva, le 5 mai, à Conigliano, avec une armée très-considérable; les alliés d'Italie allèrent l'y joindre, et il se trouva à la tête de forces bien supérieures à celles des Visconti (2). Mais Hawkwood arrêta quelque temps cette armée dans l'État de Mantoue, en rompant les digues de l'Adige, qui inonda le camp de l'empereur (3). Bernabos, de son côté,

(1) Alba, Cuneo, Cerastro, Mondovi et Braida. Les noces furent célébrées avec une magnificence sans exemple. La cour étoit distribuée à plusieurs tables, selon le rang des personnages; mais Pétrarque fut admis à celle des princes souverains. *Bernardino Corio Stor. Milanesi.* P. III, p. 239.

(2) La chronique de Plaisance (*T. XVI, p.* 509) prétend qu'il commandoit à cinquante mille chevaux, ce qui peut être vrai, s'il avoit dans son armée beaucoup de troupes légères et de Hongrois.

(3) *Chronicon Estense.* T. XV, p. 491.

qui connoissoit l'avarice de Charles IV, pro- 1368.
fita de ce retard pour lui faire accepter des présens considérables ; il l'engagea ainsi à entrer en négociations pour la paix, et à licencier son armée. Les troupes impériales, pendant trois mois qu'elles séjournèrent en Italie, ne purent pas réduire le plus petit château des Visconti, ou de Can Signore de la Scala, leur allié ; elles avoient ruiné les seigneurs de Mantoue et de Ferrare, amis de Charles IV, et elles furent renvoyées *honteusement, sous la seule condition* que les Visconti *rendissent aux Gonzagues*, le château de Borgoforte, qu'ils leur avoient enlevé (1).

La surprise et l'indignation de l'Italie entière furent extrêmes à la nouvelle de ce honteux traité. Cinquante mille hommes avoient été rassemblés des extrémités de la Bohême au royaume de Naples, et de la Hongrie à la Provence, pour délivrer l'Italie de la tyrannie des Visconti et des brigandages des compagnies ; et cette formidable coalition étoit dissoute par son chef, comme si elle avoit atteint son but par la restitution d'un misérable château. Cependant Charles IV,

(1) *Bernard. Corio Storia di Milano.* P. III, p. 241. — *Chronicon Estense.* T. XV, p. 491.

1368. indifférent au blâme, lorsqu'à ce prix il pouvoit amasser de l'argent, s'avançoit vers la Toscane, avec les foibles restes de son armée.

L'empereur étoit appelé dans cette province par les sollicitations des Lucquois. Ce peuple, opprimé par les Pisans qu'il détestoit, avoit consacré à Charles IV son affection et son respect, dès le temps où ce monarque, alors prince de Bohème, gouvernoit Lucques au nom de son père le roi Jean (1). Plusieurs Guelfes de cette ville, forcés à émigrer, avoient acquis de grandes richesses dans le commerce de France, et ils offroient à l'empereur de payer au plus haut prix la liberté que ce monarque pouvoit leur rendre.

Giovanni Agnello, seigneur de Pise, traitoit de son côté avec Charles IV; il désiroit l'engager à confirmer le titre de doge qu'il avoit usurpé; il le voyoit avec inquiétude s'approcher à la tête de douze cents gendarmes, et il s'apercevoit déjà que l'attente d'une révolution donnoit de la hardiesse aux mécontens, et lui faisoit rencontrer de l'opposition jusque dans son propre conseil. Il exigea de Charles la promesse qu'il le constitueroit vicaire impérial à Pise, et qu'il confirmeroit

(1) *Beverini Annales Lucenses. Mss. ex Archivio Lucense.* L. VII, p. 958.

ainsi son autorité; à ce prix, il consentit à 1368.
renoncer à la conquête la plus importante qu'eût faite la république de Pise, à celle pour la défense de laquelle des factions ennemies s'étoient plus d'une fois réconciliées. Le 23 août 1368, il consigna Lucques à Marcovald, évêque d'Auguste, qui en prit possession au nom de l'empereur. Cette ville étoit demeurée soumise aux Pisans depuis le 6 juillet 1342 (1).

Charles IV fit son entrée à Lucques le 5 septembre. A quelque distance de cette ville il avoit rencontré Giovanni Agnello, et il l'avoit armé chevalier; honneur que le seigneur de Pise avoit rendu aussitôt à deux de ses neveux et à plusieurs de ses compatriotes. Le monarque, le doge et les nouveaux chevaliers, en rentrant à Lucques, montèrent sur des échafauds qu'on avoit élevés autour de la place de Saint-Michel; c'est là qu'Agnello devoit être déclaré vicaire impérial, en présence du peuple; mais, tout-à-coup, l'échafaud sur lequel il étoit monté croula sous le poids de ceux qu'il portoit; plusieurs furent tués par leur chûte, et Agnello eut la cuisse cassée. Le tyran, retenu dans son lit, ne pouvoit

(1) *Croniche di Pisa.* T. XV, p. 1048. — *Paolo Tronci Annali di Pisa.* p. 417. — *Beverini Annales Lucensium.* L. VII, p. 959.

1368. plus inspirer de crainte. Les amis de la liberté à Pise prirent aussitôt les armes, sous la conduite de Pierre d'Albizzo de Vico; les cris de *vive l'empereur et meure le doge*, retentirent dans toutes les rues; la garde ducale fut forcée; le palais du conservateur pillé, et de nouveaux Anziani élus pour gouverner la république selon ses anciennes lois. A la nouvelle de cette révolution, tous les exilés rentrèrent dans Pise, à la réserve de Pierre Gambacorti; tandis qu'Agnello, retenu dans son lit à Lucques, se détermina le surlendemain à se dépouiller de tous les droits qu'il pouvoit avoir à la seigneurie, après l'avoir conservée un peu plus de quatre ans (1).

Charles IV ne se hâtoit point de rendre à Lucques sa liberté; il regardoit cette ville comme une résidence sûre et commode, d'où il pouvoit étendre ses intrigues dans les républiques de Toscane, y acquérir de nouveaux droits, ou tout au moins en tirer de l'argent. Bientôt une révolution, que son approche avoit fait éclater à Sienne, lui fournit l'occasion qu'il cherchoit de vendre sa protection.

Lorsque l'empereur avoit passé à Sienne, treize ans auparavant, un mouvement populaire qu'il avoit favorisé, avoit exclu du gou-

(1) *Croniche di Pisa.* T. XV, p. 1050. — *Beverini Annales Lucenses.* L. VII, p. 960.

vernement l'oligarchie dominante. Dès-lors les 1368.
riches marchands qui avoient composé cette oligarchie avoient été déclarés incapables autant que la noblesse, d'avoir part au gouvernement populaire. On avoit fait d'eux et de leurs familles, un ordre séparé dans l'État, qu'on appeloit le Mont des Neuf, à cause de la magistrature suprême qu'il avoit occupée, et qu'on avoit abolie en le dépouillant. Mais les bourgeois d'un état un peu inférieur, qui, après les neuf, étoient parvenus à la nouvelle magistrature des douze, avoient marché si exactement sur les traces de leurs devanciers, qu'ils s'étoient, comme eux, emparés sans partage, du pouvoir suprême, et que le mont des douze, qu'ils avoient formé, n'étoit guère moins odieux au peuple que celui des neuf.

Les douze redoutoient surtout la haine de la noblesse; ils cherchèrent à faire renaître ses anciennes querelles pour l'affoiblir. Les deux illustres familles des Tolomei et des Salimbeni, avoient été de tout temps à la tête des deux partis guelfe et gibelin à Sienne. Les douze feignirent d'être divisés par les mêmes partis, et ils excitèrent ces deux familles à prendre les armes l'une contre l'autre, promettant à chacune de la seconder. Mais les nobles, dont la haine héréditaire étoit

1368. refroidie par les persécutions qu'ils éprouvoient en commun, s'avouèrent mutuellement les offres de secours que les magistrats leur avoient faites. Honteux d'avoir versé leur sang pour satisfaire la secrète jalousie des plébeïens, ils se concertèrent pour se venger par les mêmes artifices dont on usoit envers eux. Ils affectèrent un redoublement de haine les uns contre les autres; ils firent venir de leurs terres leurs vassaux, et ils rassemblèrent dans leurs maisons des soldats, sans que les douze missent aucune opposition à ces préparatifs qu'ils leur voyoient faire pour s'entre-détruire. Les nobles, cependant, avoient attiré à eux tous les chefs du mont des neuf, et plusieurs plébeïens mécontens; ils avoient rassemblé dans la ville huit mille hommes sous les étendards des deux armées guelfe et gibeline. Tout-à-coup ces deux armées se réunirent le 2 septembre 1368, et leurs chefs demandèrent à la seigneurie la possession du palais et de tous les lieux forts. Les douze, surpris, ne purent pas même tirer l'épée pour leur défense; ils se retirèrent dans leurs maisons, et renoncèrent au gouvernement qu'ils avoient conservé pendant treize ans (1).

(1) *Cronica Sanese.* T. XV, p. 196. — *Malavolti Storia di Siena.* P. II, L. VII, p. 129.

Les nobles, maîtres de la république, déclarèrent qu'ils vouloient rétablir à Sienne le gouvernement consulaire, sous lequel cette ville avoit fleuri pendant le douzième siècle. Dans l'ordre de la noblesse, on distinguoit cinq familles d'une haute antiquité, les Tolomei, Salimbeni, Piccolomini, Saracini et Malavolti. Cinq consuls furent pris dans ces cinq familles illustres, cinq autres dans le reste de la noblesse, et trois dans l'ordre des neuf, qui fut de nouveau admis au gouvernement (1). 1368.

Mais le peuple, qui avoit été long-temps en possession des magistratures, ne pouvoit souffrir patiemment d'en être exclu, et, dans l'agitation d'une révolution récente, chaque parti recourut à l'empereur et le choisit pour arbitre. Charles accepta le rôle de médiateur avec empressement; il promit sa protection à tous les partis; mais il s'assura surtout des Salimbeni, déjà disposés à séparer leur cause de celle de leur ordre, et il fit partir en hâte, avec huit cents gendarmes, Malatesta Unghero, l'un des seigneurs de Rimini, qu'il nomma vicaire impérial à Sienne.

Les nobles ne vouloient point ouvrir leurs portes à cette petite armée, avant d'avoir assuré leurs droits par un traité; mais le

(1) *Cronica Sanese di Neri di Donato*, p. 197.

1368. mont des douze et le peuple étoient plus empressés à se confier à l'empereur, parce qu'ils avoient moins à perdre. Nicolas Salimbeni, l'un des consuls, trahit ses collègues pour se réunir au peuple, et fit entrer, le 24 septembre, Malatesta Unghero par la porte qui lui étoit confiée. La noblesse, quoique surprise, se défendit dans les rues, et ce ne fut qu'après avoir été vaincue dans plus de dix combats, soutenus de poste en poste, qu'elle sortit enfin de la ville et se retira dans ses châteaux (1).

Le peuple victorieux étoit appelé à donner une nouvelle forme au gouvernement, et à régler la distribution des droits politiques entre les divers ordres de l'État. Il ne crut point pouvoir abolir le passé, ou faire renoncer les citoyens à des affections et des passions qu'ils tenoient de leurs ancêtres, et auxquelles ils devoient leur force et leur importance. Les nouveaux législateurs reconnurent donc l'existence des deux monts des neuf et des douze; ils en formèrent un troisième, où ils rangèrent les citoyens étrangers aux deux oligarchies précédentes. Cet ordre nouveau, plus nombreux que les deux autres, reçut, de la réforme qui lui donnoit naissance,

(1) *Malavolti Storia di Siena.* P. II, L. VII, p. 130.

le nom de mont des réformateurs. La sei- 1368.
gneurie fut composée de douze magistrats, dont trois furent pris de la première classe, quatre de la seconde et cinq de la troisième. La même proportion fut suivie dans la formation des deux conseils qui devoient seconder la seigneurie et compléter avec elle le gouvernement (1).

L'empereur qui séjournoit encore à Lucques, voyoit avec plaisir les révolutions de Pise et de Sienne affoiblir ces deux républiques, et les *préparer à se mettre sous sa dépendance.* Il auroit bien *voulu exciter aussi quelques* troubles à Florence, pour *intervenir* à *leur* occasion dans le gouvernement de cette riche république, et tirer d'elle quelqu'argent. Il avoit fait aux ambassadeurs florentins des reproches amers de ce que la seigneurie avoit occupé San-Miniato, Prato et Volterra, qu'il réclamoit comme terres de l'empire; et, dès son arrivée à Lucques, il avoit envoyé ses gendarmes occuper San-Miniato, et faire des courses sur le territoire florentin. Mais, aussitôt que la république, résolue à défendre ses droits par les armes, eut soldé des gens de guerre, Charles se radoucit (2). Il

(1) *Orlando Malavolti Storia di Siena.* P. II, L. VII, p. 130.

(2) *Sozomeni Pistoriens. Histor.* T. XVI, p. 1084.—*Leonard. Aretino Storia Fiorentina.* L. VIII.

1368. se trouvoit alors dans un besoin d'argent si pressant qu'il avoit mis en gage sa couronne à Florence même, pour seize cent vingt florins; et qu'il ne put la retirer qu'en empruntant cette somme des Siennois (1). Il abandonna donc ses prétentions, et partit pour Sienne, où il ne resta que peu de jours; de-là il continua sa route vers Rome.

Le pape n'avoit pas lieu d'être satisfait de la conduite de l'empereur, qui, en abandonnant tout-à-coup la guerre entreprise contre les Visconti, avoit *renversé toutes les espérances de l'église; mais Charles* prit à tâche de se réconcilier avec Urbain, par la conduite la plus humble et la plus respectueuse; il parut n'avoir d'autre but, en se rendant à Rome, que d'abaisser la dignité impériale devant celle du pontife. Il s'arrêta d'abord à Viterbe pour le voir; puis, étant arrivé à Rome avant lui, il revint en arrière pour l'attendre à la porte Angelica; il s'avança à pied au-devant de lui; il prit le cheval d'Urbain par la bride, et le conduisit ainsi jusqu'au palais du Vatican. Les Romains, loin de s'enorgueillir des respects rendus à leur évêque, conçurent un profond mépris pour le monarque qui s'humilioit ainsi à ses pieds. L'empereur fit couronner sa quatrième femme par le pape; et, après avoir

(1) *Cronica Sanese di Neri di Donato.* p. 200.

servi le pontife à la messe comme diacre, avec le livre, et le corporal; il repartit de Rome et reprit la route de Toscane (1). 1368.

A son retour à Sienne, le 22 décembre, il y trouva la discorde réveillée par les intrigues de Malatesta Unghero, le vicaire qu'il y avoit laissé. Pendant l'absence de l'empereur, les douze avoient excité une nouvelle sédition, dans l'espérance de recouvrer leur ancienne autorité; mais le tumulte n'avoit abouti qu'à procurer plus de pouvoir au *mont des réformateurs;* on avoit ajouté trois nouveaux membres *à la seigneurie*, et on les avoit pris dans cet ordre, le plus pauvre comme le plus nombreux. Les douze, dupes, pour la seconde fois, de leurs propres intrigues, étoient plus irrités que jamais contre le gouvernement. Ils prêtèrent l'oreille avec empressement aux propositions secrètes de l'empereur, qui s'étoit engagé à vendre au pape, Sienne et quelques autres villes de Toscane, et qui avoit fait venir auprès de lui le cardinal Gui de Montfort, légat de Bologne,

(1) *Vita Urbani V ex Bosqueto.* T. III, P. II, p. 622. — *Cronica d' Orvieto ad finem.* p. 694. — Le chroniqueur de Rimini dit de cet empereur : *E per certo, se io non ti avessi promesso da principio di scrivere de la sua venuta, non avrei intinta questa carta, perche me ne vergogno, in suo servizio.* T. XV, p. 912.

1368. avec un gros corps de cavalerie, pour mettre ce marché en exécution (1).

Charles IV, assuré des douze et des Salimbeni, demanda que la seigneurie le mît en possession des cinq châteaux les plus importans du territoire de Sienne (2), et que les gonfaloniers et les soldats de milice lui prêtassent serment de fidélité. Cette demande fut communiquée au conseil général, qui la rejeta à une grande majorité. Il refusa également d'augmenter le pouvoir des douze, comme l'empereur l'avoit demandé (3). Celui-ci, rebuté par ces deux refus, résolut
1369. de faire usage de la force. A son instigation la faction des douze prit les armes, de concert avec les Salimbeni, le 18 janvier 1369, pour chasser du palais trois citoyens de l'ordre des neuf qui siégeoient dans la seigneurie. En même-temps Malatesta Unghero s'avança sur la grande place, avec sa cavalerie, et l'empereur, armé de toutes pièces, se mit à la tête du reste de ses gendarmes et de ceux de l'église. Trois mille cuirassiers étoient alors réunis dans Sienne, sous les ordres d'un monarque étranger. Les trois seigneurs des

(1) *Cronica Sanese di Neri di Donato*. p. 203.

(2) Massa, Montalcino, Grosseto, Télamone et Casole

(3) *Ovland. Malavolti.* L. VII, p. 133.

neuf, à qui l'ordre de sortir du palais avoit été porté, de la part de Malatesta Unghero, s'étoient retirés, en effet, malgré les instances de leurs collègues. Mais ceux-ci, restés seuls, ne perdirent point courage. Ils firent sonner le tocsin, et donnèrent ordre au capitaine du peuple, Matteino Menzano, d'attaquer l'empereur à la tête des compagnies de milice. 1369.

Le palais public étoit déjà en partie occupé par les rebelles du parti des douze et des Salimbeni; ils en furent chassés par le peuple furieux. Malatesta Unghero étoit sur la place de la Fontaine avec huit cents gendarmes; sa troupe fut enfoncée; la plupart de ses chevaux furent tués, et il fut obligé de s'enfuir vers les palais des Malavolti, où il chercha à se fortifier. L'empereur, entouré de princes allemands, de ses capitaines et de tout le reste de sa cavalerie, s'avançoit vers le palais, et déjà il étoit arrivé jusqu'à *la croce del travaglio*, quand il fut attaqué impétueusement par les compagnies du peuple; sa troupe fut bientôt mise en désordre; celui qui portoit l'étendard impérial fut tué, et Charles fut obligé de se retirer vers la place des Tolomei, où il se fortifia dans les palais de ces gentilshommes émigrés. Pendant plus de sept heures il défendit ses retranchemens; et dans ce long combat, la perte fut très-

1369. considérable de part et d'autre. Une moitié des soldats de Charles étoient blessés, quatre cents hommes de marque avoient été tués à ses côtés, ses gendarmes avoient perdu plus de douze cents chevaux, lorsqu'enfin, l'enceinte qu'ils défendoient fut forcée, et le monarque réduit à s'enfuir dans les maisons des Salimbeni (1).

Pendant que le combat duroit encore, la seigneurie avoit fait rappeler ses trois collègues de l'ordre des neuf, que la faction des douze avoit chassés du palais. Ils furent reconduits à leurs siéges au son des fanfares, couverts de guirlandes, et l'olivier à la main.

Le capitaine du peuple ne poursuivit point l'empereur dans les maisons des Salimbeni, quoiqu'il lui eut été facile de l'y faire prisonnier. Il crut devoir user avec modération de sa victoire sur le premier monarque de la chrétienté, et lui montrer des égards dès l'instant qu'il n'avoit plus à le craindre. Mais il le fit prier, par les Salimbeni, de sortir de la ville; et pour donner plus d'efficacité à cette prière, il fit publier à son de trompe la défense de fournir des vivres à lui, ou à personne de sa troupe.

« L'empereur, » dit un historien siennois

(1) *Cronica Sanese di Neri di Donato.* p. 205.

temporain, « étoit demeuré seul, avec la 1369.
» plus grande peur qu'ait jamais eue aucun mi-
» sérable. Les yeux de tout le peuple armé
» étoient fixés sur lui; il pleuroit, il s'excusoit,
» il embrassoit ceux qui s'approchoient de
» lui; il assuroit qu'il avoit été trahi par
» Malatesta, par le podestat, par les Salim-
» beni et les douze; il racontoit de quelle
» manière et quelles offres on lui avoit faites.
» Francesco Bastali, qu'il indiquoit comme
» ayant eu part à cette négociation, fut arrêté
» *et livré au capitaine du peuple; on cher-*
» choit également les autres traîtres. Cepen-
» dant l'empereur traitoit avec la seigneurie
» et le peuple; il donna à la première le
» vicariat perpétuel de l'empire dans la ville
» et son territoire. Il fit au peuple de Sienne
» une quittance générale, et accorda beaucoup
» plus de grâces qu'on ne lui en demandoit.
» Tremblant comme il étoit, et mourant de
» faim, il sembloit avoir perdu la tête; il vou-
» loit s'en aller, mais il ne le pouvoit pas; car il
» n'avoit plus ni chevaux, ni argent, ni com-
» pagnie. A force de peine le capitaine lui fit
» recouvrer une partie de ce qu'il avoit
» perdu (1). » Lorsque Charles eut enfin repris

(1) *Neri di Donato Cronica Sanese.* T. XV, p. 206. — F. M. Pelzel passe très-rapidement sur ces événemens, et sur

1369. un peu d'assurance, il demanda qu'en compensation de l'affront qu'on venoit de lui faire, et des grâces qu'il avoit accordées à la seigneurie, la république lui payât une contribution de vingt mille florins, en quatre ans. Les Siennois y consentirent, et lui payèrent le premier terme immédiatement, pour le mettre en état de sortir de leur ville.

Les Siennois avoient combattu avec vigueur pour la défense de leur liberté, au moment où ils avoient reconnu la trahison de leurs hôtes; mais, malgré cet accord momentané, les factions qui les divisoient n'étoient point réconciliées; et dès que l'empereur fut parti, le 25 janvier, l'anarchie parut redoubler. Les nobles exilés faisoient la guerre à la république, les douze et les Salimbeni s'étoient rendus odieux par leur association avec les ennemis de l'État, les neuf et les réformateurs s'efforçoient vainement de réconcilier des partis acharnés les uns contre les autres. La guerre se prolongea entre la ville et les campagnes, pendant une partie de l'été suivant; elle fut enfin terminée le 30 juin, par l'entremise des Florentins dont tous les partis avoient in-

toute la seconde expédition en Italie de son héros. *Karl. der Vierte Romischer Kaiser.* T. II, p. 811.

voqué la médiation. Les nobles furent rappelés à la ville, rétablis dans tous leurs droits, et rendus capables d'exercer toutes les magistratures, excepté la seigneurie. Les autres ordres continuèrent à partager les offices supérieurs, dans une proportion fixée par les lois (1). 1369.

L'empereur, en partant de Sienne, avoit eu d'abord l'intention de se rendre à Pise; mais, informé que cette ville étoit sous les armes, il craignit d'y être exposé à une sédition semblable à celle à laquelle il échappoit, et il se rendit droit à Lucques, par Vico Pisano.

Les Pisans, après avoir renversé le gouvernement d'Agnello, avoient flotté quelque temps entre diverses factions, et l'anarchie les auroit bientôt, peut-être, rejetés dans la servitude, si les plus vertueux citoyens, d'accord avec les gentilshommes, ne s'étoient associés pour maintenir, les armes à la main, la tranquillité et la liberté. Cette ligue prit le nom de compagnie de Saint-Michel; elle se trouva bientôt forte de quatre mille combattans, et elle prit l'engagement de demeurer indépendante entre les Bergolini et les Raspanti. Dès que l'ordre eut été rétabli dans

(1) *Malavolti Storia di Siena.* P. II, L. VIII, p. 137.

1369. Pise, par la vigueur de la compagnie de Saint-Michel, une clameur générale, que la crainte avoit réprimée jusqu'alors, s'éleva contre les Raspanti. La ruine du commerce, la guerre avec les Florentins, l'accroissement des impôts, la tyrannie de Giovanni Agnello, et la perte de Lucques avoient été les conséquences fatales de leur administration. Si la république leur pardonnoit tant de fautes, quelles étoient donc celles qu'elle s'obstinoit à punir dans Pierre Gambacorti, dont les parens avoient péri, treize ans auparavant, victimes d'une sentence injuste; et dont l'empereur avoit sans doute reconnu lui-même l'innocence, puisqu'il venoit d'admettre de nouveau cet illustre exilé dans sa faveur. En effet, Charles IV avoit promis sa protection à Pierre, qu'il avoit rencontré à Calcinaia, et de qui il avoit reçu un présent de dix mille florins (1).

A l'intercession des deux chefs de la compagnie de Saint-Michel, la sentence contre les Gambacorti fut annullée, et Pierre fut rappelé dans sa patrie avec ses enfans. Ils y rentrèrent le 24 février, portant à leurs mains des branches d'olivier, tandis que leurs concitoyens faisoient retentir les rues de cris de

(1) *Bernardo Marangoni Cron. di Pisa.* p. 748. — *Paolo Tronci Annali Pisani.* p. 421.

paie, et que les cloches de la ville sonnoient 1369.
en actions de grâces. Pierre Gambacorti, parvenu à la cathédrale, fit, au nom de tous les émigrés, son offrande au pied du grand autel. Il prêta ensuite serment de maintenir l'état populaire, de vivre en bon citoyen parmi ses égaux, d'oublier enfin et de pardonner toutes les anciennes injures (1).

Mais tous les Bergolini n'avoient pas renoncé à leur vieille rancune. Le surlendemain de Pâques, plusieurs d'entr'eux prirent les armes, et attaquèrent les maisons des Raspanti, où ils vouloient mettre le feu. La moitié de la ville auroit peut-être été brûlée, si Pierre Gambacorti n'étoit pas accouru à la défense de ses ennemis, et n'avoit pas repoussé les incendiaires. *J'ai bien pardonné*, leur disoit-il, *moi, dont les parens ont péri sur l'échafaud; de quel droit vous autres refuseriez-vous de pardonner?* Gambacorti arrêta en effet les combattans, mais il n'empêcha pas que le gouvernement ne fût changé. Le parti des Raspanti fut exclu de l'administration; toutes les places furent données aux Bergolini, et la compagnie de Saint-

(1) *Bernard. Marangoni Cron. di Pisa.* p. 749. — *Tronci Annali Pisani*, p. 424. Ce dernier est très-partial pour les Raspanti.

1369. Michel fut dissoute du consentement de ses chefs (1).

Il restoit néanmoins encore aux Raspanti une porte fortifiée, celle aux Lions, que les partisans de Giovanni Agnello n'avoient jamais évacuée. D'autres Raspanti s'étoient rassemblés à Lucques, auprès de Charles IV, et cherchoient à persuader à ce monarque qu'il lui seroit facile de s'emparer de Pise par cette porte. Charles, entraîné par leurs conseils, fit jeter en prison douze ambassadeurs *que la république lui avoit envoyés.* On comptoit parmi eux les hommes les plus distingués de l'État, Pierre d'Albizzo de Vico, Gualandi de Castagneto et Manfred Buzzacherino de Sismondi. L'empereur, en les retenant comme otages, s'applaudissoit de les avoir ôtés aux conseils de la république. En même-temps *il fit avancer son* grand maréchal avec toute sa cavalerie, vers la porte aux Lions. Mais, tandis que les Allemands entroient dans la ville, les Pisans, que le tocsin appeloit à la défense de leur patrie, élevoient des barricades, en face de la porte qu'occupoient leurs ennemis. Tous les bancs de la cathédrale, qui étoit voisine, furent apportés en hâte dans la rue, pour en faire

(1) *Bernardo Marangoni Cron. di Pisa.* p. 751.

fortification nouvelle et d'étrange appa- 1369.
rence, tandis que les arbalétriers montoient sur le baptistère, pour combattre de là les ennemis qui occupoient la muraille. Un ingénieur Pisan avoit coupé avec adresse, la corde qui devoit soulever la herse de la porte; en sorte que les Allemands perdirent un temps considérable, avant de pouvoir pénétrer dans la ville, et commencer leur attaque (1). Quand ce premier obstacle fut surmonté, ils en trouvèrent un plus grand dans la résistance opiniâtre des Pisans. Les femmes se mêloient aux combattans pour les encourager, et leur fournir des pierres et des traits. Après un combat acharné, les Allemands se rebutèrent, et le chancelier de l'empereur demanda une conférence secrète avec les Anziani. On supposa que dans cette entrevue, il avoit reçu un présent considérable, lorsqu'on vit qu'aussitôt qu'elle fut terminée, il fit retirer toutes ses troupes. Quarante fantassins qu'il avoit laissés de garde à la porte aux Lions, furent bientôt forcés à se rendre, et les ouvrages intérieurs qui faisoient de cette porte une espèce de forteresse, furent rasés par le peuple (2).

(1) *Cronica anonima di Pisa.* T. XV, p. 1053.

(2) *Bernard. Marangoni Chron.* p. 753.

1369. L'empereur, après les échecs qu'il avoit éprouvés à Sienne et à Pise, ne songeoit plus qu'à tirer de l'argent des villes de Toscane, et à repartir pour la Bohême. Il envoyoit sa cavalerie faire des courses sur le territoire des Pisans, pour les amener ainsi à une négociation; en même-temps, il cherchoit à donner de l'inquiétude aux Florentins, en réclamant des droits de l'empire, tombés dès long-temps en désuétude. Il permit même au patriarche d'Aquilée, son frère naturel, de partir de Lucques, à la tête d'un corps de cavalerie, pour ravager le val d'Elsa et le territoire florentin, jusqu'à Montespertoli (1). La seigneurie, impatiente de se débarrasser d'un voisin dangereux, consentit enfin à payer à Charles cinquante mille florins, pour le faire renoncer à ses droits sur les terres de l'empire qu'elle avoit réunies à son territoire. Elle fit également la paix des Pisans; et, pour une égale somme. Charles IV, à ce prix, reconnut la ville de Pise pour fidèle à l'empire; il la confirma dans la jouissance de sa liberté; et il déclara ce privilége inaliénable, de telle sorte que l'au-

(1) *Marchione di Coppo de Stefani Storia Fiorentina*. L. IX, Rub. 708, T. XIV, p. 71. *Delizie degli Eruditi Toscani.*

orité d'un seul ne pût jamais remplacer celle 1369.
des Anziani et du peuple (1).

La négociation que l'empereur avoit entamée à Lucques, étoit plus profitable encore pour lui, et cependant il obtenoit des Lucquois la plus vive reconnoissance, pour des grâces qu'il ne leur vendoit qu'au poids de l'or. Le 6 avril, dans une assemblée solemnelle des plus grands seigneurs d'Allemagne et d'Italie, il déclara la ville de Lucques libre et indépendante des Pisans; et deux jours après il confirma cette déclaration, par une chartre, sous la bulle d'or, qu'il consigna aux dix Anziani (2). Le peuple de Lucques reçut cette faveur avec des transports de joie; il voua une reconnoissance éternelle à Charles IV, tandis que l'avare monarque lui demandoit deux cent mille florins pour le rachat de sa liberté. La ville, ruinée par de longues guerres et par la domination oppressive de plusieurs tyrans, n'étoit pas en état de fournir immédiatement

(1) *Bernardo Marangoni Cronica di Pisa.* p. 755. — *Paolo Tronci Annali di Pisa.* p. 427. — *Scipione Ammirato Ist. Fiorentina.* L. XIII, p. 667.

(2) *Beverini Annales Lucenses.* L. VII, p. 965. — Pelzel n'a point connu les détails de la libération de Lucques; il passe très-rapidement sur l'action qui fit en Italie le plus d'honneur à son héros. *T. II, p.* 814.

1369. une somme aussi énorme ; Charles IV, en attendant qu'elle fût payée, consigna en gage, la ville de Lucques au cardinal Gui de Montfort, qui, au nom du pape, avoit avancé cinquante mille florins à l'empereur (1). Lucques qui n'avoit encore fait que changer de maître, couroit risque d'être vendue au pape, malgré le vain parchemin qui lui rendoit la liberté. Mais les Lucquois témoignoient une joie si vive, tant d'amour et tant de reconnoissance pour l'empereur, que celui-ci prit plaisir à donner plus de solemnité encore aux priviléges qu'il accordoit à leur république. Le 6 juin, il fit assembler le peuple sur la place Saint-Michel, et, dans un discours d'apparat, il confirma le don qu'il lui avoit fait de la liberté (2). Un mois plus tard, il lui accorda une nouvelle bulle, par laquelle il déclaroit que tout le val de Nievole devoit demeurer en propriété à la république de Lucques (3). Cependant cette province, dont les Florentins avoient achevé la conquête, dès l'an 1338, étoit toujours sous leur domination, et jamais, dès-lors, elle n'en est ressortie ; Charles IV n'avoit pas même

(1) *Beverini Annales Lucenses.* L. VII, p. 966.

(2) *Ib.*, p. 968.

(3) *Ib.*, p. 971.

la pensée de se brouiller avec Florence, pour la reconquérir, et les Lucquois n'en ont jamais revendiqué la possession. 1369.

Les nouvelles grâces de Charles coûtoient aux Lucquois de nouveaux présens, et les obligeoient à de nouvelles fêtes; le rachat de leur liberté ne fut accompli qu'au prix de trois cent mille florins (1). Quelques efforts que fissent les Lucquois, ils ne purent rassembler cette somme avant le départ de l'empereur. Celui-ci quitta leur ville, le 5 juillet, et prit sa route par Pescia, Pistoia et Bologne, pour retourner en Allemagne. Les trésors qu'il avoit achetés par tant de honte, lui servirent à orner Prague, sa capitale, de magnifiques édifices; et le pont superbe qu'il bâtit sur la Muldaw, est un monument de la dignité impériale prostituée en Italie.

Les Lucquois demeurèrent encore près d'une année sous l'autorité du cardinal de Montfort; peu s'en fallut même qu'ils ne tombassent au pouvoir de Bernabos Visconti, qui cherchoit tour-à-tour à surprendre leur ville ou à l'acheter du légat (2). Cependant ils réussirent enfin, avec le secours de leurs

(1) *Beverini Annales Lucenses.* L. VII, p. 966.

(2) *Ibid.*

1369. amis, à rassembler l'argent nécessaire pour se racheter des mains de Montfort. Les Florentins leur prêtèrent vingt-cinq mille florins, François de Carrare, quinze mille, les marquis d'Este, quinze mille, le pape Urbain V, cinquante mille (1); et, au mois d'avril 1370, le cardinal de Montfort ayant reçu le solde de ce qui lui étoit dû, repartit de Lucques, pour retourner en France, après avoir rendu aux habitans de la ville, les clefs des portes et de la forteresse (2).

La république de Lucques rentra ainsi en possession de sa liberté, après en avoir été privée depuis le 14 juin 1314, jour où une dissention dans le parti guelfe, avoit fait triompher les Gibelins, et avoit ouvert la ville à Uguccione de Faggiuola (3).

Pendant cinquante-six ans de servitude, sous des maîtres divers, mais tous également oppressifs, Lucques avoit perdu sa population, ses richesses, ses manufactures, et son commerce; une province importante pour un si petit État, le val de Nievole en avoit été détaché pour toujours. Mais ses citoyens, échappés en petit nombre au fer

(1) *Beverini Annales Lucens.* L. VII, p. 966.

(2) *Cronica Sanese di Neri di Donato.* p. 222. — *Scipione Ammirato Istor. Fior.* L. XIII, p. 674.

(3) *Voyez* ci-devant, *T. IV, c.* 28.

des ennemis, dispersés en exil dans des terres lointaines, ou enchaînés dans leur patrie par leur pauvreté même, n'avoient pas perdu ce qui fait la vie des nations, ce qui peut, après une longue interruption, renouveler leur existence, l'amour ardent de la liberté. Ils ne s'accoutumèrent jamais à la servitude; ils ne se regardèrent jamais comme devenus la propriété de leurs maîtres; encore que nés dans l'esclavage, ils se sentirent dignes de la liberté, parce que leurs ancêtres l'avoient possédée; ils n'épargnèrent ni leur sang ni leurs richesses, pour rendre l'existence à leur patrie; ils ne se rebutèrent point par les difficultés; ils eurent recours tour-à-tour, et sans se lasser, aux armes et aux négociations; ils attachèrent leur fortune à celle d'un monarque, qu'ils forcèrent à mériter la reconnoissance qu'ils lui prodiguoient d'avance; ils lui donnèrent tant de preuves d'affection et de dévouement, qu'ils finirent par faire croire au plus avare et au plus égoïste des hommes, qu'il les aimoit aussi; et dans leur misère, ils trouvèrent des trésors immenses, pour acheter de lui le bien le plus précieux de tous. 1369.

Les anciennes lois de Lucques étoient tombées en oubli; la république en adopta de nouvelles, à-peu-près semblables à celles

1369. de Florence. La ville, auparavant divisée en cinq portes ou quartiers, fut alors distribuée en trois tribus, qui prirent les noms de Saint-Paulin, Saint-Sauveur et Saint-Martin. La seigneurie fut composée d'un gonfalonier et dix Anziani, renouvelés tous les deux mois. L'élection, comme à Florence, se faisoit en même-temps pour vingt ou trente seigneuries successives, et le sort déterminoit ensuite tous les deux mois, l'entrée en charge des nouveaux magistrats. Un collège de trente-six *bonshommes*, qui demeuroient six mois en place, devoit former le conseil privé de la seigneurie. Un conseil général de cent quatre-vingts membres, élus chaque année, le 15 mars, réunissoit le reste des pouvoirs de l'Etat (1). Les nobles enfin, comme à Florence, demeurèrent exclus de tous les emplois supérieurs (2).

La citadelle que Castruccio avoit bâtie, et qu'il avoit nommée Augusta, ou Gosta, paroissoit aux Lucquois, un monument de leur servitude passée, et un dangereux instrument de tyrannie pour les ambitieux à venir: ils la rasèrent de fond en comble (3); et, comme

(1) *Beverini Annales Lucensium.* L. VIII, T. III, p. 9.

(2) *Ibid.*, p. 24.

(3) *Marchione di Coppo de Stefani, Stor. Fiorent.* L. IX, Rub. 703, p. 69. — *Beverini Annales Lucens.* L. VIII, p. 18.

l'ancien palais de la seigneurie, situé sur la 1369.
place Saint-Michel, leur paroissoit trop mesquin pour les espérances qu'ils plaçoient dans l'avenir, ils fondèrent sur les ruines de la forteresse détruite, un palais nouveau, d'une architecture imposante, qui, jusqu'à nos jours, a été la demeure du gouvernement (1).

Enfin, la seigneurie, en mémoire du bienfait de l'empereur, institua, pour le recouvrement de sa liberté, une fête qui a été célébrée, autant que la république a existé, avec une pompe digne d'un si grand événement (2); et elle voulut que les florins d'or qui seroient frappés à sa monnoie, portassent, aussi long-temps que Lucques demeureroit libre, l'effigie de Charles IV (3).

(1) *Beverini Annales Lucenses.* L. VIII, p. 29.

(2) Le 8 avril de chaque année, parce que la bulle de l'empereur étoit en date du 8 avril 1369. *Beverini.* L. VIII, p. 21.

(3) *Malavolti Storia di Siena.* P. II, L. VIII, p. 135.

CHAPITRE XLIX.

Entreprises de Bernabos sur la Toscane; — Grégoire XI attaque les Visconti; il essaie de surprendre la république de Florence son alliée; les Florentins déclarent la guerre au pape, et font révolter toutes les villes de l'État ecclésiastique.

1369—1378.

Si le pape Urbain V, en ramenant la cour pontificale à Rome, ne rechercha que la gloire du saint-siége, sans doute il dut se féliciter de sa résolution. Aucun de ses prédécesseurs n'avoit eu un règne plus brillant; aucun n'avoit été accueilli avec plus d'affection par les peuples, et n'avoit engagé de plus grands monarques à s'humilier à ses pieds. Urbain V vit, dans la même année, les empereurs de l'Occident et de l'Orient, à genoux devant le trône de saint Pierre, témoigner au représentant des apôtres un respect et une obéissance que leurs devanciers étoient loin de lui accorder. Il est vrai que Charles IV n'avoit point hérité, avec la

couronne des deux Frédéric, de leur fierté ou de leur courage, et que Jean Paléologue, le successeur de Théodose ou de Constantin, avoit vu toute leur puissance s'échapper de ses mains.

Jean Paléologue, accablé par les armées d'Amurath, avoit perdu Adrianople et la Romanie; il étoit resserré dans sa capitale, et chaque jour il pouvoit craindre d'en être chassé, lorsqu'il se détermina à venir implorer, contre les Turcs, les secours des Occidentaux. *Il abjura, pour la seconde fois, le schisme des Grecs* (1). *Il fut admis à baiser les pieds du pape, à genoux devant lui; il conduisit* sa mule par la bride, comme avoit fait Charles IV, et il partagea les honneurs ou les humiliations des empereurs d'Occident. Mais il ne retira d'autre fruit de son abaissement que des bulles inutiles et de vaines recommandations (2). Le roi de France, quoique sollicité en sa faveur par le pape, ne put lui accorder aucun secours; et lorsque Paléologue reprit, sans argent ni soldats, la route de ses États, il fut arrêté pour

(1) Il l'avoit déjà abjuré en 1355, dans l'espérance d'obtenir les secours d'Innocent VI.

(2) *Raynaldi Annales Eccles.* 1369. §. 1, p. 478. — *Gibbon Decline and fall of the Roman Empire.* Ch. LXVI, T. XII, p. 74.

dettes à Venise; son fils aîné, Andronic, refusa de détourner aucune partie du revenu public pour le dégager, et Emanuel, le plus jeune, ne put obtenir la liberté de son père qu'en se constituant prisonnier à sa place (1).

Urbain V avoit obtenu des avantages plus solides que celui d'abaisser les deux empereurs à ses pieds. Pendant les trois années qu'il passa à Rome, à Viterbe, ou à Montefiascone, il réussit, au-delà de ses espérances, à ramener sous son obéissance tout le patrimoine ecclésiastique. La république de Pérouse étoit demeurée seule indépendante au milieu des feudataires de l'église; Urbain entreprit de la forcer à la soumission, et, après une assez longue résistance, les Pérousins reconnurent enfin la suzeraineté du pape, et demandèrent, pour leurs prieurs, le titre de vicaires du saint-siége (2).

L'inconstance de Charles IV avoit fait échouer le projet, formé par Albornoz, d'humilier la maison Visconti, et de dissiper les grandes compagnies qu'elle protégeoit; mais l'empereur n'eut pas plus tôt quitté l'Italie,

(1) *Laonicus Chalcocondyles de Rebus Turcicis Scriptor. Byz.* T. XVI, L. I, p. 20.

(2) Par un traité signé à Bologne, le 23 novembre 1370. *Pompeo Pellini Istoria di Perugia.* P. I, L. VIII, p. 1081. — *Vita Urbani V, ex collect. Bosqueti.* T. III. *R. It.* p. 623.

que les Visconti, enorgueillis de sa retraite, provoquèrent de nouveaux ennemis; ils forcèrent les Florentins à se déclarer contre eux; et une ligue pour attaquer les seigneurs de Milan, plus formidable que celle qui avoit été dissoute l'année précédente, fut conclue, le 31 octobre 1369, entre le pape, les Florentins, le marquis d'Este, le seigneur de Padoue, Feltrino Gonzaga de Reggio, et les républiques de Bologne, de Pise et de Lucques (1).

C'étoit Charles IV qui avoit jeté lui-même les semences de cette guerre nouvelle. A son arrivée en Toscane, il avoit profité d'une révolte qui avoit éclaté à San-Miniato contre les Florentins, pour prendre cette petite ville sous sa protection, et la faire occuper par sa gendarmerie. Lorsqu'il quitta la Toscane, et qu'il retira de San-Miniato la garnison qu'il y avoit mise, les habitans implorèrent l'assistance de Bernabos Visconti; celui-ci déclara aussitôt qu'il les protégeroit. Comme vicaire de l'empire, il somma les Florentins de les laisser en repos, et il fit avancer Jean Hawkwood, avec la compagnie angloise, au secours de San-Miniato (2). 1369.

(1) *Sozomeni Pistoriensis historia.* T. XVI, p. 1086.

(2) *Poggio Bracciolini Histor. Fiorent.* L. I, p. 216.

1369. Cette ville étoit assiégée par Jean Malatacca, de Reggio de Calabre. Ce capitaine des Florentins paroissoit sur le point de réduire San-Miniato, lorsque la seigneurie, qui désiroit terminer promptement la guerre, lui donna ordre de livrer bataille à Hawkwood, qui s'étoit avancé jusqu'à Cascina. Le général florentin obéit à contre-cœur; il fut battu et fait prisonnier avec plusieurs de ses meilleurs officiers (1). Heureusement il avoit laissé devant San-Miniato, Robert, comte de Battifolle, avec une partie de son armée. Celui-ci, pendant l'absence de son général, gagna à prix d'argent un des assiégés, dont la maison étoit adossée aux murs; de concert avec lui, il y pratiqua une brèche et il y introduisit les troupes florentines le 3 janvier 1370 (2).

Le pape se félicitoit de voir enfin les Florentins engagés avec lui dans la guerre contre Visconti. Au moment où l'alliance nouvelle

Leonard. Aretino Histor. Fiorentina. L. VIII. — *Marchione di Coppo Stefani Istor. Fiorent.* L. IX, Rub. 710, 711, p. 72. — *Scipione Ammirato Istor. Fiorent.* L. XIII, p. 669.

(1) *Annales Bonincontrii Miniatensis.* T. XXI, p. 14 et 15. Cet annaliste de San-Miniato a jeté quelque confusion dans les dates.

(2) *Poggio Bracciolini Hist. Fiorent.* L. I, p. 217. — *Chronicon Estense.* T. XV, p. 492. — *Marchione di Stefani Istor. Fiorent.* L. IX, R. 716, p. 78.

avoit été conclue, il avoit envoyé deux légats 1369.
à Bernabos, pour lui porter une bulle d'excommunication ; c'étoit le signal des hostilités qui alloient recommencer. Bernabos écouta avec un calme apparent, le message dont le cardinal de Belfort et l'abbé de Farfa étoient chargés; il les conduisit ensuite jusque sur le pont du Naviglio, au milieu de Milan. « Choisissez, » leur dit-il alors tout à coup, « si, avant de me quitter, vous voulez manger » ou boire », et comme les légats étonnés ne répondoient rien, « ne croyez pas », ajouta-t-il avec des juremens effrayans, « que nous » nous séparions sans que vous ayez mangé » ou bu, de manière à vous souvenir de moi ». Les légats jetèrent les yeux autour d'eux, ils se virent entourés des gardes du tyran et d'un peuple ennemi; ils remarquèrent la rivière au-dessus de laquelle ils se trouvoient, et l'un d'eux répondit : « J'aime mieux manger » que de demander à boire auprès d'une » si grande eau ». « Eh bien », répondit Bernabos, « voici les bulles d'excommunication » que vous m'avez apportées; vous ne sortirez » pas de sur ce pont, que vous n'ayez mangé » en ma présence, les parchemins sur lesquels » elles sont écrites, les sceaux de plomb qui » y pendent, et les liens de soie qui les » attachent ». En vain, les légats réclamèrent

1369. contre la violation du double caractère d'ambassadeurs et de prêtres, il fallut se soumettre et exécuter l'ordre du tyran, sous les yeux de ses gardes et de tout le peuple (1).

1370. Urbain V songea moins à tirer vengeance de cette offense, qu'à s'éloigner d'un pays où il se sentoit engagé dans une lutte continuelle. Il régnoit il est vrai en Italie; mais en régnant, il regrettoit le repos et la sûreté d'Avignon. Toute sa cour le pressoit sans cesse de retourner en Provence; sa conscience même lui en fit un devoir, parce qu'il supposa qu'il pourroit réconcilier les rois de France et d'Angleterre, entre lesquels la guerre avoit recommencé. Il retourna donc par mer à Avignon, au mois de septembre 1370 (2); mais à peine y étoit-il arrivé, qu'il tomba grièvement malade, et le 19 décembre de la même année, il mourut regretté de toute la chrétienté. Plusieurs fidèles voyoient en lui, non-seulement un pontife vertueux et un bon souverain, mais

(1) *Andrea Gataro Istoria Padovana.* T. XVII, p. 162.

(2) Il déclara, par une bulle en date de Montefiascone, 26 juin, que les Romains ne lui avoient donné aucun sujet de plainte qui motivât son départ. *Raynald. Annal. Eccles.* 1370, §. 19, p. 489. — *Vita Urbani V, in Bosqueto.* p. 625.

encore un saint, doué du pouvoir de faire des miracles (1). 1370.

Les Florentins avoient envoyé Manno Donati, un de leurs compatriotes, à Bologne, avec huit cents chevaux, pour attaquer les Visconti en Lombardie ; en même-temps ils avoient appelé Ridolphe de Varano, seigneur de Camerino, pour commander les troupes qu'ils opposoient en Toscane, à Jean Hawkwood (2).

Ce général de Bernabos, après avoir fait sans succès une tentative sur Lucques, s'étoit approché de Pise, avec Giovanni Agnello, le doge déposé, et tous les Raspanti. Dans la nuit du 20 au 21 mai, quatre-vingts de ses soldats escaladèrent la muraille ; ils surprirent la première ronde avant qu'elle eut le temps de donner l'alarme : mais un officier de Gambacorti découvrit les anglois qui montoient en silence sur leurs échelles, peintes d'une couleur obscure. Il fit sonner le tocsin, et les Pisans coururent aux armes avec tant de promptitude et de courage,

(1) *Franc. Petrarcæ seniles Epistolæ.* L. XIII, ep. 13, p. 1026.

(2) *Sozomeni Pistoriensis Historia.* p. 1089. — *Poggii Bracciolini Historia.* L. I, p. 218. — *Bern. Marangoni Chroniche di Pisa.*, p. 759.

1370. qu'ils renversèrent dans le fossé, ou firent prisonniers les ennemis qui occupoient déjà la muraille. Pierre Gambacorti, qui se distingua dans cette occasion, fut nommé par ses concitoyens reconnoissans, capitaine général et défenseur de la commune, avec l'autorité qu'avoit eue autrefois le comte Fazio de la Ghérardesca. Gambacorti dès-lors fut le chef constitutionnel de la république (1).

Hawkwood conduisit ensuite son armée dans la Maremme. Il pilla le château de Livourne, et il ravagea une partie du territoire pisan. Les Florentins firent avancer contre lui, l'armée de la ligue, qu'ils avoient rappelée en Toscane pour le combattre, et ils lui envoyèrent le gage de bataille; mais Hawkwood ne jugea pas à propos de l'accepter. Il se retira d'abord par le val de Serchio, dans l'État de Lucques, ensuite il reprit la route de Lombardie, par Pietra-Santa et Sarzana (2).

Vers le même temps, une autre armée de Bernabos, qui assiégeoit Réggio, fut obligée de se retirer (3). Les confédérés apprirent, sur ces entrefaites, la mort d'Urbain V. Elle

(1) *Cronica di Pisa.* T. XV, p. 1057, 1058. — *Bernardo Marangoni Chron. Pisan.* p. 762.

(2) *Sozomeni Pistoriensis Historia.* p. 1090.

(3) *Bernard. Corio Storie Milanesi.* P. III, p. 243.

les détermina à ne pas pousser plus loin leurs avantages, mais à prêter l'oreille aux propositions d'accommodement que leur firent les Visconti ; la paix fut bientôt conclue, et chacun fut maintenu dans les possessions qu'il occupoit (1). 1370.

Cette courte guerre, qui n'avoit été signalée par aucune action importante, eut cependant l'avantage de réunir en une seule ligue, les trois républiques long-temps rivales, Florence, Pise et Lucques. Le résultat de leur alliance, devoit être de donner à Florence, la direction de toutes les forces de la Toscane. Cette ville, supérieure aux autres en puissance, étoit la seule dont la prospérité n'eut point été troublée dans les dernières années; elle avoit fait preuve de sagesse autant que d'énergie, et les révolutions des États voisins avoient mis en évidence les talens des hommes qui dirigeoient ses conseils. Parmi eux, on distinguoit surtout Pierre des Albizzi, Lapo de Castiglionchio et Carlo Strozzi. Tous trois appartenoient à la faction, qui, dès l'an 1357, faisoit servir l'autorité des capitaines du parti guelfe, et les procédures de l'*admonition*, à écarter ses adversaires du gouvernement.

(1) *Poggio Bracciolini.* L. I, p. 219. — *Chronicon Estense.* T. XV, p. 493.

1370. Uguccione des Ricci, chef d'une famille jalouse des Albizzi, et bien reconnu pour Guelfe, avoit été l'inventeur de ces lois partiales. On croyoit les Albizzi, issus de gibelins d'Arezzo, et les Ricci avoient pensé qu'ils pourroient les exclure des emplois, en raison de leur origine. Mais les lois dont Uguccione avoit voulu faire usage contre ses rivaux, furent tournées contre ses partisans. Les
1371. Albizzi avoient contracté alliance avec les Bondelmonti et les chefs de l'ancienne noblesse; ils avoient tout pouvoir auprès des capitaines du parti guelfe, et quoiqu'ils n'osassent pas attaquer les Ricci eux-mêmes, ils avoient déjà fait admonester ou exclure des magistratures, plus de deux cents de leurs amis, et ils mettoient une ardeur extrême à susciter de nouvelles accusations de gibelinisme (1).

Les Ricci avoient d'abord essayé de restreindre l'autorité des capitaines de parti, mais ils changèrent de tactique, lorsqu'ils virent les Guelfes acquérir un nouveau crédit par la ligue conclue avec le pape; ils essayèrent à leur tour, de gagner la faveur de l'église; ils obtinrent, par la brigue, quelque

(1) *Macchiavelli Istoria Fior.* L. III, p. 198. — *Scipione Ammirato Istoria Fiorentina.* L. XIII, p. 680, 684.

influence sur les capitaines de parti, et l'on 1371.
vit les procédures contre les Gibelins, dirigées tour-à-tour par les Albizzi et les Ricci, se multiplier et tenir la république entière, dans l'inquiétude et l'agitation (1).

Pendant tout le cours de l'année 1371, la violence de ces deux factions parut aller en croissant, et l'on put craindre que la querelle de deux familles, ne fît bientôt éclater une guerre civile. Mais le mécontentement étant devenu général, la seigneurie y apporta enfin quelque remède. Elle permit aux citoyens qui désiroient une réforme, de se réunir à San-Piero Scheraggio (2). Sur leur demande, elle convoqua un conseil de cinq cents *requis*, pour calmer l'agitation de la république. Dans ce conseil, les Albizzi et les Ricci s'accusèrent mutuellement. On reprocha surtout aux Albizzi, de s'être vantés auprès des seigneurs de Padoue et de Ferrare, de leur autorité sur leur patrie, assurant qu'elle égaloit celle de ces princes dans leurs États (3). Le peuple

(1) *Marchione de Stefani Istor. Fiorent.* L. IX, R. 725, p. 92.

(2) Les lois ne permettoient pas aux citoyens de s'assembler au nombre de plus de douze pour parler des affaires d'État. *Marchione de Stefani.* L. IX, R. 731, p. 105.

(3) *Marchione de Stefani.* L. IX, p. 107.

1371. irrité, chargea une balie de cinquante-six membres, de défendre la liberté de Florence, contre ces deux familles ambitieuses. Pierre des Albizzi, et Uguccione des Ricci, chacun avec deux de leurs parens, furent exclus pour cinq ans, de toutes les magistratures, excepté celles du parti guelfe (1). Cette exclusion fut même étendue, bientôt après, à tous les membres de ces deux familles, et la violence des factions demeura quelque temps suspendue (2).

Les cardinaux rassemblés à Avignon, avoient cependant donné un successeur à Urbain V. Ils avoient fait choix de Pierre Roger, comte de Beaufort, cardinal-diacre de Sainte-Marie neuve, et neveu de Clément VI. Il fut élu le dernier jour de l'année 1370, et il prit le nom de Grégoire XI (3).

Le nouveau pape eut bientôt sujet de se plaindre des Visconti. Feltrino Gonzaga, tyran de Reggio, étoit un des alliés de l'église, aussi bien que le marquis d'Este, seigneur de Modène et de Ferrare. Ce dernier

(1) *Marchione de Stefani.* L. IX, R. 732, p. 109.

(2) *Ib.*, Rub. 733, p. 111. — *Macchiavelli Istor. Fiorent.* L. III, p. 207. — *Leonardo Aretino Istor. Fiorent.* L. VIII.

(3) *Raynaldus Annales Ecclesiast.* 1370, §. 25, p. 492. — *Fleury, Hist. Ecclésiastique.* L. XCVII, c. 19.

cependant, entra dans une conjuration contre 1371.
Feltrino, et fit avancer vers Reggio, une compagnie de mercenaires allemands, commandée par un frère du comte Lando (1). Les ennemis de Feltrino, d'accord avec le marquis d'Este, ouvrirent Reggio aux Allemands; mais ceux-ci, après avoir pillé la ville avec la dernière barbarie, au lieu de la remettre au marquis d'Este, la vendirent, le 17 mai 1371, à Bernabos Visconti, pour le prix de vingt-cinq mille florins (2).

Bernabos, énorgueilli de cette conquête, recommença la guerre contre les alliés de l'église. Il assiégea Bondeno, dans l'État de Ferrare, et menaça Modène, tandis que son frère Galeaz attaquoit le marquis de Montferrat avec non moins d'impétuosité, et lui prenoit plusieurs villes. Grégoire XI renouvela avec les princes lombards, la ligue que son prédécesseur avoit formée contre les sei- 1372.
gneurs de Milan. Il auroit voulu y engager aussi les villes de Toscane; mais les Albizzi, partisans les plus zélés de l'église, à Florence, étoient éloignés de l'administration;

(1) Le comte Conrad Lando, chef de la grande compagnie, avoit été tué près de Novare, en 1363. *Chronic. Placentin.* T. XVI, p. 507. — Le nouvel aventurier allemand se nommoit Luzio Lando.

(2) *Chronicon Estense.* T. XV, p. 494.

1371. les liaisons de cette famille, avec le légat de Bologne et celui de Pérouse, étoient devenues suspectes; et l'on craignoit que le pape ne fût entré dans des complots contre la liberté florentine (1). Les premières actions de Grégoire XI, avoient révélé son ambition, et élevé des doutes sur sa loyauté. Le cardinal de Burgos, son légat à Pérouse, avoit pris occasion d'une sédition dans cette ville, pour faire exiler les Raspanti, dont le parti étoit le plus zélé pour la liberté. Il avoit ensuite jeté les fondemens d'une forteresse pour asservir la ville; et son successeur, l'abbé de Montmayeur, profitant des mauvaises récoltes et de la disette de vivres qu'on éprouvoit à Pérouse, avoit dépouillé cette cité de tous ses priviléges, et l'avoit forcée à reconnoître le pouvoir absolu du pape (2). On croyoit que des projets semblables étoient formés contre les autres républiques de Toscane; et Grégoire XI, qui écrivit aux Siennois pour se justifier, ne dissipa point les soupçons élevés contre lui (3).

(1) *Marchionne de Stefani Istor. Fiorent.* L. IX, R. 738, p. 117.

(2) *Pompeo Pellini Storia di Perugia* P. I, L. VIII, p. 1111.

(3) *Voyez* la lettre *ap. Raynaldi. Annal. Eccles.* 1371. §. 7, p. 495.

Grégoire XI, cependant, avoit déclaré la guerre aux Visconti, au mois d'août 1372. Il avoit chargé le comte Amédée de Savoie, de défendre le Montferrat, le marquis Jean Paléologue étant mort au commencement de cette année. Une autre armée se formoit dans le Bolonois, sous les ordres du marquis d'Este; les Florentins y envoyèrent le contingent de troupes qu'ils s'étoient engagés à fournir au pape par leurs traités précédens; car d'après le droit public de ces temps-là, ils pouvoient le faire sans déclarer la guerre aux seigneurs de Milan. Ces derniers eurent l'imprudence de renvoyer, sur ces entrefaites, Jean Hawkwood, qui étoit à leur solde avec la compagnie angloise. Ce capitaine, le plus habile de ceux qui faisoient alors la guerre en Lombardie, passa au service du légat et des confédérés, et changea la fortune des armes (1). 1372.

Au commencement de l'année 1373, Bernabos envoya un corps de trois mille cavaliers pour ravager le territoire de Bologne. Cette armée s'avança jusqu'à Césène, mais à son retour, comme elle passoit le Panaro, elle fut surprise par Hawkwood et mise en déroute (2). L'armée du pape pénétra, à son 1373.

(1) *Bernardino Corio Storie Milanesi.* P. III, p. 245.

(2) *Math. de Griffonibus Memor. Histor.* T. XVIII, p. 183. — *Chronic. Placentinum.* T. XVI, p. 516.

1373. tour, dans le territoire de Plaisance et de Pavie; tous les Guelfes de ces deux États se révoltèrent, et ouvrirent leurs châteaux à Pierre de Béziers, cardinal-légat de Bologne. Celui-ci s'avança ensuite vers Brescia, avec le comte de Savoie; il avoit des intelligences dans cette ville et dans Bergame. Jean Galeaz Visconti, pour les empêcher d'éclater, marcha vers le fleuve Chiesa, au-devant des troupes de l'Église. Il y fut attaqué par Hawkwood, le 8 mai 1373, et défait, après un combat obstiné, où presque tous ses capitaines furent faits prisonniers (1). Après cette déroute, les Guelfes des États des Visconti se révoltèrent de toutes parts. Bernabos chargea son fils naturel Ambroise, de soumettre ceux des vallées du Bergamasque; mais les paysans de la vallée de Saint-Martin surprirent Ambroise le dix-sept août, ils le tuèrent et mirent son armée en fuite (2).

L'année suivante, les affaires des Visconti continuèrent à décliner, la ville de Verceil tomba au pouvoir des confédérés, et les États de Parme et de Plaisance furent ravagés par

(1) *Bernard. Corio Storie Milanesi.* P. III, p. 246.— *Chronicon Estense.* T. XV, p. 497.

(2) *Gazata Chronicon Regiense.* T. XVIII, p. 81.—*Chronic. Placentinum.* p. 519.

le marquis d'Este. La guerre, cependant, ne 1374.
fut pas poussée avec vigueur, parce que des inondations, et ensuite la peste et la famine, ravageoient la Lombardie (1). Pour se procurer un peu de repos, au milieu de tant de calamités, le pape et les Visconti, également épuisés par les efforts qu'ils venoient de faire, conclurent, le 6 juin 1374, une trève d'une année, pendant laquelle ils espéroient terminer leurs différends par une paix générale.

Mais Guillaume de Noellet, cardinal de Saint-Ange et légat de Bologne, se flattoit de profiter de cette trève pour une entreprise importante qu'il méditoit. La Toscane avoit souffert, non moins que la Lombardie, des pluies et des inondations qui avoient détruit les semailles, en sorte que les bleds y étoient fort rares et fort chers (2). La peste s'étoit aussi manifestée à Florence, et du mois de mars à celui d'octobre, elle emporta environ sept mille personnes. La jalousie, excitée entre les Albizzi et les Ricci, n'étoit pas appaisée, et la république recéloit encore plusieurs semences de discorde; néanmoins les Florentins, en paix avec tous leurs

(1) *Cronica Sanese.* T. XV, p. 241.

(2) *Marchione de Stefani Istor. Fior.* L. XII, R. 746, p. 132.

1374. voisins, n'avoient que peu de troupes sur pied, non plus que les Siennois et les Pisans. Le légat de Bologne, jugea des Toscans, dit Poggio Bracciolini, d'après la légéreté françoise; il crut que, s'il rendoit la disette plus sévère, le peuple, pressé par la faim, prendroit les armes contre son gouvernement, et que la ville, fatiguée par les séditions intérieures, autant que par la guerre, se rangeroit sous son pouvoir (1).

« Depuis que le saint-siége avoit été transporté au-delà des monts, dit Léonard » Arétin, des légats françois gouvernoient » tous les pays soumis à l'église; leur manière » de commander étoit altière et presque » intolérable; ils s'efforçoient d'étendre leur » autorité sur les villes libres; leurs officiers, » leur cortége, n'étoient jamais d'hommes de » paix, mais de guerre; ils remplissoient » l'Italie d'ultramontains; ils élevoient, avec » une dépense excessive, des forteresses dans » toutes les cités, et ils laissoient voir par-là » combien la servitude des peuples dont ils » avoient ravi la liberté, étoit misérable et » forcée; aussi excitoient-ils à juste titre la » haine de leurs sujets et la défiance de » leurs voisins (2). »

(1) *Poggio Bracciolini Histor. Flor.* L. I, p. 220.

(2) *Leonardus Aretinus Historiar.* L. VIII.

Les Florentins tiroient, chaque année, une 1375.
partie de leurs bleds de la Romagne et du Bolonois; le légat, pour redoubler les difficultés qu'ils éprouvoient, défendit tout-à-coup cette traite. La seigneurie, moyennant un sacrifice de soixante mille florins, se pourvut de bled dans des pays plus éloignés; l'hiver se passa, et l'on voyoit approcher la récolte qui devoit remplir de nouveau les greniers épuisés. Le légat, pour ôter aux Florentins cette espérance, fit entrer Jean Hawkwood en Toscane, le 24 juin 1375, avec une armée nombreuse, et il lui donna l'ordre de brûler les moissons du territoire florentin (1). D'autre part, Gérard Dupuis, abbé de Montmayeur, qui commandoit à Pérouse, saisit le prétexte d'une guerre entre les Siennois et les gentilshommes de la maison Salimbeni, pour faire ravager le territoire de Sienne par les troupes de l'église (2).

Pour sauver du moins les apparences, le légat écrivit aux Florentins que Hawkwood avoit formé une compagnie d'aventure avec les troupes que l'église et les Visconti avoient licenciées; que c'étoit sans le consentement

(1) *Cronica Sanese di Neri di Donato*. p. 245. — *Scipione Ammirato*. L. XIII, p. 693.

(2) *Cronica Sanese*. p. 242. — *Poggio Bracciolini Histor. Florent.* L. II, p. 221.

1375. de l'église qu'il alloit attaquer la Toscane; mais que la seigneurie l'arrêteroit peut-être par un sacrifice de cent, ou tout au moins de soixante mille florins (1). Dans ce temps même, une conjuration qui fut découverte à Prato, et dont le but étoit de soumettre cette ville à l'église, fit connoître quelle foi on pouvoit accorder à ces protestations (2).

La perfidie et l'ingratitude du légat causèrent à Florence l'indignation la plus profonde. Aucun État de l'Europe ne s'étoit montré, dès son origine, aussi constamment dévoué à l'église que la république florentine. Encore qu'elle eût déjà lieu de se plaindre du légat, elle lui avoit envoyé, pour combattre les Visconti, tout ce qu'elle avoit de gens de guerre; et cet allié perfide saisissoit le moment où la république avoit été frappée coup sur coup par la peste et la famine, pour la livrer aux brigandages des soldats. Les Florentins, pour tirer une vengeance éclatante de cette trahison, confièrent tous les pouvoirs de l'État à huit magistrats qu'ils nommèrent les seigneurs de la guerre (3).

(1) *Marchione de Stefani Ist. Fior.* L. IX, R. 751, p. 139.

(2) *Leonard. Aretinus Histor. Florentin.* L. VIII.—*Annales Bonincontrii Miniatensis.* p. 23.

(3) Les noms de ces huit seigneurs, qu'on appela ensuite à

Les huit de la guerre, qui vouloient, avant 1375.
tout, sauver les récoltes, entamèrent immédiatement une négociation avec Hawkwood; en même-temps ils envoyèrent des ambassadeurs au légat, pour le prier de rappeler ce général. Le légat répondit qu'Hawkwood n'étoit plus à sa solde, et il remit aux ambassadeurs copie du congé qu'il prétendoit avoir donné à ce capitaine. En même-temps il commanda secrètement à celui-ci d'offrir aux Florentins d'épargner leur territoire, moyennant *une rançon*, mais de demander une *somme si exorbitante*, qu'elle fît rompre la négociation. Hawkwood demanda cent trente mille florins, et ils lui furent payés sans difficulté. Le clergé florentin fut forcé, il est vrai, à fournir plus de la moitié de cette somme. Le légat se hâta d'écrire au capitaine anglois de rompre ce marché; mais celui-ci, auquel les ambassadeurs florentins avoient montré la copie du congé, qu'ils avoient rapportée de Bologne, ne voulut pas perdre une somme considérable, et prendre

Florence les *huit saints de la guerre*, méritent d'être conservés. C'étoit Alexandre Bardi, Jean Dini, Jean Magalotti, André Salviati, Guiccio Guicci, Thomas Strozzi, Matteo Soldi, et Jean Moni. — *Sozomeni Pistor. Histor.* p. 1095. — *Marchione di Stefani.* L. IX, R. 752, p. 142. — *Scipione Ammirato.* L. XIII, p. 694.

1375. en même-temps sur lui la honte de la mauvaise foi d'autrui (1). Il continua sa route au travers de la Toscane, tirant des Siennois trente-cinq mille florins, et des Pisans trente mille, après quoi il entra à la solde de l'abbé de Montmayeur, légat de Pérouse (2).

Cette expédition ayant manqué son but, Grégoire XI écrivit aux Florentins pour la justifier; il affirma que Hawkwood ne dépendoit plus de lui pendant le peu de semaines qu'il avoit passées en Toscane, quoiqu'avant et après cette courte campagne il fût notoirement à la solde de ses légats (3). Mais d'autre part, on raconta à Florence, comme dans toute l'Italie, des anecdotes sur l'abbé de Montmayeur, légat de Pérouse, qui rendirent plus odieux encore le gouvernement des gens d'église. Cet abbé, qui fut fait cardinal à cette époque, avoit conduit avec lui son neveu. Celui-ci, amoureux de la femme d'un gentilhomme pérousin, s'introduisit furtivement dans sa maison et la surprit dans sa chambre. La dame, épouvantée, voulut se

(1) *Poggio Bracciolini Histor. Florent.* L. II, p. 222.

(2) *Cronica Sanese di Neri di Donato.* p. 245. — *Cronica di Pisa.* p. 1068. — *B. Marangoni Cronica di Pisa.* p. 772.

(3) Lettre de Grégoire XI, *ap. Raynaldi Annal. Eccles.* 1375. §. 13 et 15, p. 536.

soustraire à la brutalité de son ravisseur, et 1375.
passer par une fenêtre, dans une maison voisine; mais son pied glissa, elle tomba dans la rue, et se tua par sa chûte. Tout le peuple, ému de compassion, courut à l'abbé de Montmayeur, lui demander justice contre son neveu. « Quoi donc, répondit celui-ci, vous » étiez-vous figuré que les François fussent » eunuques! » et il renvoya les plaignans. Peu de jours après, le même neveu enleva de force la femme d'un autre citoyen. Le mari l'ayant réclamée devant les tribunaux, le légat condamna son neveu, sous peine de perdre la tête, à rendre, avant l'expiration de cinquante jours, cette femme à son époux (1).

Comme l'indignation contre les ministres du pape, étoit portée à son comble, la seigneurie et les huit de la guerre, firent assembler à Florence, un conseil nombreux de requis. Aloyzio Aldobrandi, gonfalonier de justice, y prit la parole, et combattit avec éloquence, les craintes superstitieuses qui pouvoient mettre obstacle à la défense de la liberté. Il fit voir que les censures ecclésiastiques étoient sans forces, lorsqu'elles étoient prononcées par des hommes perfides,

(1) *Gazata Chronicon Regiense.* T. XVIII, p. 85.

1375. et que des ambitieux employoient le masque de la religion, pour servir leurs passions et leur avidité. Il proposa, comme une entreprise digne de la générosité florentine, l'affranchissement de tous les peuples qui gémissoient sous le gouvernement superbe et tyrannique des légats françois du pape; enfin, il pressa la seigneurie de rechercher l'alliance de Bernabos. « Je sais bien, dit-il, que le » tyran milanois agira toujours d'après son » intérêt personnel; et ne consultera jamais » le nôtre; mais c'est un ennemi ardent des » prêtres, et de la puissance des François » en Italie; une haine commune, nous don- » nera des intérêts communs. (1). »

Le discours du gonfalonier ayant été couvert d'applaudissemens, et le conseil ayant donné aux huit de la guerre l'autorité de prendre contre l'église les mesures les plus énergiques, ceux-ci cherchèrent à se fortifier par des alliances. Ils commencèrent d'abord au mois de juillet, par s'assurer l'appui de Bernabos Visconti (2). Les républiques de Sienne, de Lucques et d'Arezzo, s'engagèrent ensuite dans leur ligue (3), et celle de Pise y

(1) *Poggio Braceiolini.* L. II, p. 223-226.

(2) *Sozomeni Pistoriensis Historia.* p. 1095.

(3) *Cronica Sanese di Neri di Donato.* p. 245.

entra la dernière, au mois de janvier suivant (1). 1375.

Les huit de la guerre avoient choisi pour capitaine, un allemand nommé Conrad de Souabe. Ils lui confièrent deux drapeaux, celui de la communauté, et un second, sur lequel le mot de *liberté* étoit écrit en lettres d'or. En même-temps ils déclarèrent qu'ils étoient prêts à secourir tous les peuples qui désiroient se mettre en liberté, et secouer le joug des mauvais pasteurs de l'église (2). Ce n'étoit pas sans raison qu'ils avoient compté trouver des amis et des alliés parmi les sujets du pape; ils n'eurent pas plus tôt offert leur assistance à ceux qui voudroient se délivrer d'une tyrannie odieuse, que la révolte devint générale.

Les premiers à se déclarer, furent les habitans de Città di Castello, l'ancien Tifernum. Ils attaquèrent avec fureur la garnison ecclésiastique, et la forcèrent à se retirer dans le château. Les Florentins envoyèrent aussitôt des secours aux Tifernates, et la garnison assiégée ne tarda pas à se rendre.

L'abbé de Montmayeur, avoit envoyé

(1) *Cronica di Pisa*, p. 1070.

(2) *Marchione de Stefani*. L. IX, Rub. 753, p. 143. — *Chronicon Placentinum*. T. XVI, p. 520.

1375. Hawkwood, avec une partie de ses troupes, pour délivrer les assiégés; mais dès que les Pérousins virent partir ce capitaine qui les tenoit en respect, ils prirent aussi les armes, ils attaquèrent les deux forteresses que le légat avoit bâties dans leur ville; ils s'en rendirent maîtres en peu de jours, et les rasèrent (1). En même-temps, Jean de Vico, préfet de Rome, fit révolter Viterbe, où il avoit long-temps dominé (2). Monte-Fiascone se souleva aussi, et bientôt, avec une étrange promptitude, la rebellion s'étendit dans tous les États de l'église. Foligno, Spolete, Todi, Ascoli, Orvieto, Toscanella, Orti, Narni, Camerino, Urbino, Radicofani, Sarteano (3), se remirent en liberté. Dans l'espace de dix jours, quatre-vingts villes ou châteaux, secouèrent le joug de l'église (4). Plusieurs voulurent se donner aux Florentins; mais ceux-ci leur envoyoient pour réponse, l'étendard de la liberté, et les invitoient à s'ériger en républiques indépendantes (5). D'autres villes cependant pro-

(1) *Poggio Bracciolini.* L. II, p. 226. — *Scipione Ammirato.* L. XIII, p. 695.

(2) *Cronica di Siena.* p. 246.

(3) *Cronica Sanese.* p. 247.

(4) *Chronicon Estense.* T. XV, p. 490.

(5) *Marchione di Stefani Istor. Fior.* L. IX, R. 753, p. 144.

litèrent de leur aide, pour rétablir leurs 1375.
anciens seigneurs. Forli appela Sinibaldo des Ordelaffi, fils de Francesco et de Marzia, ses héroïques défenseurs, et lui rendit la seigneurie (1).

De tous les seigneurs qui relevoient de l'église, le seul Galeotto Malatesti, lui demeura fidèle, et conserva au pape les villes que gouvernoit sa maison. Galeotto avoit succédé, en 1373, à son frère Pandolfe; son neveu Malatesta Ungharo étoit mort l'année précédente (2). Au commencement de cette guerre, l'église possédoit soixante-quatre villes, et quinze cent soixante et dix-sept châteaux. Dans le cours d'une année, 1376.
elle perdit tous ses États, à la réserve de Rimini, et des lieux qui en dépendoient (3).

Le pape, effrayé de cette ruine subite, essaya de détourner les Florentins, des résolutions qu'ils avoient prises, en alarmant

(1) *Annales Forolivienses.* T. XXII, p. 189. — *Cronica Riminese.* T. XV, p. 914.

(2) *Cronica Riminese.* p. 914.

(3) *Ibid.* — Agobbio fut une des dernières à rétablir l'état populaire. Cette ville se révolta le 8 septembre 1370. — *Guernieri Bornio Storia d'Agobbio.* T. XXI, p. 935. — Suivant cet historien, Agobbio étoit constamment demeuré libre jusqu'à l'année 1350, moyennant un cens de cent livres à la chambre impériale. *Introduz.* p. 922.

1376. leurs consciences. Il les cita, le 3 février 1376, à comparoître au sacré consistoire, pour justifier leur conduite. Les Florentins envoyèrent en effet, trois ambassadeurs pour plaider leur cause à Avignon, savoir: Donato Barbadori, Alessandro de l'Antella, et Domenico de Silvestro. Ils furent introduits le dernier jour de mars, devant les cardinaux et le saint père, et dans cette assemblée, Donato parla avec le courage et la force d'un homme libre. Il déclara que rien n'auroit pu engager les Florentins à prendre les armes contre l'église, hors la défense de leur liberté, « mais nous, dit-il, qui avons joui de cette » liberté, tout proche de quatre cents ans, » nous l'avons tellement appropriée à notre » nature, elle est devenue si chère à notre » cœur, qu'il n'y a pas un de nous, qui, » pour la conserver, ne fût prêt à sacrifier » sa vie (1). »

La défense éloquente de Barbadori arracha des larmes aux cardinaux italiens, mais elle ne fit aucune impression sur les François, et lorsqu'elle fut terminée, Grégoire XI prononça contre la république une sentence de condamnation. Après avoir récapitulé toutes les offenses qu'il en avoit reçues, il frappa

(1) *Poggio Bracciolini.* L. II, p. 229.

la ville d'interdit, et tous les chefs du gou- 1376.
vernement d'anathème et d'excommunication. Il ordonna en même-temps à tous les princes, amis de l'église, de confisquer à leur profit tous les biens des Florentins qui exerçoient le commerce dans leurs États; de saisir leurs personnes et de les vendre comme esclaves (1). Cette partie de la peine portant sur des marchands que leur absence avoit rendus étrangers aux délibérations de leur patrie, étoit d'une injustice révoltante; cependant, comme elle *offroit* un appât à la cupidité des princes, elle *fut* exécutée en France et en Angleterre (2).

Lorsque Donato Barbadori entendit lire cette sentence, il se retourna vers un crucifix qui étoit exposé au milieu de l'assemblée. « C'est à toi que j'en appelle, s'écria-t-il, » père tout-puissant du genre humain! Toi » qui es un juste juge et que rien ne peut » tromper; puisque les suffrages des hommes » nous condamnent, c'est toi que je prends » à témoin de l'iniquité de leur décision. » Dans ton dernier jugement, tu porteras » une bien plus juste sentence » (3).

(1) *Raynaldus Annal. Eccles.* 1376, §. 1-6, p. 542.

(2) *Marchione de Stefani.* L. IX, R. 754, p. 145.

(3) *Poggio Bracciolini.* L. II, p. 233. — *Leonard. Aretin.*

1376. En même-temps que le pape traitoit à Avignon sa querelle avec les Florentins, selon les formes juridiques, il cherchoit, à Florence, à la terminer par une négociation, et il y avoit envoyé des ambassadeurs; mais cette négociation fut tout-à-coup interrompue par la révolte de Bologne. Les huit de la guerre, que le peuple, malgré l'excommunication du pape, appeloit communément les huit saints, cherchoient, depuis long-temps, à mettre en mouvement la faction de l'échiquier à Bologne; la faction contraire, ou Maltraversa, étant plus en faveur auprès du légat (1). Mais le peuple paroissoit déterminé à demeurer sous l'obéissance de l'église; lorsque le légat, qui ne savoit comment satisfaire Hawkwood et les gens de guerre auxquels il devoit beaucoup de soldes arriérées, se résolut à leur céder en nantissement les deux châteaux de Castrocaro et de Bagnacavallo, qui relevoient des Bolonois et de l'église, et qui furent pillés par ces soldats avec la cruauté la plus inouie (2). En même-temps le bruit se répandit que le légat étoit

L. VIII. — *Ghirardacci Storia di Bologna.* L. XXV, p. 349. — *Scipione Ammirato.* L. XIII, p. 698.

(1) *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 497.

(2) *Ib.* p. 498.

en traité, pour vendre Bologne même au marquis d'Este. Les Bolonois n'hésitèrent plus alors à secouer un joug qui alloit devenir plus pesant. 1376.

L'homme le plus considéré de Bologne étoit Taddéo des Azzoguidi, du parti de l'échiquier. Ce fut chez lui que, dans la nuit du 19 au 20 mars 1376, Robert de Salicetti réunit les chefs des deux factions. Tous les patriotes de Bologne jurèrent entre ses mains de déposer leurs anciennes inimitiés, et de sacrifier, s'il le falloit, leurs biens et leurs vies pour recouvrer l'ancienne liberté de leur patrie. Pendant ce temps, Ugolin de Panico, le comte Antoine Bruscolo, et quelques autres gentilshommes, avoient rassemblé une troupe de montagnards des Apennins, qu'ils introduisirent secrètement dans la ville. Les citoyens avoient été chez eux prendre des armes, et s'étoient de nouveau rassemblés en silence chez Taddéo des Azzoguidi. Les deux troupes se réunirent devant la croix du marché; le serment d'exposer leurs biens et leurs vies pour recouvrer la liberté bolonoise, fut répété par tous d'une commune voix. Robert Salicetti disposa sans bruit sa troupe auprès du château. Les avenues de la place furent occupées, et Taddéo fit demander au légat, qui jusqu'alors ne

1376. s'étoit aperçu d'aucun mouvement, les clefs du château, de la forteresse, et des portes de la ville, lui déclarant que les Bolonois vouloient désormais se garder eux-mêmes. Le légat, effrayé, fit ouvrir le château à Salicetti, mais comme il hésitoit à livrer aussi les clefs de la forteresse, Taddéo s'avança immédiatement pour l'attaquer. Toutes les avenues de la place étoient déjà occupées, en sorte que la compagnie angloise ne put point monter à cheval pour se défendre; la première porte de la forteresse fut enfoncée; d'autre part, Antonio de Bruscolo s'empara du palais à la tête des paysans, et le livra au pillage. Comme on commençoit déjà à insulter le cardinal-légat, Taddéo des Azzoguidi vola à son secours, le prit sous sa protection, et le fit passer au couvent de Saint-Jacques.

Lorsque le soleil se leva, le jeudi matin 20 mars, la révolution étoit accomplie; le gonfalon du peuple flottoit sur la grande place; les tribus et les compagnies des arts étoient assemblées, pour nommer douze Anziani et un gonfalonier de justice, et bientôt, après, le conseil général publia une amnistie pour tous les exilés (1).

(1) *Cherubino Ghirardacci Stor. di Bolog.* L. XXV, T. II, p. 340.

Dès que les Florentins furent instruits de ces événemens, ils envoyèrent aux Bolonois l'étendard de la liberté, avec deux mille chevaux, cinq cents fantassins, et de grandes sommes d'argent; les forteresses de Bologne furent rasées, et la nouvelle république entra dans la ligue formée contre l'église (1). 1376.

Hawkwood étoit à Granaruolo avec la plus grande partie de la compagnie angloise, lorsqu'il apprit la rebellion de Bologne. Il soupçonnoit Faenza de se préparer aussi à la révolte, et, sur ce soupçon, il y entra tout-à-coup, le 29 mars, pour abandonner les citoyens au fer des soldats; quatre mille personnes furent massacrées; plusieurs s'enfuirent à Imola ou à Forli, mais les femmes, et même les vierges consacrées aux autels furent retenues pour être déshonorées (2). Ensuite de ce massacre, Hawkwood conclut une trève de seize mois avec les Bolonois, pour racheter à cette condition ses deux fils et plusieurs de ses capitaines qui avoient été surpris et faits

(1) *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 501. — *Mathæi de Griffonibus Memoriale historicum.* p. 186.

(2) *Cherubino Ghirardacci Storia di Bologna.* L. XXV, p. 343. — *Marchione de Stefani Istor. Fiorent.* L. IX, R. 758, p. 150.

1376. prisonniers à Bologne, au moment de la révolution (1).

Deux nouveaux cardinaux étoient envoyés en Italie par le pape, pour défendre ou recouvrer l'État de l'église; François Tébaldeschi, cardinal de Sainte-Sabine, fut chargé de la légation de Rome, de la Sabine, de la Campanie, de la Maremme, du patrimoine, et du duché de Spolète; et Robert de Genève, depuis antipape sous le nom de Clément VII, eut la légation de la Romagne et de la Marche d'Ancone (2). Ce dernier avoit commission de conduire avec lui une nouvelle armée pontificale.

Il restoit encore en France une seule de ces bandes de soldats anglois et françois qui s'étoient réunis pour le pillage; on la nommoit la compagnie des Bretons; elle étoit forte de six mille chevaux et quatre mille fantassins; et l'on assuroit qu'elle surpassoit en férocité toutes celles qui l'avoient devancée. Le pape fit demander à Jean de Malestroit qui la commandoit, s'il se sentoit le cœur d'entrer dans Florence. *Si le soleil y entre*, répondit-il, *nous y entrerons bien aussi;* et sur cette bravade, le pape prit la compagnie à

(1) *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 504.

(2) *Annales Ecclesiastici Raynaldi.* 1376, S. 7, p. 544.

son service. Il la donna au cardinal de Genève, qui la conduisit en Italie (1). L'approche de cette armée parut aux ministres du pape un gage assuré de leur victoire; ils ne croyoient pas que le courage qu'inspire l'amour de la liberté pût tenir devant la valeur brutale de leurs nouveaux soldats (2). 1376.

Robert de Genève, en traversant le territoire de Galeaz Visconti, à la tête de cette redoutable armée, entra en négociation avec lui, et l'engagea à signer une paix particulière avec le pape; paix honteuse pour l'église, car elle abandonna, sans garantie, à leurs oppresseurs, tous les Guelfes qu'elle avoit engagés à se révolter contre les Visconti (3).

Tandis que Robert de Genève, après avoir passé Alexandrie et Tortone, se dirigeoit par Plaisance sur Ferrare, les huit de la guerre, à Florence, avoient choisi pour général Rodolphe de Varano, seigneur de Camérino;

(1) *Sozomeni Pistoriensis Histor.* p. 1096. — *Marchione de Stefani.* L. IX, R. 759, p. 151.

(2) Gomez Albornoz, neveu d'Egidio, et légat dans la Marche, fit faire une bannière blanche avec ces mots : *Ahora se vedra quî pueda mas, o los Berton o libertas.* — *Andr. Gataro Storia Padovana.* p. 220.

(3) *Vita papæ Gregorii XI a Bosqueto edita.* p. 651. — *Chronicon Placentinum.* T. XVI, p. 526. — *Bernardino Corio Storie Milan.* P. III, p. 249.

1376. ils l'avoient envoyé à Bologne, et ils avoient mis sous ses ordres une armée de deux mille lances, ou six mille chevaux. En même-temps, ils avoient fortifié et garni de troupes tous les passages des Apennins, et ils avoient ordonné aux paysans de rentrer dans les châteaux et les lieux forts, leur bétail et leurs récoltes (1).

Bernabos Visconti avoit envoyé à l'armée de la ligue à Bologne, cinq cents lances, sous le commandement du comte Lucius Lando; mais d'autre part, il n'avoit opposé aucun obstacle à la compagnie des Bretons, comme elle traversoit ses États; son frère avoit déjà fait sa paix avec l'église, et lui-même il offroit de racheter du pape la ville de Verceil, au prix de cent dix mille florins. Rodolphe de Camérino crut donc devoir se défier du comte Lando et des soldats de Bernabos (2). Les Bolonois, de leur côté, craignoient quelque complot dans leur ville. Ils voyoient avec inquiétude Taddéo des Azzoguidi, le chef du parti de l'échiquier, se donner du mouvement pour faire rappeler les Pépoli, anciens chefs du même parti; tandis que cette famille, doublement odieuse pour avoir usurpé la tyrannie

(1) *Poggio Bracciolini Histor. Florent.* L. II, p. 233. — *Cronica Sanese.* p. 249.

(2) *Cherubino Ghirardacci.* L. XXV, p. 349.

et pour l'avoir vendue ensuite, avoit été seule 1376.
excèptée de l'amnistie générale. Rodolphe de Camérino, d'après cette double inquiétude, ne voulut ni hasarder une bataille contre les Bretons, à leur arrivée dans l'État de Bologne; ni même les attendre en rase campagne. Robert de Genève, pour le provoquer au combat, lui fit demander pourquoi il demeuroit oisif et s'enfermoit dans les murs d'une ville « Je n'en sors point, répondit Rodolphe, » pour que vous n'y entriez pas » (1).

Le légat essaya ensuite de détacher les *Bolonois de la ligue, et leur promit le pardon* de leur *faute* et *le maintien* de la *liberté* qu'ils venoient de recouvrer, pourvu qu'ils reconnussent la souveraineté de l'église et l'autorité des ministres du pape. « Nous » sommes prêts à tout souffrir, » répondirent les *Bolonois*, « plutôt que de nous sou- » mettre de nouveau à des gens dont nous » avons si cruellement éprouvé le faste, l'inso- » lence et l'avarice. » « Et moi », reprit Robert lorsqu'il reçut cette réponse, « dites-leur » que je ne m'éloignerai pas de Bologne que » je ne me sois lavé les mains et les pieds » dans leur sang (2). » La conduite du

(1) *Poggio Bracciolini.* L. II, p. 235.

(2) *Ibid.*

1376. cardinal étoit digne de ce propos féroce ; ses Bretons prirent successivement les châteaux de Crespélano, Olivéto, Montévéglio, qui leur furent rendus sous des conditions qu'ils n'observèrent point ; ils les brûlèrent, après avoir pillé toutes les propriétés de leurs habitans (1). Ils prirent ensuite Pizzano, et passèrent au fil de l'épée tous ceux qu'ils y trouvèrent, sans épargner même les enfans à la mammelle (2). Enfin, ils demandèrent des quartiers d'hiver, et le légat força Galeotto Malatesti à leur ouvrir la ville de Césène, que ce seigneur avoit empêché de se révolter (3). La Murata, ce quartier dans lequel Marzia des Ordelaffi avoit fait, quelques années auparavant, une si belle défense, fut assignée aux Bretons pour demeure. Mais ces soldats barbares, incapables d'aucune discipline, traitoient une ville amie comme s'ils l'avoient prise d'assaut. Ils forçoient les maisons des bourgeois pour enlever leurs biens, leurs femmes et leurs filles ; ils joignoient l'insulte au dommage, et ils lassèrent enfin la patience des habitans. Ceux-ci attaquèrent les
1377. Bretons à l'improviste, le 1.er février 1377 ; ils

(1) *Cronica di Bologna.* p. 504.

(2) *Cherubino Ghirardacci.* L. XXV, p. 351.

(3) *Cronica di Rimini.* p. 915.

en tuèrent plus de trois cents, et ils forcèrent 1377.
les autres à s'enfermer dans la Murata (1). Le cardinal de Genève qui s'y trouvoit aussi, envoya Galeotto Malatesti auprès des bourgeois pour les appaiser; il confessa que ses soldats avoient mérité le châtiment qu'ils avoient reçu, et il accorda aux Césénates une amnistie complète, sous condition qu'ils ouvrissent de nouveau leurs portes. Elles furent ouvertes en effet, et le cardinal, avec une atroce perfidie, dévoua Césène à un massacre universel (2). Non content de lâcher ses féroces Bretons dans la ville, il appela encore Hawkwood, qui, avec les Anglois, étoit à Faenza; et comme ce capitaine hésitoit à concourir à ce crime, le cardinal lui dit : *Je veux du sang, du sang.* Pendant que le massacre duroit on l'entendit souvent crier : *tuez-les tous* (3). En effet, personne ne fut épargné; les Bretons saisissoient par les pieds les enfans à la mammelle, et ils écrasoient leurs têtes contre les murs. Les prêtres, les religieux, les vierges consacrées aux autels, tout fut passé au fil de l'épée; cinq mille personnes périrent dans cette horrible boucherie; toute

(1) *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 510.

(2) *Chronicon Estense.* p. 500.

(3) *Cronica Sanese di Neri di Donato.* p. 252.

1377. la population de Césène auroit été détruite, si quelques habitans, par une prompte fuite, ne s'étoient pas déjà dérobés aux bourreaux (1).

Lorsque la nouvelle du massacre de Césène fut portée aux villes de la ligue, elle y causa plus d'indignation encore que d'effroi. La seigneurie de Pérouse fit dire l'office des morts dans toutes les églises, et ordonna une pompe funèbre pour les innocens massacrés par l'armée des prêtres; toutes les villes en guerre avec l'église suivirent cet exemple (2).

Les Florentins avoient envoyé l'étendard de la liberté à Rome, comme à toutes les autres villes de l'État ecclésiastique. La république romaine étoit alors gouvernée par une seigneurie de treize bannerets, ou représentans et porteurs de bannières des treize quartiers de la ville (3). Mais les Romains, qui désiroient avec ardeur engager leur évêque

(1) *Poggio Bracciolini.* L. II, p. 236. — *Cronica Riminese.* T. XV, p. 916. — *Leonardo Aretino.* L. VIII.

(2) *Cronica Sanese.* p. 253.

(3) Fragment d'un mss. du Vatican, imprimé *Antiq. Ital.* T. II, p. 857. — Bonincontri, *Annal. Miniatens.* T. XXI, p. 18, fait remonter à l'an 1370 l'institution des bannerets, et cette date a été adoptée par l'historien des sénateurs de Rome; mais toute la chronologie de Bonincontri est très-fautive; aussi j'assignerois plutôt à l'an 1375 la création de cette magistrature.

à revenir à Rome, étoient moins zélés que les autres peuples pour la ligue de la liberté. Avertis que Grégoire XI songeoit à se rendre enfin à son siége naturel, ils entrèrent en traité avec lui, et lui promirent de lui restituer l'autorité souveraine sur leur ville, dès qu'il seroit arrivé à Ostie. Ils consentirent en même-temps à supprimer leurs bannerets, tandis que le pape confirma d'autres magistrats nommés exécuteurs de justice, sous condition que chacun d'eux lui prêtât serment de fidélité (1). 1377.

Les huit de la guerre de Florence, instruits de cette négociation, adressèrent, le 25 décembre 1376, la lettre suivante aux bannerets, pour les encourager à défendre leur liberté.

« Aux hommes illustres nos honorés frères, » les bannerets de la ville de Rome.

» Quoique nous ayons, jusqu'à présent, » élevé vainement notre voix, pour vous » exhorter à défendre avec un courage inébranlable votre liberté et celle de l'Italie, » et quoique nous n'ayons reçu de vous, pour » fruit de nos discours, que des lettres écrites » d'un style élégant et vainement ornées de » belles sentences, cependant, aujourd'hui

(1) Le traité est imprimé *apud Raynaldi Annal. Eccles. an.* 1376, §. 11, p. 545.

1377. » que nous voyons imminente la ruine de
» votre liberté, nous ne craindrons pas de
» répéter encore de sincères et salutaires avis.
» Nous n'en pouvons douter, oh nos frères
» chéris ! et si votre intention n'est pas de
» vous aveugler, vous aussi devez le recon-
» noître aisément; le souverain pontife que
» vous attendez avec des dispositions si bien-
» veillantes, n'a point d'affection pour votre
» ville; il n'en aime pas le séjour; ce n'est pas
» pour résider dans le siége qui lui est propre,
» pour consoler votre peuple dévot qu'il y
» revient : c'est pour changer votre liberté en
» servitude. Lorsqu'il demande l'abolition de
» votre magistrature, que souhaite-t-il ? qu'es-
» père-t-il, si ce n'est abattre la colonne de la
» liberté romaine? Quel frein restera aux au-
» dacieux? quel refuge sera laissé aux foibles,
» si votre société sacrée, de qui dépendent
» la paix, le courage et la tranquillité de
» Rome, est dissoute à l'arrivée de la cour?
» Quand le pape devroit rétablir la ville dans
» son ancien éclat et dans toute sa beauté,
» quand il élèveroit les Romains à toute la
» majesté de leur ancien empire, quand il
» revêtiroit d'or vos murailles, si c'étoit au
» préjudice de votre liberté, votre devoir
» vous empêcheroit de l'accepter. Nous vous
» supplions seulement de vous conduire comme

» il convient aux enfans des Romains, chez 1377.
» qui la liberté et la vertu sont des pro-
» priétés héréditaires. Tandis que vous le
» pouvez et qu'il en est temps encore; tandis
» que l'oppresseur de votre liberté domes-
» tique n'est point encore dans vos murs,
» pourvoyez à votre salut, pourvoyez à celui
» du peuple romain; dès que vous le voudrez,
» dès qu'un signe de vous nous en avertira,
» nous emploierons pour vous toute notre puis-
» sance, comme s'il s'agissoit de notre propre
» liberté, de notre propre salut : car nous
» n'ignorons point que dès que votre peuple
» sera courbé sous le joug, quelque léger
» qu'il paroisse d'abord, nous ne serons plus
» assez forts pour vous en retirer » (1).

Au commencement de l'année suivante, les Florentins écrivirent de nouveau aux *bannerets de Rome*, et leur offrirent trois mille lances pour la défense de leur liberté (2). Leurs exhortations et leurs offres généreuses ne demeurèrent pas complètement sans effet;

(1) Cette *lettre*, qui, à la force des pensées, joint le mérite de la plus belle diction latine, fut écrite par Coluccio Salutati, alors chancelier de la république, et, auparavant, secrétaire d'Urbain V et de Grégoire XI. Elle se trouve dans l'*Istoria de Senatori di Roma*, T. II, p. 327; et dans *Rigacci*. P. I, ep. 17, § 58.

(2) *Storia Diplomat. de Senatori di Roma*. p. 330.

1377. cependant les Romains se refusèrent à combattre, et n'acceptèrent point les troupes que la république florentine vouloit leur envoyer. Ils traitèrent seulement avec le pape à des conditions moins humiliantes pour eux. Grégoire XI, assuré d'être admis dans la ville, et convaincu que sa présence seule pouvoit appaiser la révolte universelle, étoit parti d'Avignon dès le 13 septembre 1376. Mais il n'arriva qu'à la fin de l'année à Cornéto, des vents contraires l'ayant opiniâtrement ou retenu ou repoussé pendant plus de trois mois (1). Le 17 janvier, il remonta enfin le Tibre, et vint débarquer à Saint-Paul. Les Romains l'accueillirent avec des cris de joie, comme il traversoit la ville à cheval pour se rendre au Vatican. Les bannerets l'avoient attendu à la porte Capène, et, à son entrée, ils avoient déposé à ses pieds la baguette du commandement; mais ils l'avoient reprise dès le lendemain, et ils continuèrent à administrer la république, comme magistrats d'un État souverain, sans que le pape osât résister à leur volonté (2).

Les Florentins, instruits de l'arrivée de

(1) *Cronica Sanese di Neri di Donato.* T. XV, p. 251. — *Georgii Stellæ Annales Genuenses.* T. XVII, p. 1106.

(2) *Vita Gregorii XI, a Bosqueto edita.* p. 652.

Grégoire XI, lui envoyèrent, de leur côté, 1377.
des ambassadeurs à Rome, pour lui demander la paix à des conditions équitables (1); mais comme leurs négociations n'eurent aucun succès, la guerre recommença avec vigueur, et la ville de Bolsena se révolta et se mit en liberté, pendant que le pape étoit dans son voisinage. Les Florentins confirmèrent, pour la seconde fois, les huit de la guerre dans leur emploi. Ces magistrats n'avoient été élus originairement que pour une année, mais ils avoient réuni tant de talens à tant de bonheur, qu'on ne pouvoit se résoudre à leur donner des successeurs. Les huit déterminèrent Jean Hawkwood, qui avoit fini le temps de son engagement avec le pape, à passer à leur service avec la compagnie angloise (2). Mais d'autre part, Rodolphe de Camérino, qui jusqu'alors avoit été général des Florentins, abandonna leur parti, irrité de ce qu'on ne lui permettoit pas de conquérir la ville de Fabbriano, qui s'étoit remise en liberté, et sur laquelle il prétendoit avoir des droits (3). Le pape accueillit Rodolphe

(1) *Cronica Sanese.* p. 252.

(2) *Cronica di Pisa.* p. 1072. — *Scipione Ammirato.* L. XIII, p. 705.

(3) *Poggio Bracciolini Hist. Flor.* L. II, p. 237.

1377. avec de grandes marques d'honneur, et il lui confia immédiatement le commandement de la compagnie des Bretons, avec laquelle le seigneur de Camérino harcela les alliés des Florentins dans la Marche d'Ancone (1).

Le comte Lucius Lando de Souabe vint alors attaquer Rodolphe, avec trois mille chevaux florentins, presqu'aux portes de Camérino, sa capitale; il lui tua deux cents soldats, lui prit son étendard avec mille prisonniers, et le força lui-même à s'enfuir presque seul à Tolentino (2). Les Florentins *prirent ensuite San-Lupidio, Sainte-Marie, Serra*, et plusieurs autres châteaux de la Marche d'Ancone (3).

Le pape désiroit la paix avec les Florentins, mais il vouloit que leur dévotion la rendît plus avantageuse pour lui. Pendant qu'il étoit encore à Avignon, la seigneurie lui avoit envoyé sainte Catherine de Sienne pour chercher à l'adoucir. Le pape renvoya la sainte à Florence, l'assurant qu'il s'en remettoit à elle seule des conditions de la paix. Mais quoique les vertus et la sainteté reconnue

(1) *Leonard. Aretinus.* L. VIII. — *Annales Bonincontrii Miniatensis.* p. 97.

(2) *Chronicon Estense.* p. 494.

(3) *Sozomeni Pistoriensis Hist.* p. 1103.

de Catherine inspirassent la plus haute vé- 1377.
nération aux chefs de la république, ils ne crurent pas devoir consulter sur la liberté de leur patrie, les scrupules d'une femme enthousiaste (1). Grégoire envoya, de son côté, des ambassadeurs à Florence; et ceux-ci, qui espéroient faire plus d'impression sur le peuple que sur le gouvernement, ne voulurent exposer leur mission qu'en présence du parlement assemblé. Là, ils récitèrent un discours artificieux : Le pontife, dirent-ils, savoit bien que le peuple ne vouloit point la guerre; cette guerre étoit l'ouvrage de quelques chefs ambitieux qui s'enrichissoient par la misère publique; déjà ils avoient conservé leur emploi au-delà du temps fixé par toutes les lois, et ils se flattoient d'asservir bientôt ce peuple qu'ils égaroient au nom de la liberté. Grégoire demandoit seulement que les Florentins déposassent leurs perfides magistrats, et il étoit prêt à leur accorder ensuite la paix aux conditions qu'eux-mêmes voudroient fixer. Le gonfalonier répondit aux ambassadeurs au nom du peuple. Il avoit fallu, leur dit-il, de longues injures, et l'épreuve de l'ambition effrénée des ecclésiastiques pour détacher les Florentins du parti

(1) *Raynaldi Annales Eccles.* 1377, §. 2, p. 552. — *Marchione de Stefani.* L. IX, R. 773, p. 179.

1377. de l'église auquel ils s'étoient si long-temps montrés fidèles. Mais tant d'offenses avoient enfin lassé leur patience, et ils étoient unanimes dans leur opposition. Cependant, ajouta-t-il, les Florentins désiroient toujours la paix, mais l'on devoit s'attendre à ce que les conditions de cette paix fussent désavantageuses à ceux qui avoient imprudemment provoqué la guerre (1).

Le pontife, irrité de cette réponse, redoubla les peines ecclésiastiques qu'il avoit prononcées contre les Florentins; il écrivit de nouveau, non plus à tous les souverains, mais à toutes les villes, pour les presser de confisquer les propriétés de ses ennemis. D'autre part, les Florentins qui avoient jusqu'alors observé les interdits prononcés par le pontife, résolurent de ne pas se soumettre plus long-temps à une sentence injuste. Ils firent ouvrir tous les temples, et forcèrent les prêtres à célébrer le culte divin avec la même solennité que si l'interdit n'avoit point été prononcé (2).

Un neveu du pape avoit tenté, à la tête des Bretons, une incursion dans la Maremme

(1) *Poggio Bracciolini Histor. Flor.* L. II, p. 237. — *Scipione Ammirato.* L. XIII, p. 707.

(2) *Poggio Bracciolini.* L. II, p. 239. — *Marchione de Stefani.* L. IX, Rub. 772, p. 178. — *Cronica Sanese.* p. 256.

de Sienne; il fut forcé de reculer devant 1377.
Hawkwood. Mais les intrigues réussirent mieux que les armes à la cour pontificale. Une conjuration en faveur des Pepoli avoit été découverte à Bologne, à la fin de l'année précédente, et Taddéo des Azzoguidi avoit été exilé de cette ville, avec une partie de la faction de l'échiquier (1). Le reste de cette faction, fidèle à la liberté et aux intérêts des Florentins, changea de nom à cette occasion; dès-lors on l'appela Raspanti. Les familles des Bentivogli, Salicetti, Azzoguidi, Bianchi et *Gozzadini entrèrent dans le nouveau parti* des Raspanti, et, sous ce nom, elles gouvernèrent la république.

Mais au mois de mars 1377 le sort donna aux Bolonois un gonfalonier et huit Anziani du parti opposé, ou des Malvezzi. Ceux-ci, après avoir gagné avec adresse la faveur du peuple, et affermi leur autorité, firent arrêter en un même jour tous les chefs des Raspanti, et envoyèrent demander une trêve au légat du pape qui étoit alors à Ferrare, afin de traiter avec lui une paix séparée. Grégoire XI saisit avec empressement cette ouverture, et il ne se montra pas difficile sur les conditions. Il demanda seulement

(1) *Ghirardacci Stor. di Bologna.* L. XXV, p. 358.

37242

1377. qu'un vicaire pontifical fût admis dans Bologne, non pour y commander en effet, mais pour en avoir l'apparence. Afin qu'on n'en conçut aucune défiance, il désigna, pour remplir cette fonction, un des ambassadeurs que la république lui avoit envoyés, et qui étoit docteur en droit (1). Il consentit expressément à ce que Bologne continuât à se gouverner librement et en communauté (2), et, à ces conditions, la paix, ayant été signée à Anagni le 21 août, fut publiée à Bologne au commencement de septembre (3).

Vers le même temps, le préfet de Vico fit aussi sa paix séparée avec l'église (4). Les Florentins, abandonnés par deux de leurs plus puissans alliés, songèrent alors sérieusement à mettre fin à la guerre. L'évêque d'Urbin, ambassadeur du pape, leur proposa de prendre pour arbitre leur propre allié, Bernabos Visconti; et les Florentins consentirent en effet à ouvrir, sous sa médiation, un congrès à Sarzana. Bernabos se rendit des premiers dans cette ville, où il arriva

(1) *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 515.

(2) *Chronicon Estense*. T. XV, p. 501.

(3) *Ghirardacci Storia di Bologna*. L. XXV, p. 364.

(4) *Cronica Sanese*. p. 255.

au commencement de l'année 1378. Il y fut 1378.
suivi par le cardinal d'Amiens et l'archevêque de Narbonne, légats du pape. Le comte de Brienne et l'évêque de Laon y arrivèrent aussi comme ambassadeurs du roi de France. Les députés florentins et ceux de toutes les villes liguées avec eux s'y rendirent de leur côté.

Les conférences s'ouvrirent le 12 mars, et l'on put alors comprendre d'après quels arrangemens secrets le pape avoit pris pour arbitre son plus ancien ennemi, et l'allié des Florentins. *Bernabos Visconti étoit convenu* avec le pontife de partager avec lui l'argent qu'il feroit payer à la république. Il proposa, en sa qualité d'arbitre, que les confédérés donnassent au pape la somme énorme de huit cent mille florins, pour les frais de la guerre. Les décisions des arbitres étoient regardées comme sans appel; tous les alliés des Florentins ne les secondoient plus que mollement, et les ambassadeurs de la république se virent forcés d'ouvrir la négociation sur cette base; peut-être la paix se seroit-elle conclue à des conditions très-désavantageuses pour les confédérés, si la nouvelle de la maladie du pape, attaqué de la pierre, et, peu après, celle de sa mort, survenue

1378. à Rome, le 27 mars 1378 (1), n'avoient pas fait dissoudre le congrès de Sarzana. Tous les ambassadeurs retournèrent chez eux sans rien conclure, et le grand schisme d'Occident qui suivit la mort de Grégoire XI, permit bientôt aux Florentins de traiter avec l'église, sous des auspices plus favorables (2).

(1) *Chronicon Estense.* T. XV, p. 502. — *Cronaca Riminese.* p. 918.

(2) *Poggio Bracciolini Hist. Flor.* L. II, p. 240. — *Sozomeni Pistoriensis Hist.* p. 1104. — *Cronica Sanese.* p. 257. — *Cronica di Bologna.* p. 416.

CHAPITRE L.

Grand schisme d'Occident. — Conjuration des Ciompi à Florence. — La reine Jeanne, détrônée par Charles de Duraz.

1378—1381.

La guerre acharnée dans laquelle les républiques italiennes s'étoient engagées contre la cour de Rome, fut tout-à-coup suspendue par la mort de Grégoire XI. Tous les rapports furent changés par cet événement. La haine pour les François qui s'étoient emparés de toutes les dignités et de tout le pouvoir de l'église, avoit entraîné les Italiens à combattre l'église elle-même. Après la mort de Grégoire XI, la même haine attacha les Italiens à la défense de son successeur. Les pontifes et les prélats d'Avignon avoient conjuré contre la liberté italienne; leur politique étoit ambitieuse et perfide, et leur puissance redoutable. Ils avoient introduit en Italie, la bande féroce des Bretons; ils faisoient servir à leurs projets, la versatilité et la

perfidie des tyrans lombards ; ils étoient assurés de l'obéissance de la reine Jeanne de Naples, de la protection et même des secours du roi de France ; enfin, la superstition souvent foulée aux pieds, se relevoit et revenoit à leur aide, dès que leurs adversaires éprouvoient quelque calamité. Tout ce pouvoir fut détruit par le grand schisme d'Occident ; la cour de Rome demeura privée de l'appui des ultramontains ; ses richesses, partagées entre deux concurrens, et dissipées dans une guerre civile, ne purent plus suffire à soudoyer des armées ou à corrompre des traîtres ; et le pontife italien se trouva à la merci des républiques que son prédécesseur vouloit écraser. Heureusement pour lui, la haine de celles-ci s'étoit évanouie avec le danger qu'elles avoient couru.

1378. Grégoire XI étoit mort à Rome, dans la nuit du 27 mars 1378 ; ses obséques, et les neuvaines faites pour le repos de son ame, durèrent jusqu'au 7 avril. Ce jour-là, les cardinaux entrèrent au conclave, après avoir nommé pour veiller à leur sûreté, huit officiers, savoir : deux évêques, trois laïques romains, et trois françois (1).

(1) *Vita Gregorii XI penes Baluzium. Scr. It.* T. III, P. II, p. 662.

L'église romaine avoit alors vingt-trois cardinaux, parmi lesquels il y en avoit six qui étoient demeurés à Avignon, et un septième étoit légat en Toscane. Il n'y en eut donc que seize qui entrassent au conclave, au palais du Vatican (1); et parmi eux, onze étoient françois, un espagnol, et quatre italiens (2). 1378.

(1) *Additamenta Codicis Patavini ad Ptolom. Lucensem.* T. III, P. II, p. 677.

(2) Voici la note de tous les cardinaux qui composoient alors le sacré collège : il est nécessaire de la bien connoître, pour comprendre l'histoire du schisme.

Les cardinaux qui assistèrent au conclave, furent :

Un Espagnol.

	créé en	mort en
Pierre de Luna, cardinal-diacre, du titre de Ste.-Marie in Cosmedin	1375	1424.

Quatre Italiens.

François Tébaldeschi, Romain, cardinal-prêtre, du titre de Ste.-Sabine, archiprêtre de St.-Pierre	1368	1378.
Pierre Corsini, Florentin, card.-pr. du titre de St.-Laurent	1370	1405.
Jacob Orsini, Romain, card.-d. de Ste.-Georges in Velabro	1371	1379.
Simon de Borsano, Milanois, card.-pr. de St.-Jean et Paul	1375	1381.

Onze François.

Guillaume d'Aigrefeuille, card.-pr. de St.-Etienne.	1367	1401.
Jean du Cros, évêque de Limoges, card.-pr. de St.-Nérée et Achillée	1371	1383.
Bertrand Lagier, évêque de Glandèves, card.-pr. de St.-Prisque	1371	1392.

1378. Pendant le temps consacré, en apparence, aux obséques du précédent pape, les cardinaux appelés à élire son successeur avoient

	créé en	mort en
Robert de Genève, évêque de Cambray, card.-pr. des Douze-Apôtres		1371—1394.
Pierre Flandrin, card.-d. de St.-Eustache		1371—1381.
Guillaume de Nouveau, card.-d. de St.-Ange		1371—1390.
Pierre de Veruche, abbé de Montmayeur, card.-d. de Ste.-Marie in velo aureo		1371—1403.
Hugues de Montrelaix, de Bretagne, card.-pr. des Quatre-Saints-Couronnés		1375—1384.
Gui de Malesec, évêque de Poitiers, card.-pr. de Ste.-Croix en Jerusalem		1375—1413.
Pierre de Bernier, évêque de Viviers, card.-pr. de St.-Laurent in Lucina		1375—1394.
Gerard du Puy, abbé de Marmoutier, card.-pr. de St.-Clément		1375—1389.

Les cardinaux absens à l'époque du conclave étoient :

Jean de la Grange, évêque d'Amiens, card.-pr. de St.-Marcel, alors légat du pape en Toscane.		1375—1402.

Les six François, enfin, qui étoient demeurés à Avignon, sont :

Pierre de Selvetè Montirae, évêque de Pampelune, chancelier de l'église, card.-pr. de Ste.-Anastasie.		1356—1385.
Jean de Blandiac, évêque de Sabine, cardinal de St.-Marc		1361—1379.
Hugues de St.-Martial, card.-d. de Ste.-Marie in Porticu		1361—1403.
Giles Aycelin de Montaigu, évêque de Frascati, card.-pr. de St.-Sylvestre		1361—1378.
Ange de Grimoard, évêque d'Albano, card.-pr. de St.-Pierre-ès-liens		1366—1387.
Guillaume de Chanac, év. de Mandes, card.-pr. de St.-Vital		1371—1394.

déjà commencé les intrigues qui préparent 1378.
une nomination aussi importante. Les François qui formoient de beaucoup, le plus grand nombre, s'étoient divisés en deux factions. Les Limousins, élevés à la pourpre romaine par Grégoire XI, ou par Clément VI, excitoient la jalousie de tous les autres. On ne vouloit pas permettre que le saint-siége fût plus long-temps la propriété d'une seule province, et presque d'une seule famille. D'autre part, les Limousins qui formoient un parti régulier et nombreux, se flattoient de diriger l'élection. Au milieu de ces querelles qui n'étoient pas renfermées dans le sacré collège, mais qui éclatoient déjà en public, on voyoit l'un et l'autre parti, également déterminé à ne pas élire un italien. L'aversion des cardinaux françois, pour le séjour de Rome, étoit bien connue, et l'on devoit s'attendre à ce que le nouveau pontife se hâtât de reconduire la cour à Avignon. Cette crainte excita la fermentation la plus vive dans Rome. le peuple s'attroupa autour du palais du Vatican, le jour où les cardinaux s'enfermèrent au conclave, pour essayer si, par ses clameurs, il ne pourroit point obtenir quelqu'influence sur leur choix. *Nous voulons un romain*, crioit-il, *ou au moins, tout au moins un*

1378. *italien* (1). Au moment où les cardinaux étoient entrés au conclave, la foule s'étoit précipitée avec eux dans le palais, *et ces maudits romains*, dit le biographe françois de Grégoire XI, *ces romains étoient armés et ne vouloient point sortir*. Cependant, après une heure de tumulte, l'évêque de Marseille les engagea tous à se retirer, à la réserve d'une quarantaine: ceux-ci parcouroient tous les recoins de l'appartement, sous prétexte de s'assurer s'il n'y avoit point d'hommes d'armes cachés dans le palais, et s'il n'y avoit point aussi quelque sortie secrète, ou quelque moyen de communication avec le dehors (2). Pendant qu'ils faisoient cette recherche, qui augmentoit l'inquiétude des cardinaux, le reste du peuple, assemblé aux portes, ne cessoit de crier, *un romain, nous voulons un romain.*

Avant que la populace se fût retirée, deux des bannerets de Rome, vinrent en députation de la part de cette magistrature, et ils demandèrent audience aux cardinaux, qui les reçurent dans la petite chapelle du

(1) *Vita Gregorii XI penes Baluzium.* p. 662, 663. — *Vita ejusdem ex Bosqueto.* p. 654. — *Romano lo volemo lo papa, Romano lo volemo o almanco almanco Italiano.*

(2) *Vita Gregorii XI penes Baluzium.* p. 662.

Vatican. Les bannerets représentèrent au 1378.
sacré collège, combien la chrétienté entière avoit souffert de ce que les papes avoient établi leur résidence hors de l'Italie. A Rome, les temples et les édifices sacrés tomboient en ruine ; quelques cardinaux n'avoient pas visité une fois dans tout le cours de leur vie, les églises dont ils portoient le titre ; ils les laissoient en abandon, bien que ce fut pour eux un devoir de les maintenir. L'État ecclésiastique avoit été envahi au départ des papes, par les tyrans qui se l'étoient partagé ; il n'avoit été reconquis par le cardinal Albornoz, qu'après une guerre acharnée, au prix du sang des peuples, et des trésors de la chrétienté. Il avoit ensuite été livré en proie à des ministres vénaux, insolens et arbitraires ; une révolte universelle avoit été la conséquence de cette manière de gouverner, si différente de l'administration paternelle de l'ancienne église ; une guerre générale avoit été allumée en Italie, et le reste du monde chrétien s'étoit épuisé pour reconquérir des provinces qu'on avoit contraintes à se révolter. C'est par une disposition toute particulière de la Providence, ajoutèrent-ils, que le bon pape Grégoire est venu mourir à Rome, afin que le sénat de l'église fût forcé à s'assembler de nouveau dans la

1378. capitale de l'église, afin qu'il fût mieux à portée de connoître les dispositions du troupeau auquel il devoit donner un pasteur, et que les cardinaux, organes des Romains qui choisissoient autrefois leur évêque par leurs suffrages, se conformassent plus fidèlement aux intentions de ceux qu'ils étoient chargés de représenter (1).

Les bannerets se retirèrent pour laisser délibérer les cardinaux; bientôt ils furent introduits de nouveau, et Pierre Corsini, cardinal de Florence, leur répondit au nom du sacré collège : Qu'il s'étonnoit de leur prétention à influer sur une élection à laquelle, ni le respect, ni la crainte, ni la faveur, ni les clameurs du peuple ne devoient avoir aucune part. Que les cardinaux alloient entendre la messe du saint esprit, et que le saint esprit détermineroit seul par son inspiration, le choix qu'ils alloient faire (2). Les bannerets se retirèrent peu satisfaits de cette réponse, et le peuple renouvela ses cris, *un romain, nous voulons un romain.*

Malgré la fermeté avec laquelle le cardinal-

(1) *Vita Gregorii XI ex addition. ad Ptol. Luc.* 667. — *Thomas de Acerno de creatione Urbani VI. R. It.* T. III, P. II, p. 716. — *Raynaldus Annal. Eccles.* 1378, §. 4, p. 2.

(2) *Vita Gregorii XI, penes Baluzium.* p. 663.

évêque de Florence avoit répondu, les cla- 1378.
meurs du peuple n'étoient pas sans influence sur le sacré collège. Les cardinaux auroient couru sans doute un grand danger, s'ils avoient méprisé complètement la volonté d'un peuple pour qui le choix de son pasteur étoit d'une si haute importance. Les Romains n'avoient point oublié que le droit d'élire le pape leur avoit appartenu trois siècles auparavant; Louis de Bavière et Colas de Rienzo avoient, dernièrement encore, rafraîchi le souvenir de cet important privilége. Le parti des Italiens, dans le conclave, en acquit plus d'influence, et son alliance fut recherchée à l'envi par les deux factions opposées, des Limousins et du cardinal de Genève (1). Leur adhésion pouvoit seule décider la pluralité des deux tiers des suffrages, nécessaire pour élire un pape (2).

Les Limousins, voyant qu'il leur seroit difficile de faire tomber l'élection sur aucun des leurs, firent choix d'une de leurs créatures qui leur paroissoit singulièrement propre

(1) Robert, avant la mort de Grégoire XI, s'étoit déjà donné beaucoup de mouvement pour former le parti opposé aux Limousins, et il en étoit demeuré le chef. *Raynald. Ann. Eccles.* 1378. §. 1, T. XVII, p. 1.

(2) *Additament. ad Ptolom. Lucensem.* p. 679.

1378. à concilier tous les suffrages ; c'étoit Barthelemy Prignani, archevêque de Bari, Napolitain de naissance. Ce prélat avoit été attiré à Avignon par le cardinal de Pampelune, Limousin, chancelier de l'église, qui l'avoit occupé long-temps à la chancellerie. L'archevêque de Bari avoit vécu tant d'années en France, qu'on le regardoit presque comme François ; il étoit sujet de la reine de Naples, protectrice du parti opposé aux Limousins ; comme Italien, il devoit plaire aux cardinaux de cette nation ; enfin l'archevêque de Bari, alors âgé d'environ soixante ans, avoit la réputation d'être fort savant et fort religieux.

Après que les cardinaux d'Aigrefeuille et de Poitiers, chefs du parti limousin, eurent pressenti les dispositions de leurs collègues, le premier, dès le lendemain de leur entrée au conclave, demanda, immédiatement après la messe du saint-esprit, qu'on recueillît les suffrages, vu qu'il lui paroissoit que le sacré collège étoit suffisamment d'accord (1).

Chacun s'étant assis, suivant l'ordre de l'ancienneté, le cardinal de Florence, qui étoit le premier des évêques, nomma à haute voix, pour pape, le cardinal de Saint-Pierre.

(1) *Additamenta ad Ptolom. Lucensem.* p. 680.

Le cardinal de Limoges, qui étoit le second, parmi les évêques, se leva ensuite : « Le » seigneur, cardinal de Saint-Pierre, dit-il, » ne sauroit nous convenir pour pape, parce » qu'il est Romain ; nous paroîtrions, en » l'élisant, avoir cédé à la violence et aux » clameurs du peuple ; de plus, il est vieux » et infirme. Le cardinal de Florence ne » nous convient pas davantage, parce qu'il » est d'une ville actuellement en guerre avec » l'église. Je repousse de même le cardinal » de Milan, sujet d'un tyran, et de l'ennemi » le plus acharné de la religion. Enfin, le » cardinal Jacob Orsini est romain, et il » est trop jeune. Ainsi donc, j'élis et je » choisis pour pape le seigneur Barthelemy, » archevêque de Bari (1) ». 1378.

Les cardinaux de Glandève, d'Aigrefeuille, de Genève, de Milan, tous enfin donnèrent leur voix à l'archevêque de Bari, à la réserve du cardinal de Florence, qui avoit déjà donné son suffrage, et du cardinal Orsini, qui déclara ne vouloir point, ce jour-là, élire le pape. Les cardinaux s'étant retirés dans leurs cellules, pour dire leurs heures,

(1). *Thomas de Acerno, de creatione Urbani VI.* p. 719. — *Additamenta ad Ptolomeum Lucens.* p. 681. — *Raynald. Annal. Eccles.* — D'après l'abbé de Sisteron, et la déposition de l'évêque de Recanati et Macerata.

1378. se rassemblèrent, peu de temps après, dans la chapelle, et firent un second tour de suffrages. Le cardinal de Florence se rangea du parti de la majorité, et donna sa voix, avec tous les autres, à l'archevêque de Bari, qui fut canoniquement élu. Orsini seul persista dans son opposition. Il avoit prétendu lui-même au pontificat, et il s'étoit flatté d'obtenir cet honneur, à l'aide des cris de la populace, qu'on entendoit toujours répéter, sur la place, *nous voulons un Romain !* (1).

Cependant les cardinaux redoutoient d'annoncer au peuple que le pape qu'ils avoient élu n'étoit pas Romain, d'autant plus que d'anciens usages autorisoient une grande licence, au moment de l'élection, et que le peuple s'attribuoit le droit de piller le palais du nouveau pontife. Comme les cris redoubloient devant le Vatican, le cardinal Orsini s'approcha d'une fenêtre et imposa silence au peuple, en lui disant que le pape étoit nommé. Quand on lui en demanda le nom, il répondit : *allez à Saint-Pierre, et vous le saurez.* Le mot de Saint-Pierre, répété dans la foule, fit croire que le cardinal de Saint-Pierre étoit élu; toute la ville fut dans l'ivresse de la joie, et la maison de Tébaldeschi,

(1) *Thomas de Acerno, de creatione Urbani VI*, pc 720.

cardinal de Saint-Pierre, fut pillée de fond 1378.
en comble. Pendant que le peuple y couroit, les cardinaux avoient fait entrer au Vatican l'archevêque de Bari, avec plusieurs autres prélats. La populace, à son retour du pillage, voyant qu'on n'ouvroit point le palais, en enfonça les portes, pour rendre hommage au cardinal de Saint-Pierre. L'inquiétude des cardinaux redoubla, lorsqu'ils virent que le peuple croyoit avoir obtenu ce qu'il desiroit, et qu'il faudroit le détromper. Ils cherchèrent donc à s'échapper, les uns par la grande porte que la populace avoit enfoncée, d'autres, par les chambres des chapelains; et lorsqu'en s'évadant ils étoient surpris par la foule, ils la confirmoient dans son erreur. Les Romains se précipitoient dans la petite chapelle où le cardinal de Saint-Pierre étoit resté, ils l'adoroient et lui demandoient sa bénédiction. Le vieux Tébaldeschi avoit beau s'écrier : « Je n'ai point été élu, je ne suis » point pape, je ne veux point l'être. » Sa voix cassée n'étoit pas entendue au milieu du tumulte, et ceux mêmes qui pouvoient l'entendre, croyoient qu'il se défendoit par modestie (1).

(1) *Thomas de Acerno.* p. 721. — D'après Raynaldi, qui rapporte les dépositions de plusieurs évêques, ceux qui

1378. Plus l'erreur étoit accréditée, et plus les cardinaux redoutoient le moment où le peuple seroit détrompé; aussi la plupart d'entr'eux sortirent-ils de la ville, après avoir dit à leurs amis que le vrai pape étoit l'archevêque de Bari. Les cardinaux Orsini et Saint-Eustache s'enfermèrent à Vicovaro; Robert de Genève, à Zagarolo; les cardinaux de Limoges, d'Aigrefeuille, de Poitou, de Viviers, de Bretagne et de Marmoutiers, se retirèrent au château Saint-Ange; le cardinal de Saint-Ange s'enfuit à Guardia, et ceux de Florence, de Milan, de Montmayeur, de Glandève et de Luna, restèrent seuls dans leurs maisons.

Cependant l'archevêque de Bari étoit au Vatican, et, non moins effrayé que les autres; il s'étoit caché dans une chambre secrète, tandis que le peuple pilloit toutes les provisions rassemblées pour le conclave. Le matin suivant, 9 avril, cet archevêque envoya Thomas d'Acerno, évêque de Lucera, de qui nous empruntons la plupart de ces détails, s'enquérir, auprès des cardinaux, de ce qu'il étoit, et de ce qu'il devoit faire. Le cardinal de Florence répondit que l'archevêque de

apprenoient l'élection de l'archevêque de Bari vouloient le tuer. *T. XVII, p.* 6.

ari étoit le vrai et légitime pape; il envoya 1378.
avertir de l'élection les bannerets assemblés au Capitole, et, comme le peuple s'étoit calmé, les bannerets promirent que le nouveau pontife seroit agréé et reconnu aussi bien que s'il eût été Romain. Cependant les cinq cardinaux restés à Rome se rendirent au Vatican, auprès de l'archevêque de Bari, qui n'avoit point encore accepté son élection. Il fallut envoyer plusieurs messages aux cardinaux enfermés au château Saint-Ange, *avant qu'on pût les déterminer à en sortir* (1). Ils vinrent *enfin* se réunir aux autres; alors le cardinal de Florence, comme doyen, présenta l'archevêque de Bari au sacré collège, par un discours sur ce texte : « *Talis debebat » esse, ut esset nobis pontifex impollutus.* » L'élu prit pour texte de sa réponse : *timor et tremor venerunt super me, et contexerunt me tenebræ.* Pour se conformer à son texte, il ne parla que de l'effroi que lui causoit une si haute dignité, et de son incapacité pour occuper dignement le pontificat. Le cardinal de Florence interrompit ce discours, le priant de laisser de côté, pour à présent, l'explication et la paraphrase de son texte; puisque ce n'étoit pas l'usage de faire, dans

(1) *Thomas de Acerno.* p. 722.

1378. un tel moment, un discours d'apparat; et il le pressa de dire positivement s'il acceptoit l'élection qui avoit été faite de lui, au nom du seigneur. L'archevêque de Bari répondit qu'il l'acceptoit; il prit le nom d'Urbain VI; et les cardinaux ayant entonné le *Te Deum*, l'élevèrent sur le trône (1).

Dans les jours qui suivirent, les cardinaux d'Aigrefeuille, de Limoges et de Poitou, qui avoient eu la principale part à l'élection d'Urbain VI, demandèrent et obtinrent de lui des grâces. Pendant la semaine sainte, les cardinaux qui s'étoient éloignés, revinrent à Rome. Tous assistèrent au couronnement d'Urbain, le jour de Pâques, et l'accompagnèrent en pompe à la basilique de Saint-Jean de Latran (2).

Ainsi l'élection du chef de l'église étoit accomplie : le tumulte du peuple qui l'avoit accompagnée, n'avoit point déterminé le choix des cardinaux; car, au contraire, ils redoutoient d'avoir provoqué, par ce choix

(1) *Additamenta ad Ptolomeum Lucensem.* p. 684.

(2) *Thomas de Acerno de creatione Urbani VI*, p. 723. — *Theodorici a Niem de Schismate. Editio Basileæ, in-fol.* 1566. L. I, c. 2, p. 2. — Une lettre des seize cardinaux, pour communiquer à leurs collègues restés à Avignon, l'élection unanime d'Urbain VI, est rapportée dans Raynaldi, ann. 1378. *T. XVII, p.* 8.

même, le courroux du peuple. D'ailleurs 1378.
ils avoient reconnu et confirmé, dans le calme, une élection qui avoit été accompagnée de quelques circonstances orageuses. Mais quelque régulière que fût cette élection, elle étoit essentiellement mauvaise, car le choix des cardinaux auroit pu difficilement tomber sur un homme plus imprudent, plus emporté, plus vain, et plus propre à se faire haïr. C'est à ses défauts seuls qu'il faut attribuer l'abandon où il se trouva bientôt, lorsque le collège entier des cardinaux qui l'avoit créé et reconnu, se déclara contre lui.

Urbain commença à aliéner les prélats de sa cour, par ses efforts pour réformer l'église. Pétrarque avoit souvent reproché aux ecclésiastiques françois leur goût pour la bonne chère; Urbain voulut les réduire à n'avoir qu'un seul plat sur leur table, et lui-même il en donna l'exemple. Il voulut aussi arrêter la simonie, et il menaça d'excommunication les cardinaux qui accepteroient des présens. Ces réformes louables n'étoient ni annoncées, ni exécutées avec la prudence et la modération convenables. Dans d'autres occasions, le pontife manquoit davantage encore à ces vertus. Il annonça son intention de ne plus jamais quitter Rome, et il donna ordre aux

1378. cardinaux de se préparer à y passer les hivers. Les bannerets de Rome l'ayant supplié de faire une nouvelle promotion, selon l'usage des autres pontifes, il répondit, en présence des cardinaux ultramontains, que non-seulement il avoit dessein de faire une promotion, mais qu'il la feroit si nombreuse, que désormais les cardinaux romains et italiens seroient plus puissans que les étrangers, dans le sacré collège. Le cardinal de Genève, qui étoit présent à ce propos, pâlit de colère et sortit aussitôt. Dans les consistoires secrets, Urbain VI usoit de moins de ménagemens encore; il interrompoit les cardinaux par les discours les plus offensans; *c'est assez parlé*, disoit-il à l'un; *tais-toi, tu ne sais ce que tu dis*, disoit-il à l'autre. Il s'oublia jusqu'à appeler le cardinal Orsini *un sot* (1), et à dire au cardinal de Saint-Marcel, lorsque celui-ci revint de sa légation de Toscane, qu'il avoit volé l'argent de l'église; *tu en as menti comme un Calabrois*, répondit le prélat indigné, qui ressentoit en gentilhomme françois l'injure qui lui étoit faite (2).

(1) *Item cardinali de Ursinis dixit* quod erat unus sotus. *Thomas de Acerno.* p. 725.

(2) Jean de la Grange, du titre de St.-Marcel, cardinal-évêque d'Amiens. *Ap. Raynaldi ann.* 1378, §. 45, p. 22.

Les cardinaux, à qui la grossièreté du pape devenoit insupportable (1), obtinrent, les uns après les autres, la permission de se retirer à Anagni, où, d'après les ordres donnés par Grégoire, ils avoient fait des préparatifs pour passer l'été. Urbain VI, qui, après leur départ étoit demeuré à Rome, au lieu de les suivre, comme il en avoit eu d'abord l'intention, alla s'établir à Tivoli, et il leur envoya l'ordre d'y revenir auprès de lui. Les cardinaux qui avoient fait beaucoup de dépense, et qui se trouvoient sans argent, ne vouloient point abandonner tous les préparatifs qu'ils avoient faits à Anagni, et recommencer, à nouveaux frais, un établissement dispendieux, à Tivoli, où il n'y avoit aucune maison en état de les recevoir. Tandis qu'ils disputoient sur cet ordre, et qu'ils s'aigrissoient contre Urbain VI, par l'énumération des injures qu'ils en avoient déjà reçues, Honoré Caietan, comte de Fondi, vint à eux, et joignit sa haine à leur colère. Il avoit prêté vingt mille florins à Grégoire XI, et Urbain refusoit de rendre cette somme, ou même de reconnoître la dette, prétendant que son prédécesseur avoit employé cet argent à son usage particulier, et non 1378.

(1) *Theodorici a Niem de Schismate.* L. I, c. 4, 5 et 6, p. 5.

1378. à celui de l'église. Il avoit fait plus; ainsi par cette contestation, il avoit déclaré le comte de Fondi, déchu du comté de Campanie, et il lui avoit donné pour successeur, son ennemi personnel, Thomas de San-Severino. Le comte de Fondi avoit déjà cherché à se faire justice par les armes, et il s'étoit emparé de force de quelques châteaux de la Campanie (1).

C'étoit à la fin de juin que les cardinaux s'étoient retirés à Anagni; l'archevêque d'Arles, camérier du défunt pape Grégoire XI, alla les y joindre, et leur porta la tiare et les joyaux de la couronne. Le commandant du château de Saint-Ange, créature du cardinal de Montmayeur, refusa de recevoir plus long-temps les ordres d'Urbain VI; le cardinal d'Amiens s'assura l'alliance de François de Vico, seigneur de Viterbe, préfet de Rome, et révolté contre l'église (2). Enfin le cardinal de Genève, qui avoit eu, avec la compagnie des aventuriers bretons, des relations trop étroites pour son honneur, traita avec cette compagnie, pour la faire passer à Anagni, au service des cardinaux. Les Romains voulurent l'arrêter au passage

(1) *Thomas de Acerno.* p. 726.

(2) *Additamenta ad Ptolomeum Lucensem.* p. 687.

de Ponte Salario; ils y furent défaits, avec perte de plus de cinq cents hommes. Les cardinaux, enorgueillis par cette victoire et par le sentiment de leurs forces, déclarèrent au pape qu'ils ne retourneroient point avec lui, ni à Tivoli, ni à Rome; ils mirent en délibération s'ils ne lui donneroient pas un coadjuteur pour administrer l'église, et, après quelque hésitation, ils résolurent plutôt d'annuller son élection, sous prétexte qu'elle n'avoit pas été libre. 1378.

Mais ils n'en vinrent point immédiatement à ce parti, parce que les cardinaux italiens, non moins mécontens du pape que les François, redoutoient cependant de s'engager dans des démarches qui pouvoient ramener le saint-siége au-delà des monts. Ils cherchoient donc à être médiateurs entre les deux partis. Tous quatre assistèrent à plusieurs consistoires qu'Urbain VI tint à Tivoli; ceux de Florence, de Milan et des Orsini fixèrent leur résidence à Subiaco, près d'Anagni; et, lorsque les cardinaux françois quittèrent, au mois d'août; Anagni, pour se rendre à Fondi, à la prière du comte de cette ville, les trois Italiens le suivirent jusqu'à Suessa. Le quatrième, Tébaldeschi, cardinal de Saint-Pierre, retourné à Rome avec le pape, y mourut, déclarant, à son

1378. dernier soupir, qu'il tenoit Urbain VI pour le légitime pasteur de l'église (1).

La mort de Tebaldeschi priva Urbain VI du seul cardinal qui lui fût demeuré vraiment fidèle; les trois Italiens, sans le méconnoître, et sans vouloir complètement s'associer aux ultramontains, avoient cessé de lui obéir; et les François, après s'être assurés de l'appui du roi de France et de la reine Jeanne, prononcèrent, d'une commune voix, le 9 août 1378, que le saint-siége étoit vacant. Ils déclarèrent que Barthelemy Prignani, qui se faisoit nommer Urbain VI, avoit été illégalement élu, au milieu d'une populace mutinée; et comme ils formoient plus des deux tiers du sacré collège, ils protestèrent solemnellement contre une élection qu'ils déclaroient nulle, puisqu'ils l'avoient faite contre leur volonté.

Urbain VI, qui étoit resté seul à Rome, où il n'avoit pu rappeler même les cardinaux italiens, fit, à la fête des quatre-temps de septembre, une promotion de vingt-neuf cardinaux nouveaux. Les cardinaux anciens, aigris à cette nouvelle, tinrent, le 20 septembre, un consistoire à Fondi, où ils résolurent de s'enfermer en conclave, pour

(1) *Thomas de Acerno*, p. 728. — La déclaration de Tébaldeschi est imprimée dans les *Annal. Eccles.* p. 19.

procéder à l'élection d'un nouveau pape. 1378.
Leur choix s'arrêta bientôt sur Robert de Genève ; ses talens et son caractère leur firent oublier le massacre de Césène, et le scandale qu'avoit causé la guerre de Romagne. Robert prit le nom de Clément VII ; les cardinaux italiens ne voulurent pas lui donner leur voix, mais ils ne retournèrent point non plus à Rome. Ils se retirèrent dans diverses villes de la Campanie, ou dans les châteaux des Orsini ; sans embrasser ouvertement un parti dans le schisme, qui, dès cette époque, divisa la chrétienté (1). L'Espagne et la France suivirent, avec la reine de Naples, le parti de Clément VII. L'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre, la Hongrie et le Portugal s'attachèrent à Urbain VI. Cependant l'autorité pontificale fut presque détruite, par la division de l'église, entre deux hommes, dont ni l'un ni l'autre ne pouvoit se concilier le respect du monde chrétien.

Dans un des consistoires qu'Urbain VI avoit présidés, à Tivoli, avec l'assistance des quatre cardinaux italiens, il avoit signé la paix avec la république florentine, à des conditions bien différentes de celles qu'avoit

(1) *Thomas de Acerno*. p. 729. — *Theodoricus a Niem de Schismate*. L. I, c. 9 et 10, p. 9.

1378. demandé Grégoire XI, au congrès de Sarzana. Les hostilités n'avoient point recommencé à la dissolution de ce congrès ; la république n'avoit pas voulu aigrir le nouveau pontife, et elle avoit cherché de bonne heure à profiter des difficultés où il étoit embarrassé, pour renouer les négociations. Elle consentit à lui payer, pour les dommages de la guerre, soixante et dix mille florins dans l'année, et cent quatre-vingt mille dans l'espace de quatre ans. En retour, la république fut relevée, avec tous ses alliés, des censures ecclésiastiques qu'elle avoit encourues (1).

On pourroit s'étonner qu'après tant de victoires remportées dans une juste guerre, la république consentît encore à payer des dédommagemens à un ennemi qu'elle ne pouvoit plus redouter ; mais toutes les guerres des autres puissances avec l'église s'étoient terminées de la même manière, et les peuples se croyoient obligés d'effacer, par une satisfaction éclatante, le scandale qu'ils avoient donné à la chrétienté, en combattant son commun pasteur. D'ailleurs Florence n'étoit pas plus en

(1) *Thomas de Acerno.* p. 727. — *Gino Capponi, del tumulto de Ciompi.* T. XVIII, p. 1111. — La paix entre le pape et Pérouse fut signée vers le même temps, et publiée le 4 janvier 1379. *Pompeo Pellini Hist. di Perugia.* P. I, L. IX, p. 1238.

état de suivre ses victoires, que le pape de 1378.
se venger. L'une et l'autre puissance étoit en même-temps affoiblie par une discorde intérieure qui détournoit complètement son attention des affaires étrangères. L'année 1378 ne fut pas moins funeste à la paix de Florence qu'à celle de l'église; elle fut l'époque de la plus violente révolution de la république, comme elle fut celle du grand schisme.

Les deux factions qui devoient ébranler l'État, avoient annoncé déjà leur existence pendant la guerre avec l'église; elles étoient nées de la division entre les Albizzi et les Ricci, dont nous avons parlé ailleurs. Les premiers, alliés avec les plus anciennes familles guelfes, que l'on commençoit alors à désigner par le nom de noblesse populaire, étoient secondés par la magistrature du parti guelfe. Pierre des Albizzi, Lapo de Castiglionchio, et Charles Strozzi, étoient les chefs de cette faction. Le chef du parti opposé, Ugucoione des Ricci, étoit mort, après avoir perdu en partie sa popularité; mais Georges Scali et Thomas Strozzi l'avoient remplacé. Leur faction étoit la démocratique; cependant on y voyoit aussi les Ricci, les Alberti, et les Medici, qui, comme leurs adversaires, faisoient partie de la noblesse populaire. Leurs familles, d'origine également

1378. plébeïenne, s'étoient, depuis long-temps, élevées par le commerce, à une grande richesse et un grand crédit.

La faction des Ricci avoit été fort abaissée en 1372, lorsqu'un grand nombre de ses membres avoient été exclus du gouvernement ou admonestés comme gibelins; mais elle s'étoit relevée pendant la guerre avec l'église. La république entière sembloit avoir adopté les principes des Gibelins; et les huit de la guerre, qui avoient procuré aux armes de Florence, de si grands succès, et qui avoient été si glorieusement confirmés d'année en année, appartenoient tous au parti des Ricci, ou des Gibelins (1).

Deux magistratures de parti existoient donc dans la république, en opposition l'une avec l'autre, et l'on vit avec étonnement, sur la fin de la guerre contre l'église, les capitaines du parti guelfe, enhardis par la jalousie que les huit de la guerre avoient enfin excitée, s'attacher à leurs clients, quelquefois à eux-mêmes; pour les admonester comme Gibelins. On les vit faire un crime inémissible aux enfans, de ce que leurs ancêtres avoient fait la guerre à l'église, un ou deux siècles auparavant; tandis qu'eux-mêmes, tandis que la

(1) *Leonard. Aretin.* L. IX, ad initium.

république étoit en guerre avec l'église, et 1378.
qu'elle poursuivoit ses attaques avec une vigueur que les anciens Gibelins n'avoient jamais connue (1).

Le parti guelfe, fortifié par tous ceux qui étoient jaloux des huit de la guerre, et par toute l'ancienne noblesse, crut pouvoir profiter, à la mort de Grégoire XI, des négociations de paix avec l'église, pour recouvrer un empire absolu sur la république. Il avoit trop aigri le parti opposé, pour qu'une réconciliation fût encore possible; aussi étoit-il résolu de chasser ses adversaires de la ville, à l'exemple des anciens guelfes, et de s'emparer de force du palais des prieurs (2). C'étoit au mois d'avril 1378, que les trois chefs du parti, délibérèrent sur ce projet. Lapo de Castiglionchio en pressoit l'exécution, d'autant plus que les bourses d'où l'on tiroit au sort les prieurs, étant presque vuides, on savoit qu'il y restoit encore une seigneurie toute gibeline, dont Salvestro de Medici, homme entreprenant, et un des plus dangereux adversaires des Ricci, seroit gonfalonier. Lorsque

(1) Au mois d'avril 1378, les capitaines admonestèrent Jean Dini, un des huit de la guerre, et des hommes les plus respectés de l'État. *Marchione de Stefani.* L. IX, Rub. 786, p. 207. — *Scipione Ammirato.* L. XIII, p. 213.

(2) *Macchiavelli delle Istor. Fiorent.* L. III, p. 212.

1378. ces magistrats seroient en place, on pouvoit craindre qu'eux-mêmes ne commençassent l'attaque. Pierre des Albizzi au contraire, voulut différer jusqu'à la prochaine fête de Saint-Jean, pour profiter de l'affluence des paysans, qui accouroient ce jour-là de toutes parts à la ville, et cacher parmi eux les hommes dont il vouloit se servir. Lapo consentit à regret à ce retard; on prit des mesures insuffisantes pour empêcher Salvestro de Medici, d'occuper la place de gonfalonier, et l'on attendit en repos, le prochain tirage (1).

Ce tirage donna la seigneurie des mois de mai et de juin, à la tête de laquelle se trouva Salvestro de Medici, comme gonfalonier (2). Medici, de concert avec Benedetto Alberti, Thomas Strozzi, et George Scali, étoit résolu à s'opposer aux usurpations secrètes des grands. Il vouloit empêcher les capitaines du parti guelfe, de changer la constitution en oligarchie, à l'aide de vaines accusations de gibelinisme. Le sort avoit désigné Salvestro de Medici, le 18 juin, pour être prévôt:

(1) *Scipione Ammirato.* L. XIII, p. 714. — *Marchione de Stefani.* L. IX. R. 787, p. 208.

(2) *Gino Capponi Tumulto de Ciompi.* R. *It.* T. XVIII, p. 1103.

dignité qui lui donnoit le droit de faire aux conseils, des propositions de réforme et de lois nouvelles (1). Il en profita pour faire assembler le conseil du peuple, tandis que dans une autre salle du palais public, il présidoit le collège des compagnies. Il proposa à cette dernière assemblée, une loi qui renouveloit l'ordonnance de justice contre les grands; qui diminuoit l'autorité des capitaines de parti, et qui ouvroit aux admonestés, une voie pour recouvrer les honneurs de l'État. Cette loi rencontra une forte opposition dans le collège. Alors Salvestro quittant sa place sans être remarqué, passa dans la salle où le conseil du peuple étoit assemblé. « J'avois cru, dit-il, que mon devoir de gon- » falonier m'obligeoit à réprimer l'insolence » des grands, et à corriger des lois dont » l'abus fait le malheur de la république; » mais j'ai trouvé parmi les ennemis du » peuple, une si forte opposition que, loin » de pouvoir remédier au mal, il ne m'est » pas même permis de faire connoître à mes » concitoyens, les réglemens que j'avois pro- » posés. Puisque je me trouve dans l'impos- » sibilité de faire le bien, je ne veux pas » occuper plus long-temps une charge dont 1378.

(1) *Marchione de Stefani.* L. X, R. 790, T. XV, p. 4.

1378. » la défiance publique m'empêche d'exercer » la plus auguste fonction. Je renonce au » gonfalon, et je retourne chez moi pour » y vivre en homme privé (1). » En disant ces mots, Salvestro descendit de la tribune. Mais son discours avoit excité dans le conseil, la fermentation la plus vive. Les prieurs et le collège y entrèrent pour appaiser le tumulte; ils retinrent Salvestro de Medici qui partoit, ou feignoit de partir. Cependant, tout le parti des Albizzi étoit menacé par les plébeïens; Charles Strozzi fut pris au collet par un homme du peuple, qui lui déclara que le terme de la puissance des grands étoit arrivé (2). Et comme les partis s'échauffoient, Benedetto des Alberti s'approcha de la fenêtre, et appela les citoyens aux armes, en criant *vive le peuple!* A l'instant on ferma les boutiques, la place se remplit de gens armés, qui, par leurs acclamations, donnèrent bientôt à connoître qu'ils étoient du parti des huit de la guerre et des plébeïens. D'autre part, les gentilshommes et les amis des Albizzi s'étoient rassemblés au palais du parti guelfe,

(1) *Macchiavelli Istor. Fior.* L. III, p. 214. — *Gino Capponi Tumulto de Ciompi.* p. 1104. — *Scipione Ammirato.* L. XIV, p. 717.

(2) *Gino Capponi.* T. XVIII, p. 1105.

mais, ne s'y trouvant qu'au nombre de trois 1378.
cents environ, ils se séparèrent d'eux-mêmes. Le collège, de son côté, s'aperçut qu'il étoit le plus foible, il approuva la loi qui lui étoit proposée par Salvestro de Medici, et qu'il avoit rejetée d'abord. Cette loi fut portée immédiatement au conseil du peuple, et sanctionnée par lui (1).

Le mouvement populaire paroissoit calmé, les citoyens, de même que les conseillers du peuple, se retiroient en paix chez eux; mais chacun emportoit le sentiment que la querelle n'étoit point finie, que les vaincus ne se soumettroient point à leur défaite; que les vainqueurs ne se contenteroient point de leur victoire. Les plus timides se prémunissoient déjà contre des révolutions que l'on croyoit inévitables. Les uns fortifioient leurs maisons, d'autres transportoient leurs effets les plus précieux dans les églises ou les monastères, pour les mettre à l'abri du pillage; les boutiques restoient fermées, et l'aspect de la ville annonçoit la défiance ou la guerre.

Le surlendemain étoit un dimanche; les corps d'arts et métiers profitèrent de ce jour de repos, pour s'assembler chacun séparément; ils nommèrent des commissaires pour conférer

(1) *Macchiavelli Storie Fior.* L. III, p. 216.

1378. avec les prieurs, sur l'état de la république; et leurs délibérations augmentèrent la fermentation. Au lieu de s'en tenir à confirmer la dernière pacification, on chercha avec anxiété de quoi le peuple pouvoit être mal satisfait; on lui trouva des sujets de mécontentement, parce qu'on en trouve toujours; et tandis qu'on cherchoit à y porter remède, on apprit à la multitude qu'elle avoit lieu de se plaindre, et de vouloir se venger.

Le peuple de Florence étoit réparti en diverses corporations politiques; les quartiers, les compagnies de milice, et les arts. Chacune de ces divisions avoit de certains droits et une certaine part à la souveraineté; chacune étoit représentée dans le gouvernement de la république; mais la plus importante de ces classifications, étoit celle des arts et métiers; parce que dans un État mercantile, c'étoit la plus intimement liée au travail qui faisoit vivre chaque citoyen. Il y avoit un rapport bien plus immédiat entre tous les intérêts, toute l'existence des marchands ou des artisans d'un même métier, qu'entre des voisins dans un même quartier, ou des frères d'armes dans une même compagnie. Les métiers qui avoient une existence politique à Florence, étoient au nombre de vingt-un, dont les sept plus riches et plus honorables étoient

appellés les *arts majeurs*. Ceux-là, dans lesquels 1378.
étoient engagés les plus riches négocians de la république, favorisoient la noblesse populaire, la magistrature des Guelfes et le parti des Albizzi. Les *arts mineurs* ressentoient une jalousie assez vive contre cette aristocratie. De plus, il y avoit une classe nombreuse d'artisans, qui n'avoient point d'existence politique, mais qui, travaillant pour le service des autres, avoient été regardés comme dépendant d'eux. L'art ou la manufacture de la laine, qui avoit acquis à Florence la plus haute importance, et qui tenoit le premier rang parmi les arts majeurs, avoit sous sa dépendance les cardeurs de laine, les teinturiers, les tisserands, tous les ouvriers enfin qu'employoient les fabricans de drap. Ces ouvriers se plaignoient, quelquefois peut-être avec raison, de ne pouvoir obtenir justice contre leurs maîtres, lorsqu'ils recouroient au tribunal civil que l'art de la laine avoit établi pour juger les differends qui s'élevoient entre ses membres (1). Les factions aristocratique et démocratique, se trouvoient donc de nouveau en lutte; mais, depuis l'abaissement de l'ancienne noblesse, c'étoit entre les métiers qu'on avoit vu renaître leur ancien esprit;

(1) *Macchiavelli Ist. Fior.* L. III, p. 225.

1378. il se manifestoit par l'opposition entre les arts majeurs et mineurs, et par la jalousie que les artisans assujétis nourrissoient contre le métier dont ils dépendoient.

Dans cette conjoncture, on vit avec inquiétude, le mardi 22 juin, chacun des arts déployer son drapeau devant sa bourse ou lieu d'assemblée. Les prieurs, pour prévenir l'orage dont ils étoient menacés, convoquèrent le conseil du peuple, et celui-ci, à leur sollicitation, nomma une balie, à laquelle il donna une autorité dictatoriale, pour réformer la république. La seigneurie, le collége, les huit de la guerre, les capitaines de parti, et les syndics des arts, furent tous admis dans cette balie; mais, tandis qu'elle délibéroit, les corps de métiers s'étoient déjà mis en mouvement, et ils étoient entrés sur la place avec leurs drapeaux et leurs armes (1).

Cette troupe de gens armés ne demeura pas long-temps en repos; plusieurs étoient aigris par de longues injures, d'autres, animés par l'ambition, ou avides de pillage. Tandis que les arts majeurs restoient sur la place, les arts mineurs et le bas peuple se mirent en mouvement pour attaquer la maison

(1) *Macchiavelli Stor. Fior.* L. III, p. 217.

de Lapo de Castiglionchio (1). Celui-ci, déguisé en moine, se retira dans le Casentin, déplorant l'obstination de Pierre des Albizzi, qui n'avoit pas voulu prévenir ses ennemis, en les attaquant à temps le premier, et s'accusant lui-même de foiblesse, pour avoir cédé à l'opiniâtreté de son ami. La maison de Lapo fut pillée et brûlée, celles des Bondelmonti le furent aussi, de même que les palais de Charles Strozzi, des Pazzi, de Migliore Guadagni, des Albizzi, et de plusieurs autres chefs du parti guelfe (2). 1378.

L'un des prieurs, Pierre de Fronte, suivoit à cheval les insurgés, avec quelques archers du palais; il réussit enfin par ses exhortations, par ses menaces, et même par le supplice de quelques-uns, à calmer la fureur des autres. La nuit fut tranquille, mais la balie, effrayée de ce tumulte, résolut le lendemain, d'appaiser le peuple par de nouvelles concessions. Elle prépara une loi en vertu de laquelle les admonestés devoient être remis en possession des droits de cité, sous condition cependant, que de trois ans ils n'exerceroient point de magistratures; elle abolit

(1) *Gino Capponi Tumulto de Ciompi.* p. 1106.

(2) *Sozomeni Pistoriensis Histor.* T. XVI, p. 1107. — *Marchione de Stefani.* L. X, R. 792, T. XV, p. 8. — *Scipione Ammirato* L. XIV, p. 719.

1378. les lois qui donnoient une autorité si redoutable aux capitaines du parti guelfe, et elle déclara rebelles, Lapo de Castiglionchio, et quelques-uns de ceux qui s'étoient attachés à lui (1).

L'on tira ensuite au sort, les nouveaux prieurs, et la place de gonfalonier de justice échut à Louis Guicciardini. La nouvelle seigneurie fut installée le 1.er juillet, sans cérémonies, dans le palais public. On craignit que la pompe qui accompagnoit pour l'ordinaire cette installation, ne réveillât quelque mouvement parmi le peuple. Les prieurs, qui passoient pour des hommes pacifiques et impartiaux (2), ordonnèrent à tous les citoyens de poser les armes, et à tous les paysans de sortir de la ville, sous peine capitale. Ils firent abattre les barricades qu'on avoit élevées dans plusieurs quartiers; et, pendant dix jours, Florence parut avoir recouvré son ancienne tranquillité. Mais tout-à-coup, les arts s'assemblèrent de nouveau, le 11 juillet, sur la demande des admonestés, qui trouvoient trop dur d'attendre trois ans,

(1) Les actes de cette balie sont imprimés. *Delizie degli Eruditi Toscani.* T. XV, *Monumenti*, p. 145. — Voyez aussi *Macchiavelli.* L. III, p. 219. — *Gino Capponi.* p. 1107.

(2) *Gino Capponi.* p. 1108. — *Scipione Ammirato.* L. XIV, p. 721.

avant de rentrer en possession des honneurs de l'État. Les syndics des arts, réunis à la chambre des six du commerce, présentèrent une pétition à la seigneurie, pour obtenir que tous ceux qui, depuis l'an 1320, avoient exercé un des premiers emplois de la république, ne pussent plus être admonestés comme gibelins; que s'ils l'étoient déjà, ils rentrassent dans tous leurs droits; enfin, que la magistrature du parti guelfe fût ôtée à la faction qui s'en étoit emparée, et qu'on remplît de noms nouveaux, les bourses d'où on tiroit au sort les capitaines de parti. Ces demandes étoient assez équitables; elles furent immédiatement accueillies par les collèges, le conseil du peuple, et le conseil commun; la crainte qu'inspiroient les corps de métiers, qu'on savoit armés, ne permettoit pas de longues délibérations (1). 1378.

Les citoyens précédemment admonestés comme Gibelins, n'étoient pas contens encore, ils vouloient exercer des vengeances contre ceux qui les avoient long-temps opprimés; mais ils avoient honte de demander eux-mêmes des proscriptions, et ils auroient voulu que l'offre en vînt de la part de la magistrature. La seigneurie assembla les

(1) *Gino Capponi*. p. 1109.

1378. syndics des arts et leurs conseillers, et le gonfalonier Louis Guicciardini leur représenta à quels dangers ils exposoient la république, par des prétentions toujours nouvelles. « Plus » nous vous accordons, leur dit-il, plus vous » montrez d'orgueil, et plus vous formez des » demandes injurieuses. Vous avez voulu ôter » aux capitaines de parti, leur autorité, on » la leur a ôtée ; vous avez voulu qu'on » brûlât les bourses de leur office, et qu'on » fît de nouvelles réformes, nous y avons » consenti ; vous avez voulu que les admonestés rentrassent en possession des honneurs de l'État, nous l'avons permis. A vos » prières, nous avons pardonné à ceux qui » ont pillé des maisons, ou volé des églises ; » pour vous satisfaire, nous avons envoyé en » exil, plusieurs citoyens puissans et revêtus » de gloire ; en votre faveur, nous avons » mis un frein au pouvoir des grands, par » de nouvelles ordonnances. Quelle fin auront » donc vos demandes ? combien de temps » abuserez-vous encore de notre libéralité ? Ne » voyez-vous pas que nous supportons mieux » la défaite que vous la victoire..... Voulez-» vous donc par vos discordes, rendre es-» clave pendant la paix, cette ville que tant » d'ennemis puissans n'ont pu asservir par la » guerre ? Car, sachez-le, vos victoires sur

» vos concitoyens ne vous produiront que 1378.
» servitude ; les biens que vous nous avez
» enlevés, ou que vous nous enleverez, ne
» vous produiront que pauvreté.... Aussi,
» nous vous commandons, et si l'honneur
» de cette république nous permet cet abais-
» sement, nous vous prions de fixer enfin vos
» esprits, de vous contenter de ce que nous
» avons fait pour vous, ou si même nous
» devons vous accorder encore quelque chose,
» de le demander du moins comme il con-
» vient à des citoyens, et non par le tu-
» multe et les armes (1). »

Les syndics des arts furent émus par ce discours ; ils remercièrent le gonfalonier, et lui promirent de travailler désormais à rétablir la paix dans la ville. D'autre part, la seigneurie nomma une commission, pour s'occuper avec eux des réformes qu'il pouvoit convenir de faire encore (2).

Mais les séditions précédentes avoient suscité d'autres ennemis à la république ; les plus basses classes de la société avoient été-

(1) *Macchiavelli Storia Fior.* L. III, p. 223. — Il y a une ressemblance remarquable entre ce discours et celui de T. Quintius Capitolinus, dans son quatrième consulat. A. U. C. 309. L'érudition de Macchiavel l'empêche quelquefois d'être original. *Titi Livii.* Dec. I, L. III, c. 67.

(2) *Gino Capponi.* p. 1109.

1378. mises en mouvement par Salvestro de Medici et les démagogues. Il y avoit alors à Florence des hommes qu'un travail mécanique, la misère et la dépendance privée rendoient incapables de sentimens libéraux; qui ne pouvoient délibérer sans une espèce d'ivresse, ni agir en corps sans fureur; qui, sous le nom de liberté, n'avoient cherché que l'exercice d'un pouvoir pour lequel ils n'étoient pas faits, ou l'occasion de s'enrichir par le pillage et les voleries. On les désignoit par le nom de *Ciompi*, mot françois défiguré (1) qui leur étoit resté dès le temps de la tyrannie du due d'Athènes. Ils appartenoient pour la plupart, aux métiers qui n'avoient point d'existence politique, et que l'art de la laine tenoit sous sa dépendance.

Lorsque les Ciompi virent que les troubles alloient être appaisés, lorsqu'ils apprirent de plus que la seigneurie avoit fait venir un nouveau Bargello de Città di Castello, ils craignirent qu'on ne pensât à les punir de tous les crimes qu'ils avoient commis pendant la sédition, et que ceux qui les avoient excités en secret, honteux d'une si coupable alliance, ne les

(1) Du mot de *Compère*. Les soldats françois appeloient souvent ainsi leurs compagnons de débauches. *Marchione de Stefani*. L. VIII, R. 575, T. XIII, p. 54. — *Scipione Ammirato*. L. XIV, p. 728.

abandonnassent ensuite publiquement. Ils se rassemblèrent donc dans un lieu nommé Ronco, hors de la porte romaine (1). Là, le plus hardi d'entr'eux prit la parole. « Les » gouvernemens, dit-il, ne punissent jamais » que les petites fautes, tandis que les grands » coupables sont presque toujours récom- » pensés. Lorsque plusieurs souffrent, peu » de gens songent à se venger, parce qu'on » supporte avec plus de patience les injures » universelles que les particulières (2). Cher- » chons donc par le pillage et par de nouveaux » attentats à conquérir notre pardon. Dans » notre situation, la prudence même com- » mande l'audace, puisqu'on ne sort jamais » du péril que par un chemin périlleux ». 1378.

Un Simoncino Buggigati, un Pagolo della Bodda, un Lorenzo Riccomanni engagèrent tous les Ciompi, par ces exhortations, à jurer de s'entr'aider et de se défendre. Tous promirent de prendre les armes dès qu'ils apprendroient qu'on voulût punir un seul d'entr'eux pour les tumultes passés (3). Tous s'engagèrent ensuite à commencer eux-mêmes

(1) *Gino Capponi.* p. 1110.

(2) *Macchiavelli Istor. Fior.* L. III, p. 228.

(3) *Gino Capponi Tumulto de Ciompi.* p. 1112. — *Scipione Ammirato.* L. XIV, p. 723.

1378. l'attaque, pour se rendre maîtres de l'État. Après plusieurs conventicules, ils résolurent de s'armer le 21 juillet au matin, et de se réunir dans quatre places d'armes, en des quartiers éloignés (1).

La veille du jour fixé pour l'exécution de ce complot, la seigneurie fut avertie des mouvemens que se donnoit Simoncino Buggigatti, et elle le fit arrêter. Elle tira de sa confession volontaire à peu près tout ce qu'il lui importoit de savoir, et elle auroit été à temps de prendre des mesures pour se défendre; mais comme elle avoit assemblé les syndics des arts, le collège, et les huit de la guerre, quelqu'un proposa de donner la question à Simoncino, pour obtenir, s'il étoit possible, de plus grands détails. L'usage de la question avoit été adopté par tous les tribunaux italiens avec le reste de la jurisprudence romaine; mais jamais peut-être cette absurde et atroce pratique n'avoit été plus préjudiciable à aucun État, qu'elle le fut alors aux Florentins. D'après les dépositions de Buggigatti on avoit déjà arrêté deux de ses complices, lorsqu'on lui donna l'estrapade dans la cour du palais du capitaine

(1) San-Spirito, San-Stefano-a-Ponte, San-Piero-Maggiore, et San-Lorenzo. *Gino Capponi.* p. 1114.

du peuple. La nuit étoit avancée, cependant un horloger travailloit encore à raccommoder l'horloge de la tour du palais. De là il voyoit distinctement la cour du capitaine, éclairée par les flambeaux des bourreaux. Cet ouvrier reconnut Simoncino à l'estrapade, et, comprenant que le complot dans lequel lui-même étoit entré, alloit être révélé, il se hâta de retourner chez lui, et il appela aux armes ses voisins du quartier de San-Friano. « Armez-vous, malheureux, leur dit-il, la » seigneurie fait justice, et vous serez tous » massacrés si vous ne vous défendez pas » (1). 1378.

Au point du jour, le 21 juillet, toute la ville étoit sous les armes, et les prieurs n'avoient sous leurs ordres que quatre-vingts cavaliers; ils avoient bien sommé les gonfaloniers de se rendre sur la place publique avec leurs compagnies de milice, mais chacune de ces compagnies avoit voulu garder son quartier, pour le préserver de l'incendie et du pillage, en sorte que de seize gonfaloniers, deux seuls parurent devant le palais; encore ils se retirèrent bien vîte, lorsqu'ils virent que leurs collègues les abandonnoient (2).

(1) *Gino Capponi.* p. 1114. — *Macchiavelli Stor. Fior.* L. III, p. 232. — *Scipione Ammirato.* L. XIV, p. 725.

(2) *Marchione de Stefani Ist. Fior.* L. X, R. 795, T. XV, p. 18.

1378. Comme ils sortoient de la place, les insurgés, qui s'étoient rassemblés à San-Piero Maggiore, y entrèrent, et redemandèrent leurs prisonniers. Lorsqu'ils virent qu'on tardoit à les rendre, ils brûlèrent la maison de Louis Guicciardini, le gonfalonier. Les prieurs relâchèrent alors les trois hommes qu'ils avoient fait arrêter, et comme les insurgés ne se séparoient point, ils leur envoyèrent trois députés, pour entrer, s'il étoit possible, en traité avec eux (1). Lorsque ces députés descendirent sur la place, les archers du palais cessèrent de tirer, pour ne pas les blesser, et ce moment de suspension donna moyen aux insurgés de se saisir du gonfalon de justice, qui étoit suspendu aux fenêtres de l'exécuteur. Cet étendard révéré fut dès-lors porté par les factieux dans tous les lieux où ils exercèrent leurs fureurs. Ils marchoient de maison en maison pour les livrer au pillage et à l'incendie, déterminés souvent à la ruine d'une famille par l'accusation d'un seul ennemi particulier. La journée entière fut employée de cette manière; bientôt les factieux se piquèrent d'un désintéressement qui contrastoit avec cet

(1) Guerriante Marignolli, un des prieurs, avec Salvestro de Medici, et Benedetto Alberti. — *Gino Capponi Tumulto, de Ciompi.* p. 1115.

épouvantable désordre. Ils voulurent que tous les effets précieux de ceux qu'ils déclaroient suspects, fussent livrés aux flammes avec la maison qui les contenoit, et ils punirent comme coupables d'un vol ceux qui s'efforçoient de dérober quelque chose à l'incendie (1). 1378.

A l'heure de vêpres, il prit fantaisie à la populace d'armer chevalier Salvestro de Medici, et après lui, Thomas Strozzi, et Benedetto Alberti. Bientôt d'autres, et d'autres encore, furent décorés de la même dignité, et dans cette seule nuit, le peuple en arma soixante-quatre. Les principaux citoyens recevoient cet honneur en tremblant; s'ils l'avoient refusé, ils auroient couru risque d'être massacrés sur l'heure (2). On vit alors quelques hommes, et entr'autres le gonfalonier Guicciardini, dont la maison avoit été brûlée le matin, être armés chevaliers le soir par la même populace (3).

Le lendemain, 22 juillet, les insurgés attaquèrent et prirent de force le palais du

(1) *Marchione de Stefani.* L. X, Rub. 795, p. 19.

(2) *Gino Capponi.* p. 1117. — Marchione de Stefani donne la liste des chevaliers. *L. X, R.* 795, *p.* 22.

(3) *Macchiavelli.* L. III, p. 234. — *Sozomeni Pistoriensis Historia.* p. 1109. — *Cronica Sanese.* T. XV, p. 259. — *Scipione Ammirato.* L. XIV, p. 727.

1378. podestat. Ils firent ensuite connoître à la seigneurie, qui s'étoit fortifiée au palais public, les conditions qu'ils vouloient obtenir d'elle. Ils demandoient entre autres choses que l'art de la laine ne nommât plus un juge étranger ; que trois nouvelles corporations fussent créées pour les métiers qui vouloient être soustraits à la dépendance des arts anciens ; que deux des prieurs fussent, à l'avenir, toujours tirés de ces arts nouveaux, trois des quatorze arts mineurs, et trois des majeurs ; enfin, que des grâces pécuniaires fussent accordées à ceux que le peuple avoit créés chevaliers, pour leur faire un revenu digne de leur nouvel état. Ils vouloient encore que l'on effaçât les noms de leurs amis de la liste des admonestés ; que l'on confinât leurs ennemis, ou qu'on les mît au nombre des magnats ; que l'on suspendît pendant deux ans la poursuite de toute dette moindre de cinquante ducats ; que l'on exclût du gouvernement pour dix ans à venir tous ceux dont les maisons avoient été brûlées ; et à chaque heure, ils avançoient quelque nouvelle demande également subversive de l'ordre et de la constitution (1). Mais lorsque le bas peuple commence à dicter

(1) *Gino Capponi.* p. 1119.

ses volontés, il n'y a plus de force dans la nation qui soit en état de lui résister. Parmi les citoyens intéressés au maintien de l'ordre, les uns cherchoient à se défendre dans leurs maisons, d'autres suivoient la populace pour tâcher de modérer ses fureurs. Nulle part une force nationale ne s'opposoit à la force qui détruisoit la nation. Les prieurs, assiégés dans le palais, voyant que personne ne venoit à leur aide, mirent en délibération les demandes des Ciompi; ils y donnèrent eux-mêmes leur consentement, et firent ensuite sonner les cloches pour convoquer le conseil du peuple. Les conseillers s'assemblèrent au palais, et les propositions des Ciompi furent adoptées sans contradiction. 1378.

Le conseil commun, qui devoit donner force de loi à ces délibérations, ne pouvoit être assemblé le même jour que celui du peuple. La populace cependant paroissoit se calmer, et faisoit espérer qu'elle poseroit les armes, pourvu que la seigneurie renvoyât des soldats qu'elle avoit appelés à son secours, et qui s'étoient avancés jusqu'au Poggio à Caiano; et pourvu que les clefs des portes fussent remises aux syndics des arts (1).

Mais le lendemain, comme le conseil

(1) *Gino Capponi.* p. 1121.

1378. commun étoit déjà assemblé, le peuple occupa la place, et la fit retentir de ses cris, pour effrayer ainsi les conseillers, et les déterminer à faire plutôt ce que les Ciompi demandoient. Ces menaces n'étoient point nécessaires, les conseillers étoient tellement troublés, qu'ils n'auroient pas hésité un moment. Cependant, Guerriante Marignolli, un des prieurs, descendit, sous prétexte de s'assurer si la porte étoit bien fermée, et il s'échappa lâchement pour se soustraire aux dangers qui menaçoient ses collègues. Comme il cherchoit à se rendre chez lui, le peuple le reconnut, et s'écria que tous les prieurs devoient faire comme lui, que tous devoient descendre dans la place et abdiquer le gouvernement. Bientôt Tommaso Strozzi fut introduit dans le palais, pour signifier, de la part du peuple et des arts, le même ordre à la seigneurie (1). Les prieurs cherchèrent en vain à traiter par l'entremise de Tommaso Strozzi et de Benedetto Alberti, qui paroissoient tous deux avoir une grande influence sur la populace. On leur répondit que s'ils ne se retiroient pas, on mettroit le feu à la ville et à leur palais, et qu'on massacreroit

(1) *Gino Capponi.* p. 1122. — *Macchiavelli Ist. Fiorent.* L. III, p. 237. — *Scipione Ammirato.* L. XIV, p. 729.

leurs femmes et leurs enfans. Les huit de la guerre, le collège, les conseillers de la commune, les exhortoient tous à partir, pour sauver à la ville de plus grands malheurs. Deux des prieurs, Alamanno Acciaiuoli et Niccolò del Nero, déclarèrent que lors même qu'ils ne pourroient retenir leurs collègues, ils ne déposeroient point l'autorité que leur patrie leur avoit confiée, avant l'expiration de leur charge; mais le gonfalonier plus timide, dont la maison avoit déjà été brûlée, et qui croyoit voir bientôt ses enfans massacrés, se recommanda à Tommaso *Strozzi*, *qui le fit sortir; tous les* prieurs, *l'un après l'autre*, s'échappèrent de même; Acciaiuoli et del *Nero* restés seuls, perdirent enfin courage, et ils remirent les clefs du palais au prévôt des arts, qui les reçut au nom du peuple (1). 1378.

Les portes du palais furent alors ouvertes, et la populace y *entra. Dans ce moment*, un cardeur de laine, nommé Michele di Lando, tenoit le gonfalon de justice, *dont le* peuple s'étoit rendu maître l'avant-veille. Cet homme portoit des habits déchirés, et marchoit les pieds nuds, en montant à la tête de la populace, le grand escalier de la seigneurie; lorsqu'il fut arrivé dans la salle

(1) *Gino Capponi.* p. 1123. — *Scipione Ammirato* L. XIV, p. 730.

1378. d'audience des prieurs, il se retourna vers la multitude. « Ce palais est à vous, lui dit-il, » cette cité est entre vos mains, quelle est » à présent votre volonté souveraine ? » Le peuple répondit tout d'une voix, qu'il devoit être gonfalonier de justice, et réformer la seigneurie. Michele de Lando, dans ce moment, étoit maître de s'emparer de la tyrannie, et de régner sur Florence, avec l'appui de la populace. Son empire auroit été plus absolu que celui du duc d'Athènes; mais heureusement pour la république, Michele aimoit sincèrement sa patrie et la liberté, et malgré la part qu'il avoit prise à la subversion de l'État, il songeoit déjà aux moyens de rétablir l'ordre (1).

Les huit de la guerre étoient les seuls de toute l'ancienne magistrature, qui fussent restés dans le palais; et comme c'étoit leur parti qui avoit commencé la révolution, comme eux-mêmes ils y avoient donné les mains, ils croyoient recueillir les fruits de la victoire, et ils avoient déjà nommé une nouvelle seigneurie, à la tête de laquelle ils vouloient mettre George Scali (2). Mais Michele

(1) *Macchiavelli Istorie Fior.* L. III, p. 239. — *Scipione Ammirato.* L. XIV, p. 731.

(2) *Gino Capponi.* p. 1124.

de Landi, averti de leur résolution, leur 1378.
envoya dire que le peuple avoit reconquis pour lui-même, le droit de se gouverner; qu'il sauroit bien se passer de leurs conseils, et qu'il leur ordonnoit de sortir à l'instant du palais (1). Ainsi, ceux qui avoient osé déchaîner le peuple, dans l'espoir de le faire agir pour eux et de le retenir ensuite, furent les premiers trompés par leur coupable politique.

Michel ayant renvoyé tous les magistrats établis, et brûlé les bourses d'où l'on devoit faire de nouveaux tirages, rassembla les syndics des arts et ceux du menu peuple, pour faire de nouvelles élections. D'avance, il régla que trois membres de la seigneurie (y compris le gonfalonier) seroient pris dans chacune des classes, savoir: les arts majeurs, les arts mineurs, et le menu peuple (2). Cette nouvelle seigneurie entra aussitôt en fonctions, et elle s'occupa immédiatement à faire cesser le désordre; menaçant de l'échafaud, ceux qui se rendroient coupables de pillage ou d'incendie.

Le peuple, étonné de ne pas recueillir plus de fruits de sa victoire, reprit bientôt les

(1) *Macchiavelli.* L. III, p. 240.

(1) *Gino Capponi.* p. 1124.

1378. armes et revint sur la place; il demanda que les nouveaux prieurs descendissent du palais, pour connoître les volontés du peuple et s'y conformer. Michel de Lando répondit aux séditieux que, sans savoir encore ce qu'ils demandoient, il savoit du moins que leur manière de le demander étoit contraire aux lois, et il leur ordonna de poser les armes, car la dignité de la seigneurie ne lui permettoit pas de rien accorder à la force (1).

Le peuple soulevé, voyant la fermeté du gonfalonier, se retira à Sainte-Marie Novelle, pour se donner une organisation plus complète. Là, il nomma huit commissaires qu'il chargea du gouvernement; il prit plusieurs arrêtés contraires à ceux de la nouvelle seigneurie, et le surlendemain, 31 août, il envoya des députés au palais, pour communiquer aux prieurs, ce qu'il avoit résolu. Ces députés exposèrent avec audace leur commission; ils reprochèrent à Michel de Lando, son ingratitude et sa désobéissance aux volontés du peuple qui l'avoit élevé; ils lui déclarèrent que le même peuple le dépouilloit à présent, de ces honneurs dont il abusoit, et ils le menacèrent d'un châtiment plus grave en cas de désobéissance. Michel n'en put pas

(1) *Macchiavelli Ist. Fior.* L. III, p. 241.

supporter davantage, il tira son épée et se 1378.
jeta sur eux, il les blessa grièvement, puis il les fit charger de chaînes et jeter en prison (1).

Michel de Lando prévoyoit les conséquences de cet acte de colère; mais pendant les deux jours que les commissaires de Sainte-Marie Novelle et le peuple insurgé avoient consacrés à faire des projets de gouvernement, le gonfalonier s'étoit occupé des moyens de sauver l'État. Il avoit fait venir auprès de lui, tous les propriétaires, tous ceux à qui le maintien de l'ordre importoit le plus. Il avoit chargé Benedetto Alberti, de rappeler ceux qui avoient fui à la campagne, et de les faire rentrer secrètement dans la ville, avec les paysans sur lesquels ils croiroient pouvoir compter (2). Ayant rassemblé ainsi une troupe considérable, il monta à cheval pour aller surprendre et disperser les insurgés de Sainte-Marie Novelle. Dans le même-temps ceux-ci, à qui on avoit rapporté la manière dont leurs députés avoient été traités, se mettoient en mouvement pour les venger. Le hasard voulut que tandis que Michel de Lando marchoit vers Sainte-Marie Novelle, les Ciompi marchassent vers le palais, par un chemin différent, en sorte qu'ils ne se rencontrèrent

(1) *Marchione de Stefani.* L. X, R. 804, T. XV, p. 52.
(2) *Ib.*, R. 804, p. 50.

1378. point. Mais Michel revint aussitôt vers la place, qu'il trouva remplie par les Ciompi, déjà occupés à faire le siége du palais. Il les attaqua avec vigueur, et, profitant de ce qu'ils avoient des ennemis en face et par derrière, il les mit en complète déroute; un grand nombre d'entr'eux furent tués, les autres s'enfuirent hors de la ville, ou se cachèrent en posant les armes (1).

Ayant ainsi rétabli la paix et l'ordre par son courage et sa vertu, Michel de Lando accomplit glorieusement son office, qui se terminoit au 1.er de septembre. Au nouveau tirage, lorsque les compagnies des arts qui étoient rassemblées sur la place, virent paroître les trois prieurs qui avoient été pris dans la populace, elles les couvrirent de huées. Le parti des Ciompi étoit vaincu, plus de mille cardeurs et peigneurs de laine étoient en fuite, et les compagnies déclarèrent qu'elles ne vouloient point d'hommes de si basse condition dans la seigneurie. La constitution fut de nouveau changée; la corporation nouvelle, établie pour les Ciompi, fut abolie, et les honneurs de la république furent partagés

(1) *Marchione de Stefani.* R. 804, p. 54. — *Leonard. Aretinus.* L. IX. — *Macchiavelli.* L. III, p. 242. — *Cronica di Siena.* p. 261. — *Sozomeni Pistoriensis Hist.* p. 1111. — *Scipione Ammirato.* L. XIV, p. 733.

que les arts majeurs et mineurs, de manière 1378.
que les premiers fournissent quatre prieurs à la seigneurie, et les seconds cinq (1).

La défaite des Ciompi ramena la république sous le pouvoir de ceux qui avoient commencé la révolution ; ce parti, dirigé par Georgio Scali, Salvestro de Medici, et Benedetto Alberti, comptoit ses principaux partisans dans les arts mineurs, et il avoit pour adversaires les deux partis extrêmes. Les Gibelins, ou ceux qu'on avoit accusés de l'être, rentroient en faveur ; les Guelfes zélés, et les chefs de l'aristocratie, étoient exilés tout aussi bien que les Ciompi ; la noblesse et le bas peuple étoient mécontens ; cependant, l'année se termina sans nouvelle révolution, quoique le gouvernement fût agité par des soupçons continuels.

Les dangers du parti dominant étoient augmentés par les troubles du reste de l'Italie, qui nous occuperont dans le chapitre suivant. Cette même année, la guerre avoit éclaté entre Venise et Gênes, et ces deux républiques furent sur le point de s'entre-détruire à Chiozza. Cette année encore, Galeaz Visconti étoit mort à Pavie, le 4 août, et il avoit

(1) *Marchione de Stefani.* R. 805, p. 56. — *Macchiavelli.* L. III, p. 245. — *Scipione Ammirato.* L. XIV, p. 735.

1378. laissé sa part à la souveraineté de Milan, et la moitié de la Lombardie, à son fils Jean Galéas, comte de Vertus, dont l'ambition et la duplicité apprêtèrent bientôt de nouvelles guerres (1). Enfin, le 29 novembre de cette même année, l'empereur Charles IV mourut à Prague, après avoir étendu de tous les côtés, les frontières de ses États héréditaires, en même-temps qu'il rendoit méprisable l'autorité impériale. Il emporta en mourant, l'admiration enthousiaste des Bohémiens, tandis que toute l'Allemagne maudissoit sa foiblesse et sa pusillanimité. De son vivant, il avoit réussi à élever son fils Wenceslas, à la dignité de roi des Romains (2).

1379. Mais l'année suivante vit commencer une révolution qui intéressoit plus immédiatement la république florentine. Urbain VI avoit trouvé dans Jeanne de Naples sa plus dangereuse ennemie ; cette reine avoit permis qu'on élût dans ses États l'antipape Clément VII, elle lui avoit promis des secours, et lui avoit accordé un asile d'abord à Naples, ensuite à Gaète ; la guerre s'étoit allumée

(1) *Chronicon Placentinum.* T. XVI, p. 543.—*Bernardino Corio Istor. di Milano.* P. III, p. 252.

(2) *Schmidt, Hist. des Allemands.* L. VII, c. 9, p. 595.

sur les frontières du royaume, entre les Chrétiens attachés aux deux papes rivaux. Urbain VI, qui étoit Napolitain, avoit beaucoup de partisans parmi le peuple, quoiqu'il fût ennemi de la cour. Une émeute dans Naples effraya la reine, et força Clément VII à quitter l'Italie pour s'enfuir avec ses cardinaux à Avignon. En même-temps, la compagnie des Bretons, qui étoit à la solde de la reine et de Clément, fut défaite à Marino, par Albéric, comte de Barbiano. Ce gentilhomme romagnol avoit formé, sous l'invocation de saint Georges, une compagnie d'Italiens, avec laquelle il s'étoit mis au service d'Urbain VI. La compagnie de Saint-Georges devoit bientôt servir d'école à tous les Italiens qui se destinoient aux armes, former les grands généraux du siècle suivant, et relever l'honneur de la milice italienne. Ses premiers succès donnèrent de l'audace à Urbain VI qu'elle servoit; il se flatta de pousser plus loin ses vengeances, et de précipiter la reine elle-même de son trône. 1379.

Jeanne de Naples n'avoit point d'enfans; et le mari qu'elle avoit épousé en quatrièmes nôces ne portoit point le titre de roi. L'infant d'Aragon, son troisième mari, ne l'avoit point porté non plus : elle avoit donné pour successeur à celui-ci, le 25 mars 1376,

1379. Othon, duc de Brunswick (1), qui, de long-temps, habitoit l'Italie, où il étoit tuteur des fils du marquis de Montferrat. Le droit de succession au royaume de Naples appartenoit à Charles de Duraz, fils de Louis, et neveu de cet autre Charles de Duraz, que le roi de Hongrie avoit fait mourir en 1348. Ce jeune duc étoit le dernier des princes du sang; car toute la postérité, autrefois si nombreuse, de Charles d'Anjou s'étoit éteinte. Charles de Duraz étoit également l'unique héritier de Louis, roi de Hongrie, et ce vieux monarque avoit appelé son successeur auprès de lui, pour le former à l'art militaire (2). Dans cette cour guerrière, et au milieu d'une nation chevaleresque, Charles s'étoit accoutumé à mépriser le luxe et la mollesse de Naples. Il avoit aussi adopté la haine des Hongrois contre Jeanne, qui leur paroissoit toujours souillée du sang d'André, son premier mari. Louis de Hongrie avoit pardonné la mort de son frère, mais il n'avoit point oublié le forfait de la reine, il avoit embrassé le parti d'Urbain, et il regardoit comme un nouveau crime l'appui

(1) *Giornali Napoletani.* T. XXI, p. 1038.

(2) *Giannone Storia Civile del Regno di Napoli.* L. XXIII, c. 3.

que Jeanne donnoit à Clément, et ses efforts 1379.
pour étendre le schisme. Urbain VI chercha donc à déterminer le roi de Hongrie et Charles de Duraz à attaquer la reine, à la dépouiller du trône, et à s'emparer d'un héritage auquel ces princes avoient des droits. Cette négociation fut continuée avec activité pendant que Charles de Duraz se trouvoit dans la Marche Trévisane; il y commandoit les troupes que le roi de Hongrie avoit envoyées contre Venise dans la guerre de Chiozza.

Non-seulement la république florentine fut instruite de ces négociations, *elle apprit aussi* qu'un grand nombre d'émigrés florentins se réunissoient auprès de Charles de Duraz, et l'invitoient à traverser la Toscane pour se rendre dans le royaume. Ils l'assuroient que son approche suffiroit pour produire une révolution dans leur patrie, et ils lui promettoient de l'aider puissamment dès qu'eux-mêmes ils auroient recouvré leur ancienne influence. D'autres émigrés se rassembloient à Bologne, auprès de Giannuzzo de Salerne, un des capitaines de Charles de Duraz, et ces derniers donnoient plus d'inquiétude encore aux Florentins. La seigneurie envoya deux ambassadeurs au prince pour se concilier sa bonne volonté, ou, tout au moins, pour éclairer

1379. les intrigues dans lesquelles on l'engageoit; mais ces ambassadeurs, Tommaso Strozzi et Donato Barbadori, étant d'un parti différent, la contradiction entre leurs rapports augmenta, à leur retour, l'inquiétude et la défiance (1).

Au mois de novembre, cependant, on découvrit un complot formé par les Ciompi pour s'emparer de Figline, et d'autres châteaux du territoire florentin. Beaucoup d'hommes de la basse populace furent punis à cette occasion; mais les artisans demandoient avec instance que les juges condamnassent aussi les aristocrates dépossédés, les riches marchands, dont on connoissoit le mécontentement, et qu'on supposoit enveloppés dans les conjurations dévoilées (2).

Le 10 décembre, la seigneurie fut avertie qu'il existoit une nouvelle conspiration, et Jean Hawkwood, qui n'étoit pas alors au service de la république, promit d'en révéler

(1) *Marchione de Stefani.* L. X, R. 827, T. XV, p. 100. —*Leonardo Aretino Storie Fiorent.* L. IX. —*Scipione Ammirato.* L. XIV, p. 743.

(2) *Marchione de Stefani.* L. X, R. 824-826, p. 93. — Cet historien fatigant et insipide, comme à peu près tous ceux qui ont été publiés dans la volumineuse et pédantesque collection des *Delizie degli Eruditi Toscani*, devient d'un grand intérêt dans les mois de novembre et décembre 1379, parce qu'à cette époque il étoit lui-même prieur. Stéfani étoit du parti des arts mineurs.

le secret, moyennant une récompense de 1379.
vingt mille florins. Mais avant qu'on eut conclu ce marché avec lui, un comte Antonio Alberti dévoila cette même conspiration pour quelques centaines d'écus (1). Sur sa déposition, l'on arrêta Piero Albizzi, Filippo Strozzi, Jacopo Sacchetti, Donato Barbadori, Cipriano Mangioni, Giovanni Anselmi et quelques autres. Carlo Strozzi se déroba, par la fuite, aux archers; Pierre Albizzi auroit pu se défendre s'il avoit accepté les offres de ses amis rassemblés autour de lui (2).

Les prisonniers furent conduits devant les recteurs (3), qui, après les avoir examinés, déclarèrent chacun de leur côté ne trouver aucune raison pour les condamner au supplice. Cependant les consuls des arts et le peuple demandoient justice à grands cris. « Cette fois, disoient-ils, nous ne permettrons point qu'on fasse mourir des pauvres » et des gens sans aveu; les grands seuls » et les riches doivent périr ». Benedetto Alberti déclara que, si avant midi les recteurs

(1) *Marchione de Stefani.* L. 829, p. 105.

(2) *Leonardo Aretino.* L. IX.

(3) Par ce nom, l'on désignoit tous les juges étrangers; podestat, capitaine du peuple, et exécuteur, auxquels étoit confié le droit du glaive.

1379. ne faisoient pas justice, le peuple y pourvoiroit lui-même (1). Ces paroles échauffèrent davantage encore la populace, qui nomma quatre citoyens pour assister les recteurs, et les forcer à faire justice. En même-temps, on mit une garde devant leur palais et devant les prisons, pour les empêcher de s'enfuir eux-mêmes, ou de faire évader leurs prisonniers. Pendant la nuit, les juges continuèrent l'interrogatoire des prévenus; quelques-uns de ceux-ci se compromirent assez eux-mêmes par leurs réponses pour motiver une condamnation.

Le podestat fit exécuter, le matin, deux des accusés, et le capitaine de justice condamna également Filippo Strozzi et Giovanni Anselmi. Mais comme on alloit leur couper la tête, les cris épouvantables d'une femme remplirent de terreur les assistans. Les spectateurs, les gardes, les archers eux-mêmes s'enfuirent, ne doutant pas que les troupes de Charles de Duraz ne fussent entrées dans la ville, et ne vinssent délivrer les prisonniers. Ceux-ci, laissés seuls sur la place destinée aux exécutions, auroient pu s'enfuir eux-mêmes s'ils avoient suivi la foule. Mais Strozzi, en remontant avec fierté l'escalier

(1) *Marchione de Stefani*, R. 833, p. 114.

du palais de justice, répéta par deux fois à 1379.
son juge : « Dieu veuille, capitaine, qu'au-
» jourd'hui, tu aies fait ton devoir ! » Cependant la terreur publique fut bientôt calmée, les prisonniers furent ramenés sur la place, et ils eurent la tête tranchée (1).

Au moment de leur supplice, le peuple cria avec fureur, *les autres, les autres*. Le capitaine, Cante des Gabrielli d'Agobbio, qui n'avoit point trouvé dans leur interrogatoire de quoi motiver leur supplice, se retourna vers les assesseurs que la populace lui avoit donnés : « Allez, leur dit-il, vous autres, » faites-les mourir; pour moi qui les crois » innocens, je n'ordonnerai jamais leur sup- » plice. » Le peuple, qui étoit armé, répondit avec des cris furieux : « S'il ne les fait pas » mourir, nous taillerons en pièces et lui et » eux, et leurs parens, hommes, femmes » et enfans, et nous brûlerons leurs mai- » sons » (2).

Pendant que le tumulte duroit encore, Pierre des Albizzi fit comprendre à ses compagnons d'infortune que la fureur du peuple, et l'habitude qu'il avoit prise dans les deux

(1) *Marchione de Stefani*. R. 834, p. 116.

(2) *Marchione de Stefani*. R. 834, p. 119. — *Scipione Ammirato*. L. XIV, p. 746.

1379. dernières années, de faire répandre du sang, ne laissoit pour eux aucun espoir de salut; que s'ils échappoient à une sentence judiciaire, ce seroit pour être déchirés par le peuple, et voir tous leurs parens enveloppés dans leur malheur (1). Les prisonniers firent donc demander au capitaine de prescrire lui-même ce qu'il vouloit qu'ils confessassent, déclarant qu'ils étoient prêts à s'accuser de tout ce qu'il leur suggéreroit. Le capitaine répondit avec fermeté qu'il n'avoit garde de les engager à confesser des crimes qu'ils n'eussent point commis; que pour lui-même il n'avoit aucune crainte, et qu'eux n'en devoient non plus avoir aucune; mais qu'ils parlassent d'après leur conscience, puisque le nouvel interrogatoire qu'ils alloient subir décideroit de leur vie ou de leur mort. Les prévenus s'accusèrent alors d'avoir eu des correspondances avec les ennemis de l'État, et ils fournirent au juge des motifs suffisans pour justifier leur condamnation.

Cependant le capitaine communiqua encore ces aveux aux prieurs, avant de faire exécuter sa sentence, et il leur demanda leur avis; mais ceux-ci répondirent qu'ils étoient étrangers à l'administration de la justice, et

(1) *Marchione de Stefani.* R. 835, p. 120.

qu'ils ne vouloient point s'y entremettre. Les 1379.
assesseurs du capitaine, profitant contre lui des aveux des prisonniers, et la seigneurie l'ayant lâchement abandonné, ce juge n'eut plus rien à répondre aux clameurs de la populace, et le vendredi matin, avec une conscience déchirée, il envoya les prévenus au supplice. Tous à l'article de la mort protestèrent qu'ils mouroient innocens. Donato Barbadori, celui qui avoit soutenu avec tant de courage les intérêts de sa patrie devant le consistoire de Grégoire XI, n'étoit pas dans les prisons du capitaine du peuple, mais dans celles de l'exécuteur. Il fut condamné par ce dernier, et mourut de la même manière (1).

D'autres accusés, d'un nom moins illustre, furent ensuite conduits à l'échafaud. Ceux-ci, qui probablement étoient les seuls conspirateurs, loin de nier leur complot, se félicitèrent en mourant de ce que leur supplice n'empêcheroit pas le succès de leurs projets. Ils déclarèrent qu'ils étoient satisfaits de mourir pour l'ancien parti guelfe, et disposés à faire de nouveau ce qu'on les accusoit d'avoir fait (2).

(1) *Marchione de Stefani.* R. 834. p. 119.

(2) *Ib.* R. 839, p. 125.

1379. Tandis que le gouvernement des arts mineurs, en haine aux nobles, aux anciens citoyens du parti guelfe, et à la plus basse populace, recouroit à ces moyens odieux pour se soutenir, et qu'il se souilloit du sang le plus pur de la nation, les dangers redou-
1380. bloient pour lui au dehors. Charles de Duraz, qui avoit recueilli les émigrés florentins auprès de lui, s'étoit enfin déterminé à tenter la conquête du royaume de Naples. Urbain VI prononça, au commencement de l'année 1380, une sentence de déposition contre la reine Jeanne; il délia ses sujets de leur serment de fidélité, et fit prêcher contre elle une croisade (1). Charles de Duraz eut de son côté, des motifs plus pressans encore que les exhortations du pape, pour se déterminer à la guerre. La reine Jeanne entreprit de l'exclure de sa succession; elle crut ne pouvoir mieux faire pour y réussir, que d'adopter un prince guerrier, comme fils, à la place de ceux que lui avoit refusé la nature. Elle fit choix de Louis, comte d'Anjou, frère de Charles V, roi de France, et tuteur de son fils Charles VI. Elle espéroit que ce prince, tige de la seconde race des rois angevins de Naples, lui assureroit la puissante protection

(1) *Raynald. Annal. Eccles.* 1380. §. 1-3, T. XVII, p. 70.

de la France, et elle le présenta à ses sujets, par ses lettres patentes du 29 juin 1380, comme son fils et son successeur (1). 1380.

D'autre part, Giannuzzo de Salerne, que Charles de Duraz avoit envoyé devant lui à Bologne, avec trois cents lances, et trois cents Hongrois (2), prit à sa solde la compagnie de Saint-Georges ou des Italiens, qui étoit auparavant au service de l'église. Avec cette armée, il passa en Toscane. Tous les émigrés de cette province, se rassemblèrent sous ses drapeaux. Giannuzzo se flattoit d'opérer par leur moyen, à Florence et dans d'autres villes, des révolutions qui rendroient l'autorité à ses amis, et qui lui ouvriroient ensuite les trésors des républiques (3). Les Florentins, pour se mettre en défense, prirent à leur solde, Jean Hawkwood, et assemblèrent sous ses ordres, une armée de quinze cents lances (4).

Giannuzzo de Salerne parcourut les États de Sienne, Pérouse, Lucques et Pise, et il

(1) *Raynaldi Annales Eccles.* T. VI, p. 63.

(2) *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 521.

(3) *Marchione de Stefani.* L. X, R. 846-848, T. XV, p. 138-144.

(4) *Leon. Aretino.* L. IX. — *Marchione de Stefani.* L. XI, R. 852, T. XVI, p. 9. — *Scipione Ammirato.* L. XIV, p. 750.

1380. força ces républiques, à se racheter par des contributions, pour se soustraire au pillage de ses troupes. Il traversa aussi dans plusieurs sens, le territoire de Florence, mais Hawkwood le suivoit toujours de près, et empêchoit ses soldats de s'écarter pour piller.

Dans le même temps, Charles de Duraz avoit traversé la Vénétie, à la tête de cinq mille hongrois, et il étoit arrivé à Rimini (1). Il fit demander à la république florentine, de lui fournir de l'argent pour attaquer la reine Jeanne. La seigneurie répondit qu'elle étoit attachée par des traités et par une ancienne amitié, à la maison régnante à Naples; qu'elle voyoit avec douleur cette maison prête à se diviser et se combattre; qu'elle ne vouloit point décider entre des partis et des princes auxquels elle étoit également attachée; et qu'elle prioit Charles de recevoir un présent de quinze mille florins, non point comme un subside contre Jeanne, mais comme un témoignage impartial d'attachement (2). Charles de Duraz refusa ce présent et renvoya les ambasseurs florentins, avec courroux. Il fut introduit par ses partisans, le 14 septembre, dans Arezzo, et il permit aux émigrés

(1) *Marchione de Stefani.* L. XI, R. 860, p. 18.

(2) *Ib.* R. 867, p. 27.—*Leon. Aretino.* L. IX.

qui le suivoient, de massacrer un député florentin qui se trouvoit dans cette ville (1). 1380.
Après quelques actes d'hostilité, Charles offrit lui-même de se réconcilier avec les Florentins. La république avoit perdu son ancienne vigueur et sa fermeté, par la révolution qui avoit chassé l'aristocratie. Elle consentit, le 7 octobre, à avancer quarante mille florins à Charles de Duraz, qui furent défalqués sur la somme qu'elle devoit payer à l'église (2).

Charles de Duraz, qu'on appeloit aussi Charles *de la Paix*, se rendit ensuite à Rome, pour concerter avec le pape, les mesures qu'il avoit à prendre. Urbain VI lui accorda l'in- 1381.
vestiture du royaume de Naples, sous les mêmes conditions, et avec les mêmes réserves, que Clément IV avoit imposées à Charles I.er (3). Seulement il demanda, pour François Prignano, son neveu, qu'il avoit nommé prince de Capoue, des fiefs très-considérables, que le candidat au trône accorda

(1) C'étoit Giovanni de Mone, un des huit seigneurs de la guerre, qu'on avoit nommé les huit saints. *Marchione de Stefani.* L. XI, R. 870, p. 29.

(2) *Marchione de Stefani.* R. 873, p. 33. — *Leonard. Aretino.* L. IX. — *Sozomeni Pistoriensis. Hist.* p. 1118.

(3) *Raynaldus Annales Ecclesiast.* 1381, S. 1, p. 80.

1381. sans difficulté (1). Après que ces conventions eurent été arrêtées de part et d'autre, Charles de Duraz fut couronné à Rome, par le pape, sous le nom de Charles III (2).

Il y avoit déjà près de deux ans, que le prétendant au trône de Naples, annonçoit son projet d'invasion, et promenoit ses troupes au travers de l'Italie. C'étoit par une marche bien plus rapide, et avec des forces bien plus redoutables, que l'ancien Charles d'Anjou avoit, en 1266, conquis le royaume dont son arrière petite-fille alloit être dépouillée; mais Jeanne, d'autre part, n'avoit ni les talens, ni le courage de Manfred. La légèreté du peuple napolitain, sa haine contre le prince françois que la reine avoit adopté, et la préférence accordée par tous les Italiens, à Urbain VI, avoient aliéné les barons et les peuples contre la reine. D'ailleurs, tout esprit militaire étoit éteint dans le royaume de Naples, et le désordre des finances ne permettoit point de suppléer par des troupes mercenaires, au défaut de soldats nationaux. Aussi, Othon de Brunswick, le quatrième mari de la reine, ne put-il rassembler qu'une

(1) *Raynaldus Annales Eccles.* 1381, §. 26, p. 87.

(2) *Giannone Istoria civile del Regno di Napoli.* L. XXIII, c. 5.

poignée de soldats. Il plaça sa petite armée sur le chemin de Saint-Germain, pour fermer l'approche de Naples ; mais lorsque Charles lui offrit la bataille, le 28 juin, il se vit obligé de se replier sur Cancello et Maddaloni ; au bout de peu de jours, la supériorité de l'ennemi lui fit abandonner encore cette position. Il vint camper devant Naples, hors de la porte Capuane, tandis que Charles arrivoit par une autre route, au pont de la Madelaine, entre la ville et le Vésuve (1). 1381.

Les Napolitains envoyèrent des rafraîchissemens au nouveau roi, et l'invitèrent à entrer dans sa capitale. Othon de Brunswick voyoit d'heure en heure diminuer le nombre de ses soldats ; il ne pouvoit ni combattre le conquérant, ni défendre contre lui, une ville déterminée à lui ouvrir ses portes. Il tira quelque vengeance de la populace napolitaine, et s'achemina ensuite vers Averse, tandis que Charles III prit possession de Naples, le 16 juillet 1381 au soir, sans avoir encore livré une seule bataille, pour disputer le royaume qu'il venoit de conquérir (2).

La reine Jeanne s'étoit enfermée dans le château neuf, ou du palais, mais elle n'avoit

(1) *Giornali Napoletani.* T. XXI, p. 1041.

(2) *Ib.*, p. 1043.

1381. point eu la précaution de le pourvoir de vivres. Charles en entreprit aussitôt le siége; et, dès le 20 août, la reine se vit obligée à capituler. Elle promit de remettre, au bout de quatre jours, toutes ses forteresses, et sa personne elle-même, entre les mains de Charles de Duraz, si avant ce terme elle n'étoit pas secourue. Le duc Othon, son mari, qui jusqu'alors, avoit voulu réserver le peu de compagnons fidèles qui lui restoient, pour des temps plus heureux, résolut à cette nouvelle, de combattre, quoique sans espoir de vaincre. Le quatrième jour, il vint attaquer Charles de Duraz, mais son armée l'abandonna dès le commencement du combat, entre les mains de ses ennemis; le marquis de Montferrat, son pupile, fut tué comme il combattoit à ses côtés; lui-même il fut fait prisonnier; et la reine Jeanne, privée de sa dernière espérance, se livra le même jour entre les mains de son cousin, le prince de Duraz. Malgré les liens de la parenté, malgré le respect que pouvoit inspirer et son rang et son âge, elle fut traitée sans pitié par le vainqueur. Après trente-quatre ans de règne, elle éprouva le châtiment du crime commis dans sa jeunesse. Le 12 mai 1382, à ce qu'on assure, elle fut étouffée sous un lit de plume, au château de Muro, dans la basilicate où

elle étoit enfermée. On dit que le vieux roi de Hongrie conseilla lui-même ce supplice, et tira ainsi une vengeance tardive de la mort de son frère André (1). 1381.

La catastrophe de la reine Jeanne, causa une profonde douleur à Florence. Les citoyens de cette république avoient été dévoués à la maison d'Anjou, dès son établissement dans le royaume de Naples. Ils aimoient la reine Jeanne, comme petite-fille du roi Robert, et comme dernier rejeton de sa famille; ils l'aimoient à cause du bien qu'ils lui avoient fait, plutôt que pour celui qu'ils pouvoient attendre d'elle. Ils redoutoient l'emploi qu'un prince plus entreprenant et plus habile, feroit des forces de la plus belle partie de l'Italie. Le nouveau roi n'essaya point, il est vrai, de s'emparer des comtés de Forcalquier et de Provence; ils passèrent au fils adoptif de Jeanne. Mais Charles III étoit l'héritier reconnu de Louis de Hongrie. Avant les conquêtes des Turcs, l'Adriatique ouvroit, entre ces deux royaumes, une communication prompte et facile; et le monarque qui auroit

(1) *Giannone Istoria Civile.* L. XXIII, c. 5, p. 341. — *Tristani Caraccioli opusc. Historica.* T. XXII, p. 16. — Marie, sœur de Jeanne, fut aussi arrêtée et retenue en prison. Elle mourut bientôt après, non sans soupçon de poison. *Theodorici a Niem. historia schismat.* L. I, c. 25, p. 20.

1381. disposé de la valeur hongroise et de la richesse de Naples, pouvoit renverser à son gré la balance de l'Italie. Ceux qui gouvernoient Florence à cette époque, savoient que Charles de Duraz étoit entouré d'émigrés florentins, et qu'il s'étoit plusieurs fois associé aux complots des ennemis de la république. Cependant, ils lui envoyèrent une ambassade solemnelle pour se concilier sa faveur; et comme Charles ne songeoit alors qu'à s'affermir dans sa nouvelle conquête, il parut disposé à s'allier avec la république. Les arts mineurs, qui gouvernoient Florence, n'auroient point vu leur pouvoir renversé par un monarque étranger, si eux-mêmes ils n'avoient pas préparé leur chûte, par le vice de leur administration.

Deux citoyens d'ancienne et puissante famille, avoient eu une part principale à la révolution qui avoit mis la république sous la dépendance du bas peuple, c'étoient Giorgio Scali et Tommaso Strozzi. Des motifs personnels de haine ou de vengeance les avoient engagés dans ce parti; des motifs non moins personnels d'ambition et de cupidité continuoient à diriger leur conduite. Ils agissoient comme s'ils étoient devenus les maîtres de la république; et les vexations qu'ils exerçoient contre leurs ennemis, répondoient à

l'arrogance de leurs discours dans les conseils, 1381.
et à l'insolence de leur conduite (1).

Benedetto Alberti, qui avoit contribué bien aussi efficacement à la révolution, et dont la conduite, dans plus d'une circonstance, avoit été fort répréhensible, n'avoit point cherché cependant à acquérir par ses immenses richesses, une plus haute influence sur le gouvernement de son pays. Passionné pour la liberté et la démocratie, il les avoit établies par des voies condamnables, et il les avoit maintenues d'une manière plus condamnable encore, par des supplices. Cependant, il étoit demeuré fidèle dans son cœur aux principes d'humanité et de justice. Comme les ames généreuses, on ne le voyoit changer de parti, que pour passer du plus fort au plus foible, et depuis que ses amis étoient victorieux, il ne dissimuloit pas combien il étoit choqué de leur injustice et de leur orgueil (2).

Une dernière violence de Giorgio Scali engagea Benedetto Alberti à se prononcer hautement contre lui; et comme elle offensa en même-temps les tribunaux et le peuple,

(1) *Leonard. Aretin.* L. IX. — *Macchiavelli Istor. Fior.* L. III, p. 250.

(2) *Macchiavelli Istor. Fior.* L. III, p. 252.

1381. elle occasionna la ruine de Scali et de son parti. Parmi les créatures de Scali et de Strozzi, il y avoit des hommes qui faisoient le métier de délateurs; en révélant des conjurations toujours nouvelles, ils augmentoient la terreur du peuple, et le crédit de ses chefs. L'un d'eux ayant porté une accusation contre Giovanni Cambi, citoyen respecté, la calomnie fut prouvée avec évidence, en sorte que le capitaine du peuple fit arrêter le délateur, et voulut lui infliger la peine qu'il avoit cherché à faire tomber sur un innocent. Giorgio Scali employa les sollicitations les plus pressantes pour sauver sa créature, et, comme ses prières demeurèrent sans succès, il attaqua, de concert avec Tommaso Strozzi, le palais du capitaine du peuple, avec une troupe de gens armés; il s'en rendit maître
1382. le 13 janvier 1382, le livra au pillage, et délivra son prisonnier (1).

Une telle violation des lois et de l'ordre public, excita une indignation générale; le peuple se détacha entièrement de la cause des deux démagogues auxquels il avoit été jusqu'alors si dévoué. Le capitaine alla rendre aux prieurs la baguette du commandement,

(1) *Sozomeni Pistoriensis Histor.* p. 1121. — *Marchione de Stefani.* L. XI, R. 901, p. 67. — *Memorie Storiche di Ser Naddo da Montecatini. Delizie Erudit.* T. XVIII, p. 37.

déclarant que son honneur ne lui permettoit 1382.
pas d'administrer davantage la justice dans une ville où des violences aussi coupables en interrompoient le cours; et les prieurs, qui languissoient eux-mêmes de retirer le gouvernement des mains de la populace, jugèrent l'occasion convenable pour le tenter. Ils répondirent au capitaine du peuple : qu'il devoit reprendre l'autorité qu'il vouloit déposer, et l'employer à venger l'affront qu'il avoit reçu. Benedetto Alberti concourut avec la seigneurie à l'abaissement des chefs audacieux qui outrageoient la liberté. Tommaso Strozzi, prévenu à temps du danger qu'il couroit, eut le loisir de s'enfuir, mais Giorgio Scali fut arrêté chez lui, et vingt heures après son arrestation, il perdit la tête sur un échafaud, au milieu d'une multitude qui applaudissoit à son supplice.

Avant de mourir, Giorgio Scali se plaignit de ce que son mauvais sort et la haine de quelques-uns de ses concitoyens, l'avoient engagé à faire la cour à un peuple en qui ne se trouvoit ni foi ni reconnoissance. Ayant distingué ensuite Benedetto Alberti, parmi les citoyens armés, il s'écria : « Et toi, Bene-
» detto, tu consens donc à ce que j'éprouve,
» ce que je ne t'aurois jamais laissé éprouver,
» si j'étois où tu es. Mais je t'annonce que

1382. » ce jour, qui est le dernier de mes calamités, » sera le premier des tiennes. » C'est ainsi qu'il mourut au milieu de ses ennemis armés, qui se réjouissoient de sa mort (1).

La prédiction de Giorgio Scali fut accomplie; les anciennes familles regardèrent sa mort comme le signal d'un nouveau combat; la ville retentit du cri de *vive le parti guelfe*, et ce nom, qui n'étoit attaché à aucun principe politique, mais seulement à des affections héréditaires, désignoit alors les aristocrates. En effet, le 21 janvier, les nobles, les riches marchands et tout le parti des Albizzi s'emparèrent de la place publique, et ils créèrent une balie de cent citoyens, pour réformer l'État (2).

Toutes les lois révolutionnaires, portées pendant les trois années précédentes, furent supprimées par cette balie; tous ceux *qui*, depuis le 18 janvier 1378, avoient été exilés ou déclarés rebelles, furent rétablis dans tous leurs droits. D'autre part cependant, toutes les sentences d'admonition furent abolies; les prisons furent ouvertes à tous les prisonniers d'État, les deux corporations qui avoient été créées pour les arts inférieurs, furent dis-

(1) *Macchiavelli Ist. Fior.* L. III, p. 253.

(2) *Marchione de Stefani.* R. 902, P. 70.

soutes (1). L'ancien parti guelfe fut rétabli 1382.
dans toutes ses prééminences, et ses bannières portées dans toute la ville (2). Les arts mineurs furent exclus du gonfalon de justice, et après plusieurs combats, qui se renouvelèrent pendant tout le cours de l'année, entre les grands, les arts et le peuple, la part des arts mineurs fut enfin réduite au tiers des honneurs publics (3).

Mais le nouveau gouvernement ne fut pas moins rigoureux dans ses commencemens, que l'avoit été celui des plébeïens. Il exila les chefs de plusieurs familles illustres qui avoient favorisé la multitude; il exila de même un grand nombre d'hommes du peuple (4); il confina à Chiozza Michel de Lando, à qui sa patrie auroit dû plus de reconnoissance, pour l'avoir sauvée de la fureur des Ciompi (5); enfin, il persécuta Benedetto Alberti, qui, fidèle à ses principes plus qu'à son parti, se rangeoit toujours dans l'opposition contre

(1) *L'arte de Tintori e altri membri, e l'arte de Farsettai, barbieri, etc.*

(2) *Leon. Aretino.* L. IX. — *Sozomeni Pistoriensis Hist.* p. 1122. — *Marchione de Stefani.* L. XI, R. 904, p. 77.

(3) *Marchione de Stefani.* R. 915, p. 100.

(4) *Ib.* R. 910, p. 85.

(5) Le 14 mars 1382. *Marchione de Stefani.* R. 918, p. 108.

1382. toutes les tyrannies. A plusieurs reprises, le gouvernement témoigna la défiance ou la haine qu'il lui portoit. Mais ce ne fut qu'en 1387 qu'une nouvelle balie, chargée de réformer l'État et de resserrer l'aristocratie, osa enfin l'exiler (1). Benedetto Alberti, avant de partir, appela tous ses parens autour de lui, et, voyant qu'ils versoient des larmes, il leur dit : « Vous voyez, mes amis, comme la » fortune et me renverse et vous menace : je » ne m'en étonne point cependant, et vous- » mêmes vous ne devez point vous en étonner ; » car tel fut toujours le sort de ceux qui, » parmi beaucoup de méchans, voulurent de- » meurer justes, et qui s'efforcèrent de sou- » tenir ce que le grand nombre cherchoit à » renverser. L'amour de ma patrie me rap- » procha de Salvestro de Medici, le même » amour m'éloigna de Giorgio Scali, le même » sentiment encore a excité ma haine contre » ceux qui nous gouvernent aujourd'hui. » Ceux-ci n'ayant personne qui les châtie, » ne veulent souffrir non plus personne qui » ose les blâmer. Je consens à les délivrer » par mon exil de la crainte que je leur ins- » pire, en commun avec tous ceux qui dé- » testent leur tyrannie et leur scélératesse :

(1) *Memorie di Ser Naddo da Montecatini.* T. XVIII, p. 94.

» en me frappant, cependant, ils ont menacé » tous les autres.

» Je n'ai point de regrets pour moi-même; » car la patrie asservie ne peut m'ôter des » honneurs que je tiens de la patrie encore » libre, et le souvenir de ma vie passée me » causera plus de jouissance que l'exil que je » vais subir ne peut m'apporter de peines. Ce » qui m'afflige c'est le sort de ma patrie, » tombée sous le joug d'une aristocratie, et » soumise à son orgueil et à son avarice. Ce » qui m'afflige encore c'est votre sort; car » les maux qui finissent aujourd'hui pour moi, » commencent pour vous, et peut-être vous » accableront-ils plus qu'ils ne m'ont accablé. » Je vous exhorte, cependant, à fortifier vos » ames contre toutes les infortunes; et, puisque » plusieurs malheurs vous menacent, je vous » exhorte à vous conduire de manière que » lorsque vous en serez atteints, chacun recon- » noisse que vous n'avez pas attiré les calamités » par votre faute, et que vous y succombez en » hommes vertueux » (1). Benedetto Alberti partit ensuite pour la Terre-sainte; il visita en pélerin le sépulcre du sauveur; et comme il se mettoit en route pour revenir en Europe, il fut

(1) *Macchiavelli Ist. Fior.* L. III, p. 259.

atteint d'une maladie dont il mourut à Rhodes (1). Ses os furent rapportés dans sa patrie, et ensevelis avec honneur.

Ainsi, pendant trois ans, la fureur des partis avoit privé Florence de ce qu'elle avoit de plus illustre parmi ses hommes d'État. Le cours de la nature lui avoit déjà enlevé auparavant quelques-uns de ses citoyens qui, par leur haute réputation littéraire, ne contribuoient guère moins à sa gloire. Pétrarque étoit mort d'apoplexie, le 18 juillet 1374, dans sa petite maison d'Arqua, près de Padoue, au pied des monts Euganéens. C'étoit une retraite que François de Carrare, alors seigneur de Padoue, lui avoit accordée (2). Boccace mourut peu après, le 21 décembre 1375, et toute la société de gens de lettres dans laquelle Pétrarque avoit vécu, cette société que l'abbé de Sade a fait connoître par ses volumineux mémoires, étoit presqu'absolument détruite. Mais la république florentine, au milieu de ses révolutions, n'avoit point perdu le germe qui fait naître et qui multiplie les grands hommes. Malgré le supplice des citoyens qui avoient administré la république

(1) *Memorie Storiche di Ser Naddo de Montecatini.* T. XVIII, p. 99.

(2) Mémoires pour la vie de Pétrarque. *L. VI, T. III,* p. 798.

avec tant de gloire, de l'an 1360 à l'an 1378, de nouveaux hommes d'État s'avancèrent sur la scène, pour montrer dans la période suivante non moins de talens et de vertus. A Pétrarque et à ses amis avoient succédé de nouveaux littérateurs. Coluccio Salutati de Stignano avoit été nommé chancelier de la communauté, le 25 avril 1375, et il exerça pendant trente ans cette charge avec beaucoup d'éloquence et de talent. Visconti assuroit qu'il redoutoit plus l'effet d'une lettre de Coluccio, que les armes de mille cavaliers florentins (1). Leonardo Bruno, dit l'Arétin, étoit né en 1369; en lui se formoit l'un des historiens les plus éloquens et les plus judicieux qu'ait produit l'Italie, et la génération qui entroit sur la scène du monde comme l'autre se retiroit, devoit, non moins qu'elle, réunir la gloire des lettres et des arts à celle des vertus politiques.

(1) *Scipione Ammirato.* L. XIII, p. 692. — *Tiraboschi, Storia della letteratura Ital.* L. III, c. 3, §. 21, T. V, p. 571.

CHAPITRE LI.

Affaires de l'Orient. — Guerre des Génois en Chypre. — Quatrième guerre de Venise et Gênes; prise et reprise de Chiozza. Paix de Turin.

1372—1381.

La même année qui avoit été signalée par la naissance du grand schisme d'Occident, et par la sanglante révolution des Ciompi à Florence, vit éclater aussi la guerre meurtrière de Chiozza, la quatrième des guerres maritimes entre Venise et Gênes, et celle qui exposa ces deux puissantes républiques aux plus extrêmes dangers. C'est loin de l'Italie, et des intérêts dont nous venons de nous occuper, qu'il faut aller chercher la cause de cette guerre acharnée.

Toute l'existence des républiques maritimes est peu liée à l'histoire du reste de l'Italie. Les seigneuries de Venise et de Gênes sembloient le plus souvent indifférentes aux révolutions des provinces limitrophes, tandis que toute leur attention étoit fixée sur les

régions du Levant. Leur commerce et leurs colonies dans la Turquie et la Grèce étoient la source principale des richesses du peuple et de la puissance de l'État ; et les passions publiques et privées ne paroissoient excitées que par les intérêts et les révolutions de ces contrées lointaines.

La situation des républiques maritimes les isoloit, et leur permettoit de se considérer comme absolument détachées du continent italien. Les montagnes qui entourent la Ligurie séparoient cette province de la Lombardie, comme les lagunes en séparent Venise. Dans un temps où la cavalerie pesante faisoit toute la force des armées, il étoit presqu'impossible de conquérir un pays où les chevaux ne pouvoient manœuvrer. L'attention que les deux républiques donnoient aux affaires du Levant, n'étoit donc point distraite par le soin de leur sûreté. La région d'où elles tiroient leur subsistance et leur richesse étoit toujours le siége du commerce du monde. La barbarie des Turcs n'avoit point eu sur les provinces de leur domination une influence aussi funeste que l'a eue depuis leur nonchalance. Leurs États étoient encore enrichis par quelques manufactures, et par le commerce de l'Inde ; les Arabes et les Grecs, qui leur étoient soumis, n'avoient point encore

renoncé ni au luxe, qui a besoin du commerce, ni à l'industrie qui l'alimente.

Les Turcs étoient désormais les vrais dominateurs de l'Orient, et l'on appeloit déjà mers de Turquie les parages nommés auparavant mers de la Grèce. La décadence de l'empire d'Orient avoit été singulièrement rapide. Dans les premières années du quatorzième siècle, Andronic l'ancien avoit perdu toute l'Asie mineure, et toutes les possessions des Grecs au-delà du Bosphore et de l'Hellespont. Au milieu du même siècle, Cantacusène introduisit les Turcs en Europe, pour les employer comme auxiliaires dans ses guerres civiles, et son successeur Paléologue, qui avoit été son pupile et son rival, perdit, pendant la durée de son règne, de 1355 à 1391, toutes les provinces de l'empire en Europe. Elles passèrent toutes au pouvoir d'Amurath I. « Fermes les portes de ta ville, » pour régner dans l'enceinte de ses murs », faisoit dire le successeur d'Amurath au fils de Jean Paléologue : « car tout ce qui est » en dehors de cette enceinte est à moi » (1).

Constantinople même n'étoit guère moins dépendante des Turcs que les campagnes que

(1) *Historia Byzantina Nepotis Michaelis Ducæ*. T. XIX, *Scr. Byz.* a. 13, p. 20.

ceux-ci avoient soumises. Jean Paléologue, plongé dans la débauche, cherchoit, par de lâches plaisirs, à s'étourdir sur la ruine de son empire (1). Tributaire et vassal du sultan, il s'étoit engagé à servir sous ses ordres, ou à se faire remplacer dans le camp des Turcs par un de ses fils. Tandis que, de concert avec Amurath, il combattoit contre les Hongrois, Andronic, son fils aîné, entra dans un complot avec un fils d'Amurath. Le projet de ces jeunes ambitieux paroît avoir été de détrôner en même-temps le sultan et l'empereur; mais leurs menées furent découvertes par Amurath; il punit de mort son fils; et il ordonna au monarque grec de punir aussi le sien. Jean Paléologue n'étoit pas convaincu du crime du prince, mais sa lâcheté lui fit faire ce que la colère ou la soif de vengeance ne lui suggéroit point; il fit ôter la vue à son fils et son petit-fils, dont le dernier étoit un enfant en bas âge, et il désigna, pour succéder à la couronne, Manuel, le second de ses enfans (2).

(1) *Historia Byzantina Nepotis Michaelis Ducæ.* T. XIX, *Scr. Byz.* c. 12, p. 17.

(2) *Phranza Protovestiarius.* L. I, c. 16, p. 18. *Scr. Byz.* T. XXIII. — *Ducas Michaelis Nepos.* c. 12, p. 17. — *Raphain Caresino, Cancellarius Venetus Chronic. R. It.* T. XII, p. 443.

Pendant que l'empire grec comprenoit encore plusieurs milliers de lieues carrées, nous avons pu nous étonner de l'audace et de la puissance de la colonie génoise établie à Galata; mais à présent qu'il étoit presque réduit à une seule ville, que son chef ne se refusoit à aucune bassesse, à aucun acte dénaturé, lorsque le sultan commandoit, on ne doit plus s'étonner de voir les Génois de Galata balancer toutes les forces de l'empereur, et leur affection ou leur haine occasionner de fréquentes révolutions à Constantinople. La part qu'ils prirent aux intrigues de la cour grecque fut la cause première de la guerre de Chiozza.

Paléologue avoit enfermé son fils et son petit-fils dans la tour d'Anema, proche de Galata. Les Génois eurent pitié de ces deux malheureux princes, et les firent évader, après deux ans de captivité. Le supplice des Paléologue n'avoit été exécuté qu'à demi, et les médecins italiens réussirent à faire recouvrer l'un de ses yeux à Andronic, et à rendre à son fils Jean une vue louche et foible (1). Lorsque ces deux princes ne furent plus dans l'absolue dépendance où les mettoit leur cécité, les Génois les déclarèrent

(1) *Ducas Michaelis Nepos.* c. 12, p. 18.

capables de régner, et leur offrirent de les placer sur le trône, pourvu qu'en récompense Andronic leur cédât l'île de Ténédos; cette île, située presque à l'embouchure de l'Hellespont, commande cet important passage, et ouvre ou ferme l'entrée de la Propontide et de la mer Noire. Le traité fut signé au mois d'août 1376. Les Génois attaquèrent alors Constantinople, ils furent secondés par les ennemis de l'empereur régnant; avec leur aide, ils mirent l'aveugle Andronic sur le trône, tandis que Jean et ses deux fils furent enfermés dans la même prison d'où Andronic avoit été tiré (1).

Après cette révolution, les Génois envoyèrent deux galères pour prendre possession de Ténédos. Ils étoient munis, à cet effet, des ordres qu'Andronic adressoit au gouverneur de l'île. Mais celui-ci, attaché, ainsi que les habitans, à l'empereur détrôné, refusa de reconnoître les deux monarques aveugles; il ferma son port aux Génois; et, voyant bientôt qu'il ne pourroit se défendre contr'eux par ses seules forces, il implora le secours de Donato Trono, amiral de la flotte vénitienne, qui revenoit de la

(1) *Daniele Chinazzo della guerra di Chiozza.* T. XV. *Rer. Ital.* p. 711. — *Raphaïn Caresino Chronic.* T. XII, p. 443.

mer Noire, et il lui consigna Ténédos avec ses forteresses. Le sénat de Venise, qui connoissoit toute l'importance de cette île, y envoya aussitôt deux provéditeurs, avec une forte garnison, et les sommes nécessaires pour mettre les châteaux en état de défense. Les Génois, irrités, engagèrent Andronic à faire arrêter le bayle avec tous les Vénitiens établis à Constantinople, et ils prêtèrent à l'empereur douze galères, pour entreprendre le siége de Ténédos. Cependant ils ne déclarèrent point eux-mêmes la guerre aux Vénitiens, et ils ne se mêlèrent au combat que comme auxiliaires des Grecs (1).

Dans un autre royaume du Levant, les Génois soutenoient une guerre à laquelle les Vénitiens devoient, à leur tour, prendre part. Pierre de Lusignan, roi de Chypre, avoit été tué en 1372 par ses propres frères à Nicosie, sa capitale; son fils, encore enfant, nommé Pierre comme lui, avoit été désigné pour lui succéder. Les Vénitiens et les Génois, qui avoient en Chypre de puissans établissemens, prétendoient les uns et les autres occuper la place d'honneur à la cérémonie du couronnement. Les oncles du jeune roi,

(1) *Daniele Chinazzo guerra di Chiozza.* p. 711. — *Marin Sanuto vite de Duchi di Venezia.* p. 680.

décidèrent la contestation de ces deux peuples en faveur des Vénitiens (1) ; mais les Génois ne voulurent point se soumettre à leur jugement, et ils se rendirent au palais avec des armes sous leurs manteaux, pour s'emparer de force du poste qu'ils croyoient leur être dû. Les oncles du roi en furent instruits et les firent arrêter ; les armes qu'on trouva sur eux furent données en preuve d'un complot contre le roi lui-même, dont on les accusa, et sans instruire autrement leur procès, on les précipita tous du haut d'une tour. La fureur des Cypriotes ne se borna pas à faire mourir les Génois qui s'étoient rendus au palais, elle s'étendit à tous leurs compatriotes dans toutes les parties de l'île ; tous furent massacrés, les biens de tous furent livrés au pillage, et le seul Génois qui échappa, pour porter dans sa patrie la nouvelle de cet horrible massacre, avoit été grièvement blessé au visage, et laissé pour mort sur le carreau (2).

Les Génois, impatiens de tirer vengeance d'un tel outrage, tandis qu'ils armoient une flotte formidable, envoyèrent immédiatement Damiano Catani dans les mers de Chypre,

(1) *Marin Sanuto vite de Duchi di Venezia.* p. 679.

(2) *Uberti Folietæ Hist. Genuensis.* L. VIII, p. 459.

avec sept galères, pour faire ressentir aux Cypriotes les premiers effets de leur courroux. Catani remporta des avantages fort supérieurs à ce qu'on devoit attendre d'une aussi foible escadre. Par des attaques rapides et imprévues, il s'empara de Nicosie le 16 juin 1373, et de Paphos le 23 du même mois (1). Soixante et dix jeunes femmes de cette île, autrefois consacrée à Vénus, tombèrent en son pouvoir dans une surprise; mais, malgré les murmures de ses matelots, il renvoya ces beautés grecques à leurs pères ou à leurs maris, sans permettre qu'il leur fût fait aucun outrage. « Ce n'est pas pour enlever de tels captifs » que notre patrie nous a envoyés ici », répondit-il à ceux qui lui reprochoient de ne pas savoir user de la victoire.

Tandis que, par cette conduite, Damiano Catani inspiroit aux Cypriotes la plus haute idée de sa modération et de sa vertu, il excitoit, par ses victoires et ses négociations, une défiance réciproque entre les membres du conseil de régence. On soupçonnoit qu'il avoit des intelligences parmi les grands, et on n'osoit prendre contre lui aucune mesure vigoureuse. Sur ces entrefaites; Pierre de Campo Fregoso, frère du doge de Gênes,

(1) *Georgius Stella Annales Genuenses.* p. 1104.

arriva devant Famagosta, le 3 octobre 1373, avec trente-six galères et quatorze mille hommes de débarquement. Dès le 10 du même mois, Famagosta fut prise; le jeune roi, avec ses oncles et son conseil, tombèrent au pouvoir des vainqueurs, et l'île entière fut soumise. Cependant les Génois punirent avec modération l'offense qui leur avoit fait prendre les armes; ils ne livrèrent au dernier supplice que trois des gentilshommes qui avoient dirigé le massacre de leurs compatriotes; ils envoyèrent à Gênes un des oncles du roi, et les fils de l'autre, qui portoient le titre de princes d'Antioche, avec soixante otages de la première noblesse; ils laissèrent enfin une garnison à Famagosta, pour tenir par elle le reste de l'île dans la soumission; mais ils rendirent à Pierre de Lusignan son royaume, sous l'obligation de payer un tribut annuel de quarante mille florins à la république (1).

Le roi de Chypre et son peuple, réduits à la discrétion du conquérant, auroient pu s'attendre, après une aussi mortelle offense, à un traitement bien plus rigoureux. Mais Pierre de Lusignan ne pouvoit pardonner aux Génois ni le danger qu'il avoit couru, ni la dépendance où il étoit resté. Dès qu'il apprit que

(1) *Georgius Stella Annal. Genuenses.* T. XVII, p. 1105.

la dispute pour la possession de Ténédos pouvoit allumer la guerre entre les Vénitiens et les Génois, il sollicita l'alliance des premiers, et il chercha, de concert avec eux, les moyens de chasser les troupes étrangères qui occupoient Famagosta (1).

En même-temps, le roi de Chypre épousa Violante, fille de Bernabos Visconti, seigneur de Milan, et il profita de cette alliance pour susciter aux Génois de nouveaux ennemis. Il demanda que les cent mille florins que Bernabos donnoit pour dot à sa fille, fussent employés par ce seigneur à faire la guerre en Ligurie (2). En effet, à la sollicitation de Visconti, les marquis de Carreto se révoltèrent, et enlevèrent à la république Castel-Franco, Noli et Albenga (3).

Les Génois attribuoient à la haine et à la jalousie des Vénitiens toutes les guerres où ils se trouvoient engagés en Grèce, en Chypre et dans les montagnes de la Ligurie. De leur côté, ils cherchèrent à réveiller le courage ou à aiguiser la haine des ennemis de Venise, pour opposer à la ligue formée contre eux une ligue de forces égales.

(1) *Ubertus Folieta Histor. Genuensis.* L. VIII, p. 462. — *Marin Sanuto, Storia de Duchi di Venezia.* p. 681.

(2) *Bernard. Corio Storie Milanesi.* P. III, p. 250.

(3) *Georgii Stellæ Ann. Genuenses.* p. 1108.

Ils s'adressèrent d'abord à François de Carrare, seigneur de Padoue, dont l'inimitié contre les Vénitiens avoit commencé en 1356, avec la guerre des Hongrois. Ce prince avoit fourni des vivres au roi Louis, lorsqu'il attaquoit la république, et celle-ci n'avoit jamais pardonné ce mauvais office à François de Carrare. Le seigneur de Padoue, sans cesse en butte au ressentiment des Vénitiens, essaya d'acquérir, par un attentat audacieux, une influence sur les conseils de la république qui modérât leur haine. Ses espions l'instruisoient chaque matin de ce qui s'étoit fait la veille au sénat; Padoue est à peine à vingt milles de Venise, et le territoire du seigneur de Carrare s'étendoit jusqu'au bord des lagunes. Une nuit, ce seigneur fit enlever par ses gondoliers, dans leurs maisons, tous les sénateurs vénitiens qui avoient parlé contre lui avec le plus de véhémence. Il les fit conduire à Padoue, dans son palais; et, leur rappelant les discours offensans qu'ils avoient tenus contre lui, il les menaça de les faire tous mourir. Cependant il s'adoucit ensuite, et il leur accorda la vie et la liberté, pourvu qu'ils fissent serment de couvrir cette aventure d'un profond silence, et d'apporter à l'avenir plus de bienveillance pour lui dans leurs délibérations. Carrare les avertit, en les

congédiant, qu'il lui seroit plus facile de les faire punir d'un parjure par un coup de poignard, qu'il ne l'avoit été de les enlever du sein de leur famille et de leur patrie. Il les fit ensuite reporter de nuit sur le rivage de Venise.

La religion du serment ou la crainte engagèrent les sénateurs vénitiens à garder le secret qu'ils avoient promis d'observer: ce ne fut qu'après plusieurs années que cet attentat fut révélé par les bandits eux-mêmes qui avoient été employés par le seigneur de Padoue. Les Vénitiens pourvurent, par une garde plus vigilante, à la sûreté de leur ville, et ils résolurent de se venger de l'effroi que François de Carrare avoit inspiré à plusieurs d'entr'eux (1).

Ils attaquèrent l'État de Padoue au mois d'octobre 1372. Le roi de Hongrie, qui n'avoit point oublié les bons offices de François de Carrare, envoya Etienne Laczk, vayvode de Transylvanie, au secours de ce seigneur. Mais le vayvode fut fait prisonnier dans une bataille qu'il livra aux Vénitiens le 1.er juillet 1373, et ses soldats refusèrent de combattre jusqu'à ce que leur général eût été racheté. François de Carrare fut ainsi forcé, par ses alliés mêmes,

(1) *Daniele Chinazzo Storia di Chiozza.* p. 702.

à signer, le 23 septembre 1373, une paix humiliante. Son fils vint à Venise demander au doge pardon, à genoux, de l'avoir attaqué injustement, et il promit de payer en dix ans, à la seigneurie, trois cent cinquante mille florins pour les frais de la guerre (1).

Cette dernière humiliation avoit redoublé la haine du seigneur de Carrare; l'alliance que lui offroient les Génois lui parut une occasion de se venger, il l'accepta avec empressement. Avant d'annoncer ses intentions, il fit à Venise même d'immenses approvisionnemens de sel et d'épiceries, afin que ses sujets pussent se passer, pendant cinq ans, de tout commerce maritime. En même-temps il entra en négociation avec tous les princes jaloux des richesses de Venise, ou offensés de son orgueil. Ce peuple, leur disoit-il, à une politique éclairée et persévérante, joint tant de courage et tant de richesses, que, s'il gagne une fois un établissement en terre-ferme, il ne tardera pas à dominer sur l'Italie avec le même orgueil avec lequel il domine déjà sur les mers. Le roi de Hongrie, le patriarche d'Aquilée, seigneur de Friuli, les frères de la Scala, seigneurs de Vérone, la communauté d'Ancone, le duc d'Autriche et

(1) *Daniele Chinazzo guerra di Chiozza.* p. 707.

la reine de Naples, déterminés par les sollicitations de François de Carrare, acceptèrent l'alliance des Génois, et se disposèrent à combattre les Vénitiens (1).

1378. La guerre préparée par toutes ces négociations éclata en effet en 1378, d'une extrémité à l'autre de la Lombardie. Bernabos Visconti, qui avoit à sa solde les principaux capitaines aventuriers, envoya la compagnie françoise de l'étoile dans la Ligurie. Cette armée traversa la rivière de Ponent, dévasta la Polsevera, et pénétra jusqu'à Saint-Pierre d'Arena. Elle se retira ensuite, moyennant une grosse somme d'argent que le doge de Gênes envoya à ses chefs (2). Jean Hawkwood et le comte Lucio Lando avoient en même-temps conduit une autre armée de Bernabos dans l'État de Vérone (3). Tandis que Jean Obizzi, général de François de Carrare, faisoit des incursions dans l'État vénitien, et que le vayvode de Transylvanie dévastoit le territoire de Trévise (4). De toutes parts on combattoit, de toutes parts les campagnes étoient abandonnées

(1) *Daniele Chinazzo guerra di Chiozza.* p. 712. — *Raphaïn Caresino Chron. Venetum.* p. 444.

(2) *Ubertus Folieta Genuens. Histor.* L. VIII, p. 465.

(3) *Daniele Chinazzo guerra di Chiozza.* p. 712.

(4) *Ib.* p. 717.

au pillage, et cependant il ne se portoit sur le continent aucun coup décisif. 1378.

Les armées de terre n'étoient composées que de mercenaires indifférens à la querelle qu'ils soutenoient; mais sur les flottes des deux républiques les citoyens de Gênes et de Venise combattoient en personne, et la haine qu'ils se portoient redoubloit leur acharnement. Néanmoins, dans la première année, les matelots, dispersés par le commerce sur toutes les mers, n'avoient pu être rappelés au service de leur patrie; moins de galères étoient armées, et elles étoient dispersées à de plus grandes distances. Aaron Stroppa commandoit dix vaisseaux génois dans les mers de Constantinople; il attaqua Lemnos ou Stalymène, qui appartenoit aux Vénitiens, et s'en empara; il forma aussi le siége de Ténédos, mais la garnison vénitienne rendit toutes ses tentatives infructueuses (1).

Une autre flotte de dix galères devoit, sous le commandement de Louis de Fiesque, protéger la navigation des Génois dans la mer de Toscane. Les Vénitiens envoyèrent dans la même mer, Vettor Pisani, le plus illustre et le plus habile de leurs amiraux, avec quatorze galères. Les deux escadres se

(1) *Ubertus Folieta Genuens. Histor.* L. VIII, p. 463.

1378. rencontrèrent au mois de juillet, proche du rivage d'Antium. Une tempête soulevoit des vagues gigantesques, et les brisoit contre le promontoire de Neptune. Les galères, penchées sur le côté, et sans cesse en danger d'échouer sur le rivage, ralentissoient leur manœuvre pour se combattre avec acharnement; la fureur des hommes surpassoit celle des élémens; mais les Génois, moins nombreux, succombèrent enfin; une de leurs galères vint se briser contre la côte, cinq furent prises par Pisani, et quatre réussirent à s'échapper (1).

La jeune épouse du roi de Chypre, fille de Bernabos Visconti, fut conduite dans son île par six galères vénitiennes; celles-ci, à leur arrivée, se réunirent à cinq galères catalanes que Pierre de Lusignan avoit prises à sa solde; ensemble elles formèrent le siége de Famagosta, tandis que le roi de Chypre les secondoit avec une armée de dix mille hommes. Après un combat acharné, les Vénitiens pénétrèrent dans le port, et y brûlèrent quelques vaisseaux génois; mais lorsqu'ils voulurent ensuite donner l'assaut aux murs de la ville, ils en furent repoussés avec tant

(1) *Daniele Chinazzo guerra di Chiozza.* p. 714. — *Laugier, Hist. de Venise*, L. XV, T. IV, p. 270.

de perte, qu'ils abandonnèrent et le port dont ils s'étoient rendus maîtres, et même les mers de Chypre (1). 1378.

Les deux peuples se portoient mutuellement des coups plus dangereux encore dans le golfe de Venise. Lucien Doria, grand amiral des Génois, y avoit conduit vingt-deux galères; et il avoit trouvé à Zara des secours de tout genre que le roi de Hongrie avoit fait préparer pour ses alliés. D'autre part, Vettor Pisani, rappelé par le sénat vénitien, avoit ramené dans le golfe une flotte de vingt-cinq galères, pour protéger le commerce de sa patrie et les convois de vivres qu'elle tiroit de la Pouille. Pisani reprit au roi de Hongrie les villes de Cattaro, de Sebenigo et d'Arbo, qu'on lui avoit cédées à la fin de la guerre précédente (2). Dans le même temps, Lucien Doria prenoit Rovigno, dans l'Istrie, pilloit et brûloit Grado et Caorlo, et répandoit l'alarme jusque dans le port de Venise (3).

Vettor Pisani, qui tenoit la mer depuis fort long-temps, fit, au mois de janvier 1379, demander à la seigneurie la permission de 1379.

(1) *Ubertus Folieta Genuens. histor.* L. VIII, p. 464. — *Daniele Chinazzo della guerra di Chiozzia.* p. 715.

(2) *Daniele Chinazzo.* p. 718.

(3) *Ib.* p. 720.

1379. ramener sa flotte à Venise, pour reposer sa chiourme. Le sénat craignit que Doria, maître, en quelque sorte, du golfe, ne bloquât la flotte vénitienne dans le port. Il refusa de recevoir son amiral, et Pisani fut obligé de passer l'hiver à manœuvrer sur les côtes d'Istrie. La maladie se manifesta dans ses équipages, et des milliers de matelots qui, toujours en face de Pola, soupiroient après le repos, sur ce rivage hospitalier, moururent dans leurs prisons flottantes, et trouvèrent leur sépulture dans les flots (1). Pisani étoit enfin entré dans le port de cette ville, après avoir fait un nouveau voyage dans la Pouille, lorsque Lucien Doria parut avec sa flotte de vingt-deux galères, le 29 mai 1379, à trois milles de distance. Les marins vénitiens, impatiens de terminer leur longue captivité, forcèrent leur amiral à sortir du port avec ses vingt-quatre galères, pour demander le combat (2). On remplaça comme on put les matelots que la maladie avoit enlevés, en faisant monter des habitans

(1) *Daniele Chinazzo guerra di Chiozzia.* p. 719. — *Marin Sanuto vite de Duchi.* p. 683. — *Laugier, Hist. de Venise.* L. XV, T. IV, p. 292.

(2) *Marin Sanuto vite de Duchi di Venezia.* p. 684. — *Naugerio Storia Veneziana.* p. 1058.

de Pola sur la flotte, avec quelques troupes 1378
de débarquement (1). Pisani tenta vainement de suppléer, par sa valeur, à la foiblesse de ses équipages. Il attaqua avec fureur les Génois, dont l'amiral Lucien Doria fut tué au commencement du combat; mais Ambroise Doria, son frère, prit aussitôt le commandement de la flotte : les Génois, animés par le désir de venger leur amiral, redoublèrent leurs efforts; en une heure et demie la bataille fut décidée, quinze galères vénitiennes furent prises, dix-neuf cents prisonniers, parmi lesquels on comptoit vingt-quatre membres du grand conseil, demeurèrent au pouvoir des vainqueurs, et Vettor Pisani, qui s'étoit réfugié à Venise avec sept vaisseaux seulement, fut jeté en prison à son arrivée, comme s'il étoit responsable de sa mauvaise fortune (2).

La flotte victorieuse des Génois fut bientôt augmentée jusqu'au nombre de quarante-sept galères, par Pierre Doria, que la seigneurie envoya dans le golfe pour succéder à Lucien. Le nouvel amiral s'avança jusqu'à Saint-Nicolas

(1) *Ubertus Folieta Histor. Genuens.* L. VIII, p. 466.

(2) *Daniele Chinazzo.* p. 720. — *Marin Sanuto Storia de Duchi di Venezia.* p. 685. — *Raphaïn Caresino Chron. Venetum.* p. 446.

1379. in Lido, une des ouvertures de la lagune, pour concerter ses mesures avec le seigneur de Padoue; ensuite il parut, le 6 août, devant le port de Chiozza avec la flotte qu'il commandoit (1).

La lagune qui sépare Venise du continent, et qui, à la chûte de l'empire romain, sauva les îles qu'elle enferme de l'invasion des Barbares, est aussi pourvue, du côté de la mer, d'une fortification naturelle. Un cordon d'îles longues et étroites forme comme un boulevard contre la haute mer. Nulle part il n'a plus de mille pas de largeur, tandis que sa longueur est de trente-cinq milles. On le nomme l'*Aggere*, et sur lui reposent les murailles fameuses nommées *Muracci*. Six ouvertures, qui de la haute mer communiquent à la lagune, ont coupé l'*Aggere* en autant d'îles allongées; chacune de ces ouvertures est considérée comme un port (2). Quelques canaux plus étroits coupent aussi les grandes îles; et, plus au midi, les ouvertures de Brondolo et de Fossone, qui

(1) *Georgio Stella Annales Genuenses*. p. 1111. — *Daniele Chinazzo*. p. 723.

(2) Les six ouvertures, du levant au couchant, sont nommées *Treporti*, *Lido grande*, *Sant'-Erasmo*, *due Castelli* ou *San-Niccolò*, *Malamocco*, et *Chiozza*.

servent d'embouchure à la Brenta et à l'Adige, 1379.
communiquent aussi avec la lagune.

Le sénat de Venise, après la défaite de Pola, s'étoit hâté de fermer toutes les ouvertures de la lagune. Une triple chaîne fut tendue au travers de chaque port; de place en place elle étoit défendue par des *sandoni*, grands vaisseaux immobiles chargés de machines de guerre et de soldats. Dans quelques endroits, les Vénitiens ajoutèrent à ces chaînes une espèce de fortification flottante, composée de poutres énormes artistement liées ensemble, et qui *sembloient* rendre toute approche *impossible* (1).

Pierre Doria, après avoir parcouru toute la longueur de l'Aggere, résolut d'attaquer de préférence l'ouverture de Chiozza, à vingt-cinq milles au midi de Venise. François de Carrare, *instruit* de son dessein, avoit préparé à Padoue *cent barques armées*; il les fit descendre vers Chiozza par les canaux de la Brenta, et cette flotille attaqua par derrière la chaîne qui fermoit le port, et ses fortifications mouvantes, tandis que Pierre Doria l'attaquoit de face. Le sandone, ou vaisseau immobile qui étoit placé entre ces deux ennemis, ne put pas faire une longue

(1) *Ubertus Folieta Hist. Genuens.* L. VIII, p. 470.

1379. résistance ; les soldats qui le gardoient s'enfuirent le 12 août 1379, après y avoir mis le feu (1).

Ayant ainsi conquis l'entrée de la lagune, les Génois mirent le siége devant la ville de Chiozza, pour s'assurer la possession de son port. François de Carrare fit passer une moitié de son armée dans l'île de Brondolo, sur le côté intérieur de laquelle Chiozza est bâtie ; les Génois débarquèrent une partie de leurs troupes pour le seconder, et l'armée des assiégeans, en comptant les forces de terre et de mer, se trouva forte de vingt-quatre mille hommes. Les Vénitiens avoient fait entrer trois mille soldats dans la ville, dont tous les habitans faisoient aussi le service militaire. Un faubourg, nommé *Chiozza Piccola*, fut bientôt emporté par les assiégeans. Il communiquoit à la ville par un pont d'un quart de mille de longueur, qui traversoit des bas-fonds et des lagunes. Les Vénitiens occupoient encore ce pont le 16 août, lorsqu'un marin génois parvint à conduire dessous un bateau incendiaire. Les flammes et la fumée qu'on vit s'élever tout-à-coup, firent croire aux Vénitiens que le pont qui

(1) *Daniele Chinazzo*. p. 725. — *Marin Sanudo vite de Duchi di Ven*. p. 689.

les portoit étoit en feu. Ils s'enfuirent, saisis 1379.
d'une terreur panique, et ils furent poursuivis si rapidement qu'ils n'eurent pas le temps de lever après eux les ponts-levis. Les Génois et les Padouans entrèrent avec eux dans Chiozza, et se rendirent maîtres de la ville. Huit cent soixante Vénitiens avoient péri en la défendant. Trois mille huit cents prisonniers demeurèrent entre les mains des vainqueurs (1).

Les Génois prirent possession de Chiozza au nom de François de Carrare, et déclarèrent que cette ville demeureroit soumise au seigneur de Padoue. C'étoit une des conditions du traité qu'ils avoient fait avec lui. Cependant leur conquête assuroit désormais leur communication avec les ennemis des Vénitiens sur le continent. Elle leur ouvroit, avec la lagune, la ville même de Venise (2), dont Chiozza étoit comme un bastion avancé. Aussi la consternation que cette nouvelle répandit parmi les Vénitiens fut-elle extrême. Le peuple se rassembloit autour du palais de Saint-Marc, en poussant des gémissemens; il supplioit la seigneurie de rechercher la paix, de la faire à tout prix, et de sauver

(1) *Daniele Chinazzo guerra di Chiozza.* p. 726.

(2) *Raphaïn Caresino Chron. Venet.* p. 447.

1379. ainsi la république de sa ruine dernière (1). Les vertus républicaines et la constance dans le danger sembloient, à Venise, appartenir exclusivement à la noblesse, qui seule gouvernoit l'État. Le doge André Contarini opposoit son courage et sa fermeté à l'abattement de cette multitude désolée; mais, lui-même, il connoissoit tout le danger que couroit sa patrie, et il envoya trois ambassadeurs à Chiozza, pour demander la paix aux Génois.

Le conseil de guerre où ces députés furent introduits étoit présidé par Pierre Doria et François de Carrare. Les Vénitiens reconnurent leur défaite, et ils invitèrent leurs rivaux à ne pas abuser de la victoire. « Le doge » nous a remis cette feuille blanche », dirent-ils en présentant un papier à François de Carrare », pour que vous y fassiez écrire » vous-même les conditions qu'il vous plaira » de dicter; il les accepte toutes d'avance, » et il ne s'est réservé qu'une chose, c'est » que la liberté vénitienne demeure intacte. » Le seigneur de Padoue parut empressé de conclure une paix dont les conditions devoient être si avantageuses, mais Pierre Doria vouloit détruire sans retour une puissance rivale de

(1) *Andrea Naugerio Storia Veneziana.* p. 1060.

sa patrie, il détermina ses alliés à refuser de traiter, et, se chargeant de répondre lui-même aux ambassadeurs, il leur dit : « De par Dieu, seigneurs vénitiens, vous » n'aurez jamais la paix avec le seigneur de » Padoue, ou notre république; qu'aupa- » ravant nous n'ayons nous-mêmes mis une » bride aux chevaux de bronze qui sont sur » votre place de Saint-Marc. Quand nous » les aurons bridés de notre main, nous les » ferons bien tenir tranquilles » (1). 1379.

Lorsqu'on rapporta à Venise cette réponse insultante, le peuple entier ne songea plus qu'à se défendre contre des ennemis qui ne laissoient attendre aucun quartier. Cependant on recevoit successivement la nouvelle que Torre Nova, Cavarzere et Mont Albano, forteresses situées aux bouches de l'Adige, ou aux confins du Padouan, s'étoient rendues sans combat, dans l'effroi qu'avoit causé la déroute de Chiozza; que Loredo et Torre delle Bebe avoient été prises peu de jours après; enfin, que le château des Salines étoit bloqué; ce dernier cependant fut défendu avec courage jusqu'à la fin de la guerre (2).

Le 24 août, on vit paroître vingt-deux

(1) *Daniele Chinazzo guerra di Chiozza*, p. 727.

(2) *Marin Sanuto vite de Duchi*. p. 691.

1379. galères génoises et quarante barques armées du côté de *Lido;* la ville même de Venise étoit menacée d'un débarquement; mais, au moment où les Génois voulurent prendre terre, ils furent repoussés avec une vigueur inattendue, et après leur retraite, les Vénitiens songèrent à fortifier les canaux par lesquels leurs ennemis étoient arrivés jusqu'à la vue de la capitale (1).

Un homme seul possédoit toute la confiance des matelots et du peuple de Venise. Issu d'une famille où les trophées maritimes sembloient héréditaires, Vettor Pisani étoit réputé le digne successeur de Nicolo Pisani, qui, dans la précédente guerre, avoit combattu les Génois au Bosphore, et les avoit vaincus en Sardaigne. Mais cet amiral, rendu responsable par le sénat de l'insubordination de ses équipages et des caprices de la fortune, avoit été jeté en prison, après sa défaite, à Pola. Il étoit enfermé sous les voûtes qui supportent le palais de Saint-Marc du côté du port. Tout-à-coup il entend le peuple ameuté, qui invoque la seigneurie et entoure le palais en s'écriant : « Si vous voulez que » nous combattions, rendez-nous Vettor » Pisani, notre amiral; vive Vettor Pisani ! »

(1) *Daniel. Chinazzo guerra di Chiozza.* p. 728.

Le marin, chargé de fers, se traîne alors vers une des grilles de sa prison : « Arrêtez, » s'écrie-t-il, Vénitiens, vous ne devez jamais » crier que vive Saint-Marc ! » (1) Cependant la seigneurie fit sortir Pisani de sa prison, et le nomma capitaine de la mer. Plusieurs citoyens s'offrirent aussitôt à armer des galères à leurs frais, pour servir sous lui, et tout le peuple se mit en devoir d'équiper la nouvelle flotte. En attendant qu'elle put combattre, Pisani fit fortifier tous les canaux qui mènent à Venise, aussi bien que l'Aggere de Malamocco; il fit fermer de pieux et d'antennes flottantes le grand canal et celui de la Giudecca; il établit des barques de garde tout autour de Venise, et il mit en station, au débouché des principaux canaux, des cocques, ou grands vaisseaux ronds chargés d'artillerie. Les armes à feu étoient enfin devenues d'un usage commun, et, pour la première fois, dans les guerres d'Italie, on les vit employées dans tous les combats (2). 1379.

Le roi de Hongrie, instruit des succès de ses alliés, avoit envoyé Charles de Duraz, avec dix mille hommes, attaquer le territoire

(1) *Marin Sanuto vite de Duchi.* p. 691. — *Naugiero Storia Veneziana.* p. 1061.

(2) *Daniele Chinazzo.* p. 729.

1379. de Trévise; mais Duraz, invité par Urbain VI à conquérir le royaume de Naples, désiroit terminer la guerre de Venise. Il entra donc en négociation avec le doge, et lui permit d'approvisionner Trévise, en sorte que, pendant toute cette année, il ne se porta point de coups importans sur le continent (1).

Au milieu de leurs désastres, les Vénitiens reçurent quelque consolation par les nouvelles qui leur arrivèrent du Levant. A la fin de la précédente année, ils avoient envoyé en course Carlo Zeno, un de leurs plus habiles officiers, qui, auparavant, avoit commandé avec distinction les troupes de terre dans le district de Trévise (2). Zeno, sorti de Venise avec huit galères, avoit passé au milieu de la flotte génoise, sans être arrêté. Il avoit enlevé aux Génois plusieurs bâtimens marchands dans les mers de Sicile, et négocié avec succès auprès de Jeanne de Naples, dont il vouloit assurer l'alliance à sa patrie. Il avoit ensuite fait voile vers la Ligurie, afin que les Génois tremblassent pour eux-mêmes, au moment où la victoire de Pola leur inspiroit plus d'arrogance; il chassa

(1) *Daniele Chinazzo.* p. 730.

(2) *Vita Caroli Zeni a Jacobo Zeno ejus Nepote.* T. XIX, p. 219.

quelques galères ennemies du golfe de la Spezia, et il brûla ou livra au pillage Porto Venere, Panigalia, et une foule de riches villages situés le long de la rivière du Levant (1). Après avoir inspiré une profonde terreur à tous les habitans de ces campagnes, Zeno avoit fait voile vers la Grèce. La république lui avoit déjà envoyé une galère qui l'avoit joint à Livourne, il en trouva six autres à Modon; celles-ci avoient aidé Jean Paléologue à remonter sur le trône impérial; elles avoient chassé de Constantinople, son fils et son petit-fils; et ces deux princes aveugles régnoient à présent à Selymbrie (2). Enfin, quatre autres galères vénitiennes étoient en station à Ténédos, et elles se rangèrent aussi sous les ordres de Carlo Zeno. Cet amiral, avec une flotte devenue formidable, alla chercher à Beryte des marchandises que les Vénitiens avoient accumulées dans ce port de Syrie, pour la valeur de cinq cent mille florins, et qu'ils n'osoient point faire venir en Europe. Comme il étoit dans les mers de Chypre, il reçut la 1379.

(1) *Vita Caroli Zeni.* T. XIX, p. 225. — *Daniele Chinazzo guerra di Chiozza.* p. 747.

(2) *Vita Caroli Zeni.* p. 226. — *Daniele Chinazzo.* p. 749. — *Ducas Michael. Nepos.* c. 12, p. 18.

1379. nouvelle de la prise de Chiozza, et l'ordre de ramener sa flotte dans le golfe, pour défendre sa patrie (1).

Les Vénitiens mettoient tout leur espoir dans la flotte que Zeno avoit rassemblée. Déjà ils commençoient à manquer de vivres: les Génois fermoient la route de la mer, François de Carrare celle de la terre, et ce n'étoit qu'à travers mille dangers qu'on faisoit encore venir quelques munitions de Trévise (2). Le peuple, désespéré, demandoit qu'on le conduisît à la bataille, plutôt que de l'exposer à mourir de faim. Quelques galères désarmées se trouvoient encore dans le port de l'arsenal, d'autres, en construction sur les chantiers, étoient presque terminées; mais le trésor étoit vuide, et pour armer une flotte nouvelle, il fallut recourir au patriotisme du peuple. La seigneurie promit d'inscrire dans le rôle de la noblesse les trente plébeïens qui auroient montré le plus de zèle, et d'accorder à ceux qui viendroient ensuite des exemptions et des priviléges qu'ils transmettroient à leurs héritiers. Le doge André Contarini, qui étoit âgé de soixante

(1) *Vita Caroli Zeni a Jacobo Zeno scripta.* p. 227. — *Laugier, Hist. de Venise.* L. XV, p. 305.

(2) *Daniele Chinazzo guerra di Chiozza.* p. 732.

et douze ans, descendit sur la place de Saint- 1379.
Marc; portant entre ses mains le gonfalon ducal; il déclara qu'il monteroit lui-même sur les galères qu'il faisoit armer, il invita le peuple à défendre avec lui la juste cause de la patrie, et la liberté publique (1), et malgré la ruine du commerce et la pauvreté universelle, on vit arriver en foule au palais des porte-faix chargés d'argent, qu'ils déposèrent aux pieds de la seigneurie. A l'aide de ces contributions volontaires, une flotte de trente-quatre galères fut complètement armée avant la fin d'octobre (2).

Mais Vettor Pisani n'avoit garde de conduire immédiatement contre les Génois les vaisseaux qu'on venoit de mettre en mer. Leur chiourme étoit composée d'artisans qui, quoique nés au milieu des eaux, connoissoient à peine la navigation. L'amiral les exerça donc dans les canaux de la Giudecca et de Saint-Nicolas du Lido, en attendant l'arrivée de Charles Zéno, sur lequel reposoit toute la fortune de l'État (3).

(1) *Marin Sanuto vite de Duchi.* p. 694.

(2) *Daniele Chinazzo.* p. 739. — *Raphaïn Caresino Chron. Venetum.* p. 449. — *Marin Sanuto.* p. 701. — *Naugiero Storia Veneziana.* p. 1062. — *Ubertus Folieta Histor. Genuensis.* L. VIII, p. 477. — *Laugier, Hist. de Venise.* L. XV, p. 340, T. IV.

(3) *Daniele Chinazzo.* p. 739. — *Marin Sanuto.* p. 696.

1379. Les Génois ne laissèrent pas que de ressentir quelque inquiétude lorsqu'ils virent une flotte nouvelle manœuvrer dans les lagunes. Ils concentrèrent leurs forces pour n'être pas ou surpris ou coupés ; ils retirèrent de Malamocco et de Poveglia les troupes qu'ils y avoient placées ; ils diminuèrent le circuit de Chiozza, en même-temps qu'ils ajoutèrent aux fortifications de cette ville ; enfin ils désarmèrent vingt galères pour procurer, pendant l'hiver, quelque repos aux équipages. Ils placèrent ensuite trois vaisseaux à la garde du port, et ils en envoyèrent vingt-quatre en Friuli, chercher un approvisionnement de vivres ; car on manquoit de bled à Chiozza aussi bien qu'à Venise ; ces deux villes, situées au milieu de la même lagune, s'affamoient mutuellement, et les convois leur arrivoient avec une égale difficulté.

Le doge Contarini, après deux mois de manœuvres, crut enfin pouvoir mener au combat ses nouveaux matelots : dans la nuit du 23 décembre 1379, il s'avança vers Chiozza avec trente-quatre galères, deux grandes coques, soixante barques armées et plus de quatre cents bateaux (1). La flotte génoise, envoyée sur les côtes de Friuli pour chercher des

(1) *Daniele Chinazzo.* p. 740.

vivres, étoit déjà rentrée dans le port de Chiozza, on déchargeoit à terre les munitions qu'elle avoit rapportées; les quarante-sept galères que Doria commandoit étoient toutes renfermées dans un même bassin, et les Génois, sans défiance, ne songeoient pas que des ennemis auxquels ils avoient refusé une paix honteuse, songeassent à les attaquer (1). 1379.

Le doge avoit débarqué huit cents soldats étrangers et quatre mille Vénitiens devant Chiozza-Piccola; mais ces troupes furent repoussées avec perte. En même-temps il avoit poussé une de ses cocques dans le canal, qui, de la haute mer, communique avec la lagune, et qu'on nomme le port de Chiozza; il avoit dessein de la fixer sur place et de la fortifier pour fermer l'entrée du port. Cette cocque fut attaquée avec vigueur par les Génois, sept galères l'entourèrent pour la combattre, et la prirent enfin après une très-longue résistance. Mais les Génois, dans la fureur du combat, eurent l'imprudence d'y mettre le feu : la cocque brûla jusqu'à fleur d'eau, et coula ensuite à fond, à l'entrée même du canal. Les Vénitiens firent aussitôt arriver des bateaux chargés de pierres qu'ils coulèrent à fond sur la même place, et, profitant d'un

(1) *Raphaïn Caresino Chron. Venet.* p. 451.

1379. accident qui les avoit mieux servis que leurs propres efforts, ils achevèrent en peu d'heures de fermer le canal ou port de Chiozza, sortie naturelle de la flotte de leurs ennemis. Ils descendirent ensuite sur la pointe de terre nommée la *Lova*, à laquelle les Génois ne pouvoient plus aborder, et ils y élevèrent une redoute pour défendre les travaux qu'ils avoient faits à la bouche du port (1).

La ville de Chiozza, bâtie comme celle de Venise au milieu des eaux, est séparée de la haute mer par l'île longue, ou Aggere de Brondolo. Le canal qui termine cette île au nord est celui qu'on nomme port de Chiozza; un autre canal termine la même île au midi, et se nomme port de Brondolo. La lagune, moins large auprès de Chiozza qu'auprès de Venise, est aussi coupée par moins de canaux. Les Génois, en suivant le canal de Lombardie, pouvoient se présenter devant Venise, ou sortir par quelqu'une des ouvertures septentrionales de la lagune; ils pouvoient aussi sortir au midi par le port de Brondolo et regagner ainsi la haute mer; toute autre issue leur étoit fermée. Vettor Pisani, qui s'étoit avancé lui-même par le canal de Lombardie

(1) *Daniele Chinazzo.* p. 741.—*Marin Sanuto vite de Duchi di Venezia.* p. 700.—*Georgii Stellæ Annales Genuens.* p. 1114.

et qui l'occupoit avec sa flotte, eut soin d'y 1379.
couler à fond, plusieurs barques pour le fermer aux ennemis. Il sortit ensuite de la lagune, et vint se placer à l'entrée du canal de Brondolo, pour ôter aux Génois cette dernière issue.

Le sort de la guerre étoit attaché à l'entreprise de Vettor Pisani : avec des matelots sans expérience et découragés par les revers de leurs compatriotes, il entreprenoit de bloquer une flotte victorieuse et supérieure en nombre. Il profitoit, il est vrai, de ce que les Génois ne pouvoient manœuvrer dans le canal, ou se présenter en ligne de bataille; mais d'autre part, il étoit forcé de demeurer à l'embouchure du port, sous le feu de l'artillerie que les Génois avoient placée au couvent de Brondolo. Si un coup de vent, un orage, ou le feu ennemi l'écartoient quelques heures de cette position, la flotte génoise sortoit en pleine mer, et sa grande supériorité lui assuroit la victoire la plus complète. Le doge André Contarini, pour inspirer son courage aux soldats, jura en leur présence qu'il ne rentreroit point à Venise avant d'avoir pris Chiozza, et Pisani plaça deux de ses galères dans le canal même de Brondolo; en même-temps il essaya d'élever une redoute de l'autre côté de ce canal, sur la pointe de Fossone, en face du couvent

1379. qu'occupoient les Génois. Mais ses travailleurs à Fossone étoient à demi-portée des bombardes de Brondolo, et perdoient beaucoup de monde; les vivres manquoient à son armée; ses soldats étoient sans cesse sous les armes; les deux galères, qui se relevoient pour garder l'entrée du canal, étoient chaque instant exposées à couler à fond sous le feu ennemi; les autres, qui manœuvroient à peu de distance du rivage, couroient risque d'échouer au premier coup de vent. Les soldats et les matelots, également découragés, demandoient avec instance qu'on les ramenât à Venise; long-temps on les avoit flattés de la prochaine arrivée de Carlo Zeno, avec la flotte qui avoit remporté tant d'avantages dans le Levant; mais ils ne vouloient, ils ne pouvoient plus l'attendre dans une situation si dangereuse, et le doge se vit obligé de leur promettre que si, le 1.er janvier 1380, ce secours, long-temps attendu, n'arrivoit pas, il lèveroit le siége de Chiozza. Venise alors auroit été assiégée à son tour par les Génois, et déjà l'on mettoit en délibération si l'on n'abandonneroit point la capitale, et si l'on ne transporteroit point en Crète le siége de la république (1).

(1) *Marin Sanuto.* p. 700. — *Naugiero Storia Veneziana.* p. 1063.

Le jour même fixé pour prendre cette funeste détermination fut celui qui apporta le salut à la république. Le matin du 1.er janvier 1380, on vit paroître devant le port de Venise, Carlo Zeno, avec quatorze galères chargées de provisions de guerre et de bouche, et de richesses de tout genre (1). Dans les jours qui suivirent, quatre galères d'Arbo et de Candie vinrent encore se joindre à la flotte vénitienne, et la portèrent au nombre de cinquante-deux voiles. 1379. 1380.

Dans un même jour l'abondance fut rétablie sur les marchés de Venise, le trésor de l'État fut rempli, le courage fut rendu aux matelots et aux soldats, et la supériorité de forces assurée sur mer aux Vénitiens; de sorte que les Génois, s'ils avoient pu sortir de Chiozza, au lieu de triompher aisément de leurs ennemis, n'auroient probablement point échappé à une défaite. Vettor Pisani cependant reprit avec ardeur le projet d'enfermer les Génois dans Chiozza; il les battit sur terre le 6 janvier, à la pointe de la Lova (2); et, peu de jours après, il acheva la redoute qu'il construisoit à l'extrémité de Fossone. Là il plaça deux pièces

(1) *Daniele Chinazzo.* p. 744. — *Marin Sanuto.* p. 701. — *Raphaïn Caresino.* p. 452. — *Caroli Zeni vita.* L. III, p. 230.

(2) *Daniele Chinazzo.* p. 745.

1380. de grosse artillerie, dont l'une lançoit des pierres du poids de cent quatre-vingt-quinze livres, et l'autre de cent quarante. On chargeoit pendant la nuit ces instrumens meurtriers, qu'on désignoit alors par le nom de bombardes, et on les tiroit le matin. Il ne paroît pas qu'on fît plus d'une décharge en vingt-quatre heures, et les pierres, lancées probablement vers le ciel comme nos bombes, décrivoient une parabole; aussi manquoient-elles très-souvent le but; mais lorsqu'elles l'atteignoient elles causoient un ravage prodigieux. Les forteresses n'avoient ni bastions ni terre-plains qui pussent amortir les coups; jusqu'alors des murs de couvent ou d'église, des tours ou des clochers avoient soutenu de longs siéges; mais tout-à-coup on vit des pans entiers de muraille renversés par un seul coup de bombarde, et leurs défenseurs écrasés sous les ruines. Pierre Doria, l'amiral génois, étoit venu à Brondolo pour assurer la défense de ce poste important. Un coup de bombarde renversa sur lui, le 22 janvier, un pan du mur du couvent, et le tua avec son neveu; le lendemain un autre pan de muraille du même couvent écrasa vingt-deux soldats (1). Napo-

(1) *Daniele Chinazzo.* p. 753. — *Marin Sanuto.* p. 704.

léon Grimaldi succéda à Doria dans le commandement des Génois enfermés à Chiozza. 1380.
Les Vénitiens, protégés par l'artillerie de Fossone, avoient coulé à fond deux galères dans le canal de Brondolo, et les liant ensemble par de grosses chaînes, ils avoient fermé entièrement cette issue aux assiégés. Grimaldi entreprit de s'ouvrir une communication nouvelle avec la haute mer; il creusa derrière le couvent de Brondolo un canal qui devoit couper l'Aggere, et tenir lieu des deux ports que les Vénitiens avoient fermés.

Le doge, pour empêcher l'accomplissement de ce travail, résolut de tenter une descente dans l'île de Brondolo; il avoit pris dernièrement à sa solde deux compagnies de mercenaires, formant en tout cinq mille hommes; et il comptoit en donner le commandement à Jean Hawkwood, qui avoit été appelé à la solde de la république. Mais, cet aventurier fameux n'arrivant point, Charles Zeno fut mis à la tête des troupes de terre, tandis que Vettor Pisani se chargea d'attaquer, avec trente-six galères, le couvent de Brondolo. Zeno débarqua, le 19 février, six mille hommes à Chiozza Piccola, et attaqua aussitôt la tête du pont qui unit ce faubourg à la ville. Les Génois s'avancèrent au nombre de huit mille environ sur ce pont, pour défendre

1380. leur redoute, tandis qu'ils avoient fait sortir quinze cents hommes de la garnison de Brondolo, pour prendre les Vénitiens par derrière. Zeno se jeta avec tant de rapidité sur ce dernier corps, que non-seulement il le mit en déroute, mais qu'il lui coupa la retraite sur Brondolo. Les fuyards se précipitèrent alors sur le pont de Chiozza, où ils rencontrèrent la colonne génoise qui marchoit en avant; ils lui communiquèrent leur effroi; la tête recula, tandis que les derniers rangs avançoient toujours, et ces deux mouvemens opposés accumulèrent tellement la foule au milieu du pont, qu'il ne put plus soutenir un si grand poids et se rompit. Beaucoup de Génois se noyèrent dans le canal, beaucoup d'autres, restés entre la brèche et l'ennemi, furent tués ou faits prisonniers. Bientôt leur perte fut suivie de celle du couvent de Brondolo, demeuré presque sans défenseurs, et de celle de dix galères que Pisani enleva aux Génois devant les moulins de Chiozza (1).

Dès-lors, les Génois se trouvèrent assiégés, non plus dans l'île de Brondolo, mais dans la ville même de Chiozza; les vivres com-

(1) *Daniele Chinazzo.* p. 757. — *Marin Sanuto.* p. 704. — *Georgii Stellæ Annales Genuenses.* p. 1115. — *Raphaïn Caresino.* p. 491. — *Naugiero Stor. Venez.* p. 1064. — *Caroli Zeni vita.* L. III, p. 239.

mençoient à leur manquer, et dès le lendemain, ils distribuèrent les rations avec plus d'économie : ils firent aussi sortir de Chiozza les femmes et les enfans, qui furent reçus par les Vénitiens avec humanité. 1380.

La seigneurie de Gênes, informée du danger que couroient à Chiozza sa flotte et son armée, envoya par terre Gaspard Spinola, pour prendre le commandement de la ville (1), tandis que Matteo Maruffo partit le 18 janvier avec treize galères pour le golfe Adriatique (2). Maruffo prit en chemin sept galères vénitiennes qu'il trouva chargées de vivres à Manfredonia. Dans le même temps, François de Carrare fit entrer dans Chiozza quarante barques chargées de vivres; une crue subite d'eau lui avoit ouvert des passages qui, jusqu'alors, avoient été fermés (3). Autour de Chiozza, on combattoit sans cesse, et la bravoure des Génois ne se démentoit point dans les revers; mais les communications devenoient chaque jour plus difficiles, les vivres s'épuisoient, et les Vénitiens, se croyant sûrs de la victoire, refusèrent la

(1) *Georgii Stellæ Annales Genuens.* p. 1115.

(2) *Ubertus Folieta Histor. Genuensis.* L. VIII, p. 481.

(3) *Daniele Chinazzo.* p. 760.

1380. reddition de Chiozza, au prix de laquelle Spinola vouloit sauver sa flotte (1).

Autant les Vénitiens attendoient avec impatience, cinq mois auparavant, la flotte de Carlo Zeno, autant les Génois assiégés à Chiozza soupiroient après l'arrivée de Matteo Maruffo. Celui-ci avoit appelé sous son pavillon les vaisseaux génois épars dans la Méditerranée, et après s'être ravitaillé à Zara, il parut le 6 juin devant le port de Chiozza. Mais les Vénitiens étoient résolus à ne point exposer aux chances d'une bataille un avantage déjà assuré. Ils ne conservèrent que vingt-cinq galères armées, et ils les retinrent dans l'enceinte des lagunes, dont ils fortifièrent toutes les ouvertures; le reste de leurs matelots et de leurs soldats de marine fut distribué sur des barques aux confins de l'État de Padoue. Toute communication étoit ainsi interdite aux Génois de Chiozza, soit avec la terre, soit avec la mer; et tandis que Maruffo cherchoit, par des insultes de tout genre, à éveiller le ressentiment des Vénitiens, pour les engager au combat, ceux-ci ne lui opposèrent que le silence et le repos (2).

(1) *Daniele Chinazzo* 762.

(2) *Ubertus Folieta Genuens. Histor.* L. VIII, p. 481. — *Raphaïn Caresino Chronic. Venet.* p. 456.

Matteo Maruffo conduisit alors sa flotte à Fossone, et il s'empara du passage par lequel les Vénitiens tiroient de Ferrare leurs convois de vivres. Vettor Pisani sortit aussitôt du port de Venise, pour rouvrir cette communication importante; il offrit, à son tour, le combat à Maruffo, et l'attira dans la haute mer. Mais, lorsqu'en s'éloignant de Fossone, il eut donné moyen à un convoi de barques qu'il attendoit, de passer de Ferrare à Venise, il manœuvra si adroitement qu'il évita le combat, et qu'il rentra dans la lagune, sans que l'ennemi eût pu l'atteindre (1). 1380.

Durant les six mois qu'avoit duré le siége, les Génois avoient perdu successivement toutes leurs barques; mais ces marins industrieux en firent de nouvelles avec les planches et les meubles divers qu'ils trouvèrent dans la ville. Ils s'efforcèrent, le 15 juin, de franchir dans ces barques les palissades des Vénitiens, pour gagner les vaisseaux de leurs compatriotes, auxquels ils avoient donné rendez-vous à peu de distance de l'*Aggère*. Mais ils étoient surveillés par les assiégeans, ils furent attaqués dans le moment le plus critique, comme ils traversoient les pilotis; et, malgré leur résistance, les bateaux qu'ils avoient construits

(1) *Daniele Chinazzo.* p. 764. — *Marin Sanuto.* p. 709.

1380. sans matériaux, avec un art infini, et sur lesquels reposoit toute leur espérance, furent tous brûlés comme ils sortoient du port (1).

Après cette tentative malheureuse, les assiégés, pressés par la famine, demandèrent de nouveau à capituler. Toutes leurs propositions ayant été rejetées, ils se virent enfin contraints, le 21 juin, à se rendre à discrétion. De quarante-huit galères qui s'étoient enfermées dans Chiozza, il n'en restoit plus que dix-neuf en bon état; la garnison, qui avoit monté à plus de quatorze mille hommes, n'étoit pas moins réduite, et comme les Vénitiens renvoyèrent sans rançon tous les soldats d'aventure qui étoient à la solde des Génois, ils ne conduisirent à Venise que quatre mille prisonniers, et ils abandonnèrent aux soldats vainqueurs tout le butin qu'ils trouvèrent dans la ville (2).

La soumission de Chiozza sauvoit l'existence de la république, mais elle ne mettoit point fin à la guerre; Maruffo avoit reçu de toutes

(1) *Marin Sanuto.* p. 970.

(2) *Daniele Chinazzo.* p. 767. — *Marin Sanuto.* p. 712. — *Georgii Stellæ Ann. Gen.* p. 1117. — *Raphain Caresino Chron. Venet.* p. 459. — *Vita Caroli Zeni.* L. IV, p. 255. — *Laugier, Hist. de Venise.* L. XVI, p. 422.

parts des renforts, et il commandoit dans le golfe Adriatique une flotte génoise de trente-neuf galères, avec laquelle il menaçoit toutes les villes maritimes des Vénitiens. Le trésor de Saint-Marc étoit épuisé, ses revenus étoient presque tous saisis par les ennemis; les particuliers avoient fait, pour la défense de la patrie, des efforts prodigieux qu'ils ne pouvoient pas soutenir long-temps; on avoit dégarni toutes les villes de province pour fortifier la capitale; et François de Carrare en avoit profité pour presser avec les Hongrois le siége de Trévise, et réduire cette ville à de grandes extrémités. Matteo Maruffo conquit successivement Trieste le 26 juin, Capo d'Istrie le 1.er juillet, et Arbo le 8 août. Enfin les Vénitiens perdirent, dans le même-temps, un homme qu'ils estimoient plus que leurs plus fortes villes. L'amiral Vettor Pisani mourut le 15 août, à Manfredonia, où il avoit été chercher des vivres. L'idole des marins et le héros du peuple, il n'avoit jamais paru plus grand que dans le malheur, plus modeste et plus humain qu'après la victoire. Jamais la mort d'un homme n'avoit causé à Venise une plus profonde douleur; il restoit cependant à la république un autre soutien, un grand homme non moins cher 1380.

1380. au peuple, Charles Zeno, qui fut nommé pour successeur de Pisani (1).

Pendant l'hiver, les alliés ligués contre Venise prêtèrent l'oreille à des propositions de paix; un congrès s'ouvrit à Cittadella; le roi de Hongrie, les Génois, François de Carrare, et le patriarche d'Aquilée, expo-
1381. sèrent leurs demandes; la république de Venise paroissoit disposée à faire les plus grands sacrifices, elle accepta presque toutes les propositions de ses ennemis; mais, au lieu de leur inspirer, par sa modération, des dispositions plus pacifiques, elle s'aperçut que chacune de ses concessions faisoit naître une nouvelle demande. La seigneurie donna donc, le 20 avril 1381, ordre à ses ambassadeurs de se retirer, et les hostilités recommencèrent (2).

Les Vénitiens, désespérant de sauver la ville de Trévise, que François de Carrare assiégeoit avec les Hongrois dès le commencement de la guerre, la cédèrent gratuitement, le 2 mai, à Léopold, duc d'Autriche, qui, jusqu'alors, avoit paru faire cause com-

(1) *Daniele Chinazzo.* p. 772. — *Marin Sanuto.* p. 714. — *Naugiero Stor. Veneziana.* p. 1086. — *Laugier, Hist. de Venise.* L. XVI, p. 435.

(2) *Daniele Chinazzo.* p. 778.

mune avec leurs ennemis, mais qui, à cette occasion, se brouilla avec François de Carrare, auquel il enlevoit une conquête que le seigneur de Padoue ambitionnoit depuis long-temps (1). Les Vénitiens, abandonnant ainsi leur dernière possession sur le continent, se délivrèrent de toute inquiétude pour les affaires de terre ferme, et purent diriger uniquement leurs efforts vers la guerre maritime. Charles Zeno avoit été expédié de Venise avec treize galères, et il en avoit trouvé seize autres, dans les mers de Grèce, qui se rangèrent sous son pavillon : d'autre part, Gaspard Spinola commandoit une flotte de trente-une galères génoises. Mais les deux amiraux, divisant et réunissant de nouveau leurs forces, se poursuivirent à plusieurs reprises sans s'atteindre ; le Génois menaça les côtes de la mer Adriatique, le Vénitien celles de la Ligurie ; et la plus grande partie de l'été se passa sans qu'il y eut aucun fait d'armes important (2). 1381.

Ainsi la guerre étoit presque réduite à des expéditions de corsaires, et aux dommages qu'éprouvoient chaque jour les vaisseaux marchands. La haine impétueuse qui

(1) *Daniele Chinazzo.* p. 793.

(2) *Ib.* p. 790.

1381. avoit armé l'un contre l'autre les deux peuples maritimes paroissoit épuisée; chacun soupiroit pour la paix; et le comte Amédée de Savoie, s'étant offert pour en être le médiateur, trouva toutes les puissances belligérentes également disposées à négocier. Des ambassadeurs lui furent envoyés à Turin, et le traité de pacification fut enfin conclu le 8 août 1381 (1). Les Vénitiens évacuèrent Ténédos et en rasèrent les fortifications; François de Carrare fut relevé de toutes les obligations qui lui avoient été imposées par le traité de 1372, et rétabli dans ses anciennes limites; le roi de Hongrie fut maintenu en possession de toute la Dalmatie; seulement il s'engagea à n'y point souffrir de corsaires; enfin, les prisonniers furent, de part et d'autre, libérés sans rançon. Ainsi finit cette guerre acharnée, après avoir enlevé aux Vénitiens toutes leurs possessions continentales et une grande partie de leurs richesses, et après avoir fait perdre aux Génois leur plus belle flotte, et la fleur de leurs matelots (2).

(1) *Marin Sanuto.* p. 720. — *Raphaïn Caresino.* p. 464.

(2) *Daniel Chinazzo.* p. 797. — *Ubertus Folieta.* L. VIII, p. 484. — *Marin Sanuto.* p. 721. — *Andrea Navagero.* p. 1067. — *Georgio Stella Ann. Gen.* p. 1119. — *Laugier, Hist. de Venise.* L. XVII, T. V, p. 31. — *Vita Caroli Zeni.* L. VI, p. 297. — *Joh. Lucii de Regno Dalmatiæ et Croatiæ.* L. V, c. 1, T. III. *Rer. Hungar.* p. 398.

CHAPITRE LII.

Révolutions de Gênes, de Naples, du royaume de Hongrie. — Conquêtes des Vénitiens en Orient. — Puissance de Jean Galeaz Visconti. — Ruine des maisons de la Scala et de Carrare.

1382—1388.

Les Génois n'avoient jamais mieux déployé toute leur puissance et toutes les ressources de leur république, que dans la guerre de Chiozza. Ils avoient répandu la terreur de leurs armes dans l'empire grec et le royaume de Chypre; ils avoient gouverné les conseils du roi de Hongrie, du patriarche d'Aquilée et du seigneur de Padoue, de manière à ce que toutes les opérations des alliés se rapportassent constamment au bien commun de la ligue. Ils avoient fait trembler pour son existence la république de Venise leur rivale; ils avoient franchi les boulevards que lui a donnés la nature, et partagé avec elle la domination des lagunes; et lorsque leur témérité leur eut fait perdre

la plus belle flotte et la plus belle armée qu'ils eussent jamais envoyées contre leurs ennemis, ils s'étoient encore trouvés en état de se faire redouter des Vénitiens, dans le golfe même auquel ceux-ci donnent leur nom, et de leur dicter les conditions d'une paix glorieuse pour Gênes et avantageuse à tous ses alliés. Après tant de succès, on auroit pu s'attendre à ce que cette république acquît sur l'Italie entière une influence à laquelle elle n'avoit point encore prétendu, et s'assurât pendant la paix la prééminence sur sa rivale que ses armes lui avoient procurée. L'événement fut loin de vérifier ces pronostics. Venise recouvra en peu d'années, par sa prudence, son courage et son activité, toutes les provinces qu'elle avoit perdues, et un crédit supérieur encore à sa puissance; ses défaites à Chiozza semblèrent avoir été pour elle le signal d'une nouvelle carrière de succès. Gênes, au contraire, ne s'est jamais relevée de l'épuisement où ses victoires mêmes avoient jeté ses finances et sa population. Une période de désastres et de ruine commence pour les Génois à la guerre de Chiozza, et ne se termine qu'après de longues années de servitude sous des maîtres étrangers. Tant il est vrai qu'il importe moins à un peuple de vaincre que de ne pas abuser de ses forces, et tant on peut

marcher à la ruine et à l'esclavage par une route couverte d'arcs de triomphe.

Les guerres civiles achevèrent d'épuiser un peuple qui languissoit déjà accablé de ses propres efforts. Au reste, il est naturel que des hommes dont tous les talens et toute l'énergie se sont développés dans les camps ou sur les vaisseaux d'une république, ne sachent point rentrer dans le repos et la nullité, et ne se plient point à l'obéissance civile, après avoir commandé eux-mêmes. Souvent on peut prédire à un peuple qui répand l'effroi chez tous ses voisins, que ses propres généraux le feront un jour trembler à son tour, et le puniront de ses victoires.

Vers le milieu du siècle, Simone Boccanegra, le premier doge de Gênes, avoit écarté du gouvernement les anciennes familles nobles: dès-lors, des citoyens qui se faisoient nommer *hommes du peuple* avoient succédé aux gentilshommes, non-seulement dans les emplois, mais aussi dans la considération publique. De rares talens, une grande richesse ou un grand courage en avoient signalé quelques-uns, et la multitude obéissoit avec confiance à une nouvelle aristocratie qui s'élevoit déjà sur les ruines de l'ancienne.

Parmi ces idoles du peuple on distinguoit Léonard de Montalto, jurisconsulte et ami de

Simone Boccanegra. Lorsque ce doge mourut en 1363, Léonard de Montalto hérita de l'influence qu'il avoit exercée, et demeura le chef des Gibelins (1). A beaucoup de modération il joignoit un grand courage, et, quoiqu'à la tête d'une faction, il n'avoit pour but que le maintien de l'ordre et de la liberté. Mais, dans sa lutte contre des adversaires moins scrupuleux, il dût bientôt succomber. Gabriel Adorno, riche marchand, d'une famille nouvelle, avoit été nommé doge en 1363, par la faveur du parti guelfe; et, deux ans après, Montalto avoit été forcé de se réfugier à Pise, avec les principaux Gibelins (2).

Dominique de Campo Fregoso, autre marchand du parti gibelin, rassembla autour de lui les restes épars de cette faction. Ainsi commença la rivalité des Adorni et des Fregosi, familles également inconnues auparavant, et qui devoient trouver leur illustration dans leur haine mutuelle, et dans le sang qu'elles feroient verser à leur patrie. Gabriel Adorno fut doge de 1363 à 1370, et Dominique de Campo Fregoso occupa la même place de 1370 à 1378 (3). Tous les deux

(1) *Georgio Stella Annal. Genuens.* p. 1095.

(2) *Georgii Stellæ Annales.* p. 1098.

(3) *Georgii Stellæ Annal. Genuens.* p. 1100. — *Uberti Folietæ Historia Genuens.* L. VIII, p. 464.

gouvernèrent l'État avec des talens et une fermeté dignes de leur ambition; tous les deux furent chassés du trône ducal par une émeute populaire.

Nicolas de Guarco fut, en 1378, donné pour successeur à Frégose; c'est lui qui soutint si glorieusement la guerre de Chiozza contre les Vénitiens (1). Pour augmenter les forces de sa patrie, il rappela aux places de confiance les nobles qu'on avoit écartés pendant les administrations précédentes. Des Doria, des Spinola, des Fieschi et des Grimaldi commandèrent les armées et les flottes de la république; ils justifièrent par de brillans succès les choix du doge et la confiance du peuple.

Lorsque la paix fut affermie au dehors, et que la démolition du fort de Ténédos eut calmé les inquiétudes qu'on avoit conservées sur la fidèle exécution du traité de Turin, la jalousie des plébeïens contre les nobles se réveilla, et, le 19 mars 1383, les bouchers excitèrent une sédition dans Gênes. Quoiqu'on fut alors dans un des jours de la semaine-sainte, où l'église interdit l'usage des cloches, les révoltés sonnèrent le tocsin, pour appeler à eux les habitans de la Polsevera et de

(1) *Georgii Stellæ Annal. Genuens.* p. 1106.

Voltaggio (1). Le peuple, irrité de l'augmentation des impôts, conséquence de la dernière guerre, se rassembla en maudissant les gabelles, et menaçant le gouvernement qu'il accusoit de les avoir inventées.

1383. Léonard de Montalto, qui étoit de retour à Gênes, et Antoniotto Adorno, qui avoit succédé dans le parti guelfe au crédit de Gabriel, son père, savoient bien que les plaintes de la populace sur les impôts étoient peu fondées, mais ils espéroient profiter de son mécontentement pour restreindre l'autorité du doge, pour écarter les nobles de l'administration, et peut-être pour s'élever eux-mêmes aux premiers emplois. Ils se présentèrent comme médiateurs entre le peuple et le gouvernement, et ils obtinrent du doge une loi qui excluoit tous les gentilshommes des conseils de la république, qui licencioit une garde établie au palais ducal, qui abolissoit quelques impositions nouvelles, qui supprimoit un tribunal accusé d'être arbitraire, et qui rappeloit les exilés (2).

(1) *Georgii Stellæ Annal. Genuens.* p. 1120. — *Uberti Folietæ Histor. Genuens.* L. IX, p. 486.

(2) *Georgii Stellæ Annal. Genuens.* p. 1121. — *Uberti Folietæ Histor. Genuens.* L. IX, p. 487.

Les concessions de Nicolas de Guarco calmèrent pour un peu de temps la fureur de la populace ; mais le retour d'Antoniotto Adorno et de Pierre de Campo Frégoso, qui étoient exilés, opposoit au doge des ennemis plus ardens que ceux qu'il avoit déjà combattus. Ces deux chefs de parti, oubliant leurs anciennes divisions, se réunirent à Montaldo, pour attaquer le doge dans son palais. Tous trois s'étoient aperçus avec défiance que Nicolas de Guarco s'entouroit de gens armés et méditoit de recouvrer à force ouverte l'autorité que la violence lui avoit arrachée. Les soldats, assemblés au palais public, excitèrent le courroux du peuple sans être assez forts pour le braver. Ils furent attaqués, le 5 avril, par tous les partis, et, le 6, Nicolas de Guarco, perdant l'espérance de résister plus longtemps, s'enfuit, avec sa famille, sous un déguisement (1). 1383.

La populace vouloit élever Adorno au trône ducal ; les bons citoyens préféroient Montalto, et peu s'en fallut que la querelle entre les deux alliés redevenus rivaux ne fût décidée par les armes. Montalto, cependant, l'emporta ; mais, comme au bout d'une année

(1) *Georgii Stellæ Annal. Genuens.* p. 1123. — *Ubertus Folieta Genuens. Histor.* L. IX, p. 489.

1383. il mourut de maladie, Antoniotto Adorno fut élevé à sa place, par les suffrages unanimes de ses concitoyens (1).

Les républiques n'étoient pas seules en proie aux dissentions intestines et aux guerres civiles; la même époque ne fut pas moins funeste au repos des monarchies, et l'on vit, dans le midi de l'Italie, les peuples se combattre pour le choix de leurs maîtres, comme ils combattoient plus au nord pour étendre leurs droits et leurs priviléges. Mais Gênes, Venise et Florence s'épuisoient par l'abus de leurs forces; le royaume de Naples, au contraire, perdoit obscurément ses ressources dans la mollesse et le vice, sans qu'on put comprendre l'emploi qu'il faisoit de ses richesses et de sa population. Charles III avoit conquis ce royaume sur Jeanne de Naples, sans livrer de bataille, et déjà il chanceloit sur un trône toujours plus facile à occuper qu'à défendre. Jeanne avoit adopté, par lettres-patentes du 29 juin 1380. (2), Louis, duc d'Anjou, fils de Jean, roi de France, frère de Charles V, qui mourut cette même année, et régent de

(1) *Georgii Stellæ Annal. Genuens.* p. 1124. — *Ubertus Folieta Genuens. Histor.* L. IX, p. 490.

(2) *Raynaldi Annal. Eccles.* 1380. §. 11, T. XVII, p. 73. — *Giannone Istoria Civile del Reg. di Nap.* L. XXIII, c. 5, T. III, p. 334.

France au commencement du règne de Charles VI. Louis d'Anjou, qui n'avoit pu sauver Jeanne, se préparoit à la venger, ou plutôt à conquérir son royaume et recueillir son héritage. Il descendit en Italie, en 1382, avec une armée que les calculs les plus modérés portent à quinze mille chevaux (1). Le comte de Genève, frère du pape Clément, le comte de Savoie, et plusieurs seigneurs françois de la première distinction l'accompagnoient; et, lorsqu'il entra dans les Abruzzes, le 17 juillet 1382, son armée fut encore grossie par un grand nombre de seigneurs napolitains, qui désiroient venger la mort de Jeanne et secouer le joug de Charles III. Les comtés de Provence et de Forcalquier avoient déjà reconnu Louis pour légitime successeur de la reine, et une flotte provençale se montra sur les côtes de Naples, pour offrir des secours à ceux qui embrasseroient le parti d'Anjou. La noblesse qui, seule dans le royaume, étoit consultée par le monarque, n'étoit jamais satisfaite de ses libéralités; toujours quelque jalousie de famille, quelque fief retenu ou accordé injustement, aigrissoit le ressentiment de ces barons orgueilleux. Les San-Severini, les comtes de Tricarico, de

1383.

1382.

(1) *Chronicon Estense*. T. XV, p. 508.

1382. Matera, de Conversano et de Caserte, avec plusieurs autres, levèrent les étendards de Louis (1). Ainsi commença la faction des Angevins, qui devoit, par sa rivalité avec la faction de Duraz, coûter tant de sang au royaume de Naples.

La guerre ne s'ouvrit point cependant par des actions éclatantes; Charles III, se voyant abandonné par une partie de ses barons, n'essaya pas de tenir la campagne; il renferma ses troupes dans les places fortes, et il attendit que les François, rebutés par le défaut de subsistances, la chaleur du climat et les maladies, eussent perdu leur première ardeur. Pendant qu'il temporisoit, les Angevins soumirent presque toutes les provinces qui sont le long de la mer Adriatique; mais leurs forces se consumèrent dans une suite de petits combats et de siéges. Sur ces entrefaites le duc d'Anjou mourut de maladie à Biseglio, dans la terre de Bari; le 10 octobre 1384, et l'armée qu'il commandoit se dissipa d'elle-même (2).

1384. Cependant la mort de Louis ne rendit point la tranquillité au royaume, ou la paix à Charles

(1) *Giannone Istoria Civile.* L. XXIV, c. 1, T. III, p. 352. — *Giornali Napoletani.* T. XXI, p. 1046.

(2) *Giornali Napoletani.* T. XXI, p. 1051.

de Duraz. Les barons mécontens, et tout le 1384.
parti angevin persistoient dans leur disposition à la révolte, et Urbain VI, qui avoit donné la couronne à Charles, menaçoit sans cesse de la lui ravir de nouveau. Ce pontife orgueilleux et emporté avoit quitté Rome pour venir à Naples, gouverner le royaume et régenter le roi. Il demandoit, pour son neveu Butillo, l'investiture des principautés et des fiefs de Capoue, d'Amalfi, de Nocera et de Scafa (1), et il autorisoit ce neveu dans la conduite la plus scandaleuse (2). Tant que Louis d'Anjou vécut, Charles garda les plus grands ménagemens envers Urbain. Il lui donna cependant une garde d'honneur qui le surveilloit dans les châteaux d'Averse ou de Naples. Mais le roi ayant conduit son armée dans la Pouille, contre son concurrent, Urbain en profita pour s'établir avec ses cardinaux et toute sa cour dans le château de Nocera,

(1) *Theodoric. a Niem. Hist. Schismatis.* L. I, c. 28-32, p. 24. — *Rinald. Annales Eccles.* 1386, §. 3, T. XVII, p. 112.

(2) Butillo, qui étoit alors âgé de plus de quarante ans, entra de force dans un couvent, et viola une religieuse que sa naissance et sa vertu distinguoient entre toutes les autres autant que sa beauté. Quand on en porta des plaintes au pape, il répondit, *Bon! ce n'est qu'un feu de jeunesse.* — *Costanzo Istor. di Napoli.* L. VIII. — *Giannone Ist. Civil.* L. XXIV, c. 1, p. 353.

1384. qui avoit été cédé à son neveu. Alors il s'attribua une autorité supérieure à celle du monarque; il contrôla tous les actes de son administration, et il manifesta vis-à-vis de lui ce même caractère insolent, emporté et inconséquent, qui l'avoit déjà brouillé avec tous ses cardinaux, et qui avoit été la cause première du schisme.

Charles, délivré de l'inquiétude que lui donnoit Louis, revint à Naples le 10 novembre, et fit inviter le pontife à se rendre auprès de lui. « Ce n'est point l'usage des » papes, répondit Urbain, de fréquenter les » cours des rois, mais bien celui des rois, » de se ranger à genoux aux pieds des papes. » Que Charles supprime toutes les nouvelles » gabelles qu'il a établies, et alors je pourrai » encore l'accueillir auprès de moi avec » bonté. » Le monarque irrité, jura qu'il gouverneroit par ses propres conseils, un royaume qu'il avoit conquis par sa seule épée (1), et bientôt il donna ordre au grand connétable, de former le siége de Nocera. Trois machines pour lancer des pierres, furent placées aux trois angles du château, et l'attaque fut commencée, sous les ordres d'Albéric

(1) *Giornali Napoletani.* T. XXI, p. 1052. — *Gazata Chronicon Regiense.* T. XVIII, p. 91. — *Annales Miniatenses Bonincontrii.* T. XXI, p. 46.

de Barbiano, valeureux capitaine d'aventuriers, que Charles avoit nommé grand connétable du royaume. De son côté, le pape se présentoit trois ou quatre fois par jour, aux fenêtres du château de Nocera, avec un cierge et une clochette à la main, pour maudire et excommunier l'armée du roi (1). 1384.

On n'employoit point encore l'artillerie dans le royaume de Naples, et le château de Nocera ne pouvoit être pris par les moyens alors en usage. Pendant les huit mois que dura le siége, Urbain chercha des alliés au-dehors qui vinssent le délivrer. D'une part, Antoniotto Adorno, doge de Gênes, saisit avec empressement une occasion d'étendre sa protection sur le chef de la chrétienté. La générosité chevaleresque de son caractère, étoit dans cette occasion, secondée par son orgueil. Il arma dix galères sous les ordres de Clément Fazio, qu'il envoya sur les côtes de Naples, pour recueillir le pontife au moment où il parviendroit à s'échapper (2). D'autre part, Ramondello Orsini et Thomas de San-Severino, deux barons du parti d'Anjou, qui avoient adopté dans le schisme, la cause de Clément VII, offrirent leur secours à Urbain;

(1) *Giornali Napoletani.* T. XXI, p. 1052.

(2) *Ubertus Folieta Genuens. Histor.* L. IX, p. 491.

1385. et celui-ci ne dédaigna point d'être sauvé par les schismatiques; avec trois mille chevaux ils firent lever le siége de Nocera par une attaque subite, et ils conduisirent le pape à l'embouchure du Sele, au sud-est de Salerne, où la flotte génoise l'attendoit (1).

Urbain VI traînoit avec lui sur les galères de Gênes, ces mêmes cardinaux qu'il avoit dépouillés de la pourpre romaine, après que tout le sacré collège l'avoit abandonné pour élire un antipape. Mais ces prélats ne pouvoient pas s'accoutumer mieux que leurs prédécesseurs aux extravagances du pontife. Ils avoient erré avec lui de château en château; engagés dans des guerres sans sujet, ils s'étoient vus exposés à tous les dangers d'un siége. Pendant qu'ils étoient enfermés à Nocera, ils avoient consulté entr'eux, sur les moyens de contenir un chef de l'église qui faisoit déshonneur à la chrétienté, et qui, après avoir déjà causé un schisme, sembloit vouloir en préparer un second parmi ceux qui lui étoient restés fidèles. L'écrit d'un jurisconsulte de Plaisance, qui proposoit de donner un curateur au pape, paroissoit surtout faire sur eux une grande impression (2).

(1) *Sozomeni Pistoriensis Histor.* T. XVI, p. 1128. — *Giannone.* L. XXIV, c. 1, T. III, p. 357.

(2) *Theodoricus a Niem. Histor. Schismatis.* L. I, c. 42,

Mais Urbain prévint leur résolution ; pendant qu'il étoit encore à Nocera, il fit saisir six cardinaux, le 12 janvier 1385; il les accusa d'avoir voulu l'assassiner; il les fit mettre à la torture, et il arracha la confession de ce crime, à quelques-uns d'entr'eux, par d'affreux tourmens auxquels il assistoit en récitant son bréviaire (1). Urbain retint ensuite ces cardinaux en prison dans une citerne; et quand il fut arrivé à Gênes avec ces malheureux, il en fit périr cinq, qui furent étranglés en prison, ou jetés dans la mer, enfermés dans des sacs. Le cardinal d'Angleterre étoit le sixième; il obtint grâce de la vie, par les sollicitations de son souverain, le roi Richard II. Deux autres cardinaux, effrayés de tant de cruautés, abandonnèrent la cour d'Urbain, pour se réfugier à celle d'Avignon, et embrasser le parti de l'antipape. Clément VII les accueillit avec joie, et les confirma dans l'exercice des dignités qu'ils avoient reçues de son rival (2). 1385.

p. 34. — *Raynaldus Annal. Eccles.* 1385. §. 1, T. XVII, p. 120.

(1) *Theodoricus a Niem. Hist. Schism.* L. I, c. 45, p. 38; et c. 51, p. 42. Cet historien fut chargé lui-même par le pape de recevoir les dépositions du cardinal de Sangro et de quelques autres, pendant qu'ils étoient sur le chevalet à la torture.

(2) *Annales Miniatenses Bonincontrii.* p. 48. — *Raynald. Annal. Ecclesiast.* 1386, §. 10, p. 126.

1385. La mort de Louis d'Anjou et la fuite d'Urbain, avoient délivré Charles de Duraz, de ses plus dangereux adversaires; mais à peine commençoit-il à s'affermir sur son trône, qu'un nouvel objet d'ambition l'entraîna dans de nouveaux dangers, et ralluma la guerre civile dans le midi de l'Italie. Le roi Louis de Hongrie, le protecteur et le père adoptif de Charles de Duraz, étoit mort le 11 septembre 1382, après un règne glorieux de plus de quarante ans (1). Malgré les coutumes de Hongrie, qui excluent les femmes de la succession au trône, la noblesse avoit consenti à ce que Marie, fille aînée de Louis, portât la couronne à Sigismond, marquis de Brandebourg, second fils de l'empereur Charles IV, à qui elle avoit été fiancée en bas âge. La gloire et les vertus de Louis, qui mouroit sans descendance masculine, avoient mérité qu'on accordât cette faveur à sa fille. Marie fut couronnée avec le titre de roi (2). En attendant que son mariage fût accompli, sa mère Élisabeth prit le gouvernement du royaume, et elle le partagea

(1) *Joh. de Thwrotz seu Joh. a Kikullew. Chronic. Hungaror.* P. III, c. 55, T. I. *Rer. Hung.* p. 198.

(2) *Jo. Lucii de Regno Dalmatiæ et Croatiæ.* L. V, c. 2. — *Rer. Hungar.* T. III, p. 404.

avec Nicolas Gara, palatin de Hongrie, son favori, que Louis avoit comblé de richesses et d'honneurs (1). Mais le gouvernement des deux femmes et celui de leur favori, devinrent bientôt également odieux à la nation. Les nobles mécontens, résolurent d'appeler à la couronne Charles de Duraz, le dernier héritier mâle des rois de Hongrie, du sang françois. Charles avoit été élevé à la cour de Louis; il avoit adopté les mœurs du peuple guerrier auquel il devoit sa grandeur; il avoit commandé les armées hongroises dans plusieurs occasions, et sur-tout au siége de Trévise; il paroissoit enfin plus digne qu'une femme, de gouverner des chevaliers. Paul, évêque de Sagabrie, le plus zélé de ses partisans, fut envoyé à Naples, auprès de lui, pour lui offrir une couronne, et Charles, malgré les sollicitations de Marguerite, sa femme, qu'il laissa régente du royaume de Naples, s'embarqua le 4 septembre 1385, pour Signa en Esclavonie, d'où il se rendit à Sagabrie (2).

Charles ne s'annonça point aux deux reines comme venant leur disputer leur couronne

(1) *Joh. de Thwrocz ad Stepk. de Haserhag. Hist. Caroli Parvi. Scr. Rer. Hung.* T. I, p. 200, c. 1.

(2) *Joh. de Thwrocz Hist. Caroli Parvi.* c. 3 et 4, p. 204. — *Giornali Napoletani.* p. 1053. — *Andrea Gataro Storia Padovana.* T. XVII, p. 521.

les armes à la main, il déclara, au contraire, qu'il venoit comme un pacificateur du royaume, et il laissa le soin à la noblesse de demander
1385. pour lui la dignité royale. Les deux reines, après l'avoir admis volontairement à Bude, furent en effet contraintes d'offrir leur abdication (1); et dans une diète à Albe-Royale, Charles, d'une voix unanime, fut proclamé roi par la noblesse (2). Mais les deux reines avoient opposé à la dissimulation de Charles une égale fausseté; Nicolas Gara rassembloit pour elles ses satellites, sous prétexte de célébrer les noces d'une de ses filles; et un jour
1386. de fête solemnelle, au mois de février 1386, les reines firent inviter le roi dans leur appartement; le palatin s'y trouvoit aussi avec des assassins qu'il avoit apostés, il donna le signal du meurtre; Charles fut renversé d'un coup de sabre sur la tête, et tous ses partisans furent massacrés. Le roi ne mourut cependant point de ses blessures; mais, enfermé à Visgrade, le poison acheva, le 3 juin 1386, ce que le fer avoit commencé (3).

L'assassinat de Charles livra ses deux

(1) *Joh. de Thwrocz.* c. 6, p. 208.

(2) *Ib.* c. 7, p. 209.

(3) *Ib.* c. 8, p. 210-212. — *Andrea Gataro Storia Padovana.* p. 523.

royaumes de Naples et de Hongrie à l'anarchie 1386.
la plus ruineuse. Marguerite, sa femme, demeura régente du premier pendant la minorité de Ladislas, son fils, âgé seulement de dix ans. Mais la noblesse de Naples avoit créé une magistrature indépendante de la couronne, sous le nom des huit du bon gouvernement, magistrature qui, bientôt disputa à la reine son autorité. Le parti d'Anjou, rassemblé par Thomas de San-Severino et Othon de Brunswick, mari de la dernière reine, avoit proclamé pour roi Louis II d'Anjou, sous la tutèle de sa mère Marie. San-Severino, qui prenoit le titre de vice-roi, força Marguerite et le parti de Duraz à évacuer Naples pour s'enfermer à Gaète. L'ingratitude des Provençaux leur fit perdre les fruits de leur victoire; ils mécontentèrent San-Severino et le duc de Brunswick, et ils forcèrent le dernier à abandonner leur cause pour se jeter dans le parti de Duraz (1). Cependant la confusion étoit universelle; deux rois encore enfans, sous la tutèle de deux femmes plus intrigantes qu'habiles, luttoient en même-temps l'un contre l'autre, et ensemble contre leurs sujets. Deux papes qui s'excommunioient mutuellement, cherchoient

(1) *Giannone Istoria civile del Reg. di Nap.* L. XXIV, c. 3, T. III, p. 373. — *Giornali Napoletani.* T. XXI, p. 1057.

1386. également à opprimer le prince leur adversaire, et à dépouiller le roi leur pupille de son autorité légitime, pour y substituer celle du saint-siége. Tous les barons étoient en armes, et sous prétexte de la guerre civile, ils rançonnoient les bourgeois et les paysans de leur parti, et ils livroient au pillage et à l'incendie les propriétés de leurs ennemis. Et, au milieu de ce désordre effrayant, aucun grand caractère ne se développoit, aucun homme d'un talent distingué ne fixoit les yeux de la nation, et ne lui donnoit l'espérance d'un avenir plus heureux.

Dans le royaume de Hongrie, le sort des deux reines avoit excité la pitié lorsqu'elles étoient dépouillées de leurs droits; mais une indignation générale avoit succédé à ce sentiment, lorsqu'on leur avoit vu recouvrer la royauté par une atroce perfidie. Jean de Horwath, ban de Croatie, les ayant surprises et ayant massacré leurs gardes, fit trancher la tête, en leur présence, à Nicolas Gara, et jeter dans la rivière la reine mère Élizabeth; toutes les demoiselles de la jeune reine Marie furent abandonnées aux insultes des Croates, tandis que cette princesse, qui seule, dit-on, ne fut pas violée, fut enfermée au château de Czupa (1).

(1) *Joh. de Thwrocz Chron. Hungar.* P. IV, c. 1, p. 214.

Sigismond, marquis de Brandebourg, arri- 1386.
voit en Hongrie à cette époque même, pour y célébrer son mariage avec sa jeune épouse. Une partie de la noblesse hongroise se joignit à lui; mais le parti qui avoit appelé et ensuite vengé Charles III, se prépara à se défendre. Jean de Horwath fit passer la reine Marie, sa prisonnière, au château de Novigrad; il avoit dessein de l'envoyer dans le royaume de Naples, à la veuve de Charles III; mais les Vénitiens y mirent obstacle. Consultant plutôt leur intérêt actuel que leur ressentiment pour les injures qu'ils avoient reçues du roi Louis, ils firent alliance avec Sigismond et Marie; ils envoyèrent au premier, comme ambassadeurs, leurs négociateurs les plus habiles, afin de rétablir la paix en Hongrie, et d'y faire reconnoître le nouveau roi; ils chargèrent Jean Barbadigo, un de leurs amiraux, de veiller sur les côtes de Croatie, pour que la reine ne fût point transférée à Naples malgré elle, et ils contraignirent enfin, par leurs armes, Jean de Horwath et le prieur d'Aurania, son frère, à rendre à Marie sa liberté; elle fut relâchée le 4 juin 1387, et un mois après, elle fut mariée à Sigismond (1).

(1) *Joh. Lucii de Regno Dalmatiæ et Croatiæ.* L. V, c. 11; T. III. *Rer. Hung.* p. 409. — *Raphaïn Caresino Chron. Venet.*

1386. Ainsi la république de Venise, si long-temps alarmée par la puissance et l'ambition du roi de Hongrie, vit un allié, qu'elle avoit comblé de bienfaits, succéder à son ancien rival. Lors même que Sigismond auroit pu oublier la reconnoissance qu'il devoit aux Vénitiens, il ne disposoit plus des forces auxquelles Louis avoit commandé; sa vengeance implacable, en poursuivant les ennemis de Marie, excitoit dans ses États des rebellions toujours nouvelles; presque tous les vieux conseillers et les généraux de Louis périrent par le glaive ou sur l'échafaud (1). Des provinces autrefois dépendantes de la couronne de Hongrie s'en séparèrent, et Sigismond fut obligé de re-
1387. connoître parmi ses sujets un nouveau roi de Rascie et de Bosnie, auquel Zara, Traù, Sebenigo, Spalatro, et toutes les villes enlevées aux Vénitiens, le long de la côte de Dalmatie demeurèrent soumises (2). Ainsi la répu-

T. XII, p. 476. — Jean de Thwrocz fait quelqu'erreur sur les dates, et ne parle pas de l'assistance des Vénitiens. *Chron. Hungar.* P. IV, c. 2 et 3, p. 215.

(1) *Joh. de Thwrocz.* P. IV, c. 4 et c. 7, p. 216, 219. — *Thomæ Ebendorfferi de Haselbach Chronic. Austriacum.* p. 821. *In Pez. Script. Rer. Austriacar.* T. II.

(2) Twartkus, ban de Bosnie, ayant conquis la Rascie ou Servie orientale, prit le titre de roi en 1386; et de 1387 à 1390, il conquit les villes maritimes que les Vénitiens avoient possédées. *Jo. Lucii de Regno Dalmatiæ et Croatiæ.* L. V, c. 3, p. 412.

blique n'eut plus lieu de craindre qu'une marine formée sous la protection du roi de Hongrie, ne lui disputât un jour l'empire de l'Adriatique. 1387.

Il se passa vingt ans encore avant que les Vénitiens tentassent de recouvrer les possessions qu'ils avoient perdues sur la côte de l'Esclavonie. Mais les révolutions de Naples et de Hongrie leur donnèrent lieu de faire une acquisition importante à l'entrée même du golfe Adriatique. L'île de Corfou ou Corcyre se donna volontairement à eux. Cette île, demeurée aux empereurs latins de Constantinople, après la perte de leur capitale, avoit été réunie à la couronne de Naples. Pendant les guerres civiles de la Pouille, les Corfiotes secouèrent le joug des Napolitains; et, après s'être gouvernés quelque temps en république, ils implorèrent la protection des Vénitiens, et se soumirent à eux, le 9 juin 1386, moyennant l'assurance que tous leurs priviléges leur seroient conservés (1). Durazzo, ville importante sur les côtes d'Albanie, que Charles d'Anjou l'ancien avoit conquise sur

(1) Cette négociation, avec toutes les pièces officielles, se trouve dans l'*Istoria di Corfù di Andrea Marmora Nobile Corcyreze.* L. V, p. 228. 1 *vol. in-4.° Venezia.* 1672. — Voyez aussi *Marin Sanuto vite de Duchi.* p. 751. — *Raphaïn Caresino Chron. Venetum.* T. XII, p. 472.

1387. les Grecs, et qui avoit passé, avec le titre de Duché, dans une branche de sa famille jusqu'à Charles III, roi de Naples et de Hongrie, fut vers le même-temps conquise par les Vénitiens; et, l'année d'après, les deux villes d'Argos et de Napoli de Romanie, furent réunies au domaine de la république par la cession des feudataires qui les gouvernoient (1). Si les Vénitiens ne poussèrent pas plus loin leurs conquêtes sur les Hongrois, les Grecs ou les Napolitains, au moment où aucun de ces peuples n'étoit plus en état de leur résister, c'est que le désir de se venger de François de Carrare dirigeoit, vers le même temps, toutes leurs forces et toute leur ambition vers le continent de Lombardie.

François de Carrare, seigneur de Padoue, avoit racheté, de l'archiduc Léopold d'Autriche, la ville de Trévise et son territoire (2), que les Vénitiens avoient vendu au dernier. Les États de Carrare bordoient ainsi la lagune dans toute sa longueur, et coupoient aux Vénitiens toute communication avec le continent. Un voisin si proche, de tout temps allié de tous les ennemis de la république,

(1) *Vettor Sandi Storia Civile Veneziana.* L. V, P. II, c. 12, p. 190. — *Marin Sanudo vite de Duchi di Venezia.* p. 760.

(2) *Chronicon Estense.* T. XV, p. 508.

et qui joignoit l'habileté et le pouvoir au désir 1386.
de nuire, inspiroit une défiance extrême au sénat. Les Vénitiens, encore affoiblis par la dernière guerre, vouloient susciter des ennemis à Carrare, plutôt que l'attaquer eux-mêmes. Ils excitèrent secrètement le ressentiment d'Antonio de la Scala, seigneur de Vérone, ils l'engagèrent ainsi à se charger de leur querelle, et à combattre leur ennemi.

Antonio de la Scala étoit fils naturel de Can signore de la Scala, auquel il avoit succédé en 1374, conjointement avec son frère Bartolomée (1). Pour régner seul il avoit fait assassiner ce frère en 1381, et il avoit fait mourir la maîtresse de Bartolomée et toute sa famille dans d'horribles tourmens, les accusant du crime que lui-même venoit de commettre. François de Carrare témoigna publiquement l'horreur que lui inspiroit tant de perfidie et de cruauté (2), et le bâtard de la Scala crut, en déclarant la guerre au seigneur de Padoue, démentir une accusation dont il rougissoit, et effacer les traces de son forfait. Il conclut, en 1385, un traité de subsides avec les Vénitiens. Il s'engagea, moyennant vingt-cinq mille florins, qui devoient lui être payés chaque

(1) *Chronicon Veronense in fine.* T. VIII, p. 659.

(2) *Andrea Gataro Storia Padovana.* p. 446.

1386. mois, tant que dureroit la guerre, à dépouiller la maison de Carrare de tous ses Etats, et à céder Trévise et son territoire à la république (1).

En vain François de Carrare s'efforça de faire comprendre à son voisin irrité, que leurs États n'avoient jusqu'alors conservé leur indépendance que par l'ancienne alliance de leurs deux familles, et que celui qui aideroit à dépouiller l'autre, seroit bientôt dépouillé à son tour par ceux mêmes qui auroient combattu avec lui. Antonio de la Scala, sourd à ces représentations, rassembloit des gens de guerre, et le 5 avril 1386, il les envoya sur le territoire de Padoue, sous la conduite de Cortesia de Sarego. Les deux seigneurs se tenoient également loin des périls de la guerre, et Carrare prit à sa solde Giovanni d'Azzo des Ubaldini, qu'il chargea de repousser ses ennemis. Une bataille fut livrée, le 25 juin 1386, au lieu nommé les Brentelles; Sarego fut fait prisonnier avec huit mille soldats ou miliciens de Vérone; huit cents hommes avoient été tués dans le combat (2).

Mais l'usage s'étoit introduit de renvoyer

(1) *Andrea Gataro Storia Padovana.* p. 508.

(2) *Ibid.* p. 528.

les prisonniers sans rançon, après les avoir dépouillés de leurs chevaux et de leurs armes, en sorte que la perte d'une bataille n'étoit qu'une perte d'argent. La seigneurie de Venise fit un présent de soixante mille florins à Antonio de la Scala, pour le dédommager de l'échec qu'il venoit d'éprouver, un astrologue le flattoit qu'il seroit bientôt maître de Padoue, et il rejeta toutes les offres de conciliation que Carrare s'étoit empressé de lui faire (1). 1386.

Au commencement de la campagne suivante, les armées furent portées, de part et d'autre, jusqu'à six ou huit mille hommes de cavalerie, et jusqu'à quinze mille fantassins. Francesco Novello de Carrare, fils du seigneur de Padoue, combattoit dans celle de son père, sous les ordres de Giovanni d'Azzo et de Jean Hawkwood. Après avoir ravagé le territoire de Vérone, l'armée padouane fut obligée de se retirer devant les forces supérieures que commandoient les deux généraux d'Antonio de la Scala, savoir Jean des Ordelaffi et Ostasio de Polenta, seigneur de Ravenne. Mais, arrivée à Castagnaro, près de Castelbaldo, elle se fortifia 1387.

(1) *Gataro Storia Padovana.* p. 526-538. — *Redusius de Quero Chronic. Tarvisinum.* T. XIX, p. 788.

1387. derrière un canal, et attendit l'attaque des ennemis. Une grande bataille fut livrée le 11 mars 1387, et l'armée de Vérone fut de nouveau mise en déroute; ses deux généraux furent faits prisonniers avec quatre mille six cent vingt hommes d'armes, et Hawkwood put porter sans obstacle la désolation jusqu'aux portes de Vérone et de Vicence (1).

Cependant François de Carrare écrivit encore une fois au seigneur de la Scala pour lui demander la paix; mais dans le même-temps, la seigneurie de Venise lui faisoit passer cent mille florins pour lever une nouvelle armée, et Jean Galeaz Visconti de Milan, voisin plus dangereux encore, observoit l'affoiblissement des deux seigneurs de la Marche Trévisane, pour en tirer avantage; il offroit à tous deux des secours, et il attendoit le moment favorable pour dépouiller l'un et l'autre. Antonio de la Scala, prêtant l'oreille à ses perfides suggestions, renvoya sans y répondre la lettre de Carrare (2).

Jean Galeaz, qui prenoit le titre de comte de Vertus, avoit succédé, en 1378, à son père Galeaz (3), dans le gouvernement de la

(1) *Andrea Gataro Storia Padovana.* p. 568. — *Chronic. Estense.* p. 514.

(2) *Andrea Gataro Storia Padovana.* p. 583.

(3) Il mourut le 4 août 1378, à l'âge de cinquante-neuf ans.

moitié de la Lombardie. Il résidoit à Pavie, 1387.
tandis que son oncle Bernabos demeuroit à Milan. Ce dernier avoit partagé entre ses nombreux enfans les villes qui dépendoient de lui (1); il auroit désiré accroître leur portion avec l'héritage de son neveu, et il avoit donné les mains à plusieurs complots contre la personne ou les provinces de Jean Galeaz. Le comte de Vertus s'étoit dérobé à ces intrigues, sans laisser connoître qu'il les eût découvertes. Tout-à-coup il s'étoit jeté dans la dévotion, on ne le voyoit plus entouré que de religieux et de prêtres; un rosaire à la main, il visitoit les églises, et il y demeuroit en prières devant les images des saints. Bernabos attribuoit ce changement à la pusillanimité de son neveu, et il étoit confirmé dans son jugement par les précautions qu'il voyoit prendre à Jean Galeaz pour sa sûreté; car ce prince avoit doublé ses gardes, il en étoit sans cesse entouré, et il témoignoit son effroi au moindre mouvement imprévu. Enfin, au commencement de mai 1385, le comte de

Il laissa à son fils les villes de Pavie, Asti, Verceil, Novare, Plaisance, Alexandrie, Bobbio, Alba, Como, Casal Saint-Evasio, Valence, et Vigevano.

(1) Savoir, Lodi, Crémone, Parme, Borgo San-Donnino, Crème, Bergame et Brescia.

1387. Vertus annonça qu'il vouloit aller en pélerinage au temple de la sainte Vierge, au-dessus de Varèse, près du lac Majeur; et il se mit en route avec une garde nombreuse qui ne s'écartoit pas de lui. Comme il approchoit de Milan, le 6 mai au matin, Bernabos vint à sa rencontre avec ses deux fils aînés. Jean Galeaz, après avoir embrassé son oncle avec tendresse, se retourna vers deux capitaines qui devinrent fameux à son service, Jacques del Verme et Antonio Porro, et il leur donna en langue allemande, qui étoit alors la langue militaire de toute l'Europe, l'ordre d'arrêter Bernabos. Aussitôt les soldats arrachèrent à ce seigneur la bride de sa mule, ils coupèrent le ceinturon de son épée, et l'entraînèrent loin des siens, tandis que Bernabos appeloit vainement son neveu à son aide, et le supplioit de n'être pas traître à son propre sang. La ville de Milan ouvrit aussitôt ses portes à Jean Galeaz, et ce fut dans un de ses châteaux que son seigneur déposé fut retenu prisonnier avec ses deux fils. A trois reprises il fut empoisonné pendant les sept mois que dura sa détention. Il mourut enfin le 18 décembre 1385 (1). Ses cruautés

(1) *Andrea Gattaro Storia Padovana.* T. XVII, p. 498. — *Corio Istorie Milanesi.* P. III, p. 258. — *Annales Mediola-*

et ses exactions, l'avoient rendu si odieux 1387.
aux peuples, qu'aucun de ses sujets n'essaya de le défendre. Ses alliés l'abandonnèrent avec la même indifférence, et Jean Galeaz, seul maître de la Lombardie, déposa le masque religieux qu'il avoit porté long-temps, et tourna contre ses voisins les forces qu'il avoit enlevées à son oncle.

Jean Galeaz avoit offert à plusieurs reprises son alliance, soit à la Scala, soit à Carrare, mais tous deux avoient long-temps refusé de s'associer à un prince dont ils connoissoient la mauvaise foi. Cependant Antonio de la Scala, après sa défaite à Castagnaro, prêta enfin l'oreille aux propositions de Jean Galeaz, et un traité alloit être conclu entr'eux par l'entremise des Vénitiens, lorsque François de Carrare se résolut à les prévenir, et accepta l'alliance qu'il avoit toujours rejetée (1). Elle fut signée le 19 avril 1387. La conquête de Vérone fut assurée à Visconti, celle de Vicence à Carrare, et le dernier céda au premier deux de ses meilleurs capitaines, Giovanni d'Azzo et Ugolotto Biancardo,

nenses. T. XVI, p. 784, c. 147. — *Poggii Bracciolini Historia Florent.* L. III, p. 245. — *Andreas Redusius de Quero Chron. Tarvisin.* T. XIX, p. 785.

(1) *Andrea Gataro Storia Padovana.* p. 583. — *Annales Mediolanenses.* T. XVI, p. 779.

1387. que l'épuisement de ses finances ne lui permettoit plus de garder à sa solde (1).

Les princes alliés envahirent, en effet, l'un le territoire de Vérone, et l'autre celui de Vicence. Les citoyens de cette dernière ville représentèrent alors à François de Carrare qu'il ne devoit pas chercher à ruiner un pays sur lequel il comptoit régner; que Vicence, fidèle à la maison de la Scala, étoit prête cependant à faire dépendre son sort de celui de Vérone, et qu'ils ouvriroient leurs portes à Carrare dès qu'ils apprendroient que celles de Vérone étoient ouvertes à Jean Galeaz. Dans le même-temps, les habitans d'Udine, à la sollicitation des Vénitiens, attaquèrent Carrare du côté de Trévise, et le forcèrent à accepter la proposition des Vicentins (2).

Cette diversion ne suffisoit point pour sauver la Scala; sa capitale étoit entourée par les armées de Visconti, les Vénitiens lui avoient fourni des subsides, et non des soldats, et l'empereur Wenceslas; auquel il avoit eu recours, lui avoit envoyé un ambassadeur pour faire montre de son autorité en Italie, plutôt que pour l'assister. Ugolotto

(1) *Andrea Gataro.* p. 592. — *Chron. Tarvisinum Redusii de Quero.* p. 788.

(2) *Andrea Gataro Storia Padovana.* p. 608.

Biancardo, qui commandoit l'armée mila- 1387.
noise, joignit la séduction à la force; des traîtres lui ouvrirent la porte de Saint-Maxime, pendant la nuit du 18 octobre, et Antonio de la Scala, après avoir consigné sa forteresse à l'ambassadeur impérial, s'enfuit par l'Adige à Venise avec tous ses trésors (1).

L'ambassadeur de Wenceslas, demeuré maître de la forteresse de Vérone, et des signaux de commandement convenus avec les gouverneurs de Vicence et des châteaux forts (2), les vendit au meilleur prix possible à Jean Galeaz, et se retira en Bohême avec l'argent qu'il avoit amassé d'une manière peu honorable. Toutes les forteresses furent alors ouvertes à Giovanni d'Azzo, et à Ugolotto Biancardo; le dernier prit aussi possession de Vicence pour le comte de Vertus, et la maison de la Scala, qui avoit régné cent vingt-huit ans à Vérone, et qui deux fois avoit aspiré à la couronne d'Italie, fut dépouillée de toutes ses possessions.

D'après le traité conclu entre Carrare et

(1) *Andrea Gataro.* p. 618. — *Raphaïn Caresino Chron. Venetum.* p. 474.

(2) En consignant une forteresse à un commandant, on convenoit avec lui qu'il ne la rendroit qu'à celui qui lui présenteroit un gage symbolique, que le prince gardoit entre ses mains. Ce gage étoit nommé *contra segno.*

1387. Jean Galeaz, Vicence auroit dû être immédiatement remise au premier; mais le seigneur de Padoue connoissoit son allié, et ne comptoit pas sur sa bonne foi. Il garda le silence lorsqu'il sut que Jean Galeaz formoit des prétentions sur Vicence, comme formant l'héritage de sa femme (1), et il songea seulement à se défendre contre les habitans d'Udine, auxquels les Vénitiens donnoient ouvertement des secours. Udine, capitale du Patriarcat d'Aquilée, n'avoit pas voulu reconnoître Philippe d'Alençon, patriarche consacré par Urbain VI, tandis que Carrare avoit pris la protection de ce prélat (2). Mais lorsque le seigneur de Padoue vit l'orage conjuré contre lui par la république vénitienne, il sollicita vainement celle-ci de lui accorder la paix, et il demanda avec instance la médiation du marquis d'Este, qui fut rejetée (3). A cette époque même, Jean Galeaz envoyoit à Venise deux ambassadeurs pour négocier avec la république une alliance

(1) Jean Galeaz avoit épousé, en secondes noces, Catherine, fille de son oncle Bernabos qu'il avoit fait mourir, et de Béatrix de la Scala. S'il tenoit de celle-ci quelque droit à l'héritage de la Scala, ce n'étoit qu'après tous les mâles de cette maison, et tous les enfans de Bernabos.

(2) *Vitæ Patriarcarum Aquileiensium.* T. XVI, p. 60.

(3) *Andrea Gataro Storia Padovana.* p. 628.

contre le seigneur de Padoue. François de Carrare, à cette nouvelle, ne put plus contenir son indignation; il écrivit à l'empereur, au pape, et à tous les souverains de la chrétienté des lettres circulaires, pour dénoncer la perfidie du comte de Vertus, et demander justice de ses trahisons. Il s'adressa aux Vénitiens eux-mêmes, espérant que leur prudence accoutumée l'emporteroit sur leur animosité; la trahison dont lui-même il étoit victime pouvoit servir de leçon au sénat de Venise; car, si la conquête de Vérone avoit ouvert à Jean Galeaz le chemin de Padoue, la conquête de Padoue pouvoit tout aussi bien lui ouvrir le chemin de Venise. Mais le sénat, écoutant seulement sa haine implacable et son ambition, signa, le 29 mars 1388, un traité de partage avec Jean Galeaz. Il fut convenu que Trévise, Ceneda, et les forteresses de Coran et de Saint-Eletto appartiendroient à la république, et que Padoue, avec son territoire, passeroit au seigneur de Milan (1). Sur la demande des Vénitiens, Albert, marquis d'Este, François de Gonzagues, seigneur de Mantoue, et la communauté d'Udine, furent admis dans cette alliance (2). 1388.

(1) *Andrea Gataro Istoria Padovana.* p. 630. — *Marin Sanuto vite de Duchi.* p. 758.

(2) *Raphaïn Caresino Chron. Venetum.* p. 478.

1388. François de Carrare, seul et sans alliés, au milieu d'ennemis, dont le moindre, pris séparément, lui étoit égal en forces, se trouvoit encore avoir à craindre son propre peuple autant que ses voisins. Depuis vingt-quatre ans, la principauté de Padoue étoit engagée dans des guerres continuelles, et l'épuisement des finances avoit forcé à augmenter, chaque année, les impôts. Les places publiques retentissoient de clameurs et de menaces. Dans les conseils, le découragement et l'impatience se manifestoient ouvertement. Tous ceux que Carrare appeloit à délibérer avec lui étoient ses ennemis secrets (1); les uns étoient vendus à Jean Galeaz, d'autres à la seigneurie de Venise, d'autres encore, sans avoir un but déterminé, désiroient seulement une révolution.

Le seigneur de Padoue implora l'assistance du duc de Bavière, auquel il étoit devenu parent, et du duc d'Autriche, dont l'amitié lui étoit assurée par d'anciens traités; tous deux répondirent qu'ils marcheroient à sa délivrance, pourvu que Carrare leur fournît d'avance tout l'argent nécessaire à leur armement, mais dans l'état d'épuisement auquel ce prince étoit réduit, ne lui accorder des secours qu'à cette condition, c'étoit les refuser.

(1) *Andrea Gataro*, p. 632.

Quelques conseillers de François de Carrare 1388.
lui proposèrent d'abdiquer la seigneurie en faveur de son fils. Ils lui disoient que Venise lui faisoit la guerre d'après une haine personnelle qui ne s'étendroit point à ce jeune homme; que ce dernier étoit chéri du peuple, et trouveroit dans son dévouement des ressources inattendues; lorsqu'ils virent qu'ils ne pouvoient le persuader, ils conseillèrent à Francesco Novello de saisir son père par surprise, et de le jeter en prison, pour traiter ensuite avec les ennemis. Telles étoient les mœurs des tyrans d'Italie, que le jeune prince parut mériter de grands éloges pour avoir repoussé une aussi odieuse insinuation (1).

Après de longues délibérations, qui redoubloient chaque jour l'anxiété des seigneurs de Carrare, et qui leur faisoient sentir toujours plus l'impossibilité de se défendre, le père résolut enfin de suivre le conseil qu'il avoit d'abord rejeté, de transmettre la seigneurie à son fils et de se retirer à Trévise. Il fit assembler dans le palais public le conseil du peuple, comme au temps de la république de Padoue; il fit nommer quatre Anziani, un gonfalonier et un syndic de la communauté, et il résigna, sans conditions, entre leurs mains, la

(1) *Andrea Gataro Storia Padov.* p. 638-640.

1388. seigneurie qu'il avoit héritée de ses ancêtres. Mais le peuple de Padoue, avili par soixante et dix ans de servitude, n'avoit conservé aucun sentiment généreux; incapable de vivre libre, il ne se sentoit ni le courage ni le désir d'exercer le pouvoir qu'on lui rendoit. Il assista à l'abdication du vieux François de Carrare comme à une vaine cérémonie; un docteur de droit, syndic de la communauté, répondit, par une harangue ampoulée, à la lecture faite par le procureur du seigneur, de son acte de renonciation. Le gonfalonier et les Anziani, sans délibération comme sans conditions, investirent ensuite Francesco Novello de Carrare, de la seigneurie que son père venoit de déposer. Ainsi Padoue changea de maître le 29 juin 1388, et, le lendemain, le vieux Carrare partit pour Trévise, dont il s'étoit réservé la souveraineté (1).

Ce jour-là même, Jean Galeaz Visconti fit porter à Francesco Novello un défi et une déclaration de guerre; il ne rougit point, dans ce manifeste, d'en appeler à la justice de sa cause et à la protection divine; il accusa son adversaire d'avoir été l'agresseur, et

(1) *Galeazzo Gataro Storia Padovana.* p. 643. Cet historien lui-même étoit un des Anziani du peuple. Son fils André, que nous citons plus souvent, a donné une nouvelle forme à sa chronique. — *Redusii de Quero Chron. Tarvis.* p. 789.

de l'avoir provoqué par ses trahisons (1). Jean 1388.
Galeaz multiplioit avec ostentation les pièces officielles, et il paroît s'être flatté de voiler ses iniquités aux yeux de la postérité, sous le langage de la vertu; tandis qu'au contraire l'opposition entre ses discours et sa conduite n'a servi qu'à nous révéler toute sa duplicité. Cependant les troupes qu'il avoit rassemblées à Vérone et à Vicence, entrèrent dans l'État de Padoue; les Vénitiens y pénétrèrent en même-temps par la Brenta et l'Adige, et comme les uns et les autres traitèrent les campagnes avec un extrême ménagement, ils engagèrent les paysans à se révolter contre Carrare, et à prendre parti avec eux (2).

Un frère naturel du seigneur de Padoue, le comte de Carrare, commandoit ses troupes, et, profitant avec habileté des canaux qui coupent toute la Marche Trévisane, il arrêtoit les progrès de Jacques del Verme, général de Jean Galeaz. Mais le découragement et la trahison étoient répandus dans la ville, dans les camps et dans les forteresses du seigneur

(1) *Gataro Storia Padovana.* p. 648. — *Chron. Placentinum Joh. de Mussis.* p. 550. — *Annales Mediolanenses.* c. 150, p. 804.

(2) *Andrea Gataro.* p. 650.

1388. de Padoue ; les soldats étoient souvent frappés de terreurs paniques ; les commandans abandonnoient souvent sans combat les places et les châteaux qui leur étoient confiés ; et le peuple menaçoit d'ouvrir les portes de Padoue, si on ne lui donnoit pas la paix (1). Les conseillers qu'assembloit Francesco Novello déclaroient à leur prince qu'ils ne vouloient pas voir leurs possessions dévastées plus longtemps pour des querelles qui leur étoient étrangères ; qu'ils ne vouloient pas exposer plus long-temps leur ville à être prise et traitée avec la dernière rigueur par une soldatesque effrénée ; en même-temps ils lui rappeloient tout ce qu'il avoit à craindre de la vengeance des Vénitiens, et ils l'exhortoient à implorer plutôt la générosité de Jean Galeaz en se soumettant à lui (2).

Francesco Novello n'ayant plus aucun moyen de se défendre, et ne trouvant plus parmi ses parens ou ses amis personne à qui il pût se confier, céda enfin aux sollicitations de tout son peuple, et à la force des circonstances. Il fit demander un sauf-conduit à Jacques del Verme, pour se rendre à Pavie,

(1) *Andrea Gataro*, p. 658.

(2) *Andrea Gataro Storia Padovana*, p. 662.

auprès du comte de Vertus; et, le 23 novembre 1388, il ouvrit à ce général sa capitale et toutes ses forteresses. Auparavant, il avoit chargé sur des barques ses effets les plus précieux, et il les avoit fait partir pour Ferrare, avec sa femme et ses enfans; lui-même il prit la route de Vérone, et comme il abandonnoit la ville où ses ancêtres avoient dominé pendant soixante et dix ans, et qu'il traversoit son propre territoire, il eut la douleur d'être témoin des fêtes et des réjouissances par lesquelles ses sujets célébroient l'inauguration de leur nouveau souverain (1). 1388.

Des négociateurs qui prétendoient être envoyés par Francesco Novello, se rendirent immédiatement auprès de son père, à Trévise, pour l'inviter à se confier aussi à la générosité de Jean Galeaz. Ils lui offrirent un sauf-conduit de Jacques del Verme, pour aller à Pavie, et ils le pressèrent d'ouvrir sa forteresse à ce général. Le vieux Carrare étoit dans une situation encore plus dangereuse que celle de son fils. Il étoit pressé en même-temps par les armes des Vénitiens, de Visconti, et des Trévisans révoltés contre lui. Il s'étoit retiré dans

(1) *Andrea Gataro.* p. 676. — *Raphaïn Caresino Chron. Venetum.* p. 481. — *Chron. Placentinum Joh. de Mussis.* p. 551.

1388. la forteresse, et il n'avoit plus à attendre qu'une mort cruelle, s'il tomboit entre les mains de ses ennemis. Il appela donc Jacques del Verme; il introduisit ses soldats dans la citadelle de Trévise, et il s'achemina vers Pavie, pour implorer la générosité du vainqueur.

Mais les sauf-conduits qui avoient été accordés aux deux seigneurs de Carrare ne furent point observés. Jean Galeaz craignoit de les voir, et de leur annoncer lui-même qu'il vouloit fausser ses promesses. Il fit arrêter le fils à Milan et le père à Vérone, sans leur permettre d'avancer davantage. Cependant la vipère des Visconti fut arborée sur les bords de la mer Adriatique, et les étendards de ce prince redoutable flottèrent en face des clochers de Venise. Déjà Jean Galeaz projetoit de faire sentir sa puissance à cette superbe république, et lorsque les députés de Padoue furent admis en sa présence pour lui rendre hommage, il leur dit que si Dieu lui accordoit seulement cinq ans de vie, il rendroit les Vénitiens leurs égaux, et mettroit un terme à la jalousie qu'une ville à demi-submergée avoit long-temps causée à Padoue (1).

(1) *Andrea Gataro Storia Padovana.* p. 701.

CHAPITRE LIII.

Révolutions dans les républiques toscanes; intrigues de Jean Galeaz. — François de Carrare lui échappe, et s'enfuit à Florence; il détermine cette république à faire la guerre à Visconti. Il conduit en Italie, une armée allemande, et recouvre la seigneurie de Padoue.

1388—1390.

La conduite de Venise, en favorisant les conquêtes de Jean Galeaz Visconti, n'avoit point correspondu à la haute prudence qui, si long-temps, avoit distingué les conseils de cette république. Les deux maisons de la Scala et de Carrare, assez fortes pour se défendre, assez foibles pour ne pas inspirer de crainte, pouvoient servir aux Vénitiens, de boulevard contre les entreprises des Visconti. La supériorité de forces et de richesses de la république, lui donnoit mille moyens pour tenir les seigneurs de Vérone et de Padoue, dans une espèce de vasselage. C'étoit une grande faute aux

Vénitiens d'avoir excité la Scala à la guerre, et de l'avoir laissé périr ensuite, en ne lui donnant pas de secours assez puissans; c'en étoit une plus grande, d'avoir sacrifié Carrare à leur ressentiment, et d'avoir enrichi de ses dépouilles, le tyran le plus puissant, le plus ambitieux et le plus perfide de l'Italie. La vue des drapeaux milanois qui flottoient au bord de l'Adriatique, fit faire au sénat vénitien, de douloureuses réflexions sur sa conduite; bientôt, les discours menaçans de Jean Galeaz, qui lui furent rapportés, augmentèrent son inquiétude.

Aucune puissance en Italie, ne paroissoit assez forte pour se mesurer avec le seigneur de Milan, et pour arrêter ses conquêtes. L'église avoit long-temps combattu son père et son oncle; mais ses forces étoient anéanties par le schisme, et plus encore par la conduite imprudente d'Urbain VI. Ce pontife, qui devoit la liberté et peut-être la vie au doge Antoniotto Adorno, se brouilla avec son libérateur, et partit de Gênes précipitamment, le 16 décembre 1386, pour se rendre à Lucques (1). Dans cette dernière ville, il prêcha la croisade contre le royaume de

(1) *Georgii Stellæ Annales Genuenses.* T. XVII, p. 1128. — *Uberti Folietæ Genuensium Historiæ.* L. IX, p. 491.

Naples, qu'il vouloit conquérir. Mais ses exhortations ni ses bulles n'armèrent pas un soldat pour sa cause (1). Il déclara ensuite la guerre, tout ensemble aux Turcs et aux Grecs; guerre peu sanglante, dont il commit le soin à l'archevêque de Patras (2). Puis, se rendant à Pérouse, il y fit des levées de soldats mercenaires, à la tête desquels il vouloit s'emparer du royaume de Naples, lorsqu'une sédition parmi eux l'effraya, et le détermina à s'enfuir à Rome (3). C'est-là qu'il mourut, le 13 octobre 1389, après avoir donné plus de scandale à la chrétienté par son emportement, son imprudence, et sa cruauté, que les pontifes les plus décriés du dixième siècle. Pierre Tommacelli, cardinal de Naples, qui prit le nom de Boniface IX, fut élevé à la chaire de saint Pierre, par les cardinaux de l'obédience d'Urbain VI, le 9 novembre 1389 (4).

De toutes les maisons souveraines qui avoient existé entre les Alpes et les Apennins, depuis la chûte des républiques, il n'en restoit plus que quatre qui n'eussent pas été asservies ou

(1) *Raynaldus Annal. Eccles.* 1387, §. 2, T. XVII, p. 128.

(2) *Raynaldus.* 1387. §. 8, p. 130.

(3) *Ib.* 1388, §. 8, p. 137.

(4) *Raynaldus Annal. Eccles.* 1389. §. 12, p. 142.

dépouillées par les Visconti ; savoir : les maisons de Savoie, de Montferrat, de Gonzagues et d'Este. Amé VII, dit le Rouge, comte de Savoie, uniquement occupé des intrigues et des guerres de la France, évita toute brouillerie avec le comte de Vertus (1). Théodore II, marquis de Montferrat, auquel Jean Galeaz avoit enlevé Asti, et d'autres places importantes, fut lui-même prisonnier en quelque sorte, à la cour du seigneur de Milan, depuis sa plus tendre enfance, jusqu'à l'année 1400 (2). François de Gonzagues gouvernoit Mantoue, depuis l'année 1382 ; mais il ne se maintenoit dans cette principauté, que par sa déférence absolue à toutes les volontés de Jean Galeaz. Il étoit entré dans toutes ses alliances, il avoit pris part à toutes ses guerres, sans en attendre d'autre avantage que celui de retarder ainsi, le moment où lui-même il seroit dépouillé (3). Dans la famille d'Este, le marquis Albert avoit succédé, le 26 mars 1388, à son frère Nicolas, au préjudice d'Obizzo, fils d'un frère aîné,

(1) *Guichenon, Histoire généalogique de Savoie.* c. 24, T. II, p. 5. anno 1383-1391.

(2) *Benvenuto de S. Georgio Hist. Montisferrati.* T. XXIII, p. 611.

(3) *Platina Histor. Mantuana.* L. III, p. 752. *Rer. It.* T. XX.

mort avant lui (1). Albert, d'après les suggestions de Jean Galeaz, auquel il avoit rendu visite à Milan, fit trancher la tête à Obizzo et à sa mère, qu'il accusa d'avoir tramé une conjuration contre lui ; il fit brûler la femme de ce malheureux, pendre un de ses oncles, et tenailler ou écarteler plusieurs de leurs confidens (2). Après ces atrocités, le marquis de Ferrare, en haine aux peuples et aux princes, ne pouvoit plus se fier à d'autres qu'à Jean Galeaz, qui les lui avoit fait commettre, et il ne se conduisoit plus que d'après ses conseils ou ses ordres.

Les autres familles autrefois souveraines, avoient toutes été dépouillées de leurs États par les Visconti ; les Correggio, les Rossi, les Scotti, les Pelavicini, les Ponzoni, les Cavalcabò, les Benzoni, les Beccaria, les Languschi, les Rusca, les Brusati, ou n'existoient plus, ou n'avoient plus d'autorité dans les villes autrefois soumises à leurs ancêtres. La maison Visconti avoit seule succédé à toute leur puissance, aussi bien qu'à celle de la Scala et de Carrare.

(1) *Chronicon Estense.* T. XV, p. 516.

(2) *Cronica di Piero Minerbetti. anno* 1388, c. 1, p. 156. — *Scriptores Etruriæ.* T. II. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 530.

Les communes de Toscane, si elles avoient été réunies par le sentiment de leurs dangers, auroient pu soutenir avec égalité, la lutte avec le comte de Vertus ; mais Florence seule savoit embrasser de ses regards, la politique de l'Italie et de l'Europe entière. Les autres villes, au lieu de se tenir en garde contre l'ennemi de toute liberté, n'étoient jalouses que de Florence, et leurs passions imprudentes favorisoient les projets du tyran qui vouloit les asservir.

Les États d'Italie, exposés à être envahis par Jean Galeaz, n'avoient point de secours à attendre du reste de l'Europe. L'empire étoit tombé entre les mains du plus foible et du plus méprisable des princes, Wenceslas, fils indigne de Charles IV, qui lui-même avoit tant dégénéré de ses glorieux ancêtres. La France, pendant la minorité et la démence de Charles VI, étoit livrée à une anarchie dans laquelle on vit bientôt naître les factions funestes des ducs de Bourgogne et d'Orléans. L'Angleterre avoit pour roi le foible Richard II, et sous son règne, elle vit commencer les factions des deux roses. La Hongrie perdoit, par ses guerres civiles, toute l'influence que son grand roi Louis avoit acquise sur l'Italie et le reste de l'Europe. L'Aragon, pendant la longue administration de Pierre IV, dit

le cérémonieux, avoit tenu un rang distingué parmi les puissances maritimes ; mais ce roi étoit mort le 4 janvier 1387 (1), et le foible Jean, qui lui avoit succédé, sommeilloit dans la lâcheté et dans la paresse, abandonnant à sa femme, tout le soin des affaires publiques (2). Ainsi, d'un bout de l'Europe à l'autre, tous les royaumes étoient épuisés par un vice intérieur ; tous les rois sembloient frappés en même-temps, d'aveuglement, de lâcheté ou de démence, tandis que le seigneur de la Lombardie, entretenoit constamment à sa solde, plus de troupes qu'aucun monarque d'Europe ; qu'il disposoit d'un revenu immense ; qu'il gouvernoit ses États en maître absolu, et qu'il formoit des projets de conquête plus grands encore que son pouvoir. Jean Galeaz avoit un courage d'entreprise, qui contrastoit étrangement avec sa lâcheté personnelle. Le même homme qui ne se montra jamais à la tête d'aucune armée, qui se déroboit à tous les yeux dans le palais fortifié de Pavie, qui s'entouroit de triples gardes, et qui se mettoit encore en défense contre elles dans son appartement, comme

(1) *Mariana Historia de las Españas*, L. XVIII, c. 11.

(2) *Indices Rer. ab Aragon. Regibus Gestarum, Zurita.* L. III, p. 259.

s'il étoit sûr de leur trahison, cet homme n'hésitoit jamais un instant dans ses déterminations; jamais il n'étoit troublé par le danger, ou découragé par le mauvais succès. Supérieur à tous par la profondeur de sa politique, incapable de remords pour le crime, ou de honte pour la mauvaise foi, il tendoit avec ses vastes moyens, à soumettre toute l'Italie, et s'il en avoit achevé la conquête, il auroit trouvé peu d'obstacles à étendre sa domination sur les contrées voisines. Mais la liberté italienne fut sauvée quelque temps encore, parce que dans la carrière de son ambition, Jean Galeaz eut à combattre la vertu, le courage et la magnanimité de la république florentine, et la haine implacable de François de Carrare, qu'il avoit dépouillé.

Plusieurs causes avoient contribué à exciter l'animosité des diverses communautés libres de Toscane, contre Florence; en sorte que, malgré l'alliance qui régnoit entr'elles, nous verrons successivement Pise, Sienne, Lucques, Pérouse et Bologne, se joindre à l'ennemi des Florentins et de la liberté.

Plusieurs compagnies d'aventure étoient entrées successivement en Toscane, pour y vivre de pillages; toutes avoient accablé de contributions, les villes les plus foibles, tandis

que la puissance des Florentins les tenoit à une distance respectueuse. Les peuples opprimés, au lieu de s'accuser eux-mêmes de leur foiblesse, soupçonnoient les Florentins d'être en secret d'accord avec ces bandes de brigands (1). Les Tarlati, de la famille de Pietro Saccone, seigneur de Pietra Mala, s'étoient, en 1384, donnés ou recommandés à la république de Sienne, avec soixante-neuf châteaux et un grand nombre de bourgades (2). De tout temps ils avoient été ennemis des Florentins, et ils avoient associé les Siennois à leur ancienne animosité. La même année, Enguerrand de Coucy, avoit conduit en Italie, une armée françoise de plus de douze mille chevaux, qu'il menoit dans le royaume de Naples, au secours de Louis, duc d'Anjou (3). Un lieutenant de Charles III occupoit alors Arezzo, tandis qu'une foule d'émigrés arétins, avoient été se joindre aux Tarlati.

Ceux-ci offrirent à Enguerrand de Coucy, de l'introduire dans Arezzo, à l'aide des intelligences qu'ils y avoient conservées, et en effet, ils lui ouvrirent les portes de

(1) *Annali Sanesi Anonimi.* T. XIX, p. 388, 390.

(2) *Malavolti Storia di Siena.* P. II, L. VIII, fol. 150.

(3) *Scipione Ammirato Storia Fiorent.* L. XV, p. 767.

cette ville, la nuit du 29 septembre 1384. Mais la mort du duc d'Anjou, qui fut annoncée à Florence cette nuit même (1), détermina Enguerrand de Coucy, à renoncer à son expédition. Il essaya d'abord de se rendre maître du château d'Arezzo, où le lieutenant de Charles III s'étoit retiré avec les Guelfes; mais voyant qu'après cinquante jours de siége il n'avoit fait aucun progrès, et que les assiégés avoient vendu leur forteresse aux Florentins, il traita de son côté avec cette république, et, moyennant une somme d'argent, il ouvrit, le 17 novembre 1384, les portes d'Arezzo à des commissaires de Florence (2). Les Siennois dans le même temps, avoient été en marché avec lui; ils lui avoient fourni des secours, et ils conçurent un dépit extrême, de ce qu'une acquisition sur laquelle ils avoient compté, leur étoit enlevée par leurs rivaux (3).

(1) *Leonardo Aretino Istoria Fiorent.* L. IX. — *Marchione de Stefani Stor. Fior.* L. XII, R. 962, p. 49. — *Scipione Ammirato.* L. XV, p. 768.

(2) *Memorie Storiche di Ser Naddo da Montecatini, Delizie degli Erud.* T. XVIII, p. 73. — *Scipione Ammirato.* L. XV, p. 770.

(3) *Orlando Malavolti Storia di Siena.* P. II, L. VIII, p. 152.

La république de Sienne éprouvoit cependant des révolutions qui l'affoiblissoient toujours plus; elle étoit gouvernée par les artisans de la plus basse classe, réunis sous le nom de mont des réformateurs. Les nobles étoient ouvertement en guerre avec eux, et tout le reste de la nation gémissoit dans l'oppression. Mais, le 24 mars 1385, les ordres des neuf et des douze, qui tenoient un rang supérieur dans la bourgeoisie, se réunirent aux nobles pour attaquer l'oligarchie roturière des réformateurs. Après un combat acharné ils chassèrent ces artisans du palais, et ensuite de la ville; quatre mille d'entr'eux s'enfuirent ou furent envoyés en exil (1); et dans la dernière classe de la nation, on créa un ordre nouveau, sous le nom de mont du peuple, pour le séparer absolument des réformateurs qu'on vouloit proscrire. Le gouvernement fut partagé entre les neuf, les douze et le peuple; la noblesse demeura exclue des emplois (2).

Cette révolution réconcilia pour un peu de temps, les Siennois aux Florentins, parce

(1) *Malavolti Storia di Siena.* L. VIII, p. 153.

(2) *Marchione de Stefani.* L. XII, R. 977, T. XVII, p. 63. — *Scipione Ammirato.* L. XV, p. 771. — *Malavolti Stor. di Siena.* P. II, L. IX, p. 154.

que les derniers avoient donné des secours à la bourgeoisie de Sienne. Ils étendoient aux réformateurs, le ressentiment que leurs Ciompi leur avoient inspiré, et, à peine affranchis eux-mêmes, du joug de la populace, ils vouloient le briser chez leurs voisins. Mais bientôt une dispute de jurisdiction réveilla entre les deux républiques une animosité mal assoupie.

1388. La communauté de Montepulciano étoit depuis long-temps sous la protection de la république de Sienne, avec des conditions et sous des réserves que les Siennois avoient mal observées (1). Mais cette bourgade, qui, plus anciennement, avoit été sous la protection des Florentins, les invoqua comme garans de ses priviléges. La famille de Pecora gouvernoit alors Montepulciano, avec une autorité presque absolue. Ces petits seigneurs s'étoient divisés; Jean de Pecora avoit chassé son parent Gérard; l'exilé, avec le petit nombre de ses adhérens, étoit demeuré attaché aux Siennois, le peuple et le chef de son choix avoient eu recours aux Florentins (2).

Ces derniers, auxquels Jean de Pecora offroit

(1) *Cronica di Piero Minerbetti; Scr. Etr.* T. II, a. 1388, c. 9, p. 164. — *Scipione Ammirato.* L. XV, p. 790.

(2) *Malavolti Storia di Siena.* P. II, L. IX, p. 159.

la souveraineté de Montepulciano, ne voulurent 1388.
point l'accepter; ils cherchèrent au contraire à réconcilier ce seigneur avec les Siennois; ils chargèrent leurs ambassadeurs de renouveler, pour le terme de cinquante ans, le traité qui existoit entre les deux peuples; mais ils envoyèrent aussi quelques compagnies d'hommes d'armes à Montepulciano, pour que cette commune ne fût point attaquée pendant que dureroit la négociation (1).

Les Siennois, qui passoient pour les plus vindicatifs des Toscans, irrités de ce que les Florentins se mêloient de leur querelle avec leurs sujets, se dévouèrent eux-mêmes à la servitude pour y entraîner leurs rivaux. Ils envoyèrent secrètement des ambassadeurs au comte de Vertus, et lui offrirent de se donner à lui. Mais; à cette époque, Jean Galeaz étoit occupé de sa guerre avec François de Carrare; il craignoit de donner un prétexte à

(1) *Poggio Bracciolini Hist. Fiorent.* L. III, p. 249. — *Piero Minerbetti Istoria Fior.* a. 1388, c. 9, p. 164. — Nous ferons désormais un usage fréquent de cet historien florentin, qui, pendant vingt-deux ans, a suivi à-peu-près le plan des Villani, auxquels il est cependant fort inférieur. Il paroît avoir eu dessein de continuer la chronique de Marchione de Stefani, qui finit en 1386. Chaque année de son histoire, qui, suivant l'usage florentin, commence au 25 mars, forme un livre à part, divisé en plusieurs chapitres. Il est imprimé T. II des écrivains étrusques, in-folio.

1388. la république florentine pour secourir ce prince, et il envoya immédiatement des députés à la seigneurie, pour protester que, loin de vouloir troubler la paix de la Toscane, il venoit de rejeter les offres des Siennois, et que, lors même que ce peuple se donneroit librement et pleinement à lui, il ne l'accepteroit point (1).

Jean Galeaz n'avoit eu garde cependant de rebuter les Siennois, comme il le disoit; leur proposition s'accordoit avec ses projets de conquête en Toscane, et ses plus chères espérances; il engagea seulement cette république à négocier avec les Florentins, jusqu'à ce qu'il eût soumis François de Carrare, alors il fit rompre subitement les conférences, au moment même où ses ambassadeurs protestoient à Florence qu'il ne désiroit que la paix (2).

Pendant la même année, Jean Galeaz avoit fait une tentative pour s'emparer de Pise. Pierre Gambacorti, allié des Florentins, gouvernoit cette république. Tout-à-coup il fut attaqué par une compagnie d'aventure, et avant d'avoir pu demander du secours à ses alliés, il vit arriver de Sarzane quatre mille

(1) *Piero Minerbetti*, 1385, c. 45, p. 150. — *Scipione Ammirato*, L. XV, p. 791.

(2) *Piero Minerbetti*, 1388, c. 11, p. 167.

chevaux que Visconti envoyoit, disoit-il, à 1388.
son secours. Ces auxiliaires inattendus demandoient avec instance qu'on les reçût dans la ville; mais Pierre Gambacorti redoutoit plus encore de tels défenseurs que ses ennemis; il leur fit fermer les portes de Pise, tandis qu'il admit sans scrupule, dans la ville, les renforts que les Florentins lui avoient envoyés (1).

Une année entière se passa cependant en- 1389.
core, sans que la guerre éclatât; mais chaque jour voyoit naître de nouvelles intrigues, et donnoit lieu à de nouvelles négociations, pour appaiser le ressentiment qu'elles excitoient. Le comte de Vertus avoit tour-à-tour dirigé ses projets sur chacune des villes de la ligue guelfe; mais Bologne étoit surtout exposée à ses menées, parce que les Visconti, qui autrefois y avoient dominé, y conservoient des partisans. La peste et une grande cherté de vivres affligeoient en même-temps cette ville; un mécontentement secret se répandoit parmi ses habitans; les créatures de Jean Galeaz l'excitoient, et elles engagèrent plusieurs Bolonois dans un complot contre la liberté. Un heureux hasard fit découvrir cette conspiration,

(1) *Piero Minerbetti*. c. 5, p. 158.

1389. et ses chefs perdirent la tête sur l'échafaud (1). Le comte de Vertus parut d'abord vouloir les venger; il donna ordre aux Florentins et aux Bolonois établis dans ses États, d'en sortir avant huit jours (2); il fit passer deux cents lances à Sienne, et la guerre parut inévitable. Cependant Pierre Gambacorti, qui redoutoit d'y être entraîné lui-même, se donna tant de mouvement qu'il réussit à renouer les négociations. Les Florentins avoient déjà presque achevé leurs préparatifs, et ils s'étoient assurés de puissantes alliances en Allemagne, lorsque Gambacorti les engagea, au mois d'octobre, 1389, à signer un traité de paix et d'alliance avec le comte de Vertus, par lequel ils s'engageoient réciproquement, les Florentins, à ne point se mêler des affaires de Lombardie; le comte, à ne prendre aucune part à celles de Toscane (3).

Mais Jean Galeaz étoit d'autant plus empressé à signer des traités qu'il étoit plus résolu à n'en observer aucun. Il envoya à Sienne

(1) *Cronica Miscella di Bologna*, p. 534.

(2) *Piero Minerbetti*. c. 8, p. 185. — *Scipione Ammirato*. L. XV, p. 797.

(3) *Piero Minerbetti*. c. 14, p. 188. — *Poggio Bracciolini Histor. Fiorent*. L. III, p. 251. — *Scipione Ammirato*. L. XV, p. 798.

celui de tous ses généraux qui haïssoit le 1389.
plus les Florentins; c'étoit Giovanni d'Azzo
des Ubaldini, l'héritier d'une des grandes
familles gibelines des Apennins; par son en-
tremise, Jean Galeaz corrompit quelques ci-
toyens de San-Miniato, qui vivoient fami-
lièrement avec le gouverneur de ce château
important. Les conjurés promirent de tuer
ce gouverneur, et d'ouvrir San-Miniato aux
troupes de Visconti, qui se seroit ainsi trouvé
maître d'interdire aux Florentins la naviga-
tion de l'Arno; mais les conspirateurs, en
cherchant des complices, s'adressèrent à quel-
ques hommes qui révélèrent leur complot (1).

Giovanni d'Azzo ayant échoué à San-Mi-
niato, ne renonça point aux intrigues dont
il étoit chargé. Il étoit parent du seigneur
de Cortone, et il fit de vains efforts pour
l'attirer dans l'alliance de Jean Galeaz. Il essaya
aussi de séduire les Pérousins; mais ceux-ci,
agités alors par une révolution, parurent vouloir
demeurer neutres. Au mois de septembre de
cette année, les nobles s'étoient réunis au
bas peuple de Pérouse, ils avoient remporté
sur la bourgeoisie une victoire complète, et
ils l'avoient exclue du gouvernement. Plus de
cinq cents citoyens étoient en fuite; la ville

(1) *Piero Minerbetti*. c. 21, p. 193.

1389. avoit été en partie pillée; et Pandolfe Baglioni, chef de la noblesse, avoit fait, par cette révolution, un premier pas vers le pouvoir suprême auquel il aspiroit (1).

L'agent du seigneur de Milan eut plus de succès à Pise. Ce n'est pas qu'il réussît à détacher des Florentins Pierre Gambacorti, l'ami fidèle de cette république; mais ce citoyen vertueux, qui avoit long-temps gouverné sa patrie, sans attenter à sa liberté, et sans abuser d'un pouvoir qu'il devoit à la confiance de ses compatriotes, commençoit à perdre de son crédit. Déjà ses neveux, fils de Gérard, son frère, se conduisoient avec l'arrogance de nouveaux seigneurs; l'un d'eux venoit d'être nommé archevêque de Pise, un autre chevalier du Saint-Sépulcre, et un troisième chanoine; ils oublioient que les citoyens de Pise étoient leurs égaux, et ils se permettoient quelquefois des violences dont les tribunaux n'osoient point les punir (2). Un négociateur de Jean Galeaz aigrit le mécontentement qu'il remarqua parmi le peuple; en même-temps il séduisit, à prix d'argent, Jacques d'Appiano, chancelier de la communauté, que

(1) *Piero Minerbetti. c.* 14, p. 188.—*Pompeo Pellini Historia di Perugia.* P. I, L. IX, p. 1375. — *Ib.* P. II, L. X, p. 11.

(2) *Bernard. Marangoni Cronica di Pisa.* p. 804.

Cambacorti avoit rendu puissant, et en qui il mettoit toute sa confiance. 1389.

Les Florentins, pendant le même temps, avoient aussi cherché à se fortifier par des alliances. Mais le seul ami sur lequel ils pussent vraiment compter, étoit un homme qui, sans troupes et sans États, étoit venu se réfugier dans les murs de Florence. Au lieu de forteresses et de soldats il offrit à la république ses talens, son courage, l'énergie de son caractère, et surtout la haine irréconciliable qu'il portoit à Visconti. Cet homme étoit François Novello de Carrare, ci-devant seigneur de Padoue.

Jean Galeaz, après avoir retenu long-temps François Novello, ou le jeune, à Milan, voulut enfin exécuter, du moins en apparence, la convention moyennant laquelle Padoue lui avoit été livrée. Il avoit d'abord fait entendre à François qu'il lui accorderoit, en dédommagement de Padoue, la seigneurie de Lodi; mais il n'avoit jamais voulu lui permettre de venir à Pavie, et ses agens diminuoient chaque jour leurs offres, en même-temps qu'ils faisoient naître sans cesse de nouvelles difficultés. Enfin, ils lui accordèrent, au nom du comte de Vertus, la seigneurie de Cortazon, près d'Asti. C'étoit un vieux château, à moitié ruiné, avec quelques

1389. vassaux, pour la plupart voleurs de grands chemins, mais Gibelins passionnés et pleins de préventions et de haine contre la maison guelfe de Carrare (1).

François de Carrare conduisit sa femme, Taddée d'Este, et toute sa famille, d'abord à Asti, et ensuite à Cortazon. Là, il s'occupa, comme un simple gentilhomme, à faire rebâtir son château (2). La ville d'Asti étoit alors sous la domination du duc d'Orléans, à qui Jean Galeaz l'avoit donnée comme dot de sa fille Valentine (3). Le lieutenant du duc se prit d'affection pour François de Carrare, et un jour il l'avertit que Jean Galeaz avoit apposté des hommes pour le tuer, lorsqu'il reviendroit de Cortazon à Asti. Il lui conseilla donc de se mettre en sûreté par une prompte fuite (4).

Carrare, au mois de mars 1389, partit

(1) *Andrea Gataro. Storia Padovana.* p. 718.

(2) *Ib.* p. 720.

(3) Jean Galeaz avoit marié Valentine, fille de sa première femme, Isabelle de France, à Louis, duc d'Orléans, frère de Charles VI de France; il lui avoit donné pour dot le comté de Vertus et la ville d'Asti. De ce mariage naquirent Charles, duc d'Orléans, père de Louis XII, et Jean, comte d'Angoulême, grand-père de François Ier. De là les prétentions de ces deux rois aux États des Visconti.

(4) *Andrea Gataro. Storia Padovana.* p. 724.

subitement d'Asti, avec sa femme et quelques 1389.
domestiques, annonçant qu'il vouloit faire un pélerinage à Saint-Antoine de Vienne, en Dauphiné. Le gouverneur d'Asti lui donna une escorte pour le conduire aux frontières du Montferrat, et il se chargea en même-temps de faire passer à Florence les enfans de Carrare, ses frères naturels, et les effets précieux qu'il avoit apportés avec lui de Padoue (1).

François accomplit en effet son pélerinage à Saint-Antoine; de là il se rendit à Avignon, pour y demander des conseils et des secours au pape françois. Il vint ensuite s'embarquer à Marseille, avec sa femme. Sa felouque devoit côtoyer les deux rivières de la Ligurie, et le transporter à Pise; mais il fut assailli en route par les orages de l'équinoxe; Taddée étoit fort avancée dans sa grossesse, la mer la faisoit cruellement souffrir; elle supplia son mari de lui épargner la torture qu'elle éprouvoit sur le vaisseau; préférant, dit-elle, faire la route toute entière à pied, plutôt que de souffrir davantage ce martyre. Carrare savoit fort bien que les douleurs de la mer étoient sans danger, tandis que la route de terre étoit hérissée d'obstacles; il céda cependant aux désirs de

(1) *Andrea Gataro*, p. 726.

1389. sa femme, et se fit débarquer sur la côte; ordonnant seulement à ses matelots de tenir toujours la felouque à sa portée.

Quelques châteaux de la rivière du Ponent, appartenoient à des Gibelins, ennemis héréditaires de la famille de Carrare; d'autres étoient possédés par des créatures du comte de Vertus; dans les déserts et parmi les rochers, des émissaires de ce seigneur étoient aux aguets, pour surprendre les fugitifs: partout les voyageurs étoient entourés de dangers, et François de Carrare, après avoir marché tout le jour dans les chemins tortueux qui sillonnent ces âpres montagnes, soutenant de son bras sa femme au bord des précipices, n'osoit point le soir entrer dans une maison pour s'y reposer. Près de Monaco, ils passèrent la nuit dans une église à moitié démolie; à Vintimiglia, le podestat les fit poursuivre par ses archers, contre lesquels ils soutinrent un combat avant d'être reconnus. Là ils s'embarquèrent de nouveau; mais la tempête et les souffrances de Taddée les forcèrent bientôt à relâcher au milieu du fief des marquis del Carreto, Gibelins dévoués au comte de Vertus. Ils en traversèrent une partie à pied, dans une défiance continuelle. S'étant arrêtés sous des arbres, pour manger un chevreau que l'un d'eux avoit acheté d'un

berger, ils se relevèrent tour-à-tour pour faire 1389.
la garde, pendant qu'une moitié d'entr'eux prenoit quelque nourriture (1).

Tout-à-coup ils furent joints dans ce lieu même par un messager de Pacino Donati, agent florentin de Carrare et d'Antonio Adorno, doge de Gênes; le dernier promettoit sa protection au seigneur fugitif de Padoue; il lui envoyoit un brigantin pour le conduire à Gênes, sous un nom supposé, et il lui donnoit une sauve-garde pour traverser les États de la république. Carrare s'embarqua, avec toute sa famille, sur le brigantin génois; mais la tempête, acharnée à le poursuivre, le força bientôt à débarquer à Savonne. Là, Pacino Donati et d'autres amis les attendoient; un souper leur étoit préparé, et ils se mettoient à table lorsqu'un second messager du doge entra avec précipitation dans leur chambre, et leur ordonna de se rembarquer à l'instant. Jean Galeaz avoit sommé la république de Gênes de les arrêter partout où ils se présenteroient, la menaçant de tout son courroux si elle leur donnoit un asile, et Adorno n'osoit point se brouiller pour eux avec le puissant seigneur de toute la Lombardie. Les Carrare repartirent donc sans manger, ils naviguèrent

(1) *Andrea Gataro Storia Padovana*, p. 782.

1389. toute la nuit, et le matin suivant le besoin de se procurer quelque nourriture les forç de mouiller dans le port de Gênes. Ils s'étoien déguisés en hermites allemands, et ils entrèrent ainsi, sans être reconnus, dans une hotellerie (1).

Après quelques heures de repos ils se remirent en mer, et, parcourant la rivière de Levant avec presqu'autant de difficulté, ils débarquèrent enfin à Motrone, petit port du territoire de Pise, où ils espéroient trouver la sûreté et le repos. Après avoir congédié leurs matelots, ils se mirent immédiatement, et à pied, en route pour Pise, envoyant devant eux un messager pour prévenir Gambacorta de leur arrivée.

François de Carrare, en soutenant sa femme qui succomboit à la fatigue, cherchoit à lui rendre de l'espérance et du courage. « C'est » à Pise, lui disoit-il, que bientôt nous re» poserons nos membres fatigués; je suis sûr » de l'accueil de messire Pierre Gambacorti; » lui aussi a été une fois chassé de sa patrie; » comme moi il a erré de place en place pour » demander du secours. Alors le seigneur » mon père le reçut à sa cour, avec sa » femme et ses fils; il le combla d'honneurs;

(1) *Andrea Gataro Storia Padovana.* p. 734.

» il maria une de ses filles au marquis Spineta; 1339.
» il lui donna de l'argent et des soldats pour
» le rétablir à Pise; et si Gambacorti est heu-
» reux et tranquille aujourd'hui, il n'ou-
» bliera pas que c'est à nous qu'il le doit. »
Comme ces fugitifs cherchoient par ces souvenirs à remonter leur courage, le messager qu'ils avoient envoyé revint à eux leur dire, que Pierre Gambacorti n'osoit pas leur donner asile dans sa patrie, parce que Galeazzo Porro, l'un des généraux de Jean Galeaz, venoit d'y arriver avec un parti de cavalerie, et avoit déjà demandé à la seigneurie de les faire arrêter (1).

Taddée, quand elle entendit ce message, tomba évanouie; son mari, après lui avoir fait reprendre ses esprits, entra déguisé à Pise; et s'y procura un cheval pour sa femme, et des vivres dont ils avoient un pressant besoin. Il revint ensuite joindre sa petite troupe, et la conduisit par un chemin détourné à Cascina, sur la route de Florence. Là ils logèrent dans une hôtellerie si misérable, qu'ils furent obligés de s'établir tous dans l'écurie. Comme ils y étoient étendus sur la paille, ils furent éveillés par un messager de Gambacorti. Celui-ci leur envoyoit

(1) *Andrea Gataro.* p. 736.

1389. en présent dix chevaux, des confitures et de bougies, et il ordonnoit à tous les châtelains de l'État pisan, de bien traiter ces illustres voyageurs. L'hôte céda alors son propre lit à François de Carrare et à sa femme. Depuis qu'ils étoient partis d'Asti, c'étoit la première fois qu'ils ne couchoient pas sur la terre nue, ou sur la paille. (1).

Les princes fugitifs ne trouvèrent pas même à Florence tout l'accueil qu'ils avoient espéré y recevoir. C'étoit le temps où Jean Galeaz donnoit les assurances les plus fortes de son désir de maintenir la paix, et où la république, qui souffroit d'une grande cherté de vivres, cherchoit de son côté à ne point exciter le courroux du puissant seigneur de Lombardie. Les magistrats évitèrent donc pendant quelque temps toute relation ministérielle avec François de Carrare; ils ne le considérèrent que comme un particulier qui vouloit jouir de la protection que leurs lois accordoient à tous les malheureux. Cependant les enfans de Carrare et les bagages que le gouverneur d'Asti s'étoit chargé de faire parvenir à Florence, y étoient arrivés aussi. Le seigneur fugitif de Padoue se trouvoit avoir encore un trésor de quatre-vingt mille florins

(1) *Andrea Gataro.* p. 740.

en argent, et de soixante mille en joyaux et pierreries (1). Pour donner une existence indépendante à son frère naturel, le comte de Carrare, il le fit entrer comme commandant de cent lances dans la compagnie de Jean Hawkwood; après cela il laissa sa femme et ses enfans à Florence, et il recommença seul ses voyages, pour susciter des ennemis à Jean Galeaz. 1389.

Il se rendit d'abord à Bologne, et la seigneurie de cette ville lui parut dans de bonnes dispositions à son égard; mais, avant de se déterminer, elle vouloit attendre l'exemple que lui donneroit la république florentine. Il s'embarqua ensuite à Ancone, dans le dessein de traverser le golfe et de se rendre en Croatie, auprès du comte de Segna, qui avoit épousé sa sœur. Un orage le poussa vers les lagunes, où il fut reconnu, et ce fut contre toute espérance qu'il évita d'être pris par les Vénitiens (2).

Débarqué à Ravenne, François de Carrare ne pouvoit plus se hasarder à traverser une mer dont les Vénitiens étoient maîtres, et où leurs vaisseaux faisoient la garde pour l'arrêter. Il revint donc à Florence, et il y fut

(1) *Andrea Gataro.* p. 744.
(2) *Ibid.* p. 756.

1389. mieux accueilli que la première fois; de nouvelles injures de Jean Galeaz avoient mieux fait connoître ses intentions hostiles, et la seigneurie proposa à Carrare de passer en Allemagne, d'offrir un subside au duc de Bavière, et de le déterminer ainsi à attaquer Visconti par le Friuli. Vers le même temps Carrare avoit reçu un dernier message de son père, qui étoit enfermé étroitement au château de Saint-Colomban. Le vieux seigneur de Padoue ordonnoit à son fils de songer plutôt à le venger qu'à appaiser son ennemi par de lâches complaisances. « Désormais, disoit-il, » je connois Jean Galeaz; ni l'honneur, ni la » compassion, ni la foi jurée ne le détermi- » neront jamais à une action généreuse : s'il » fait le bien, c'est l'intérêt qui l'y convie, » car le sentiment lui est inconnu; et la vertu, » comme la haine et la colère, sont pour lui » soumises au calcul. »

François de Carrare, assuré de l'approbation de son père, accepta la commission de la république florentine, et partit pour l'Allemagne. Ne pouvant passer par les États de Visconti ni des Vénitiens, il prit un long détour qui garantissoit sa sûreté. Il traversa le golfe de Gènes, la Provence, le Dauphiné et la Savoie (1). De Genève il prit son chemin

(1) *Andrea Gataro.* p. 758.

par la Suisse, et parvint à Munich, auprès du 1389.
duc Étienne de Bavière. Ce duc étoit gendre de Bernabos Visconti, que Jean Galeaz avoit fait mourir en prison. Carrare, l'échauffant de toute la haine dont il étoit lui-même enflammé, lui fit sentir ce qu'il devoit aux mânes de son beau-père, ainsi qu'aux frères de sa femme, dont le comte de Vertus avoit ravi l'héritage, et qu'il poursuivoit ensuite dans l'exil par le fer et le poison. Il lui offrit quatre-vingt mille florins, de la part des Florentins, pour commencer son armement, s'engageant à ce que Florence et Bologne défrayassent ensuite son armée; et il lui fit promettre qu'au printemps suivant il se mettroit en marche pour l'Italie avec douze mille chevaux (1).

En quittant la cour de Bavière, François de Carrare prit la route de la Dalmatie. Une sœur qu'il chérissoit étoit mariée au comte de Segna et de Modrus, puissant seigneur de Croatie, dont les fiefs s'étendoient le long du canal des Morlachs. Carrare passa quelque temps auprès de son beau-frère et de sa sœur, qui lui prodiguèrent des marques d'attachement et des promesses de secours. C'est là qu'il attendit une réponse des Florentins, sur la négociation qu'il avoit entamée en Bavière. Son

(1) Andrea Gataro. p. 760.

1389. messager arriva enfin, et lui porta les remercîmens de la seigneurie pour la peine qu'il s'étoit donnée, lui déclarant que sa négociation n'auroit cependant aucune suite, parce que, dans l'intervalle, Florence et les communes de Toscane venoient de conclure, par l'entremise de Pierre Gambacorti, au mois d'octobre 1389, une ligue offensive et défensive avec Jean Galeaz Visconti (1).

François de Carrare, déchu tout-à-coup de ses plus chères espérances, faillit en mourir de douleur : la tendresse de son beau-frère et de sa sœur le relevèrent enfin de son abattement. Le premier lui promit d'employer tout ce qu'il avoit de forces à le rétablir dans sa souveraineté. Il l'assura qu'à l'aide de ses alliances avec des seigneurs hongrois, il pourroit assembler trois mille chevaux, et les maintenir à son service pendant toute une année; mais il lui conseilla d'aller demander des secours au ban de Bosnie, qui prenoit le titre de roi de Rascie, et qui avoit éprouvé quelque perfidie de Jean Galeaz dans la guerre qu'il faisoit aux Turcs (2).

Comme François de Carrare se mettoit en route pour ce pays demi-barbare, il fut

(1) *Andrea Gataro*. p. 762.

(2) *Ibid*. p. 763.

atteint par Pierre Guazzalotti, ambassadeur des Florentins, qui venoit lui demander de renouer ses négociations avec le duc de Bavière. La tentative de Jean Galeaz sur San-Miniato, et ses intrigues à Pérouse et à Pise, avoient déterminé les républiques à la guerre. Carrare conduisit l'ambassadeur florentin auprès du duc de Bavière; il alla ensuite en Carinthie, demander des conseils et des secours au comte d'Ottemburg, qui avoit épousé une de ses tantes (1). De là il entra en négociations avec quelques seigneurs du Friuli, qui lui promirent de lui donner passage par leurs fiefs et de le seconder. 1389.

L'hiver s'étoit passé dans ces négociations, et à l'ouverture du printemps de 1390, Carrare apprit que la guerre étoit enfin déclarée. Les Malatesti et les seigneurs d'Urbino, alliés de Jean Galeaz, avoient attaqué et mis en déroute une troupe à la solde des Bolonois; après quoi le comte de Vertus, le marquis d'Este et le seigneur de Mantoue envoyèrent leurs héraults d'armes porter, de leur part, un défi aux républiques de Florence et de Bologne (2). Mais, en même-temps, François de Carrare apprit que son frère naturel, le 1390.

(1) *Andrea Gataro.* p. 766.

(2) *Cronica Miscella di Bologna.* T. XVIII, p. 539.

1390. comte de Carrare, avoit été fait prisonnier, par Charles Malatesti de Rimini, allié du comte de Vertus, et que son beau-frère, Étienne, comte de Segna, venoit de mourir, en laissant sa veuve assiégée dans le château de Modrus (1). Carrare auroit succombé à la douleur, sans les secours que lui donna le comte d'Ottemburg. Bientôt, cependant, il reprit courage, et retourna en Bavière pour hâter les préparatifs du duc.

Les Florentins avoient imploré de leur côté la protection de Charles VI, roi de France, et ils reçurent sa réponse au moment où la guerre éclatoit. Le roi leur offroit de puissans secours, mais sous deux conditions; l'une, que la république reconnût pour pape légitime Clément VII, qui siégeoit à Avignon; l'autre, qu'elle payât au roi un tribut annuel, quelque foible qu'il fût, en signe de soumission. Ces conditions furent hautement rejetées comme contraires l'une à la conscience, l'autre à la liberté; et la république, plutôt que d'acheter des alliés à un tel prix, aima mieux être réduite à ses seules forces pour combattre son puissant ennemi (2).

Les dix de la guerre assemblèrent ce qu'on

(1) *Andrea Gataro.* p. 767.

(2) *Leonard. Aretino Storia Fiorent.* L. IX. — *Scipione Ammirato.* L. XV, p. 801.

nommoit un conseil de *Richiesti*, c'est-à-dire, une assemblée de tous les citoyens considérés dans la république ; ils leur exposèrent l'état des affaires, et leur demandèrent de manifester la volonté du peuple. Le zèle de tous les Florentins pour la défense de la liberté et l'honneur de leur patrie, se manifesta hautement dans ce conseil. Les bourses des particuliers furent ouvertes au gouvernement (1), et les décemvirs, se voyant en état de pousser vivement la guerre, déférèrent le commandement de leurs troupes à Jean Hawkwood, qui étoit alors au service de la reine Marguerite de Duraz, mais qui nourrissoit contre Jean Galeaz une haine personnelle. Hawkwood fut mis à la tête d'une armée de deux mille lances ou six mille hommes de cavalerie ; les Bolonois, de leur côté, armèrent mille lances sous les ordres de Jean de Barbiano (2). 1390.

Jean Galeaz avoit attiré à son service les plus habiles généraux de son temps, et il n'avoit rien épargné pour assurer à ses armées la supériorité du nombre sur les Florentins. En même-temps, il avoit étendu ses alliances tout autour de la Toscane. Sienne et Pérouse avoient embrassé son parti,

(1) *Piero Minerbetti.* 1389, c. 24, p. 196. — *Poggio Bracciolini.* L. III, p. 252.

(2) *Piero Minerbetti.* 1389, c. 26, p. 199.

1390. tandis que les émigrés de cette dernière ville recevoient des secours des Florentins (1). Antoine de Montefeltro, seigneur d'Urbino, Astor Manfredi, seigneur de Faenza, les Malatesti, seigneurs de Rimini, et les seigneurs de Forli et d'Imola étoient tous dévoués au comte de Vertus. Celui-ci, au lieu de réunir son armée en un seul corps, la distribua sur le territoire de ces divers alliés. Tandis que Jacques del Verme s'avançoit contre Bologne par le Modénois, avec douze cents lances, et cinq mille fantassins (2), Giovanni d'Azzo des Ubaldini commandoit mille lances à Sienne (3), Paolo Savelli étoit à Pérouse, à la tête d'un autre corps de troupes, et Ugolotto Biancardo, Galeazzo Porro, et Facino Cane s'étoient réunis en Romagne aux soldats des seigneurs de cette contrée. En tout, Jean Galeaz avoit envoyé contre Florence et Bologne quinze mille chevaux et six mille fantassins (4).

Mais quelle que fut la supériorité de forces de Jean Galeaz, ses troupes, dispersées sur une trop longue ligne, ne livrèrent aucune

(1) *Piero Minerbetti.* 1390, c. 5, p. 203; et c. 24, p. 218.

(2) *Ib.* c. 14, p. 210.

(3) *Ibid.*, c. 4, p. 203. — *Scipione Ammirato.* L. XV, p. 803.

(4) *Andrea Gataro Storia Padovana.* p. 769.

grande bataille ; la guerre s'étoit réduite à 1390.
quelques surprises de châteaux, à quelques incursions de fourrageurs et quelques escarmouches, lorsque tout-à-coup l'attention des deux partis fut attirée sur la Marche Trévisane, par l'entrée de François de Carrare dans cette province.

Les Vénitiens, qui commençoient à s'alarmer de la grandeur croissante de Jean Galeaz, avoient promis aux républiques de Florence et de Bologne qu'ils observeroient une exacte neutralité, et qu'ils donneroient passage aux armées des deux partis par le territoire de Trévise (1). François de Carrare avoit profité de cette concession pour se mettre en marche, sans attendre le duc de Bavière, dont les préparatifs n'étoient pas achevés. Il avoit trouvé à Cividale de Friuli environ trois cents lances, que Michel de Rabatta, son ami de cœur, et d'autres gentilshommes de cette province, avoient assemblées à sa solde ; et il s'étoit avancé jusqu'à la frontière des États de ses pères, en faisant porter devant lui trois drapeaux, celui de la communauté de Padoue, celui du char, armoirie des Carrares, et celui de la Scala. Les Florentins l'avoient engagé à prendre sous sa protection

(1) *Andrea Gataro*, p. 772.

1390. Can Francesco de la Scala, fils d'Antonio, auquel il avoit lui-même fait la guerre; mais que Jean Galeaz avoit fait empoisonner depuis qu'il l'avoit dépouillé.

A la vue des drapeaux de Carrare, tous les habitans du territoire de Padoue prirent les armes; les peuples se trouvoient accablés de plus d'impôts encore sous le gouvernement des Visconti, qu'ils ne l'avoient été sous leurs anciens princes, et aucun sentiment d'affection pour cette race nouvelle, aucune habitude dans le passé, aucun espoir dans l'avenir ne les aidoit à supporter le fardeau qui pesoit sur eux. La capitale étoit réduite au rang d'une ville de province, et tout orgueil national étoit humilié. Dans chaque village où François de Carrare se présentoit, il trouvoit les habitans sous les armes; on l'accueilloit avec des cris de joie, et son armée se grossissoit d'heure en heure. Le 18 juin, il envoya porter un défi à ceux qui commandoient à Padoue pour le comte de Vertus. On chargea son trompette de lui dire, pour toute réponse, que bien fou étoit celui qui, après être sorti par la porte, se figuroit pouvoir rentrer par-dessus les murs (1).

(1) *Andrea Gataro.* p. 777.

Mais François de Carrare savoit déjà par 1390.
où il rentreroit dans sa capitale ; il savoit qu'au-dessous du pont de la Brenta, on ne trouvoit d'eau dans le fleuve que jusqu'à la hauteur du genou, et que, dans cet endroit, l'entrée de la ville étoit fermée par une simple palissade de bois. Au milieu de la nuit suivante, il descendit le premier dans le lit de la Brenta, avec douze hommes qui portoient des haches, et quarante lanciers. Il commença aussitôt à abattre la palissade, et lorsque le bruit qu'il faisoit eut attiré l'attention de la garde, il fit pousser de grands cris de tous côtés aux paysans qui formoient son armée, de manière à distraire l'attention de la garnison. Celle-ci s'étoit divisée pour garder tous les postes à la fois, et on ne lui opposa qu'une cinquantaine d'hommes. Bientôt il se fraya un passage au milieu d'eux, et il pénétra jusqu'au cimetière de Saint-Jacques, où il fut suivi par deux cents des siens (1). Alors les cris de *carro, carro*; répétés par le peuple (2), l'étendard de Carrare déployé dans les rues, les fanfares qui se firent entendre de tous côtés remplirent de terreur la garnison milanoise, et décidèrent les

(1) *Andrea Gataro.* p. 782.

(2) *Le char! le char!* les armoiries des Carrare, un char de gueules à champ d'argent.

1390. Padouans à se déclarer pour leur ancien seigneur. Bientôt il fut maître de toutes les portes, et les soldats de Jean Galeaz se retirèrent dans les deux forteresses, avec quelques citoyens qui s'étoient montrés ennemis de la maison de Carrare (1).

Dans la nuit suivante, l'une des forteresses fut livrée à François de Carrare, par quelques Padouans qui avoient leurs maisons dans son enceinte (2). Les avenues de l'autre furent fortifiées de manière que les soldats qui l'occupoient ne pussent plus rentrer dans la ville, et le matin, on apporta au seigneur la nouvelle que Castelbaldo, Montagnana, Este et Monselice s'étoient donnés à lui, et que bientôt après Pieve di Sacco, Bovolenta, Castel Carro, San-Martino, Cittadella, Limena, et Campo San-Piero avoient suivi cet exemple. En recevant ces heureuses nouvelles sur la place de Padoue, François de Carrare se jeta à genoux au milieu de son peuple, et remercia Dieu à haute voix de tant de grâces dont il se reconnoissoit indigne (3).

Les Véronois, avertis de la révolution de Padoue, et de l'arrivée à Venise de Can Francesco de la Scala, fils, âgé de six ans,

(1) *Andrea Gataro.* p. 784.

(2) *Ibid.* p. 791.

(3) *Ibid.* p 793.

de leur dernier seigneur, prirent les armes le 25 juin, en proclamant le nom de la Scala, et ils s'emparèrent des murs et des portes de leur ville; mais ils ne purent se rendre maîtres du château, et ils n'eurent point la prudence de couper toute communication entre ce château et la ville. Cependant quelque dissention se manifesta presqu'aussitôt entr'eux; la bourgeoisie désiroit profiter de cette révolution pour relever la république; la populace, au contraire, vouloit se soumettre, sans conditions, au jeune enfant, héritier de la maison de la Scala (1). Pendant qu'ils disputoient, Ugolotto Biancardo, que Jean Galeaz envoyoit en toute hâte, avec cinq cents lances pour défendre Padoue, entra dans le château de Vérone, d'où il fondit à l'improviste sur la ville; il la livra au pillage, après avoir fait un horrible massacre de ses habitans (2). Il continua ensuite sa route vers Padoue, espérant y obtenir un égal succès; mais François de Carrare ne se laissa point surprendre, et le général milanois s'enferma dans le château, qui n'avoit déjà plus de communication avec la ville. 1390.

(1) *Piero Minerbetti.* 1390, c. 26, p. 221.

(2) *Andrea Gataro.* p. 795.

1390. Le 27 juin, six cents chevaux du duc de Bavière arrivèrent à Padoue, et le premier juillet, ils furent suivis par le duc Étienne, qui amenoit seulement six mille chevaux, au lieu des douze mille qu'il s'étoit engagé à conduire (1). Le 5 août, deux mille hommes d'armes envoyés par les Florentins firent aussi leur entrée à Padoue; la ville, qui avoit été surprise avec une poignée de monde, se trouva dès-lors défendue par une armée nombreuse; le château, assiégé par ces forces réunies, se rendit enfin le 27 août, et François de Carrare se trouva de nouveau rétabli sur le trône de ses pères, où son activité, sa persévérance et son courage l'avoient fait remonter (2).

(1) *Andrea Gataro.* p. 798.

(2) *Ibid.* p. 802. — *Piero Minerbetti.* 1390, c. 25, p. 219, c. 30, p. 224. — *Poggii Bracciolini Hist. Florent.* L. III, p. 258. — *Cronica Miscella di Bologna.* T. XVIII, p. 545.

CHAPITRE LIV.

Défaite du comte d'Armagnac, allié des Florentins. — Belle retraite de Jean Hawkwood; paix de Gênes. — Massacre des Gambacorti à Pise. — Protection accordée par les Florentins, à François de Gonzagues, et à Nicolas III, d'Este. — L'empereur Wenceslas donne à Jean Galeaz Visconti, le titre de duc de Milan.

1390 — 1395.

La lutte des Florentins avec Jean Galeaz Visconti, avoit commencé par un succès éclatant. Le fugitif auquel ils avoient donné asile dans leur ville, étoit de nouveau reconnu pour chef par un peuple fidèle; les tributs d'une riche province étoient enlevés à l'ennemi commun; tous les châteaux-forts d'une frontière importante, étoient recouvrés, et la communication étoit ouverte avec l'Allemagne d'une part, avec Venise de l'autre. Les Vénitiens avoient fourni secrètement des secours d'armes et d'argent, à Carrare, et

la crainte de Jean Galeaz, les engageoit à favoriser le fils d'un homme qu'ils avoient persécuté avec un long acharnement. Tous ces avantages avoient été obtenus avant l'arrivée
1390. du duc Étienne de Bavière, en Italie; et l'on devoit s'attendre à ce qu'une armée puissante et valeureuse, abondamment pourvue d'argent et de vivres, et conduite par un prince que des ressentimens personnels devoient animer, poursuivît d'une manière éclatante, des avantages déjà obtenus sans elle. Mais on put bientôt remarquer combien la force de caractère contribue davantage au succès que la puissance, la bravoure ou même les talens. Parmi les alliés de François de Carrare, personne n'étoit entré en campagne avec moins de moyens que lui; tous les autres ne répondirent point à l'attente qu'on pouvoit fonder sur eux; lui seul la dépassa de beaucoup, parce qu'il apportoit dans son entreprise une ferme résolution de vaincre, un courage et une persévérance que rien ne rebutoit.

Le duc Etienne de Bavière avoit déjà manqué à ses engagemens envers les républiques de Florence et de Bologne, en n'amenant avec lui, que six mille cavaliers au lieu de douze mille. Cependant son armée étoit encore redoutable, et on le pressoit

d'entrer dans le Milanois, pour battre en détail les généraux de Jean Galeaz, avant qu'ils fussent tous revenus des frontières de Toscane, et pour encourager à la révolte, ses ennemis secrets. Mais Jean Galeaz avoit glacé l'activité du bavarois, par de riches présens. Le duc avoit placé son camp derrière des canaux nommés les Brentelles; il refusoit obstinément d'avancer au-delà de ces fortifications naturelles, et cependant il s'offroit pour être médiateur entre les alliés et son cousin le seigneur de Milan, en qui il ne voyoit plus le meurtrier de Bernabos, son beau-père; il demandoit de nouveaux subsides, et il arrêtoit toutes les opérations militaires (1). Son refroidissement excita enfin tant de soupçons, que les alliés eux-mêmes consentirent à sa retraite; il retourna en Allemagne avec beaucoup d'argent gagné aux dépens de sa gloire. 1390.

La diversion opérée dans la Marche Trévisane, avoit cependant délivré les Florentins d'une partie des troupes qu'ils avoient à combattre. Jean Galeaz avoit rappelé ses gendarmes

(1) *Piero Minerbetti.* 1390, c. 30, p. 224. — *Poggio Bracciolini Hist. Flor.* L. III, p. 258. — *Annales Bonincontrii Miniatensis.* T. XXI, p. 56. — *Ghirardacci Storia di Bologna.* L. XXVI, T. II, p. 443. — *Scipione Ammirato Stor. Fior.* L. XV, p. 809.

1390. de Sienne (1), où Giovanni d'Azzo des Ulsaldini, leur capitaine, venoit de mourir, le 24 de juin (2). Jacques del Verme s'étoit retiré du territoire bolonois, où il avoit auparavant, conduit une autre armée; et Jean Hawkwood, général des Florentins, avoit profité de leur éloignement, pour pénétrer jusqu'à Parme, avec dix-huit cents lances (3). François de Carrare, de son côté, ravagea le Polésine de Rovigo, et il força ainsi le marquis d'Este, à renoncer à l'alliance de Jean Galeaz. Le traité de paix de ce seigneur avec les alliés, fut signé le 30 octobre; le marquis promit de leur ouvrir le passage au travers de ses États, pour attaquer le comte de Vertus, et à ce prix il recouvra tout ce que Carrare lui avoit enlevé (4).

Vers le temps où le comte de Vertus avoit retiré ses troupes de Sienne, la peste s'étoit manifestée dans cette ville, et elle y avoit causé de grands ravages. Les anciens chefs du parti guelfe, les Tolomei et les Malavolti, voyoient avec douleur, que leur patrie, accablée par

(1) *Orlando Malavolti Storia di Siena.* P. II, L. IX, p. 170.

(2) *Piero Minerbetti.* c. 27, p. 222.

(3) *Ib.* c. 31, p. 225.

(4) *Ib.* c. 34, p. 228. — *Cherubino Ghirardacci Storia di Bologna.* L. XXVI, p. 447.

ce fléau, s'engageoit encore dans une guerre où tout le danger étoit de son côté, et où la victoire même seroit funeste. Les Florentins faisoient, par la médiation de ces gentilshommes, des propositions de paix avantageuses; mais l'alliance du comte de Vertus avoit donné une grande influence dans la république, au parti gibelin et à ses chefs, les Salimbeni; et ceux-ci étoient tellement aveuglés par la haine qu'ils portoient aux Guelfes, que, pour leur nuire, ils étoient prêts à sacrifier jusqu'à la liberté et à l'indépendance de leur patrie (1). 1390.

A la fin de l'année, André Cavalcabò, conseiller intime de Jean Galeaz, fut appelé à Sienne, pour y exercer les fonctions de sénateur (2). Ce nouveau magistrat demanda à la seigneurie, au nom du comte de Vertus, que la ville de Sienne reconnût sa souveraineté, pour le commun avantage du parti gibelin, et pour que Jean Galeaz, chef de ce parti, pût diriger ses attaques contre les ennemis communs, avec plus d'activité et d'ensemble. Les Salimbeni présentèrent

(1) *Orlando Malavolti Storia di Siena.* L. IX, p. 170. — *Piero Minerbetti.* 1390, c. 38, p. 232. — *Scipione Ammirato Storia Fiorent.* L. XV, p. 810.

(2) Le sénateur de Sienne, comme celui de Rome, étoit un juge suprême ou podestat.

1390. alors au conseil général, un projet de décret, qui portoit que le peuple de Sienne supplioit Jean Galeaz d'accepter la ville et son territoire, pour les gouverner selon son bon plaisir, et avec un pouvoir non moins absolu que celui qu'il exerçoit sur Milan, Pavie, ou aucune des villes qui lui étoient soumises. La lecture de cette honteuse proposition, excita les réclamations les plus vives de la part de tous les amis de la liberté; mais les Gibelins étoient secondés par les troupes que Jean Galeaz avoit laissées dans Sienne, sous les ordres de Jean Tedesco des Tarlati. Ils attaquèrent les Malavolti et les amis de la liberté; ils en tuèrent vingt qui ne s'étoient point encore mis en défense; ils en arrêtèrent beaucoup d'autres, et parmi ceux-ci ils firent trancher la tête à Niccolo Malavolti, et à plusieurs de ceux qui l'avoient secondé (1). Ils mirent le feu aux maisons de plusieurs républicains, qui périrent au milieu des flammes (2). Ils désarmèrent tous les citoyens, et firent une liste de quatre cents des plus distingués, auxquels ils donnèrent l'ordre de sortir de la ville, avant que la cloche qu'on avoit mise en branle eût fini de sonner. Ces

(1) *Orlando Malavolti Storia di Siena.* P. II, L. IX, p. 171.

(2) *Piero Minerbetti Stor. Flor.* c. 38, p. 232.

citoyens, poursuivis par leurs ennemis, et par les troupes mercenaires de Tedesco Tarlati, sortirent en effet de la ville, en versant des larmes; leurs femmes et leurs enfans les suivoient, et poussoient des cris de douleur; mais loin que leurs oppresseurs en ressentissent quelque pitié, ils firent fermer la porte après eux, et les déclarèrent bannis à perpétuité (1). 1390.

Mais, lorsque les Salimbeni eurent remporté cette victoire sur leurs adversaires, et que, pour asservir Sienne, ils l'eurent dépouillée de ses citoyens les plus recommandables, un reste de honte ou un remords tardif, les arrêta dans l'accomplissement de leurs criminels projets. Le décret pour soumettre Sienne à Jean Galeaz, passa bien au conseil général, le 15 mars 1391; mais ils surent faire naître des obstacles pour en retarder l'exécution; ils les multiplièrent avec adresse jusqu'à la conclusion de la paix; et ce ne fut que dans la guerre suivante, huit ans plus tard, que Sienne fut enfin remise en toute souveraineté à Jean Galeaz (2). Dès long-temps il étoit maître des forteresses du territoire; il avoit des troupes dans la ville; 1391.

(1) *Piero Minerbetti.* c. 41, p. 235.

(2) Le 6 septembre 1399. *Malavolti.* P. II, L. IX, p. 185.

1391. il disposoit des soldats et des revenus de l'État; et les émigrés guelfes de Sienne, ne reconnoissant plus leur patrie asservie, cherchèrent un refuge à Florence, et ouvrirent aux Florentins, les châteaux dont ils étoient encore maîtres (1).

Les deux tiers des frais de la guerre contre Jean Galeaz, devoient être supportés par les Florentins, et l'autre tiers seulement par les Bolonois; cependant, les derniers, moins riches et moins persévérans, étoient déjà découragés par l'énormité des dépenses qu'ils avoient faites dans la première campagne (2); et la seigneurie de Florence eut quelque peine à les engager à redoubler d'efforts pour amener la guerre à une issue honorable. Elle-même avoit fait les plus grands préparatifs, et sans se laisser décourager par le peu de succès de l'expédition du duc de Bavière, elle résolut de faire attaquer Jean Galeaz, par la frontière la plus éloignée de la Toscane.

Le comte Jean III d'Armagnac, jouissoit alors en France, d'une grande considération; sa sœur Béatrix avoit épousé Charles Visconti, fils de Bernabos, et ce dernier, qui cherchoit

(1) *Malavolti.* L. IX, p. 171.

(2) *Leonardo Aretino Storia Fiorent.* L. X. — *Poggio Bracciolini Hist. Flor.* L. III, p. 261.

tous les moyens de venger la mort de son père et de recouvrer son héritage, avoit sollicité Armagnac de lever une armée en France, pour attaquer Jean Galeaz. Deux ambassadeurs florentins, Rinaldo Gian-Figliazzi et Giovanni de Ricci, portèrent cinquante mille florins en présent au comte Jean, avec la promesse de payer la solde à une armée de quinze mille chevaux, qu'il s'engageoit à conduire en Lombardie. En vain, Jean Galeaz, pour détourner cet orage, envoya des présens considérables au comte d'Armagnac, ils furent tous refusés, et ce seigneur continua son armement qui ne fut achevé qu'au mois de juillet (1). 1391.

Jean Hawkwood, cependant, avoit conduit par le Ferrarois l'armée florentine à Padoue; à quatorze cents lances qu'il commandoit, il en avoit joint six cents de Bologne et deux cents de Padoue, en tout six mille six cents cuirassiers, avec douze cents arbalétriers et un gros corps d'infanterie; avec cette armée il se mit en marche, le 15 mai, vers Milan (2); il traversa les territoires de Vicence et de

(1) *Piero Minerbetti.* 1390, c. 46, p. 238. — *Scipione Ammirato.* L. XV, p. 816.

(2) *Piero Minerbetti.* 1391, c. 8, p. 247. — *Poggio Bracciolini Hist. Flor.* L. III, p. 260.

1391. Vérone, et il entra sur celui de Brescia. Derrière lui il avoit laissé le Mincio et l'Oglio; l'Adda seul le séparoit de Milan, dont il n'étoit plus qu'à quinze milles. Trois ambassadeurs florentins, qui suivoient l'armée, firent célébrer, le 24 juin, sur les bords de ce fleuve, et en présence des ennemis, des jeux et des courses, pour la fête de saint Jean, le protecteur de Florence (1).

Sur ces entrefaites, le comte d'Armagnac entra en Lombardie au commencement de juillet, après avoir résisté aux sollicitations des ducs de Bourgogne, de Berry et de Clément VII, qui favorisoient Jean Galeaz. Les ambassadeurs florentins qui suivoient Armagnac avoient ordre de le conduire sur la rive droite du Pô, jusqu'au-dessous de Pavie; de lui faire traverser le Pô, seulement après son confluent avec le Tésin, et de rejoindre ainsi, en évitant tout combat jusqu'après cette réunion, l'armée de Hawkwood qui l'attendoit dans l'État de Brescia.

Jean Galeaz avoit opposé au comte d'Armagnac Jacques del Verme avec deux mille lances et quatre mille fantassins. Cette troupe, cependant, se tenoit enfermée dans Alexandrie, et sans la présomption du comte d'Ar-

(1) *Leonard. Aretin. Hist.* L. X.

magnac, le plan de campagne tracé par les dix de la guerre de Florence, auroit eu probablement un heureux succès (1). Mais ce seigneur qui, à l'âge de vingt-huit ans, avoit déjà remporté plusieurs grandes victoires, méprisoit souverainement les troupes italiennes qui lui étoient opposées. Quand il vit que Jacques del Verme s'enfermoit dans Alexandrie, il proposa à ses chevaliers de venir avec lui rompre leurs lances contre les portes de cette ville ; et pour que leur nombre ne fournît point d'excuse à la lâcheté des troupes de Visconti, il ne prit avec lui que l'élite de sa cavalerie, et il s'avança ainsi, le 25 juillet, jusqu'au pied des murs. En route, il repoussa deux corps de cavalerie qui vinrent l'attaquer l'un après l'autre ; mais lorsque del Verme se fut assuré que derrière la troupe qu'il voyoit, il n'y en avoit point d'autre en embuscade, et que le gros de l'armée étoit éloigné de plus de quatre milles, il fit sortir par une autre porte trois cents lances auxquelles il donna l'ordre de tourner l'ennemi et de le prendre par derrière, tandis qu'avec tout le reste de sa cavalerie, il vint l'attaquer de front. 1391.

Il étoit près de midi, et la chaleur étoit excessive ; les François, qui avoient combattu

(1) *Piero Minerbetti Ist. Fior.* c. 18, p. 260.

1391. dans deux escarmouches, étoient accablés de fatigue; leurs chevaux paroissoient plus abattus encore. Le comte d'Armagnac, lorsqu'il vit Jacques del Verme sortir de la ville, fit mettre pied à terre à ses chevaliers, et il en forma une phalange serrée qu'il fit avancer la lance basse contre la cavalerie italienne. Le général de celle-ci évita le premier choc de cette phalange, et caracolant autour d'elle, il l'attira à sa suite, et l'éloigna du lieu où les François avoient laissé leurs chevaux. Le poids d'une armure qui n'étoit point faite pour le combat à pied, l'ardeur du soleil, la poussière, accabloient les chevaliers d'Armagnac, qui poursuivoient leur ennemi sans pouvoir l'atteindre et le combattre. Tout-à-coup ils se virent tournés par les trois cents lances qui étoient sorties d'Alexandrie par une autre porte; et tous leurs chevaux, dont ils s'étoient imprudemment séparés, leur furent enlevés. Cette gendarmerie les chargea ensuite à dos; tandis que Jacques del Verme les attaquoit de front. Ces chevaliers françois, d'une bravoure éprouvée, soutinrent pendant deux heures un combat obstiné contre les ennemis qui les entouroient de toutes parts. Mais la plupart de ces guerriers, déjà vaincus par leur propre imprudence, par la soif, la fatigue et l'ardeur du soleil, furent taillés en pièces;

tout le reste fut fait prisonnier. Le comte 1391.
d'Armagnac fut conduit blessé dans Alexandrie, et il y mourut peu après; on accusa Jean Galeaz de l'avoir fait empoisonner.

Le camp françois, qui étoit resté à quelque distance, fut attaqué immédiatement par Jacques del Verme. Les soldats, privés de leur général et de leurs meilleurs officiers, s'abandonnèrent à une terreur panique; les paysans s'armoient contre eux de toutes parts et gardoient tous les passages; les fuyards qui tomboient entre leurs mains étoient massacrés sans pitié. Tout le reste de l'armée mit bas les armes. Les soldats furent dépouillés et renvoyés en France, en mendiant leur pain sur leur route; les officiers furent gardés prisonniers, ainsi que les deux ambassadeurs florentins. Jean Galeaz ne relâcha ceux-ci que long-temps après, et pour une forte rançon (1).

Jean Hawkwood, qui s'étoit avancé jusque dans la Ghiara d'Adda, se trouvoit, après la défaite d'Armagnac, dans un danger éminent:

(1) *Piero Minerbetti.* 1391, c. 18, p. 260. — *Leonard. Aretin. Stor. Flor.* L. X. — *Poggio Bracciolini Hist. Flor.* L. III, p. 262. — *Annales Bonincontrii Miniatensis.* T. XXI, p. 57. — *Sozomeni Pistoriens. Historia.* T. XVI, p. 1146. — *Memorie Storiche di Ser Naddo. Del. Erud.* T. XVIII, p. 125. — *Bernard. Corio Storie Milanesi.* P. III, p. 271. — *Scipione Ammirato.* L. XV, p. 819.

1391. deux grands fleuves derrière lui coupoient sa retraite, et Jacques del Verme s'avançoit avec ses troupes victorieuses pour le combattre. Hawkwood, dès la première nouvelle de la défaite des François, porta son camp en arrière jusqu'au bourg de Paterno, dans le Crémonois; mais là il fut atteint par les ennemis, qui placèrent leur quartier général à un mille et demi du sien, de l'autre côté d'un petit ruisseau.

L'armée florentine devoit, dans sa retraite, traverser plusieurs grandes rivières en présence des ennemis. Hawkwood comprit qu'il ne pourroit assurer son passage qu'autant qu'il auroit auparavant obtenu quelqu'avantage sur l'armée qui le poursuivoit. Il s'enferma dans son camp, avec toutes les apparences de la crainte; il laissa approcher jusque sous ses retranchemens les gendarmes de Jacques del Verme, qui venoient l'insulter; pendant quatre jours il tint la même conduite, et augmenta ainsi l'audace des ennemis. Le cinquième, comme les troupes de Visconti s'étoient avancées en plus grand nombre, et paroissoient vouloir forcer ses lignes, il tomba tout-à-coup sur elles avec tant d'impétuosité qu'il les mit en déroute, et leur prit plus de douze cents chevaux (1).

(1) *Leonardo Aretino* L. X.—*Annales Bonincontrii Miniatensis*. p. 58.—*Scipione Ammirato*. L. XV, p. 818.

Dès que Hawkwood eut obtenu cet avantage, 1391.
il se remit en route, et passa l'Oglio sans empêchement; ses ennemis, qui le suivoient avec plus de précaution n'osant pas l'attaquer. Il gagna même une marche sur eux, et passa encore le Mincio sans qu'aucun soldat de Jean Galeaz se présentât sur ses bords. Mais il lui restoit l'Adige à traverser, et la difficulté étoit bien plus grande, soit à cause de l'impétuosité de ce fleuve, soit parce que ses ennemis s'étoient déjà fortifiés sur les digues qui le contiennent. Les plaines de la Lombardie sont presque toutes inférieures au niveau des fleuves qui les traversent; les eaux sont retenues dans leur lit artificiel par des digues qui les soutiennent assez haut, pour qu'elles puissent se verser dans la mer. Mais lorsque ces digues sont rompues, les fleuves inondent la campagne, et y forment des lacs et des marais qu'on ne peut dessécher ensuite que par un immense travail. La plaine où Hawkwood s'étoit engagé entre le Pô au midi, l'Adige au nord, et le Polesine de Rovigo au levant, fut tout-à-coup inondée par Jacques del Verme qui avoit rompu la digue de l'Adige. Ce fleuve, abandonnant son lit, se précipitoit dans la vallée Véronoise, car c'est ainsi qu'on appelle cette plaine basse qu'entourent les digues plus élevées des

1391. fleuves. Un lac se formoit autour du camp florentin, il s'élevoit chaque heure davantage, et l'on ne découvroit plus que des eaux à perte de vue; ces eaux s'avançoient, et menaçoient de couvrir bientôt le terrain même qu'occupoit l'armée. Les vivres commençoient à manquer, et Jacques del Verme, ayant enfin reuni toutes ses troupes, fermoit la seule issue qui parût rester aux Florentins. Il étoit si persuadé que Hawkwood n'avoit d'autre ressource que de poser les armes, qu'il fit demander à Jean Galeaz dans quel état il vouloit que ses ennemis lui fussent livrés (1). Il envoya par un trompette, à Jean Hawkwood, un renard dans une cage. L'Anglois, en recevant ce présent symbolique chargea le messager de dire au général milanois, que son renard ne paroissoit point triste, et que sans doute il savoit par quelle porte il sortiroit de sa cage (2).

Aucun autre général que Hawkwood n'auroit connu ou osé tenter cette sortie; mais ce vieux guerrier, qui joignoit une grande prudence à un grand courage, avoit inspiré une telle confiance à ses soldats, que ceux-ci n'hésitoient jamais a le suivre, par quelque

(1) *Piero Minerbetti.* c. 16, p. 257.

(2) *Poggio Bracciolini Hist. Florent.* L. III, p. 264.

chemin qu'il les conduisît. Hawkwood laissa 1391.
ses tentes dressées et ses drapeaux plantés sur le tertre où il avoit tracé son camp; et, avant le point du jour, il entra hardiment dans la plaine inondée, s'avançant à la tête de son armée, du côté des digues de l'Adige, sept ou huit milles plus bas que Lignago. Il marcha ainsi tout le jour et une partie de la nuit suivante, ses chevaux ayant de l'eau jusqu'au ventre. Sa marche étoit ralentie par le limon, dans lequel ses soldats s'enfonçoient souvent, et par les canaux, dont il ne pouvoit plus distinguer les bords sous les eaux qui les couvroient. Il traversa ainsi toute la vallée Véronoise, et parvint vis-à-vis de Castel Baldo, sur la digue de l'Adige, dont le lit étoit demeuré à sec. Dans ce château, qui appartenoit au seigneur de Padoue, il rétablit ses troupes de leurs fatigues et de leurs souffrances. Les chevaux les plus foibles et une partie de l'infanterie avoient péri dans une marche si fatigante et si dangereuse; mais l'armée de la ligue étoit sauvée, et Jacques del Verme n'eut garde de s'engager au travers des eaux pour la poursuivre (1).

Les Florentins n'avoient pas osé espérer que

(1) *Piero Minerbetti.* 1391, c. 16, p. 257. — *Leonardo Aretino.* L. X. — *Poggio Bracciolini Hist. Flor.* L. III; p. 264. — *Chronicon Estense.* T. XV, p. 523.

1391. leur général sortît du piége où il s'étoit laissé engager, et ils croyoient avoir perdu coup sur coup les deux plus belles armées que la république eût encore mises sur pied. Ils ne s'abandonnèrent point cependant au découragement; ils rappelèrent une troisième armée, qui, sous les ordres de Louis de Capoue, fils du comte d'Altavilla, ravageoit alors le territoire de Sienne, et qui avoit détruit presque toutes les récoltes de cette province. Louis de Capoue revint à Florence avec quatre mille chevaux (1). Bientôt après, Hawkwood s'y rendit aussi, après avoir laissé à Padoue douze cents chevaux pour protéger François de Carrare.

Jacques del Verme, voyant que Hawkwood lui avoit échappé, essaya du moins de pénétrer en Toscane avant lui. Il traversa le Pô et le territoire de Plaisance; il passa les Apennins, descendit la Magra, et entra par Sarzane sur le territoire florentin. Il parcourut le Lucquois, le Pisan et le Volterran, et s'avança jusqu'à Sienne; mais Jean Hawkwood, auquel Jean de Barbiano, général des Bolonois, étoit venu se joindre, suivoit de près Jacques del Verme, pour arrêter ses ravages.

(1) *Piero Minerbetti.* c. 5, p. 245; et c. 12, p. 252. — *Scipione Ammirato.* L. XV, p. 823.

Pendant les mois de septembre et d'octobre, 1391.
les deux armées s'observèrent et se menacèrent sans livrer de bataille. Jacques del Verme, revenant sur ses pas, traversa tout le val d'Elsa; il passa l'Arno, et parcourut une partie du Pistoïois; mais Hawkwood le suivoit de près, et empêchoit ses soldats de s'écarter pour ruiner le pays. Le général milanois, parvenu à Montecarlo, dans le val de Nievole, craignit à son tour d'être enfermé par les forces supérieures des Toscans; il abandonna son camp au milieu de la nuit, et s'enfuit au travers des Apennins, après avoir perdu une partie de son infanterie (1).

Les puissances belligérantes commençoient alors à se trouver également fatiguées de la guerre; ni l'une ni l'autre n'en avoit recueilli les avantages qu'elle en attendoit; plusieurs puissances amies avoient offert leur médiation; et Antoniotto Adorno, qui, cette année même, avoit reconquis par les armes le trône ducal, engagea le seigneur de Milan et les Florentins à envoyer leurs ambassadeurs à Gênes. Ceux de Bologne et de François de Carrare y arrivèrent aussi avec de pleins pouvoirs, et

(1) *Piero Minerbetti.* c. 24 et 25, p. 268. — *Annali Sanesi anonimi.* T. XIX, p. 396. — *Scipione Ammirato.* L. XV, p. 825.

1391. Richard Caraccioli, grand-maître de Rhodes, fut chargé par le pape de présider leur congrès.

Les bases d'un traité de pacification furent arrêtées par ces ambassadeurs; mais ils convinrent ensuite de prendre pour arbitres le doge de Gênes et le grand-maître de Rhodes, afin de décider les points qui restoient encore en litige. Adorno étoit Gibelin, et, par conséquent, partial pour Jean Galeaz; mais le peuple de Gênes étoit favorable aux Florentins (1). Les arbitres, après d'assez longues discussions, dictèrent enfin les conditions de
1392. la paix, le 28 janvier, sous la forme d'une sentence arbitrale. Ils conservèrent à François Novello de Carrare, Padoue avec son territoire, à l'exception de Bassano et de deux autres châteaux; mais ils lui imposèrent un tribut de dix mille florins, que lui et ses successeurs devroient payer pendant cinquante ans au seigneur de Milan. Les Bolonois et le marquis d'Este furent compris dans la pacification avec le seigneur de Padoue, comme alliés des Florentins; le seigneur de Mantoue, les Siennois et les Pérousins, comme alliés de Jean Galeaz. Enfin les arbitres interdirent aux Florentins de prendre aucune

(1) *Piero Minerbetti.* c. 39, p. 282.

part aux affaires de Lombardie, et à Jean 1392.
Galeaz de se mêler des affaires de Toscane, excepté pour protéger ces alliés reconnus de part et d'autre (1).

Mais, comme la partialité d'Antonio Adorno, l'un des arbitres, s'étoit manifestée de plusieurs manières, la seigneurie de Florence, avant de connoître la sentence qu'il prononceroit, résolut de ne point s'y soumettre. A cette nouvelle, plusieurs ambassadeurs se retirèrent du congrès, et les arbitres ne prononcèrent point sur quelques articles qui étoient encore contestés, tels que la libération du vieux François de Carrare, que Jean Galeaz retenoit toujours prisonnier; la possession du château de Lucignano, et d'autres objets moins importans. Cependant, lorsque la sentence des arbitres fut connue à Florence, la seigneurie consentit à l'accepter telle qu'elle étoit, pour mettre un terme aux calamités de la guerre, et elle la fit publier le 18 février 1392. Au congrès de Gênes, un des arbitres avoit demandé que chaque partie donnât des garans pour l'observation de la paix; Guido Neri, l'un des ambassadeurs florentins, répondit : « Notre garant

(1) *Leonard. Aretino.* L. X in fine. — *Poggio Bracciolini*, L. III, p. 269. — *Chronicon Estense.* T. XV, p. 525. — *Scipione Ammirato.* L. XV, p. 829.

1392. » sera l'épée, car Jean Galeaz a fait l'expé-
» rience de nos forces, et nous avons éprouvé
» les siennes (1) ».

La garantie que les républicains florentins trouvoient dans leur propre courage, ne pouvoit suffire à François de Carrare. Ce prince, éloigné de ses alliés, et trop foible pour se défendre seul, avoit plus à craindre de Jean Galeaz pendant la paix que pendant la guerre. L'amitié des Vénitiens pouvoit seule lui servir de sauve-garde, aussi n'épargna-t-il rien pour se la concilier. Après plusieurs autres démarches, il se rendit enfin lui-même à Venise, le 5 mars 1393; il obtint du doge Antonio Venieri une audience publique; il demanda que la république voulût bien oublier ou pardonner les torts qu'avoit eus son père; il promit que désormais il se conduiroit envers la seigneurie comme un fils obéissant et respectueux, et il demanda la protection de Venise pour lui-même et toute sa famille. Après cette réconciliation solennelle, il retourna dans sa capitale, comblé d'honneurs par les Vénitiens (2). D'autre part, il négocioit avec Jean Galeaz, pour obtenir,

(1) *Leonard. Aretin.* L. X. — *Annales Bonincontrii Miniatensis.* p. 62. — *Scipione Ammirato.* L. XV, p. 830.

(2) *Andrea Gataro.* p. 811.

par une grosse rançon, la liberté de son père. Mais, avant qu'ils fussent demeurés d'accord, le vieux Carrare mourut dans sa prison, le 6 octobre 1393. Le comte de Vertus renvoya le corps de ce malheureux prince à Padoue, où son fils lui fit de magnifiques obsèques (1). 1392.

Le traité de Gênes, en rendant la paix à la république florentine et à la Toscane, n'assura pas leur tranquillité. Jean Galeaz s'efforçoit d'accomplir, par ses intrigues, une conquête qu'il n'avoit pu faire à force ouverte. De même que les Florentins, il avoit licencié la plus grande partie de ses troupes; mais les soldats congédiés de part et d'autre se réunirent en compagnies d'aventure; sur lesquelles Visconti conservoit une secrète influence. Il les poussa à plusieurs reprises en Toscane, et autant de fois les Florentins, par leur bonne contenance, les écartèrent de leurs frontières (2).

Vers ce temps-là, François de Gonzagues, seigneur de Mantoue, passa par Bologne et Florence, se rendant à Rome, sous prétexte

(1) *Andrea Gataro.* p. 814.

(2) *Piero Minerbetti.* 1391, c. 47, p. 290; 1392, c. 1, p. 293; c. 9, p. 299.

1392. d'un pélerinage. Dans ce voyage, il ne s'occupoit qu'à former une ligue puissante, pour mettre obstacle désormais aux projets d'envahissement de Jean Galeaz. Il avoit entretenu jusqu'alors avec ce prince les liaisons les plus intimes; mais une haine implacable et un ardent désir de vengeance avoient succédé à leur ancienne amitié. Gonzagues avoit eu pour femme une fille de Bernabos Visconti, cousine, en même-temps, et belle-sœur de Jean Galeaz. Mais ce dernier craignoit qu'au lieu de respecter ce double lien, elle ne songeât à venger son père Bernabos, qu'il avoit empoisonné, et son frère Charles Visconti, qu'il avoit dépouillé de son héritage. Il résolut donc de la perdre dans l'esprit de son mari, croyant ainsi s'assurer mieux de l'attachement de Gonzagues. L'ambassadeur de Visconti avertit le seigneur de Mantoue que sa femme le trahissoit, et il assura que ce prince en trouveroit la preuve dans une correspondance criminelle qu'il pourroit saisir dans son appartement. Lui-même il avoit, en effet, caché dans le lieu qu'il indiquoit des lettres supposées. Elles y furent surprises; le secrétaire de la princesse, mis à la torture, avoua tout ce qu'on voulut, et Gonzagues, dans un accès de fureur, fit couper la tête à sa femme, dont il avoit déjà eu quatre

enfans, et fit pendre son secrétaire (1). Mais cette intrigue infernale fut enfin découverte, et Gonzagues, tourmenté par ses remords, ne respira plus que vengeance contre celui qui avoit conduit son épouse sur l'échafaud. Jean Galeaz, ne pouvant plus le retenir dans son alliance, se hâta de l'accuser le premier. Il porta plainte à toutes les cours du supplice infligé à la princesse de Mantoue, sa cousine et sa belle-sœur (2). 1392.

Gonzagues, cependant, à son retour de Rome, assembla un congrès à Mantoue, pour traiter d'une alliance entre les Guelfes; et le 8 septembre 1392, une ligue fut signée entre les républiques de Florence et de Bologne et les seigneurs de Padoue, Ferrare, Mantoue, Ravenne, Faenza et Imola. Les confédérés s'engageoient à maintenir de tout leur pouvoir l'équilibre et la paix de l'Italie; et à se défendre mutuellement si l'un d'eux étoit attaqué (3).

(1) *Piero Minerbetti.* 1390, c. 49, p. 240. — *Sozomeni Pistoriensis Historia.* T. XVI, p. 1145. — *Scipione Ammirato.* L. XV, p. 813.

(2) *Platina Histor. Mantuana.* T. XX, L. III, p. 756.

(3) *Piero Minerbetti.* 1392, c. 2, p. 293. — *Poggio Bracciolini.* L. III, p. 270. — *Sozomeni Pistoriensis Histor.* T. XVI, p. 1150. — *Scipione Ammirato.* L. XVI, p. 834.

1392. Mais, dans le même temps, Jean Galeaz entraînoit dans son parti la république de Pise, et cette alliance étoit également avantageuse pour lui et dangereuse pour les Florentins. Cette république avoit été gouvernée par Pierre Gambacorti, depuis qu'en 1366 cet exilé étoit rentré dans sa patrie avec l'assistance des Florentins. Chaque année, il avoit été confirmé dans l'emploi de capitaine général, et quoiqu'il eût conservé lui-même beaucoup de modération et de modestie, toutes les places importantes avoient été accordées à sa famille, et ses neveux faisoient souvent sentir au peuple, par leur faste et leur insolence, qu'il étoit sur le point de perdre sa liberté. Le désintéressement de Pierre Gambacorti, son affabilité et ses mœurs républicaines arrêtoient néanmoins encore les progrès du mécontentement. Il étoit attaché aux Florentins par la reconnoissance et par une affection héréditaire; il étoit aussi allié de Jean Galeaz, et tandis qu'il s'étoit efforcé d'être médiateur entr'eux, il avoit maintenu sa patrie dans une paix constante. Les Pisans, malgré leur ancienne haine pour les Florentins, sentoient le prix de la prospérité dont ils jouissoient, et Pierre auroit sans doute conservé jusqu'à la fin de sa vie son crédit sur ses concitoyens, s'il

n'avoit pas eu le malheur d'accorder sa 1392.
confiance à un traître.

Gambacorti avoit nommé chancelier perpétuel de la république, Jacob d'Appiano, dont il avoit fait son conseiller intime. Le père de ce dernier étoit né de basse condition, sur le territoire de Florence. Il s'étoit attaché aux Gambacorti; et lorsque Charles IV avoit sévi avec tant de rigueur contre cette famille, il avoit eu la tête tranchée en 1348, avec ses protecteurs. Pierre Gambacorti, par reconnoissance, avoit appelé auprès de lui, Jacob d'Appiano, qui étoit de son âge, et auquel il se fioit uniquement (1).

Appiano, avec beaucoup de talens et d'adresse, avoit attiré à lui les principales affaires; il s'étoit fait beaucoup de créatures, et son crédit étoit désormais indépendant de celui de son protecteur (2). Il s'étoit déclaré partisan zélé de Jean Galeaz; il avoit envoyé son fils au service du seigneur de Milan; et, ce fils ayant été fait prisonnier par les Florentins, lorsque Jacques del Verme s'enfuit de Montecarlo, Visconti, pour obtenir sa liberté, l'avoit échangé contre un des ambassadeurs florentins, pris avec le comte

(1) *Scipione Ammirato.* L. XV, p. 794; et L. XVI, p. 835.

(2) *Bernardo Marangoni Chron. di Pisa.* p. 810.

1392. d'Armagnac. Cette faveur singulière de Jean Galeaz avoit donné lieu de croire que le dévouement d'Appiano étoit lié à un plan plus étendu. Les Florentins, qui voyoient cet homme rassembler des satellites, et profiter de la haine des Pisans contre Florence, pour fortifier son parti, avertirent, à plusieurs reprises, Pierre Gambacorti de se tenir en garde contre lui (1). Mais Pierre, incapable lui-même d'une trahison, ne pouvoit la soupçonner dans un autre; sur-tout il ne pouvoit croire qu'un vieillard de soixante et dix ans, élevé dans sa famille dès sa première enfance, qui lui devoit toute sa grandeur, qui avoit tenu un de ses fils sur les fonts du baptême (2), voulut, à la fin de sa vie, trahir son vieux bienfaiteur.

Jacob d'Appiano étoit ennemi déclaré de Jean de Lanfranchi, et il assuroit que s'il avoit rassemblé quelques soldats, c'étoit pour se défendre contre ce gentilhomme (3). Pierre Gambacorti voulut réconcilier ces deux citoyens, il appela chez lui Lanfranchi; et comme celui-ci sortoit de sa maison, le 21

(1) *Poggio Bracciolini.* L. III, p. 270.

(2) *Memorie Storiche di Ser Naddo da Montecatini. Del. Erud.* T. XVIII, p. 133.

(3) *Marangoni Croniche di Pisa.* p. 811.

octobre, il fut attaqué par les satellites de 1392.
Jacob d'Appiano, et tué dans la rue, avec son fils qui avoit voulu le défendre (1). Les assassins se réfugièrent dans la maison d'Appiano; Pierre les fit redemander, et Appiano les refusa. La ville cependant étoit en tumulte, les citoyens prenoient les armes, et les Bergolini, anciens partisans de la maison Gambacorti, venoient offrir leur aide à Pierre. Celui-ci répondit que l'affaire devoit être terminée par les voies ordinaires de la justice, sans causer d'émeute dans la ville; et il se contenta de faire armer la garde, dont il envoya une partie occuper le pont Vieux, sous la conduite de son fils. Jacob d'Appiano n'avoit point la même modération; il avoit appelé de Lucques, des fantassins ou *masnadieri*, qu'il y avoit fait rassembler; en même-temps il s'entouroit de tous les Raspanti et de tous les Gibelins forcenés. Lorsqu'il se sentit assez fort, il envoya son fils attaquer le pont Vieux. Lorenzo, fils de Pierre, fut blessé en le défendant. Il se retira alors avec sa troupe, devant la maison Gambacorti. Jacob d'Appiano arriva bientôt sur la même place, pour l'attaquer. Le combat auroit été long et l'issue en étoit douteuse;

(1) *Piero Minerbetti.* 1392, c. 18, p. 305.

1392. mais Pierre, voyant de la fenêtre, son vieux ami qui s'avançoit, défendit de tirer sur lui. Dès la première invitation de Jacob, il descendit pour traiter, et consentit à s'éloigner de la foule, seul avec lui. Appiano, l'appelant son compère, lui tendit la main : c'étoit le signal convenu avec les assassins qui l'entourèrent aussitôt, et le massacrèrent comme il montoit à cheval. Ses amis se dispersèrent à l'instant, sa maison fut pillée, et Jacob d'Appiano marcha vers la place des Anziani, où un autre fils de Gambacorti étoit demeuré à la tête du reste de la garde. Après une courte résistance, il mit ses soldats en fuite, et le fit lui-même prisonnier. Les fils de Pierre, tous deux blessés, moururent empoisonnés dans leur prison, avant le septième jour (1).

Des fantassins à la solde de Jacob d'Appiano arrivoient en grand nombre dans la ville, ainsi que des campagnards et des bandits; on leur abandonna le pillage des maisons des principaux Bergolini et des plus riches marchands florentins. Appiano, profitant de la

(1) *Piero Minerbetti.* 1392, c. 20, p. 308. — *Chronicon Estense.* T. XV, p. 528. — *Sozomeni Pistoriensis Historia.* T. XVI, p. 1152. — *Memorie Storiche di Ser Naddo.* p. 132. — *Scipione Ammirato.* L. XVI, p. 836. — *Paolo Tronci Annali Pisani.* p. 472.

terreur qu'il inspiroit ainsi au peuple, se fit 1392.
nommer capitaine et défenseur de Pise, le 25 octobre. Deux jours après il se fit armer chevalier, et dès-lors il commença à gouverner sa patrie comme un maître et non plus comme le premier des citoyens. Jean Galeaz qui, par ses insinuations et ses promesses, avoit été le premier auteur du complot de Jacob d'Appiano, en retira aussi les principaux fruits. Il se hâta d'envoyer des troupes à Pise comme pour secourir sa créature, et le nouveau tyran n'osa plus désormais se conduire que par les volontés du seigneur de Milan (1).

Au commencement de l'année suivante, les 1393.
Florentins essayèrent d'appaiser des révolutions non moins dangereuses qui éclatoient à Pérouse. Dans cette république, qui avoit dû toute sa grandeur au parti guelfe, la guerre générale contre le pape, en 1377, avoit rendu quelque crédit aux Gibelins et à l'ancienne noblesse. La famille Baglioni, la plus illustre de ce parti, en avoit profité pour s'emparer du gouvernement. Les Guelfes de l'ancienne bourgeoisie, après plusieurs tentatives pour recouvrer leur précédente influence, avoient été exilés. Pandolfe Baglioni s'étoit mis, en 1390, sous la protection de Jean Galeaz,

(1) *Leonard. Aretin.* L. XI.

1393. avec la ville de Pérouse; les émigrés de cette ville s'étoient attachés aux Florentins. Les deux partis avoient continué à se combattre après la paix de Gênes, et le territoire de Pérouse étoit dévasté par une guerre civile. Les Florentins, qui redoutoient de voir allumer dans cette province un nouvel incendie, engagèrent les Pérousins à se soumettre à l'autorité du pape, et, d'autre part, ils déterminèrent Boniface IX à fixer sa résidence à Pérouse. Par sa médiation, un traité de pacification fut signé entre les deux partis, le 7 mai 1393 (1). Mais des ennemis acharnés, qui se croyoient obligés à venger leurs propres offenses et celles qu'avoient reçues leurs ancêtres, ne purent pas vivre long-temps en paix dans l'enceinte des mêmes murs. Au mois de juillet, un des émigrés rentrés fut assassiné dans les rues, et Pandolfe Baglioni, le chef de la noblesse, prit la défense des assassins contre le podestat qui vouloit les punir. Les autres émigrés se concertèrent pour se venger. Le 30 juillet, ils assaillirent Pandolfe, comme il revenoit du palais de justice avec une vingtaine de compagnons; ils

(1) *Piero Minerbetti*. 1393, c. 3, p. 314. — *Pompeo Pellini Historia di Perugia*. P. II, L. X, p. 35. — *Raynaldus Annal. Ecclesiast.* 1392, §. 6, T. XVII, p. 72. — *Scipione Ammirato*. L. XVI, p. 834.

le tuèrent, ainsi que presque tous les siens; 1393.
et, poursuivant tous ceux de la même famille et du même parti, ils tuèrent encore cinq Baglioni, plus de quatre-vingts gentilshommes ou citoyens gibelins, et plus de cent plébeïens qui, sous le nom de *Beccarini*, s'étoient dévoués à la noblesse. Après cette boucherie, plus de trois cents Gibelins furent encore envoyés en exil. Le pape, témoin de ce massacre qu'il ne pouvoit arrêter, s'enfuit la même nuit à Assise (1). La ville de Pérouse retourna de cette manière au parti guelfe et à l'alliance des Florentins, mais elle y retourna affoiblie, menacée de nouveaux troubles, et incapable de donner du secours à ses alliés.

Florence elle-même ne fut pas exempte de troubles intérieurs. Au commencement d'octobre, on dénonça aux prieurs un complot du parti populaire contre l'aristocratie régnante. Les plébeïens, voyant qu'on alloit sévir de nouveau contr'eux, se portèrent en foule devant la maison de Vieri et Michel de Medici, chefs de cette famille depuis la mort de Salvestro; ils les supplièrent de prendre le gonfalon du peuple, et de les

(1) *Piero Minerbetti*. c. 17, p. 322. — *Vita Brachii Perusini a J. Ant. Campano*. T. XIX, *Rer. It.* L. I, p. 444. — *Pompeo Pellini Storia di Perugia*. L. X, P. II, p. 47.

1393. protéger contre leurs oppresseurs. Les Medici firent au contraire usage de tout leur crédit pour calmer la populace, et les Albizzi, qui dominoient alors, prirent occasion de ce mouvement pour exclure du gouvernement toute la famille des Alberti, qu'ils haïssoient, et pour envoyer en exil deux de ses principaux chefs (1). Ainsi l'aristocratie des Albizzi s'affermit toujours plus, mais aucune faction n'avoit été distinguée par plus de talens et un plus grand caractère. Il ne falloit pas d'autres chefs à la république, au milieu des dangers auxquels l'exposoit l'ambition de Jean Galeaz.

Celui-ci n'attaquoit point encore les Florentins, mais il ne laissoit échapper aucune occasion de leur nuire, et surtout il cherchoit à opprimer leur nouvel allié, le seigneur de Mantoue. Il entreprit, en détournant le Mincio, de détruire la capitale de Gonzagues, sans violer ouvertement la paix, et sans donner aux républiques alliées l'occasion de se déclarer contre lui.

Le Mincio, en sortant du lac de Garde, traverse une partie du Véronois qui appartenoit alors à Jean Galeaz; il entre ensuite

(1) *Piero Minerbetti.* c. 21-24, p. 325.—*Poggio Bracciolini.* L. III, p. 271. *Sozomeni Histor.* p. 1156.—*Scipione Ammirato.* L. XVI, p. 840.

dans la plaine, il remplit deux bassins qu'on 1393.
nomme les lacs supérieur et inférieur de Mantoue; c'est entr'eux que la ville est située. Ces lacs, qui ont chacun près d'un mille de largeur, remplacent les fossés des fortifications ordinaires; ils sont trop profonds pour être traversés à gué, leurs bords sont trop fangeux et trop couverts de roseaux pour que les barques puissent s'y avancer. Mais un ingénieur avoit proposé à Jean Galeaz de détourner le Mincio et de le faire couler dans les plaines de Vérone; de cette manière il auroit privé Mantoue de tous ses avantages et des fortifications que la nature lui a données. Pendant six mois, Jean Galeaz fit travailler, au-dessus de Valleso, à élever une digue d'une force extraordinaire, pour couper le cours du fleuve; en même-temps il fit percer une montagne à sa gauche, pour lui ouvrir une issue dans le Véronois. François de Gonzagues croyoit déjà voir les deux lacs de Mantoue changés en marais pestilentiels, et les fortifications de sa capitale détruites avec la salubrité de l'air et l'espérance de la population. Il adressa ses plaintes aux Bolonois et aux Florentins, et il les supplia de venir à son aide (1).

(1) *Platina Historia Mantuæ.* L. III, p. 759.

1393. Ces deux républiques ne vouloient point abandonner leur allié, mais elles ne croyoient pas non plus avoir un motif suffisant pour recommencer la guerre, parce que chaque partie contractante s'étoit réservé, par le traité de Gênes, le droit de faire sur son propre territoire les ouvrages et les fortifications qui lui paroîtroient convenables. Les Florentins envoyèrent cependant à Mantoue des commissaires pour examiner la nature des lieux; à leur retour, les prieurs firent appeler les ambassadeurs de Gonzagues. « Annoncez à » votre maître, leur dirent-ils, que, sans l'aide » de ses alliés, et sans tirer l'épée, il sera » délivré de la calamité qu'il redoute; un » despote qui voit les hommes se plier à sa » volonté, s'imagine souvent pouvoir aussi » commander à la nature, mais elle se rit » de ses vains efforts, et signale bientôt son in- » dépendance. » Les ambassadeurs mantouans retournoient tristement dans leur patrie, avec des consolations aussi vagues; mais, en route, ils apprirent que le Mincio, gonflé par les pluies, avoit entraîné toutes les digues de Jean Galeaz, et avoit détruit en une nuit l'ouvrage auquel des milliers d'ouvriers avoient travaillé pendant plusieurs mois (1).

(1) *Platina Hist. Mantuanæ*, L. III, p. 760. — *Chronicon Estense*. T. XV, p. 529.

D'autres causes de guerre se préparoient en même-temps dans l'État de Ferrare. Le marquis Albert d'Este étoit mort le 31 juillet 1393, après avoir désigné pour son successeur son fils naturel Nicolas III, âgé seulement de dix ans. Il l'avoit légitimé en épousant sa mère à l'article de la mort (1). Mais le plus proche parent d'Albert, Azzo d'Este, disputoit les droits du fils d'une maîtresse, et réclamoit pour lui-même un héritage que son parent n'avoit point songé à lui enlever jusqu'au moment où l'approche de la mort avoit affoibli ses esprits (2). Le peuple de Ferrare reconnut cependant Nicolas III: on étoit accoutumé en Italie à voir les fils naturels succéder à leurs pères. Azzo recourut alors à l'assistance de Jean Galeaz; il s'unit étroitement à Jean de Barbiano, capitaine romagnol qui avoit acquis une grande réputation militaire, et, avec son aide, il attaqua l'État de Ferrare. Les Florentins, de leur côté, se déclarèrent pour Nicolas, et lui envoyèrent trois cents lances. Ainsi les troupes de Milan recommencèrent à combattre contre les troupes

1393.

1394.

(1) *Chronicon Estense.* T. XV, p. 531.

(2) *Gio. Batt. Pigna Histor. de Principi d'Este.* L. V, p. 411.

1394. de Florence, sans que la guerre fût déclarée entre les deux États (1).

A l'époque même où ce commencement d'hostilités pouvoit rendre un grand capitaine plus précieux à la république florentine, elle perdit celui auquel elle avoit dû ses succès dans la guerre précédente. Jean Hawkwood mourut de maladie, le 16 mars 1394, dans une terre qu'il avoit achetée près de Florence. La seigneurie le fit ensevelir dans la cathédrale, avec de grands honneurs, et son tombeau s'y voit encore, surmonté d'une statue équestre (2).

Tandis que la guerre de Ferrare se poursuivoit avec lenteur, les seigneurs de cette ville donnèrent à l'Italie un spectacle atroce et ridicule en même-temps. Les conseillers de Nicolas III avoient résolu de se défaire, par un assassinat, d'Azzo d'Este, son rival. Ils proposèrent ce crime à son ami et son principal appui, le comte Jean de Barbiano; et ils lui offrirent pour récompense les

(1) *Leonard. Aretino.* L. XI. — *Scipione Ammirato.* L. XVI, p. 846.

(2) *Piero Minerbetti.* 1393, c. 28, p. 331. — *Priorato del Ridolfi. Del. Erudit. Tosc.* T. XVIII, p. 141. — *Scipione Ammirato.* L. XVI, p. 844. — *Vita di Gio. Acuto, di Dom. Maria Manni Script. Etr.* T. II.

châteaux de Lugo et de Conselice, situés 1394.
en Romagne, près de celui de Barbiano. Le comte accepta les offres qui lui étoient faites, mais il en avertit en même-temps Azzo, son ami. Ensemble, ils firent choix d'un de leurs domestiques qui étoit de la même taille qu'Azzo, et ils le firent attendre dans une salle éloignée. L'ambassadeur de Nicolas III fut introduit à une conférence avec Azzo et le comte, dans le château de Barbiano, car il avoit caché sa mission perfide sous le voile d'une négociation avec tous deux. Ils sortirent ensuite et passèrent dans la chambre où leur domestique les attendoit. Azzo changea d'habits avec lui, et se retira, et aussitôt Jean de Barbiano fit massacrer le malheureux domestique, qui ne savoit point le motif de son déguisement. On eut soin de défigurer son visage par plusieurs coups de poignard. Après quoi Barbiano appela l'ambassadeur du marquis d'Este, et lui montra ce cadavre encore palpitant. « Voilà, lui dit-il, l'ami qui s'étoit » fié à moi, et que, pour servir votre » maître, j'ai consenti à faire périr. Que » votre cour tienne à présent ses engagemens, » j'ai rempli les miens. » L'ambassadeur écrivit en effet à Ferrare qu'il avoit vu le meurtre accompli sous ses yeux; et les deux châteaux

1394. promis pour récompense furent immédiatement livrés au comte de Barbiano. Mais, aussitôt qu'il en eut pris possession, il fit reparoître Azzo d'Este, et recommença ses hostilités contre Ferrare (1).

Sur ces entrefaites, Wenceslas envoya des ambassadeurs en Italie, pour en tirer de l'argent comme avoit fait Charles IV, son père, par de vaines promesses de protection. Wenceslas portoit alors les titres d'empereur élu et de roi des Romains; mais, perdu dans la débauche et dans l'ivrognerie, il gouvernoit à peine, et d'une main mal assurée, son royaume de Bohême, tandis que l'Allemagne retournoit à une indépendance absolue. Les seigneurs de Padoue et de Mantoue prêtèrent l'oreille aux propositions de ses ambassadeurs, et projetoient déjà de l'attirer en Lombardie pour le faire combattre contre Visconti; mais les Florentins, mieux instruits du caractère de Wenceslas, et se souvenant de la conduite de son père en Toscane, rejetèrent toutes ses propositions. Ils lui répondirent qu'ils étoient en paix avec le seigneur de Milan, et qu'ils espéroient que cette paix ne seroit point troublée par les

(1) *Gio. Batt. Pigna Hist. dé Principi d'Este.* L. V, p. 418. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 562.

querelles insignifiantes des seigneurs de Ferrare (1). 1394.

Wenceslas, voyant que personne ne se soucioit de le payer pour détruire la puissance de Jean Galeaz, entra, l'année suivante, en traité avec ce dernier, pour l'élever à de nouvelles dignités. Il lui vendit, pour le prix de cent mille florins, le titre de duc de Milan, et le 1.er mai 1395, il érigea en duché et en fief impérial la ville de Milan avec son diocèse (2). Jean Galeaz célébra par les fêtes les plus magnifiques l'acquisition de cette dignité nouvelle. Il invita les ambassadeurs de tous les États d'Italie a être témoins de l'investiture qu'il reçut le 5 septembre. Les Florentins et tous les peuples de leur ligue y envoyèrent des députés (3). Les deux fils de la maison de Carrare, Francesco Terzo et Giacomo y assistèrent en personne ; et le nouveau duc, par reconnoissance, délivra le seigneur de Padoue du tribut auquel le traité de Gênes l'avoit soumis (4). 1395.

Wenceslas, par un nouveau diplôme, réunit,

(1) *Leonard. Aretin.* L. XI.

(2) *Annales Mediolanenses.* T. XVI, c. 157, p. 824.

(3) *Poggio Bracciolini Histor. Florent.* L. III, p. 272. — —*Scipione Ammirato.* L. XVI, p. 849.

(4) *Andrea Gataro Storia Padovana.* p. 820.

1395. l'année suivante, sous le titre de duché de Milan, tous les États sur lesquels dominoit Jean Galeaz, à la réserve de Pavie et de son territoire, qu'il érigea en comté. Les villes accordées en fief par l'empereur à la maison Visconti, étoient à peu-près les mêmes (1) qui avoient formé la ligue lombarde, dont la valeur et les exploits nous ont occupés au commencement de cet ouvrage. Depuis cent trente ans environ, toutes ces villes avoient perdu leur liberté; mais l'autorité de leur seigneur n'étoit point encore regardée comme légitime, aucune concession de l'empire n'avoit encore sanctionné leur usurpation, et les peuples étoient censés avoir toujours le droit de l'anéantir.

Les Visconti reçurent une nouvelle existence par les diplômes de Wenceslas; ils furent dès-lors considérés comme les *seigneurs naturels*, ainsi qu'on l'exprimoit, et non plus comme les tyrans de la Lombardie. Aussi l'hérédité fut-elle réglée parmi eux d'une manière fixe et invariable, d'après le système féodal.

(1) Brescia, Bergame, Verceil, Como, Novare, Alexandrie, Tortone, Bobbio, Plaisance, Reggio, Parme, Crémone, Lodi, Crème, Soncino, Bormio, Borgo San-Donnino, Pontremoli, Vérone, Vicence, Feltre, Bellune, Bassano, Sarzane, et d'autres lieux moins importans. *Annales Mediolanenses.* c. 158, p. 827.

Mais l'investiture accordée à Jean Galeaz 1395.
devoit être aussi funeste à ses successeurs et à son pays qu'elle lui paroissoit avantageuse à lui-même. Elle donna lieu, lorsque sa postérité masculine vint à s'éteindre, aux prétentions rivales des ducs d'Orléans, ensuite rois de France, comme héritiers d'une fille de Jean Galeaz, et à celles de l'empereur, comme suzerain d'un fief qui avoit fait échute à l'empire ; tandis que les autres branches de la maison Visconti furent exclues de son héritage, et que la Lombardie fut dévastée par les souverains étrangers qui vouloient y régner. Avant la fin du quatorzième siècle, il n'y avoit dans les familles des seigneurs d'autre droit héréditaire que la force, sanctionnée par une apparente approbation du peuple ; et si la Lombardie n'avoit pas été érigée en duché, ni la maison d'Orléans, ni l'empire n'auroient eu aucun droit à faire valoir sur elle. Tel fut le changement qu'opéra, dans un pays auquel il ne prenoit aucun intérêt, et où il n'exerçoit aucune autorité, un empereur que les bourgeois de sa capitale retinrent long-temps prisonnier, et que les princes de son empire déposèrent.

NOTE. Un historien siennois, contemporain, rapporte à l'année 1395, une anecdote que nous croyons propre à faire

1395. connoître les mœurs de ce siècle. La dignité de l'histoire peut quelquefois descendre jusqu'à raconter les aventures des particuliers, si l'intérêt qu'elles excitent se trouve mêlé d'instruction.

L'ancienne famille des Montanini avoit été en guerre avec celle des Salimbeni, pendant le cours de plusieurs générations. L'inimitié de ces deux maisons avoit commencé à l'occasion d'une chasse au sanglier, où un Salimbeni avoit été tué. A la suite d'une guerre acharnée, la famille des Montanini avoit été détruite presqu'en entier; toutes ses possessions étoient envahies ou confisquées, et il ne restoit plus de cette illustre maison, qu'un frère et une sœur. Charles et Angélique étoient fils de Thomas Montanini; ils vivoient au val de Strove, dans une petite propriété dont la valeur arrivoit à peine à mille florins; ils avoient réduit leurs dépenses aux revenus de cet étroit héritage, qui seul leur étoit demeuré du vaste patrimoine de leurs ancêtres. Un voisin désiroit acquérir ce petit domaine, qui auroit arrondi ses possessions. C'étoit un plébeïen qui avoit une grande influence sur le gouvernement de Sienne; il appartenoit à cette oligarchie roturière, soupçonneuse et jalouse qui, sous la direction des Salimbeni, s'étoit emparée du gouvernement, en 1390, et qu'on ne pouvoit offenser sans le plus grand danger. Charles Montanini refusa cependant, à plusieurs reprises, de vendre sa terre au voisin qui vouloit l'acheter; il étoit résolu de la conserver à sa sœur Angélique, afin de pouvoir lui donner une autre dot que ses quinze ans et sa rare beauté.

Le voisin, pour se venger des refus de Charles, et pour le mettre dans l'impossibilité de conserver son patrimoine, l'accusa auprès du gouvernement d'être entré dans une conspiration avec les Guelfes et les nobles, contre les Salimbeni et le gouvernement populaire. La haine héréditaire des deux maisons donnoit de la probabilité à cette accusation, et le crédit du dénonciateur l'appuyoit. On fit cependant grâce à Charles Montanini de la tête; mais on le soumit à une amende de mille florins, qu'on lui ordonna, sous peine de mort, de payer dans quinze jours. Néanmoins l'avidité du délateur fut trompée; car Montanini, pour ne pas réduire sa sœur à la dernière misère, choisit d'attendre la mort dans sa prison, plutôt que de vendre,

pour y échapper, l'héritage de ses pères. Il lui restoit des parens maternels, mais aucun d'eux n'osa venir à son secours, pour ne pas fortifier les soupçons du gouvernement, et attirer sur soi la même ruine : les femmes seules se rendoient chaque jour auprès d'Angélique Montanini, pour la consoler et pleurer avec elle. 1395.

Le matin du quinzième jour, Anselme Salimbeni passant à cheval devant la maison des Montanini, observa ces femmes en pleurs, et apprit d'elles le sort qui menaçoit le dernier héritier d'une famille long-temps rivale de la sienne. Il avoit déjà remarqué la beauté d'Angélique ; mais jamais il ne lui avoit adressé la parole, non plus qu'à son frère : les flots de sang versés dans les querelles de leurs ancêtres étoient toujours présens à la pensée des Salimbeni comme des Montanini. Anselme, cependant, ému de compassion à cette dernière catastrophe, se rendit immédiatement auprès du trésorier de la communauté ; il lui paya les mille florins de l'amende, et il envoya au gardien des prisons l'ordre de remettre Charles Montanini en liberté. Celui-ci, confondu d'être relâché au moment où il n'attendoit plus que la mort, resta auprès de sa sœur, qu'il trouva en proie aux angoisses de l'attente la plus cruelle. Ni elle, ni ses amies qui veilloient auprès d'elle, ne pouvoient expliquer ou comprendre comment la liberté étoit rendue à Charles. Bientôt la maison de Montanini se remplit de parens et de voisins qui venoient le féliciter. Charles, qui croyoit trouver parmi eux son libérateur, leur adressoit ses remercîemens à l'un après l'autre ; mais tous se défendoient en rougissant, et alléguoient les motifs ou les prétextes pour lesquels ils ne l'avoient point secouru. Le lendemain, Charles alla demander des éclaircissemens au trésorier de la communauté, et il apprit de lui qu'il devoit la vie au fils de ses ennemis.

Charles Montanini, frappé de la générosité de cette conduite, voulut l'emporter encore en magnanimité sur Salimbeni. Il lui fallut employer les prières et ensuite les ordres, pour déterminer sa sœur à faire sa volonté ; et lorsqu'Angélique eut promis de donner pour la reconnoissance de son frère ce qu'elle avoit de plus précieux au monde, elle l'avertit aussi qu'elle songeroit

1395. ensuite à sa propre gloire, et qu'elle ne vivroit pas dans le vice ou le déshonneur.

Deux heures après le coucher du soleil, le frère et la sœur se rendirent à la maison d'Anselme Salimbeni; Charles demanda à parler sans témoins à ce chevalier, et, ayant été introduit auprès de lui avec sa sœur, il lui dit : « C'est à vous, seigneur, » que je dois la vie malheureuse qui me reste; à vous, ma » sœur doit son frère et son honneur. Si la fortune n'avoit pas » persécuté ma famille avec tant d'acharnement, nous aurions » eu l'un et l'autre quelque moyen de manifester, au moins en » partie, notre reconnoissance. Mais il ne nous reste plus que » nos corps et nos ames; vous les avez sauvés; qu'ils vous » appartiennent aussi; nous les remettons à votre générosité et » à votre pitié, pour que vous en usiez comme de choses qui » sont à vous ».

Ayant ainsi parlé, il sortit brusquement, et laissa sa sœur seule avec Salimbeni. Celui-ci alloit lui adresser la parole; mais, frappé de sa pâleur mortelle, et du désespoir qui paroissoit sur son visage, il sortit lui-même immédiatement; il fit appeler les dames du voisinage, et les pria d'aller tenir compagnie à la noble demoiselle qu'elles trouveroient chez lui. Comme elles entroient et voyoient dans cet appartement Angélique Montanini, leur étonnement étoit extrême; la modestie et la réserve de cette jeune personne repoussoient les soupçons qui se seroient élevés sur elle; mais l'inimitié des deux familles rendoit inexplicable son apparition dans cette maison. Toutes gardoient le silence, et se perdoient dans leurs conjectures. Anselme, cependant, avoit fait assembler ses parens, et quand il en eut un grand nombre auprès de lui, il fit inviter Angélique et les dames qui étoient avec elle à se joindre à eux. Il pria tous ses amis, les larmes aux yeux, de vouloir bien l'accompagner; et, sans leur donner aucune explication, il se rendit à la maison de Montanini avec tout ce cortége, qu'un grand nombre de torches précédoient.

« Vous avez voulu me parler sans témoins », dit-il à Charles, « et moi, je vous demande d'entendre ma réponse en présence » de cette honorable compagnie. Il y a long-temps que j'avois

» été frappé de la beauté, de la modestie, de toutes les vertus 1395.
» de votre sœur Angélique; j'avois senti que personne ne mé-
» ritoit plus qu'elle d'être noblement aimée. J'avois toujours
» cependant tenu caché mon sentiment, et personne ne l'avoit
» découvert avant vous. Le malheur qui vous est arrivé et le
» service que je vous ai rendu, vous ont donné occasion de
» deviner ma pensée. Ne pouvant supporter de laisser une
» courtoisie sans récompense, vous vous êtes donné avec votre
» sœur entre mes mains, laissant à ma disposition votre vie,
» votre honneur, toute votre existence. J'accepte ce don pré-
» cieux; mais il seroit indigne de moi de le posséder par un
» titre illégitime. Si vous y consentez donc, je prends, en
» présence de cette honorable assemblée, Angélique Montanini
» pour mon épouse chérie; j'accepte son frère Charles pour
» mon beau-frère, et j'entends que, dès ce moment, tous mes
» biens soient communs entr'eux et moi ». Les noces furent en effet célébrées immédiatement, et de la manière la plus somptueuse. La réconciliation des Montanini avec les Salimbeni attira l'attention du gouvernement; on revit le procès de Charles; on reconnut l'injustice dont il avoit failli être victime, et en lui rendant l'amende qui avoit été payée, on le rétablit dans tous les droits de cité. — *Annali Sanesi d'un anonimo vivente dal* 1385 *al* 1422. T. XIX, *Rer. Italic.* p. 397-411.

CHAPITRE LV.

Les Génois se donnent au roi de France. — Tentative de Jean Galeaz sur San-Miniato; la guerre se renouvelle. — Défaite des Milanois à Governolo ; trève. — Gérard d'Appiano vend Pise à Jean Galeaz. Sienne et Pérouse se donnent aussi à lui.

1396—1399.

L'ÉPUISEMENT causé par la guerre de Chiozza, avoit ôté aux Génois, toute influence sur le reste de l'Italie ; dans un espace de quatorze années, depuis que cette guerre s'étoit terminée, nous n'avons eu que deux fois occasion de parler d'eux ; lorsqu'ils tirèrent de captivité le pape Urbain VI, assiégé à Nocera, et lorsque, par leur médiation, ils rétablirent la paix entre Jean Galeaz et la république florentine. Cependant, ces quatorze années avoient été une période d'agitations et d'orages continuels. Les factions avoient redoublé de violence, et les guerres civiles qu'elles occasionnoient, privoient les Génois de toute

influence sur les pays voisins. Les révolutions devinrent enfin si fréquentes, que les citoyens, ne trouvant plus de garantie dans les lois qu'ils avoient portées, ou de protection de la part des magistrats qu'ils avoient nommés eux-mêmes, se soumirent volontairement à un monarque étranger, pour que son joug pesât aussi bien sur leurs oppresseurs que sur eux-mêmes.

Dans aucune autre république on n'avoit compté en même-temps, un si grand nombre de partis qu'on en voyoit à Gênes. Aussi, de tous les peuples de l'Italie, les Génois passoient-ils pour les plus inconstans et les plus impatiens. Les factions des Guelfes et des Gibelins n'étoient point éteintes; quoiqu'elles fussent depuis long-temps sans objet. De vieilles haines subsistoient encore entre les familles qui s'étoient combattues autrefois, et elles se transmettoient des pères aux enfans, comme une partie de l'héritage. De temps en temps ces haines éclatoient de nouveau; et chaque combat étoit presque toujours suivi par une révolution dans l'État. Une autre rivalité séparoit les nobles d'avec les citoyens. Les nobles étoient exclus de l'administration: les quatres puissantes familles des Doria, des Spinola, des Grimaldi et des Fieschi, s'étoient retirées dans leurs fiefs, et elles faisoient la

guerre à la république, sans être en paix les unes avec les autres. En vain on leur refusoit toute part au gouvernement, leurs vassaux et leurs forteresses leur assuroient toujours un rang distingué dans l'État; l'âpreté des montagnes et les fortifications naturelles de toutes les vallées leur facilitoient la défense de leurs fiefs; les nobles bravoient dans leurs châteaux, la haine de la multitude et la vengeance de leurs concitoyens irrités; et, en dépit des lois, ils transmettoient de siècle en siècle, leur prééminence à leurs descendans.

Parmi les familles de citoyens qui leur avoient succédé dans l'administration de l'État, il y en avoit quatre qui s'élevoient au-dessus de la bourgeoisie, comme quatre familles nobles s'étoient élevées au-dessus de la noblesse; chacune étoit secondée par un parti auquel elle avoit donné son nom. Les chefs de ces quatre familles étoient Antoniotto Adorno, Pietro Fregoso, Antonio de Montalto, et Lodovico Guarco; chacun d'eux prétendoit à la dignité de doge de la république, et chacun à son tour obtint cet honneur de ses partisans. De l'année 1390, à la fin de l'année 1394, dix révolutions à Gênes, changèrent dix fois le premier magistrat de la république, et l'on vit le trône ducal occupé tour-à-tour par les chefs des familles nouvelles, ou par des citoyens qui

appartenoient à un autre parti de la bourgeoisie, nommé le moyen État. Durant ces mêmes années, bien d'autres troubles éclatèrent, car les partis vaincus firent plusieurs tentatives infructueuses, pour recouvrer la supériorité (1).

De même que dans les guerres civiles du siècle précédent, les familles nobles avoient eu des vassaux qui leur étoient dévoués, les familles bourgeoises avoient aussi des cliens toujours prêts à verser leur sang et à exposer leurs biens pour le triomphe personnel du chef de leur faction. Le but de toutes les guerres civiles paroissoit être uniquement d'élever à la dignité ducale, l'idole de l'un ou de l'autre parti. Mais le pouvoir des nobles et celui des grands citoyens ne tenoit pas aux mêmes causes : les premiers commandoient à des paysans nés dans leurs fiefs, et vivant sur leurs terres; les seconds, à des marins et à des

(1) Voici en quel ordre ces doges éphémères succédèrent à Antoniotto Adorno, qui, en 1390, régnoit pour la seconde fois.
1390. Jacob Frégose.
1391. Antoniotto Adorno III.e
1392. Antonio de Montalto.
1393. Pietro Fregosio, Clemente Promontorio, Francesco Giustiniani.
1394. Anton. de Montalto II.e, Nicolò Zoalio, Antonio Guarco, Antoniotto Adorno IV.e
Uberti Folietæ Histor. Genuensis, L. IX, p. 495.

ouvriers qu'ils faisoient travailler. Les Génois exerçoient le commerce de mer, avec l'activité d'un peuple libre; les négocians n'attendoient pas dans leurs comptoirs les résultats de leurs spéculations, ils parcouroient les mers sur des vaisseaux destinés au combat aussi bien qu'au commerce; ils vivoient entourés de matelots, qu'ils nourrissoient à leur solde, et qu'ils accoutumoient à l'obéissance et au respect, en même-temps qu'ils gagnoient leur affection. Souvent chaque fils d'une maison nombreuse commandoit un vaisseau; des milliers d'hommes vivoient ainsi à la paie d'une seule famille; l'habitude, la reconnoissance et l'amour assuroient leur obéissance.

De plus, les chefs des différens partis étoient des hommes éminemment distingués. Antoine de Montalto, qui étoit fort jeune, joignoit à une bravoure brillante, une modération et une clémence rares. Antoniotto Adorno, à qui une ambition insatiable ne permettoit point de repos, étoit doué d'un génie vaste et profond; ses manières étoient grandes et nobles, son cœur généreux, son nom respecté par tous les princes de l'Europe, et sa gloire étoit rehaussée par la puissante expédition qu'en 1388 il avoit conduite en Barbarie, pour punir les pirateries des Maures. Il avoit assiégé le roi de Tunis dans sa capitale; il l'avoit

forcé à remettre en liberté tous les esclaves chrétiens; à payer une somme d'argent pour les frais de la guerre, et à promettre qu'à l'avenir, ses sujets s'abstiendroient du brigandage (1). Quatre fois Antoniotto Adorno avoit réussi à s'asseoir sur le trône ducal, et il auroit mérité une place distinguée parmi les grands hommes, si son ambition démesurée ne lui avoit pas fait, à plusieurs reprises, tourner ses rares talens contre sa patrie.

La famille des Adorni étoit attachée au parti gibelin, et Antoniotto avoit cultivé l'amitié de Jean Galeaz Visconti; il l'avoit favorisé dans le traité de paix dont il avoit été médiateur entre ce prince et la république florentine. A son tour, il avoit obtenu dans son exil, l'assistance de Visconti, lorsqu'il avoit essayé de reconquérir par les armes, la dignité dont il se voyoit dépouiller. Mais les secours de Jean Galeaz étoient toujours intéressés; il se mêloit aux troubles de Gênes dans l'espérance de recouvrer sur cette ville, l'autorité dont avoit joui l'archevêque de Milan, son grand-oncle; et les révolutions multipliées des années 1393 et 1394, sembloient l'acheminer vers ce but. Pendant ces deux années, il donna de puissans secours

(1) *Ubertus Folieta Genuens. Histor.* L. IX, p. 491.

à Antoniotto Adorno, alors exilé; mais dès qu'il le vit rétabli sur le trône ducal, par la révolution du 3 septembre 1394, il s'occupa de le renverser, et il s'attacha les partis de Montalto et de Guarco, pour lui faire la guerre.

Cette déloyauté, que rien n'avoit provoquée, ouvrit enfin les yeux à Antoniotto Adorno; il vit qu'un ennemi secret envenimoit toutes les factions de sa patrie, et s'avançoit vers l'accomplissement de ses odieux projets, par l'affoiblissement rapide de la république; il vit que l'autorité d'aucun doge ne pourroit s'affermir, tant que Jean Galeaz seroit toujours prêt à secourir tous les rebelles et tous les ennemis de l'ordre; il vit enfin que Gênes n'étoit point assez forte pour résister seule à un voisin aussi ambitieux.

1396. A cette époque Charles VI étoit roi de France, et déjà ce monarque étoit atteint par ces accès de folie, qui souvent le rendoient incapable de gouverner, et qui livrèrent le royaume aux factions rivales de Bourgogne et d'Orléans. Une nation, qui auroit voulu se soumettre complétement au pouvoir monarchique, n'auroit pas été tentée de se donner à un souverain qui ne pouvoit ni se faire obéir de ses propres sujets, ni les préserver des guerres civiles et étrangères. Mais si les Génois se

déterminoient à reconnoître un roi, ils ne 1396.
vouloient point qu'il fût assez habile ou assez ambitieux pour usurper tous les pouvoirs de l'État, et affermir à jamais sa domination. La foiblesse réelle et la force apparente de Charles VI étoient peut-être ce qui leur convenoit le mieux. Son nom seul pouvoit les défendre contre les attaques de Jean Galeaz, et intimider les factions rivales; mais c'étoit par l'amour non par la crainte, qu'il devoit gouverner un pays éloigné, et que de hautes montagnes séparoient de ses États. Antoniotto Adorno, pour rendre la paix à sa patrie, et plus encore pour déjouer les projets de Jean Galeaz, entra en négociations avec les ministres de Charles VI, sous la protection duquel il offrit de mettre la république de Gênes.

Le traité fut enfin signé le 25 octobre 1396, après de longs débats, soit avec les ministres de Charles, soit entre les divers partis génois. Le roi promit d'envoyer un vicaire françois qui gouverneroit Gênes, avec l'autorité qu'avoit eue le doge, et d'après les mêmes lois. Le conseil de la république devoit être composé par égales parts de Guelfes et de Gibelins, de citoyens et de nobles; mais son président devoit toujours être Gibelin. Le vicaire du roi devoit avoir deux voix dans ce conseil, où tout se décidoit à la pluralité

1396. des suffrages. Charles ne pouvoit ni établir de nouveaux impôts, ni prendre aucune part aux finances de la république. Il n'avoit point non plus le commandement des forteresses, à la réserve de dix châteaux, qui lui furent remis pour sa sûreté. Enfin, les Génois se réservèrent leur alliance particulière avec l'empereur des Grecs et le roi de Chypre; le choix entre les partis qui, dans le schisme, divisoient l'église, et l'intégrité de leur territoire. Le roi de France promit de ne jamais transmettre à d'autres souverains, une autorité accordée à sa seule personne (1).

Sous de telles conditions, si elles avoient été observées, la république de Gênes auroit conservé toute sa liberté, et la protection du roi de France auroit ajouté à sa sûreté sans nuire à sa gloire. Mais le peuple étoit échauffé par trop de passions pour demeurer soumis à une autorité si douce; et les vicaires royaux étoient trop étrangers à une constitution libre, pour se renfermer dans les limites qui leur étoient fixées. Antoniotto Adorno mourut cependant de la peste en 1397, dans la condition privée où il étoit rentré volontairement, avant que les passions du

(1) *Ubertus Folieta Genuens Histor.* L. IX, p. 510. — *Georgii Stellæ Annal. Genuens.* L. III, p. 1151.

peuple, calmées par ce traité, eussent éclaté 1396.
de nouveau. Mais, dans l'année 1398, la guerre civile, réveillée par les partis de Montalto et de Guarco, et poursuivie ensuite par les Gibelins contre les Guelfes, éclata avec tant de fureur, que le vicaire royal s'enfuit à Savonne, et que, du 12 août au 1.er septembre, cinq grandes batailles furent livrées dans la ville. Trente des plus somptueux palais furent brûlés, un grand nombre d'édifices publics et privés furent démolis, et les pertes supportées par la république s'élevèrent à plus d'un million de florins. L'épuisement universel força enfin les deux partis à faire la paix, et Colard de Calleville, vicaire royal nommé par Charles VI, rentra dans Gênes, pour gouverner la république avec un plus grand pouvoir qu'auparavant (1).

Le duc de Milan avoit pris part à cette dernière guerre civile comme aux précédentes; il avoit fourni des troupes et des secours d'argent à Antoine de Guarco et Antoine de Montalto, mais il l'avoit fait avec beaucoup de réserve et de secret, pour ne pas provoquer le courroux de la France; aussi la crainte de se compromettre l'avoit-il empêché de recueillir aucun fruit de ses

(1) *Ubertus Folieta Hist. Genuens.* L. IX, p. 514.

1396. intrigues. Jean Galeaz réunissoit une grande timidité à une ambition démesurée. Quoiqu'il fît sans cesse la guerre, il ne paroissoit jamais dans ses armées; il s'enfermoit dans son château-fort de Pavie, dont il ne sortoit presque pas, et il s'y entouroit d'une garde nombreuse. Parmi ses généraux il comptoit des hommes non moins distingués par leur bravoure que par leurs talens; mais la guerre qu'il faisoit par leur entremise avoit le même caractère de timidité. Il n'attaquoit jamais sans être assuré d'une immense supériorité de forces; et dès qu'on lui opposoit une armée égale à la sienne, il donnoit ordre d'éviter toute bataille générale; il renfermoit ses troupes dans les villes, il abandonnoit ses campagnes au pillage, et il attendoit que le temps ou ses intrigues eussent affoibli ses ennemis. Par cette pusillanimité il laissa souvent échapper des avantages presqu'assurés, et il ne retira jamais de sa situation ou de ses forces tout le parti qu'il en pouvoit attendre.

Mais ses négociations lui réussissoient mieux que les armes. Il avoit l'art de diviser et de dissoudre les ligues qui se formoient contre lui; et il endormoit, par de fausses promesses ou de vaines assurances d'amitié, ceux qu'il vouloit attaquer. Très-peu susceptible de colère ou de ressentiment, ce n'étoit jamais pour

se venger qu'il entreprenoit la guerre; mais aussi, jamais l'amitié, jamais la reconnoissance pour des services passés ne l'arrêtoient quand il avoit dessein de nuire. Il ne rougissoit d'aucune perfidie, il ne ménageoit aucun mensonge, et il ne consultoit jamais que son ambition modifiée par sa timidité. Il semble que ses paroles auroient dû n'inspirer aucune confiance, et qu'à force de mentir il auroit dû ne plus pouvoir tromper; mais les hommes, surtout lorsqu'ils sont foibles, ne se désabusent jamais entièrement de l'illusion de la parole. *Il faut trop de courage pour chercher une vérité fâcheuse qu'un ennemi puissant veut bien nous voiler; trop de résolution pour considérer toujours en face un danger imminent dont on peut détourner les yeux;* enfin l'exclusion de toute vérité dans les rapports entre les hommes occasionne une trop désolante confusion pour qu'on puisse la supporter. Un imposteur n'est jamais assez décrié pour que sa parole ne fasse plus de dupes. 1396.

Les Florentins avoient seuls, en Italie, le courage de juger Jean Galeas; et malgré ses caresses, malgré ses sermens, ils le surveilloient toujours comme un ennemi prêt à fondre sur eux; tandis que les petits princes et les petits peuples étoient tous, l'un après l'autre, dupes

1396. de ses artifices. Boniface IX et la république de Venise partageoient cet aveuglement; ils n'osoient pas soupçonner la fidélité du duc de Milan, ou douter seulement s'il observeroit les traités qui le lioient; et ils ne prenoient point de mesures pour défendre l'un l'État de l'église, l'autre le domaine de saint Marc; si Jean Galeaz prenoit un jour la résolution de les attaquer.

A la tête du gouvernement de Florence se trouvoit toujours la faction des Albizzi, qui avoit repris la direction des affaires, depuis l'expulsion des Ciompi, en 1381. Ce parti, composé des anciens Guelfes et des citoyens que leur richesse et leur naissance rapprochoient le plus de la noblesse, avoit eu toujours à sa tête les meilleurs politiques de l'Italie, des hommes qui embrassoient d'un coup-d'œil l'avenir avec le présent, et tous les intérêts de tous les princes de l'Europe; des hommes qui avoient su appeler des extrémités de la France et de l'Allemagne des alliés à la république florentine; des hommes, enfin, qu'aucune calamité ne décourageoit, qu'aucun changement de circonstances ne faisoit renoncer à la foi qu'ils avoient promise, à la protection des libertés de l'Italie, qu'ils regardoient comme leur devoir. Maso des Albizzi, le chef de ce parti, excitoit, il

est vrai, la jalousie de plusieurs de ses con- 1396.
citoyens; les Alberti et les Medici faisoient de temps en temps quelques efforts pour se relever. Donato Acciaiuoli, qui étoit, après Albizzi, le plus grand citoyen de Florence, et qui, jusqu'alors, étoit demeuré d'accord avec lui, essaya lui-même, au mois de janvier 1396, de faire rappeler les exilés, et de rétablir quelqu'égalité entre les deux partis; mais il fut prévenu et confiné à Barlette, ainsi que plusieurs de ceux qu'il avoit initiés dans sa conjuration (1); et Maso des Albizzi, mieux affermi au dedans par l'exil d'Acciaiuoli, put tourner toute son attention sur les intrigues du duc de Milan.

Jean Galeaz avoit traité avec presque tous les capitaines qui avoient formé en Italie des compagnies d'aventure. Il leur assuroit une demi-paie constante, moyennant laquelle ces aventuriers s'engageoient à retourner à son service avec leur petite armée, au moment où il en auroit besoin. Tant qu'ils demeuroient à demi-paie, ils faisoient la guerre pour leur compte, et vivoient de pillage au milieu des pays que le duc ne protégeoit pas contr'eux. De cette manière, Jean Galeaz affoiblissoit

(1) *Piero Minerbetti.* 1395, c. 14, p. 354.—*Memorie Storiche di Ser Naddo.* p. 153.—*Scipione Ammirato.* L. XVI, p. 849.

1396. en temps de paix ceux qu'il vouloit attaquer ensuite. Quand on se réconcilioit avec lui, on n'étoit point délivré de ses armées, car celles-ci continuoient alors les hostilités en leur propre nom. Lorsque le duc vouloit en pleine paix surprendre quelque place forte, il cassoit une des compagnies qu'il tenoit à sa solde, et lui donnoit ostensiblement son congé, tandis qu'il la chargeoit en secret d'exécuter son projet. S'il échouoit, il la désavouoit, comme n'étant plus responsable de sa conduite; si la surprise réussissoit, il en recueilloit seul tout le fruit. Les Florentins, toujours sur leurs gardes, ne laissèrent presque jamais ces compagnies pénétrer sur leur territoire, mais ils ne purent empêcher qu'elles ne ravageassent souvent celui de leurs alliés. Après d'inutiles réclamations, ils résolurent enfin d'adopter le même droit des gens, d'user de représailles sur les alliés du duc de Milan, et de leur faire sentir au sein de la paix les vexations des gens de guerre, dont eux-mêmes s'étoient plaints si long-temps. Ils prirent à leur solde Barthelemy Boccanera de Prato, avec une compagnie de deux mille chevaux et mille fantassins; quelque temps après ils lui donnèrent publiquement son congé, tandis qu'ils l'engagèrent sous main à entrer dans l'État de Pise.

Barthelemy s'achemina vers cette ville, au mois de juin 1396, avec les Gambacorti et le comte Nicolas de Monte Scudaio; mais ils s'avancèrent jusqu'au pied des murs, sans qu'aucun mouvement éclatât dans la ville, comme ils l'avoient espéré (1). Jean Galeaz envoya six mille chevaux en Toscane, pour la défense du seigneur de Pise, et les Florentins ne recueillirent que regrets et que honte de leur entreprise, comme il arrive toujours aux gens probes lorsqu'ils veulent faire usage des armes de ceux qui ne le sont pas. Ils prirent cependant de nouvelles troupes à leur solde; sous les ordres d'un gentilhomme gascon nommé Bernard de Serres (2); ils entamèrent en même-temps des négociations pour réconcilier le seigneur de Pise et la république de Lucques, entre lesquels il y avoit eu quelques hostilités. 1396.

Maso des Albizzi, d'autre part, s'étoit rendu en France, comme ambassadeur des Florentins, pour assurer à la république les secours de cette puissance, au cas où la guerre éclateroit de nouveau avec Jean Galeaz. La

(1) *Piero Minerbetti.* 1396, c. 3, p. 359.

(2) Les historiens florentins le nomment *Bernardone.* — *Piero Minerbetti.* c. 4, p. 360. — *Scipione Ammirato.* L. XVI, p. 854.

1396. maison de France avoit désormais des intérêts plus immédiats en Italie, depuis que la seigneurie de Gênes avoit été donnée au roi, et que celle d'Asti avoit passé au duc d'Orléans, comme dot de Valentine Visconti. Charles VI consentit donc à signer, le 29 septembre 1396, une alliance défensive, par laquelle le roi et la république se garantissoient mutuellement l'intégrité de leurs États. Les Florentins promettoient au roi, s'il étoit attaqué en Italie, une armée auxiliaire de trois mille chevaux; le roi, en retour, promettoit d'envoyer à leur aide, en cas de besoin, une armée digne de porter ses étendards et d'être commandée par un prince du sang. Si les alliés étoient attaqués, et si en se défendant ils faisoient quelques conquêtes, celles de Lombardie devoient appartenir à la France, et celles de Toscane à la république (1).

Cette alliance releva le courage des Florentins et de leurs confédérés d'Italie, qui furent admis à y prendre part. Elle ne leur procura cependant aucune assistance. Un événement, survenu tout le même temps à l'autre extrémité de l'Europe, priva tout-à-coup les François d'hommes et d'argent, et les dégoûta

(1) *Piero Minerbetti.* c. 7, p. 363. — *Sozomeni Pistoriensis Hist.* T. XVI, p. 1162. — *Memorie Storiche di Ser Naddo da Montecatini.* p. 158. — *Scipione Ammirato.* L. XVI, p. 853.

pour quelque temps des entreprises lointaines. 1396.
Un millier de chevaliers françois, la fleur de la noblesse du royaume, avoient passé en Hongrie, sous la conduite de Jean, comte de Nevers, fils du duc de Bourgogne, pour défendre Sigismond contre le redoutable Bajazet Ilderim, qui sembloit marcher à la conquête de toute la chrétienté. Leur présomption causa la défaite du roi de Hongrie à Nicopolis, le 28 septembre; mais leur valeur rendit long-temps indécise une bataille où cent mille morts restèrent sur la poussière. Tous les chevaliers françois périrent dans le combat, ou furent massacrés après la victoire, à la réserve de vingt-quatre seigneurs, qui, avec le comte de Nevers, furent admis à se racheter; la seule rançon du dernier fut fixée à deux cent mille florins, celle des autres chevaliers, parmi lesquels on distinguoit Enguerrand de Coucy, le maréchal Boucicault et le comte d'Eu, épuisa d'argent le royaume (1).

Cependant la république florentine ne s'étoit point reposée uniquement sur l'assistance du roi de France. Les dix de la guerre avoient eu soin d'augmenter les milices de l'État. Ils avoient envoyé Bernard de Serres, avec toutes

(1) *Piero Minerbetti.* c. 8, p. 364. — *Jo. de Thwrockz Chronica Hungar.* L. IV, c. 8, p. 221. — *Gibbon Decline and fall of the Rom. Emp.* c. 64, T. XI, p. 242.

1397. leurs troupes, à Pescia, au commencement de l'année 1397, pour défendre l'entrée de leur territoire. Albéric de Barbiano, de son côté, avoit conduit six mille cavaliers dans l'État de Lucques. Ce général aventurier, auquel Charles III avoit donné le titre de grand connétable du royaume de Naples, avoit sous ses ordres les plus vaillans capitaines de l'Italie. La compagnie de Saint-Georges, qu'il avoit formée vingt ans auparavant, leur avoit servi d'école; Paul Orsini, et Paul Savelli de Rome, Otto Bon Terzo de Parme, Cecoolino des Michelotti de Pérouse, Broglio de Chieri en Piémont, et Lucas de Canale (1) étoient ses principaux lieutenans; ils relevoient l'honneur de la milice italienne, et ranimoient l'esprit guerrier de cette nation. Le comte Alberic de Barbiano recevoit une solde de Jean Galeaz, et c'étoit par ses ordres qu'il étoit venu à Lucques; mais il prétendoit cependant être entré en Toscane comme Condottiere, non comme général du duc de Milan. Barbiano vit avec plaisir l'armée florentine s'établir à Pescia, car il n'avoit point l'intention d'attaquer le val de Nievole; mais d'attendre l'effet d'une conspiration tramée à San-Miniato.

San-Miniato, à moitié chemin entre Flo-

(1) *Annales Bonincontrii Miniatensis*. T. XXI, p. 69.

rence et Pise, est un château-fort, situé sur 1397.
un monticule assez élevé, d'où l'on découvre une vaste étendue de plaines. L'Arno en baigne le pied, les deux rivières d'Elsa et d'Era, coulent à sa droite et à sa gauche. Cette bourgade, qu'on appelle aujourd'hui une cité, contenoit environ six mille habitans. Ils s'étoient long-temps maintenus libres, mais la division entre les deux familles des Mangiadori et des Ciccioni, les avoit enfin fait tomber sous la dépendance des Florentins (1).

Bénoît Mangiadori avoit recouru à Jean Galéaz, pour secouer, avec son aide, ce joug étranger. Il s'étoit établi à Pise; mais, le 17 mars, il se présenta devant San-Miniato, une heure avant la nuit, avec dix-sept compagnons d'armes. Il prétendit avoir des choses importantes à communiquer à Antonio Davanzati, le vicaire florentin, et il entra immédiatement avec sa suite dans la cour du palais public, où il fut reçu sans défiance. Dans toutes les villes le palais du gouverneur étoit fortifié; celui-ci étoit adossé au mur, et avoit deux issues, l'une dans l'intérieur de la place, l'autre sur la campagne. Mangiadori, admis à l'audience du vicaire, tira son épée, s'élança sur lui et le tua; le corps de ce gouverneur,

(1) *Annales Bonincontrii Miniatensis.* p. 70.

1397. percé de vingt-huit coups d'épée, et celui d'un de ses officiers, furent jetés sur la place par les conjurés, qui se trouvèrent maîtres du palais; ils délivrèrent les prisonniers qu'ils y trouvèrent; ils appelèrent aux armes et à la liberté les habitans de San-Miniato; en même-temps ils allumèrent des feux pour donner à Pise le signal convenu, et demander ainsi du secours (1).

Les habitans de San-Miniato prirent en effet les armes avec inquiétude, et ils restèrent quelque temps indécis sur ce qu'ils devoient faire; cependant leur attachement pour les Florentins l'emporta; ils attaquèrent le palais, que Mangiadori et les siens défendirent avec vaillance; mais les secours que les conjurés attendoient de Pise n'arrivoient point. Le hasard avoit voulu que le capitaine de Jean Galeaz, qui s'avançoit pour soutenir Mangiadori, rencontrât un parti de Florentins qui poursuivoient quelques bandits. Il ne douta pas, en les voyant, que l'entreprise sur San-Miniato n'eût échoué, et il se retira. Mangiadori, après avoir résisté long-temps, s'échappa au travers des précipices au-dessus

(1) *Annales Bonincontrii Miniatensis.* p. 71. — *Marangoni Cronica di Pisa.* p. 815. — *Piero Minerbetti.* c. 12, p. 368. — *Scipione Ammirato.* L. XVI, p. 856.

desquels les murs de la ville s'élèvent. Quel- 1397.
ques-uns de ses compagnons le suivirent, les autres furent pris ou tués (1).

On avoit déjà annoncé à Florence la mort du vicaire de San-Miniato, et la perte de cette forteresse, et cette nouvelle avoit répandu dans le peuple la plus grande consternation. Si Jean Galeaz demeuroit maître d'une si forte place, au centre de la Toscane, il lui devenoit facile d'étendre chaque jour ses ravages jusqu'aux portes de Florence, et de ruiner la république par une guerre lente, sans qu'on put l'attirer à une bataille, ou le forcer à reculer. Mais lorsqu'on apprit ensuite que la ville étoit sauvée, et que le palais du vicaire avoit été repris par les citoyens, l'anxiété fit place au désir de vengeance. Les prieurs assemblèrent à l'heure même un conseil de six cents citoyens *requis;* ils leur firent le tableau des intrigues du duc de Milan, des infractions nombreuses qu'il avoit faites au traité de paix, et ils leur demandèrent s'il ne valoit pas mieux s'exposer à une guerre ouverte, que de se reposer plus long-temps sur les sermens d'un ennemi perfide, qui ne respectoit aucun de ses engagemens. D'un commun accord les citoyens

(1) *Sozomeni Pistoriensis.* T. XVI, p. 1163. — *Leonardo Aretino.* L. XI.

1397. demandèrent la guerre, et pressèrent la seigneurie de la pousser avec vigueur (1).

Le comte Albéric de Barbiano n'ayant pas réussi dans sa tentative sur San-Miniato, traversa le territoire de Pise, et vint se réunir, près de Sienne, à d'autres troupes de Jean Galeaz. Il porta ainsi son armée à dix mille chevaux, avec un corps considérable d'infanterie (2). Tandis qu'il faisoit par dehors le tour des frontières florentines, Bernard de Serres, avec l'armée de la république, suivoit en dedans le pourtour des mêmes frontières, pour en défendre l'entrée. Mais ce général se laissa enfin tromper par une ruse de l'ennemi, qui menaçoit l'État d'Arezzo. Bernard s'efforçoit de lui fermer cette province, lorsque Barbiano pénétra par Chianti, dans le val de Grève; il s'avança jusqu'aux portes de Florence, ravagea le val d'Arno inférieur, et enleva dans toutes les campagnes un immense butin, parce que, la guerre n'étant pas déclarée, les paysans n'avoient point songé à mettre en sûreté leur bétail et leurs meubles (3).

(1) *Piero Minerbetti.* c. 13, p. 370. — *Scipione Ammirato.* L. XVI, p. 857.

(2) *Leonard. Aretino.* L. XI.

(3) *Piero Minerbetti.* c. 14, p. 370. — *Memorie Storiche di Ser*

Cependant, après dix jours de pillage, l'armée milanoise retourna dans l'État de Sienne, et les Florentins trouvèrent bientôt moyen de l'affoiblir en attirant à leur solde Paul Orsino, Biordo des Michelotti, et Ceccolino, son frère, qui leur amenèrent une partie de la cavalerie du duc. Jean de Barbiano, frère d'Albéric, le quitta aussi, pour passer en Romagne, au service des Bolonois; et les Florentins, au lieu de craindre pour eux-mêmes, se trouvèrent bientôt en état d'envoyer des secours considérables à François de Gonzagues, attaqué en même-temps qu'eux (1). 1397.

C'étoit également sans déclaration de guerre que, le 31 mars, Jean Galeaz avoit fait entrer deux armées dans l'État de Mantoue; Ugolotto Biancardo, gouverneur de Vérone conduisoit la première; il avoit fait apporter des bateaux avec lui, afin de traverser ou le lac ou le Mincio à Guarolda (2). Jacob del Verme, avec l'autre armée, s'avançoit au midi du Pô, et son intention étoit de passer ce fleuve à Borgo-forte. Tous deux vouloient pénétrer

Naddo da Montecatini. p. 159. — *Annales Bonincontrii Miniatens.* T. XXI, p. 72. — *Marangoni Cron. di Pisa.* p. 816.

(1) *Leonard. Aretin.* L. XI. — *Annal. Bonincont.* p. 73. — *Scipione Ammirato.* L. XVI, p. 858.

(2) *Platina Historia Mantuana.* L. IV, p. 763.

1397. dans la partie du territoire mantouan, qui est située entre le lac, le Pô, le Mincio et l'Oglio. Cette petite province, qu'on nommoit le *Serraglio* ou le clos de Mantoue, étoit d'autant plus riche qu'aucune guerre ne l'avoit exposée aux ravages; mais, pendant trois mois et demi, toutes les tentatives des généraux milanois, pour jeter des ponts sur le Pô ou le Mincio, demeurèrent infructueuses, et pendant tout aussi long-temps la guerre se borna à quelques incursions rapides, et quelques siéges de châteaux.

Les Mantouans avoient à Borgo-forte un pont sur le Pô, dont la tête étoit fortifiée; par-là ils empêchoient leurs ennemis de naviguer sur ce fleuve. Jacob del Verme avoit assemblé une flotte de grands bateaux dans la partie supérieure du Pô; mais, arrêté au pont de Borgo-forte, il ne pouvoit parvenir jusqu'au Serraglio. Lorsque, le 14 juillet, un vent violent secondant le courant des eaux, il lança des vaisseaux incendiaires contre le pont qui lui fermoit le passage, et il le brûla, malgré la courageuse résistance de François de Gonzagues. Les campagnes, long-temps respectées du clos de Mantoue, furent alors abandonnées aux ravages des soldats (1).

(1) *Platina Hist. Mantuana.* L. IV, p. 778. — *Jacobi de Delayto Annales Estenses.* p. 942.

Dès que les Florentins furent informés de cet événement désastreux, ils détachèrent de leur armée Charles Malatesta, Paul Orsini, et Philippe de Pise, avec trois mille chevaux, pour secourir François de Gonzagues. En même-temps qu'ils assistoient un allié, ils appaisoient ainsi une sédition prête à éclater dans leur camp. Leur général, Bernard de Serres, sous prétexte de rétablir la discipline, avoit fait trancher la tête, dans un transport de colère et de jalousie, à Barthélemi Boccanera de Prato, l'un des capitaines qui servoient sous lui. Mais les Condottieri étoient loin de connoître l'obéissance aveugle qu'on exige aujourd'hui des troupes; ils ne croyoient point que leur général eût le droit d'ordonner leur supplice, et ils demandoient, à grands cris, vengeance de Bernard de Serres, pour avoir fait périr un de leurs compagnons d'armes (1). 1397.

Tandis que l'armée auxiliaire des Florentins s'avançoit par Ferrare vers Mantoue, sur la rive droite du Pô, une flotte, que le seigneur de Padoue avoit formée, remontoit ce fleuve. Elle étoit composée de sept galères vénitiennes que François de Carrare avoit prises à sa

(1) *Leonardo Aretino Hist. Flor. L. XI.—Scipione Ammirato.* L. XVI, p. 860.

1397. solde. La république de Venise, sans vouloir se déclarer contre Jean Galeaz, secondoit secrètement les efforts que ses ennemis faisoient pour lui résister; elle avoit facilité l'armement du seigneur de Padoue, et elle avoit permis à Francesco Bembo, noble vénitien, d'en prendre le commandement. Trois cents barques ou bateaux, fournis par François de Carrare et le marquis d'Este accompagnoient les sept galères. Des deux armées milanoises, celle d'Ugolotto Biancardo étoit dans le clos de Mantoue; elle assiégeoit le château de Governolo, au confluent du Pô et du Mincio; celle de Jacob del Verme étoit campée vis-à-vis de ce même château, au midi du Pô; un pont de bateaux devant Governolo assuroit leur communication (1). Toutes ces positions furent attaquées en même-temps, le 28 août 1397. Le pont de bateaux fut rompu et brûlé par Francesco Bembo, et cent soixante-dix barques milanoises, qui étoient à l'ancre au-dessus de ce pont, tombèrent au pouvoir du vainqueur. Malatesta, avec les Florentins et leurs alliés, attaqua Jacob del Verme. François de Gonzagues, secondé par une sortie de la garnison

(1) *Andrea Gataro Storia Padovana.* p. 826. — *Annales Estenses Jacobi de Delayto.* T. XVIII, p. 925.

de Governolo, vint fondre sur Ugolotto Biancardo; les Milanois furent défaits sur tous les points. Six mille hommes et deux mille chevaux furent tués ou pris, et d'immenses richessès, trouvées dans les deux camps, furent livrées au pillage (1). 1397.

Après cette victoire signalée, la guerre fut ralentie par des négociations que termina une nouvelle trève. Les Vénitiens, qui s'étoient compromis avec Jean Galeaz, et qui ne vouloient cependant pas se déclarer ouvertement contre lui, cherchoient à rétablir la paix en Lombardie; ils redoutoient la décision qu'ils devoient bientôt prendre, et ils ne songeoient qu'à gagner du temps. Ils offrirent leur médiation aux puissances belligérantes, et elle fut acceptée. Après huit mois de négociations, ils sentirent enfin la difficulté de concilier des intérêts lésés par une suite de perfidies. On peut fonder des traités sur la force et le droit de conquête, mais il est plus difficile de négocier sur des bases établies par la fraude et la

(1) *Andrea Gataro.* p. 830. — *Jacobi de Delayto Annales Estenses.* p. 927. — *Memorie Storiche di Ser Naddo da Montecatini.* T. XVIII, p. 169. Ce chroniqueur termine son récit à cet événement. — *Sozomeni Pistoriensis Historia.* p. 1164. — *Marin Sanuto vite de Duchi di Venezia.* p. 763. — *Scipione Ammirato.* L. XVI, p. 863.

1397. mauvaise foi. Le parjure, plus que l'outrage ou la cruauté, rend la paix impossible. Enfin les Vénitiens proposèrent de maintenir chacun des contractans dans l'état où il se trouvoit, et sans statuer sur le droit, de conclure seulement une trève de dix années. Elle fut signée le 11 mai 1398, sous la garantie de la république de Venise (1).

Avant que la victoire remportée à Governolo eût calmé l'inquiétude des Florentins, une sédition pensa renverser le gouvernement qui faisoit la force et la sûreté de la république. Le 4 août, huit jeunes gens des familles illustres des Médici, Ricci, Spini et Cavicciuoli, parurent armés dans les rues, et appelèrent le peuple à renverser ce qu'ils appeloient la tyrannie des Albizzi. Ils traversèrent Florence, entourés d'une foule qui les considéroit avec étonnement, et les suivoit sans répondre à leurs cris. Leurs espions leur avoient annoncé qu'ils trouveroient Maso des Albizzi sur la place de San-Piero Maggiore; mais ils le manquèrent de peu de minutes; ils tuèrent cependant deux de ses cliens, espérant émouvoir le peuple par la vue du

(1) *Piero Minerbetti.* c. 24, p. 385. — *Sozomeni Pistoriensis Histor.* p. 1165. — *Jacobi de Delayto Annal. Estenses.* p. 930.

sang versé. Ils s'arrêtèrent enfin sur le portique de la cathédrale, et recommencèrent à inviter leurs concitoyens aux armes et à la liberté. Mais dans la foule qui les entouroit, il régnoit un morne silence. Les archers s'avançoient pour les arrêter; l'effroi les saisit enfin, ils se réfugièrent dans l'intérieur de l'église; on les y poursuivit pour les charger de fers. Ils confessèrent devant le podestat et le capitaine du peuple que leur intention avoit été de tuer Maso des Albizzi, et de renverser le gouvernement. Ils eurent ensuite la tête tranchée sur la place du palais (1). 1397.

Pendant que les négociations pour la paix se continuoient à Venise, Jean Galeaz en entretenoit de plus secrètes dans chaque ville pour augmenter son pouvoir. C'est à Pise qu'on vit éclater le premier des complots qu'il avoit formés. Jacob d'Appiano qui avoit usurpé la tyrannie dans cette ville, étoit alors âgé de soixante et quinze ans (2). Vanni, son fils aîné, que sa liaison avec le

(1) *Piero Minerbetti.* c. 12, p. 378. — *Memorie di Ser Naddo da Montecatini.* p. 167. — *Sozomeni Pistoriensis Historia.* p. 1164. — *Bonincontrii Miniatensis Annales.* p. 74. — *Scipione Ammirato.* L. XVI, p. 861.

(2) *Piero Minerbetti.* c. 20, p. 384.

1397. duc de Milan, et sa querelle avec Lanfranchi avoient armé contre Gambacorta, étoit mort au mois d'octobre; ses frères paroissoient manquer de talens et d'énergie. Le seigneur de Pise, inquiet du sort de sa famille, envoya demander des secours à Jean Galeaz, pour maintenir son autorité. Le duc fit, en effet, passer à Pise Paul Savelli, avec trois cents lances, et il chargea trois ambassadeurs d'assurer Appiano de sa protection et de son
1398. affection. Mais le 2 janvier, ces ambassadeurs se firent ouvrir au milieu de la nuit la maison du vieux seigneur de Pise, et ils lui demandèrent au nom de leur maître les clefs des citadelles de Pise, de Livourne, de Piombino et de Cascina. Jacob d'Appiano leur répondit que sa personne et son bien appartenoient au duc de Milan, mais qu'il ne pouvoit livrer les forteresses de l'État sans le consentement des Anziani de la république. Il promit de les assembler le lendemain matin, et, par cette assurance, il détermina, non sans peine, les ambassadeurs du duc à se retirer. Aussitôt qu'ils furent sortis de chez lui, il se mit en devoir de défendre la seigneurie, qu'on vouloit lui enlever. Il assembla ses soldats; il fit prendre les armes au peuple, déjà irrité contre le duc par les vexations des gens de guerre, et au point

du jour, il fit attaquer Paul Savelli dans sa 1398.
maison. Ce capitaine fut fait prisonnier avec les ambassadeurs; ses cavaliers furent ou tués, ou dépouillés de leurs armes et chassés de la ville. Un secrétaire de Savelli révéla devant les tribunaux tout le plan des intrigues de son maître; et les Pisans, qui avoient conspiré avec lui, furent punis avec sévérité (1).

Les Florentins envoyèrent immédiatement à Pise pour féliciter le seigneur et le peuple de ce qu'ils avoient échappé au piége tendu par le duc de Milan, et pour leur offrir de les défendre, si Jean Galeaz employoit la force contre eux. Les ambassadeurs des Florentins furent accueillis avec joie par les Pisans, et une alliance paroissoit prête à se conclure entre les deux peuples; mais Jean Galeaz, maître de toutes ses affections, savoit demeurer calme quand on s'attendoit le plus à sa colère. Il approuva hautement la conduite des Pisans; il déclara que toutes les fois que ses commissaires abusoient de leurs pouvoirs, ou ses soldats de leurs armes, pour vexer les princes ou les peuples, il les voyoit punir avec plaisir. Il abandonna les

(1) *Piero Minerbetti.* c. 25, p. 387. — *Sozomeni Pistoriensis Historia.* p. 1165. — *Bonincontrii Miniatensis Annal.* p. 75. — *Marangoni Cronicha di Pisa.* p. 817. — *Scipione Ammirato.* L. XVI, p. 865.

1398. prisonniers au courroux du seigneur de Pise, et il réussit à faire douter celui-ci s'il avoit eu part au complot (1). Jacob d'Appiano fit alors naître de nouvelles difficultés pour retarder son traité avec les Florentins; il refusa ensuite de conclure une paix séparée, et il demanda seulement d'être compris dans la trêve générale qui, pendant ce temps même, se traitoit à Venise, et qui fut publiée pour dix ans, dans toutes les villes, le 29 mai 1398.

Peu de mois après la publication de cette trêve, Jacob d'Appiano mourut le 5 septembre 1398. Il avoit eu soin de faire reconnoître Gérard, son fils, pour capitaine du peuple, et de lui faire prêter serment par les gens de guerre (2). Aussi la mort de Jacob n'excita-t-elle aucune révolution. Mais son fils, occupant après lui la seigneurie, s'y sentoit mal affermi; il rechercha des appuis au dehors, et l'on assure qu'il offrit aux Florentins d'entrer dans leur alliance, si ceux-ci vouloient entretenir à Pise, à leurs frais, six cents chevaux et deux cents

(1) *Piero Minerbetti.* c. 26, p. 389. — *Leonardo Aretino.* L. XI. — *Corio Istorie Milanesi.* P. IV, p. 279. — *Scipione Ammirato* L. XVI, p. 866.

(2) *Piero Minerbetti.* 1398, c. 6, p. 395. — *Scipione Ammirato.* L. XVI, p. 869.

fantassins, pour le défendre contre les révoltes de ses sujets. Les Florentins refusèrent de se rendre garans d'une tyrannie (1); ils désiroient plutôt voir les Pisans rentrer en jouissance de leur liberté, et les Gambacorti rétablis dans leur patrie. Jean Galeaz, moins scrupuleux, offrit à Gérard d'Appiano d'acheter la souveraineté de Pise à un prix fort élevé; il lui promit deux cent mille florins avec la seigneurie de l'île d'Elbe et de Piombino. Gérard renvoya les ambassadeurs florentins, dangereux observateurs de ses actions; il fit entrer quatre mille hommes de troupes milanoises dans la ville; il les mit en possession de tous les lieux forts, et il publia ensuite le traité qu'il venoit de conclure avec le duc de Milan (2). 1398.

Les Pisans n'étoient plus à temps de prendre les armes, lorsqu'ils apprirent qu'ils étoient indignement vendus à un maître étranger. Ils essayèrent du moins d'ébranler Gérard d'Appiano par leurs prières. « Puisque » vous voulez renoncer à la seigneurie, lui » dirent-ils, rendez à votre patrie son

(1) *Leonardo Aretino.* L. XI. — *Annales Bonincontrii Miniatensis.* p. 76. — *Marangoni Chroniche di Pisa.* p. 819. — Tronci révoque cette négociation en doute. *Annali Pisani.* p. 487.

(2) *Piero Minerbetti.* c. 13, p. 398. — *Scipione Ammirato.* L. XVI, p. 870.

1398. » ancienne liberté. Nous sommes prêts à la » racheter, cette liberté, au prix qui vous » est offert par le duc de Milan, à un prix » plus élevé encore si vous l'exigez. Ne vous » chargez pas de l'opprobre de vendre comme » esclaves vos concitoyens, de vendre des » hommes dont la liberté remonte à une » plus haute antiquité que celle d'aucun autre » peuple de Toscane. Est-ce nous, Pisans, » qui pourrions nous plier à la volonté ar- » bitraire d'un prince ? Pouvons-nous sup- » porter que la passion l'emporte sur la raison, » et la force sur la justice ? Nous avions, » il est vrai, confié volontairement à votre » père une autorité souveraine, nous sommes » prêts à reconnoître cette même autorité » dans son fils ; mais nous vous avons considéré » comme notre concitoyen bien plus que » comme notre maître, et si vous vous » refusez au travail du gouvernement, votre » patrie vous redemande une liberté et des » droits qu'elle avoit aliénés par confiance » en vous. Avec la liberté, elle recouvrera » son ancienne splendeur ; mais sous le pou- » voir d'un maître étranger, nous lui verrons » perdre bientôt sa nombreuse population, » son antique éclat et ses richesses (1) ».

(1) *Poggio Bracciolini.* L. III, p. 271. — *Sozomeni Pistoriens.* p. 1166. — *Piero Minerbetti.* c. 15, p. 399.

Gérard d'Appiano nè se laissa point ébranler par les supplications de ses concitoyens ; sa parole étoit donnée, et peut-être ne dépendoit-il plus de lui de la retirer. Au mois de février 1399, il livra la ville et les forteresses de Pise au commissaire du duc de Milan, chargé d'en prendre possession, et il se retira dans le château de Piombino. La seigneurie qu'il s'étoit réservée s'étendoit sur l'île d'Elbe et les châteaux de Populonia, Suvereto et Scarlino. Ainsi commença la principauté de Piombino, qui s'est conservée deux siècles dans la maison d'Appiano, et qui a été ensuite réunie à la couronne de Naples (1). 1399.

Le duc de Milan envoya un gouverneur à Pise, qui se hâta de déclarer aux Florentins que l'intention de son maître étoit d'observer scrupuleusement la trève conclue à Venise, et de se conduire en bon voisin (2). Mais, en même-temps, les émissaires de Jean Galeaz avoient engagé le comte de Poppi, fief du Casentin, et tous les Ubertini à se donner au duc

(1) *Annales Bonincontrii Miniatensis.* p. 77. — *Marangoni Croniche di Pisa.* p. 820. — Un autre fils de Jacob d'Appiano vivoit en Ligurie, dans la pauvreté, du temps de Sozomène. *Histor.* p. 1153.

(2) *Piero Minerbetti.* c. 16, p. 400.

1399. de Milan. Ces gentilshommes montagnards, en rompant leurs traités avec la république, s'efforçoient de provoquer une nouvelle guerre par leurs brigandages (1). D'autres agens du duc intriguoient à Pérouse, pour engager cette république à se soumettre à lui.

Depuis qu'en 1393 les plébeïens et les Guelfes, rentrés à Pérouse, s'étoient emparés de l'autorité, qu'ils avoient massacré Pandolfe Baglioni et forcé leurs ennemis à la fuite, cette république, tour-à-tour en proie à des guerres civiles ou étrangères, n'avoit pas joui d'un instant de repos. Plusieurs gentilshommes de la marche d'Ancone, du duché de Spolète et du patrimoine de saint Pierre, faisoient le métier de *condottieri*. Ils possédoient, dans ces provinces, des châteaux-forts où ils se retiroient lorsqu'ils n'étoient engagés à aucun service; et, pendant ces intervalles de repos, ils pilloient leurs voisins, pour tenir leurs soldats en haleine, et ils étendoient souvent leurs incursions jusqu'aux portes de Pérouse (2). Parmi les nobles et les citoyens de cette république, quelques-uns faisoient aussi

(1) *Piero Minerbetti.* 1399, c. 1, p. 402. — *Scipione Ammirato.* L. XVI, p. 871.

(2) *Piero Minerbetti.* 1393, c. 30, p. 333.

le même métier; alors ils prenoient une part bien plus active aux troubles de leur patrie; et la compagnie d'aventure qu'ils formoient au service de quelque prince étranger, étoit souvent employée ensuite à causer des révolutions dans leur république, ou à lui faire la guerre. Braccio de Montone, l'un des plus célèbres généraux italiens du quinzième siècle, étoit seigneur du château de Montone, près de Pérouse. Attaché au parti des nobles et des Baglioni, il avoit été fait prisonnier peu après la dernière révolution, et il n'avoit été relâché qu'en livrant à ses ennemis le château qu'il tenoit de ses ancêtres (1). Biordo des Michelotti, autre condottiere, étoit chef de la faction du peuple à Pérouse. Sa compagnie d'aventure avoit plus d'une fois ravagé le territoire de Pise et de Sienne; et avoit ainsi attiré de sévères représailles sur les Pérousins (2). Biordo s'étoit emparé, en 1395, de Todi, et ensuite d'Orvieto; il s'étoit fait déclarer seigneur de ces deux villes enlevées aux Malatesti, et il avoit offensé ainsi le pape Boniface IX de qui elles relevoient (3). Il 1399.

(1) *Vita Brachii Perusini.* T. XIX, L. I, p. 444.

(2) *Piero Minerbetti.* 1394, c. 7, p. 337.

(3) *Ibid.* 1395, c. 5, p. 348.

1399. avoit ensuite forcé ce pontife à le nommer son vicaire dans les villes qu'il avoit conquises (1).

Il ne devoit pas être facile de contenir dans l'égalité républicaine un homme qui, citoyen à Pérouse, étoit prince dans quelques villes voisines, et qui commandoit sans partage à une armée soldée; aussi Biordo des Michelotti étoit-il en quelque sorte seigneur de Pérouse. Son crédit, dont il n'avoit cependant point abusé encore, inspira de la jalousie à quelques citoyens; le zèle de la liberté, ou l'ambition peut-être de s'élever sur les ruines d'un homme puissant, les engagea dans une conspiration. L'abbé de Saint-Pierre de Pérouse, qui étoit de la maison Guidalotti, liée aux Michelotti par l'amitié et l'attachement au même parti, entra, le 10 mars 1398, avec son frère et quelques amis, dans la maison de Biordo; il demanda à lui parler sans témoins, et quand Biordo eût fait sortir ses gens, l'abbé lui mit la main sur l'épaule, et lui dit : « Biordo, Biordo, le peuple de » Pérouse ne veut point de tyrans. » C'étoit le signal convenu entre lui et les conjurés;

(1) *Piero Minerbetti.* c. 16, p. 358. — En 1397, Biordo des Michelotti étoit seigneur en même-temps de Todi, Orvieto, Assise, Nocera, et plusieurs châteaux. *Pompeo Pellini Historia di Perugia.* P. II, L. X, p. 89.

ceux-ci tirèrent leurs poignards, et tuèrent 1399.
Biordo sur la place (1). Aucun bruit ne fut entendu par les gens de la maison qui n'avoient point conçu de défiance. Les conjurés ressortirent sans obstacle, et se rendirent à l'église, pour y haranguer le peuple; mais, loin de le trouver disposé à les récompenser, ils n'entendirent proférer autour d'eux que des menaces et des cris de vengeance. Cependant ils eurent encore le temps de s'enfuir sur des chevaux qu'on tenoit prêts pour eux; leurs maisons furent pillées ensuite, et plusieurs de leurs parens furent massacrés (2).

Le pape Boniface IX étoit probablement le premier moteur de cette conspiration; il avoit fait avancer Malatesta des Malatesti, l'un des seigneurs de Rimini, avec une armée, jusqu'à trois milles de Pérouse, pour seconder les conjurés. Mais, le peuple s'étant trouvé bien plus attaché à Biordo que le pape ou l'abbé de Saint-Pierre ne s'y étoient attendus, la mort de ce capitaine ne causa point la ruine de son parti, et Malatesta fut forcé de se

(1) Biordo étoit alors âgé de quarante-six ans. *Pompeo Pellini.* L. X, p. 97.

(2) *Piero Minerbetti.* 1397, c. 27, p. 390. — *Pompeo Pellini Historia di Perugia.* T. II, L. X, p. 94.

1399. retirer sans recueillir aucun fruit de la conspiration qu'il avoit favorisée (1).

Un frère de Biordo, Ceccolino des Michelotti, commandoit dans la ville d'Assise; elle lui fut enlevée par surprise; les habitans se révoltèrent, et se donnèrent à Broglio, autre condottiere que le pape avoit appelé dans leur pays (2). Celui-ci, avec quinze cents chevaux, ravagea presque tout le territoire de Pérouse; Ugolino de Trinci, seigneur de Foligno, pressoit d'un autre côté les Pérousins, et leur détresse étoit si grande, qu'ils recoururent à Jean Galeaz, et qu'ils hésitoient déjà s'ils ne se donneroient point à lui, pour se mettre à couvert des attaques du pape et de celles des condottieri (3). Les Florentins, avertis à temps de cette négociation, envoyèrent en hâte des ambassadeurs à Pérouse, pour exhorter le peuple à conserver sa liberté, et à se réconcilier avec l'église (4). En même-

(1) *Piero Minerbetti.* c. 27, p. 391.

(2) Ce capitaine, dont la famille a donné depuis des maréchaux de France, étoit issu d'une des sept familles principales de Chieri, petite ville du Piémont. On le nomme souvent Broglia, et Brogliole. *Lodrisio Crivelli de vita Sforticæ Vicecomitis.* T. XIX, p. 630.

(3) *Piero Minerbetti.* 1398, c. 11, p. 397.

(4) Ce fut la première ambassade de Jacob Sálviati, dont nous avons des mémoires. *Delizie Erudit.* T. XVIII, p. 175.

temps ils firent représenter au pape combien 1399.
il s'exposoit lorsqu'il poussoit les Pérousins au désespoir, puisqu'il les forceroit à se jeter dans les bras du duc de Milan. Ils lui firent sentir que si Jean Galeaz acquéroit jamais l'entrée des États de l'église, il ne tarderoit pas à les soumettre en entier à son pouvoir. Ils le déterminèrent enfin à reprendre sous sa protection la ville de Pérouse, moyennant un paiement de douze mille florins; et, pour le satisfaire, ils firent eux-mêmes l'avance de cette somme; car les Pérousins étoient tellement ruinés par leurs guerres civiles, qu'ils n'étoient pas en état de payer une si foible contribution (1).

Mais Jean Galeaz ne renonçoit pas si facilement aux espérances qu'il avoit conçues; le pape avoit congédié Broglio, et le duc de Milan, sans prendre ce général à son service, l'engagea, par des présens considérables, à recommencer ses ravages sur les territoires de Sienne et de Pérouse, pendant l'été de 1399, et à donner à entendre que la compagnie d'aventure qu'il commandoit étoit secrètement soudoyée par les Florentins. En attribuant de cette manière ses propres fraudes à ses ennemis, il réussit à semer de la

(1) *Piero Minerbetti.* 1398, c. 17, p. 400. — *Pompeo Pellini Historia di Perugia.* P. II, L. XI, p. 100-107.

1399. défiance entre les trois plus grandes républiques de Toscane (1).

La république de Sienne n'étoit pas moins épuisée ou moins affoiblie que celle de Pérouse. Une guerre interminable avec Florence, les ravages des compagnies d'aventure, et surtout la violence et l'imprudence de son propre gouvernement, à la tête duquel on voyoit des hommes de la dernière classe, concouroient à ruiner l'État: enfin la peste venoit de se manifester dans la ville, car elle recommençoit ses ravages en Italie à la fin du siècle, avec non moins de furie qu'elle les avoit exercés cinquante ans auparavant. Les Siennois, dans l'état de foiblesse extrême auquel ils se voyoient réduits, s'inquiétoient de ce que l'alliance qu'ils avoient conclue le 22 septembre 1389, pour dix ans, avec Jean Galeaz, étoit sur le point d'expirer. Quoiqu'en secret le duc ne désirât pas moins qu'eux de renouveler ce traité, il faisoit naître des difficultés; il faisoit valoir ses services passés, et déclaroit ne vouloir, à l'avenir, protéger que ses propres sujets. En redoublant ainsi l'inquiétude des Siennois, il les détermina enfin à se donner à lui. Les conditions furent réglées, après de

(1) *Piero Minerbetti.* 1399, c. 3, p. 404. — *Sozomeni Pistoriensis Hist.* p. 1167.

longues négociations; il fut convenu que le 1399.
lieutenant du duc à Sienne auroit deux voix dans la seigneurie, et que celle-ci, de même que le sénateur et le capitaine du peuple, seroient maintenus dans leur ancienne autorité. Le duc s'engageoit à ne point augmenter les impositions, à ne point changer les lois, enfin à ne transmettre à personne sa souveraineté, qui devoit demeurer héréditaire de mâle en mâle dans sa famille. Le conseil général de Sienne accepta, le 6 novembre, ces conventions; et le 11 du même mois, à l'heure fixée par les astrologues, huit procureurs nommés par la ville consignèrent la souveraineté aux ambassadeurs du duc (1).

L'exemple de Sienne fit une grande impression sur les habitans de Pérouse. Le duc de Milan avoit envoyé dans leur ville des ambassadeurs qui employoient tous les moyens de séduction pour les gagner. Il avoit pris à sa solde Ceccolino des Michelotti, qui avoit succédé au crédit de Biordo, son frère; il distribuoit des présens aux principaux citoyens; il flattoit le bas-peuple, et lui promettoit des fêtes et des plaisirs. En vain

(1) *Annali Sanesi.* T. XIX, p. 413. — *Malavolti Storia di Siena.* P. II, L. X, p. 185. — *Scipione Ammirato.* L. XVI, p. 872.

1399. des ambassadeurs florentins cherchoient par leurs discours à réveiller l'amour de la liberté; en vain ils offroient l'assistance de leur république pour la défendre. Les prieurs de Pérouse eux-mêmes proposèrent au conseil général de donner la seigneurie au duc de Milan, sous des conditions à peu près semblables à celles qu'avoient stipulées les Siennois. Huit cents chevaux furent introduits dans la ville par Otto Bon Terzo, un des généraux de Jean Galeaz, et, à l'instant fixé par les astrologues, le 21 janvier 1400, une heure avant le coucher du soleil, l'enseigne du duc de Milan fut élevée à la place de celle de la ville et portée en procession autour des murs (1).

Ainsi, depuis la dernière paix conclue avec le duc de Milan, les Florentins voyoient ce prince étendre ses conquêtes tout autour de leur territoire. Sienne, Pise et Pérouse, du côté de la plaine, les comtes de Poppi et de Bagno, et les fiefs des Ubertini, du côté des montagnes, avoient passé sous sa dépen-

(1) *Piero Minerbetti.* 1399, c. 14, p. 414. — *Sozomeni Pistoriensis Historia.* p. 1169. — *Bernard. Corio Istorie Milanesi.* P. IV, p. 281. — *Scipione Ammirato.* L. XVI, p. 875. — Le traité est rapporté par extrait dans Pompeo Pellini, *Hist. de Perugia.* P. II, L. XI, p. 117.

dance; et néanmoins les Vénitiens, garans du dernier traité, n'osoient point intervenir pour arrêter les progrès de Jean Galeaz (1). 1399.

Sous un autre point de vue, l'isolement des Florentins étoit plus redoutable encore; l'esprit de liberté sembloit s'éteindre dans toute l'Italie. Gênes, Pérouse et Sienne s'étoient volontairement donné des maîtres; Pise avoit été vendue; Lucques et Bologne, qui prétendoient encore être libres, étoient en proie à des agitations qui présageoient leur ruine prochaine; Venise, s'enfermant dans ses lagunes, sembloit abandonner l'Italie à son malheureux sort; Rome croupissoit dans les vices de l'esclavage; le royaume de Naples et la Lombardie avoient oublié jusqu'au nom de la liberté, et cette terre, autrefois si fertile en citoyens et en héros, sembloit désertée par toutes les vertus et tous les sentimens élevés. Un tyran lâche et perfide prenoit à tâche de détruire chez les Italiens tout ce qui portoit encore l'image de la loyauté et de l'honneur; il n'attendoit de succès qu'en raison des vices des peuples, et il se réjouissoit de voir un gouvernement adopter sa politique frauduleuse, assuré dès-lors qu'il parviendroit bientôt à le dominer. Tels étoient les funestes présages qui accompagnoient la

(1) *Leonard. Aretino.* L. XI.

1399. fin du quatorzième siècle. La peste enfin se déclaroit en même-temps dans plusieurs parties de l'Italie, et les peuples, effrayés de tant de fléaux, reconnoissoient les châtimens qu'ils avoient mérités, et se courboient devant la majesté divine, pour implorer sa miséricorde.

CHAPITRE LVI.

Processions des pénitens blancs. — Paul Guinigi s'empare de la seigneurie de Lucques. — Guerres civiles à Bologne; Jean Bentivoglio usurpe l'autorité souveraine. — Déposition de Wenceslas; Robert de Bavière, son successeur, attaque sans succès Jean Galeaz. Celui-ci se rend maître de Bologne; il meurt inopinément.

1399 — 1402.

TANDIS que l'Italie attendoit avec inquiétude l'issue des intrigues de Jean Galeaz, et qu'elle ne pouvoit prévoir dans quels lieux les Florentins chercheroient du secours pour se défendre contre ce redoutable adversaire; l'attention des peuples fut tout-à-coup détournée des projets ambitieux du duc de Milan, par un mouvement universel de dévotion, qui, pendant quelques mois, fit renoncer les hommes à tous leurs intérêts temporels, pour ne les occuper que de leur

salut. De grandes calamités en frappant l'Europe, faisoient croire la fin du monde prochaine, et faisoient trembler les chrétiens devant la colère de Dieu. Bajazet Ilderim, sultan des Turcs, avoit réduit Constantinople à la plus misérable dépendance ; il avoit
1399. envahi la Hongrie et la Pologne, et il menaçoit toute l'Europe. Derrière lui, un conquérant plus redoutable encore, Timour ou Tamerlan, sultan de Samarcande, sembloit se préparer à la conquête de l'Univers. L'incapacité de tous les souverains d'Occident, livroit leurs États à l'anarchie et à la ruine. L'empereur Wenceslas étoit méprisable autant que méprisé; Sigismond de Hongrie, son frère, étoit égaré par l'amour des plaisirs; Charles VI, roi de France, étoit fou, et Richard II, d'Angleterre, venoit d'être déposé, pour faire place à son cousin Henri IV, duc de Lancastre. Le schisme qui partageoit l'église, avoit révélé aux chrétiens, les vices de leurs pasteurs; on voyoit ceux-ci s'accuser et se calomnier réciproquement; tandis que les dévôts ne doutoient pas que la division de la chrétienté n'attirât sur elle le courroux céleste, et que la peste, qui recommençoit avec fureur ses ravages, ne fût un châtiment envoyé par la divinité outragée.

Un prêtre ultramontain, que les uns disent espagnol, d'autres écossois, d'autres provençal,

choisit ce moment pour prêcher la pénitence. 1399.
D'après ses exhortations, tous ses auditeurs se revêtirent d'habillemens blancs, ils portèrent des crucifix devant eux, et allèrent jusqu'à la ville vôisine, en chantant des hymnes, pour demander la miséricorde du ciel, et pour inviter les hommes à la paix et à la pénitence. Cette pratique de dévotion fut introduite en Italie par le Piémont, et tandis qu'elle fut portée de ville en ville, au travers de la Lombardie, elle passa aussi les Alpes liguriennes. Les habitans de la Polsevera, hommes, femmes et enfans, au nombre de cinq mille personnes, entrèrent à Gênes, le 5 juillet 1399, couverts de vêtemens blancs (1). Ils enseignèrent aux Génois l'hymne *stabat mater dolorosa*, qui avoit été nouvellement composée; et, après avoir achevé en neuf jours leur pélerinage, et avoir engagé tous ceux qui étoient en guerre les uns avec les autres, à se réconcilier, ils retournèrent dans leurs foyers.

Aussitôt qu'ils furent partis, les Génois se mirent en mouvement pour les imiter. Après avoir dévotement entendu la messe au point du jour, s'être confessés et avoir communié, tous se revêtirent d'habillemens blancs, ou plutôt avec des draps de lit ils se firent de

(1) *Georgio Stella Annales Genuenses.* L. III, p. 1172, T. XVII.

1399. grandes soutanes de toile, qui couvroient tout leur corps et voiloient leur visage. Le vénérable archevêque de Gênes, Jacques de Fiesque, trop foible et trop vieux pour marcher, montoit un cheval, couvert, aussi bien que lui, de draps blancs, et il conduisoit ainsi la procession. Tous les hommes, toutes les femmes, tous les enfans, le suivoient deux à deux, chantant des litanies, et se prosternant de place en place, pour implorer sur la terre, la paix et la miséricorde divines. Il y avoit quelque chose d'entraînant dans le spectacle de cette dévotion; ceux qui en avoient fait le sujet de leurs railleries, ne pouvoient pas plus que les autres se défendre contre un sentiment qui animoit seul tout un peuple. La procession, visitant toutes les églises, toutes les chartres de reliques à Gênes et dans les environs, continua pendant neuf jours, sa marche et ses litanies. Au bout de ce terme, les boutiques furent ouvertes de nouveau, et chacun revint à ses affaires accoutumées; les plus zélés seulement et les plus robustes, avoient consacré ces neuf jours, à porter plus au levant cette dévotion nouvelle. Des processions génoises étoient arrivées à Lucques et à Pise, et elles avoient communiqué aux Toscans, leur institution.

Lazare Guinigi, chef d'une famille guelfe qui alors gouvernoit Lucques, avec un pouvoir presque absolu, ne vit pas sans inquiétude l'arrivée de cette procession de masques, qui pouvoit cacher quelque stratagême du duc de Milan, ou des Pisans, ses ennemis. Lorsqu'il fut rassuré sur cette première crainte, il conçut une autre inquiétude en voyant le mouvement populaire que cette pratique religieuse excitoit, et la foule immense qui se préparoit à sortir de Lucques en procession. Il craignit que la ville ne demeurât vuide et sans défenseurs, et que ses ennemis n'en profitassent pour l'attaquer. La seigneurie de Lucques défendit en conséquence aux processions des Blancs de sortir des murs; mais elle ne put arrêter trois mille pénitens environ, qui, faisant porter le crucifix devant eux, se rendirent d'abord à Pescia, où ils visitèrent les églises, et engagèrent les familles ennemies à se réconcilier; ils continuèrent ensuite leur route par Pistoia vers Florence. Dans tous les lieux où ils passèrent, ils furent reçus avec enthousiasme, et à Florence, la seigneurie les fit loger et nourrir aux frais du public. Les jours suivans on vit arriver dans la même ville, des processions semblables, de Pistoia, de Prato et de Pise, qui suivoient l'exemple que les Lucquois leur 1399.

1399. avoient donné. Toutes furent reçues avec la même hospitalité (1).

Lorsque tous les pénitens étrangers furent repartis, les Florentins se préparèrent à commencer, à leur exemple, leur course de dévotion; et les prieurs, pour empêcher autant qu'ils pourroient, ces compagnies religieuses de s'éloigner de la ville, leur donnèrent pour guides, des officiers publics. L'évêque de Florence, accompagné de quarante mille personnes, visitoit les églises du voisinage, et ramenoit chaque soir ses pénitens, coucher dans la ville et dans leurs maisons; mais une autre troupe, sous la conduite de l'évêque de Fiesole, se mit en route pour Arezzo, et à son arrivée à Figline, elle se trouva composée de vingt mille pénitens (2).

Aussi long-temps que durèrent ces courses pieuses, aucune violence ne fut commise, aucune trahison ne fut méditée, et lors même que les processions arrivoient dans des lieux auparavant ennemis, elles y entroient avec confiance, et y étoient reçues avec hospitalité. De Toscane, cette pratique fut portée dans les États du pape, et de ceux-ci, dans le

(1) *Piero Minerbetti.* c. 8, p. 409. — *Sozomeni Pistoriensis Hist.* p. 1168.

(2) *Piero Minerbetti.* c. 9, p. 410.

royaume de Naples. Elle parcourut ainsi 1399.
l'Italie, d'une extrémité jusqu'à l'autre, et ne fut arrêtée que par la mer (1).

Le pape cependant étoit loin de l'encourager; sans cesse en guerre avec l'antipape, avec ses propres barons et avec les villes de ses États, tout mouvement excitoit sa défiance, et il condamna les processions des Blancs, comme contraires à la discipline de l'église.

Mais à peine ce mouvement universel de dévotion se fut-il calmé, que l'on vit éclater de nouveaux complots du duc de Milan. Il vouloit détacher Lucques de l'alliance des Florentins; et la fermeté de Lazare Guinigi, qui gouvernoit cette république, rendoit vaines toutes ses tentatives. Cependant, un frère de Lazare, qui suivoit la carrière militaire, étoit entré au service de Jean Galeaz, et il étoit alors en garnison à Pise. Le gouverneur de cette ville l'appela un jour auprès de lui. « Félicitez-vous, lui dit-

(1) *Chronicon Placentinum.* T. XVI, p. 559. — *Annales Mediolanenses.* T. XVI, p. 832. — *Mathæi de Griffonibus Memor. Histor.* T. XVIII, p. 207. — *Annales Estenses Jacobi de Delayto.* p. 957. — *Jannotii Manetti Hist. Pistoriens.* p. 1069. — *Poggio Bracciolini Hist. Flor.* L. III, p. 279. — *Platina Hist. Mantuana.* L. IV, p. 792. — *Ann. Bonincontrii.* p. 79. — *Annal. Foroliviens.* p. 200. — *Comment. Leonardi Aretini de rebus suo temp. gestis.* T. XIX, p. 919. — *Corio Storie Milanesi.* P. IV, p. 281.

1399. » il ; car le duc de Milan, notre maître, a » l'intention de vous rendre seigneur de » Lucques ; tous les partisans de votre maison » vous seconderoient si votre frère avoit » cessé de vivre ; pour moi, j'ai l'ordre de » vous appuyer avec toutes les troupes dont » je dispose ; il ne s'agit plus que de voir si » l'homme à qui tant de grâces sont réservées, » veut s'en rendre digne. « Le jeune Guinigi, qui, de tout temps, avoit été estimé homme de peu de sens, eut la tête tournée par ces offres ; il prit tous les engagemens qu'on voulut, et le soir même, il se rendit à Lucques ; il demanda une conférence secrète à son frère ; et dès qu'il se vit seul avec lui, il le poignarda. Aussitôt après, il descendit sur la place pour appeler le peuple aux armes, selon qu'il en étoit convenu avec le gouverneur de Pise ; mais l'horreur de son crime réunit tous les esprits contre lui ; Michel Guinigi, qui étoit alors gonfalonier, le fit arrêter, et lui fit immédiatement trancher la tête (1).

Jean Galeaz n'avoit point attendu un autre succès de cette conspiration. Il vouloit la mort de Lazare Guinigi, et il l'avoit obtenue. La peste, qui éclata bientôt après à Lucques,

(1) *Piero Minerbetti*, c. 16, p. 416.

seconda ses projets ultérieurs. Pendant l'été de 1400, on vit souvent mourir le même jour 1400.
cent cinquante personnes dans la ville. Presque tous les chefs de la maison Guinigi furent atteints ; Michel, le gonfalonier, un autre Lazare, Barthelemy, et tous ceux qui jouissoient de la considération publique, moururent les uns après les autres (1). Leurs amis, leurs cliens fuyoient dans les campagnes, ou même dans les pays les plus éloignés, pour éviter la mortalité ; et les Gibelins se flattoient déjà d'une prochaine vengeance sur la maison Guinigi, qui les avoit long-temps humiliés (2).

Paul Guinigi, le plus jeune fils de François, étoit demeuré à Lucques ; peu doué de talens ou de résolution, son ambition ne surpassoit pas ses moyens. Mais, un notaire intrigant, Ser Giovanni Cambi, qui nous a laissé une histoire de la révolution dont il fut l'agent, s'empara de son esprit, et le détermina à profiter des circonstances pour s'élever à la tyrannie. Il lui fit croire que, s'il n'attaquoit pas, il seroit bientôt attaqué, et il se chargea de toutes les négociations et de toutes les intrigues qui devoient l'amener au but. Guinigi commença par abjurer

(1) *Giov. Ser Cambi Cronica di Lueca.* T. XVIII. *Rer. Italic.* p. 799.

(2) *Ser Cambi Cronica di Lucca.* p. 804.

1400 le parti guelfe et l'alliance des Florentins, pour demander des secours à Jean Galeaz, le soutien de tous les usurpateurs ; et le duc ordonna au gouverneur de Pise de seconder Guinigi avec toutes les forces dont il disposoit (1).

Le gonfalonier et les Anziani, que le sort avoit désignés pour gouverner Lucques pendant les mois de septembre et d'octobre 1400, étoient des créatures de la maison Guinigi; ils se prêtèrent à toutes les demandes de Paul, ils lui laissèrent corrompre les soldats, introduire des paysans dans la ville, occuper par des gens armés le palais et ses avenues, pendant la nuit du 14 octobre; et, le matin suivant, le gonfalonier ayant assemblé les douze conseillers de la balie, leur déclara que, pour la sûreté de Lucques et de la famille Guinigi, pour le maintien de la liberté elle-même, il estimoit nécessaire de nommer Paul Guinigi capitaine de la ville et des gens de guerre (2). La balie rejeta cette proposition; le conseil, qui étoit assemblé aussi, refusa également son suffrage; mais Paul Guinigi étoit sur la place, entouré de gens de guerre et de paysans armés; le podestat s'étoit déclaré pour lui, et le gonfalonier

(1) *Cronica di Lucca di Ser Cambi.* p. 806.

(2) *Ser Cambi Cronica di Lucca.* p. 806.

lui remit, au nom de la république, l'étendard du peuple et le bâton du commandement (1). 1400.

L'autorité limitée, qui fut alors attribuée à Guinigi, ne satisfit point encore ou ce nouveau seigneur, ou son intrigant conseiller. Le premier prit occasion d'une conspiration qu'il avoit découverte, pour demander et obtenir un pouvoir absolu; dès le commencement de l'année suivante il supprima la seigneurie des Anziani, et il s'établit lui-même dans le palais public (2).

Tandis que les Florentins voyoient avec inquiétude la ville de Lucques se détacher de leur alliance, et l'usurpateur qui l'avoit asservie rechercher l'appui du tyran de Lombardie, ils apprenoient que ce dernier, ou plutôt le gouverneur qu'il avoit envoyé à Pérouse, s'étoit emparé par surprise, au mois de mai, de la ville d'Assise (3). Déjà la guerre paroissoit devenir inévitable, lorsque le seul général en qui ils eussent confiance, messire Broglio, mourut de la peste, le 15 juillet, à Empoli (4). Leur ville étoit aussi

(1) *Ser Cambi Cronica di Lucca.* p. 807, 808.

(2) *Cronica di Lucca.* p. 811.

(3) *Piero Minerbetti.* 1400, c. 2, p. 420.

(4) *Ib.* c. 5, p. 422.—*Scipione Ammirato.* L. XVI, p. 878.

1400. ravagée par le même fléau; mais tandis qu'il y répandoit l'effroi, il frappoit également quelques-uns de leurs ennemis. Uguccione de Casal, seigneur de Cortone, mourut comme il se préparoit à quitter l'alliance de la république, pour accepter celle de Jean Galeaz. Son fils François, qui lui succéda, demeura fidèle aux Florentins. En même-temps Robert, comte de Poppi, mourut aussi; il avoit fait toute sa vie la guerre aux Florentins, et il étoit encore allié de tous leurs ennemis; mais en mourant il supplia la république d'accepter la tutèle de ses enfans. La seigneurie accueillit sa prière, et géra la tutèle de cet ennemi, avec non moins de prudence que de générosité (1).

Au mois de novembre de cette année, on découvrit à Florence une conspiration dans laquelle les Ricci, les Alberti, quelques Adimari, Strozzi et Medici, étoient entrés pour recouvrer leur ancienne part au gouvernement. Quelques-uns des conjurés avoient traité, à l'insçu des autres, avec le duc de Milan, l'ame de tous les complots de l'Italie; et les mouvemens qu'on observa parmi ses troupes à Pise et à Sienne, purent convaincre que lui seul auroit recueilli tous les fruits

(1) *Bonincontrii Miniatensis Annales.* p. 81.

de la conspiration, si elle n'avoit pas été découverte. Les plus coupables parmi ses chefs périrent sur l'échafaud (1). On n'étoit pas encore remis de l'effroi que ce complot avoit causé, lorsqu'une nouvelle révolution priva de sa liberté la dernière république qui fût demeurée attachée au parti des Florentins. 1400.

La république de Bologne étoit gouvernée, depuis quelque temps, par la faction qui portoit le nom de l'échiquier; la faction contraire, ou Maltraversa, avoit été exilée. A la tête de la première se trouvoient, en 1398, deux citoyens doués de grands talens, et jouissant d'une grande réputation, Nanne Gozzadini et Charles Zambeccari. Tous les deux ambitieux, ils vouloient s'élever plus haut qu'il n'appartient aux citoyens d'un Etat libre, et ils songèrent à se former un parti séparé, pour se supplanter l'un l'autre, et s'emparer de la souveraineté. Gozzadini choisissoit ses partisans dans la faction dominante, et, pour leur plaire, il exiloit ou persécutoit ceux qui leur étoient contraires. Zambeccari, d'autre part, prenoit la protection des opprimés; et, par sa douceur et sa modération, il avoit réuni autour de lui tous ceux

(1) *Piero Minerbetti.* c. 11, p. 428. — *Sozomeni Pistoriensis Historia.* p. 1170. — *Scipione Ammirato.* L. XVI, p. 879.

1400. qui étoient attachés à la faction Maltraversa (1). Le 6 mai 1398, il fit prendre les armes au peuple, et il força le sénat à accorder une amnistie générale, et à rappeler tous ceux qu'il avoit proscrits (2). Cet acte de clémence augmenta beaucoup le crédit de Zambeccari; et sa réconciliation publique avec Gozzadini, qui suivit cet événement, sembloit promettre une nouvelle période de prospérité à la république de Bologne.

Mais, quoique cette pacification eût été consolidée par des mariages entre les deux familles, Nanne Gozzadini la troubla bientôt. Il s'associa Jean Bentivoglio, gentilhomme dont les talens et l'activité égaloient l'ambition; et, après être convenu avec lui des moyens de mettre le peuple en mouvement, il engagea Jean, comte de Barbiano, capitaine qui avoit presque toujours été à la solde des Bolonois, à le seconder avec sa compagnie d'aventure. Les partisans de Gozzadini, et toute la faction de l'échiquier, devoient prendre les armes au commencement de l'année 1399, s'emparer de la porte de

(1) *Jacobi de Delayto Annales Estenses.* T. XVIII, p. 931.

(2) *Cherubino Ghirardacci Stor. di Bolog.* T. II, L. XXVII, p. 496. — *Mathæi de Griffonibus Memoriale historic.* p. 205.

la rue San-Donato, pour l'ouvrir à Barbiano, et introduire ses soldats dans la ville. Gozzadini se rendit en effet maître de cette porte; mais, à l'heure convenue, Barbiano, arrêté par un obstacle imprévu, n'arriva point. Charles Zambeccari, dès la première allarme, avoit rassemblé une troupe nombreuse et résolue, et il lui auroit été facile d'écraser ses ennemis; mais dès que ceux-ci firent des propositions de paix, il déclara qu'il ne verseroit point le sang de ses concitoyens, quelque danger qui pût résulter pour lui de sa clémence. Il exigea que Gozzadini et Bentivoglio posassent les armes, avec leurs partisans, et sortissent de la ville. Le premier fut relégué à Gênes, le second à Zara, et la sédition fut appaisée sans effusion de sang (1). 1400.

Le même parti excita, dans la même année, une seconde sédition qui fut également appaisée par les talens et le courage de Charles Zambeccari. Ce citoyen acquéroit chaque jour une plus haute considération, et un plus grand ascendant sur la république, lorsque la peste se manifesta à Bologne, et

(1) *Mathæi de Griffonibus Memor. Histor.* p. 206. — *Cronica Miscella di Bologna.* p. 564. — *Cherubino Ghirardacci Storia di Bologna.* L. XXVII, p. 500.

1400. porta la désolation dans les conseils. En un même jour, Charles Zambeccari mourut avec ses deux plus zélés partisans, Obizzo Liazzari et Jacques Griffoni. Ces deux hommes seuls auroient pu remplir sa place et faire oublier sa perte (1). Le parti Maltraversa, qui, rappelé de l'exil par Zambeccari, s'étoit rangé sous sa protection, fut beaucoup plus affoibli par la peste que le parti contraire. Le sénat se vit bientôt forcé à rappeler de leur exil Nanne Gozzadini et Jean Bentivoglio. Aussitôt que ceux-ci furent de retour, ils firent prendre les armes à leurs partisans; ils attaquèrent les Maltraversi, dont ils tuèrent un grand nombre, et ils forcèrent le sénat à envoyer en exil presque tous les chefs de la maison Zambeccari (2).

Gozzadini et Bentivoglio n'eurent pas plus tôt remporté la victoire qu'ils se divisèrent pour en partager les fruits. Gozzadini rechercha tous ses partisans parmi le peuple, et ce furent les hommes de la plus basse classe qu'il s'efforça de faire parvenir aux emplois; Bentivoglio, au contraire, prit les nobles

(1) *Cherubino Ghirardacci.* L. XXVII, p. 505. — *Matthæi de Griffonibus.* p. 206. — *Annales Estenses Jacobi de Delayto.* p. 956.

(2) *Cherubino Ghirardacci.* L. XXVII, p. 507.

sous sa protection, et réussit à se faire 1400.
regarder comme leur chef. Les historiens de Bologne le font descendre d'un bâtard du roi Henzius, qui mourut prisonnier dans leur ville. Mais cette origine fabuleuse indiquè seulement que la famille Bentivoglio n'étoit point ancienne et n'avoit point encore d'illustration, puisqu'on en cherchoit la souche dans un temps si rapproché (1). Cependant, comme l'appui des nobles ne suffisoit point à Bentivoglio, il se réconcilia avec la faction vaincue des Zambeccari, et il obtint du sénat un décret pour rappeler les exilés (2). Comme il n'avoit pour but que son élévation personnelle et non celle de son parti, il savoit, mieux que son adversaire, réunir sous sa conduite des hommes dont les intérêts étoient opposés et les principes différens.

Pendant toute l'année 1400 les deux chefs de parti continuèrent leurs intrigues l'un contre l'autre, sans en venir à la force ouverte. Tandis que Gozzadini se confioit dans la faveur du peuple, Bentivoglio, assuré de l'amitié des nobles et des Maltraversi, avoit

(1) Jacob de Delayto assure en effet que la famille Bentivoglio n'étoit point illustre. *Annales Estenses.* T. XVIII, p. 962.

(2) *Cherubino Ghirardacci.* L. XXVIII, p. 511.

1400. encore contracté une secrète alliance avec Astorgio Manfredi, seigneur de Faenza, qui étoit alors en guerre avec les Bolonois. Par son entremise il entra aussi en négociations avec le duc de Milan, qui étoit toujours prêt à fournir des secours à tous les conspirateurs.

1401. Lorsque Bentivoglio eut achevé ses préparatifs d'attaque, et qu'il se crut assuré du succès, par quelques épreuves qu'il avoit faites de ses forces, il donna ordre, le 27 février 1401, à son fils Bente Bentivoglio, de prendre les armes, avec ses partisans et les soldats qu'il avoit gagnés, tandis que lui-même il arrêta, dans le palais public, Nanne et Boniface Gozzadini qui s'y trouvoient en même-temps que lui. La place publique fut vivement attaquée par Bente Bentivoglio, et vaillamment défendue par Gozzadino Gozzadini; mais ce dernier fut grièvement blessé, plusieurs citoyens considérés furent tués de part et d'autre, et le peuple, paroissant enfin se décider pour les Bentivoglio, ceux-ci demeurèrent maîtres du champ de bataille et du palais public.

Jean Bentivoglio usa avec modération de sa victoire; il rendit la liberté aux Gozzadini prisonniers, il leur offrit son amitié, il rappela tous les exilés; et, après avoir, pendant un

mois, récompensé ses partisans, caressé ses ennemis vaincus, et flatté le peuple, il se fit proclamer seigneur de Bologne, le 28 mars 1401, par un conseil général de quatre mille citoyens (1). 1401.

La nouvelle de la révolution de Bologne répandit à Florence une grande consternation. La ligue formée contre Visconti, pour la défense de la liberté italienne, étoit ainsi dissoute. Il ne restoit plus de peuple libre allié de la république, et à la réserve de François de Carrare, tous les princes dont elle avoit embrassé les intérêts, s'étoient aussi détachés de sa cause. François de Gonzagues, seigneur de Mantoue, que les Florentins avoient défendu à si grands frais dans la dernière guerre, s'étoit réconcilié l'année suivante avec le duc de Milan, par l'entremise de Charles Malatesta, son général (2). Le marquis Nicolas d'Este cherchoit, de son côté, à assurer sa neutralité dans la prochaine guerre, et cette année même, il se rendit à Milan, pour y gagner l'amitié de Jean Galeaz (3). La seigneurie de Florence ne perdit cependant point

(1) *Cherubino Ghirardacci.* L. XXVIII, p. 517. — *Mathæi de Griffonibus Memor. Histor.* p. 208. — *Cronica Miscella di Bologna.* p. 567.

(2) *Platina Hist. Mantuana.* L. IV, p. 789, 791.

(3) *Gio. Batt. Pigna Storia de Principi d'Este.* L. V, p. 442. — *Crohica di Piero Minerbetti.* 1401, c. 7, p. 361.

1401. courage; elle envoya des ambassadeurs à Jean Bentivoglio, pour le féliciter sur sa nouvelle dignité, et pour l'engager à persister dans l'alliance des Guelfes, qui avoit de tout temps été avantageuse à Bologne. Bentivoglio, en effet, quoiqu'il fût déjà entré en négociations avec le duc, ne voulut point s'unir à lui par une alliance, et il promit de demeurer neutre (1). Mais la seigneurie, qui pouvoit peu compter sur lui, étendit en même-temps ses vues hors de l'Italie, et elle s'efforça de profiter d'une révolution survenue en Allemagne, pour attirer, de cette contrée en Lombardie, un défenseur des droits des peuples, et un vengeur des opprimés.

L'autorité impériale s'étoit presque anéantie en Allemagne; le chef de la confédération germanique demeuroit sans moyens constitutionnels, pour diriger ce corps composé de tant de membres indépendans, et pour maintenir la paix entre tant de rivaux. Les guerres civiles et les récompenses que les électeurs avoient demandées pour chaque élection (2), avoient dissipé tous les revenus impériaux, et anéanti toutes les prérogatives, toutes les jurisdictions que la constitution avoit réservées

(1) *Leonardo Aretino.* L. XII. — *Cherubino Ghirardacci.* L. XXVIII, p. 522.

(2) *Wahl capitulation.*

au seigneur suzerain. Pendant long-temps les Allemands avoient considéré chaque concession arrachée à leurs empereurs, comme une conquête faite pour la liberté; mais, à la fin du quatorzième siècle, ils reconnoissoient enfin que l'affoiblissement de la constitution primitive de l'Allemagne avoit eu pour résultat, au dedans des guerres continuelles, ou plutôt un état constant de brigandages, au dehors une foiblesse extrême qui pouvoit devenir ruineuse, à l'époque où les progrès des Turcs menaçoient toute l'Europe. 1401.

Lorsque les princes séculiers et ecclésiastiques commencèrent à sentir les fâcheuses conséquences de la foiblesse des empereurs, au lieu de reconnoître qu'ils l'avoient occasionnée eux-mêmes par leur esprit d'indépendance, ils en accusèrent l'incapacité du monarque qu'ils avoient dépouillé; et le caractère de Wenceslas qui régnoit alors, donnoit de la vraisemblance à cette accusation. Ce prince, après deux foibles tentatives pour rétablir la paix en Allemagne (1), s'étoit enfermé dans son royaume de Bohème, comme si le reste de l'empire lui étoit étranger; et même

(1) La paix publique d'Egra, en 1389, qui devoit être observée pendant six ans, et la seconde paix publique de Francfort, en 1398, qui devoit durer dix ans.

1401. dans ses États héréditaires, son ivrognerie et sa négligence l'avoient rendu tellement méprisable, que par deux fois ses sujets l'avoient retenu en prison.

Les plaintes et les reproches des Allemands déterminèrent enfin les électeurs à s'assembler, en 1399, à Marpourg, pour déposer Wenceslas, à cause de son incapacité (1). Ils y procédèrent avec lenteur. Le 22 mai 1400, ils donnèrent audience aux ambassadeurs que l'empereur leur avoit envoyés pour se justifier; et comme son apologie ne les satisfit pas, ils citèrent ce monarque à comparoître lui-même à Rensé, le 11 août. Wenceslas n'obéit pas, et le 20 août 1400, quatre électeurs le prononcèrent déchu de la dignité impériale (2). Le lendemain ils élurent, pour le remplacer, Robert, électeur-palatin.

La capitulation qu'ils imposèrent à ce nouveau monarque l'obligeoit à s'occuper des affaires d'Italie. Les princes désiroient que l'empereur se trouvât de nouveau assez riche et assez puissant pour défendre l'Allemagne; mais ils n'entendoient pas se dépouiller eux-mêmes pour l'enrichir. Il leur parut que le

(1) *Schmidt, Hist. des Allemands.* L. VII, c. 10, T. V, p. 36.

(2) Les trois électeurs ecclésiastiques et l'électeur palatin.

meilleur expédient qui leur restât étoit de remplir le trésor impérial aux dépens de l'Italie. Le commerce avoit enrichi cette contrée, tandis que l'Allemagne étoit demeurée pauvre; les revenus de Florence, de Venise, de Gênes ou de Bologne, étoient supérieurs à ceux des ducs d'Autriche ou de Bavière, et les richesses de Jean Galeaz surpassoient celles de tout l'empire. Les Allemands croyoient cette disproportion plus grande encore, et ils regardoient l'Italie comme une source d'argent intarissable. On auroit dit que l'investiture accordée par Wenceslas au duc de Milan les privoit d'un revenu exigible, et enlevoit à l'empire une de ses provinces, puisqu'ils obligèrent expressément Robert, le nouveau roi des Romains, à annuller cette investiture et à ramener le Milanois sous la souveraineté immédiate de l'empire. Pour payer les frais de cette guerre, ils lui assignèrent les revenus des villes d'Italie qu'il soumettroit (1). 1401.

Robert, afin de remplir les conditions qu'on lui imposoit, avoit le premier envoyé des ambassadeurs en Italie, pour y notifier son élection. Ces ambassadeurs arrivèrent à Florence, le 30 janvier 1401; ils demandèrent que la république accordât son amitié à

(1) *Schmidt, Hist. des Allemands.* L. VII, c. 10, p. 44.

1401. l'empereur élu, et qu'elle l'aidât à se faire reconnoître par le pape. Les Florentins, en effet, nommèrent des députés pour accompagner à Rome, les ambassadeurs de l'empereur; mais leurs sollicitations ni celles de François de Carrare (1), ne purent point déterminer Boniface IX, à s'exposer au courroux du duc de Milan.

Les Florentins étoient encore en paix avec ce duc, si l'on peut donner le nom de paix, à un état de défiance et d'injures mutuelles. Chaque jour on voyoit éclore de nouveaux complots formés par Visconti. Au mois d'août de cette année, Richard Cancellieri, avec ses partisans, entreprit de livrer la ville de Pistoia au duc de Milan. Les Panciatichi, rivaux depuis plusieurs siècles de sa famille, le prévinrent, et le chassèrent de la ville; mais il surprit le château de la Sambuca, et de-là il continua pendant trois ans, une guerre de brigandage dans le Pistoïois. Elle ne fut terminée que par la suppression de tous les priviléges de Pistoia, et par la réunion complète de cette ville à l'État florentin (2).

(1) *Memorie di Jacopo Salviati*, qui lui-même étoit un des ambassadeurs florentins. *T. XVIII. Del. Er.* p. 199. — *Piero Minerbetti.* 1400, c. 12, p. 430. — *Scipione Ammirato.* L. XVI, p. 882.

(2) *Piero Minerbetti.* 1401, c. 6, p. 438. — *Jannotii Manetti*

Après tant d'offenses, les Florentins n'avoient 1401.
aucun ménagement à garder avec Jean Galeaz. Robert leur écrivit de son côté, qu'il vouloit poursuivre le duc de Milan à outrance, pour se venger de ce que ce prince avoit voulu le faire empoisonner par son médecin (1). Il promit de conduire en Italie, des forces suffisantes pour enlever à Jean Galeaz, tous les États qu'il avoit usurpés. François de Carrare devoit lui ouvrir l'entrée de la Lombardie, et les Florentins lui payer au mois d'octobre, deux cent mille florins pour les frais de la guerre, et une égale somme, six mois plus tard, lorsqu'il seroit déjà sur le territoire du duc de Milan (2).

La guerre d'Italie étant entreprise au nom de la nation germanique, et d'après un décret du collége électoral, Robert donna ordre à l'armée de l'empire, de s'assembler à Trente. D'après les constitutions, elle auroit dû se trouver forte de trente mille chevaux; mais il ne s'en trouva pas quinze mille au

Histor. Pistor. p. 1070. — *Cronica di Lucca di Ser Gio. Cambi.* p. 824. — *Scipione Ammirato.* L. XVI, p. 884.

(1) *Piero Minerbetti.* 1401, c. 4, p. 436. — *Sozomeni Pistoriensis.* p. 1172.

(2) *Piero Minerbetti.* c. 8, p. 440. — *Leonardo Aretino.* L. XII.

1401. rendez-vous (1). Robert prit le commandement des Bavarois, qui étoient au nombre de trois mille; il confia à François de Carrare, celui des Italiens émigrés de Lombardie; et quant aux troupes de l'empire, elles demeurèrent sous les ordres du burgrave de Nuremberg, et du duc Léopold d'Autriche (2). Avant de se mettre en marche, Robert avoit sommé Jean Galeaz d'évacuer toutes les villes de l'empire qu'il occupoit injustement, et Visconti avoit répondu qu'il avoit été investi du duché de Milan par Wenceslas, l'empereur légitime, et qu'il ne s'en laisseroit pas dépouiller par un usurpateur (3).

Les préparatifs que le duc de Milan avoit faits pour se défendre, étoient proportionnés à l'importance de la lutte dans laquelle il se trouvoit engagé. Il avoit levé une contribution extraordinaire de six cent mille florins, sur ses États, et il avoit rassemblé sur la frontière, une armée de treize mille cinq cents cuirassiers et douze mille fantassins (4). Jacob

(1) *Piero Minerbetti.* c. 10, p. 442. — *Scipione Ammirato.* L. XVI, p. 885.

(2) *Andrea Gataro Istoria Padovana.* p. 841.

(3) *Bernard. Corio Storie Milanesi.* P. IV, p. 284.

(4) *Piero Minerbetti.* c. 9, p. 441. — *Annales Mediolanenses.* c. 163, p. 834.

del Verme de Vérone, commandoit cette armée, composée presqu'uniquement de soldats italiens. Sous ses ordres, se trouvoient presque tous les capitaines qui, depuis vingt années, s'étoient illustrés dans les guerres d'Italie. Le comte Albéric de Barbiano, Facino Cane, Otto Bon Terzo de Parme, Galeazzo de Mantoue, Taddeo del Verme, Galeazzo et Antonio Porro de Milan, le marquis de Montferrat, Charles Malatesta de Rimini, et d'autres encore. Tous ces capitaines avoient plusieurs fois commandé en chef des armées; chacun d'eux avoit une troupe séparée, qui s'étoit volontairement attachée à sa fortune, et qui ne dépendoit que de lui (1). 1401.

Depuis fort long-temps, les troupes italiennes n'avoient point combattu contre des armées allemandes; mais les Italiens comme les Allemands, se souvenant des victoires des anciennes compagnies d'aventure, ne doutoient pas de la supériorité des ultramontains. Les Florentins triomphoient déjà, lorsque Robert entra le 21 octobre, sur le territoire de Brescia, et le duc de Milan, pour éviter une défaite, avoit commandé à ses généraux de s'enfermer dans les villes fortifiées.

Mais Jacob del Verme et ses capitaines

(1) *Andrea Gataro Stor. Padov.* p. 841.

1401. avoient un sentiment plus juste de leur propre valeur et de celle de leurs troupes. Après avoir éprouvé l'ennemi dans quelques escarmouches, et avoir rendu ainsi aux soldats italiens l'assurance qu'ils devoient avoir, Jacob del Verme sortit de Brescia le troisième jour, et attaqua le premier l'armée impériale. L'Allemagne et l'Italie apprirent avec un égal étonnement, par l'issue de ce combat, la supériorité de la cavalerie italienne. Les Allemands n'avoient point perfectionné leur armure ou leur tactique dans le cours du dernier siècle; les freins et les brides qu'ils employoient étoient trop foibles pour qu'ils pussent demeurer maîtres de leurs chevaux dans l'ardeur du combat. Les Italiens, au contraire, depuis qu'ils étoient rentrés dans la carrière militaire, avoient fait usage de leur esprit inventif et de leur industrie pour fortifier leur armure, pour s'accoutumer à des évolutions plus rapides, pour rendre leurs chevaux plus dociles, et pour perfectionner leur manœuvre (1). La première rencontre entre les deux armées fut décisive; le burgrave de Nuremberg, opposé au marquis de Montferrat, fut renversé de son cheval; le

(1) *Leonard. Aretino Hist. Florent.* L. XII. — *Ejusd. commentar. Rerum suo tempore gestar.* p. 919.

duc Léopold d'Autriche, qui combattoit 1401.
contre Charles Malatesta, fut fait prisonnier; et l'armée impériale auroit été mise dans une entière déroute si Jacob de Carrare n'avoit pas protégé sa retraite avec un corps de cavalerie italienne qui servoit sous l'empereur (1).

L'échec reçu par les impériaux, le 21 octobre, les jeta dans un découragement d'autant plus grand, qu'ils ne pouvoient l'attribuer ni à l'infériorité du nombre, ni à la surprise, ni au désavantage du terrein, ni à aucune ruse de guerre. Léopold d'Autriche, fait prisonnier, ouvrit l'oreille aux propositions de Jean Galeaz; il fut relâché le troisième jour, mais ce fut pour semer dans le camp impérial les soupçons et la défiance. Bientôt il déclara, de même que l'archevêque de Cologne, qu'il vouloit retourner en Allemagne. Les instances de l'empereur et des ambassadeurs florentins ne purent retenir ces deux princes, et, après leur départ, Robert lui-même se trouva tellement affoibli qu'il fit sa retraite vers Trente (2).

(1) *Andreæ Gataro Storia Padovana.* p. 842. — *Poggio Bracciolini Hist. Flor.* L. III, p. 282.

(2) *Piero Minerbetti.* c. 10, p. 443. — *Cronica di Lucca di Gio. Ser Cambi.* T. XVIII, p. 826. — *Sozomeni Pistoriensis Histor.* p. 1174.

1401. L'empereur ne pouvoit cependant se déterminer à retourner en Allemagne sans tirer vengeance de l'échec qu'il avoit reçu: il ne vouloit pas non plus renoncer entièrement aux subsides des Florentins, dont il n'avoit encore touché que la moindre partie. Il revint donc en arrière le 6 novembre, et il entra dans Padoue avec quatre mille chevaux : il s'étoit vu forcé à licencier les troupes de l'empire, qui avoient demandé leur congé, et il ne lui restoit point d'argent pour payer la petite armée qui étoit demeurée fidèle à ses drapeaux. Aussi, en entrant à Padoue, demanda-t-il avant toute chose, s'il n'étoit point arrivé dans cette ville d'ambassadeurs florentins qui pussent lui avancer des subsides (1).

Ces ambassadeurs, qu'il attendoit avec tant d'impatience, arrivèrent peu après lui; mais ils n'étoient point disposés à se prêter à tous ses désirs. Cent dix mille florins avoient déjà été payés à l'empereur, à compte du subside qui lui étoit promis, et les Florentins se plaignoient de ce qu'il n'avoit point rempli de son côté les conditions de son traité. Il n'avoit point, disoient-ils, amené assez de monde avec lui pour combattre Jean Galeaz; surtout il n'avoit point montré assez de per-

(1) *Piero Minerbetti.* c. 12, p. 444.

sévérance. Ce n'étoit pas pour qu'il passât 1401.
trois jours sur le territoire du duc de Milan, et pour qu'il licenciât ensuite son armée, que le collége des électeurs l'avoit invité à descendre en Italie, et que la république lui avoit ouvert ses trésors. Florence ne lui reprochoit point une défaite, c'est le hasard de la guerre auquel tout général peut être exposé; mais elle lui reprochoit le congé donné à l'armée de l'empire, lorsqu'il étoit encore maître de tenir la campagne. Cependant les ambassadeurs offroient de payer les quatre-vingt-dix mille florins qu'ils devoient encore, pourvu que l'empereur donnât caution qu'il les emploieroit à faire la guerre à Visconti (1).

Comme de part et d'autre on s'accusoit d'avoir mal observé les traités, l'empereur et les Florentins recoururent à l'arbitrage des Vénitiens, et Robert se rendit lui-même à Venise, où il fut reçu avec beaucoup de pompe. Le sénat de Venise voyoit avec une extrême inquiétude l'agrandissement de Jean Galeaz, et, sans oser se déclarer ouvertement contre lui, il favorisoit ses ennemis de tout son pouvoir. Cependant la seigneurie croyoit avoir dérobé ses menées à l'observation du duc,

(1) *Piero Minerbetti.* c. 12, p. 445.

1401. et avoir évité sa colère, parce qu'il dissimuloit son ressentiment et ne formoit aucune plainte. Les Vénitiens oublioient que Visconti divisoit toujours ses ennemis avant de les combattre. Le doge et son conseil cherchèrent à réconcilier l'empereur avec les Florentins; ils exhortoient le premier à entrer en campagne, les seconds à fournir de l'argent, et ils se refusoient à rien faire par eux-mêmes, comme s'il ne s'agissoit pas de leur liberté et de celle de l'Italie. Pendant ces négociations l'armée de Robert diminuoit chaque jour, et son affoiblissement faisoit perdre courage aux ambassadeurs florentins. Le traité fut si près de se rompre que l'empereur partit pour l'Allemagne; mais on le rappela, les Florentins lui payèrent soixante-cinq mille florins à compte, et il promit de maintenir son quartier général à Padoue, et de recommencer au printemps la guerre avec plus de vigueur (1).

Mais son attaque avoit cessé d'être redoutable, et Jean Galeaz, au lieu de s'étudier davantage à diviser ses ennemis, ne craignit pas d'en provoquer un nouveau. Il déclara la guerre à Jean Bentivoglio, et, au mois de décembre, il envoya contre lui Albéric de Barbiano, ennemi personnel du seigneur

(1) *Piero Minerbetti.* c. 14, p. 447. — *Andrea Gataro Storia Padovana.* p. 845. — *Scipione Ammirato.* L. XVI, p. 887.

de Bologne. Tandis que Bentivoglio négocioit pour s'élever à la seigneurie, il avoit promis à Jean Galeaz de lui vendre ensuite la souveraineté de Bologne, pour un prix convenu; mais depuis qu'il en jouissoit, il ne vouloit plus la résigner (1). Albéric rassembla tous les ennemis de Bentivoglio et les émigrés bolonois dans ses châteaux de Barbiano et de Luco, en Romagne. Avec leur aide, il s'empara, au commencement de janvier 1402, de plusieurs châteaux de cette frontière; mais une maladie arrêta ses conquêtes; elle donna occasion à Bentivoglio de surprendre son camp avec une compagnie de gendarmes florentins, et de recouvrer les lieux forts qu'il avoit perdus (2). 1401. 1402.

Sur ces entrefaites, Louis, duc de Bavière, et l'évêque de Spire, s'étoient rendus à Florence, comme ambassadeurs de Robert. Celui-ci, dont l'honneur étoit compromis, desiroit continuer la guerre, mais il étoit absolument sans moyens; et si la république ne fournissoit pas seule à toutes les dépenses de son armée, il lui étoit impossible de l'entretenir (3). Les dix de la guerre à

(1) *Piero Minerbetti.* c. 3, p. 435.

(2) *Ib.* 1401, c. 16, p. 449. — *Ghirardacci Storia di Bologna.* L. XXVIII, p. 527.

(3) *Piero Minerbetti.* c. 17, p. 450.

1402. Florence, estimèrent que si Robert ne devoit être autre chose que le général de leurs troupes, tout autre condottiere coûteroit moins à la république qu'un empereur, et seroit plus dépendant d'elle. Ils répondirent donc qu'ils exécuteroient leur précédent traité de subsides, pourvu que Robert remplît, de son côté, ses engagemens, et ils se refusèrent à de plus grands sacrifices (1). L'empereur, au retour de ses députés, renonça enfin à son expédition, et, le 15 avril, il repartit pour l'Allemagne (2).

Jean Galeaz, en attaquant Bentivoglio, l'avoit forcé à se jeter dans les bras des Florentins; une étroite alliance avoit été signée entr'eux, le 20 mars 1402 (3), et, déjà auparavant, la république avoit envoyé, dans l'État de Bologne, Bernard de Serres, son général, avec la plus grande partie de ses gendarmes. Jacob del Verme y entra au mois de mai, avec six mille chevaux, et ravagea toutes les campagnes. Bientôt une autre armée, sous les ordres d'Albéric de Barbiano, vint s'établir à trois milles de la

(1) *Piero Minerbetti.* c. 17, p. 450.

(2) *Ibid.* 1402, c. 1, p. 453. — *Scipione Ammirato.* L. XVI, p. 889.

(3) *Piero Minerbetti.* 1401, c. 22, p. 453.

ville. Bernard de Serres, qui avoit d'abord tracé son camp à Casalecchio, vouloit se retirer devant des forces supérieures, et s'enfermer dans Bologne, persuadé que Barbiano n'entreprendroit jamais le siége de cette ville. Mais Jean Bentivoglio, avec une présomption qu'aucune gloire militaire ne justifioit, voulut courir le risque d'une bataille. Bernard de Serres, qui lui étoit subordonné, écrivit à Florence, pour représenter le danger de sa situation ; et en attendant une réponse, il fortifia le mieux qu'il put son camp de Casalecchio (1). Le 26 juin, il y fut attaqué par Albéric de Barbiano ; les Bolonois, qui détestoient le joug de Bentivoglio, refusèrent de combattre (2), et malgré la vigoureuse résistance de la gendarmerie, le camp florentin fut forcé ; Bernard de Serres fut fait prisonnier, ainsi que les deux fils de François de Carrare, et la plus grande partie de ses cavaliers (3). 1402.

Jean Bentivoglio s'étoit enfui à Bologne,

(1) *Poggio Bracciolini.* L. IV, p. 288.

(2) *Cherubino Ghirardacci.* L. XXVIII, p. 532.

(3) *Piero Minerbetti.* 1402, c. 7, p. 457. — *Cronica di Bologna.* p. 571. — *Bonincontrii Miniatensis Annal.* p. 87. — *Sozomeni Pistoriensis historia.* p. 1175. — *Andrea Gataro Storia Padovana.* p. 853.

1402. et il espéroit être encore à temps de défendre sa capitale; mais son rival, Nanne des Gozzadini, étoit dans le camp ennemi, avec tous les émigrés bolonois. Jean Galeaz leur avoit promis de rétablir leur république, et cette espérance leur avoit fait trouver beaucoup de partisans dans la ville. Pendant la nuit qui suivit le combat, ils se rassemblèrent, en criant *vive le peuple, et meure Bentivoglio!* Ce dernier les combattit courageusement dans les rues, où il eut deux chevaux tués sous lui. Pendant ce temps, d'autres insurgés ouvroient aux Milanois la porte nommée Saragosse. Bentivoglio accourut à leur rencontre et essaya de défendre le passage avec les soldats qui lui étoient restés; mais comme il n'étoit plus entouré que d'une poignée de monde, il fut fait prisonnier, et, deux jours après, il fut massacré par ordre d'Albéric de Barbiano (1). Bardo Rittafé, l'un des deux ambassadeurs florentins qui se trouvoient à Bologne, mourut des suites de ses blessures. L'autre, Nicolas d'Uzzano, fut fait prisonnier avec plusieurs de ses compatriotes; il étoit alors un des dix de la guerre, et des principaux chefs de l'État (2).

(1) *Andrea Gataro.* p. 854.

(2) *Piero Minerbetti.* c. 8, p. 458. — *Math. de Griffonibus*

Le duc de Milan avoit promis à Gozzadini, qu'il remettroit Bologne en liberté, et en effet, il permit qu'on y élût de nouveau des Anziani, et que tous les ordres fussent donnés au nom de la république ; mais dès le lendemain, sa cavalerie courut les rues pour prendre possession de la ville ; un noble bolonois, Jacob Isolani (1), proposa de déférer la seigneurie au duc de Milan ; le fantôme de république fut renversé, et Nanne des Gozzadini fut réduit lui-même à émigrer de nouveau (2). 1402.

Après la conquête de Bologne, Jean Galeaz, plutôt que de pousser immédiatement ses armées sur le territoire de Florence, prit à tâche de ruiner le commerce de cette république, en lui coupant toute communication avec la mer, ou avec les autres États de l'Italie. Les Florentins n'étant plus admis dans les ports de Pise ou de l'État de Sienne, s'étoient réduits à celui de Motrone, près de Pietra-Santa, en Lunigiane. De là, pour se rendre à Florence, la route traversoit une partie de l'État de Lucques. Jean Galeaz envoya huit

Mem. histor. p. 209. — *Cronica di Bologna.* p. 572. — *Cherubino Ghirardacci.* L. XXVIII, p. 533.

(1) *Jacobi de Delayto Annal. Estenses.* p. 971.

(2) *Cherubino Ghirardacci.* L. XXVIII, p. 536. — *Matthæi de Griffonibus.* p. 210.

1402. cents chevaux dans le val de Serchio, pour couper ce débouché aux marchands florentins (1). Dans le même temps, Richard Cancellieri, maître du château de la Sambuca, infestoit tout le territoire de Pistoia par ses courses; de nouvelles tentatives avoient été faites pour surprendre San-Miniato; les Ubaldini avoient fait révolter une partie des montagnes, et menaçoient Firenzuola (2). De toutes parts la guerre s'approchoit du territoire de Florence. Depuis dix années, cette république soutenoit une lutte inégale contre le duc de Milan, elle étoit épuisée par des dépenses toujours croissantes; et par une suite de revers; il ne lui restoit plus d'autre allié que le seigneur de Padoue; encore celui-ci avoit-il besoin de secours, et n'étoit-il pas en état d'en donner. L'empereur avoit été forcé à la retraite; le pape, sans crédit et sans forces, supportoit en silence, les outrages qu'il avoit reçus de Jean Galéaz, et ne vouloit point provoquer son courroux; Venise, s'aveuglant sur le danger qu'elle couroit, refusoit de combattre pour la liberté de l'Italie; la France, malgré son alliance récente avec les Florentins, ne leur avoit pas fourni un

(1) *Cronica di Lucca di Ser Cambi.* p. 835.

(2) *Piero Minerbetti.* c. 9, p. 459.

soldat; Gênes, Pérouse, Sienne, Pise, Lucques et Bologne, avoient perdu leur liberté. Mais quand il ne restoit plus aucun défenseur à la république florentine, le ciel lui-même parut venir à son secours. La peste se manifesta en Lombardie. Jean Galeaz, pour l'éviter, quitta Pavie, et vint s'enfermer à Marignano, où son oncle Bernabos s'étoit réfugié dans une occasion semblable. La contagion l'y atteignit cependant. Il étoit déjà malade, lorsqu'une comète parut au ciel, et Jean Galeaz, adonné à l'astrologie judiciaire, ne douta pas que ce phénomène ne fût l'annonce de sa mort. « Je remercie Dieu, s'écria-t-il, » de ce qu'il a bien voulu qu'un signe de mon » rappel apparût dans le ciel, aux yeux de » tous les hommes (1). » L'évènement justifia ce présage; le duc de Milan mourut le 3 septembre 1402, et la balance de l'Italie, qu'il avoit presque renversée, se releva d'elle-même (2). 1402.

(1) *Annales Bonincontrii Miniatensis.* p. 88.

(2) *Piero Minerbetti.* 1402, c. 12, p. 461. — *Leonard. Aretin.*, qui termine par cet événement son douzième et dernier livre. — *Andrea Gataro Storia Padov.* p. 858. — *Jacob. de Delayto Annal. Estens.* p. 972. — *Marangoni Cronica di Pisa.* p. 824. — *Scipione Ammirato.* L. XVII, p. 893.

FIN DU TOME SEPTIÈME.

TABLE CHRONOLOGIQUE.

TOME SEPTIÈME.

CHAPITRE XLVIII. *Pontifes d'Avignon. — Urbain V veut ramener le saint-siége à Rome. — Seconde expédition de Charles IV en Italie ; il cause à Pise la ruine de Giovanni Agnello, et, à Sienne, celle des douze. — Il est chassé de cette dernière ville. — Il rend à Lucques sa liberté.* 1365 — 1369. *p.* 1

1362. 12 Septembre. Mort d'Innocent VI. Urbain V lui succède. . . *ib.*

1305 — 1365. Corruption de la cour pontificale à Avignon 2

— Éloignement des Italiens pour la superstition. 4

— Les Visconti, les tyrans de Romagne, et les Siciliens, méprisent les excommunications. 5

— Progrès de la philosophie d'Aristote et d'Averroès. 6

— La religion devenue un moyen tout humain de gouvernement.

1305 — 1365. Indépendance spirituelle des papes, lorsqu'ils étoient persécutés . . . . . p. 8

— L'indépendance des papes devenus souverains fut un avantage pour les peuples. 9

— Apostrophe de frère André d'Antioche à Clément VI. . . 10

— L'asservissement des papes à la cour de France excite les plaintes de toute la chrétienté. 12

— Pendant les guerres civiles, les papes ne sont plus en sûreté à Avignon. 13

— Urbain V déclare qu'il veut ramener le saint-siége à Rome. 14

— Vains efforts de ce pape pour mettre en mouvement une nouvelle croisade . . . . . *ib.*

— Il veut aussi détruire les compagnies d'aventure qui dévastoient l'Italie. 15

1366. Préparatifs du cardinal Albornoz pour recevoir le pape 16

1367. 30 Avril. Urbain V part d'Avignon pour Rome. . . . . *ib.*

— Il passe à Gênes; guerres civiles de cette république. 17

1367. 4 Juin. Il débarque à Corneto, et les Romains le reconnoissent pour seigneur . . . . . p. 18

— 24 Août. Mort d'Albornoz; son caractère et ses services. . . . 19

— Ligue formidable contre les Visconti, entre le pape, l'empereur, le roi de Hongrie, et les seigneurs de Padoue, Ferrare et Mantoue. 20

1368. Mai. Galeaz Visconti fait épouser sa fille à Lionel, fils du roi d'Angleterre. 21

— 5 Mai. Entrée de Charles IV en Italie, avec une forte armée 22

— Il traite avec les Visconti, et licencie son armée. 23

— Il s'avance vers la Toscane, et traite avec les Lucquois . . . 24

— 5 Septembre. A son entrée à Lucques, le seigneur de Pise, Jean Agnello, a la cuisse cassée, et cet accident détermine les Pisans à la révolte. 25

— Charles IV veut profiter des troubles de Sienne 26

1355 — 1368. Gouvernement tyrannique des douze de Sienne. 27

An
1368. 2 Septembre. Les douze trompés par les nobles, qu'ils excitoient à se combattre les uns les autres . . . . . p. 28
— Charles IV envoie Malatesta Unghero pour être son vicaire à Sienne. 29
— Sédition du peuple ; nouvelle forme donnée au gouvernement de Sienne. 30
— L'empereur dispute aux Florentins la possession des terres d'Empire. 31
— Il se rend à Rome, et prodigue au pape les témoignages de son respect. 32
— 22 Décembre. Nouveau tumulte à Sienne au retour de l'empereur 33
1369. 18 Janvier. Charles IV veut employer la force contre les Siennois. 34
— Ses troupes sont battues, et il demeure à la discrétion du peuple. 35
— Effroi et humiliation de l'empereur. 37
— Fin des troubles de Sienne après la retraite de l'empereur . . . 38

An.
1369. Charles IV n'ose point entrer à Pise, cette ville étant aussi sous les armes. . . . . p. 39
— 24 Février. Les Gambacorti rappelés à Pise 40
— Modération de Pierre Gambacorti, qui devient chef de la république 41
— Les Raspanti et les Allemands chassés de la porte aux lions. 42
— L'empereur vend la paix aux Florentins et aux Pisans.... 44
— 6 Avril. Il rend aux Lucquois leur liberté pour le prix de deux cent mille florins. 45
— 6 Juin. Il accorde de nouveaux priviléges aux Lucquois..... 46
— 5 Juillet. Il repart pour l'Allemagne 47
1370. Avril. Les Lucquois ayant soldé les contributions promises à l'empereur, rentrent enfin en jouissance de leur liberté. . . 48
1314 — 1370. Belle constance des Lucquois pendant leur long esclavage. . *ib.*
1370. Nouvelle organisation qu'ils donnent à leur république. . 49
— Ils rasent la citadelle, et instituent

une fête pour le recouvrement de leur liberté..... p. 50

CHAPITRE XLIX. *Entreprises de Bernabos sur la Toscane. — Grégoire XI attaque les Visconti ; il essaie de surprendre la république de Florence, son alliée ; les Florentins déclarent la guerre au pape, et font révolter toutes les villes de l'État ecclésiastique.* 1369 — 1378. 52

1369. Jean Paléologue, empereur d'Orient, à Rome, aux pieds du pape..... 53

1370. 23 Novembre. La ville de Pérouse soumise au saint-siége..... 54

1369. La ville de San-Miniato se met sous la protection de Bernabos Visconti..... 55

1370. 3 Janvier. Elle est assiégée et prise par les Florentins..... 56

1369. Le pape excommunie Bernabos, qui fait manger aux légats les bulles d'excommunication.... *ib.*

1370. Urbain V retourne en septembre à Avignon, et il y meurt le 19 décembre..... 58

— 20 Mai. Tentative de Jean Hawkwood pour surprendre Pise par escalade..... 59

An.

1370. Florence fait la paix avec Bernabos, à la nouvelle de la mort du pape..... p. 60

— Discorde entre les Albizzi et les Ricci, à Florence..... 61

1371. Les chefs de ces deux familles sont exclus pour cinq ans du gouvernement..... 63

1370. 31 Décembre. Grégoire XI, neveu de Clément VI, succède à Urbain V..... 64

1371. Bernabos recommence la guerre contre l'église..... 65

— Les Florentins se défiant du pape, refusent de s'allier avec lui..... 66

1372 — 1373. Guerre des Visconti avec l'église. 67

1374. 6 Juin. Trève d'une année conclue entre ces puissances. . . 69

— Le légat de Bologne veut en profiter pour surprendre les Florentins..... *ib.*

— Ambition et avarice des légats françois de la cour d'Avignon. 70

1375. 24 Juin. Jean Hawkwood entre en Toscane pour brûler les moissons..... 71

— Le légat proteste n'avoir point

envoyé Hawkwood contre les Florentins..... p. 72
1375. Les Florentins achètent la retraite de Hawkwood..... 73
— Le légat de Pérouse rend le gouvernement de l'église plus odieux encore..... 74
— Les Florentins prennent la résolution de faire la guerre à l'église..... 75
— Ligue avec les républiques de Sienne, Lucques, Arezzo et Pise..... 76
— L'étendard de la liberté envoyé aux sujets de l'église..... 77
— Révolte universelle dans les États de l'église..... 78
1376. 3 Février. Les Florentins, cités au consistoire, sont défendus par Donato Barbadori..... 80
— Condamnation des Florentins; protestation de Barbadori... 81
— Les Florentins s'efforcent de soulever Bologne contre le pape. 82
— 19 Mars. Révolution de Bologne opérée par Taddéo des Azzoguidi..... 83
— 20 Mars. La république de Bologne remise en liberté..... 84

An.
1376. 29 Mars. Les habitans de Faenza massacrés par l'armée de l'église..... p. 85
— La compagnie des Bretons entre au service de l'église..... 86
— Robert, de Genève, avec les Bretons, attaque Bologne, défendue par Rodolphe de Camerino..... 88
— Menaces féroces de Robert de Genève..... 89
1377. 1.er Février. Les habitans de Césène massacrés par les ordres de Robert, cardinal de Genève..... 90
— La république romaine alliée des Florentins..... 92
— Lettre des huit de la guerre aux bannerets de Rome..... 93
— 17 Janvier. Grégoire XI revient à Rome, mais il n'y exerce pas de souveraineté..... 95
— Jean Hawkwood passe au service des Florentins, tandis que Rodolphe de Camerino les abandonne..... 97
— Négociations de paix entamées sans succès par sainte Catherine de Sienne..... 98

An.
1377. Les Florentins méprisent l'interdit, et font rouvrir tous les temples. . . . . p. 100
— Août. Les Bolonois se détachent de la ligue, et font une paix séparée avec le pape. 101
1378. Un congrès pour la paix est ouvert à Sarzana. 102
— 27 Mars. Le pape meurt inopinément de la pierre, et le congrès est dissous. 104

CHAPITRE L. *Grand schisme d'Occident. — Conjuration des Ciompi à Florence. — La reine Jeanne détrônée par Charles de Duraz.* 1378 — 1381. 105

Changement apporté dans toute la politique de l'Italie par la mort de Grégoire XI. . . . . *ib.*
1378. 7 Avril. Quels furent les cardinaux qui entrèrent au conclave. 106
— Deux factions en opposition dans le conclave, les Limousins et les François. 108
— Le peuple de Rome demande à grands cris l'élection d'un pape romain. 109

An.

1378. Députation des bannerets au conclave, pour demander un pape romain. . . . . *p.* 110

— Fermeté du cardinal Pierre Corsini dans sa réponse 112

— Les Limousins songent à élire une de leurs créatures, l'archevêque de Bari 113

— Le cardinal de Limoges propose au conclave l'archevêque de Bari. 115

— 8 Avril. *Il est élu à la majorité des suffrages.* 116

— *Les cardinaux n'osent point annoncer cette élection au peuple.* 117

— 9 Avril. L'élection du pape communiquée aux bannerets et au peuple 118

— L'archevêque de Bari accepte l'élection, et prend le nom d'Urbain VI. 119

— Légalité de cette élection. . . . 120

— Caractère d'Urbain VI; son imprudence, son orgueil et son emportement. 121

— Les cardinaux refusent de quitter Anagni pour Tivoli, où le pape veut leur faire passer l'été. 123

An.
1378. Tous les mécontens se réunissent aux cardinaux, et la compagnie des Bretons entre à leur service. *p.* 124
— Les cardinaux songent à donner un coadjuteur au pape. 125
— 9 Août. Ils déclarent le saint-siége vacant, et l'élection d'Urbain VI illégale. 126
— 20 Septembre. Les cardinaux françois élisent pour pape Robert de Genève, qui prend le nom de Clément VII. . . . 127
— Urbain VI signe la paix avec la république florentine 128
— La plus violente révolution de Florence éclate en même-temps que le schisme de l'église 129
1372 — 1378. Lutte entre les Ricci et les Albizzi. 130
1378. Le parti des Albizzi songe à chasser par les armes ses ennemis de la ville. 131
— Mai. Salvestro des Medici, élu gonfalonier, réunit le parti qu'avoient formé les Ricci. . 132
— Salvestro en appelle au peuple de l'opposition qu'il trouvoit dans le collége. 133

1378. Benedetto Alberti invite le peuple à prendre les armes. . . . . *p.* 134
— Une loi favorable aux Gibelins et aux plébeïens est reçue de force. 135
— Les corps de métier s'assemblent pour demander de nouvelles réformes aux lois. 136
— Opposition entre les arts majeurs et les arts mineurs. 137
— Les maisons des chefs du parti Albizzi sont pillées et brûlées. 138
— Nouvelles concessions accordées au peuple par le gouvernement. 139
— 1.er Juillet. Louis Guicciardini, nouveau gonfalonier. 140
— Nouvelles prétentions du parti gibelin et des plébeïens. . . . 141
— Discours de Louis Guicciardini pour calmer le peuple. . . . 142
— Mouvemens séditieux parmi la plus basse classe de la société, les Ciompi. 143
— Quelques hommes criminels les encouragent au pillage. . . . 145
— La seigneurie fait arrêter Simoncino Buggigatti, chef des séditieux. 146

An.
1378. 21 Juillet. Les Ciompi prennent les armes pour le délivrer ou le venger. . . . . p. 147
— Ils s'emparent de l'étendard de justice, et ils brûlent plusieurs maisons 148
— Ils arment plusieurs citoyens chevaliers. 149
— Leurs prétentions immodérées. . 150
— Toutes leurs demandes accordées par les conseils. 151
— Les prieurs, effrayés, s'échappent du palais. 152
— Michel de Lando, cardeur de laine, tient le gonfalon de justice 153
— Il est proclamé gonfalonier par le peuple. 154
— Il renvoie tous les anciens magistrats, et change la constitution 155
— Le peuple, mécontent de Michel de Lando, s'assemble à Sainte-Marie-Novelle. 156
— Michel de Lando frappe les députés qui lui sont envoyés, et les fait charger de chaînes. . . ib.
— Michel de Lando prend des mesures pour résister aux Ciompi. 157

An.
1378. Il leur livre bataille sur la place publique, et les met en déroute. . . . . p. 158
— Le parti des Alberti et des Medici recueille les fruits de la révolution 159
— Révolutions dans le reste de l'Italie; mort de Galeaz Visconti, 4 août. . . . . ib.
— 29 Novembre. Mort de Charles IV à Prague. Wenceslas, son fils, lui succède. 160
1379. Une émeute à Naples force Clément VII à quitter l'Italie. 161
— Charles de Duraz, héritier naturel de Jeanne de Naples, élevé en Hongrie 162
— Urbain VI engage Charles à attaquer Jeanne. . . . . ib.
— Négociations de Charles de Duraz avec la république florentine. 163
— Conjurations contre la république, où les généraux de Charles prennent part. 164
— Les chefs du parti des Albizzi arrêtés et mis en jugement. . 165
— Les juges ne trouvent point de motifs pour condamner les accusés. 166

An.
1379. Fureur du peuple qui demande leur supplice. . . . . p. 167
— Les prévenus s'accusent eux-mêmes, préférant le supplice aux fureurs du peuple; ils sont mis à mort. 169
1380. Urbain VI prononce contre Jeanne une sentence de déposition. 170
— 29 Juin. Jeanne adopte Louis d'Anjou pour son fils et son successeur. . . . . *ib.*
— Giannuzzo de Salerne parcourt la Toscane avec l'armée de Charles de Duraz. 171
— 14 Septembre. Arezzo livré à Charles de Duraz. 172
1381. Charles de Duraz reçoit du pape l'investiture de Naples, et prend le nom de Charles III. 173
— Foiblesse extrême de la reine et de son parti. 174
— 16 Juillet. Charles III entre dans Naples sans avoir combattu. 175
— 20 Août. La reine est obligée de se rendre à son neveu. . 176
1382. 12 Mai. Il la fait mourir étouffée sous un lit de plumes. . . . . *ib.*

An.
1382. Inquiétude que cause à Florence l'élévation de Charles de Duraz. *p.* 177
— Arrogance de Giorgio Scali et Tommaso Strozzi 178
— Benedetto Alberti se déclare contr'eux. 179
— 13 Janvier. Sédition excitée par Scali et Strozzi, pour délivrer une de leurs créatures 180
— Irritation du peuple. Giorgio Scali périt sur l'échafaud . . . 181
— 21 Janvier. Triomphe des arts majeurs et du parti guelfe sur le peuple. 182
1382 — 1387. Rigueur du nouveau gouvernement ; il exile Michel de Lando. 183
1387. Benedetto Alberti, exilé, meurt à Rhodes. 184
1374. 18 Juillet. Mort de Pétrarque. . 186
1375. 21 Décembre. Mort de Boccace. *ib.*
— Coluccio Salutati, et Leonardo Bruno, dit l'Arétin. 187

CHAPITRE LI. *Affaires de l'Orient. — Guerre des Génois en Chypre. — Quatrième guerre de Venise et Gênes ; prise et reprise de Chiozza ; paix de Turin.* 1372 — 1381. *p.* 188

Les républiques maritimes isolées de l'Italie ne s'occupoient que du Levant 189

An 1355 — 1391. Toutes les provinces grecques d'Asie conquises par les Turcs. 190

— Jean Paléologue fait ôter la vue à son fils et son petit-fils. . . 191

— Les Génois de Galata prennent la protection des princes aveugles. 192

— Ces princes promettent Ténédos aux Génois ; leur père livre cette île aux Vénitiens. . . . 193

1372. Rivalité des Génois et des Vénitiens en Chypre. 194

— Massacre des Génois par les Cypriotes 195

1373. Victoires et modération de Damiano Catani en Chypre. . . 196

— 10 Octobre. L'île de Chypre conquise par les Génois, et rendue feudataire 197

— Alliance du roi de Chypre avec

Bernabos Visconti, pour se venger des Génois. . . . . *p.* 198

1356 — 1372. Haine des Vénitiens contre François de Carrare, seigneur de Padoue. 199

1372 — 1373. Guerre de François de Carrare contre Venise; il est humilié. 200

— Alliance de François de Carrare avec le roi de Hongrie et les Génois contre Venise. 201

1378. Bernabos Visconti fait attaquer les Génois par terre. 202

— *Juillet.* Bataille navale d'Antium, entre Vettor Pisani et Louis de Fiesque. 203

— Les Génois attaqués à Famagosta par le roi de Chypre et les Vénitiens. 204

1379. 29 Mai. Défaite de Vettor Pisani par Lucien Doria, devant Pola. 206

— Fortifications de la lagune du côté de la mer; l'*Aggere*. 208

— Pierre Doria, l'amiral génois, attaque le canal ou port de Chiozza. 209

— 16 Août. Les Génois se rendent maîtres de Chiozza. 210

An.
1379. Effroi des Vénitiens ; ils demandent la paix. . . . . p. 211
— Pierre Doria refuse la paix aux Vénitiens. 213
— Les Vénitiens mettent en liberté Vettor Pisani, et lui donnent le commandement. 214
— Succès de Carlo Zéno, amiral vénitien, dans le Levant. . . 216
— Il est rappelé dans sa patrie. . 217
— Le grand conseil offre la noblesse pour prix des contributions volontaires. 218
— Une nouvelle flotte armée et exercée sous les ordres de Vettor Pisani. 219
— 23 Décembre. Le doge André Contarini attaque Chiozza. . . 220
— Le canal de Chiozza fermé par accident aux Génois. 221
— Vettor Pisani bloque les Génois à l'ouverture de Brondolo. . 222
— Situation également critique des assiégeans et des assiégés. . . . 223
1380. 1.er Janvier. Charles Zéno arrive avec sa flotte au secours de sa patrie. 225
— Vettor Pisani enferme les Génois dans l'île de Chiozza. . . . . ib.

An.
1380. Manière d'employer l'artillerie à cette époque . . . . . *p.* 226
— 22 Janvier. Pierre Doria, l'amiral génois, est tué d'un coup de bombarde . . . . . *ib.*
— Les Génois veulent couper l'Aggere par un canal. 227
— 19 Février. Charles Zéno débarque dans l'île de Chiozza, et enferme les Génois dans la ville. . . . . *ib.*
— Matteo Maruffo, envoyé de Gènes avec une nouvelle flotte dans le golfe. 229
— 6 Juin. Il paroit devant le port de Chiozza, et les Vénitiens refusent la bataille. 230
— 15 Juin. Les Génois veulent s'échapper sur des bateaux; ils sont surpris, et leurs bateaux brûlés. 231
— 21 Juin. Ils sont forcés de se rendre à discrétion 232
— Conquêtes de Matteo Maruffo dans le golfe; mort de Vettor Pisani. 233
1381. Négociations de paix, qui demeurent sans succès 234

An.
1381. Le 2 Mai. Trévise vendue par les Vénitiens à Léopold d'Autriche. . . . . p. 234

— 8 Août. Paix de Turin, entre les deux peuples maritimes et leurs alliés. 236

CHAPITRE LII. *Révolutions de Gênes, de Naples, du royaume de Hongrie. — Conquêtes des Vénitiens en Orient. — Puissance de Jean Galeaz Visconti. — Ruine des maisons de la Scala et de Carrare.* 1382 — 1388. 237

Puissance déployée par les Génois pendant la guerre de Chiozza. *ib.*

Épuisement et servitude qui en furent la conséquence. 238

1356 — 1378. Nouvelle aristocratie qui se forme à Gênes parmi les plébeïens. . 239

1363 — 1378. Rivalité de Gabriel Adorno et de Dominique de Campo Frégoso. 240

1378 — 1383. Nicolas de Guarco, doge pendant la guerre de Chiozza. 241

1383. 19 Mars. Sédition contre Nicolas de Guarco; toutes les factions s'unissent contre lui. 242

1384 — 1390. Antoniotto Adorno, doge de Gênes. 243

An.
1382 — 1384. Guerre entre Louis I d'Anjou et Charles III de Duraz, pour la possession du royaume de Naples . . . . . p. 244

1384. 10 Octobre. Mort de Louis d'Anjou à Biseglie, dans la terre de Bari. 246

1383 — 1385. Démêlés de Charles III avec Urbain VI. 247

1384. Urbain assiégé par l'armée du roi dans le château de Nocera. 249

1385. Urbain s'échappe de Nocera et se retire à Gênes. 250

— Cruauté d'Urbain envers ses cardinaux. 251

1382. 11 Septembre. Mort du roi Louis de Hongrie; sa fille lui succède 252

1385. 4 Septembre. Charles de Duraz, appelé en Hongrie, laisse le gouvernement de Naples à sa femme Marguerite. 253

1386. Février. Charles assassiné en présence des deux reines. . . 254

— Rivalité de Louis II d'Anjou et de Ladislas de Duraz. 255

— La mort de Charles III vengée sur les deux reines de Hongrie. 256

An.
1387. 4 Juin. Les Vénitiens font rendre la liberté à Marie, reine de Hongrie, qui épouse Sigismond, marquis de Brandebourg. . . . . p. 257
— Affoiblissement de la couronne de Hongrie; nouveau roi de Rascie 258
— L'île de Corfou, Durazzo, Argos et Napoli se donnent aux Vénitiens. 259
— Les Vénitiens veulent se venger de François de Carrare 260
1386. Ils excitent contre lui Antonio de la Scala, seigneur de Vérone 261
— 25 Juin. Bataille des Brentelles; l'armée véronoise mise en déroute. 262
1387. 11 Mars. Bataille de Castagnaro; les Véronois sont défaits de nouveau 264
— Jean Galeaz avoit succédé, le 4 août 1378, à son père Galeaz. . . . . ib.
— Le 6 mai 1385, il avoit arrêté son oncle Bernabos, et s'étoit emparé de ses États. 266

An.
1387. 19 Avril. François de Carrare accepte l'alliance de Jean Galeaz Visconti ..... p. 267

— 18 Octobre. Vérone prise par Jean Galeaz ; de la Scala s'enfuit à Venise..... 268

— Jean Galeaz s'empare aussi de Vicence, et ne remet point cette ville à François de Carrare, comme il s'y étoit engagé..... 269

1388. Jean Galeaz propose son alliance aux Vénitiens pour dépouiller Carrare..... 270

— Mécontentement du peuple de Padoue contre son seigneur.. 272

— François de Carrare abdique la seigneurie en faveur de son fils Francesco Novello..... 273

— 29 Juin. Jean Galeaz envoie un défi à Francesco Novello. 274

— Les Padouans se refusent à défendre leur seigneur..... 275

— 23 Novembre. Francesco Novello livre Padoue à Jacques del Verme, et se met en route pour se rendre auprès de Jean Galeaz..... 276

An.
1388. François le vieux livre également la forteresse de Trévise..... *p.* 277
— Jean Galeaz viole les sauf-conduits donnés aux Carrare, et les retient prisonniers..... 278

CHAPITRE LIII. *Révolutions dans les républiques toscanes ; intrigues de Jean Galeaz. — François de Carrare lui échappe, et s'enfuit à Florence ; il détermine cette république à faire la guerre à Visconti. Il conduit en Italie une armée allemande, et recouvre la seigneurie de Padoue.* 1388—1390. 279

Imprudence des Vénitiens, en permettant l'agrandissement de Jean Galeaz..... *ib.*
L'église ne pouvoit plus mettre de bornes à la puissance des Visconti..... 280
1389. 9 Novembre. Mort d'Urbain VI. Boniface IX lui succède..... 281
— Les maisons de Savoie, de Montferrat, de Gonzagues et d'Este, dépendantes de Jean Galeaz. . 282
— Les autres États de l'Europe étoient tous affoiblis et divisés. 284
— Ambition et caractère de Jean Galeaz..... 285

An.
1384 — 1389. Jalousie des villes libres de Toscane contre les Florentins. *p.* 286

1384. La ville d'Arezzo vendue aux Florentins le 17 novembre 1384, tandis que les Siennois en ambitionnoient la conquête. 287

1385. L'oligarchie roturière des réformateurs, chassée de Sienne, le 24 mars 1385 289

1388. Troubles à Montepulciano, où les Florentins interviennent contre les Siennois. 290

— Les Siennois, irrités, offrent de se donner à Jean Galeaz, qui ne les accepte pas. 291

— Tentative de Jean Galeaz pour s'emparer de Pise 292

1389. Conspiration à Bologne en faveur de Jean Galeaz. 293

— Octobre. Traité de paix et d'alliance signé par l'entremise de Gambacorti. 294

— Nouvelles intrigues de Jean Galeaz; ses tentatives sur San-Miniato, Cortone et Pérouse. 295

— Il séduit Jacques d'Appiano, confident de Pierre Gambacorti de Pise. 296

An.
1389. Fuite de François Novello de Carrare. . . . . p. 297
— Jean Galeaz, après l'avoir établi à Cortazon, près d'Asti, avoit voulu l'y faire assassiner. 298
1389. Mars. Carrare s'échappe avec sa femme et se rend à Avignon. 299
— Il suit la rivière de Gênes avec sa femme, pour rentrer en Toscane. 300
— Il est partout menacé et poursuivi. 301
— Pierre Gambacorti n'ose pas lui donner un asile à Pise. . . . 302
— La seigneurie de Florence évite les relations ministérielles avec lui. 304
— Il passe à Bologne pour exciter cette république contre Jean Galeaz. 305
— Les Florentins le chargent d'amener d'Allemagne une armée contre Jean Galeaz. 306
— Carrare va demander des secours au duc de Bavière et au comte de Segna. 307
— Il se met en route pour la

An.

Rascie et la Bosnie, lorsqu'il est rappelé par les Florentins. *p.* 308

1390. Jean Galeaz et ses alliés déclarent la guerre à Florence et Bologne. 309

— Préparatifs des Florentins pour se défendre. 310

— Les armées de Jean Galeaz occupent toutes les frontières de la Toscane. 312

— François de Carrare se présente aux frontières du Padouan . . 313

— Empressement des habitans des campagnes à prendre les armes pour lui. 314

— Le 19 juin, il entre dans Padoue par le lit de la Brenta. 315

— Toutes les forteresses de Padoue et du territoire se rendent à lui. 316

— Les Véronois se révoltent aussi contre Jean Galeaz; mais ils sont soumis de nouveau. . . . 317

— 1.er Août. Le duc Etienne de Bavière entre à Padoue avec son armée. 318

CHAPITRE LIV. *Défaite du comte d'Armagnac, allié des Florentins. — Belle retraite de Jean Hawkwood; paix de Gênes. — Massacre des Gambacorti à Pise. — Protection accordée par les Florentins à François de Gonzagues et à Nicolas III d'Este. — L'empereur Wenceslas donne à Jean Galeaz Visconti le titre de duc de Milan.* 1390 — 1395. *p.* 319

François de Carrare dépasse l'attente des Florentins; leurs alliés d'Allemagne n'y répondent pas. . . . . *ib.*

1390. Le duc de Bavière refuse d'agir, et retourne enfin en Allemagne sans combattre. 321

— 30 Octobre. Le marquis d'Este forcé d'entrer dans l'alliance des Florentins. 322

— Demandes de Jean Galeaz à la république de Sienne. 323

— Les Malavolti et les amis de la liberté massacrés ou exilés de Sienne. . . . . 324.

1391. Les Florentins invitent le comte d'Armagnac à combattre Jean Galeaz 326

— Jean Hawkwood s'avance jusque dans la Ghiara d'Adda, et menace Milan. 327

1391. Juillet. Le comte d'Armagnac entre en Lombardie..... *p.* 328

— Il provoque Jacques del Verme; enfermé dans Alexandrie.... 329

— 25 Juillet. Il est battu, fait prisonnier, et il meurt bientôt après..... 330

— Danger de Jean Hawkwood, enveloppé dans la Ghiara d'Adda..... 331

— Il remporte un avantage à Paterno sur Jacques del Verme, et passe l'Oglio et le Mincio. 332

— Il est enfermé dans la vallée véronoise, entre l'Adige et le Pô..... 333

— Jacques del Verme rompt les digues de l'Adige et inonde la plaine..... *ib.*

— Hawkwood traverse la plaine inondée, et en sort à Castelbaldo..... 334

— Jacques del Verme porte la guerre en Toscane, et il y retrouve Hawkwood..... 336

— Propositions de paix faites par Antoniotto Adorno..... 337

1392. 28 Janvier. Conditions de paix

dictées par les arbitres, à Gênes..... p. 338

1392. François de Carrare recherche l'alliance des Vénitiens..... 340

— Nouvelles intrigues de Jean Galeaz en Toscane..... 341

— Sa perfidie envers François de Gonzagues, et ressentiment de celui-ci..... 342

— 8 Septembre. Nouvelle ligue entre les Guelfes, signée à la sollicitation de Gonzagues... 343

— Suite des intrigues de Jean Galeaz à Pise..... 344

— Conjuration de Jacob d'Appiano, contre Pierre Gambacorti, son bienfaiteur..... 345

— 21 Octobre. Pierre Gambacorti attaqué et massacré avec ses enfans, par Jacob d'Appiano. 346

— Les maisons de ses partisans abandonnées au pillage. Jacob d'Appiano, tyran de Pise.... 348

1390 — 1393. Guerres civiles à Pérouse, entre les Guelfes et les Gibelins... 349

1393. 30 Juillet. Massacre de Pandolfe Baglioni, et des Gibelins de Pérouse..... 350

An.
1393. Émeute à Florence contre les Albizzi, qui ne sert qu'à affermir leur pouvoir..... p. 351
— Jean Galeaz entreprend de détourner le Mincio de Mantoue. 352
— François de Gonzagues demande l'assistance des Florentins... 353
— Le Mincio détruit les travaux de Jean Galeaz..... 354
— 31 Juillet. Mort d'Albert d'Este; guerre civile à Ferrare, entre ses héritiers..... 355
1394. 16 Mars. Mort de Jean Hawkwood..... 356
— Le marquis d'Este veut faire assassiner son cousin; mais il est trompé par Jean de Barbiano, qu'il avoit chargé de ce meurtre..... 357
— Wenceslas offre de faire la guerre à Visconti pour de l'argent... 358
1395. 1.er Mai. Il érige en duché Milan et son diocèse, et il en investit Jean Galeaz..... 359
— Conséquences de cette inféodation pour le droit public et la paix de l'Italie..... 360

1395. Aventures de Charles Montanini et d'Anselme Salimbeni. *p.* 361

CHAPITRE LV. *Les Génois se donnent au roi de France. — Tentative de Jean Galeaz sur San-Miniato ; la guerre se renouvelle. — Défaite des Milanois à Governolo ; trève. — Gérard d'Appiano vend Pise à Jean Galeaz. — Sienne et Pérouse se donnent aussi à lui.* 1396—1399. 366

Épuisement des Génois après la guerre de Chiozza..... *ib.*

Grand nombre de partis en guerre entr'eux, qui existoient dans cette république..... 367

1390 — 1394. Dix révolutions à Gênes, et dix doges qui se supplantent l'un l'autre..... 368

— Cliens des familles bourgeoises : les marins..... 369

— Caractère d'Antoniotto Adorno. 370

— Alliance d'Antoniotto Adorno avec Jean Galeaz..... 371.

— Adorno, trompé par Jean Galeaz, a recours au roi de France... 372

1396. 25 Octobre. Gênes se donne à

An.

Charles VI, roi de France, en réservant ses priviléges.. *p.* 373

1396 — 1398. Nouvelles guerres civiles. Mort d'Antoniotto Adorno 374

— Ambition démesurée de Jean Galeaz, jointe à une grande timidité 375

— Malgré sa fausseté habituelle, on se laissoit tromper par ses paroles 376

— Les Florentins seuls osoient le deviner et s'opposer à lui.... 377

— Maso des Albizzi, à la tête du gouvernement; exil de Donato Acciaiuoli 378

— Les compagnies d'aventure à la demi-paie de Jean Galeaz... 379

— Les Florentins veulent suivre la même politique; elle leur tourne mal..... 380

1396. 29 Septembre. Alliance des Florentins avec le roi de France 381

— Elle demeure sans effet, à cause de la bataille de Nicopolis 382

1397. Albéric de Barbiano entre en

An.
Toscane sans déclaration de guerre ..... p. 384
1397. 17 Mars. Tentative de Mangiadori pour enlever San-Miniato aux Florentins..... 385
— Les habitans de San-Miniato chassent les conjurés, et conservent leur ville à la république..... 386
— Les Florentins déclarent la guerre à Jean Galeaz..... 387
— Albéric de Barbiano ravage le val d'Arno..... 388
— 31 Mars. Jean Galeaz attaque François de Gonzagues sans déclaration de guerre..... 389
— 14 Juillet. Son armée pénètre dans le Serraglio ou clos de Mantoue 390
— Les Florentins envoient des secours à Gonzagues..... 391
— 28 Août. Défaite de l'armée et de la flotte milanoise à Governolo..... 392
1398. 11 Mai. Trève de dix ans, sous la garantie des Vénitiens..... 393
1397. 4 Août. Conjuration des Medici,

An.

Ricci, Spini, etc., contre Maso Albizzi..... p. 394

1397. Complot de Jean Galeaz, pour enlever Pise à Jacob d'Appiano..... 395

1398. 2 Janvier. Les Milanois veulent s'emparer des forteresses de Pise, et sont repoussés... 396

— Jean Galeaz désavoue les conjurés, et applaudit à leur punition..... 397

— 5 Septembre. Mort de Jacob d'Appiano; Gérard, son fils, lui succède..... 398

— Gérard d'Appiano consent à vendre Pise à Jean Galeaz... 399

— Supplications des Pisans à Gérard d'Appiano, pour qu'il leur rende la liberté..... 400

1399. Février. Jean Galeaz prend possession de Pise. Origine de la principauté de Piombino.... 401

— Les comtes de Poppi et les Ubertini se déclarent pour Jean Galeaz..... ib.

1393—1399. Révolutions de Pérouse; condottieri sortis de cette province..... 402

An.
1393—1399. Braccio de Montone et Biordo des Michelotti..... p. 403
1398. 10 Mars. Conjuration contre Biordo ; il est massacré..... 404
— Les conjurés obligés de s'enfuir. Ceccolino succède au crédit de Biordo..... 405
1399. Les Florentins réconcilient Pérouse au pape, et prêtent de l'argent à cette ville..... 406
— Jean Galeaz fait ravager par des aventuriers les Etats de Pérouse et Sienne..... 407
— Foiblesse et anarchie de la république de Sienne..... 408
— 11 Novembre. Elle se donne au duc de Milan..... 409
1400. 21 Janvier. Pérouse se donne de même au duc de Milan..... *ib.*
— Grand nombre d'alliés que les Florentins avoient perdu.... 410
— Chûte de l'esprit de liberté en Italie..... 411

CHAPITRE LVI. *Processions des pénitens blancs. — Paul Guinigi s'empare de la seigneurie de Lucques. — Guerres civiles à Bologne ; Jean Bentivoglio usurpe l'autorité souveraine. — Déposition de Wenceslas ; Robert de Bavière, son successeur, attaque sans succès Jean Galeaz. Celui-ci se rend maître de Bologne. Il meurt inopinément.* 1399 — 1402. *p.* 413

État déplorable de toute la chrétienté..... 414

An. 1399. 5 Juillet. Arrivée à Gênes des pénitens blancs..... 415

— Des processions génoises communiquent cette dévotion à Lucques et à Pise..... 416

— Inquiétude de Lazare Guinigi, chef du gouvernement de Lucques..... 417

— Processions des Florentins..... 418

— Le pape condamne les processions des pénitens blancs..... 419

— Conjuration contre Lazare Guinigi ; il est assassiné..... *ib.*

1400. Paul Guinigi engagé dans une nouvelle conspiration..... 421

An.
1400. 14 Octobre. Il est déclaré capitaine de la ville et des gens de guerre..... p. 422
— La ville d'Assise passe au pouvoir de Jean Galeaz..... 423
— Conjuration à Florence, des Ricci, Alberti et Medici.... 424
1398 — 1400. Rivalité à Bologne, des Gozzadini et des Zambeccari..... 425
— Modération de Charles Zambeccari; il relève le parti Maltraversa..... 426
— Il pardonne aux Gozzadini et Bentivogli, ses ennemis..... 427
— Mort de Zambeccari; rappel de ses adversaires..... 428
1400. Jean Bentivoglio se sépare de Nanne des Gozzadini..... 429
1401. 27 Février. Bentivoglio s'empare du palais public, et se fait proclamer seigneur..... 430
— François de Gonzagues et Nicolas d'Este abandonnent l'alliance des Florentins..... 431
— Chûte de l'autorité impériale en Allemagne..... 432

Wenceslas, objet du mépris public..... p. 433
1400. 20 Août. Wenceslas déposé. Robert nommé pour lui succéder..... 434
1401. 30 Janvier. Ambassadeurs de Robert à Florence..... 435
— Les Florentins se liguent avec Robert contre Jean Galeaz. 437
— Préparatifs de Jean Galeaz pour résister à l'empereur..... 438
— 21 Octobre. Les impériaux battus par les Italiens..... 440
— Léopold d'Autriche et l'archevêque de Cologne abandonnent l'empereur..... 441
— Nouvelles négociations de l'empereur avec les Florentins... 442
— Tous deux recourent à la médiation des Vénitiens..... 443
1402. Jean Galeaz attaque Jean Bentivoglio, seigneur de Bologne. 444
— 15 Avril. L'empereur Robert retourne en Allemagne..... 445
— Les Florentins envoient des secours à Jean Bentivoglio.... 446
— 26 Juin. Jean Bentivoglio défait à Casalecchio..... 447

An
1402. Bologne livrée aux Milanois ;
Jean Bentivoglio mis à mort. *p.* 448
— Jean Galeaz fait fermer tous les chemins au commerce florentin..... 449
— Détresse des Florentins..... 450
— 3 Septembre. Jean Galeaz meurt de la peste..... 451

FIN DE LA TABLE.

HISTOIRE

DES

RÉPUBLIQUES ITALIENNES

DU MOYEN ÂGE.

HISTOIRE

DES

RÉPUBLIQUES ITALIENNES

DU MOYEN ÂGE.

PAR J. C. L. SIMONDE SISMONDI,

Des Académies italienne, de Wilna, de Cagliari, des Georgofili, de Genève, etc.

TOME HUITIÈME.

A PARIS,

Chez H. NICOLLE, rue de Seine, n.° 12, hôtel de la Rochefoucault.

M. D. CCC. IX.

HISTOIRE

DES

RÉPUBLIQUES ITALIENNES

DU MOYEN ÂGE.

CHAPITRE LVII.

Considérations sur le caractère et les révolutions du quatorzième siècle.

Nous avons conduit nos lecteurs jusqu'à la fin du quatorzième siècle, et pendant cette période importante nous nous sommes fait une loi de suivre non-seulement les révolutions des peuples divers de l'Italie, dont nous avons entrepris l'histoire, mais encore la politique générale de l'Europe, et les rapports de chaque nation ultramontaine avec les Italiens. Nous demanderons ici à nos lecteurs, comme nous l'avons fait à la fin du siècle précédent, de s'arrêter quelque temps avec nous pour jeter un regard en arrière sur l'espace que nous venons de parcourir.

Ce retour sur les temps écoulés ne donnera point une satisfaction entière; de grandes actions ont été accomplies dans ce siècle; de

grands hommes se sont avancés sur la scène; de grandes vertus, de grandes révolutions, de grands crimes, et surtout un grand développement de l'esprit humain, ont occupé tour-à-tour notre attention; et cependant nous ne voyons point une seule pensée remplir et animer tous les esprits; nous ne sentons point que les révolutions des États ou les passions des hommes tendent vers un but unique, et le siècle peut-être le plus riche pour l'Italie en grands écrivains, en penseurs profonds, en hommes supérieurs, le quatorzième siècle n'a point un caractère déterminé. Ce n'est pas ainsi que se présentent à notre souvenir les hommes du douzième et du treizième siècle, avec leur énergie de liberté et leur ardent désir de pouvoir et de gloire. L'histoire de toutes les villes étoit alors presque la même; la vie de chaque homme ressembloit à la vie de son concitoyen, non point par un repos semblable, mais par une activité de même nature; tous tendoient avec force vers un même but; tous avançoient avec rapidité dans une même carrière, et la nation entière avoit un grand caractère, non pas tant parce qu'elle comptoit beaucoup de grands hommes, que parce que chaque homme, jusqu'au citoyen le plus obscur, avoit reçu de la nature un ample partage.

Dans le quatorzième siècle, les individus

se détachent davantage de la foule; ils attirent sur eux l'attention; ils la commandent par leurs hauts faits, leurs talens, ou leurs crimes; mais l'on ne voit point la nation à laquelle ils appartiennent, s'avancer dans aucune carrière; et tandis qu'eux-mêmes, comme des lumières errantes, brillent et cheminent en tous sens, les divers peuples qu'ils devroient guider, s'égarent dans les sentiers tortueux de la politique; ils avancent et reculent tour-à-tour; les uns marchent à la liberté, les autres au despotisme; l'immoralité et la religion, la superstition et la philosophie, le courage et la pusillanimité dominent tour-à-tour, et l'on ne sauroit affirmer, après la révolution de tout le siècle, si aucun progrès a été fait dans aucun sens.

Les premiers chefs-d'œuvre de la langue italienne appartiennent au quatorzième siècle; elle naquit en quelque sorte avec lui; le poème immortel du Dante date de la première année du siècle; Pétrarque et Boccace lui appartiennent en entier, et d'autres poétes aimables occupent encore, au-dessous de ceux-ci, un rang distingué (1). Cependant

(1) On cite surtout Bosone de Gubbio, Francesco de Barberino, Benuccio Salimbeni, Bindo Bonichi, Fazio des Uberti, Marco Barbato, Giovanni Barili, Sennuccio del Bene, Lancelloto Anguisola, Zenone Zenoni, et Franco Sacchetti.

l'école nouvelle perd tout-à-coup sa fécondité; la littérature italienne s'arrête; l'invention semble lui être interdite; l'imagination est étouffée par les chaînes de l'érudition; de fatigans copistes prennent la place des poétes; on ne leur voit jamais produire que des sonnets, des *canzoni*, et de froides allégories imitées des poèmes que Pétrarque a nommés ses triomphes; l'inspiration est glacée par la roideur du mètre qu'ils emploient; la pensée se refuse à entrer dans le cadre étroit où l'on veut l'assujétir; personne ne cultive la poésie épique ou dramatique, et ceux qui s'essaient dans le genre lyrique n'y apportent point d'imagination, d'enthousiasme ou de sensibilité. Les muses italiennes se taisent enfin complètement; il ne reste pas à la fin du siècle un seul beau génie, qui fasse honneur à sa langue maternelle, et cette langue, déjà épuisée et corrompue, doit sommeiller un autre siècle avant d'être employée à de nouvelles créations.

L'antiquité avoit été découverte; et, dans un saint respect pour elle, on avoit voulu lui faire occuper la place du temps présent. L'étude des langues mortes avoit tout-à-coup suspendu la vie chez cette nation, si prompte à prendre des formes nouvelles. C'étoit dans la langue des siècles passés, et en se plaçant à côté des morts, qu'on prétendoit

acquérir de la gloire; comme si l'inspiration pouvoit jamais animer une langue qui n'a point retenti jusqu'au fond du cœur dans l'intimité des rapports domestiques; une langue dans laquelle le fils n'a point entendu sa mère, ou l'amant son amante; une langue qui n'excite point d'émotion populaire, et qui ne peut point soulever ou entraîner la multitude. Des hommes d'un génie distingué apprirent à penser, à sentir, à parler, comme Cicerón, Tite-Live, ou Virgile. Ils réussirent à paroître comme des ombres dont l'antiquité étoit le corps. Mais le temps présent n'étoit que l'image d'un passé qu'on s'efforçoit de rappeler, et cette vie réfléchie, où l'on ne sentoit rien de spontané, avoit la tristesse glacée de la mort qu'elle imitoit (1).

Ce zèle d'érudition eut du moins l'avantage de faire rassembler les riches monumens de l'antiquité qu'on avoit trop négligés. L'art de fabriquer le papier, qui paroît avoir été

(1) Les plus célébres poétes latins, après Pétrarque et Zanobi da Strata, sont : Albertino Mussato, Ferreto de Vicence, Convennole de Prato, André de Mantoue, Francesco Landini, Jacopo Allegretti, et Coluccio Salutati. Parmi les prosateurs, nous rappellerons avant tout les historiens dont nous avons fait usage. A la fin du siècle on vit paroître Leonardo Bruno, dit l'Arétin, Poggio Bracciolini, et Coluccio Salutati, qui devoient l'emporter, comme écrivains latins, sur tous leurs prédécesseurs.

inventé à Fabriano, dans la Marche d'Ancone, vers la fin du siècle précédent (1), permit de multiplier les copies des manuscrits précieux; le roi Robert de Naples, le marquis d'Este, Jean Galeaz, duc de Milan, Louis de Gonzagues, Pandolfe Malatesti, et plusieurs autres souverains rassemblèrent des livres à grands frais, et accordèrent à tous les savans l'usage de leurs précieuses collections. Les particuliers imitèrent leur magnificence, et l'Italie fut bientôt le pays de l'Europe le plus riche en bibliothèques.

Le zèle exagéré et pédantesque de l'érudition ne pouvoit être avantageux à la littérature; mais il y avoit des études aux progrès desquelles cette ardeur étoit peut-être nécessaire; et les Italiens soutinrent, dans ce siècle, la gloire de leurs universités, par les doctes travaux de leurs théologiens (2), de leurs canonistes (3) et de leurs juris-

(1) *Tiraboschi Storia della letteratura.* T. V, L. I, c. 4, §. 4, p. 90.

(2) Robert de Bardi, Denys du Bourg-St.-Sépulchre, Guillaume de Crémone, Ugolino Malabranca, Bonaventura de Peraga, Luigi Marsigli, etc.

(3) Guido de Balso, Giovanni d'Andrea, Giovanni Calderini, Paolo de Liazari, Giovanni de Legnano, Pietro d'Ancarano, Lapo de Castiglionchio, Francesco Tabarella, etc.

consultes (1). Il y eut un temps où les noms de Giovanni d'Andréa, de Bartolo et de Baldo, paroissoient voués à une éternelle célébrité; mais l'érudition ne donne jamais qu'une gloire d'emprunt, une gloire passagère; le génie, et non l'immensité du savoir, peut seul garantir aux ouvrages des hommes leur triomphe sur le temps.

A la réserve du poème du Dante, des sonnets de Pétrarque et des nouvelles de Boccace, aucun ouvrage composé dans ce siècle, n'est connu de la généralité des lecteurs. C'est donc moins dans les écrits que dans les actions que nous devons chercher le caractère des hommes de cette période. Dans le cours de cette histoire nous nous sommes proposé de lier les évènemens les uns aux autres, et de les enchaîner autour d'un centre commun d'intérêt ou de mouvement. Nous nous sommes efforcés d'éviter les transitions trop brusques de l'histoire d'un peuple à celle d'un autre, et notre tâche la plus pénible a été presque toujours de découvrir le rapport, le point d'union entre des évènemens qui paroissoient tous isolés.

(1) Cino de Pistoia, le fameux Bartolo de Sasso-Ferrato, Niccolò Spinelli, Andrea Rampini d'Isernia, Baldo, Gia. Pietro Ferrari, Ricardo de Saliceto, etc.

Cependant, nous le sentons, beaucoup de confusion doit rester encore dans l'esprit du lecteur, balloté entre mille récits qui s'entrecoupent. Essayons, pour classer nos souvenirs, de suivre les révolutions du siècle, dans chacun des États dont l'Italie se composoit alors, et cherchons à voir en même-temps ce qu'ils étoient et ce qu'ils devinrent.

L'autorité impériale, relevée en Allemagne par les talens et l'énergie de Rodolphe de Hapsburg et de son fils Albert, ne s'étoit point étendue de nouveau sur l'Italie. Henri de Luxembourg entreprit, au commencement du siècle, ce que la maison d'Autriche n'avoit pas tenté; il porta ses armées victorieuses au travers de la Lombardie; il fit reconnoître au Piémont, au Milanois, à la Marche Trévisane, une autorité long-temps négligée ou bravée; il combattit avec gloire, en Toscane, la résistance non moins glorieuse de la république florentine; il ceignit, à Rome, son front de la couronne impériale, malgré le puissant adversaire qui vouloit lui défendre l'entrée de cette ville; il parut grand dans la pauvreté et le dénuement, comme au milieu des victoires; et sa mort prématurée l'empêcha peut-être seule de rattacher, par des liens durables, l'Italie à l'empire germanique.

Mais après la mort de ce prince, aucun homme digne de lui succéder ne monta de long-temps sur le trône impérial. La guerre civile entre Louis de Bavière et Frédéric d'Autriche, contribua moins encore à détruire l'autorité du monarque, que la conduite inconséquente, ingrate et avide de Louis, en Italie, après qu'il fut demeuré vainqueur. Les descendans de Henri VII, qui occupèrent ensuite le trône, semblèrent, à chaque génération, perdre quelqu'une des vertus ou des qualités de ce grand prince, pour arriver enfin à la plus méprisable nullité. Jean, son fils, roi de Bohême, n'avoit hérité que de sa bravoure chevaleresque, de son activité et de sa loyauté; tandis que l'inconstance de Jean, dans la poursuite des vastes projets qu'il formoit et qu'il oublioit ensuite, devoit renverser son autorité aussi rapidement que son activité l'avoit élevée. Charles IV, son fils, empereur, après Louis de Bavière, étoit inférieur à son père aussi bien qu'à son aïeul. Timide, égoïste, avare, deux fois il parcourut l'Italie, en marchand plutôt qu'en monarque; et, deux fois, il se soumit à des affronts dont il vendoit ensuite le pardon, là où ses ancêtres avoient moissonné des lauriers. Il mit à l'encan l'honneur de l'empire avec le sien, et il sacrifia les

anciens amis de sa famille, et la prospérité des villes qui lui avoient montré le plus de dévouement, à l'accomplissement de ses vues intéressées. Wenceslas, son fils, fit voir ensuite qu'on pouvoit descendre plus bas encore, et dégénérer d'un tel père. Peut-être cependant que sa vie oisive et crapuleuse auroit fait, en Italie, moins de tort à l'honneur de sa couronne que les voyages de Charles IV, parce qu'on l'oublioit volontiers, comme on étoit oublié de lui; mais l'impatience et la révolte de l'Allemagne réveillèrent l'attention, et Wenceslas, par sa chûte honteuse du trône impérial, donna bientôt la mesure de tout le mépris qu'il méritoit.

Ainsi l'autorité des empereurs sur l'Italie étoit nulle à la fin du quatorzième siècle, comme elle étoit nulle à son commencement. Les campagnes de Henri VII, de Louis de Bavière et de Charles IV ne leur avoient procuré aucune conquête durable, et s'il y avoit quelque différence dans la situation de l'empire à ces deux époques, elle étoit toute dans la disposition des peuples. Ils étoient plus détrompés de toutes les illusions; ils avoient plus complètement perdu leur ancien respect pour le nom du monarque; ils avoient rompu avec lui les liens d'affection ou de

parti: car, quoique les factions guelfe ou gibeline n'eussent point encore oublié leur ancienne haine, et qu'elles dussent bientôt recommencer à se combattre, elles s'étoient absolument aliénées des intérêts de l'église et de l'empire. L'on n'avoit point été surpris de ce que l'empereur Robert s'étoit allié aux Guelfes de Florence et de Padoue, pour faire la guerre aux Gibelins de Lombardie; mais la mauvaise issue de cette expédition apprit à quel point de foiblesse l'empire étoit réduit, même lorsqu'il avoit pour chef un prince sage et courageux.

La révolution d'un siècle avoit produit de bien plus grands changemens dans la puissance du pape. Boniface VIII étoit encore à la fin du treizième siècle un souverain puissant en Italie, un pontife obéi et redouté par tous les Chrétiens. Boniface IX, à la fin du quatorzième siècle, avoit perdu presque toute puissance temporelle et spirituelle. Mais cette période avoit été marquée pour l'église par une suite de calamités, et l'on a lieu d'être surpris, non de ce qu'elle étoit tombée si bas, mais de ce que de tels événemens ne lui avoient pas enlevé toute considération et toute puissance. Les outrages auxquels Boniface VIII fut exposé en 1303, et sa mort violente, sembloient présager ce que la

dignité pontificale auroit à souffrir dans cet espace de temps. Clément V, lorsqu'il renonça à sa résidence naturelle, et qu'il consentit à demeurer comme en ôtage entre les mains d'un roi qu'on accusoit d'avoir fait mourir ses deux prédécesseurs, se dépouilla en même-temps de l'autorité qu'on accordoit auparavant au père commun des Chrétiens, et de la souveraineté que les successeurs de saint Pierre avoient lentement élevée par leur politique. Tandis que le chef des fidèles s'abaissoit jusqu'à devenir l'instrument et souvent le jouet d'une cour ambitieuse et dissimulée, tandis qu'il oublioit dans la sensualité et les plaisirs les leçons de morale qu'il devoit donner aux Chrétiens, que la pompe de sa cour en voiloit la servitude, et que sa richesse en trahissoit la vénalité simoniaque, les habitans de Rome et des États de l'église secouoient l'autorité des légats et des vicaires qu'on leur envoyoit d'Avignon pour les gouverner. Les uns retournoient à la liberté, ou à une indépendance orageuse; d'autres se soumettoient à des maîtres nouveaux, mais à des maîtres guerriers et de leur choix; tous rougissoient également d'obéir à de foibles prêtres, mandataires d'un pontife qui ne méritoit plus de respect.

Les papes, après avoir causé la révolte de

leurs États, par leur séjour en France, ne renoncèrent point à leur souveraineté en Italie; au contraire, comme ils s'étoient mis avec leur cour à l'abri de tous les évènemens, comme ils ne voyoient point les souffrances des peuples qu'ils exposoient à la guerre, ils travailloient à recouvrer leur autorité perdue avec une persistance et un égoïsme qu'on ne voit point dans les autres gouvernemens. Les guerres qu'ils excitoient en Italie étoient éternelles, parce qu'ils ne pouvoient jamais être complètement vaincus, qu'ils ne prenoient jamais des mesures suffisantes pour vaincre, et qu'ils n'étoient jamais assez touchés des souffrances des peuples pour arrêter l'effusion du sang. Les autres souverains recherchent la paix après quelques défaites, soit parce qu'ils craignent pour leur résidence même, soit parce que la perte d'une partie de leurs États les prive de revenus avec lesquels ils doivent maintenir leurs armées. Mais le pape, pour faire la guerre, tiroit ses revenus de toute la chrétienté, et les défaites qu'il éprouvoit lui fournissoient des prétextes pour imposer de nouvelles décimes ou de nouvelles contributions sur le clergé. Les trésors qu'il recueilloit ainsi de toute l'Europe, étoient en partie dissipés par les prodigalités de sa cour; ses généraux, laissés sans argent, perdoient

tout-à-coup tous les avantages qu'ils avoient acquis. Lors même qu'ils auroient pu terminer la guerre, ils la rallumoient à dessein, pour que de nouveaux subsides du clergé fournissent de nouvelles occasions de s'enrichir à l'avidité des courtisans.

Ce fut Jean XXII, successeur de Clément V, qui commença ces longues guerres de l'église en Italie. Pour servir Robert, roi de Naples, dont il étoit la créature, il attaqua les Visconti en 1317, et dès-lors, jusqu'à la fin du siècle, la guerre entre l'église et les seigneurs de Milan fut à peine interrompue par de courtes trèves. Peu d'années après, le même pape se déclara l'ennemi de Louis de Bavière; et, de même que ses successeurs, il rejeta jusqu'à la mort de ce monarque tout projet de pacification et toute soumission de son adversaire.

Enfin Jean XXII entreprit une troisième guerre, non plus contre des souverains étrangers, mais contre ses propres États. Il envoya le légat Bertrand du Poïet pour dépouiller de leurs priviléges les peuples qui relevoient de l'église, courber l'indépendance des grands, et chasser de leurs seigneuries les vicaires pontificaux. Cette troisième guerre ne fut pas plus facilement terminée que les deux autres. A la fin du quatorzième siècle, le pape

combattoit encore des feudataires rebelles, et l'État de l'église n'étoit ni plus soumis ni plus indépendant que lorsque cette guerre avoit commencé, soixante et dix ans auparavant; il étoit seulement plus désert et plus pauvre.

Durant ces longues hostilités, l'église eut à deux reprises des succès brillans; elle les dut aux deux légats Bertrand du Poïet et Giles Albornoz, qui, à vingt-cinq ans de distance l'un de l'autre, recouvrèrent presque tout le patrimoine ecclésiastique. Le parti des peuples eut aussi deux périodes de gloire, l'administration de Colas de Rienzo à Rome, et la guerre de la ligue de la liberté, entreprise sous la protection des Florentins. Mais les conquêtes des légats étoient bientôt perdues par l'incapacité de leurs successeurs, ou l'avarice hors de saison de la cour; et les priviléges recouvrés par les villes étoient bientôt abandonnés par l'inconstance des peuples, ou envahis par de nouveaux usurpateurs. Ni le parti de l'église ni celui de la liberté ne savoient faire des acquisitions durables.

Cette guerre changea de nature à l'époque du grand schisme, en 1378. L'un des pontifes demeura en Italie, et se trouva entre les mains de ses sujets, dont ses prédécesseurs s'étoient toujours tenus éloignés; il fixa son séjour à portée de ses ennemis, qu'il se vit forcé

de ménager; il fut privé de la plus grande partie des revenus que ses prédécesseurs tiroient du reste de l'Europe; enfin, il fut aussi dépouillé de la considération attachée autrefois à son caractère. L'inconséquence d'Urbain VI, et les accusations portées contre lui par son rival d'Avignon, avoient rendu le pape un objet de scandale pour la chrétienté. Si, à cette époque, la ligue des villes avoit voulu faire usage de sa supériorité, l'autorité temporelle des successeurs de saint Pierre auroit été anéantie. Mais, dès que les villes cessèrent de craindre le pape, de nouveaux seigneurs, élevés parmi elles, recherchèrent son alliance, et Boniface IX régna sous la protection des Malatesti.

La révolution du quatorzième siècle ne fut pas moins funeste au royaume de Naples, la troisième monarchie de l'Italie. Sous les premiers princes de la maison d'Anjou, cette grande et riche souveraineté paroissoit devoir s'étendre sur toute la presqu'île; leurs successeurs la laissèrent s'anéantir. Elle ne mettoit plus aucun poids dans la balance politique; elle n'opposoit aucune résistance à aucun ennemi; et les plus belles provinces de l'Europe, n'étoient plus qu'une arène, où tous les ambitieux et tous les aventuriers combattoient pour se disputer les dépouilles des peuples.

Les calamités qui poursuivirent les enfans du sage roi Robert, pourroient faire révoquer en doute la prudence si souvent vantée de ce monarque. On pourroit l'accuser de la mauvaise éducation donnée à son fils le duc de Calabre et à sa petite-fille la reine Jeanne, des exemples corrupteurs dont cette dernière avoit été entourée, et de la dissolution de toute sa cour. Mais il n'est pas juste de reprocher aux rois, le malheur inévitable de leur situation. Leurs efforts pour inspirer des sentimens vertueux à leurs enfans, ne peuvent jamais contre-balancer les efforts des courtisans pour leur enseigner le vice. Ceux-ci ne s'élèvent qu'en flattant les passions de leurs maîtres; ils gagnent leur amitié en servant leurs foiblesses; et, tout pleins de cette espérance, ils veillent leurs premiers penchans pour les exciter, leurs premiers desirs pour les satisfaire. Il faut, ou une vertu bien rare dans un prince, pour résister à tant de piéges, ou des circonstances bien extraordinaires, pour qu'il n'y soit pas exposé. Robert eut dans ses enfans, le sort commun des rois: toute la maison d'Anjou dégénéra constamment depuis son premier fondateur. Charles Ier réunissoit seul, les qualités qui élèvent et affermissent les monarchies. Il étoit vaillant, actif, prompt à se déterminer; il

savoit se faire aimer des soldats et craindre des peuples; sa dureté étoit excusée par le fanatisme qui l'accompagnoit; ses cruautés envers les vaincus, effacées par sa prodigalité pour les vainqueurs; sa politique même sembloit d'accord avec ses sentimens, et plus inspirée que calculée. Son fils, Charles II, avoit plus d'humanité, de douceur, de bienveillance, mais moins de toutes les qualités par lesquelles on règne. Sa carrière militaire ne fut pas brillante, et sa valeur même étoit problématique. Robert, à son tour, étoit plus efféminé que son père et que son aïeul. Il dut presque tous ses succès, non point à son courage, mais à une prudence qui tenoit de la dissimulation. Le duc de Calabre son fils, qui mourut avant lui, étoit perdu de débauche; et sa conduite à Florence, lorsqu'il y fut appelé au commandement, décéla son incapacité. Enfin, Jeanne, qui commença par le meurtre de son mari, une longue carrière de crimes et de foiblesses, et qui devoit la terminer par une mort honteuse, étoit parvenue à ce point de dégradation qui cause la ruine des maisons royales. Elle occupoit parmi les descendans de Charles d'Anjou, la même place que Wenceslas parmi ceux de Henri VII.

Depuis la guerre du roi de Hongrie, le

royaume de Naples fut constamment livré au pillage, et les compagnies d'aventure succédèrent aux soldats demi-barbares du conquérant. Il ne restoit plus ni flotte, ni armée sous les ordres du souverain ; aucune garnison n'étoit établie dans les villes, aucune fortification n'étoit entretenue, et lorsque quelque cité se défendoit contre les agresseurs, c'étoit par ses propres forces et sans l'appui du gouvernement. Les contributions des provinces étoient presque toujours saisies par les armées étrangères ; si quelquefois elles parvenoient à Naples, la cour les dissipoit pour son luxe et ses plaisirs, en sorte que le trésor public restoit toujours vuide. Enfin, tandis que la guerre dévastoit tout le royaume, des confins de l'Abruzze au Phare de Messine, la nation perdoit tout esprit militaire, elle n'assistoit aux combats que pour y être dépouillée ; on ne l'appeloit à aucune résistance, ses maîtres ni ses ennemis n'attendoient rien d'elle ; elle ne croyoit plus avoir ni honneur à perdre, ni caractère à conserver ; elle étoit enfin résignée à la souffrance et à la honte.

C'est dans cet état que Charles III, ou de Duraz, trouva le royaume lorsqu'il en fit la conquête. Il montra bientôt les effets de l'éducation guerrière qu'il avoit reçue en

Hongrie. Ses mœurs et son caractère ne ressembloient point à ceux des maris et des amans de la reine, qui, avant lui, avoient gouverné le royaume. En peu de temps il y rétablit la paix intérieure; bientôt il l'auroit rendu redoutable au dehors, si son expédition en Hongrie et sa mort prématurée n'avoient pas arrêté ses projets. Après lui, l'anarchie recommença, et aux causes de ruine qui avoient précédé son règne, se joignirent encore la guerre civile entre les deux maisons de Duraz et d'Anjou, et la minorité des deux prétendans au trône.

Pendant la même période, de nouveaux princes avoient cherché à s'assurer sur l'Italie l'autorité que les empereurs, les papes et les rois de Naples perdoient chaque jour davantage. La maison de la Scala à Vérone, et la maison Visconti à Milan, purent toutes deux se flatter de réussir dans ce projet; toutes deux élevèrent quelque temps leurs regards jusqu'à la couronne d'Italie.

La maison de la Scala fut la première à former ces prétentions ambitieuses; elle les maintint, pendant la première moitié du siècle, et à deux reprises, sous le grand Cane et sous Mastino II, elle fit trembler l'Italie pour sa liberté.

Parmi les maisons nouvelles, qui ne possé-

doient pas de fiefs héréditaires, et qui s'étoient élevées par l'intrigue à une souveraineté qu'on nommoit encore tyrannique, la maison de la Scala étoit la plus ancienne. Dès l'an 1260, Mastino de la Scala avoit succédé au pouvoir du féroce Eccelino sur Vérone, et dès-lors cette ville obéit à sa famille jusque tout proche de la fin du quatorzième siècle. Dans le temps où l'ambition de Robert, roi de Naples, et la haine implacable de Jean XXII, suscitoient à tous les Gibelins une guerre acharnée, ce parti, laissé sans défenseurs par la rivalité entre les deux empereurs élus, choisit pour son chef Cane de la Scala, surnommé le grand. Cane fit prospérer les armes des Gibelins par son habileté et son courage; en peu d'années, il soumit à sa domination Padoue, Vicence, Trévise, et une grande partie de la Marche. Seul dans son parti, il n'éprouva point l'ingratitude de Louis de Bavière; sa richesse et sa puissance surpassoient déjà celles de tout autre seigneur italien, lorsqu'il mourut dans la force de l'âge et au milieu de ses conquêtes. Mastino II, son neveu, qui lui succéda, l'égaloit en adresse et en courage, et le surpassoit en ambition; à la force des armes il joignoit les ruses de la mauvaise foi. Les circonstances le favorisèrent. Jean de Bohême, qui avoit paru en Italie comme un libérateur des

peuples, sembla ensuite n'avoir accepté la soumission des villes, que pour qu'elles devinssent plus facilement la proie de Mastino de la Scala. Ce dernier joignit Brescia, Parme, Modène et Lucques à l'héritage de son oncle; son revenu surpassoit celui de presque tous les souverains de l'Europe, et il sembloit sur le point de mettre sur sa tête la couronne royale qu'il avoit déjà fait préparer. Le courage et l'énergie des Florentins arrêtèrent cependant ses conquêtes: ils liguèrent contre lui Venise et toute la Lombardie; ils firent révolter Padoue; ils conquirent Trévise et Brescia, et ils n'accordèrent la paix à Mastino de la Scala que lorsqu'il eut cessé d'être redoutable.

En effet, après la paix, Mastino, obligé par la révolte de Parme à vendre encore la seigneurie de Lucques, fut témoin, de son vivant, du déclin de sa maison. A sa mort, ses enfans demeurèrent sans influence sur l'Italie, et s'ils attirèrent encore l'attention de leurs compatriotes, ce fut par leurs forfaits. L'on vit les deux plus jeunes faire assassiner leur aîné, conspirer ensuite l'un contre l'autre, et le plus foible passer de longues années en prison, jusqu'à ce que son frère l'y fit assassiner, pour assurer la succession de ses propres bâtards. Les mêmes crimes se répétèrent à la géné-

ration suivante. Un frère, pour régner seul, fit massacrer son frère, et le survivant fut atteint à son tour par la punition due à cette race coupable, lorsque, dépouillé de ses États par Jean Galeaz Visconti, fugitif et accablé de misère, il mourut empoisonné.

La seconde maison qui prétendit à l'empire de l'Italie, ne se rendit pas haïssable par moins de crimes; mais elle conserva plus longtemps les talens et quelques-unes des vertus qui agrandissent ou qui maintiennent les États. L'archevêque Othon avoit le premier élevé, vers la fin du siècle précédent, la dynastie des Visconti à la souveraineté de Milan; lorsqu'il mourut en 1295, il transmit son pouvoir à son neveu Mathieu, auquel les Italiens donnèrent le nom de grand. Ce seigneur fut un des champions les plus résolus du parti gibelin en Italie, et des plus redoutables adversaires des papes. Il éprouva l'infidélité de la fortune au commencement du siècle, et son fils Galeaz, qui lui succéda, fut, vingt ans plus tard, victime de l'ingratitude de Louis de Bavière. Mais les malheurs des Visconti leur apprirent à trouver plus de ressources en eux-mêmes; Azzo Visconti, fils de Galeaz, élevé comme lui à l'école de l'adversité, manifesta plus de vertus qu'aucun autre prince de sa race. Il retira la seigneurie de Milan, des mains du

même empereur qui l'avoit enlevée à son père; il y réunit celle d'un grand nombre d'autres villes qui, jusqu'alors, avoient obéi à des seigneurs particuliers, et il affermit sa domination en lui donnant pour base l'amour des peuples. Le règne d'Azzo fut vraiment glorieux, puisque ce prince réunit les vertus aux talens, et qu'il ne démentit point sa modération au milieu de ses conquêtes.

Azzo fut enlevé, par une mort inattendue, au milieu de sa carrière; ses deux oncles Luchino et Jean, qui lui succédèrent, ne méritoient point, comme lui, l'amour de leurs sujets, mais ils réunissoient la même valeur aux mêmes talens. Cette dynastie eut l'avantage presque inoui d'avoir successivement six chefs également distingués. Tous les six avoient tour-à-tour lutté contre une fortune contraire, et l'archevêque Jean Visconti, qui mourut le dernier, en 1354, avoit appris, comme ses devanciers, à connoître les hommes, lorsqu'il étoit persécuté et exilé. Il soumit à son pouvoir Gênes, Bologne, et presque toute la Lombardie; il tenta d'envahir la Toscane et l'État de l'église, et peut-être fut-il plus près qu'aucun autre prince du quatorzième siècle, de s'assurer la souveraineté sur toute l'Italie. Cependant il excita la défiance de ses voisins, par sa dissimulation et sa

perfidie, plus que par ses conquêtes; et les vices par lesquels il croyoit vaincre, arrêtèrent ses victoires et mirent obstacle à sa grandeur.

L'archevêque Jean Visconti fut le dernier des princes de cette famille qui eut quelque magnanimité dans le caractère; mais la passion des conquêtes, le désir insatiable de dominations nouvelles demeurèrent à ses successeurs, quoiqu'ils n'héritassent point aussi des qualités plus brillantes de son caractère. La maison Visconti, jusqu'à son dernier rejeton, ne renonça point aux projets que ses premiers chefs avoient formés, pour asservir l'Italie; elle employa désormais les arts de la foiblesse au lieu de ceux de la force, la perfidie et l'intrigue de préférence aux armes; mais elle tendit constamment au même but.

Bernabos, Galeaz son frère, et Jean Galeaz, fils du dernier, qui leur succéda, étoient des hommes timides autant qu'ambitieux; leur cruauté, leur avarice et leurs exactions, les rendirent odieux à leurs sujets; ils causèrent la ruine des provinces qui leur étoient soumises, par les guerres continuelles qu'ils entretinrent; le commerce fut détruit, les manufactures abandonnées, l'agriculture elle-même fut négligée, et plusieurs

de ces fertiles campagnes de la Lombardie, qui promettent au travail de si riches récompenses, demeurèrent désertes. Les dévastations des gens de guerre, et le poids des impositions étouffèrent toute industrie. Cependant Bernabos et Jean Galeaz, si mauvais économes de la fortune de leurs peuples, savoient maintenir l'ordre dans l'administration de leurs propres finances, et ce fut la cause principale de leurs succès. Ils disposèrent en tout temps d'un plus ample revenu qu'aucun de leurs adversaires, et ils l'employèrent, d'une main libérale, à récompenser leurs serviteurs fidèles, à maintenir le dévouement des petits États qui s'étoient attachés à eux, enfin à se procurer des partisans ou des traîtres dans les conseils de leurs voisins ou de leurs ennemis. Tandis qu'ils ne ménageoient point leurs trésors pour atteindre les vues de leur politique, ils n'avoient garde de les dissiper par une prodigalité insensée; aussi se trouvoient-ils prêts au combat lorsque leurs adversaires avoient déjà épuisé toutes leurs forces, et se sentoient-ils presque assurés de vaincre toutes les fois qu'ils gagnoient du temps.

Tant que Galeaz avoit vécu, et qu'il avoit partagé avec son frère Bernabos l'administration des affaires, ses vices particuliers

avoient mis obstacle au progrès des armes du seigneur de Milan, car il étoit étranger à la sage économie de son frère et de son fils; l'amour de la pompe et d'une grandeur apparente, détruisoit ses forces réelles; il dépensa des sommes prodigieuses pour élever des bâtimens somptueux; il en prodigua de plus grandes encore pour allier sa famille, par d'illustres mariages, aux monarques de l'Europe. Mais lorsque Jean Galeaz, son fils, après avoir réuni ses États à ceux de Bernabos, eut rétabli l'ordre dans les finances, il étendit dans tous les sens les limites de sa domination, et il auroit infailliblement asservi toute l'Italie qui n'avoit plus de forces pour lui résister, si une mort inattendue n'avoit tout-à-coup arrêté sa carrière.

Telles furent, dans le quatorzième siècle, les principales révolutions de la Lombardie; elles ne purent s'accomplir que par la ruine d'une foule de petits princes ou de tyrans, qui, au commencement de cette période, régnoient dans chacune des villes. On avoit vu successivement les Ponzini et les Cavalcabò, privés de la souveraineté de Crémone; les Tornielli, de Novare; les Fisiraga, de Lodi; les Brusati et les Maggi, de Brescia; les Langusco et les Beccaria, de Pavie; les Scoti et les Landi, de Plaisance; les

Pelavicini, de San-Donnino; les Correggi et les Rossi, de Parme, et il ne restoit plus d'autres seigneurs indépendans que les comtes de Savoie et les marquis de Montferrat, au couchant des États de Visconti; et au levant, les Gonzagues, successeurs à Mantoue des Bonaccorsi, les marquis d'Este de Ferrare, et les Carrare de Padoue.

Les États du pape, non moins fertiles en tyrans que la Lombardie, avoient vu, pendant la même période, s'élever et se renverser plusieurs maisons souveraines. Celle de Pollenta, à Ravenne, avoit échappé seule aux révolutions générales; elle y régnoit depuis long-temps sans mérite et sans gloire, oubliée par l'histoire comme par les conquérans, qui ne l'attaquèrent point. Telle n'étoit pas la destinée des Malatesti, seigneurs de Rimini; la renommée de leur petit État ne se proportionnoit ni à son étendue, ni à sa population, ni à sa richesse, mais au nombre de grands capitaines qui sortirent d'une seule famille, et qui couvrirent de gloire le nom de Malatesti. Ils n'échappèrent pas, il est vrai, à la contagion de la fausseté et de la perfidie, vices accoutumés des petits tyrans, dont la voix publique accusoit particulièrement les Romagnols. Mais s'ils ressemblèrent quelquefois aux autres seigneurs, ils possédèrent

aussi des vertus qui n'étoient qu'à eux; ils élevèrent leur réputation au-dessus de tous les princes de leur pays, et ils se préparèrent ainsi à être, dans la période suivante, les protecteurs des sciences et des arts.

Après avoir récapitulé les révolutions des maisons des princes pendant le quatorzième siècle, voyons de même quel fut le sort des républiques. Venise, la plus ancienne et la plus illustre, avoit donné une forme nouvelle à son gouvernement. Tous les droits du peuple avoient été transférés à un conseil d'abord représentatif et bientôt ensuite héréditaire. La noblesse, seule souveraine de l'État, avoit écarté le peuple avec défiance de toute part aux affaires publiques; et, non moins jalouse du chef de la nation, à chaque élection du doge elle avoit apporté de nouvelles limitations à l'autorité ducale. Une aristocratie rigoureuse administroit la république avec les vertus des grands princes plutôt qu'avec celles des peuples libres. Une persistance immuable dans ses projets, une fermeté que les plus grands revers ne pouvoient abattre, une sage économie au milieu de grandes richesses, un secret impénétrable, et une politique que les passions n'égaroient jamais, étoient les qualités distinctives du sénat de Venise. Mais on ne trouvoit point chez lui les mouvemens

généreux des peuples libres, la juste indignation contre la fausseté, la clémence pour un ennemi vaincu, le sacrifice de ses propres avantages à l'espoir, quelquefois au rêve d'un bien général. La république de Venise, entourée de tyrans, luttoit contr'eux avec leurs propres armes.

Venise ne prit aucune part aux guerres excitées par Henri VII et par Louis de Bavière. Elle ne commença à s'intéresser au continent de l'Italie que lorsque Mastino de la Scala étendit ses frontières jusqu'aux lagunes, et poussa plus loin encore ses prétentions. La république s'allia aux Florentins, pour humilier ce seigneur, mais aussitôt qu'elle eut conquis Trévise, rétabli les Carrare à Padoue et écarté la Scala de ses frontières, elle conclut la paix avec celui-ci, sans procurer aux Florentins un juste dédommagement.

Malgré cette première guerre continentale, et l'acquisition de Trévise, les Vénitiens ne prenoient encore qu'un foible intérêt à la contrée que, des clochers de Saint-Marc, ils avoient sans cesse sous les yeux. La mer étoit leur élément, et c'étoit au-delà de ses limites qu'ils alloient chercher des alliés et des ennemis. Le commerce de la Tartarie alluma, au milieu du siècle, la guerre entr'eux et les

Génois; c'étoit déjà la troisième qu'ils soutenoient contre cette nation rivale; ils y engagèrent les Grecs et les Aragonois, et des flots de sang furent versés par les deux peuples sur les côtes de la Grèce et sur celles de la Sardaigne; mais la supériorité parut demeurer aux Génois. Une guerre continentale suivit immédiatement cette guerre maritime, et fut moins heureuse encore : toute la Dalmatie fut enlevée par les Hongrois aux Vénitiens.

La république sembloit avoir relevé ses forces par vingt années d'une paix presque constante, lorsqu'une révolution dans l'empire grec alluma une quatrième guerre maritime avec les Génois. Les forces de Venise s'épuisèrent autour des murs de Chiozza, et la paix de Turin enleva à la république tout ce qu'elle possédoit sur le continent de l'Italie. Mais Louis de Hongrie, dont elle avoit éprouvé la puissance, mourut, et dès-lors elle trouva le loisir de se relever; elle se vengea des alliés de ce monarque, en secondant l'ambition de Jean Galeaz, au lieu d'y mettre obstacle; elle recouvra par son aide le territoire de Trévise, et elle attendit de l'esprit public et du courage des Florentins les sacrifices qu'elle-même auroit dû faire.

Venise parut alors se départir de sa sagesse

accoutumée; mais son bonheur la servit mieux contre Jean Galeaz que n'auroit fait sa prudence. Ce dangereux voisin mourut au moment où il n'étoit plus temps peut-être de le combattre, et les Vénitiens se trouvèrent, au commencement du siècle suivant, d'autant plus puissans contre ses héritiers, qu'ils n'avoient point dissipé leurs forces contre lui-même.

La rivale éternelle de Venise, la république de Gênes, étoit animée par un tout autre esprit, et éprouvoit une fortune toute contraire. Les nobles de cet État, non moins ambitieux que ceux de Venise, ne s'étoient cependant point proposé d'établir une aristocratie régulière dans leur patrie, mais plutôt d'exercer sur elle une influence oligarchique. Leurs châteaux-forts, leurs vassaux, leurs nombreux cliens, leur inspiroient le sentiment de leurs forces et le désir de l'indépendance. Ils avoient trop d'importance par eux-mêmes pour vouloir être confondus dans un sénat où tous les individus disparoissoient. Leur ambition n'étoit pas la seule passion qui troublât la république, leurs jalousies et leurs haines privées allumoient chaque jour de nouvelles guerres civiles. Dans la bourgeoisie, des hommes d'un caractère semblable s'élevoient pour être leurs rivaux. Le gouvernement, au milieu de leurs animosités et de leurs

combats, ne pouvoit acquérir aucune stabilité; on le voyoit changer chaque jour de parti, de forme et de plan de conduite. Les révolutions les plus violentes et les plus inattendues enlevoient à la république le crédit qu'elle auroit pu acquérir sur le reste de l'Italie. La nation consumoit contre elle-même toutes ses ressources. Sa population et ses richesses étoient détruites par la guerre civile; les palais de la capitale étoient réduits en cendres, les campagnes dévastées, le commerce entravé ou détruit. Mais ce peuple, qui sembloit acharné à sa propre ruine, étoit encore bien redoutable lorsqu'il tournoit ses forces au dehors, et la valeur impétueuse des Génois remportoit l'avantage dans chaque lutte sur la politique des Vénitiens.

Au commencement du quatorzième siècle, une violente guerre civile avoit été appaisée à Gênes par l'arrivée de Henri VII; et, pour la première fois, la république s'étoit soumise volontairement à un souverain étranger. Après la mort de Henri VII, un parti contraire à celui qui l'avoit appelé, donna Gênes à Robert, roi de Naples, et une nouvelle guerre civile, une guerre qui auroit suffi pour ruiner le plus puissant empire, fut la suite de ce changement. Gênes, au milieu de ces orages, recouvra

son indépendance ; mais, en 1339, une nouvelle querelle succéda aux anciennes, le peuple chassa les nobles qu'il accusoit des troubles précédens ; il se donna un chef avec le titre de doge ; et, sous sa conduite, il manifesta une nouvelle vigueur.

Un commerce florissant répara bientôt les désastres de la guerre civile. Les Génois firent respecter le nom latin sur la mer Noire ; ils assurèrent contre les Grecs l'indépendance de leur colonie de Péra ; ils humilièrent les Vénitiens et les Catalans dans leur troisième guerre maritime. Mais, au milieu même de cette guerre, ils se laissèrent décourager par un revers, dont ils surent bientôt cependant se relever par eux-mêmes ; ils sacrifièrent une troisième fois leur indépendance, et ils se soumirent volontairement à l'archevêque Jean Visconti, le plus puissant seigneur de l'Italie.

Leur soumission n'avoit pas été sans réserve, et les neveux de l'archevêque, ses successeurs, donnèrent aux Génois, en violant ce contrat, occasion de l'anéantir. Ceux-ci jouirent quelque temps, avec modération, de la liberté qu'ils avoient recouvrée ; ils illustrèrent leur repos domestique par une guerre glorieuse en Chypre ; mais bientôt, entraînés dans la guerre de Chiozza, ils n'y

éprouvèrent d'autres revers que ceux qui furent la conséquence de leurs succès mêmes et de leur imprudente hardiesse. Après la paix avec les Vénitiens, les factions s'attaquèrent avec un nouvel acharnement : les rivalités entre des hommes du peuple avoient succédé à celles entre les grands, des guerres sanglantes et ruineuses se rallumèrent, des révolutions rapides détruisirent la force du gouvernement, et le peuple, épuisé de fatigues, appela pour la quatrième fois un maître étranger; il se donna volontairement à la France.

Florence, non moins puissante que Venise ou que Gênes, remplit un rôle plus important encore dans l'histoire de l'Italie, parce que cette république continentale étoit attachée par tous ses intérêts à la contrée au milieu de laquelle elle étoit située, tandis que les deux républiques maritimes portoient presque toujours au-delà des mers toute leur attention et toutes leurs forces. La politique entière de l'Italie étoit agitée dans les conseils de Florence ; et ce peuple, si zélé pour la liberté, maintenoit avec la sienne celle de la nation dont il faisoit partie. Il sembloit seul avoir conçu l'importance de l'équilibre politique, et avoir calculé les dangers d'une monarchie universelle.

Florence, pendant tout le quatorzième siècle, eut un gouvernement vraiment démocratique ; non que le peuple eût tous les pouvoirs entre ses mains, ou pût à sa volonté changer la constitution ; mais, parce qu'il influoit sur l'administration autant qu'il est possible, plus peut-être qu'il n'est convenable de le permettre. La plus grande partie des citoyens de tous les ordres étoit appelée tour à tour aux premières places ; les conseils nombreux, et composés d'une manière populaire, représentoient toujours le vœu de la nation ; et s'il y avoit dans le peuple un parti contraire au gouvernement, c'est que, dans toute délibération libre, il doit y avoir une minorité, et que la nation entière délibéroit comme un conseil-d'état sur les affaires publiques.

Les historiens florentins, nos guides les plus assurés dans l'histoire d'Italie, nous ont tellement initiés dans tous les détails de l'administration et de la politique de cette république ; ils nous ont si bien fait connoître toutes les passions du peuple et tous les sentimens des individus, que, dans le cours d'un siècle, nous avons dû voir plusieurs fois les tentatives coupables de quelques citoyens, ou les fautes des chefs de la nation. Mais, en jetant à présent un coup-d'œil sur tout

le siècle, et en rassemblant nos souvenirs, nous trouverons sans doute la conduite des Florentins juste, noble et généreuse, pendant le cours de cette période, plus que celle d'aucun autre Etat, et nous conviendrons que le peuple le plus libre de l'Italie étoit, à tout prendre, le peuple le plus sagement gouverné.

Avec le commencement du quatorzième siècle, la querelle malheureuse des Blancs et des Noirs éclata dans Florence, et l'exil des Blancs fit une blessure profonde à la république. Cependant, lorsque Henri VII entra en Toscane, Florence seule ne se laissa point intimider par l'autorité impériale; elle forma une ligue guelfe contre le monarque allemand; elle lui suscita des ennemis en Lombardie et à Rome; elle défia sa puissance lorsqu'il étoit campé à ses portes; et, si l'Italie ne fut pas réduite de nouveau au rang d'une province de l'empire germanique, si elle ne fut pas privée de sa liberté et soumise à un maître étranger, Florence seule eut la gloire de l'avoir empêché.

Deux ans après la mort de Henri VII, toutes les forces des Florentins et de leurs alliés furent défaites, à Montecatini, par un général gibelin; mais cette grande déroute, loin de les réduire à une paix honteuse, fit

trembler leurs ennemis des efforts qu'ils feroient pour se venger.

Le plus redoutable adversaire de la république, Castruccio, attaqua ensuite Florence; ses soldats qu'il avoit formés, reconnoissoient en lui le plus grand général de leur siècle, ils marchoient avec lui de victoire en victoire. Pendant un règne de dix ans, Castruccio, secondé par les Visconti et par Louis de Bavière, exposa Florence à de grands dangers, et lui causa de grandes pertes. Mais la fortune des monarchies tient à la vie d'un homme, et celle des républiques ne meurt point. Castruccio mourut, et les conquêtes qu'il avoit faites passèrent au pouvoir des Florentins.

Tandis que l'Italie étoit déchirée par des factions et des guerres civiles, deux hommes qui s'annonçoient comme pacificateurs, firent une fortune rapide. Le légat Bertrand de Poïet, et Jean, roi de Bohême, réunirent les Guelfes et les Gibelins, les partisans de l'empire et ceux de l'église, et ils fondèrent une domination nouvelle, qui sembloit devoir s'étendre sur toute l'Italie. Les Florentins seuls ne furent point dupes des promesses et des négociations intéressées de ces deux hommes; ils dévoilèrent leurs projets secrets; ils appelèrent aux armes les Etats menacés; ils

se liguèrent avec les princes gibelins, leurs ennemis héréditaires, oubliant une antique haine pour un intérêt présent et public, et ils renversèrent la nouvelle seigneurie que peu d'années avoient vu élever.

Mastino de la Scala s'étoit enrichi des dépouilles du roi Jean; mais l'ingratitude de ce seigneur força les Florentins à l'attaquer à son tour; ils formèrent contre lui une nouvelle ligue; ils le dépouillèrent d'une partie de ses États, et ils chargèrent la dynastie guelfe de Carrare, à laquelle ils rendirent Padoue, de veiller avec des yeux jaloux sur l'ambition du seigneur de Vérone.

Mastino se vengea des Florentins lorsqu'il leur offrit de leur vendre Lucques. La guerre dans laquelle il les engagea avec les Pisans, pour la possession de cette ville, la défaite de leurs troupes, et la perte de Lucques, dont ils avoient déjà payé le prix, furent les moindres désastres de cette guerre; elle précipita les Florentins sous la tyrannie du duc d'Athènes. Auparavant ils avoient quelquefois donné un chef et un protecteur à leur république, avec le titre de seigneur; mais c'étoit la première fois qu'ils la soumettoient à un maître. Du moins ils ne lui obéirent pas longtemps : une tyrannie de onze mois suffit à lasser la patience de tout le peuple, et à

réunir tous les ordres de l'État contre le tyran. Il fut renversé dès que la nation fut unanime dans sa résistance.

Affoiblie par le gouvernement du duc, sous lequel elle perdit toutes ses conquêtes; affoiblie plus encore par la famine pendant laquelle elle fit éclater sa générosité, et par l'épouvantable peste de 1348, la république mit cependant la première des bornes à l'ambition des Visconti. Toutes les forces de l'archevêque, seigneur de Milan, vinrent, en 1351, se briser devant Scarperia.

Dans les années qui suivirent, Florence conclut, avec l'empereur Charles IV, un traité honorable autant qu'avantageux. Seule entre les États d'Italie, elle eut le courage de refuser tout accommodement avec la grande compagnie des soldats aventuriers; et par deux fois elle la fit fuir loin de son territoire. Sans ports et sans marine, elle assura la liberté des mers, et fit respecter le pavillon qu'emprunteient ses marchands; elle soutint enfin contre Pise, au milieu des horreurs de la peste, une guerre glorieuse, et elle la termina en dictant les conditions d'une paix juste autant qu'honorable.

Une odieuse entreprise des légats de l'église contre Florence, jeta cette république dans un parti opposé à ses anciennes alliances. En

avoit à punir les lieutenans du pape d'un acte de la plus noire ingratitude, de la perfidie la plus révoltante; elle le fit avec une grandeur digne d'elle, en embrassant la cause de tous les peuples que les mêmes hommes avoient trahis ou opprimés. Elle proclama la liberté des villes qui relevoient de l'église, et en peu de mois elle renversa la puissance de ceux qui l'avoient offensée, et rendit à trente peuples divers une liberté égale à celle dont elle-même jouissoit.

A l'issue de cette guerre, une conjuration jeta, pour quelque temps, le gouvernement entre les mains de la populace, et suspendit aussi long-temps sa vigueur et son énergie; mais il se releva bientôt de cet assoupissement, et, seul en Italie, il eut la force et le courage d'entrer en lutte avec Jean Galeaz Visconti, et de mettre, par un combat obstiné, des bornes à son ambition.

Pendant un siècle fertile en révolutions, pendant un siècle où l'ambition, déchaînée dans les autres États, employoit sans scrupule les artifices de la bassesse et de la fraude pour s'agrandir, telle fut la conduite toujours franche, toujours juste, toujours courageuse, et cependant aussi toujours sage et prudente, d'une république où la première magistrature ne duroit que deux mois, et où mille citoyens

délibéroient sans cesse sur les affaires publiques. La gloire nationale est vraiment la propriété d'un peuple, lorsqu'elle est, comme à Florence, le fruit des vertus de tous, plutôt que la récompense de l'habileté du gouvernement; et cette nation peut être, à bon droit, orgueilleuse de sa conduite, lorsque, changeant sans cesse de chefs, elle demeure cependant toujours ferme et inébranlable dans une carrière toujours glorieuse.

La république de Florence trouva une alliée fidèle dans celle de Bologne, aussi long-temps que celle-ci sut se maintenir indépendante; mais les Bolonois étoient moins attachés que les Florentins à leur liberté, ou ils eurent moins de bonheur en la défendant. Des factions plus violentes les affoiblissoient, et leurs chefs manifestoient des vues plus personnelles dans l'usage de la victoire, une vengeance plus implacable dans le traitement des vaincus.

Les avantages remportés par les Gibelins sur les Guelfes, pendant que Castruccio et Azzo Visconti commandoient les premiers, déterminèrent les Bolonois, en 1327, à se mettre sous la protection de Bertrand de Pöiet, légat du pape, de même que les Florentins avoient imploré celle du duc de Calabre. Mais la tyrannie du légat dura sept ans, et elle eut le temps d'introduire la

corruption dans toutes les parties de la république. En vain les Florentins aidèrent Bologne à secouer le joug, ils ne purent lui rendre l'esprit fier et indépendant qui l'auroit maintenue libre.

Cette république, énervée par un maître étranger, n'eut plus de moyens pour se défendre contre l'ambition d'un de ses citoyens, que ses immenses richesses rendoient dangereux. En 1337, elle se soumit à la souveraineté de Taddéo des Pepoli, et les fils de celui-ci la vendirent, en 1350, à l'archevêque de Milan. Un tyran plus cruel, Jean Visconti d'Oleggio, lui succéda en 1355. En vain les Florentins tentèrent, à plusieurs reprises, d'opérer la délivrance de leurs frères, les Bolonois n'avoient plus assez de courage pour les seconder; leur plus haute ambition étoit de passer sous la domination de l'église; ils y retournèrent en effet, mais après avoir perdu leur population, leurs richesses, et, ce qui étoit plus irréparable, leur ancien caractère. Ils furent des derniers à s'unir aux Florentins, dans la révolte générale des États de l'église, et des premiers à conclure une paix particulière. Le schisme seul leur rendit une liberté que, par eux-mêmes, ils n'avoient pas capables de recouvrer; ils rentrèrent ainsi dans l'alliance des Florentins;

ils les secondèrent contre Jean Galeaz, mais à la fin du siècle ils succombèrent encore une fois aux intrigues et à l'ambition d'un de leurs concitoyens, et la tyrannie de Jean Bentivoglio ouvrit les voies au duc de Milan, pour s'emparer aussi de leur ville.

Dans le siècle précédent, Lucques avoit été la constante alliée de Florence; mais durant le quatorzième siècle, cette ville, engagée dans une faction ennemie, paya quelques années de gloire par de longs malheurs. Jusqu'en 1314 les Lucquois étoient demeurés fidèles au parti guelfe et à leurs anciens alliés. Castruccio, rappelé cette année par ses concitoyens, ouvrit les portes de sa patrie à Uguccione, chef des Gibelins, auquel il succéda lui-même, au bout de deux ans. Elevé au pouvoir suprême par la confiance méritée de son parti, il créa la gloire des armes lucquoises, gloire qui ne lui survécut pas. Il étendit ses conquêtes au-delà de Sarzane, dans la rivière de Levant; il soumit Pistoia, Volterra et Pise; il parcourut tout le territoire florentin, où personne n'osoit lui opposer de résistance. Louis de Bavière, qui reconnoissoit en lui le plus valeureux champion de l'empire, le créa sénateur de Rome, et voulut, à son couronnement, se faire ceindre par lui l'épée impériale. En

retour, il érigea ses États en duché, distinction que les empereurs n'avoient encore accordée à aucun autre. Mais toute cette grandeur, toute cette gloire, s'évanouirent en un instant à la mort de Castruccio. Ses fils furent dépouillés et envoyés en exil, toutes les villes qu'il avoit soumises passèrent au pouvoir de ses ennemis, et Lucques elle-même, vendue et revendue par les Allemands, resta soumise tour-à-tour à Gherardino Spinola, à Jean de Bohême, à Mastino de la Scala, aux Florentins et aux Pisans. Après cinquante-cinq ans de servitude, les Lucquois en 1369, rachetèrent enfin leur liberté, de l'empereur Charles IV. Pendant le reste du siècle, ils travaillèrent en silence à réparer les maux qu'ils avoient soufferts. Trop foibles et trop pauvres pour avoir désormais une grande influence sur la ligue guelfe, à laquelle ils s'étoient attachés de nouveau, ils n'ont attiré notre attention que lorsque, succombant à la peste qui désoloit leur ville, ils eurent le malheur, la dernière année du siècle, d'être asservis par un usurpateur sans talens.

Tandis que, dans le treizième siècle, Sienne avoit été l'émule de Florence; qu'elle avoit ouvert un refuge aux émigrés gibelins, et qu'elle les avoit ensuite rétablis en triomphe dans leur patrie, cette même république fut,

dans le quatorzième, presque constamment fidèle au parti guelfe, et presque toujours alliée des Florentins. Mais les Siennois, pendant toute cette période, eurent peu d'influence sur le reste de l'Italie; s'ils ont fixé quelquefois notre attention, c'est par les passions politiques qui les agitèrent, et qui prirent, dans leur ville, un caractère particulier. Chacun des partis sembloit avoir, à Sienne, une tendance plus marquée vers l'oligarchie, une jalousie plus injuste contre tous les autres ordres de citoyens. L'oligarchie mercantile, qui parvint la première au gouvernement, de 1283 à 1355, inspira peut-être ce caractère à la nation, par les efforts mêmes qu'elle fit pour exclure le peuple de tout pouvoir. L'ordre des neuf fut traité injustement après son expulsion, parce qu'il avoit traité injustement tous les autres ordres. Les douze, qui lui succédèrent, les réformateurs, et l'ordre du peuple qui n'étoit non plus qu'une faction, voulurent chacun gouverner seuls. Cependant la république étoit devenue le patrimoine des dernières classes de la société; les vices de la populace, son emportement, sa crédulité, son indifférence aux lois de l'honneur, se communiquèrent au gouvernement; il se détacha, par ses propres fautes, de tous ses alliés naturels; et, se confiant plutôt à un

tyran qu'à un peuple libre, il tomba, vers la fin du siècle, dans les piéges que lui tendoit le duc de Milan.

La liberté de Pérouse succomba dans le même temps aux mêmes artifices et de la même manière que celle de Sienne. Avant le milieu du quatorzième siècle, cette ville s'étoit élevée obscurément à l'opulence, au sein de la liberté. Son alliance avec Florence lui fit occuper quelque temps un rang distingué parmi les villes guelfes d'Italie, qui s'unissoient pour la défense de la liberté. Mais une certaine férocité que les Pérousins manifestèrent dans leurs factions, épuisa bientôt, par des torrens de sang, les forces de la république. Un nouveau Catilina conspira non contre la liberté, mais contre l'existence de sa patrie : après lui, d'autres factieux cherchèrent dans les guerres civiles, moins le pouvoir que la vengeance. Les Pérousins furent détachés violemment de l'alliance des Florentins, et bientôt après, accablés par la fatigue qui suivoit leur fureur, ils se soumirent volontairement à Jean Galeaz.

Toutes ces républiques toscanes avoient embrassé le parti guelfe, et c'est à lui qu'elles avoient dû long-temps le maintien de leur liberté. Mais le quatorzième siècle fut témoin de la longue décadence et de la chûte d'une

autre république, attachée au parti gibelin dès les temps les plus reculés, et qui, la première, avoit fait connoître aux Toscans la liberté et la gloire. La république de Pise n'avoit pas varié dans ce parti; les chefs de ses différentes factions le suivoient avec plus ou moins d'acharnement, mais le peuple étoit toujours fidèle aux mêmes principes. Cette constance devoit entretenir entre Pise et Florence une constante opposition, et la haine de ces deux peuples, qui eut une si grande influence sur le sort des Pisans, et qui causa leur ruine, peu d'années après la fin du quatorzième siècle, n'est pas encore éteinte de nos jours.

La grande défaite de la Meloria, et les lois dictées par les Génois aux Pisans, avoient éloigné ceux-ci de la mer vers la fin du siècle précédent. Avec l'anéantissement de la marine guerrière, le commerce avoit perdu de son activité, les colonies lointaines avoient été abandonnées, et les côtes elles-mêmes, autrefois peuplées de matelots, demeuroient désertes, depuis que les galères de la république ne les défendoient plus. Mais les Pisans avoient bientôt recherché une autre gloire, pour succéder à celle de leurs conquêtes d'outre-mer. Ils s'efforcèrent de compenser, par des acquisitions en terre

ferme, les pertes qu'ils avoient faites sur d'autres rivages, et leur bravoure, qui se soutint avec éclat, lorsque les autres peuples d'Italie avoient presque abandonné l'usage des armes, justifia leurs prétentions à cette gloire nouvelle.

Pise étoit donc la plus militaire des républiques de Toscane. Il en résulta que, plus qu'aucune autre, elle eut besoin de mettre les forces de l'Etat sous les ordres d'un seul homme. Son gouvernement eut presque toujours un chef, et ce chef fut presque toujours un grand capitaine. Mais, si l'ambition de celui-ci tendoit au pouvoir absolu, elle ne fut jamais entièrement satisfaite, et la nation, toujours vigilante sur ses droits, se livra à moins de factions en présence du magistrat suprême qui pouvoit se proposer de les écraser toutes.

Le comte Fazio de Donoratico étoit capitaine du peuple et chef de la république de Pise, lorsque Henri VII entra en Italie. Le dévouement des Pisans au parti impérial, les détermina à rompre la paix que les victoires de Guido de Montefeltro leur avoient procurée en 1293; ils bravèrent les forces de tous les Guelfes de Toscane conjurés contre eux; ils les occupèrent seuls, tandis

que Henri VII alloit chercher à Rome la couronne impériale ; ils versèrent joyeusement leur sang, ils prodiguèrent leurs trésors pour servir ce monarque, dont le cœur généreux ne put payer tant de dévouement que par une reconnoissance inefficace. Henri mourut lorsque Pise fondoit sur lui ses plus hautes espérances ; tous ses ennemis qu'il avoit fait trembler, se réunirent contre la république, aucun de ses alliés n'osa embrasser la défense d'une ville qui s'offroit elle-même pour récompense à ses libérateurs. Les Pisans, laissés à leurs propres forces, vainquirent, sous le commandement d'Uguccione de Faggiuola, l'armée des Guelfes de toute l'Italie, deux fois plus nombreuse que la leur : ils surent cependant écarter le général auquel ils devoient leurs succès, lorsqu'ils virent qu'il abusoit de ses pouvoirs pour parvenir à la tyrannie ; et ils terminèrent une guerre brillante par une paix équitable.

Une colonie puissante restoit encore aux Pisans au-delà des mers ; la Sardaigne étoit feudataire de la république, lorsqu'en une nuit, le 11 avril 1323, tous les Pisans furent massacrés dans la plus grande partie de la Sardaigne, par la perfidie du juge d'Arborée

et d'Oristagni, et cette portion de l'île fut livrée aux Aragonois. Malgré les forces infiniment supérieures du monarque ennemi, malgré l'abandon dans lequel les Pisans étoient restés, ils opposèrent une vigoureuse résistance à l'invasion. Manfred de la Ghérardesca, qui les commandoit, fit perdre quinze mille hommes à l'Aragonois, dans une suite de combats; il trouva enfin lui-même une mort glorieuse sur le champ de bataille; la Sardaigne fut perdue pour la république, et avec elle les derniers restes de sa puissance maritime furent anéantis.

A peine cette guerre étoit-elle terminée, que l'ambition démesurée de Castruccio, et la perfidie de Louis de Bavière, en suscitèrent une nouvelle aux Pisans, de la part du monarque et du parti dont ils avoient mérité la reconnoissance par mille sacrifices. Les Pisans furent assiégés par Louis de Bavière; après avoir traité avec lui, leur capitulation fut violée; et, pendant deux ans, ils demeurèrent soumis à son pouvoir.

Cependant douze ans de paix rétablirent les forces des Pisans; et, lorsqu'ils apprirent que Mastino de la Scala mettoit la ville de Lucques à l'enchère, ils résolurent d'acquérir par les armes une cité qu'ils n'étoient pas

assez riches pour acheter. Ils assiégèrent les Florentins dans la forteresse dont ceux-ci venoient de payer le prix; ils les en chassèrent et se firent bientôt assurer leur conquête par un traité avec le duc d'Athènes, alors seigneur de Florence.

La république de Pise, devenue plus puissante par l'acquisition de Lucques, s'appliqua à réparer les pertes que les guerres précédentes et la peste lui avoient occasionnées. Ce dernier fléau ayant presque détruit la famille Ghérardesca, qui, long-temps, avoit occupé le premier rang dans l'État, une autre famille, enrichie par le commerce, se plaça au timon des affaires. Les Gambacorti, moins passionnés pour le parti gibelin, connoissoient mieux les avantages de la paix; aussi cultivèrent-ils longtemps l'alliance des Florentins; mais le parti contraire, favorisé d'abord par Charles IV, et à la fin du siècle par Jean Galeaz, remporta deux fois la victoire; autant de fois il engagea les Pisans dans une guerre dangereuse avec les Florentins, et autant de fois les malheurs de la guerre furent suivis de l'établissement d'une tyrannie; d'abord celle de Jean de l'Agnello, et ensuite celle de Jacob d'Appiano.

Les deux partis des Guelfes et des Gibelins n'étoient pas demeurés, comme dans le siècle

précédent, également favorables à la liberté. Partout, excepté à Pise, les Gibelins avoient établi la tyrannie dans les lieux où ils dominoient. Les Pisans se trouvoient ainsi dans toutes les guerres de parti, alliés aux ennemis de tous les peuples libres. Ils payèrent chèrement leur confiance en ces alliés perfides; les tyrans de Lombardie prirent à tâche de soumettre Pise à un seigneur; et, lorsque les Visconti eurent livré la république à un maître, il ne leur fut pas difficile de succéder à ce maître, et de profiter de la confiance des Pisans pour les asservir.

Telles furent, pendant le cours du quatorzième siècle, les vicissitudes des principaux États de l'Italie. L'explosion de tant de passions rivales, la complication de tant d'intérêts opposés, qui jettent sur l'histoire une confusion presque inévitable, contribuèrent puissamment à développer l'esprit et le caractère de ceux qui vécurent au milieu de ce tourbillon.

Dans les cours de la Lombardie, on pouvoit apprendre quels étoient les mystères de la politique la plus tortueuse, et jusqu'où se portoient des passions féroces, dégagées de tous les liens de la morale et de l'honneur; l'œil pénétroit dans les abymes du crime jusqu'à la plus

effrayante profondeur. Il y avoit loin de ces dominations monstrueuses aux gouvernemens, quelquefois bienfaisans, souvent vicieux, et presque toujours efféminés, entre lesquels nous avons vu l'Italie partagée de nos jours. Mais le crime donne quelquefois de terribles leçons, et la corruption n'en donne aucune. Un grand caractère pouvoit se développer sous Jean Galeaz, pour le juger et prévenir ses coups, pour le combattre ou le haïr; mais un sommeil de mort avoit accablé tous les sujets des princes dont nous avons vu de nos jours tomber les dynasties.

Les républiques, dans le quatorzième siècle, formoient en Italie une autre école, et elles permettoient une plus noble étude de l'homme. Les qualités brillantes de quelques individus, et le grand caractère de tout un peuple s'y présentoient ensemble à l'observateur. La vertu étoit encore honorée; la fidélité dans les engagemens étoit encore considérée comme le devoir des nations; et les grands sacrifices de l'intérêt personnel à la patrie, n'étoient pas rares. Les mœurs, il est vrai, n'étoient plus simples et pures, la connoissance du mal avoit été répandue par des exemples trop éclatans; les peuples n'étoient point demeurés fidèles au seul amour de la liberté, au seul

amour de la patrie; trop de passions personnelles avoient trouvé le moyen de se satisfaire; mais la nature humaine conservoit encore assez de traces de sa grandeur primitive, pour enseigner au philosophe, au vrai politique, tout ce qu'elle auroit pu, tout ce qu'elle auroit dû être, et l'étude de l'homme pouvoit être complète dans le bien comme dans le mal.

CHAPITRE LVIII.

Art militaire des Italiens au commencement du quinzième siècle. — Anarchie de la Lombardie. — De nouveaux tyrans se partagent les États de Jean Galeaz. — Bologne et Pérouse rendues à l'église. — Sienne remise en liberté.

1402—1404.

La manière dont la guerre se faisoit en Italie, à la fin du quatorzième siècle et au commencement du quinzième, est tellement différente de la nôtre, que les déterminations des généraux paroîtront souvent inconcevables à nos lecteurs, et les résultats des campagnes inexplicables. Notre art de la guerre diffère moins de celui des Grecs ou des Romains, que de celui du quinzième siècle, quoiqu'alors l'artillerie moderne fût déjà d'un usage universel; et la tactique de Philippe ou celle de Scipion seroit plus applicable à nos armées, que celle de Jean Hawkwood ou d'Albéric de Barbiano.

La différence essentielle, et celle qui détermine toutes les autres, c'est que la cavalerie pesante formoit alors le nerf des armées, tandis qu'aujourd'hui, comme chez les Romains, c'est l'infanterie. Cette dernière avoit été long-temps composée de paysans ou de bourgeois mal disciplinés, qui combattoient sans art et sans courage, et qui lâchoient presque toujours pied dès la première charge de cavalerie. Dès-lors on méprisa trop les fantassins pour songer à perfectionner leur ordonnance, tandis qu'on dirigea tous les efforts du génie militaire, vers l'amélioration de la gendarmerie. On croyoit en effet avoir rendu celle-ci supérieure à la cavalerie de tous les peuples de l'antiquité, et l'on regardoit comme constant que la meilleure infanterie ne pouvoit pas tenir devant elle.

Cependant ces cavaliers tout couverts de fer, qui combattoient avec de longues lances, de lourdes épées et des armes toutes gigantesques, ne pouvoient se mesurer les uns avec les autres qu'autant qu'aucun obstacle ne gênoit ou ne rallentissoit la course de leurs chevaux; la moindre fortification les arrêtoit, une petite rivière, un fossé rompoit toute leur ordonnance; dans les montagnes on ne pouvoit combattre, et même dans les plaines, lorsqu'un général s'étoit retranché

dans son camp, il étoit bien rare qu'on put, sans une haute imprudence, entreprendre de l'y forcer. Le plus souvent, pour engager une bataille, il falloit que les deux généraux fussent d'accord, et qu'après avoir envoyé et accepté le gage du combat, ils eussent fait applanir, chacun de leur côté, le terrein où ils vouloient se battre. Mais rien n'est plus rare qu'une bataille volontaire des deux parts, car l'un ou l'autre général a presque toujours quelque désavantage à craindre, ou quelque moyen d'arriver à ses fins sans se battre. D'ailleurs les condottieri faisoient alors la guerre par spéculation, en sorte qu'ils épargnoient autant qu'ils le pouvoient le sang de leurs soldats, le leur propre, leurs chevaux, leurs munitions et leurs équipages.

Le plus souvent il n'y avoit point de bataille rangée dans tout le cours d'une guerre, quelquefois il n'y avoit pas même de combats: alors toutes les hostilités se bornoient à une ou plusieurs *cavalcades*, c'est le nom qu'on donnoit aux expéditions en pays ennemi. Un général entroit dans une province avec l'intention de brûler les maisons, de détruire les récoltes et d'enlever le bétail; tous les habitans s'enfuyoient devant lui et s'enfermoient dans des lieux forts. Comme il ne pouvoit s'arrêter pour en former le siége, il poussoit en avant, en

dévastant tout ce qui étoit à sa portée. Pendant ce temps le général ennemi garnissoit les châteaux de troupes, suivoit l'armée à distance, veilloit l'occasion de la surprendre, tomboit sur les maraudeurs, les forçoit à ne pas s'écarter du camp, et en peu de jours il contraignoit presque toujours l'agresseur à repasser les frontières et à retourner chez lui, faute de vivres.

La guerre se faisoit au peuple, et non à l'armée; tout le corps de la nation étoit regardé comme ennemi; les soldats considéroient toutes les propriétés des peuples chez qui ils portoient la guerre comme un butin légitime; ils faisoient captifs les propriétaires et les paysans, et ils ne les relâchoient que pour une rançon. Aussi personne ne pouvoit demeurer indifférent dans la querelle de son pays, personne ne servoit l'ennemi, personne ne lui fournissoit des munitions ou des vivres, mais chacun se mettoit en défense et cherchoit à soustraire sa propriété aux soldats, pour qu'elle ne fût pas pillée. Ceux qui n'avoient pas réussi à mettre leurs effets en sûreté, éprouvoient peut-être de plus grandes pertes que de nos jours; mais, d'autre part, on ne pouvoit organiser une méthode régulière de pressurer un pays; on ne savoit point alors enlever aux vaincus, sans violence, non-

seulement tout ce qu'ils ont, mais tout ce qu'ils doivent avoir un jour, et leur faire engager leurs biens à venir, dans l'espoir de sauver des propriétés qu'ensuite on ne leur laisse pas.

Il n'y avoit presque aucune maison éparse dans les champs; tous les campagnards habitoient des bourgades ou des villages, pour la construction desquels on avoit presque toujours choisi des monticules susceptibles de défense. On entouroit ces villages de murs, et on les fermoit de portes; les Italiens les appellent encore aujourd'hui des châteaux (1). En tout temps, les propriétés mobiliaires les plus précieuses des paysans, étoient déposées dans ces châteaux, et, au moment où la guerre étoit déclarée, le gouvernement donnoit l'ordre d'y transporter aussi toutes les récoltes qu'on avoit laissées en plein champ, et d'y enfermer tout le bétail. Il accordoit presque toujours l'exemption des gabelles à ceux dont les châteaux ne paroissoient pas susceptibles d'une longue défense, et qui mettoient, dans cette occasion, leurs propriétés en sûreté dans la ville. De cette manière, la campagne étoit complètement dépouillée, en peu de jours, et l'ennemi,

(1) *Castelli.* Nous avons suivi leur usage, et employé ce mot dans la même signification.

qui se proposoit d'y vivre de pillage, ne trouvoit pas de quoi subsister.

Aucun État n'auroit eu assez de soldats pour garnir toutes les forteresses dont son territoire étoit couvert, car chaque bicoque étoit fortifiée; mais quoiqu'on eut négligé de conserver le génie militaire parmi le peuple, les paysans étoient encore très-propres à défendre les places fortes. Les femmes, les enfans, les vieillards, concouroient à repousser les assaillans, en jettant sur eux, du haut des murs, des pierres ou des matières enflammées. Les défenseurs étoient difficilement atteints par les traits ou les armes de l'ennemi, et le danger ne commençoit pour eux qu'au moment où cessoit la résistance; alors leurs propriétés étoient pillées, leurs femmes violées, et eux-mêmes ils étoient réduits en captivité.

Toute la population d'un pays combattoit ainsi pour sa défense, et l'on ne pouvoit se rendre maître d'une vallée de deux lieues de longueur, qu'après avoir soumis huit ou dix châteaux, par autant de siéges différens. Ainsi le petit territoire de San-Miniato contenoit vingt-huit châteaux relevans de cette bourgade (1). Ainsi l'État florentin, dans

(1) *Bonincontrii Miniatens. Annales.* T. XXI, p. 70.

lequel aujourd'hui il n'y a pas une place tenable, n'auroit pu être conquis qu'après trois ou quatre cents siéges. Si l'ennemi ne trouvoit pas des vivres dans le pays où il faisoit la guerre, il ne pouvoit pas mieux en tirer du sien propre, parce que tout l'espace qu'il laissoit derrière lui n'étant jamais soumis, ses convois couroient risque à chaque pas d'être interceptés.

Nous sommes tellement accoutumés à calculer la puissance destructive du canon, que nous ne concevons pas comment on osoit braver l'ennemi derrière une simple muraille qui, le plus souvent, servoit encore de mur extérieur aux maisons adossées contre elle. Aujourd'hui même cependant, ces fortifications usitées par nos ancêtres, pourroient être défendues jusqu'à ce qu'on les entr'ouvrît avec de l'artillerie, et les opérations si rapides des armées seroient étrangement retardées s'il falloit faire planter du canon devant chaque village. Mais comment inspireroit-on désormais aux paysans la courageuse obstination qu'ils opposoient autrefois à l'ennemi. Alors leur résistance étoit invincible, aujourd'hui le moment de la soumission est prévu et prochain; la certitude d'être vaincus un jour les rend obéissans à l'heure même, et tout le peuple est devenu neutre dans

les guerres, dont il abandonne le soin aux soldats.

L'artillerie, à l'époque où nous sommes parvenus, étoit en usage depuis un demi-siècle, mais l'art des siéges n'avoit fait encore que très-peu de progrès. Les bombardes et les espingardes étoient employées contre les combattans, non contre les murailles, et l'on n'avoit point encore inventé l'art de battre régulièrement une fortification en brèche, et de la démolir par une suite de coups que l'on ne peut parer. L'artillerie, infiniment supérieure à toutes les inventions des anciens, pour renverser les remparts, ne l'est point autant pour combattre les hommes. Aujourd'hui même les batailles se décident souvent par la bayonnette, qui, cependant, est bien inférieure aux piques ou aux lances de nos ancêtres; les balles ne faisoient pas beaucoup plus de ravage que les flèches, souvent elles ne perçoient point une pesante armure. Il falloit alors beaucoup de temps pour charger les armes à feu, et l'on croyoit que leur principal avantage étoit d'effrayer les chevaux par leur explosion et leur flamme. Ce ne fut que deux cents ans après l'invention de l'artillerie, que la révolution qu'elle devoit faire dans l'art de la guerre, fut accomplie.

Une autre révolution, non moins étrange, s'opéra plus promptement. Au milieu du quatorzième siècle, tous les soldats qui servoient en Italie étoient étrangers; à la fin du même siècle, tous ou presque tous étoient Italiens, et l'épreuve qu'ils firent de leurs forces contre les Allemands de l'empereur Robert, fit voir qu'ils ne cédoient ni en valeur ni en talens militaires aux nations les plus belliqueuses.

Les Catalans et les Almogavares introduits en Sicile et en Calabre par le roi Frédéric, avoient été les premiers soldats étrangers qui eussent fait de la guerre un *métier*. Après la paix de Sicile, une partie de ces troupes mercenaires passa en Grèce, sous le nom de grande compagnie; le reste se mit à la solde des princes ou des républiques d'Italie, et au commencement du quatorzième siècle, le nom de Catalans désignoit les mercenaires de toutes les nations.

Henri VII, Louis de Bavière, Jean de Bohême et Charles IV amenèrent ensuite un grand nombre d'Allemands en Italie. Presque tous, peu attachés aux princes qui les avoient conduits, passèrent au service de leurs adversaires. Ainsi les souverains se confirmèrent dans l'habitude de confier à des bras mercenaires la défense de leurs États. Cependant ce fut à la même époque, et au

milieu du quatorzième siècle que les terribles compagnies d'aventure du duc Guarnieri, du comte Lando, d'Anichino de Bongart, enseignèrent aux Italiens tout ce qu'ils avoient à craindre de ces bandes redoutables. Des troupes semblables, formées pendant les guerres de France et d'Angleterre, passèrent aussi en Italie dans la seconde moitié du quatorzième siècle. Le frère Montréal, les chefs de la compagnie blanche et de la compagnie de la Rose, Jean Hawkwood et le cardinal de Genève descendirent tour-à-tour les Alpes, à la tête de soldats françois, anglois, provençaux, gascons et bretons. Enfin, Louis de Hongrie, pendant son règne glorieux, ouvrit à ses sujets le chemin de l'Italie, et toute la cavalerie légère des armées italiennes ne fut bientôt plus composée que de Hongrois.

Les gouvernemens se trouvoient en tout temps prêts à la guerre, sans avoir eu besoin d'enrégimenter d'avance et de discipliner leurs troupes; ils pouvoient, en peu de jours, rétablir une armée avec de l'argent, au moment où une autre venoit d'être battue; ils pouvoient enfin faire cesser toute dépense militaire, le jour même où ils signoient la paix. Aussi l'indiscipline des troupes mercenaires, leurs perfidies, leurs exactions lorsqu'elles se formoient en compagnies d'aventure, ne purent, pendant

long-temps, déterminer les États d'Italie à renoncer à leur service. D'ailleurs, ni les princes, ni les républiques ne s'étoient encore attribué le droit d'ordonner des enrôlemens forcés; les citoyens n'étoient obligés à servir l'État que durant un besoin pressant; les milices n'étoient point payées, et l'on ne les obligeoit jamais à s'éloigner long-temps de leurs affaires domestiques et de leurs foyers. On n'avoit point eu le temps de les exercer; et, toutes les fois qu'on les opposoit à des troupes disciplinées, elles éprouvoient de si grands échecs, qu'on n'osoit placer aucune confiance en elles.

Cependant, lorsque l'ennemi pénétroit dans le territoire d'une ville, on faisoit encore quelquefois prendre les armes à toute la nation; chacun devoit se ranger sous la conduite de ses officiers de quartier, et le podestat commandoit à toute la milice. L'ordre étoit donné à tous les citoyens, sous peine d'amende ou de punition corporelle, de sortir de la ville pour se rendre au camp pendant que la grosse cloche sonnoit l'alarme, et avant qu'une bougie allumée sous les portes eût achevé de brûler. La crainte du châtiment faisoit en effet marcher tous les citoyens, mais elle ne leur donnoit ni l'habitude de manier leurs armes, ni le courage de se battre. A la même époque, ceux qui faisoient le métier de soldat, étoient

toujours en guerre ; au moment où un prince les licencioit en signant la paix, un autre les engageoit pour commencer de nouveaux combats. Dans aucun temps la différence entre les milices et les troupes de ligne n'avoit été plus grande : car les premières n'avoient jamais vu la guerre ; les secondes n'avoient jamais vécu en paix.

Cette différence inspiroit une haute estime pour un métier que peu de gens sembloient en état de faire ; la paie d'aucun ouvrier, dans les professions les plus lucratives, n'égaloit celle d'un soldat (1) ; et celui-ci recevoit encore fréquemment des récompenses extraordinaires ; on fermoit les yeux sur ses voleries, et l'on avoit de l'indulgence pour tous ses excès.

La guerre est une passion si naturelle à l'homme, qu'il n'est pas besoin de tant de récompenses pour attacher les soldats à leur métier. On les voit aujourd'hui se contenter d'une paie fort inférieure à celle du dernier manœuvrier, et se soumettre cependant à des fatigues bien plus grandes que les siennes. Quant aux dangers qu'ils ont à courir, loin

(1) On payoit à chaque lance, de treize à seize florins par mois, ce qui fait, poids pour poids, environ soixante francs par homme, et, eu égard à la rareté de l'argent, qui valoit quatre fois plus qu'aujourd'hui, environ dix louis par mois. Le cavalier fournissoit, il est vrai, son cheval et ses armes. *Cronica di Jacopo Salviati.* T. XVIII. *Del. Er.* p. 201. — *Marin Sanuto vite de Duchi di Venezia.* p. 807, T. XXII.

de songer à se les faire payer, ils y trouvent en quelque sorte leur récompense ; car la bataille, comme la chasse, a ses plaisirs, et la jouissance de la victoire est d'autant plus vive que le péril a été plus grand. Mais ce goût de la guerre n'est pas deviné par les hommes pacifiques ; il est une conséquence d'émotions qu'ils ne connoissent point, qu'ils n'ont point prévues. Pour déterminer les Italiens à rentrer dans la carrière des armes qu'ils avoient abandonnée, il falloit un attrait plus généralement senti. L'amour de l'argent, le desir de mener la vie licencieuse qu'on permettoit alors aux troupes, firent impression sur le commun des hommes ; les esprits ardents et inquiets portèrent plus loin leur ambition et leurs espérances. Le plus grand pouvoir, la plus immense richesse, la souveraineté même, pouvoient être obtenus par un soldat de fortune. Parmi les condottieri allemands, françois et anglois qu'on avoit vus, en Italie, se placer au premier rang, plusieurs étoient sortis des classes les plus pauvres de la société. Les Italiens firent des fortunes plus surprenantes encore, lorsqu'ils commencèrent à parcourir la même carrière.

Plusieurs princes de cette nation s'étoient élevés, dès le milieu du quatorzième siècle, à la réputation de bons capitaines, mais

les armées qu'ils commandoient étoient composées presqu'uniquement d'étrangers. François des Ordelaffi, seigneur de Forli, les Malatesti de Rimini, Ridolphe de Varano, seigneur de Camerino, et plusieurs autres furent successivement appelés comme généraux, par la république florentine, par le pape, et par divers souverains. Ambroise Visconti, fils naturel de Bernabos, forma même une compagnie d'aventure, avec laquelle il parcourut l'Italie à plusieurs reprises pour la ravager. Ce n'est point à eux cependant qu'appartient la gloire d'avoir renouvelé la milice italienne. Ils combattoient dans une armée étrangère, au milieu de leur patrie. Albéric, comte de Barbiano, qui leur succéda, forma, le premier, une armée nationale, qui servit comme d'école à tous les capitaines italiens.

Albéric de Barbiano étoit seigneur de quelques châteaux dans le voisinage de Bologne; il commença, en 1377, à se faire connoître d'une manière qui fit plus d'honneur à son talent militaire qu'à son humanité. Il avoit sous ses ordres deux cents lances à l'attaque de Césène, et il contribua beaucoup à la prise de cette ville (1); mais il eut aussi

(1) *Cronica di Bologna*, T. XVIII, p. 510.

part à l'épouvantable massacre qui fut commandé par le cardinal de Genève, et exécuté par les Bretons. Peu de temps après il leva un corps tout composé d'Italiens, qu'il nomma la compagnie de Saint-George. Pendant le schisme il mit cette troupe au service d'Urbain VI, tandis que les Bretons demeuroient attachés à Clément VII; il osa, le 28 avril 1379, attaquer les derniers devant Marino, et ses aventuriers italiens qui, jusqu'alors, avoient servi, dispersés dans des corps étrangers, eurent la gloire de vaincre la troupe la plus redoutée de l'Europe.

La réputation d'Albéric de Barbiano alla toujours en croissant depuis cette victoire. La compagnie de Saint-George fut regardée comme la grande école de l'art militaire en Italie; les frères et les parens d'Albéric y entrèrent les premiers; tous ceux qui devoient plus tard illustrer leur nom dans la même carrière, s'associèrent aussi à lui. Ugolotto Biancardo, Jacob del Verme, Facino Cane, Otto Bon Terzo, Broglio, Braccio de Montone, Biordo et Ceccolino des Michelotti, furent formés par ses leçons. Sforza Attendolo, comme il travailloit à la terre près de son village de Cotignola, fut invité par quelques soldats à entrer dans le même service. Il jeta sa pioche sur un chêne, déclarant que

si elle retomboit il demeureroit paysan; mais que, si elle demeuroit suspendue à l'arbre, il accepteroit ce présage comme celui de sa grandeur future: l'instrument ne retomba point à terre, Sforza se fit soldat, et son petit-fils, duc de Milan, disoit à Paul Giovio: « Toutes ces grandeurs dont tu me vois en-» touré, ces soldats et ces richesses, je les » dois aux branches d'un chêne qui retinrent » la pioche de mon aïeul (1). »

La manière dont on enrôloit les troupes, par lances brisées, donnoit à un beaucoup plus grand nombre d'officiers les moyens de se faire connoître. Un gentilhomme attachoit à sa personne quelques-uns de ses vassaux, un aventurier habile s'associoit quelques compagnons de service, ces petites compagnies ne se séparoient plus; au contraire, elles grossissoient sans cesse, et lorsque le capitaine disposoit de vingt lances, c'est-à-dire de soixante hommes de cavalerie, il commençoit à traiter séparément, et d'une manière indépendante, avec les souverains qui vouloient le prendre à leur service.

Les guerres continuelles du royaume de Naples, toujours déchiré, depuis la mort de

(1) *Pauli Jovii Elogior.* L. III, c. 11; et in præfat. *Muratorii.* T. XIX, p. 624.

Jeanne, par les factions d'Anjou et de Duraz, et par les rivalités des seigneurs feudataires, offroient de l'emploi à tous les capitaines. Albéric de Barbiano y servit avec distinction sous Charles III, et en 1384 il obtint de ce monarque le titre de grand connétable du royaume, qu'il conserva toute sa vie (1). Cependant il ne s'attacha point exclusivement au service des rois de Naples; le plus souvent il fit la guerre en Lombardie; il obtint la confiance de Jean Galeaz Visconti, et il partagea presque toujours avec Jacob del Verme de Vérone, capitaine non moins habile que lui, le commandement des armées du duc.

Jean Galeaz, qui ne se mettoit jamais à la tête de ses soldats; qui n'exposoit jamais sa personne à aucun danger; et qui, dans l'intérieur de son palais, se conduisoit toujours en homme soupçonneux et défiant, avoit su cependant accorder à ses généraux le degré de confiance dont ils étoient dignes. Ce prince joignoit à tous les vices qui le rendirent odieux, quelques qualités qui portent une apparence de grandeur. Il aimoit et protégeoit les lettres; il avoit du goût pour les arts, et il éleva de glorieux monumens de sa magnificence; mais surtout il savoit connoître

(1) *Giornali Napoletani*. T. XXI, p. 1051.

le mérite qui pouvoit lui être le plus utile. Il discernoit avec une infaillible perspicacité le talent politique et militaire; il avançoit sans jalousie les hommes distingués, et il leur accordoit ensuite une confiance inébranlable; aussi eut-il toujours, dans ses conseils et à la tête de ses armées, les plus habiles négociateurs et les meilleurs généraux de l'Italie.

Jean Galeaz crut pouvoir, en mourant, montrer encore la même confiance à des hommes qu'il avoit laissés long-temps disposer de toutes ses forces; il les institua gardiens de ses États, et des enfans qu'il laissoit en bas âge. Mais les capitaines qui l'avoient le mieux servi, firent voir bientôt que, de son vivant, ils lui avoient été fidèles par crainte et non par amour.

Le testament de Jean Galeaz partagea ses États entre ses fils. A Jean-Marie, l'aîné, qui étoit âgé seulement de treize ans, il donna le duché de Milan, depuis le Tésin jusqu'au Mincio (1); et au second, Philippe-Marie, qu'il déclara comte de Pavie, il donna les villes situées au couchant du Tésin, ou au levant du Mincio (2). Il avoit aussi un bâtard, nommé

(1) Les villes de Crémone, Come, Lodi, Plaisance, Parme, Reggio, Bergame et Brescia. — Les villes de Bologne, Sienne et Pérouse lui furent aussi soumises.

(2) Novare, Verceil, Tortone, Alexandrie, Vérone, Vicence, Feltre, Bellune et Bassano.

Gabriel-Marie, auquel il laissa les seigneuries de Crême et de Pise (1).

Ces princes, trop jeunes pour gouverner par eux-mêmes, furent laissés par leur père sous la tutèle d'un conseil de dix-sept personnes, dont François Barbavara de Novare, autrefois camérier de Jean Galeaz, devoit être le chef. La duchesse mère, Catherine, fille de Bernabos Visconti, devoit demeurer à la tête du gouvernement. Jacob del Verme, Albéric de Barbiano, Antoine, comte d'Urbino, Pandolfe Malatesta, François de Gonzagues et Paul Savelli étoient membres du conseil de régence. Ainsi tous les meilleurs généraux de l'Italie étoient à la solde des jeunes princes, et tous les États voisins étoient en paix avec eux, à la réserve des Florentins et de François de Carrare.

1402. Mais les Florentins, qui n'avoient pu trouver aucun allié, lorsque le salut et la liberté de l'Italie dépendoient de leur résistance, formèrent aisément une puissante ligue pour attaquer et dépouiller les héritiers de Jean Galeaz. Ils s'adressèrent avant tout au pape Boniface IX, qui avoit de justes sujets de plainte contre le duc de Milan. Les villes de Pérouse, de Bologne et d'Assise avoient été

(1) *Andreæ Billii Hist. Rer. Mediol.* L. I, p. 12. *Scr. Rer. It.* T. XIX.—*Bern. Corio Histor. Milan.* P. IV, p. 286.

soustraites à sa suzeraineté ; Visconti avoit engagé plusieurs feudataires du saint-siége à lui faire la guerre ; et, de concert avec les Colonnes, il cherchoit à lui enlever jusqu'à la souveraineté de Rome (1). Cependant, aussi long-temps que Jean Galeaz vécut, Boniface n'osa ni se plaindre ni se mettre en état de défense. La première nouvelle de la maladie du duc rendit du courage au pape, et lui fit renouer une négociation avec les Florentins ; dès qu'il fut assuré de la mort de ce prince, il signa un traité d'alliance avec la république, en vertu duquel il promit de joindre cinq mille chevaux, à six mille que fourniroient les Florentins, pour faire la guerre aux héritiers Visconti, et leur enlever tous les États dont leur père s'étoit emparé injustement (2). 1402.

A peine ce traité étoit-il signé, que Gianello Tommacelli, frère du pape, s'avança contre Pérouse, avec quinze cents lances, pour seconder les efforts des émigrés qui vouloient rentrer dans leur patrie ; déjà quatorze châteaux s'étoient rendus à eux, et la ville demandoit à traiter, lorsque Otto Bon Terzo s'avança pour la délivrer, contraignit à la retraite le

(1) *Poggio Bracciolini Hist. Fiorent.* L. IV, p. 291.

(2) *Piero Minerbetti.* 1402, c. 15, p. 465. — *Scipione Ammirato.* L. XVII, p. 894.

1402. frère du pape, qui manquoit également et de courage et de talens (1). Les Florentins, de leur côté, commirent quelques ravages dans les territoires de Sienne et de Pise; mais ils n'empêchèrent pas Gabriel-Marie Visconti, de se rendre avec Agnès Mentegatti, sa mère, dans cette dernière ville, pour prendre possession de la seigneurie qui lui avoit été léguée par Jean Galeaz, et veiller à sa défense (2).

1403. Au mois de janvier 1403, les Florentins nommèrent de nouveaux décemvirs de la guerre, afin de poursuivre les hostilités avec plus de vigueur; malgré leur jalousie démocratique, non-seulement ils confioient pour une année cette charge importante, mais ils confirmoient d'année en année, dans leur emploi, ceux des décemvirs qui avoient le mieux mérité de la patrie (3). Ces magistrats, en formant une armée nouvelle, réussirent à y faire entrer plusieurs capitaines que Jean Galeaz avoit appelés au conseil de régence, et qui paroissoient dévoués au duc de Milan. Mais déjà une jalousie violente divisoit ce

(1) *Piero Minerbetti.* c. 17, p. 467. — *Pompeo Pellini Historia di Perugia.* P. II, L. XI, p. 132.

(2) *Marangoni Chroniche di Pisa.* p. 825.

(3) *Piero Minerbetti.* 1402, c. 20, p. 469. — *Scipione Ammirato.* L. XVII, p. 896.

conseil; les généraux se réjouissoient de combattre ceux qu'ils avoient long-temps servis. Albéric de Barbiano accepta le commandement des Florentins; le marquis d'Este, les Malatesti de Rimini, et Pierre de Pollenta, seigneur de Ravenne, se rangèrent sous ses drapeaux et abandonnèrent l'alliance des Visconti (1). 1403.

Charles Malatesti de Rimini et Paul Orsini commandoient les troupes du pape; et Balthasar Cossa, cardinal de Saint-Eustache, qui fut depuis Jean XXIII, dirigeoit leurs opérations comme légat de Romagne (2). Cette armée se rassembla lentement pendant les mois de juin et de juillet; elle attaqua Bologne, que Galeazzo Porro et Facino Cane défendoient, et elle contraignit Louis des Alidosi, seigneur d'Imola, à renoncer à l'alliance des Visconti (3).

François Barbavara, que Jean Galeaz avoit nommé par son testament, président du conseil de régence, avoit commencé sa fortune comme camérier du duc; les seigneurs qui

(1) *Piero Minerbetti.* 1403, c. 1, p. 470. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 578.

(2) *Poggio Bracciolini.* L. IV, p. 292.

(3) *Piero Minerbetti.* c. 13, p. 478. — *Bernard. Corio Hist. Milanesi.* P. IV, p. 291. — *Jacobi de Delayto Annales Estenses.* T. XVIII, p. 982.

1403. siégeoient avec lui dans le conseil, ne pouvoient lui pardonner la bassesse de son origine, ou se soumettre à le reconnoître pour leur supérieur (1). Plus ils le voyoient jouir de la confiance de la duchesse, plus ils s'aliénoient du gouvernement; et, dans le temps où ils auroient dû songer à repousser l'attaque des Florentins, du pape et de François de Carrare, ils ne s'occupoient que des moyens de supplanter un favori qu'ils croyoient l'amant de Catherine (2). Deux Visconti, parens éloignés de Jean Galeaz, se mirent à la tête des mécontens; ils accusèrent Barbavara et la duchesse de favoriser les Guelfes (3). Ils engagèrent Antonio et Galeazzo Porro, et Galeazzo Aliprandi, trois gentilshommes milanois et gibelins, auxquels Jean Galeaz avoit témoigné beaucoup de confiance, à se joindre à eux pour soulever le peuple; la ville retentit de cris séditieux; la populace demandoit la mort de Barbavara; plusieurs de ses amis furent massacrés (4). La duchesse, effrayée, s'enferma dans le château avec lui, et les mutins

(1) *Andrea Biglia Histor. Mediolan.* L. I, p. 12.

(2) *Redusius de Quero Chronic. Tarvisinum.* T. XIX, p. 809.

(3) *Bernardino Corio Historie Milanesi.* P. IV, p. 297.

(4) *Piero Minerbetti.* 1403, c. 6, p. 472.

nommèrent, sans sa participation, un nouveau conseil de régence. 1403.

Cependant Catherine, comme il arrive quelquefois aux femmes, confondoit la violence et l'emportement avec la fermeté; elle croyoit agir en homme et en prince, lorsqu'elle s'écartoit le plus de son sexe et de son caractère, et elle commettoit des actions barbares, pour avoir une conduite virile. Après avoir admis dans la régence les nouveaux conseillers que le peuple lui avoit donnés, elle les fit appeler un jour (1) à délibérer avec elle, dans le château de Milan, et, après les avoir fait entourer par ses satellites, elle fit trancher la tête aux deux Porri et à Aliprandi, puis elle fit exposer leurs corps défigurés sur la place publique. Antonio Visconti et plusieurs autres qui avoient été arrêtés en même-temps furent jetés dans des cachots (2).

La duchesse n'avoit pas traité avec moins de cruauté quelques villes qui s'étoient révoltées. Les citoyens d'Alexandrie avoient pris les armes

(1) Le 7 janvier 1404.

(2) *Piero Minerbetti.* 1403, c. 28, p. 492. — *Castello di Castello Chronic. Bergomense.* T. XVI, p. 946. — *Andrea Gataro Storia Padovana.* p. 873. — *Ser Cambi Cronica di Lucca.* T. XVIII p. 838.

1403. au mois d'octobre, et avoient chassé de leur ville les ministres des Visconti, Catherine donna la commission de les punir à Facino Cane, un de ses généraux. La ville fut prise et livrée à un effroyable pillage, après quoi Facino Cane (1) s'en attribua la seigneurie et en garda la souveraineté (2). Peu de temps après, les Guelfes de Como furent, dans une émeute, chassés de leur patrie par les Gibelins; ils recoururent à la protection de la duchesse, et celle-ci leur envoya Pandolfe Malatesti, un autre de ses généraux, à qui elle devoit des soldes arriérées. Elle lui permit de se rembourser de cette créance par le sac des Gibelins de Como; mais Malatesti mit la ville entière au pillage, et s'en attribua ensuite le gouvernement (3).

Toutes les villes qui avoient été soumises à la domination des Visconti, étoient livrées à la plus violente anarchie. Dans chacune il restoit quelque famille qui avoit autrefois occupé la seigneurie, ou qui du moins avoit dominé sur les autres, à l'aide de l'esprit de parti. Ces familles ressentoient bien plus vivement

(1) Ce général étoit originaire de Casal Sant-Evasio en Montferrat. *Redusius de Quero. Chron. Tarv.* p. 809.

(2) *Piero Minerbetti.* c. 18, p. 483.

(3) *Ib.* c. 23, p. 487.

le desir de recouvrer leur antique pouvoir, 1403.
que le peuple celui de se remettre en liberté. Chaque petit État sentoit moins la pesanteur d'un joug despotique, que l'humiliation d'être réduit au rang d'une province, et les villes se flattoient de voir renaître leur prospérité passée, si elles redevenoient capitales d'une petite souveraineté; aussi secondèrent-elles les familles qui cherchèrent à secouer l'autorité des Visconti, pour lui substituer la leur. Crémone donna l'exemple de la rebellion. Jean Ponzoni, dont les ancêtres avoient dirigé le parti gibelin, étoit exilé de cette ville; il y rentra, le 30 mai, à la tête d'une troupe de gens armés; il en chassa Jean de Castione, commissaire de la duchesse, et il rendit la liberté à tous les prisonniers. Parmi ceux-ci se trouvoit Ugolin Cavalcabò, ancien chef des Guelfes de Crémone. Cet homme ambitieux et intrigant fut à peine sorti de prison, qu'il s'efforça de réveiller, dans la Lombardie, le parti guelfe, dont le nom avoit été presque oublié sous la longue oppression des Visconti.

Il ne s'agissoit plus, pour les Guelfes et les Gibelins, de la querelle si long-temps prolongée, entre les empereurs et les papes; il ne s'agissoit pas non plus, comme en Toscane, de l'opposition entre le parti de

1403. la liberté et celui du pouvoir absolu; car les Guelfes lombards, aussi bien que les Gibelins, avoient perdu tout esprit d'indépendance. Mais il restoit de vieilles haines à satisfaire, de vieilles vengeances à assouvir; il restoit surtout une ambition inquiète, et le desir, toujours renaissant, de recouvrer un pouvoir dès long-temps perdu. Tous les Guelfes, dans les villes, dans les châteaux, dans les villages, se mirent en mouvement, pour se relever de l'oppression où les Visconti les avoient tenus long-temps; ils entrèrent en négociation avec les Florentins, chefs, en Italie, de tout le parti guelfe, et ils formèrent une ligue générale, à la tête de laquelle ils placèrent Ugolin Cavalcabò, marquis de Viadana, et Gabrino Fondolo, son ami et son lieutenant (1).

Dès le mois de juillet, Cavalcabò chassa les Gibelins de Crémone; on le soupçonna d'avoir fait empoisonner Jean Ponzoni, son rival, qui avoit été son libérateur. Une assemblée du peuple lui décerna la seigneurie de Crémone (2). La ville de Crème, à sa sollicitation, chassa les officiers du duc de

(1) *Lodovicus Cavitellius. Ann. Cremon. ap. Grævium.* T. III, p. 1396. — *Campi Cremona fedele.* L. III, p. 107.

(2) *Jacobi de Delayto Annal. Estenses.* T. XVIII, p. 990.

Milan avec les Gibelins, et se soumit à la seigneurie des Benzoni. A Brescia, les Guelfes, soutenus par les habitans du pied des Alpes, remportèrent une victoire complète; à Como, au contraire, les Gibelins furent victorieux. Franchino Rusca chassa les Guelfes de la ville et des villages qui entourent les lacs; mais il secoua l'obéissance des Visconti, dont il avoit employé les troupes pour opérer cette révolution (1). Bergame demeura au pouvoir de la famille gibeline des Suardi; les Coleoni, avec les Guelfes, furent mis en fuite. A Lodi, Jean de Vignate, chef des Guelfes, chassa les Vestarini et les Gibelins. Les Scotti, à Plaisance, et les Landi, à Bobbio, recouvrèrent leur ancien pouvoir, tandis que la famille gibeline des Anguisoli fut expulsée de ces deux villes. Ainsi, d'un bout à l'autre de la Lombardie, on voyoit une fermentation universelle renouveler des haines long-temps assoupies. Un seul État se brisoit en vingt souverainetés gouvernées par de petits tyrans; une guerre universelle éclatoit sur la frontière de toutes les provinces; une guerre civile épuisoit chaque communauté; et la domination que les Visconti avoient élevée par tant de travaux, 1403.

(1) *Bernard. Corio Storie Milanesi.* P. IV, p. 292.

1403. tant d'intrigues et tant de crimes, paroissoit s'anéantir pour jamais.

Les Florentins, pour profiter de l'abaissement de leurs adversaires, avoient réuni dans le Bolonois leur armée à celle du pape. Ils avoient donné rendez-vous à François de Carrare, sous les murs de Milan, et tandis que celui-ci s'emparoit de la ville de Brescia, et en assiégeoit le château, Albéric de Barbiano conduisoit l'armée de la ligue dans l'État de Parme. La ville de Parme avoit alors pour commandant Otto Bon Terzo, l'un des meilleurs généraux des Visconti; parmesan lui-même et de famille gibeline, il avoit été investi par Jean Galeaz de tous les biens qui avoient appartenu aux Correggieschi, et il exerçoit sur sa patrie la double autorité de commandant militaire et de chef de parti (1). Pour s'assurer la conservation de la ville, il en chassa les Rossi, avec plus de deux mille Guelfes, qui passèrent dans le camp des Florentins (2), et qui leur firent ouvrir volontairement les portes d'un grand nombre de châteaux-forts. Albéric de Barbiano, après avoir soumis une partie de cette province,

(1) *Annales Mediolanenses.* c. 164, p. 838.

(2) *Jacobi de Delayto Ann. Estenses.* p. 983.

se préparoit à passer le Pô, pour marcher 1403.
contre Milan; mais Charles Malatesti, qui commandoit sous ses ordres les troupes du pape, l'arrêta tout-à-coup en donnant de la publicité à une négociation qu'il poursuivoit depuis quelque temps.

Malatesti avoit épousé une sœur de la duchesse Catherine, fille de Bernabos Visconti. Tant que Jean Galeaz avoit vécu, cette parenté pouvoit être pour le seigneur de Rimini une raison de plus de haïr celui qui avoit fait périr son beau-père. Mais Malatesti ne pouvoit voir sans émotion les dangers que couroit la duchesse de Milan; il eut des conférences secrètes avec François de Gonzagues, qui étoit leur beau-frère à l'un et à l'autre, et qui étoit demeuré fidèle à Catherine; Balthazar Cossa, le légat du pape, fut admis à son tour à ces conférences, sans qu'Albéric de Barbiano, le marquis d'Este, ou Vanni Castellani, ambassadeur florentin, soupçonnassent cette négociation; et le 25 août 1403, la paix entre les Visconti et l'église fut publiée, à l'extrême surprise des alliés du pape. Ce dernier recueillit tout le fruit des efforts et des sacrifices faits par les peuples auxquels il s'étoit associé. Il se fit restituer Bologne, Pérouse, et toutes les villes que Jean Galeaz avoit élevées à l'État ecclésiastique, sans

1403. demander aucun avantage en faveur des Florentins (1).

Le légat ramena immédiatement l'armée de la ligue devant Bologne, et cette ville, impatiente de retourner au gouvernement de l'église, n'attendit point que Facino Cane, qui y commandoit, ouvrît ses portes; les citoyens prirent les armes le 2 septembre, et chassèrent ce général, après quoi ils firent entrer les troupes du pape dans la ville (2). Au mois d'octobre suivant, les Pérousins, après avoir reçu une lettre de la duchesse de Milan qui leur rendoit leur liberté (3), ouvrirent également leurs portes à Giannello Tommacelli, frère du pape, et rappelèrent leurs exilés (4).

Les Florentins envoyèrent à Rome des ambassadeurs, pour dissuader le pape de ratifier un traité contraire à ses premiers engagemens (5). Le but de leur alliance avoit été

(1) *Piero Minerbetti.* 1403, c. 7, p. 474; et c. 14, p. 479. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 580. — *Scipione Ammirato.* L. XVII, p. 901.

(2) *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 581.

(3) *Ap. Pompeo Pellini Storia di Perugia.* P. II, L. XI, p. 137.

(4) *Piero Minerbetti.* 1403, c. 17, p. 483. — *Sozomeni Pistoriensis historia.* T. XVI, p. 1178.

(5) Jacopo Salviati, qui nous a laissé des Mémoires sur son

le recouvrement des villes, de l'église et l'affranchissement de celles de Toscane. Aucune de ces dernières n'étoit encore soustraite au joug qui pesoit sur elles; l'unique objet des efforts des Florentins étoit de rendre la liberté à la Toscane, et le pape qui s'étoit engagé à les seconder, ne pouvoit les abandonner sans mauvaise foi, après avoir recueilli lui-même les fruits de leur alliance, surtout lorsqu'aucun revers ne motivoit sa défection (1). Mais Boniface IX, après avoir calmé par des délais affectés l'indignation que sa conduite avoit excitée, ratifia, sans y rien changer, le traité conclu par le légat (2). 1403.

Les Florentins, abandonnés à eux-mêmes, ne renoncèrent cependant point aux projets qu'ils avoient formés, et ils poursuivirent la guerre avec courage. Ils envoyèrent deux mille chevaux, et quinze cents fantassins, à Ugolin Cavalcabò, le nouveau seigneur de Crémone (3). Ils prirent à leur solde Guido de Fogliano de Reggio, Pierre de Rossi de

temps, étoit un de ces ambassadeurs. *Deliz. degli Eruditi Toscani.* T. XVIII, p. 214.

(1) *Piero Minerbetti.* c. 16, p. 481. — *Poggio Bracciolini.* L. IV, p. 293. — *Scipione Ammirato.* L. XVII, p. 902.

Piero Minerbetti. c. 19, p. 484.

(3) *Ib.* c. 22, p. 486.

1403. Parme, et plusieurs autres gentilshommes lombards, à chacun desquels ils payèrent mille florins d'or par mois, pour les aider à soutenir la guerre que ces seigneurs faisoient autour de leurs châteaux (1). Mais surtout ils s'efforcèrent de rendre la liberté aux deux républiques toscanes qui avoient montré le plus de haine contre eux; qui leur avoient fait le plus de mal; et qui, pour leur en faire davantage encore, s'étoient soumises volontairement à Jean Galeaz.

La première tentative des Florentins, pour rendre la liberté à Sienne, ne fut pas couronnée par le succès. François Salimbeni et Cocco de Cione, après avoir cherché à ranimer, par leurs discours, l'amour de la liberté parmi le peuple, étoient convenus de prendre les armes avec leurs associés, le 26 novembre 1403; d'attaquer le palais public, et d'en chasser Saint-George de Carreto, gouverneur de la ville. Mais les Salimbeni, les Malavolti, et le mont des douze, étoient seuls entrés dans cette conjuration; la jalousie des autres ordres la fit manquer. On révéla au gouverneur les complots tramés contre lui, et Saint-George, ayant attiré François Salimbeni

(1) *Piero Minerbetti.* c. 30, p. 493.

devant le palais, en s'entretenant avec lui, 1403.
l'y fit massacrer par ses gardes (1). Les douze, qui s'armoient pour le défendre, furent attaqués et mis en fuite ; plusieurs de ceux qu'on arrêta furent envoyés au supplice ; plusieurs autres furent exilés ; et le mont des douze fut, par un décret, privé de toute part au gouvernement : exclusion qui fut maintenue pendant près de quatre-vingts ans (2).

Cependant les Siennois, qui n'avoient pas voulu tenir leur liberté de la main des douze ou des Salimbeni, ne tardèrent pas à se la procurer par eux-mêmes. A la fin de mars 1404, ils envoyèrent à Florence des ambas- 1404.
sadeurs demander la paix. A l'ouverture de cette négociation, le gouverneur St.-George de Carreto, voyant que son autorité étoit tellement déchue, qu'on ne demandoit pas même son aveu pour traiter avec les ennemis de son prince, sortit de lui-même de la ville, pour ne pas en être chassé. Les magistrats ordonnèrent aussitôt qu'on ôtât la vipère des

(1) *Bernard. Corio, Storie Milanesi.* P. IV, p. 294. — *Andreæ Biglii Histor. Mediolan.* L. I, p. 14.

(2) *Malavolti Storia di Siena.* P. II, L. X, p. 194. — *Joh. Dominici de Barthołomæis Senensis, suorum temporum historia.* T. XX. *Rer. It.* p. 1.

1404. Visconti de tous les lieux publics, et des monnoies que faisoit frapper la république; et l'autorité du duc de Milan fut ainsi abolie à Sienne, sans révolution (1).

Les Florentins accueillirent avec joie les ambassadeurs siennois; ils restituèrent à cette république tous les châteaux qu'ils avoient conquis sur elle, en se réservant seulement leur jurisdiction sur Montepulciano, qui avoit été la première cause de la guerre. Mais ils exigèrent que tous les exilés de Sienne fussent rappelés dans leur patrie, et remis en jouissance de leurs biens et de leurs droits. Ce traité de pacification fut publié dans l'une et l'autre ville, avec de grandes réjouissances, le 4 avril 1404 (2).

Les Florentins se flattoient de réussir plus facilement encore à affranchir les Pisans de la tyrannie de Gabriel-Marie Visconti. Ce nouveau seigneur, qui ne pouvoit ni protéger ses sujets, ni nuire à ses ennemis, augmentoit cependant les impositions, pour subvenir aux dépenses de sa petite cour, et pour soutenir une

(1) *Malavolti Storia di Siena.* P. II, L. X, p. 195. — *Scipione Ammirato.* L. XVII, p. 906.

(2) *Piero Minerbetti.* 1404, c. 1, p. 497. — *Bandini Historia Senensis.* T. XX, p. 7. — *Ser Cambi Cronica di Lucca.* T. XVIII, p. 846.

guerre à laquelle le peuple ne prenoit plus 1404.
d'intérêt (1). Comme les impôts ordinaires ne suffisoient point aux dépenses du seigneur de Pise, il prétendit avoir découvert une conspiration des Bergolini ; sous ce prétexte, il fit mourir un Agliati, un Bonconti, et d'autres citoyens respectés, et il confisqua tous leurs biens.

Pour profiter du mécontentement du peuple, les Florentins envoyèrent devant Pise, au mois de janvier 1404, un gros corps de cavalerie, avec des ingénieurs et quelques compagnies de fantassins. On les avoit informés que le mur de la ville tomboit en ruine, auprès d'une ancienne porte qu'on avoit fermée, et qu'il seroit facile de le franchir (2). Mais, en arrivant devant Pise, ils trouvèrent une nouvelle fortification élevée dans l'endroit qu'ils vouloient attaquer, l'ennemi instruit de leurs desseins, et les murs garnis de soldats et de machines. Ils prirent donc le parti de se retirer, après avoir ravagé les campagnes.

Cette tentative, au lieu de nuire à Gabriel-Marie Visconti, servit au contraire à consolider son pouvoir, parce qu'elle le fit songer

(1) *Piero Minerbetti.* 1403, c. 24, p. 487. — *Scipione Ammirato.* L. XVII, p. 903.

(2) *Piero Minerbetti.* 1403, c. 26, p. 489. — *Sozomeni Pistoriensis Hist.* T. XVI, p. 1179.

1404. à implorer la protection de Boucicault, maréchal de France, qui commandoit alors à Gênes. Ce général illustre désiroit se venger sur les infidèles, de sa captivité dans les fers de Bajazet; il cherchoit les moyens de se rapprocher d'Emmanuel II Paléologue, et de le secourir dans ses adversités, et il avoit accepté avec empressement le vicariat de Gênes, dont il prit possession le 31 octobre 1401, parce que le peuple qui possédoit Péra, avoit plus d'intérêt et plus de moyens qu'aucun autre, de défendre Constantinople (1). Boucicault étoit entré dans tous les intérêts des Génois, et, pour eux, il étoit jaloux des conquêtes que les Florentins pourroient faire; surtout il ne vouloit pas permettre que ce peuple marchand possédât les ports importans de Pise et de Livourne. Il accueillit donc avec empressement les propositions de Gabriel Visconti; il se fit livrer Livourne et ses forteresses; il exigea, pour la seigneurie de Pise, le tribut annuel d'un cheval et d'un faucon pélerin, et, à ces conditions, il reconnut Gabriel-Marie Visconti, pour feudataire du roi de France; il somma en même-temps les Florentins de ne plus molester Pise ou son territoire, s'ils ne vouloient pas

(1) *Georgii Stellæ Annales Genuenses.* p. 1187.

provoquer la colère de Charles VI. Lorsque 1404.
Boucicault vit que cette menace ne suffisoit pas ; il fit arrêter tous les négocians florentins qui se trouvoient à Gênes, avec toutes leurs marchandises, et il ne les relâcha qu'après avoir contraint la seigneurie à signer une trêve de quatre ans, avec Gabriel-Marie Visconti, et la communauté de Pise (1).

A la réserve de Pise, la Toscane étoit délivrée d'une influence étrangère, et les Florentins avoient atteint le but qu'ils s'étoient proposé dans cette guerre. Sienne avoit recouvré sa liberté ; Pérouse et Bologne avoient échangé la tyrannie des Visconti, contre la domination plus douce et plus paternelle de l'église ; Richard Cancellieri de Pistoia, avoit demandé la paix au mois de septembre 1403 ; et, pour rentrer en possession de ses biens, il avoit livré à la république le château de la Sambuca, qui fermoit un des passages les plus importans, au travers des Apennins (2). Il ne restoit donc plus qu'à punir les seigneurs feudataires qui avoient abandonné les Florentins

(1) *Piero Minerbetti.* 1403, c. 27, p. 490. — *Cronica di Lucca di Gio. Ser Cambi.* p. 845. — *Sozomeni Pistoriensis Histor.* p. 1180. — *Scipione Ammirato.* L. XVII, p. 904.

(2) *Sozomeni Pistoriensis Histor.* p. 1179.

1404. pour s'allier aux Visconti, et les dix de la guerre les attaquèrent avec vigueur. Jacob Salviati, qui commanda cette expédition, enleva aux Ubertini tous les châteaux qu'ils possédoient dans le val d'Ambra; il s'avança ensuite contre les comtes Guidi et les comtes del Bagno, et il soumit toutes les forteresses que ces gentilshommes possédoient sur les frontières de la Romagne; il ramena enfin à l'obéissance de la république toute la noblesse feudataire des Apennins (1).

Au-delà de ces montagnes, les Florentins ne vouloient ni faire des conquêtes, ni s'engager dans des alliances perpétuelles, de peur qu'elles ne les obligeassent à continuer indéfiniment les hostilités. Cependant ils firent passer des subsides et des troupes à Ugolin Cavalcabò, seigneur de Crémone. Pierre de Rossi, un autre de leurs alliés, s'étoit réconcilié au commencement de l'année avec Otto Bon Terzo, qui gouvernoit Parme plutôt en tyran qu'en lieutenant du duc de Milan; ils étoient convenus de partager la souveraineté de cette ville, et Otto Bon Terzo avoit offert de passer au service des Florentins contre les Visconti; mais tout-à-coup il attaqua les Guelfes

(1) *Jacop. Salviati Memorie. Del. Erud.* T. XVIII, p. 221. *Piero Minerbetti.* 1404, c. 2 et 6, p. 495 et 501. — *Poggio Bracciolini Hist. Flor.* L. IV, p. 295.

Pierre de Rossi, qui gardoient avec lui la citadelle de Parme; il les désarma, et tombant ensuite sur les bourgeois paisibles qu'il croyoit attachés à son rival, il en fit un massacre horrible, et livra leurs biens au pillage (1). Pierre de Rossi, chassé de sa patrie, vint à Florence, pour implorer les secours de la république. Les décemvirs mirent sous ses ordres près de quinze cents hommes d'armes, et lui fournirent de l'argent et des munitions de guerre. Mais ils n'agissoient plus en Lombardie que comme auxiliaires de leurs anciens amis; sans faire la paix ils renonçoient à pousser avec vigueur les hostilités, et ils laissoient la maison Visconti lutter contre les difficultés dans lesquelles elle se trouvoit embarrassée (2). 1404.

Le peuple de Milan, profitant de la foiblesse du gouvernement, s'agitoit de nouveau pour recouvrer sa liberté; mais l'ambition des grands ou l'inquiétude des citoyens ne se rattachoient point à de nobles désirs; les premiers cherchoient à se supplanter par des intrigues de cour, les seconds troubloient l'administration par leurs émeutes, sans avoir

(1) *Jacobi de Delayto Annal. Estenses.* T. XVIII, p. 1001. — *Piero Minerbetti.* 1404, c. 11 et 12, p. 508. — *Redusius de Quer. Chronic. Tarvisin.* T. XIX, p. 809.

(2) *Poggio Bracciolini Hist. Flor.* L. IV, p. 294.

1404. aucun projet fixe, aucun désir constant; si les Milanois avoient écarté de la souveraineté la maison Visconti, que ses crimes rendoient indigne de régner, ils auroient replacé leur république à la tête de la ligue lombarde, et lui auroient assuré tout au moins le même rang que Florence occupoit en Toscane. S'ils avoient cherché au contraire à consolider la souveraineté élevée par les derniers seigneurs, en donnant une constitution à la monarchie, et en assurant le bonheur du peuple, sous l'autorité limitée de son chef, leur ville seroit demeurée la capitale de la Lombardie, et les vingt-cinq cités que Jean Galeaz avoit gouvernées seroient rentrées sous leur dépendance; mais tous les troubles de Milan étoient excités par des factieux, non par des patriotes. Ils s'arrachoient le pouvoir, et ne songeoient point à réclamer ou faire valoir des droits.

La duchesse Catherine, de son côté, perdoit, par sa conduite imprudente et cruelle, tout droit à l'estime ou l'affection du peuple. Le massacre des deux Porri et d'Aliprandi avoit, dès le commencement de l'année, excité une grande fermentation à Milan. Au mois d'avril, le peuple vit un matin cinq cadavres, vêtus de noir et privés de têtes, qui étoient exposés, par ordre de la duchesse, devant la porte de Saint-Ambroise. Catherine avoit compté que cette

exécution mystérieuse affermiroit son pouvoir en glaçant d'effroi les séditieux. Les Milanois, au contraire, quoiqu'ils ne reconnussent point les suppliciés, n'écoutèrent que leur indignation et leur rage. Ils prirent les armes et forcèrent la duchesse à livrer aux bourgeois ses forteresses, d'où elle retira ses soldats; le jeune duc Jean Marie fut mis entre les mains de conseillers gibelins élus par le peuple; la maison de François Barbavara fut livrée au pillage, lui-même il s'enfuit à Valle Siccida, au-dessus de Novare, et la duchesse alla s'enfermer à Monza, où elle espéroit être en sûreté, sous la protection de Pandolfe Malatesti (1). 1404.

Mais depuis que le duc Jean-Marie n'étoit plus sous la garde de la duchesse sa mère, les factieux empruntoient son nom pour faire la guerre à la régente. On voyoit dans toutes les villes le parti du duc et celui de la duchesse se combattre (2). Tout-à-coup la dernière fut elle-même surprise à Monza, par François Visconti, elle fut jetée en prison, et, s'il faut en croire la voix publique, elle y mourut

(1) *Andreæ Biglii Histor. Mediolan.* L. II, p. 27, T. XIX. — *Piero Minerbetti.* 1404, c. 8, p. 503. — *Sozomeni Pistoriensis Hist.* T. XVI, p. 1181.

(2) *Piero Minerbetti.* 1404, c. 13, p. 509.

1404. empoisonnée, le 16 octobre 1404 (1). Pandolfe Malatesti, qui étoit auprès d'elle, s'enfuit, à pied, déchaussé comme il étoit, vers T[illegible]; et de là, se rendant immédiatement à Lucques, il réussit à se faire livrer la ville et les forteresses, et il s'en fit proclamer seigneur (2).

Ainsi toute la Lombardie se trouvoit partagée entre de nouveaux tyrans. Philippe-Marie, le plus jeune des frères Visconti, résidoit à Pavie, mais l'autorité sur cette ville avoit été usurpée de nouveau par les Beccaria, qui l'avoient exercée autrefois. Facino Cane régnoit à Alexandrie; George Benzoni à Crème; Jean de Vignatte, fils d'un boucher, à Lodi; les Suardi à Bergame; les Coleoni à Trezzo; Cavalcabò à Crémone; Franchino Rusca à Como; et les peuples, foulés par leurs nouveaux maîtres, et par les soldats qu'ils entretenoient, étoient déjà réduits à regretter le joug plus égal des Visconti.

(1) *Piero Minerbetti.* 1404, c. 14, p. 510; et c. 25, p. 519. — *Poggio Bracciolini Hist. Flor.* L. IV, p. 294. — *Sozomeni Pistoriensis.* p. 1183.

(2) *Andreæ Biglii Histor.* L. II, p. 27.

CHAPITRE LIX.

Conquêtes de François de Carrare en Lombardie. — Jalousie des Vénitiens; ils lui déclarent la guerre; vigoureuse résistance de Carrare; il perd successivement Vérone et ses principaux châteaux; il est forcé à se rendre, et le conseil des dix le fait mourir avec ses enfans.

1404—1406.

Au commencement des troubles que la mort de Jean Galeaz avoit excités en Lombardie, la duchesse de Milan avoit fait offrir la paix à François de Carrare, seigneur de Padoue, dont elle redoutoit les ressentimens et la valeur. Carrare y avoit mis pour conditions la restitution de Vicence, Feltre et Bellune, afin de pouvoir, disoit-il, laisser la seigneurie d'une ville à chacun de ses enfans. Cependant, par la médiation des Vénitiens, il s'étoit contenté de Feltre et de Bellune, et la duchesse s'étoit engagée à lui remettre ces deux villes

au mois de juin 1403 (1). La haine que Jacob del Verme et François Barbavara, conseillers de Catherine, portoient au seigneur de Padoue, fit rompre ce traité au moment où il devoit s'exécuter; et Carrare, après avoir invoqué la garantie des Vénitiens, qui lui donnèrent une réponse évasive, entra le 12 août sur le territoire de Vérone, avec une armée considérable. N'ayant pu y remporter aucun avantage sur Ugolotto Biancardo, qui commandoit les troupes des Visconti, il passa dans l'État de Brescia, et s'empara de Montechiaro, de Lona, et bientôt de la ville même de Brescia, dont les Guelfes lui ouvrirent les portes (2). Mais les troupes du duc s'étoient enfermées dans la citadelle, et, avant que Carrare eut pu les y forcer, Otto Eon Terzo et Galeazzo de Mantoue arrivèrent à leur secours, avec mille lances, et forcèrent le seigneur de Padoue à se retirer (3).

1404. Au commencement de l'année suivante, Facino Cane fut envoyé à Vicence, par la duchesse, avec un corps d'armée considérable,

(1) *Andrea Gataro Storia Padovana.* p. 865.

(2) *Andrea Gataro.* p. 867.—*Bernard. Corio Storie Milanesi.* P. IV, p. 294.

(3) *Andrea Gataro.* p. 868.—*Piero Minerbetti.* 1403, c. 11, p. 475.

pour porter la guerre dans le Padouan; mais Carrare, plaçant ses milices derrière les canaux et les rivières dont ses États étoient entourés, repoussa les troupes milanoises, et détermina enfin Facino Cane à conduire ailleurs ses soldats, afin de tirer parti pour lui-même de l'anarchie où la Lombardie étoit plongée (1). 1404.

Le jour même où Facino Cane se retiroit, Guillaume de la Scala entra dans Padoue, pour demander à François de Carrare de prendre part à une entreprise qu'il vouloit faire sur Vérone. Guillaume étoit fils d'Antonio, le dernier seigneur de la Scala; dans son exil, il avoit presque toujours vécu des bienfaits du seigneur de Padoue (2). Il espéroit que le moment étoit venu où il pourroit recouvrer la souveraineté de ses pères; il assuroit que les anciens sujets de sa famille désiroient retourner sous sa domination, et il convint avec François de Carrare que, si par son aide il pouvoit rentrer dans Vérone, il l'assisteroit ensuite de toutes ses forces pour lui soumettre Vicence. Un traité à ces conditions fut signé entre les deux princes le 27 mars 1404 (3).

(1) *Andrea Gataro*. p. 872.

(2) *Ib.* p. 873.

(3) *Ib.* p. 874.

1404. Dès le 30 mars, l'armée de Carrare se mit en mouvement, sous les ordres de Philippe de Pise. Nicolas, marquis d'Este, gendre du seigneur de Padoue, vint le joindre avec cinq cents hommes d'armes (1); et ces généraux entreprirent le siége du château de Cologna. Tandis qu'ils attiroient de ce côté l'attention des ennemis, ils entretenoient des négociations secrètes avec les mécontens de Vérone. Dans la nuit du 7 avril l'armée parut tout-à-coup devant les murs de cette ville, et, avec l'aide des partisans des anciens seigneurs, elle y pénétra par escalade. Ugolotto Biancardo, qui y commandoit pour le duc de Milan, se retira dans la forteresse (2).

Mais, au moment de la conquête de sa capitale, Guillaume de la Scala étoit trop malade pour supporter le mouvement du cheval. Si nous en croyons Gataro, historien qui, malgré sa partialité pour les Carrare, inspire de la confiance par tous les détails qu'il rapporte, Guillaume de la Scala étoit atteint d'une dyssenterie accompagnée de fièvre continue; dès le 20 mars, jour de son arrivée à Padoue, il avoit été soigné par les

(1) *Gio. Batt. Pigna Storia de Principi d'Este.* L. V, p. 465.

(2) *Andrea Gataro.* p. 877. — *Jacobi de Delayto Annales Estenses.* T. XVIII, p. 995.

médecins du prince, et sa maladie avoit déjà retardé de plusieurs jours l'exécution de ses projets (1). Redusius de Quero, auteur contemporain, ennemi acharné du seigneur de Padoue, assure que celui-ci avoit, dès cette époque, administré un poison lent à Guillaume (2). Cependant la Scala fut immédiatement reconnu pour seigneur de Vérone, et tous ses concitoyens vinrent lui rendre hommage. La fatigue de son inauguration augmentoit son mal; la joie d'être rentré dans sa patrie et remonté sur le trône de ses pères étoit troublée par des douleurs croissantes. A peine avoit-il possédé quinze jours la seigneurie, qu'il mourut le 21 avril. Le peuple et presque tous les écrivains du temps accusèrent François de Carrare d'avoir fait empoisonner ce seigneur (3). Cependant la fréquence de crimes semblables avoit accoutumé à les croire légèrement, et nous devons hésiter à noircir la mémoire d'un prince qui, dans le reste de sa conduite, nous paroît noble 1404.

(1) *Andrea Gataro.* p. 873.

(2) *Redusius de Quero Chronic. Tarvisin.* p. 813.

(3) *Andreæ Billii Histor.* L. I, T. XIX, p. 18. — *Piero Minerbetti.* 1404, c. 3, p. 499. — *Jacobi de Delayto Annal. Estenses.* p. 997. — *Marin Sanuto vite de Duchi di Venezia.* p. 807. — *Gio. Batt. Pigna Storia de Princ. d'Este.* L. V, p. 467.

1404. et généreux; d'ailleurs ce forfait étoit inutile, car Guillaume de la Scala laissoit deux fils, Antonio et Brunoro, que Carrare investit immédiatement de l'héritage de leur père (1).

Le 29 avril, Ugolotto Biancardo, assiégé dans la forteresse de Vérone, fut forcé de la livrer aux assaillans, et François de Carrare y mit garnison. Pendant ce temps, Francesco Terzo, fils aîné du seigneur de Padoue, assiégeoit Vicence avec une autre armée. Une haine violente subsistoit dès long-temps entre les Vicentins et les Padouans, en sorte que les premiers s'obstinoient à se défendre. De son côté, la régence de Milan mettoit tout en œuvre pour les secourir; et, tandis que Facino Cane cherchoit à faire entrer des renforts dans la ville assiégée, des ambassadeurs de la duchesse sollicitoient la république de Venise de se déclarer contre Carrare.

Les Vénitiens étoient demeurés indifférens aux progrès de Jean Galeaz Visconti, et ils n'avoient point pris parti contre lui, dans un temps où ce prince menaçoit d'envahir toute

(1) Corio, l'historien de Milan, tandis qu'il accuse Guillaume d'avoir, vers ce temps-là, fait empoisonner Charles Visconti, son compagnon d'armes, attribue la mort de Guillaume à la fatigue et à la maladie. *Hist. Mil.* P. IV, p. 296.

l'Italie. Mais le doge Michel Steno et Fran- 1404.
çois Foscari, chef de la quarantie, feignoient à présent d'être allarmés de l'agrandissement de François de Carrare, prince belliqueux, ambitieux, non moins habile politique que grand capitaine, et qui, lors même qu'il paroissoit tout dévoué à la seigneurie, songeoit sans doute à se venger sur elle des malheurs qu'elle avoit fait éprouver, quinze ans auparavant, à lui-même et à son père (1). La duchesse de Milan avoit envoyé à Venise, comme ambassadeurs, l'évêque de Feltre, le général Jacob del Verme, dont François de Carrare avoit confisqué l'héritage à Vérone (2), et Ugo Scrovegno, émigré padouan, dont les biens étoient également sous le séquestre; leur haine personnelle contre Carrare sut éveiller l'ambition du doge et des Vénitiens. Ils offrirent d'abord de leur céder Feltre et Bellune, pour prix de leur alliance (3); bientôt ils y joignirent encore Vicence, et tout ce que la maison Visconti possédoit au-delà de l'Adige (4). Le doge,

(1) *Marin Sanuto vite de Duchi.* T. XXII, p. 794.

(2) *Jacobi de Delayto Annal. Estens.* p. 998.

(3) *Marin Sanuto vite de Duchi.* p. 806. — *Sandi Storia civile Veneta.* L. VI, c. 3, p. 358.

(4) Ser Cambi assure que les Vénitiens payèrent deux cent

1404. qui desiroit la guerre, pour illustrer son règne par des conquêtes, usa de quelque artifice pour écarter du conseil des Pregadi tous ceux qui étoient favorables à la maison de Carrare, et cependant il ne l'emporta que d'une voix (1). La guerre fut donc résolue, et Jacob Soriano, gentilhomme vénitien, fut envoyé à Vicence, pour prendre possession de cette ville, dont les habitans avoient d'eux-mêmes imploré la protection de la seigneurie.

Le 25 avril 1404, la bannière de saint Marc fut arborée sur la grande tour de Vicence; et un trompette fut envoyé à François Terzo de Carrare, pour le sommer de renoncer au siége d'une ville qui appartenoit à la république. Ce trompette, ayant provoqué de quelque manière la colère du jeune seigneur, fut tué en sa présence. Cette violation du droit des gens fut bientôt sévèrement punie sur toute la maison de Carrare (2).

mille florins pour les villes qui leur furent cédées. *Cronica di Lucca.* p. 841.

(1) *Marin Sanuto vite de Duchi.* p. 794.

(2) *Andrea Gataro.* p. 883. — *Redusius de Quero Chronic. Tarvisin.* p. 814. — *Jacobi de Delayto Annales Estenses.* p. 1005. — *Piero Minerbetti.* 1404, c. 7, p. 502. — *Marin Sanuto vite de Duchi.* p. 807.

François de Carrare se rendit au camp de son fils, dans l'intention de donner, le 1.er mai, un assaut aux murs de Vicence; mais, à la réception d'une lettre de la seigneurie qui le menaçoit de tout son courroux, s'il ne levoit pas le siége, Carrare s'arrêta, espérant encore à ce prix, éviter la guerre avec la république; il se désista de ses projets, et il ramena ses troupes à Padoue (1). 1404.

Sur ces entrefaites, il fut averti que Brunoro et Antonio de la Scala négocioient, de leur côté, avec Venise, afin de s'assurer, contre lui-même, la protection de la seigneurie, et d'échapper à la guerre dont ils le voyoient menacé. Déjà ces princes lui avoient donné d'autres sujets de mécontentement, que son ambition s'exagéroit peut-être. Il crut que leur ingratitude l'autorisoit à les dépouiller de ce que lui-même leur avoit donné. Il les fit arrêter, le 17 mai, et son fils, Jacques de Carrare, rendit compte au peuple de Vérone, assemblé sur la place publique, des motifs de cette détermination (2). Le 24 du même mois, François de

(1) *Andrea Gataro.* p. 885.

(2) *Jacobi de Delayto Annales Estenses.* p. 999.

1404. Carrare se fit proclamer seigneur de Vérone (1).

Cependant les ambassadeurs de Florence et ceux de l'église, cherchoient, de concert avec le marquis d'Este, à rétablir la paix (2); mais les prétentions des Vénitiens étoient si excessives, qu'on ne pouvoit ouvrir aucune négociation. Déjà ils avoient engagé François de Gonzagues, seigneur de Mantoue, à envahir le territoire de Vérone (3). Jacob del Verme avoit pris possession, en leur nom, des villes de Cividale, Feltre et Bellune (4), et, le 18 juin, il rompit, à main armée, les digues de la Brenta, près de l'Anguillara, afin d'inonder le territoire de Padoue (5). Cependant la guerre n'avoit point encore été formellement déclarée. François de Carrare, averti de ces hostilités, convoqua le conseil du peuple, qu'il avoit conservé ou rétabli

(1) *Andrea Gataro.* p. 887. — *Andrea Naugerio Storia Veneziana.* p. 1076.

(2) *Annales Estenses Jac. de Delayto.* p. 1006. — *Piero Minerbetti.* c. 9, p. 506. — *Marin Sanuto.* p. 808. — *Gio. Batt. Pigna.* L. V, p. 469.

(3) *Platina Histor. Mantuana.* L. V, p. 795.

(4) *Redusius de Quero Chron. Tarvisin.* p. 814. — *Andrea Naugerio.* p. 1077.

(5) *Jacobi de Delayto.* p. 1009.

à Padoue, afin de s'assurer de l'affection 1404.
de ses sujets. Il lui rendit compte des injures qu'il avoit éprouvées de la part de la république ; il assura qu'il avoit toujours voulu se conduire envers elle comme un fils respectueux, plus encore que comme un bon voisin ; mais il ajouta qu'il se voyoit forcé à prendre les armes, pour la défense de ses justes droits ; et, d'après l'avis de son peuple, il déclara la guerre aux Vénitiens, le 23 juin 1404 (1).

Le sénat de Venise s'étoit fait une règle de n'employer jamais que des armes étrangères et mercenaires. Il ne vouloit pas confier d'autorité à un citoyen qui pouvoit être tenté d'en abuser ; il ne vouloit pas même lui donner l'occasion d'acquérir trop de gloire, ou permettre au peuple de contracter des habitudes militaires. Les Condottieri, que la république prenoit à son service, n'obtenoient jamais la permission d'introduire leurs soldats à Venise ; en sorte que leurs trahisons mêmes ne pouvoient faire courir aucun danger à la capitale ; et l'État alors le plus riche de l'Europe, entreprenoit sans inquiétude une guerre où il n'exposoit que de l'argent.

En effet, une armée de neuf mille gendarmes

(1) *Andrea Gataro. p. 890.*

1404. aventuriers, à la solde de la république, se rassembla sous les ordres de Malatesta de Pesaro. Paul Savelli, Taddéo del Verme, les Pollenta de Ravenne, le comte de l'Aquila et d'autres capitaines renommés, lui étoient subordonnés (1). François de Carrare, qui avoit bien moins de soldats, compensa par son activité l'inégalité du nombre; il détermina François de Gonzagues à accepter une trève qui devoit durer jusqu'au 27 août; il engagea le marquis Nicolas d'Este, son gendre, à se joindre à lui, contre les Vénitiens; en peu de jours, Nicolas reconquit le Polésine de Rovigo, ancien héritage de sa famille, qu'il avoit précédemment engagé à la république, pour sûreté d'une dette (2). Enfin Carrare, profitant des canaux profonds qui coupent toute la Vénétie, fortifia les confins de son territoire par des fossés et des redoutes, et les défendit comme une forteresse. Avec son brave général, Philippe de Pise, il se plaça près de Pieve à Sacco, derrière les lignes qu'il avoit formées, et il repoussa valeureusement, le 20 août,

(1) *Andreæ Gataro.* p. 891. — *Jacobi de Delayto Annales Estens.* p. 1009. — *Piero Minerbetti.* c. 9, p. 505.

(2) *Marin Sanuto.* p. 810. — *Piero Minerbetti.* c. 16, p. 511. *Gio. B. Pigna.* L. V, p. 476.

une attaque générale des Vénitiens sur toute 1404.
la frontière de l'État de Padoue (1).

La trève conclue avec le seigneur de Mantoue expirant le 27 août, François de Carrare fut obligé de diviser ses forces pour résister à une nouvelle attaque. Un orage violent dispersa, pendant son absence, les troupes qui gardoient les lignes de Pieve à Sacco. Pendant que même les sentinelles se mettoient à l'abri des torrens de pluie qui tomboient du ciel, quelques soldats Vénitiens trouvèrent, chez un paysan dont ils pilloient la maison, une solive assez longue pour en faire un pont qui traversât le fossé; ils la jetèrent, sans être remarqués, au travers de cette fortification; les plus hardis passèrent le canal et facilitèrent aux autres l'établissement d'un pont plus solide; lorsqu'ils furent découverts, ils étoient déjà assez nombreux pour maintenir leur poste; et, le 6 septembre, l'armée vénitienne entra toute entière dans la première enceinte fortifiée du territoire de Padoue (2).

Carrare accourut aussitôt pour sauver ses campagnes de l'invasion désastreuse des ennemis; il se retira derrière une seconde ligne de

(1) *Andrea Gataro.* p. 892. — *Jacobi de Delayto.* p. 1010. — *Marin Sanuto.* p. 809. — *Piero Minerbetti.* c. 10, p. 506.

(2) *Andrea Gataro.* p. 899. — *Jacobi de Delayto.* p. 1010.

1404. canaux qu'il se hâta de fortifier; et, étendant ses troupes entre Oriago, Strà et Vico d'Aggere, il couvrit du moins tout le pays qui restoit derrière lui. Cependant une querelle entre Malatesta et Paul Savelli, ayant engagé l'armée vénitienne à se partager entre ces deux généraux, François de Carrare en profita pour battre séparément le dernier, et pour enlever ensuite un convoi de vivres que conduisoit Taddéo del Verme (1).

Mais le seigneur de Padoue, malgré ses talens et son courage, n'étoit pas assez fort pour lutter seul contre les Vénitiens. Ces derniers avoient rappelé de Candie le marquis Azzo d'Este, qui, quelques années auparavant, avoit excité une guerre civile dans l'État de Ferrare; et ils lui faisoient remonter le Pô avec leur flotte, pour combattre le marquis Nicolas (2). D'autre part, Jacob del Verme avoit conduit à François de Gonzagues de puissans renforts, et tous deux ensemble attaquoient le territoire de Vérone, où ils prenoient successivement un grand nombre de châteaux. Les habitans de ce district n'avoient aucune affection pour la maison de Carrare, et ils n'apportoient aucun zèle à la défendre. Enfin les

(1) *Andrea Gataro.* p. 902. — *Jacobi de Delavto.* p. 1016.

(2) *Andrea Gataro.* p. 905. — *Marin Sanuto.* p. 811.

Vénitiens avoient congédié Malatesti et ils avoient réuni leur troisième armée sous les ordres de Paul Savelli. Celle-ci étoit la plus considérable qu'on eut encore vu servir en Italie : elle coûtoit par mois cent vingt mille ducats à la seigneurie, qui, assez riche pour ne rien épargner, dépensa deux millions de ducats, dans la seule guerre de Padoue (1). 1404.

Paul Savelli, n'ayant pu forcer l'enceinte que défendoient les Padouans, mit, à la fin de novembre, son armée en quartiers d'hiver dans l'État de Trévise. Carrare, qui craignoit de perdre l'affection de son peuple, s'il le fatiguoit par un trop rude service militaire, se hâta, de son côté, de renvoyer les habitans de Padoue à leurs foyers. Mais la retraite de Savelli n'étoit qu'une ruse ; il avoit gagné des traîtres à Strà, qui lui ouvrirent un passage au travers des lignes si long-temps défendues. Le 2 décembre, il traversa la Brenta, et il entra dans le canton de Pieve à Sacco, le plus riche et le plus fertile du Padouan ; François de Carrare, qui étoit accouru pour le repousser, fut blessé à la main ; ses troupes furent forcées à la retraite, et toutes les campagnes de ses États furent livrées à un horrible pillage (2).

(1) *Naugerii Stor. Venez.* p. 1079.

(2) *Andrea Gataro.* p. 907. — *Jac. de Delayto.* p. 1021.

1405. Le commencement de l'année 1405 fut signalé par un nouveau malheur pour le seigneur de Padoue. Le marquis de Ferrare, son gendre, et le seul allié qui lui restât, se détacha de lui. Menacé par les flottes vénitiennes, manquant de vivres, et entouré d'un peuple mécontent, il signa une paix séparée, et rendit aux Vénitiens le Polésine de Rovigo, et les forteresses qu'il avoit élevées le long du Pô (1).

François de Carrare avoit vainement demandé des secours aux Florentins, alors occupés de leurs négociations pour se rendre maîtres de Pise; il ne pouvoit obtenir d'assistance ni d'eux, ni d'aucun de ses anciens amis; quelques-uns de ses sujets laissoient éclater des signes de mécontentement, et Jacques de Carrare, son frère naturel, paroissoit engagé dans un complot contre lui (2). François chercha du moins à mettre ses plus jeunes fils et une partie de ses biens à couvert du danger dont il se voyoit menacé. L'aîné de ses enfans, François Terzo, étoit son

— *Piero Minerbetti.* c. 28, p. 520. — *Marin Sanuto.* p. 813.

(1) *Jacob. de Delayto.* p. 1024. — *Redusius de Quero.* p. 816. — *Piero Minerbetti.* 1405, c. 1, p. 522. — *Marin Sanuto.* p. 814. — *Andrea Naugerio.* p. 1077. — *Gio. Batt. Pigna.* L. V, p. 483.

(2) *Andrea Gataro.* p. 914. — *Jac. de Delayto.* p. 1026.

plus ferme soutien à Padoue, et le second, 1405.
Jacques, commandoit pour lui à Vérone. Carrare n'avoit garde d'éloigner ces deux braves guerriers, qui devoient partager sa dernière fortune comme les dangers des combats. Mais il fit passer à Florence ses deux plus jeunes fils, Ubertino et Marsilio, ainsi que ses enfans naturels, ceux de ses frères et ceux de son fils. Il y envoya aussi tous ses joyaux de prix, et une somme de quatre-vingt mille florins qu'il s'étoit réservée en argent comptant (1). Tranquillisé sur le sort de cette partie de sa famille, il attendit avec constance l'agression d'un ennemi infiniment supérieur en forces.

Le 25 mai 1405, Castel Caro fut attaqué en même-temps par la flotte vénitienne et par l'armée de terre. Après une vigoureuse, mais courte résistance, ce château fut pris; le territoire de Padoue demeura complètement ouvert, et Paul Savelli conduisit ses troupes au pied des murs de la capitale, dont il commença le siége le 12 juin (2).

D'autre part, Jacob del Verme et François de Gonzagues pressoient l'attaque de Vérone.

(1) *Andrea Gataro.* p. 915. — *Jacob de Delayto.* p. 1037. — *Cronica di Lucca di Ser Cambi.* p. 849.

(2) *Andrea Gataro.* p. 916. — *Jac. de Delayto.* p. 1027.

1405. Les citoyens de cette ville n'avoient point pour la maison de Carrare une affection héréditaire ; ils ne se soumettoient qu'à contre-cœur aux sacrifices que leur imposoit une guerre à laquelle ils ne prenoient aucun intérêt ; et lorsqu'ils virent l'ennemi attaquer leurs murailles, ils résolurent de faire cesser la résistance de Jacques de Carrare ; s'emparèrent, le 22 juin, de la grande place, et demandèrent à traiter avec Gabriel Emo, provéditeur vénitien qui suivoit l'armée. Cependant ils obtinrent pour Jacques de Carrare, dont ils respectoient les vertus, un sauf-conduit au moyen duquel il pouvoit se retirer où bon lui sembleroit, avec sa femme et ses effets précieux (1). Une capitulation avantageuse fut accordée à la ville de Vérone, et la seigneurie promit de conserver et d'augmenter ses priviléges. Le 23 juin, l'armée de Jacob del Verme entra dans cette ville et arbora l'étendard de saint Marc (2). Jacques de Carrare, retenu quelque temps captif contre la teneur de la convention, ayant voulu s'échapper, fut repris et envoyé dans les prisons de Venise (3).

(1) *Andrea Gataro.* p. 918. — *Piero Minerbetti*, c. 4, p. 525.

(2) *Marin Sanuto.* p. 820. — *Andrea Nauge*[illegible]. p. 1078.

(3) *Andrea Gataro.* p. 920. — *Piero Minerbetti*, c. 6, p. 526. — *Redusius de Quero.* p. 816. — *Jac. de Delayto*[illegible]. p. 1027.

L'armée qui avoit pris Vérone vint ensuite 1405.
se réunir à celle qui assiégeoit Padoue. Le 1.er juillet, Paul Savelli établit son camp à Bassanello, et Carlo Zeno y fut envoyé par la république, comme provéditeur. Le seigneur de Mantoue et Jacques del Verme y arrivèrent peu de jours après. François de Carrare avoit partagé avec son fils, François Terzo, la défense de sa patrie; il veilloit les nuits avec une moitié des citoyens, et Terzo, avec l'autre moitié, faisoit la garde durant le jour (1).

Cependant, les paysans s'étoient retirés dans la ville, avec leur bétail et leurs effets précieux. Chaque bourgeois en avoit reçu plusieurs dans sa maison; d'autres étoient logés dans les églises et les couvents, d'autres enfin étoient réduits à coucher sous les portiques des rues. Bientôt le rapprochement de tant d'hommes et de tant d'animaux, la mauvaise nourriture, les immondices dont la ville se remplissoit, produisirent leur effet ordinaire; une peste affreuse se manifesta dans Padoue, avec les mêmes symptômes, qui, au milieu du siècle précédent, avoient occasionné tant d'effroi. Presque tous les malades mouroient le second ou le troisième jour.

(1) *Andrea Gataro.* p. 921.

1405. Chaque matin, des chars parcouroient la ville pour recueillir les morts; sur leur timon on avoit élevé une croix, au-dessous de laquelle brûloit sans cesse une petite lanterne, pour remplacer les cierges, qui, dans d'autres temps, accompagnoient toujours les obsèques. Un seul prêtre suivoit le char funèbre, qui portoit à-la-fois de quinze à vingt cadavres; la contagion enlevoit quatre ou cinq cents personnes par jour. Dans chaque cimetière on avoit creusé d'immenses fosses, où l'on rangeoit les cadavres par lits jusqu'à leurs bords. Après qu'un père avoit déposé son fils sur ce char funèbre, un fils son père, ou un époux son épouse, il falloit que, les yeux encore pleins de larmes, il reprît en hâte ses armes pour repousser les attaques des ennemis (1).

Les châteaux du territoire de Padoue, n'ayant plus aucune communication avec leur capitale, et n'espérant plus être secourus, secouoient, les uns après les autres, l'autorité des Carrare, pour faire plus tôt et à de meilleures conditions, leur paix avec les Vénitiens. Este se rendit le 14 août;

(1) Andrea Gataro, qui perdit son père de la peste, assure qu'elle enleva quarante mille personnes. *Istor. Padov.* p. 921. — Andrea Biglia donne le même nombre. *Mediol. Hist.* L. I, p. 20. — Jacques de Delayto le réduit à vingt-huit mille. *Ann. Est.* p. 1029. — *Marin Sanuto.* p. 817 et 827.

Montagnana, le 15. Le provéditeur Zeno essaya de corrompre Lucas de Lione, noble padouan, qui commandoit à Monselice; ses honteuses propositions furent rejetées; mais Lucas prit occasion de cette négociation pour entrer en traité au nom de François de Carrare lui-même, et il se rendit à Padoue, pour savoir quels termes celui-ci accepteroit. Le seigneur déclara qu'il consentiroit à livrer sa capitale, et à renoncer à la souveraineté, pourvu que son fils Jacques fût remis en liberté; que la seigneurie lui payât cent cinquante mille florins de dédommagemens; qu'elle confirmât les donations qu'il avoit faites pendant son gouvernement, et qu'elle garantît les priviléges et les anciennes coutumes de Padoue (1). 1405.

Tandis que Charles Zéno étoit à Venise, pour consulter la seigneurie sur ces conditions, François de Carrare profita de l'arrogante confiance de ses ennemis pour les battre. Il rassembla les milices de la ville qui se trouvoient réduites à quatre mille sept cents hommes, quoiqu'il y eut incorporé les paysans réfugiés, tandis que, l'année précédente, elles passoient douze mille hommes. A leur tête, il surprit, le

(1) *Gataro in Stor. Padov.* p. 923. — *Jac. de Delayto.* p. 1030.

1405. 18 août, le camp de Paul Savelli, qui étoit séparé par la Brenta de celui de Galeaz de Mantoue. Il brûla ses logemens, l'enleva la bannière de Saint-Marc et celle du capitaine, et il causa un dommage de plus de cent mille florins à la république (1).

De retour au camp, Charles Zeno communiqua les offres de la seigneurie à Carrare; celle-ci rendoit la liberté à son fils, elle lui permettoit d'emmener trente chars couverts, et lui donnoit une somme de soixante mille florins. Carrare, d'accord avec son conseil, étoit sur le point d'accepter ces conditions; mais, pour son malheur, il reçut cette nuit même une lettre de Barthelemy dell'Armi, gouverneur de ses fils, à Florence, qui lui apprenoit que les Florentins avoient acheté la ville de Pise, et qui ajoutoit qu'étant sans inquiétude désormais de ce côté-là, ils ne tarderoient pas à le secourir. Quelques prieurs de Florence avoient confirmé cette espérance par leurs discours, et le seigneur de Padoue, se croyant sûr d'être secouru, déclara qu'il se défendroit jusqu'à la dernière extrémité (2).

(1) *Andrea Gataro.* p. 924. — *Jacob. de Delphyto.* p. 1030. *Andr. Billia.* L. I, p. 19. — *Marin Sanuto.* p. 821.

(2) *Andrea Gataro.* p. 926. — *Naugiero Stor. Vin.* p. 1078.

La longue résistance des châteaux du ter- 1405.
ritoire de Padoue avoit divisé les forces des assiégeans; situés sur des monticules isolés au milieu des plaines, ils avoient bravé long-temps tout l'art des ingénieurs vénitiens; mais le château du camp Saint-Pierre se rendit enfin le 11 septembre, Monselice, qui avoit été approvisionné de vivres pour sept ans, perdit tout-à-coup ses magasins par un incendie, et se rendit le 14 septembre. Dans le mois suivant, Istrè, Saint-Martin, Arlenga, Cittadella, et Castel Dello, furent successivement livrés aux Vénitiens. La Brenta, cependant, ne traversoit plus Padoue, les ingénieurs l'avoient détournée, et tous les moulins de la ville demeuroient à sec. Paul Savelli étoit mort de maladie, mais Galeaz de Mantoue, qui lui avoit succédé dans le commandement de l'armée vénitienne, pressoit le siége avec ardeur (1).

Le 2 novembre, les Vénitiens, qui avoient dans leur camp huit mille hommes de cavalerie, et plus du double d'infanterie, donnèrent un assaut général à la ville, qu'ils attaquèrent de quatre côtés différens; mais ils furent repoussés de partout. Leur capitaine, Galeaz de Mantoue, fut renversé du

(1) *Andrea Gataro.* p. 928. — *Jac. de Delayto.* p. 1029. — *Marin Sanuto.* p. 818-821.

1405. mur par un coup de lance de François de Carrare; le provéditeur vénitien, François Bembo, fut aussi blessé; et le combat, qui avoit duré depuis deux heures avant le jour, jusqu'à la nuit, finit sans que les assiégeans eussent remporté aucun avantage (1).

Pour répandre la terreur dans la ville, les assaillans attachèrent à leurs flèches des billets par lesquels la seigneurie menaçoit de mettre Padoue à feu et à sang, et de traiter cette ville comme Zara et Candie, si les assiégés ne se rendoient pas avant dix jours (2). François Terzo lui-même pressoit son père de se rendre, et de sauver à sa patrie les horreurs dont elle étoit menacée; mais Carrare se souvenoit de son exil passé, il ne vouloit pas éprouver de nouveau l'amertume du pain de l'étranger, et il s'efforçoit de ranimer le courage de ses concitoyens, par l'espérance d'un prochain secours. Il assuroit en avoir la promesse du roi de France, du roi de Hongrie, de son frère le comte de Carrare, qui servoit, avec mille lances, sous les ordres de Ladislas, roi de Naples, et qui mettoit en oubli leur inimitié privée pour sauver sa patrie (3). Lui-même cependant il

(1) *Andrea Gataro.* p. 929. — *Jac. de Delayto.* p. 1030.

(2) *Andrea Gataro.* p. 931.

(3) *Jacobi de Delayto.* p. 1007.

ne partageoit point les espérances qu'il vou- 1405.
loit inspirer; c'étoit des Florentins seuls qu'il croyoit pouvoir attendre quelque secours; et les Florentins, engagés dans une guerre hasardeuse, pour la conquête de Pise, ne vouloient point en détourner leurs forces, ou s'attirer la puissante inimitié des Vénitiens (1).

Enfin les gardes de la porte de Sainte-Croix se laissèrent séduire par un Vicentin nommé Jean de Beltramino; elles le firent entrer la nuit du 17 novembre, avec cinquante fantassins, et il commença par massacrer les traîtres qui lui avoient ouvert la ville, après quoi il fit avancer les troupes vénitiennes (2). François de Carrare accourut presqu'aussitôt à leur rencontre; et, après d'inutiles efforts pour recouvrer la porte, il essaya du moins d'arrêter assez long-temps les ennemis, pour que les habitans du faubourg se retirassent avec leurs effets les plus précieux dans l'enceinte intérieure, car la ville en avoit deux encore; ou plutôt chaque quartier de Padoue étoit entouré de murailles, et pouvoit se défendre séparément. Mais quoique le tocsin sonnât à tous les clochers, et que les amis du prince

(1) *Andrea Gataro.* p. 931.

(2) *Marin Sanuto.* p. 828.

1405. appelassent les citoyens à défendre avec lui leur honneur et leurs biens, la plupart, au lieu de prendre les armes, ne songeoient plus qu'à cacher leurs effets précieux, pour les dérober au pillage, qu'ils croyoient imminent. François de Carrare, presque abandonné, demanda un armistice et un sauf-conduit pour se rendre au camp vénitien. Il y fut accompagné par Paul Crivelli et par Michel de Rabatta, gentilhomme du Friuli, dont la fidélité ne s'étoit jamais démentie. Il déclara aux trois provéditeurs vénitiens et à Galeaz de Mantoue, qu'il venoit à eux avec l'intention de rendre la ville, pourvu qu'on lui accordât des conditions honorables; mais que s'il ne pouvoit les obtenir, il étoit déterminé à défendre jusqu'à la dernière extrémité les deux enceintes de murs qui lui restoient encore (1).

Les provéditeurs répondirent qu'ils n'avoient pas des pouvoirs suffisans pour traiter avec Carrare; mais ils l'invitèrent à remettre la ville entre leurs mains, et à se rendre ensuite à Venise, pour négocier directement avec la seigneurie. Carrare crut devoir préférer à leur parole celle d'un militaire respecté. « Capitaine, dit-il » à Galeaz de Mantoue, en se tournant vers lui, » c'est à vous que je confie sans crainte ma ville

(1) *Andrea Gataro.* p. 934. — *Jacob. de Delayto.* p. 1031.

» et mes châteaux. Promettez-moi seulement, 1405.
» sur votre honneur, que si je ne demeure pas
» d'accord avec la seigneurie, vous me les
» rendrez dans l'état où je vous les aurai
» confiés. » Après avoir obtenu cette promesse, François de Carrare rentra dans Padoue, pour faire élire huit députés par le conseil de la ville, et en élire deux lui-même, afin de traiter à Venise des conditions auxquelles il livreroit la place (1).

Le doge et la seigneurie refusèrent de donner audience aux ambassadeurs du seigneur de Padoue; mais ils accueillirent avec prévenance ceux de la ville, et ils leur promirent de conserver à Padoue tous ses priviléges, pourvu que les citoyens se livrassent eux-mêmes, et n'attendissent pas que les Carrare traitassent pour eux. Bientôt il fut convenu que deux des ambassadeurs retourneroient à Padoue, et qu'ils décideroient le peuple et les conseils à rentrer en possession de la souveraineté. Pour favoriser cette révolution, Galeaz de Mantoue invita François de Carrare et son fils à une conférence dans son camp. Il les retint ensuite à souper, et le lendemain il les envoya, moitié volontairement, moitié par force, d'abord à Oriago et ensuite à Mestre.

(1) *Andrea Gataro.* p. 934. — *Jacob de Delayto.* p. 1031. — *Marin Sanuto.* p. 828. — *Piero Minerbetti.* c. 21, p. 541.

1405. Pendant ce temps, deux des ambassadeurs, de retour à Padoue, y avoient déployé l'ancien étendard de la communauté (la croix rouge en champ d'argent. Une vingtaine de factieux cherchoient à exciter une émeute par les cris de *vive saint Marc, vive le peuple, mort aux Carrare!* Mais les citoyens ne prenoient aucune part à ce tumulte; ils n'essayoient ni de renverser, ni de défendre l'autorité déjà détruite de leurs seigneurs. Un podestat, nommé par les séditieux, ouvrit, ce jour-là même, 19 novembre 1405, les portes de Padoue à Galeaz et aux provéditeurs, qui prirent possession de cette ville au nom de la république de Venise (1).

Lorsque François de Carrare sut que sa capitale avoit été livrée aux Vénitiens, il somma Galeaz de Mantoue de lui tenir sa parole. Francesco Terzo surtout insistoit pour rentrer en possession du château, déterminé qu'il étoit à le défendre jusqu'à la dernière extrémité, et à s'ensevelir sous ses ruines. En vain le général assuroit que la seigneurie traiteroit les deux princes avec générosité; cette assurance étoit démentie par le refus de recevoir leurs ambassadeurs. Cependant François de Carrare jugea bientôt que l'enthousiasme

(1) *Andrea Gataro.* p. 937. — *Andr. Billii Hist.* L. I, p. 21.

de ses compagnons d'armes étoit éteint, en sorte qu'il ne trouveroit plus personne qui se dévouât avec lui à une mort certaine. Il vit aussi que Galeaz ne voudroit pas ou ne pourroit pas tenir sa parole ; et qu'en insistant sur l'exécution d'une convention inexécutable, il se feroit de son protecteur un ennemi. Il consentit donc à s'embarquer avec son fils pour Venise, sous l'escorte de Galeaz et de François de Molino. A leur arrivée au quartier de Saint-George, ils furent accueillis par les cris effrayans du peuple, qui répétoit *à mort les Carrare !* Le lendemain, 30 novembre, Galeaz quitta ses prisonniers pour aller intercéder pour eux ; mais, lorsqu'il vit l'animosité de la seigneurie, il n'osa plus reparoître à leurs yeux. Il ressentit et manifesta peut-être d'une manière provoquante sa profonde indignation pour l'abus coupable qu'on faisoit de sa parole ; le sénat ne souffroit pas volontiers les reproches de ses gens de guerre, et Galeaz mourut au bout de peu de semaines (1). 1405.

Le lendemain, les deux princes de Carrare furent introduits devant la seigneurie ; ils se jetèrent aux genoux du doge Michel Steno, qui les releva et les fit asseoir l'un

(1) *Jacob. de Delayto.* p. 1031. — *Andrea Gataro.* p. 938. — *Marin Sanuto.* p. 829.

1405. à sa droite et l'autre à sa gauche. Le doge leur rappela que la république les avoit aidés à recouvrer Padoue sur Jean Galeaz, et leur reprocha leur ingratitude, mais sans amertume. Les Carrare ne répondirent à ces reproches que par les mots de grâce et de miséricorde (1). On les envoya cependant à la prison, où ils trouvèrent Jacques de Carrare, le second fils du seigneur de Padoue. Jacques, depuis qu'il avoit été arrêté à Vérone, cinq mois auparavant, ne savoit rien du sort de sa famille, et il ne s'attendoit pas à la voir réunie dans ce séjour funeste. Au moment où les prisonniers se reconnurent, leurs geoliers eux-mêmes ne purent retenir leurs larmes.

La seigneurie ne se hâta pas de prendre une résolution sur le sort des princes de Carrare. Le conseil des pregadi avoit nommé, le 24 décembre, cinq commissaires pour instruire leur procès, et les reléguer dans le lieu qu'ils jugeroient convenable. Mais Jacob del Verme, qui étoit alors au service des Visconti, et qui nourrissoit contre les Carrare une haine implacable, vint à Venise pour exciter contr'eux la jalouse défiance du conseil des dix. « Les Carrare, dit-il, ont déjà été

(1) *Marin Sanuto*. p. 830.

» une fois dépouillés de leurs États; déjà 1405.
» une fois on les a vus prisonniers chez leurs
» vainqueurs; mais ils se sont relevés de cet
» abaissement pour devenir plus redoutables
» que jamais à leurs voisins. Leur activité,
» leurs talens, et plus que tout, la haine im-
» placable dont ils étoient animés, leur pro-
» curèrent alors des alliés, des armes et des
» soldats. Leurs anciens sujets se révoltèrent
» en 1390 pour les rétablir sur le trône.
» Il est facile de voir que cet amour des
» Padouans pour leurs princes subsiste en-
» core, quand on considère toutes les souf-
» frances auxquelles ils se sont soumis sans
» murmurer pendant la dernière guerre. La
» haine héréditaire des Carrare contre Venise
» est bien antérieure à la guerre de Chiozza;
» trente ans d'inimitiés et d'injures mutuelles
» l'ont confirmée de manière à en faire leur
» passion dominante. Pour contenir de tels
» hommes qu'animent une telle haine et un
» tel désir de vengeance, il n'est d'autre
» prison assurée que celle du tombeau. »

Le conseil des dix évoqua en effet le procès 1406.
à son tribunal, et résolut la mort des Carrare. Le 16 janvier 1406, le confesseur du seigneur de Padoue vint lui annoncer sa sentence dans sa prison, et le préparer à la mort. François, après avoir donné un premier essor

1406. à son indignation, se jeta aux genoux du moine, pour confesser dévotement ses péchés et recevoir de lui la communion. Aussitôt que ce religieux se fut retiré, deux chefs du conseil des dix et deux chefs de la quarantie entrèrent dans la prison avec vingt meurtriers. François de Carrare qui ne vouloit point reconnoître l'autorité du tribunal qui le condamnoit, ni se laisser égorger comme une victime, saisit son escabelle de bois, seul meuble qu'il eut dans sa prison, et s'élança contre les meurtriers. Il se défendit quelque temps avec vaillance, mais, enfin, renversé et retenu par les pieds et les mains, il fut étranglé par Bernard de Priuli, avec la corde d'une arbalête (1). Le lendemain il fut enseveli honorablement dans l'église de Saint-Etienne des Hermites, « François Novello, » dit Gataro, son historien et son ami, « étoit de taille » moyenne, bien proportionné, quoiqu'un » peu gros. Son visage étoit brun et un peu » sévère, son langage étoit élégant, son carac- » tère doux et miséricordieux, ses connois- » sances étendues, et son courage héroïque (2)».

Le jour suivant, le même confesseur alla porter aux fils de Carrare l'ordre de se préparer également à la mort. Ils s'embras-

(1) *Redusius de Quero.* p. 818.

(2) *Andrea Gataro.* p. 940.

sèrent tendrement et reçurent la communion ensemble; après quoi Francesco Terzo fut conduit le premier au lieu où son père avoit été étranglé, et il y périt de la même mort, par les mains du même Bernard de Priuli. Jacques de Carrare y fut conduit ensuite; et, après avoir recommandé à Dieu l'ame de son père et celle de son frère avec la sienne, il écrivit à sa femme, Belfiore de Camerino, pour la consoler dans son malheur, et il tendit la tête au lacet. 1406.

François, qui avoit reçu au baptême le nom de Terzo, parce qu'il étoit destiné à être le troisième du nom parmi les seigneurs de Padoue, étoit âgé de trente-un ans quand il mourut. Il étoit grand, mais il portoit la tête basse; sa complexion étoit brune et il louchoit de l'œil droit. C'étoit, dit Gataro, un cavalier vaillant et sage, mais enclin à la cruauté, à la colère et à la vengeance. Son frère, Jacques de Carrare, étoit âgé de vingt-six ans; sa figure étoit élégante et douce, son langage prévenant, et son caractère plein de bonté et de miséricorde. A ces qualités, qui le faisoient chérir de ceux qui l'entouroient, il joignoit la bravoure héréditaire dans sa famille (1).

(1) Redusius de Quero, ennemi de toute la famille de Carrare,

1406. Il restoit encore à Florence deux fils légitimes de François de Carrare. La seigneurie de Venise fit publier à son de trompe, qu'elle donneroit une récompense de quatre mille florins à celui qui livreroit vivant entre ses mains, l'un ou l'autre de ces princes, et trois mille à celui qui les tueroit. Cette récompense promise au crime, ne séduisit aucun assassin. Mais les fils légitimes de la maison de Carrare n'en périrent pas moins sans enfans. Ubertino, l'aîné, mourut de maladie à Florence, le 7 décembre 1407, à l'âge de dix-huit ans (1). Son frère Marsilio, après avoir servi pendant de longues années, à la solde de Philippe-Marie, duc de Milan, fit, le 16 mars 1435, une tentative pour rentrer dans Padoue, et recouvrer la souveraineté de ses pères. Mais le complot formé par ses partisans, fut découvert; et, comme Marsilio fuyoit avec une suite peu nombreuse, il fut arrêté et conduit à Venise, où le conseil des dix lui fit trancher la tête, le 24 mars 1435 (2).

parle de Jacques avec attendrissement. *Chron. Tarvisin.* p. 819. — *Jacob. de Delayto.* p. 1036.

(1) *Redusius de Quero.* p. 820.

(2) *Andrea Gataro.* p. 942. Cet historien termine son récit à la mort des princes de Carrare; souvent il fait excuser son extrême prolixité par des détails intéressans.

Rodolphe, frère naturel de François Novello, fut retenu en

Si l'ancienne haine entre la maison de Carrare et la république de Venise diminue l'horreur que doivent inspirer ces assassinats juridiques, aucun motif semblable ne pouvoit excuser la cruauté du sénat envers les héritiers de la maison de la Scala. Antonio, leur aïeul, avoit perdu ses États pour s'être engagé, comme allié de la république, dans une guerre malheureuse. Guillaume avoit vécu sous la protection des Vénitiens, et sa mort, attribuée à Carrare, avoit été le prétexte de la dernière guerre. Enfin les fils de Guillaume, Antoine et Brunoro, avoient perdu la protection du seigneur de Padoue, et avoient même été jetés en prison par lui, à cause de leurs négociations avec la république. Ils étoient alors dans le territoire de Trente; car François de Carrare les avoit relâchés, avant d'être réduit aux dernières extrémités. Ils firent demander de rentrer en possession de Vérone; la seigneurie, pour toute réponse, mit leur tête à prix. Les deux frères se séparèrent alors, et Brunoro passa au service de l'empereur, où il demeura pendant de longues années (1). 1406.

prison à Venise jusqu'en 1417. A cette époque il s'échappa; mais il fut bientôt repris, et probablement mis à mort. *Cronic. di Bologna.* p. 590. — *Naugerio Storia Veneziana.* p. 1099.

(1) Il y étoit encore en 1423, quand Andrea Biglia écrivoit. *Hist. Mediol.* L. I, p. 18. — *Marin Sanuto.* p. 832. — Brunoro

1406. Toutes les provinces qui avoient appartenu aux deux maisons de la Scala et de Carrare, et toute la marche Trévisane étoient réduites sous l'obéissance de la république de Venise. Les drapeaux de saint Marc flottoient à Trévise, à Feltre, à Bellune, à Vérone, Vicence et Padoue. Le sénat envoya dans chacune de ces villes, deux sénateurs qui présidèrent à leur gouvernement, l'un comme podestat, l'autre comme capitaine du peuple.

La république surpassoit en puissance les

suivit Sigismond dans son expédition d'Italie, en 1432. — *Petri Russii Frag. historiæ Senensis.* T. XX, p. 41.

— L'odieuse politique du conseil des dix ne peut être comparée qu'à son système atroce de procédure criminelle. Dans le doute, il croyoit devoir punir; et sur l'indice d'un crime, il se faisoit un devoir absurde de condamner un accusé, malgré sa conviction intime qu'il étoit innocent. Charles Zéno, le plus vertueux citoyen et le plus grand homme de Venise, fut accusé au conseil des dix, pour avoir reçu quatre cents ducats d'or de François de Carrare; les livres du seigneur de Padoue, qui avoient été surpris, faisoient foi de ce paiement, sans en indiquer le motif. Zéno reconnut immédiatement qu'il avoit reçu cette somme à l'époque indiquée. C'étoit, dit-il, le remboursement d'un prêt qu'il avoit fait à François de Carrare, pendant sa fuite d'Asti. Toutes les circonstances venoient à l'appui de cette assertion, qu'on auroit dû croire implicitement, d'après le caractère de Zéno. Aucun de ses juges n'osoit seulement le soupçonner de corruption. Cependant ils le privèrent de tous ses emplois et le condamnèrent à deux ans de prison, déshonorant autant qu'il étoit en eux l'homme qui avoit couvert le nom vénitien de plus de gloire. *Caroli Zeni vita.* L. IX, p. 345.

plus grands États de l'Italie, si du moins la puissance peut s'acquérir par des crimes, et si, même aux yeux de la politique mondaine, la haine et la défiance que la perfidie excite, ne compensent pas tout l'avantage des conquêtes qu'elle procure. Après que Venise eut acquis des États en terre ferme, cette république négligea ses provinces d'outremer, son commerce et sa marine, vraies bases de sa puissance, pour s'engager dans la politique du continent; elle prit part à toutes les guerres et à toutes les révolutions; et elle excita cette jalousie, cette haine profonde et universelle, qui, après un siècle entier d'intrigues et de combats, éclata enfin par la ligue de Cambray (1). 1406.

(1) En terminant l'histoire des princes de Carrare et de la Scala, il sera peut-être commode au lecteur de trouver ici une table chronologique de ces deux dynasties. Celle de Carrare avoit dominé à Padoue depuis 1318, pendant quatre-vingt-sept ans.

Giacomo Grande de Carrare, nommé par le peuple prince de Padoue..... *en* 1318,..... *mort en* 1324.

Nicolo, frère de Giacomo.
Marsilio, neveu de Giacomo et de Nicolo. } 1324..... { 1326. 1338.

Ubertino, neveu de Marsilio..... 1338..... 1345.

Marsilietto Pappafava de Carrare... 1345. *assassiné par le suivant.* 1345.

Giacomo II, fils de Nicolo ci-dessus. 1345. *assassiné par un bâtard de Carrare.* 1350.

Giacomino, frère du précédent. } ..... *arrêté par son neveu.* 1357. *mort....* 1372.
ensemble. 1350.
Francesco I, leur neveu. } ..... *prisonnier de Jean Galeaz.* 1389. *mort....* 1393.

Francesco II *ou* Novello..... 1390. *exécuté à Venise.* 1406.
Francesco Terzo. .....
Giacomo..... ..... } *étranglés avec lui*.... 1406.
fils de Francesco II.
Ubertino..... ..... *mort à Florence naturellement...* 1407.
Marsilio..... ..... *décapité à Venise*..... 1435.

La maison de la Scala avoit commencé à régner à Vérone par

Mastino de la Scala, nommé seigneur en 1260,
tué le 17 octobre..... 1277.
Alberto, son frère, 1277, *mort naturellement*..... 1301.
Bartolomméo, fils d'Alberto, 1301, *mort natur*..... 1304.
Alboin, frère du précédent, 1304, *mort natur.* décembre 1311.
Can Grande, frère des préc. 1312, *mort*..... juillet 1329.
Alberto II.
Mastino II. } fils d'Alboin; mais Albert prit peu de part au gouvernement. 1329. { Albert, *mort*, 13 septembre 1352. / Mastino..... 3 juin 1351.
Can Grande II. } fils de Mastino. ensemble 1351. { *tué par ses frères*..... 1354.
Can Signore... } { *mort naturellement*..... 1375.
Paulo Alboino. } { *tué en prison, par son frère moribond.* 1374.
Bartolomméo II. } fils naturels de Can Signore. ensemble 1375. { *assassiné par son frère*.. 1380.
Antonio..... } { *fugitif devant Jean Galeas*..... 1388.
{ *empoisonné*..... 1390.
Guillaume, fils d'Antonio, rétabli en 1404, *mort* peu de jours après.
Antonio. } ses fils, *fugitifs et proscrits.*
Brunoro. }

CHAPITRE LX.

Conquête de Pise par les Florentins. — Suite du schisme ; il est entretenu par Ladislas, roi de Naples. — Concile de Pise. — Déposition de Grégoire XII et de Bénoît XIII. Election d'Alexandre V.

1405—1409.

Lorsque François de Carrare reçut, dans les prisons de Venise, l'ordre de se préparer à la mort, il réfléchit avec amertume sur l'abandon où l'avoient laissé ses amis, et sur l'ingratitude de ceux qu'il avoit comblés de bienfaits. Aucun de ses alliés n'avoit fait un mouvement pour le sauver, et cependant, à cette époque même, les Guelfes triomphoient dans toutes les parties de l'Italie ; associés à sa fortune par une alliance héréditaire, ils sembloient appellés par leurs sentimens, par leur politique même, à le défendre, s'ils apprécioient une fois leurs devoirs et leurs vrais intérêts.

Trois nouveaux seigneurs guelfes s'étoient

élevés, en Lombardie, avec l'assistance de François de Carrare, sur les ruines de la maison Visconti. Ugolin Cavalcabò étoit souverain de Crémone; George Benzoni, de Crème; et Jean de Vignate, de Lodi. Ni les uns, ni les autres ne prirent aucune part à la guerre de Padoue. Cavalcabò, il est vrai, avoit déjà fait place à un autre usurpateur. Il avoit sacrifié à sa jalousie, plusieurs citoyens respectés, lorsqu'il fut surpris à Manerbio, le 14 décembre 1404, et fait prisonnier par Astorre Visconti, après la perte d'une bataille. Son favori, Gabrino Fondolo, soldat de fortune, dont il avoit fait son général et son premier ministre, continua la guerre pour le délivrer ou le venger, et demeura maître de la forteresse de Crémone et des principaux châteaux; tandis qu'un autre Cavalcabò, nommé Charles, fut déclaré seigneur de la ville. Ugolin, cependant, profita des troubles de Milan, pour s'échapper de sa prison, en 1406. Une guerre civile entre les deux Cavalcabò, qui, tous deux, prétendoient à la seigneurie, paroissoit sur le point d'éclater à Crémone. Gabrino Fondolo, plus puissant que l'un et que l'autre, s'offrit entr'eux comme médiateur; il les invita à se réunir dans sa forteresse, avec tous les membres de la famille Caval-

cabò; un grand repas leur étoit préparé pour le 26 juillet 1406, et le partage de la souveraineté devoit être réglé, dans ce banquet, entre les conviés. Mais Fondolo, lorsqu'il vit réunis dans sa forteresse, entre les mains de ses satellites, tous ceux qui prétendoient à la souveraineté, tous les chefs de parti, tous les grands, tous ceux qui pouvoient mettre obstacle à ses desseins, donna, au sortir du repas, le signal d'une épouvantable boucherie; ses gardes se précipitèrent sur ses convives, Ugolin et Charles Cavalcabò furent massacrés, et, avec eux, soixante-dix des premiers citoyens de Crémone, presque tous de la maison Cavalcabò. Gabrino Fondolo, après cet horrible massacre, fut reconnu pour seigneur de Crémone, et se rangea, sans éprouver d'obstacles, parmi les princes de l'Italie (1).

Pandolfe Malatesti, l'un des généraux de Jean Galeaz, fondoit, vers le même temps, une quatrième principauté guelfe en Lombardie. Sa famille régnoit depuis long-temps à Rimini, avec l'appui du parti de l'église; mais Pandolfe paroissoit indifférent entre des

(1) *Andr. Billii Hist. Mediolan.* L. II, p. 28. — *Redusii de Quero Chron. Tarvisin.* p. 805. — *Campi Cremona Fedele.* L. III, p. 109.

factions qui, désormais, n'avoient plus de but, et il consultoit, dans sa conduite, l'ambition et non l'esprit de parti. Nous avons vu qu'envoyé à Como par la duchesse de Milan, pour rétablir la paix dans cette ville, il l'avoit livrée au pillage. Como étoit l'entrepôt du commerce entre l'Italie et la Suisse (1); et ce brigandage, qui précipita la chûte de la duchesse de Milan, au nom de laquelle il étoit exercé, rendit Pandolfe plus cher aux soldats. Lorsqu'il s'échappa de Monza, à moitié vêtu, et chaussé d'un seul pied, il fut accueilli avec empressement par les garnisons de Trezzo et de Brescia, et il fut proclamé seigneur de cette dernière ville, dès qu'on y apprit la mort de la duchesse.

Le seigneur de Padoue ne pouvoit, il est vrai, s'attendre à ce que de pareils hommes lui demeurassent fidèles dans le malheur, eux qui n'avoient d'autres principes que leur ambition, et qui devoient leur élévation à des crimes; mais il avoit compté davantage sur l'amitié et la constance de la république florentine, qui, depuis quinze ans, étoit associée à sa fortune et à tous ses combats, et qu'une alliance héréditaire attachoit à sa

(1) *Andrea Billia.* L. I, p. 26.

famille. François de Carrare n'auroit point été trompé dans cette confiance, si les Florentins n'avoient pas été entraînés par la plus forte tentation qui pût agir sur eux, et n'avoient pas employé toutes leurs forces à la conquête importante de Pise.

Nous avons vu que Gabriel Visconti, seigneur de Pise, avoit eu recours à la protection de Jean le Meingre, dit Boucicault, maréchal de France, qui commandoit à Gênes, au nom de Charles VI; et que, par son entremise, il avoit obtenu une trêve de quatre ans avec les Florentins. Boucicault, par son courage et sa sévérité, avoit rétabli l'ordre dans Gênes; il avoit forcé les factions à poser les armes, et il avoit fait déclarer son gouvernement irrévocable, sur la demande des Génois eux-mêmes (1). Mais déjà un mécontentement général commençoit à se manifester à Gênes, contre lui; les accusations de lèse-majesté qu'il avoit encouragées, portoient la désolation dans les familles; des impôts oppressifs ruinoient le peuple, et Boucicault, redoutant une sédition (2), voulut se faire au dehors des amis plus puissans que le seigneur de Pise.

(1) *Ubertus Folieta Genuens. Histor.* L. IX, p. 523.

(2) *Ubertus Folieta.* L. IX, p. 527.

Il engagea celui-ci à vendre sa seigneurie, pour partager avec lui le prix qu'il en retire-
1405. roit, et, au mois de juin 1405, il chargea un Florentin qui étoit alors à Gênes, de proposer secrètement à sa république cette acquisition (1).

Pour prix de la vente de Pise, Boucicault demanda d'abord quatre cent mille florins; il est vrai qu'il promit d'employer une partie de cette somme prodigieuse à secourir François de Carrare, l'ami des Florentins autant que le sien. La négociation commencée à Gênes se continua à Vico Pisano, où Gabriel Visconti s'étoit rendu; ce dernier sentoit que son autorité à Pise étoit sur le point de lui échapper; mais d'autre part, il redoutoit que Boucicault ne s'appropriât tout l'argent qu'il retireroit de la vente de ses États.

Tandis qu'il délibéroit encore, les Pisans furent avertis des négociations qu'il avoit entamées; et, pour n'être pas vendus aux Florentins, leurs rivaux éternels, ils prirent les armes le 21 juillet 1405; ils attaquèrent les troupes de Visconti partout où ils les rencontrèrent, et ils forcèrent ce seigneur à se

(1) La proposition fut faite à Gino Capponi, dont nous avons des mémoires. *Commentar. del acquisto di Pisa.* T. XVII. *Rer. It.* p. 1127. — *Scipione Ammirato.* L. XVII, p. 91. — *Paolo Tronci Annali Pisani.* p. 493.

réfugier dans la forteresse, avec deux cents hommes d'armes, et quelques arbalétriers qu'il avoit à sa solde (1). 1405.

Au moment où cette révolution faisoit sentir plus vivement au seigneur de Pise le besoin d'un conseil, il fut privé de celui de sa mère, qui avoit jusqu'alors partagé avec lui les soins du gouvernement. Comme elle traversoit un pont étroit pour visiter les murs de la forteresse, elle se laissa tomber à l'explosion d'une pièce d'artillerie, et se tua par sa chûte. Visconti, peu de jours après, termina le marché commencé avec les Florentins, et leur céda la citadelle de Pise et les châteaux de Librafratta et de Sainte-Marie in Castello, pour le prix de deux cent six mille florins, payables à différens termes (2).

Mais non-seulement Gabriel-Marie Visconti fut forcé de partager avec Boucicault le prix de son héritage, il fut ensuite dépouillé par ce maréchal de la portion qui lui étoit demeurée, et il périt à Gênes, sur un échafaud, au mois de septembre 1408, par suite d'une accusation calomnieuse de trahison.

La citadelle de Pise fut livrée aux Florentins le 31 août 1405, et Lorenzo Raffacani

(1) *Piero Minerbetti.* 1405, c. 7, p. 527.

(2) *Gino Capponi Commentar.* p. 1129. — *Piero Minerbetti.* c. 8, p. 530.

1405. en prit le commandement. Mais quoique les Pisans pressassent avec vigueur le siége de cette forteresse, et qu'ils eussent établi des pièces d'artillerie du côté de la ville, pour la battre en brèche, Raffacani ne voulut prendre avec lui que quelques compagnies de milice, et il congédia les gendarmes de Visconti qu'il y avoit trouvés de garde. Sa présomption fut sévèrement punie. La citadelle étoit liée aux murs de la ville par une tour qui portoit le nom de Saint-Agnès. Les bombardes des Pisans étoient toutes dirigées contre cette tour. Il falloit alors plusieurs heures pour les charger; mais au moment où les miliciens qui gardoient la tour, les voyoient prêtes à tirer, ils sortoient tous de son enceinte, pour attendre leur explosion dans un lieu plus sûr. Les Pisans, ayant remarqué cette manœuvre, se pourvurent de tout ce qui étoit nécessaire pour une escalade; et dès que les Florentins, dans la crainte d'une décharge, abandonnèrent la tour; ils montèrent à l'assaut, et s'en emparèrent sans rencontrer de résistance. La forteresse fut prise, le 6 septembre, deux heures avant la nuit, avec tous ceux qui y étoient de garde, et elle fut aussitôt rasée, par le peuple, jusqu'en ses fondemens (1).

(1) *Gino Capponi Com.* p. 1131. — *Piero Minerbetti.* c. 9,

A peine avoit-on appris à Florence que la forteresse de Pise étoit perdue, lorsqu'on vit arriver cinq ambassadeurs pisans chargés de demander la paix. Ils représentèrent l'occupation de leur citadelle comme une violation de la trève conclue avec eux l'année précédente. Le ciel, ajoutèrent-ils, s'étoit déjà prononcé en leur faveur, et leur avoit rendu, d'une manière presque miraculeuse, cette partie de leur ville; mais ils ne vouloient point abuser d'un succès aussi impréva; et, moyennant la restitution de Librafratta et de Sainte-Marie, ils étoient prêts à rembourser aux Florentins tout ce que ceux-ci avoient payé à Boucicault ou à Gabriel Visconti (1). 1405.

Mais les Florentins étoient bien éloignés de vouloir renoncer à une entreprise à laquelle ils croyoient leur honneur intéressé. Malgré les conseils de quelques citoyens plus modérés (2), ils rejetèrent les offres des Pisans; ils chargèrent Jacopo Salviati, leur capitaine, de commencer immédiatement les hostilités (3),

p. 531. — *Bonincontrii Miniatensis Annal.* T. XXI, p. 93. — *Cronica di Jacopo Salviati. Del. Er.* T. XVIII, p. 243.

(1) *Gino Capponi.* p. 1131. — *Scipione Ammirato.* L. XVII, p. 919.

(2) *Poggio Bracciolini.* L. IV, p. 297.

(3) *Cron. di Jacopo Salviati.* p. 243.

1405. et ils firent venir le comte Bertold Orsini, auquel ils confièrent, le 5 octobre, le bâton du commandement (1).

Les Pisans, pour résister à cette attaque, cherchèrent, avant tout, à réconcilier chez eux les factions ennemies. Les Raspanti avoient été mis en possession de l'autorité par Jacques d'Appiano, et ils y avoient été maintenus par Gabriel-Marie; les Bergolini étoient exclus du gouvernement, et la famille Gambacorti étoit exilée. Ce parti persécuté fut admis de nouveau à partager les droits de la souveraineté; l'oubli des injures passées et une réconciliation sans réserve furent jurées sur les autels; les chefs des deux partis firent couler leur propre sang dans la coupe consacrée, avant de la boire en commun; et de nombreux mariages durent sceller la paix entre les deux factions. Mais Jean Gambacorti, neveu de Pierre et chef de sa famille, ne rapportoit de son long exil que le désir de régner sur sa patrie; à force d'intrigues il se fit proclamer capitaine du peuple comme son oncle l'avoit été, et il profita de son autorité pour opprimer ses anciens ennemis, pour les dépouiller, et souvent même les faire périr (2).

(1) *Piero Minerbetti.* c. 15, p. 537. — *Gino Capponi.* p. 113.

(2) *Piero Minerbetti.* c. 17, p. 538. — *Poggio Bracciolini.* L. IV, p. 298.

Les Pisans s'étoient flattés que Gambacorti, en vertu de son alliance héréditaire avec les Florentins, pourroit les réconcilier avec ces redoutables ennemis; en effet, le nouveau capitaine ne fut pas plus tôt installé qu'il envoya demander la paix; mais les Florentins se refusèrent à toute négociation; ils prétendirent avoir acheté Pise de son seigneur légitime, et ils déclarèrent qu'ils voyoient dans ses habitans, non un peuple indépendant, mais des sujets rebelles (1). 1405.

Les Florentins ne croyoient guère possible d'ouvrir une brèche aux murs de Pise, en sorte qu'ils se proposoient de réduire la ville par la famine, tandis que leur armée attaquoit successivement les divers châteaux du territoire. Les Pisans, de leur côté, s'efforçoient de se pourvoir de vivres; ils envoyèrent quelques galères chercher des bleds en Sicile; l'une d'elles, surprise à son retour par des vaisseaux que les Florentins avoient fait armer à Gênes, se réfugia sous la tour de Vado. Un Florentin, nommé Pierre Marenghi, qui erroit loin de sa patrie, frappé d'une sentence capitale, saisit cette circonstance pour rendre à ses concitoyens un service signalé. Il s'élança du rivage, un flambeau

(1) *Poggio Bracciolini*. L. IV, p. 299.

1405. à la main, et s'approcha de la galère à la nage, malgré les traits qu'on lançoit contre lui. Percé de trois blessures, il continua long-temps à se soutenir sous la proue, en soulevant son flambeau, jusqu'à ce que le feu se fût communiqué à la galère ennemie de manière à ne plus s'éteindre. Elle brûla en face de la tour de Vado, tandis que Pierre Marengh regagna le rivage. Il fut rappelé ensuite dans sa patrie avec honneur (1).

Les Pisans cherchoient à engager à leur solde quelque condottiere qui pût former pour eux une armée. Leurs députés avoient traité avec Agnello de la Pergola, qui, avec six cents chevaux, se trouvoit alors dans les États de l'église. Ce capitaine s'achemina vers Pise, au travers de l'État de Sienne. Mais les dix de la guerre de Florence, avertis de sa marche, le firent attaquer, au moment où il s'y attendoit le moins, par le neveu du pape qu'ils venoient de prendre à leur solde, et ils détruisirent ou dispersèrent sa petite armée (2).

Gaspard des Pazzi, autre capitaine qui amenoit aux Pisans six cents chevaux des

(1) *Matth. Palmerii de captivitate Pisarum.* T. XIX, p. 176.

(2) *Piero Minerbetti.* c. 22, p. 542. — *Scipione Ammirato.* L. XVII, p. 920. — *Paolo Tronci Annali Pisani.* p. 4[illegible].

environs de Pérouse, fut défait le 24 sep- 1405.
tembre, par Sforza de Cotignola, au passage de la Cornia ; et ses soldats, poursuivis jusqu'à Massa de Maremme, n'échappèrent à la captivité qu'en abandonnant leurs chevaux et leurs armes, et promettant de ne plus servir contre Florence (1).

Vainement les Pisans offrirent la seigneurie de leur ville à Ladislas, l'ambitieux roi de Naples ; ce prince ne se sentoit pas encore assez affermi dans ses États pour étendre sur la Toscane ses projets de conquêtes. Il obtint des Florentins l'assurance qu'ils ne mettroient point obstacle à ses entreprises sur Rome, et il promit en retour de ne point agir contr'eux devant Pise (2). Otto Bon Terzo, qui, à la tête du parti gibelin, s'étoit rendu seigneur de Parme et de Reggio, et qui rassembloit une armée dans ces deux villes, accepta une grosse somme d'argent des Florentins, et à ce prix il promit de ne point secourir les Pisans (3).

Au commencement de l'année 1406, l'armée

(1) *Piero Minerbetti.* c. 26, p. 544. — *Leodrisii Cribellii de vita Sfortiæ Vicecomitis.* T. XIX, L. I, p. 642.

(2) *Piero Minerbetti.* c. 23, p. 543.

(3) *Gino Capponi.* p. 1133.

1406. florentine avoit soumis le val d'Era, la Maremme, les comtés de Monte Scudaio, et presque tous les châteaux qui avoient d'abord embrassé le parti de Pise (1). Cette armée se partagea ensuite; l'un de ses corps forma le siége de Vico Pisano, fort château à dix milles au-dessus de Pise, à la droite de l'Arno; l'autre se rapprocha de la ville, pour en resserrer le blocus. Sept galères et une galiotte, que les Florentins avoient fait armer à Gênes, se placèrent à l'embouchure de l'Arno; deux redoutes furent élevées près de Saint-Pierre in grado, l'une à la droite, l'autre à la gauche du fleuve; un pont fortifié fut construit entr'elles, et toute communication ainsi coupée entre Pise et la mer (2). Aussi les vaisseaux que les Pisans avoient envoyés en Sicile pour chercher des vivres, furent-ils pris par les Florentins le 22 mai, à leur retour dans les mers de Toscane (3).

La fortune sembloit conjurée contre les Pisans, et les événemens mêmes qu'ils avoient

(1) *Piero Minerbetti.* c. 28, 29 et 30, p. 545. — *Scipione Ammirato.* L. XVII, p. 923.

(2) *Piero Minerbetti.* 1406, c. 2, p. 549. — *Paolo Tronci Annali Pisani.* p. 499.

(3) *Gino Capponi.* p. 1134. — *Scipione Ammirato.* L. XVII. p. 928.

le plus désirés tournoient tous à leur désavan- 1406.
tage. L'Arno grossi le jour de l'Ascension par des pluies violentes, rompit le pont qui unissoit les deux redoutes; les assiégés en profitèrent aussitôt pour attaquer la plus foible. Mais Sforza et Tartaglia, les généraux florentins, qui se trouvoient tous deux de l'autre côté de la rivière, poussèrent leurs chevaux dans ses flots impétueux, et, avec un danger extrême, ils gagnèrent l'autre rivage. Leur présence inattendue causa aux Pisans un si grand effroi qu'ils s'enfuirent presque sans combat (1).

Ces deux capitaines étoient au nombre des généraux les plus renommés de l'Italie. Leur rivalité avoit jusqu'alors contribué au bien du service; mais une jalousie croissante, une animosité qui ne se déguisoit plus, commencèrent à troubler l'armée, et à ranimer les espérances des Pisans. Gino Capponi, un des dix de la guerre, accourut de Florence pour réconcilier les deux généraux. Après les avoir pacifiés, il eut soin de les éloigner l'un de l'autre; il plaça l'un au-dessus, l'autre au-dessous de Pise, chacun avec une moitié de l'armée, et cette ville se trouva ainsi bloquée plus étroitement que jamais (2).

(1) *Gino Capponi.* p. 1135. — *Poggio Bracciolini.* L. IV, p. 302.
(2) *Gino Capponi.* p. 1137.

1406. L'ardeur du soleil dans ces campagnes insalubres, le mauvais air et les maladies des armées parurent enfin venir au secours des assiégés. Les soldats étoient assaillis par des insectes dégoûtans, des fièvres pestilentielles se manifestoient dans le camp, et le découragement commençoit à s'y répandre. Les dix de la guerre, dès qu'ils en reconnurent les premiers symptômes, changèrent les cantonnemens des soldats; ils placèrent les uns dans les châteaux, pour qu'ils se reposassent de leurs fatigues; ils tinrent les autres dans une activité continuelle, persuadés que l'oisiveté dans laquelle languit le soldat, est la première cause de ses maladies (1).

La fatigue, la misère et la faim exposoient les Pisans à des maladies semblables, sans qu'ils eussent aucun moyen d'y échapper. Ils avoient voulu renvoyer les bouches inutiles; mais les Florentins les faisoient rentrer dans leurs murs (2). Tout-à-coup, au milieu de juillet, ils arborèrent les étendards du duc de Bourgogne, et ils envoyèrent des hérauts d'armes avertir les Florentins qu'ils s'étoient donnés à ce puissant seigneur, et qu'ils avoient été reçus sous sa protection. Mais le duc

(1) *Math. Palmerii de captivit. Pisar.* p. 183.

(2) *Marangoni Chroniche di Pisa.* p. 833.

n'envoya point d'armée pour leur délivrance, et les Florentins continuèrent le siége, après avoir nommé une ambassade pour se rendre auprès de ce prince (1). 1406.

Jean Gambacorti avoit dirigé la défense des Pisans avec une autorité presque absolue; mais, lorsqu'il vit le peuple livré aux horreurs de la famine, désespérant de se défendre davantage, il entra secrètement en négociation avec les Florentins. Les conditions qu'il demandoit, et qu'il cachoit soigneusement à ses compatriotes, se rapportoient toutes à son avantage personnel. Il vouloit le droit de cité à Florence, avec la propriété de trois maisons, le vicariat de Bagno, plusieurs châteaux dans son voisinage et une indemnité de cinquante mille florins (2). Ces conditions furent acceptées, et Gambacorti ouvrit la porte de Saint-Marc à l'armée florentine, dans la nuit du 8 au 9 octobre 1406. Les troupes prirent cette nuit même possession du quartier de Borgo. Le lendemain, elles s'avancèrent dans la ville, précédées par des chars remplis

(1) *Jacopo Salviati.* p. 249. Il fut lui-même un des ambassadeurs. — *Gino Capponi.* p. 1138.

(2) Le traité, en trente-six articles, termine la chronique de Marangoni, *p.* 835-842. Il contient en outre un grand nombre d'exemptions personnelles et de priviléges pour les différens membres de la famille Gambacorti.

1406. de pain et de vivres, que les soldats distribuoient eux-mêmes au peuple (1). Toutes les provisions étoient épuisées, et l'on ne trouva plus dans la ville ni grains, ni farines; mais seulement quelques magasins remplis de sucre et de cassia, et trois vaches maigres. Les habitans s'étoient nourris d'herbes, qu'ils arrachoient dans les rues et le long des murs; il leur auroit été impossible de tenir encore plusieurs jours; mais ils ne songeoient point à se rendre; ils apprenoient avec indignation le honteux marché par lequel Gambacorti les avoit vendus, et leur dernier sentiment, en perdant leur antique indépendance, fut le desir de vengeance et la haine contre le tyran qui les trahissoit (2).

Gino Capponi, commissaire des Florentins auprès de l'armée, et l'un des dix de la guerre, fut nommé gouverneur de Pise, avec le titre de capitaine du peuple. A son entrée dans

(1) *Gino Capponi.* p. 1139. — *Poggio Bracciolini.* L. IV, p. 303. — *Scipione Ammirato.* L. XVII, p. 930.

(2) *Gino Capponi.* p. 1142. — *Poggio Bracciolini.* L. IV, p. 304. — *Bern. Marangoni.* p. 834. — *Scipione Ammirato.* L. XVII, p. 933. — *Paolo Tronci Ann. Pis.* p. 501. — *Cronica di Pisa.* T. XV, p. 1088. — Toutes les chroniques de Pise terminent à cet événement. Tronci, il est vrai, rapporte encore en quatre ou cinq pages quelques faits insignifians de l'année 1440.

la ville, il assembla les citoyens en parlement 1406.
sur la place publique; il leur promit que Florence les traiteroit désormais avec affection, et les considéreroit comme des sujets fidèles. Il chercha en effet à les réconcilier à leur sort par la douceur et la justice de son administration intérieure; mais il ne négligea pas des expédiens plus vigoureux pour s'assurer de leur soumission. Il envoya tous les Gambacorti à Florence, avec deux cents chefs des plus nobles familles de Pise, et la république les y retint, comme ôtages, dans un exil forcé (1). Plusieurs gentilshommes pisans entrèrent à cette occasion dans la carrière militaire, ou la firent suivre à leurs enfans, afin de retrouver dans l'indépendance des camps, la liberté qu'ils perdoient dans leur patrie, et de combattre encore, comme soldats d'aventure, les oppresseurs qu'ils ne pouvoient plus combattre comme citoyens. Après un long exil parmi les étrangers; après des tentatives fréquemment et toujours vainement répétées pour affranchir leur patrie; après une révolte excitée à Pise, lorsque cette ville étoit déjà soumise depuis un siècle; et, après un siége malheureux que les Pisans

(1) *Piero Minerbetti*, c. 17, p. 561. — *Poggio Bracciolini*. L. IV, p. 305.

1406. soutinrent avec toute l'énergie de leurs ancêtres, quelques-uns quittèrent enfin l'Italie et transmirent à leurs descendans, comme un précieux héritage, l'amour du nom sacré de la patrie et la haine de l'oppression. Ceux qui restèrent à Pise, conservèrent plus long-temps qu'aucun autre peuple soumis, une énergie que la servitude détruit presque toujours. La ville qui, pendant cinq siècles, avoit dominé la mer Tyrrhénienne avec tant de gloire, n'eut dès-lors plus d'existence; elle n'eut plus d'histoire ou d'influence politique (1); mais les cœurs de ses habitans n'étoient pas encore soumis, et ce ne fut que lorsqu'on vit l'herbe croître dans ses rues désertes, que les Florentins purent compter sur son obéissance.

Les Florentins ne purent conquérir Pise que parce qu'ils adoptèrent eux-mêmes, et qu'ils firent adopter aux autres États, une politique contraire à leurs anciens principes : celle d'isoler toutes les guerres, et de laisser chacun combattre ou vaincre son ennemi particulier, sans que les forts se réunissent aux foibles par leurs alliances, et sans que le maintien

(1) Aucun Pisan n'a voulu écrire l'histoire de ces temps désastreux. Marangoni et Tronci, qui sont postérieurs de beaucoup à cette époque, paroissent en ignorer eux-mêmes tous les détails : aucun nom n'est conservé par l'histoire, aucune famille, aucun individu ne sont distingués dans ce malheureux

de l'équilibre, en Italie, garantît l'existence de tous. 1406.

Pendant tout un siècle, les Florentins avoient suivi une politique plus généreuse. Au lieu de s'agrandir par leurs victoires, ils n'avoient jamais cherché que l'avantage d'autrui, et, après leurs défaites, ils se voyoient toujours abandonnés par leurs alliés. Ils se reprochèrent enfin d'avoir été dupes, comme si la bonne-foi du trompé n'étoit pas plus honorable que l'adresse du trompeur. Ils ne se laissèrent point distraire de leur entreprise par aucune des révolutions d'Italie, et, pendant qu'ils poussoient leurs conquêtes jusqu'à la mer, le Milanois prit une forme nouvelle; Venise acquit ses États de terre ferme, et Ladislas de Naples s'éleva tout-à-coup sur les factions abattues de son royaume; en sorte qu'un nouvel équilibre s'établit en Italie, entre des États moins nombreux, mais plus puissans. Pour en faire connoître les bases, il ne nous reste plus à raconter que les révolutions des États de l'église et de l'Appulie.

Le schisme qui déchiroit l'église, depuis l'année 1378, sembloit presque ne pouvoir plus finir. Les pontifes rivaux qui lui avoient donné naissance étoient morts l'un et l'autre; mais chacun d'eux avoit eu un successeur nommé par son parti. Les papes nouveaux

ne s'attaquoient plus avec autant de violence, par leurs anathèmes ; mais malgré leur modération apparente, ils s'efforçoient de conserver leur place au prix du repos et de l'union de l'église. L'un et l'autre sentoit bien qu'il ne rendroit jamais sa domination universelle, mais l'un et l'autre aimoit mieux régner sur la moitié des fidèles que de descendre du trône, et tous leurs efforts secrets tendoient à prolonger le schisme que la chrétienté vouloit terminer.

Robert de Genève, ou Clément VII, étoit mort à Avignon, le 16 septembre 1394, et aussitôt le roi de France, celui d'Aragon, l'université de Paris, les électeurs de Mayence et de Cologne, et le pape Boniface IX, avoient écrit aux cardinaux françois, pour les supplier de ne point donner de successeur à ce pontife, et de profiter de cette occasion pour éteindre le schisme. Mais les cardinaux redoutoient d'être forcés à se ranger auprès du pape survivant, comme des coupables et des rebelles réduits à demander grâce, non comme des égaux qui se réconcilient. Ils s'empressèrent donc de s'enfermer en conclave, et, le douzième jour, il décernèrent la tiare à Pierre de Luna, cardinal d'Aragon, qui prit le nom de Bénoît XIII (1).

(1) *Lenfant, Histoire du Concile de Pise.* t. I, p. 61.

Ce cardinal, quoiqu'il eût pris part à l'élection de Clément VII, avoit long-temps recherché tous les moyens de conciliation ; il avoit blâmé hautement la roideur du pape qui s'y refusoit, et il passoit pour l'homme le plus modéré du parti, et le plus propre à rétablir la paix de l'église.

Tous les cardinaux, avant l'élection, s'étoient engagés à ne se refuser, pour l'union de l'église, à aucun sacrifice, pas même à la cession du pontificat ; Bénoît confirma cet engagement par serment, lorsqu'il fut proclamé (1). Mais en vain la chrétienté voulut lui faire exécuter cette promesse, Bénoît opposoit toujours scrupules à scrupules ; se considérant comme le vrai pape, il ne vouloit pas, disoit-il, priver l'église de son chef légitime, pour la soumettre peut-être à un schismatique excommunié. Les François mettoient plus de zèle à la réunion qu'aucune autre nation, parce que la cour d'Avignon étoit en entier à leur charge, et qu'elle ne se maintenoit que par une scandaleuse simonie. Charles VI assembla un concile national à Paris, le 2 février 1395 ; mais cette assemblée somma vainement les deux papes d'abdiquer,

(1) *Dachery Spicilegium.* T. VI. — *Lenfant, Hist. du concile de Pise.* T. I, p. 62.

pour la paix de l'église, elle ne put les y engager. Un second concile national fut assemblé en 1398, et celui-ci résolut de soustraire l'église à l'obéissance des deux papes, pour les forcer à la réunion; comme Bénoît XIII résistoit, Boucicault vint l'assiéger dans le château d'Avignon, où il le contraignit à capituler le 14 avril 1399 (1). Le pape promit qu'il déposeroit la tiare dès que Boniface en feroit autant, ou que la mort de celui-ci ouvriroit une autre voie pour la réconciliation de l'église.

Mais Wenceslas avoit annoncé à Charles VI que l'Allemagne et l'Italie se soustrairoient à l'obéissance de Boniface IX, en même-temps que la France à celle de Bénoît, et cette promesse ne fut point exécutée. Wenceslas s'étoit engagé fort au-delà de ses pouvoirs, et sa déposition, ainsi que l'élection de Robert changèrent toutes les dispositions de l'Allemagne. Les François se relâchèrent de leur sévérité envers Bénoît, qu'ils avoient retenu prisonnier dans son palais d'Avignon; et ce pape, avec l'aide du duc d'Orléans, s'échappa, le 12 mars 1403, du milieu des gardes normandes qui l'entouroient. Dès qu'il fut en liberté, ses cardinaux se réunirent à lui,

(1) *Lenfant, Hist. du concile de Pise.* L. II, p. 96.

et toute la France rentra sous son obéissance (1).

Bénoît, qui n'avoit été rétabli qu'après avoir promis de travailler à éteindre le schisme, envoya quatre ambassadeurs à Rome, en 1404, pour négocier avec Boniface IX; cependant il ne proposoit point de cession mutuelle, mais seulement des assemblées des deux papes et de leurs cardinaux, pour réformer l'église (2). Comme les ambassadeurs de Bénoît étoient encore à Rome, où ils attendoient une réponse, Boniface mourut le 29 septembre 1404.

Boniface IX avoit été beaucoup plus homme de guerre qu'homme d'église; il avoit soumis la ville de Rome à son autorité; et, pendant un règne de quinze ans, il l'avoit maintenue dans sa dépendance par le supplice de tous ceux qui avoient voulu secouer le joug. Mais, dès qu'il eut cessé de vivre, le peuple prit les armes, sous la conduite des Colonna et des Savelli; le cri de *vive la liberté!* retentit dans tous les quartiers de la ville, et les insurgés s'emparèrent de l'église de Sainte-Marie d'Araceli où ils se fortifièrent, tandis que les cardinaux étoient enfermés dans le palais presque

(1) *Lenfant, Hist. du concile de Pise.* L. II, p. 114.

(2) *Piero Minerbetti.* 1404, c. 17 et 18, p. 513.

contigu du Capitole (1). C'est au milieu de ce tumulte qu'ils élurent Gusman de Sulmone, cardinal de Bologne, qui prit le nom d'Innocent VII. Avant l'élection, chaque cardinal avoit prêté serment de ne se refuser à aucun sacrifice, s'il étoit nommé, pas même à l'abdication de sa dignité pour terminer le schisme (2).

Innocent VII, avant de songer à la paix de l'église, dut s'occuper de celle de Rome, où toutes les rues étoient fermées par des barricades, et où le peuple armé faisoit retentir de toutes parts des cris de liberté. L'ambitieux Ladislas de Naples y étoit accouru pour profiter de ce désordre; mais la défiance qu'excitoit ce prince réconcilia le peuple avec son pontife; le château Saint-Ange, et la cité Léonine ou le Vatican, furent confiés à la garde d'Innocent VII; le Capitole fut rendu au peuple, et ses fortifications furent détruites. Il fut convenu que le sénateur seroit choisi par le pape, entre trois candidats présentés par le peuple; et des magistrats renouvelés tous les deux mois, qu'on nomma les

(1) *Piero Minerbetti.* 1404, c. 20, p. 517. — *Diario di Stefano Infessura.* T. III, P. II, p. 1115.

(2) *Piero Minerbetti.* c. 21, p. 517.

dix de la liberté, furent mis à la tête de la république romaine (1).

Innocent VII étoit vieux et d'un esprit sage et modéré; son caractère et les scrupules de sa conscience sembloient garantir l'exécution des conventions qu'il avoit conclues, soit avec ses cardinaux, soit avec les Romains; mais la cupidité de sa famille le fit bientôt agir en opposition avec son propre désintéressement, et les intrigues de Ladislas le brouillèrent de nouveau avec le peuple.

Ladislas, fils de Charles III, avoit commencé, en 1392, à relever de son profond abaissement le parti de Duraz. Il faisoit alors ses premières armes; et, lorsqu'il sortit de Gaète, la reine Marguerite, sa mère, le recommanda d'une manière touchante aux barons qui formoient son armée. Élevé au milieu des dangers, entouré dès son enfance de guerres civiles et de conjurations, en même-temps qu'il avoit développé son courage, il s'étoit formé à l'intrigue et à la dissimulation. Aucun péril ne rebutoit sa bravoure ou celle de ses troupes qu'il conduisoit toujours lui-même; aucun lien d'honneur ou de probité ne l'arrêtoit dans l'exécution de ses projets. Cependant la vertu commençoit à être moins estimée que l'habileté. Les talens

(1) *Piero Minerbetti.* 1404, c. 22, p. 518.

et la valeur de Ladislas lui concilioient des partisans nouveaux; les peuples voyoient en lui le seul rejeton du sang de leurs rois; Boniface IX le représentoit comme le seul fils légitime de l'église, tandis que son rival étoit engagé dans le schisme (1). En 1399, les grands barons, qui, jusqu'alors avoient montré le plus de zèle pour la maison d'Anjou, Raimond de Balzo des Orsini et les Sanseverini, passèrent sous ses étendards; Naples lui ouvrit ses portes; Charles d'Anjou, frère du roi Louis II, se retira dans le château neuf où il fut assiégé; de son côté, Louis l'étoit à Tarente; et ces princes, après une longue résistance, furent contraints de consigner leurs forteresses à leurs adversaires et de se retirer en Provence (2).

Ladislas, pendant les années suivantes, affermit son autorité sur le royaume que son rival venoit d'évacuer; après avoir soumis successivement toutes les forteresses demeurées entre les mains des François, il s'occupa de punir les partisans qu'ils avoient eus dans la noblesse. Il étendit ses vengeances sur tous ceux qui avoient appartenu au parti d'Anjou,

(1) *Leonard. Aretinus Comm. de suo tempore.* T. XIX, p. 921.

(2) *Giornali Napoletani.* T. XXI, p. 1066.—*Giannone Istor. Civile.* L. XXIV, c. 5, p. 388.

lors même qu'ils avoient ensuite fait leur paix, et qu'ils l'avoient scellée par des services importans. Les Sanseverini, la maison de Marzano et le duc de Venosa, auxquels il devoit ses derniers succès, éprouvèrent à leur tour quelle rancune il gardoit de leur inimitié passée.

A peine il se sentoit affermi sur le trône de Naples, qu'il se vit appelé, comme l'avoit été son père Charles III, à monter aussi sur celui de Hongrie. Sigismond avoit mécontenté toute la noblesse par ses débauches et ses cruautés; il fut arrêté au milieu de sa cour, dans une cérémonie religieuse, au printemps de l'an 1401, et confié aux deux frères Gara, fils du palatin Nicolas, qu'il avoit fait périr; ceux-ci le retinrent prisonnier dans le château de Soklos, tandis que les députés de la noblesse invitoient Ladislas à passer l'Adriatique, pour recevoir la couronne de Saint-Etienne (1).

Mais Ladislas, occupé à cette époque de son second mariage avec la princesse Marie de Chypre (2), ne put point se rendre lui-même

(1) *Joh. de Thwrockz. Chronic. Hungar.* L. IV, c. 9, p. 223.

(2) Ladislas, âgé seulement de quatorze ans, avoit épousé, en 1389, Constance de Clermont, fille du comte Mainfroi, le plus grand seigneur de Sicile. Constance avoit apporté à son époux

en Hongrie; il y envoya seulement Louis Aldemari, son amiral, qui, avec cinq galères, reçut en 1402 la soumission de Zara, Vrana, Spalatro, Traù, Sebenigo et les autres villes qui avoient appartenu aux Vénitiens (1). L'année suivante seulement, Ladislas se rendit à Zara, et il s'y fit couronner le 5 août comme roi de Hongrie. Mais, pendant ce temps, Sigismond ayant gagné le cœur de la palatine de Gara, avoit été délivré par elle

une riche dot qui avoit contribué à ses premiers succès. Sa beauté et ses vertus faisoient d'elle l'idole de sa cour. Cependant la faction des Clermont ayant été abattue en Sicile, Ladislas, désireux d'une nouvelle alliance, et ennuyé de sa femme, demanda une dispense à Boniface IX pour la répudier. Constance, qui aimoit avec passion son mari, entendit avec étonnement, comme elle assistoit avec lui à la messe (en 1392), l'évêque de Gaète, lire une bulle du pape qui annulloit son mariage, et elle le vit s'avancer ensuite vers elle pour lui arracher l'anneau nuptial. L'église ne connoissoit point alors le divorce, et le scandale ajoutoit encore à la douleur de cette reine malheureuse, qui fut reléguée dans une maison obscure, sous la garde de deux vieilles femmes. Au bout de trois ans, Ladislas l'en retira pour la faire épouser, le 26 décembre 1395, à André de Capoue, fils du comte d'Altaville, un de ses favoris. Comme Constance étoit traînée à l'autel par ce nouvel époux, elle lui dit, en présence de la cour et du peuple : « Comte André, tu peux » t'estimer le plus heureux chevalier du royaume; car tu vas » avoir pour maîtresse l'épouse légitime du roi Ladislas ton » seigneur ». *Bonincontrii Miniatensis Annales.* T. XXI, p. 61, 67. — *Giannone Istoria Civile.* L. XXIV, c. 4 et 5.

(1) *Jo. Lucii de Regno Dalmatiæ et Croatiæ.* L. V, c. 41, p. 420.

de sa prison (1). Il avoit recouvré le royaume de Hongrie, il menaçoit la Dalmatie, et Ladislas revint à Naples, au lieu de songer à lui disputer la couronne. Au bout de quelques années, il vendit aux Vénitiens, pour le prix de cent mille florins, Zara et toutes les places qui lui étoient restées en Dalmatie, renonçant ainsi absolument à ses prétentions sur la Hongrie, et rétablissant la république dans son antique souveraineté (2).

Ladislas, en abandonnant la couronne de Hongrie, dirigeoit ses projets de conquêtes sur des provinces plus voisines de lui. L'État ecclésiastique étoit situé à sa discrétion. La mort de Boniface IX, et les troubles qui avoient accompagné l'élection de son successeur, pouvoient faciliter au roi de Naples la conquête de Rome, sans qu'il eût besoin de tourner ouvertement les armes contre le saint-siége, auquel il devoit la couronne. Il se contenta d'encourager les Romains dans leur esprit d'indépendance et de les aigrir contre le pape, afin de forcer celui-ci à s'éloigner de la ville, et de se présenter lui-même ensuite comme le protecteur du peuple (3).

(1) *Jo. de Thwrockz Chron. Hungar.* L. IV, c. 10, p. 224.

(2) *Jo. Lucii de Regno Dalmatiæ.* L. V, c. 5, p. 424. — L'acte de vente est du 9 juin 1409.

(3) *Leonard. Arctinus Commentar.*, p. 921.

1405. « Vers cette époque, » écrit Léonard Arétin, dans ses mémoires sur son temps, « je fus appelé à Rome par Innocent VII; » j'y fus reçu avec bonté par le pontife, et » j'y obtins des honneurs et des emplois qui » me donnèrent un rang parmi ses familiers » les plus intimes. Il me parut alors que le » peuple romain exerçoit sans mesure la » liberté qu'il venoit de recouvrer. Parmi les » princes, les Colonna et les Savelli étoient » les plus puissans; les Orsini étoient abaissés, » parce qu'on les soupçonnoit de favoriser » le pontife. La cour étoit nombreuse et riche, » elle comptoit beaucoup de cardinaux qui, » pour la plupart, étoient des hommes d'une » haute distinction. Le pape résidoit dans » la basilique du Vatican; il désiroit le repos, » et il se seroit contenté de sa situation » si on lui avoit permis d'en jouir; mais » la perversité de quelques hommes qui » avoient sur le peuple une grande influence, » devoit empêcher la continuation de la paix. » Les soupçons alloient croissant chaque jour; » le roi faisoit passer à Rome sa cavalerie, » le pontife se vit obligé de rassembler aussi » des soldats; ce fut là l'origine des troubles.

» En dehors de Rome, et sur la route » qui de Toscane conduit dans le Latium, » est un pont sur le Tibre, nommé Milvius

» ou Ponte Molle. Il est fortifié, et le pape 1405.
» y avoit mis garnison; mais les Romains pré-
» tendoient le garder eux-mêmes, pour que,
» par cette route, on ne pût point envahir le
» Latium. Ils l'attaquèrent une nuit par sur-
» prise; la garde se défendit, et l'on com-
» battit de part et d'autre avec obstination.
» La cavalerie du pape survint enfin au point
» du jour, et mit en fuite les assaillans, dont
» plusieurs furent blessés et quelques-uns
» tués. Les fugitifs, rentrés dans la ville,
» s'arrêtèrent au Capitole et y rassemblèrent
» la multitude. C'étoit un jour de fête, la
» populace étoit oisive et échauffée par le
» vin; on accourt, on saisit ses armes, on
» sort les drapeaux, et la foule s'avance pour
» attaquer la demeure du pontife. Nos soldats,
» de leur côté, s'apprêtent au combat, ils
» préparent leurs armes, ils s'exhortent mu-
» tuellement, ils s'affermissent dans leurs
» rangs, et mettent le château Saint-Ange
» dans un meilleur état de défense. L'attaque
» du peuple fut suspendue par la nuit, mais
» pendant sa durée les deux partis demeu-
» rèrent sous les armes. (Le Tibre les
» séparoit et les mettoit tous deux en sû-
» reté). Les jours suivans, on traita de
» rétablir la paix; et, dans ce but, plusieurs
» citoyens romains vinrent auprès du pontife.

1405. » Comme ils retournoient chez eux, au sortir » d'une conférence, ils furent attaqués devant » le môle Adrien; onze d'entr'eux furent » pris, les autres réussirent à s'échapper. Les » premiers, conduits à Louis des Migliorotti, » neveu du pontife, par l'ordre duquel ils » avoient été arrêtés, furent cruellement mas- » sacrés. Parmi eux se trouvoient deux des » seigneurs que le peuple romain avoit choisis » pour gouverner la république; les autres » étoient des citoyens distingués, dont quel- » ques-uns avoient manifesté leur partialité » pour l'église. »

Louis des Migliorotti avoit été offensé de la hauteur que les députés romains avoient manifestée dans leurs conférences, et il étoit sorti du consistoire pour préparer cette scène sanglante, justement comme les députés faisoient des propositions plus modérées, et que les deux partis sembloient se rapprocher (1).

« Lorsque le bruit de cet événement se » répandit dans Rome, » continue Léonard Arétin, « on courut aux armes; les rues se » remplirent de peuple, et toute la ville re- » tentit de clameurs et d'imprécations. Je » courus moi-même, ce jour-là, un très-grand

(1) *Piero Minerbetti.* 1405, c. 11, p. 532. — *Jacobi de Delayto Annales Estenses.* T. XVIII, p. 1034. — *Annales Bonincontrii Miniatensis.* T. XXI, p. 93.

» danger, car, croyant les hostilités suspen- 1405.
» dues, pendant que la députation romaine
» étoit auprès du pontife, j'avois passé le
» fleuve et j'étois entré dans la ville. Dès que
» j'entendis le tumulte, je voulus me retirer
» auprès des miens; mais je trouvai le pont
» Adrien, occupé par une troupe de gens
» armés; c'étoient les parens et les amis de
» ceux qui avoient été massacrés; ils s'ap-
» prêtoient à les venger. Dès que je les re-
» connus, je tournai bride et je m'enfuis.
» Arrivé dans un passage détourné, je des-
» cendis de cheval; je me couvris du manteau
» de mon valet, et je me mêlai de nouveau à
» la foule. Je passai ainsi, sans être reconnu,
» au milieu des gens armés, et je parvins
» auprès des nôtres. Le premier objet qui
» frappa mes regards fut le monceau des
» cadavres de ceux qu'on avoit massacrés; ils
» étoient couchés dans le milieu de la rue,
» souillés de leur sang et percés de larges
» blessures. Je m'arrêtai, saisi d'horreur, et je
» parcourus des yeux leurs visages; parmi
» eux, je reconnus en pleurant quelques-uns
» de mes amis. Je me rendis ensuite à la
» demeure du pontife; je le trouvai plongé
» dans la plus cruelle affliction. Il n'avoit eu
» aucune part à ce massacre; c'étoit un homme
» doux et pacifique, et rien ne répugnoit

1405. » plus à son caractère et à sa bonté que l'ef-
» fusion du sang humain. Il déploroit sa for-
» tune, et il levoit les yeux vers le ciel,
» comme pour prendre Dieu à témoin de son
» innocence (1). »

Cependant celui qui commandoit pour le pape au château Saint-Ange, paroissoit déjà chanceler dans son parti. Louis des Migliorotti n'avoit point assez de troupes pour défendre le Vatican; et la même nuit, Innocent VII se vit obligé de s'enfuir à Viterbe. A peine se fut-il éloigné, que Ladislas, appelé par les Colonna et les Savelli, entra dans Rome avec une petite armée, et demanda au peuple la seigneurie. Mais les Romains n'avoient pas chassé un souverain tout pacifique, pour s'en donner un tout militaire. Ils accusèrent les Colonna et les Savelli d'avoir trahi la patrie; ils manifestèrent hautement leur aversion pour le joug des Napolitains; un citoyen refusa obstinément de recevoir dans sa maison les soldats qui devoient y être mis en quartier; ceux-ci voulant y entrer de force, tous ses voisins et bientôt tous ses concitoyens prirent sa défense. Un combat acharné s'engagea entre les Romains et les Napolitains; il se prolongea jusqu'à la nuit; Ladislas fut enfin obligé

(1) *Leonardi Aretini Comment.* T. XIX, p. 922.

d'évacuer Rome; mais, en partant, il mit le feu dans quatre quartiers différens (1). 1405.

La tentative de Ladislas pour s'emparer de Rome, fut avantageuse à Innocent VII. Les Romains cherchèrent à se réconcilier avec lui; ils lui envoyèrent des ambassadeurs; et, après une longue négociation, ils l'engagèrent, le 13 mars 1406, à rentrer dans sa capitale (2). Ce pape y mourut le 5 novembre de la même année; et le consistoire de Rome, maître encore une fois de terminer le schisme, sacrifia de nouveau l'avantage de l'église à l'intérêt personnel des cardinaux. Ceux-ci déclarèrent qu'ils vouloient élire moins un pape qu'un procureur de leur parti, pour déposer le pontificat (3). Mais, malgré le serment d'abdiquer que prêta chacun d'eux, ils ne pouvoient espérer que le pape qu'ils éliroient montrât, dans l'occasion, plus de désintéressement qu'eux-mêmes. 1406.

Les suffrages se réunirent sur Ange Corrario, vénitien, cardinal d'Aquilée et patriarche titulaire de Constantinople, qui prit le nom

(1) *Piero Minerbetti.* 1405, c. 12, p. 534.—*Diario della città di Roma di Stefano Infessura.* T. III, P. II, p. 1177.—*Giannone. Ist. Civile di Nap.* L. XXIV, c. 6, p. 373.

(2) *Piero Minerbetti.* 1405, c. 32, p. 547.

(3) *Leonard. Aretinus Comment.* p. 925.—*Annales Bonincontrii Miniatens.* p. 96.

1406. de Grégoire XII. Il étoit âgé de soixante et dix ans, et passoit pour un saint homme, d'une sévérité antique. Dès qu'il fut consacré, il renouvela, avec un apparent empressement, les promesses qu'il avoit faites, comme cardinal, de tout sacrifier pour terminer le schisme (1).

Grégoire écrivit à Benoît XIII, pour l'inviter à la paix et lui proposer une abdication mutuelle. Bénoît répondit de Marseille, le 22 1407. janvier 1407, presque dans les mêmes termes. C'étoit la même invitation, la même exhortation, les mêmes promesses (2). Charles VI avoit proposé aux deux pontifes d'abdiquer, chacun en présence de son propre collège; les cardinaux des deux obédiences se seroient réunis ensuite pour nommer un nouveau pape. Mais Bénoît et Grégoire s'accordèrent à rejeter cette proposition et à demander une conférence où ils abdiqueroient ensemble devant les deux collèges réunis (3).

Les députés que Grégoire XII avoit envoyés à Marseille, choisirent, d'accord avec

(1) *Piero Minerbetti.* 1406, c. 20, p. 563. — *Leon. Aretinus Comm.* p. 925.

(2) *Raynald. Annal. Eccles.* T. XVIII, p. 305. — *Annales Estenses Jacobi de Delayto*, p. 1040.

(3) *Raynald. Annal. Eccles.* §. 3, p. 306.

Benoît XIII, la ville de Savonne pour cette conférence. Un long traité fut dressé entre les deux clergés et le roi de France, alors souverain de l'État de Gênes. Charles VI consentit à ce que la seigneurie de Savonne fût transférée aux deux papes, et à ce que la ville fût partagée entr'eux de manière que chacun possédât un château et un quartier fortifié. Chaque pape devoit se rendre à Savonne avec huit galères et une garde de deux cents hommes. Ce traité fut accepté et ratifié par Grégoire XII, qui le fit communiquer à tous les princes chrétiens (1). 1407.

Mais ce pontife étoit loin d'avoir pris une ferme résolution d'exécuter ce qu'il avoit promis; ses parens et les conseillers qui l'entouroient ne négligeoient rien pour le détourner d'abdiquer (2). D'après les menées secrètes de sa famille, les Vénitiens, ses compatriotes, refusèrent de lui prêter des galères; alors il déclara qu'il ne pouvoit être en sûreté ni à Savonne, ni dans aucune ville maritime, puisqu'il y seroit exposé aux insultes des flottes de son rival (3).

Les reproches et les murmures de tous les

(1) *Raynald. Annal. Eccles.* p. 308.

(2) *Leonard. Aretinus Commentarii.* p. 926.

(3) *Lenfant, Hist. du concile de Pise.* L. II, p. 179.

1407. hommes désintéressés, forcèrent, il est vrai, Grégoire XII à partir de Rome; mais à Sienne, il s'arrêta de nouveau (1), et il recommença ses négociations. Il demandoit ou qu'on choisît une autre ville pour la conférence, ou que Bénoît renvoyât ses galères; que Boucicault partît de Gênes; que la sûreté de son rival fût enfin entièrement sacrifiée à la sienne.

Bénoît XIII n'avoit pas plus de sincérité, mais il jouoit son rôle avec plus d'adresse; et, tandis que son adversaire sembloit fuir, il paroissoit s'avancer à sa rencontre. Il étoit arrivé à Savonne au terme fixé; et comme Grégoire avoit passé de Sienne à Lucques, Bénoît s'avança jusqu'à Porto Venere, et ensuite jusqu'à la Spezia; en sorte que les deux pontifes n'étoient pas à quinze lieues l'un de l'autre. Mais tandis que leurs négociateurs s'efforçoient de les réunir, *l'un*, dit Léonard Arétin, *comme un animal aquatique, ne vouloit jamais quitter le rivage; l'autre, comme un animal terrestre, ne vouloit jamais s'en approcher* (2).

Presque toute la chrétienté paroissoit désirer la cessation du schisme; mais le roi de Naples, Ladislas, s'efforçoit de le faire

(1) *Orlando Malavolti Storia di Siena.* P. III, L. I, p. 3.

(2) *Leonard. Aretini Commentar.* p. 926. — *Annales Estenses Jacobi de Delayto.* p. 1043.

dauger. Il redoutoit l'ascendant que la cour de France avoit pris sur l'église, par les efforts constans et courageux qu'elle avoit faits pour la réunion; il craignoit qu'un françois ne fût de nouveau porté sur la chaire de saint Pierre, par les cardinaux d'Avignon, et qu'il ne favorisât les prétentions de Louis d'Anjou; surtout il désiroit que le pape, son voisin et son seigneur suzerain, au lieu de le tenir en tutèle, comme avoient fait ses prédécesseurs, continuât à le laisser dominer dans ses provinces et sa capitale. 1407.

Au commencement de l'année suivante, Ladislas entreprit ouvertement de soumettre par les armes les États de l'église, et il eut l'adresse de faire approuver ses conquêtes par les parens de Grégoire XII. Ceux-ci préféroient toute chose à l'abdication de leur patron, et ils prirent occasion des mouvemens du roi de Naples, pour rompre les négociations avec Bénoît XIII. 1408.

Ladislas s'avança contre Rome, au mois de mars 1408, avec douze mille hommes de cavalerie et autant d'infanterie; en même-temps il envoya quatre galères occuper l'embouchure du Tibre, pour qu'on ne pût point introduire par mer des vivres dans la ville (1). Il

(1) *Piero Minerbetti.* 1407, c. 13, p. 576.—*Scipione Ammirato.* L. XVII, p. 941.

1408. attaqua ensuite Ostie, et s'empara, au mois d'avril, de cette ville, qui lui avoit opposé une vigoureuse résistance (1). Peu de jours après, Paul Orsini, qui commandoit dans Rome, en ouvrit par trahison une porte à l'armée du roi. Ce fut alors seulement que les citoyens acceptèrent une capitulation que l'ennemi, déjà dans leurs murs, leur offroit (2). Pérouse, attaquée en même-temps par les Napolitains, leur ouvrit aussi ses portes.

Grégoire XII, lorsqu'il apprit la perte de Rome, laissa percer une joie qui trahissoit ses intrigues secrètes (3). Benoît, au contraire, avoit tenté de défendre cette ville, espérant sans doute la ramener ainsi sous son obéissance. Boucicault, à sa demande, arma treize galères, pour les envoyer dans le Tibre; mais un vent contraire les retint à Porto Venere jusqu'à ce qu'il fût trop tard pour défendre Rome.

Ce prétendu acte d'hostilité servit de prétexte à Grégoire XII, pour rompre toute

(1) *Piero Minerbetti.* 1408, c. 1, p. 577. — *Annales Estenses Jacobi de Delayto.* p. 1048.

(2) *Piero Minerbetti.* c. 2, p. 577. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 594. — *Diario Romano di Stefano Infessura.* p. 1118. — *Giornali Napoletani.* p. 1071.

(3) *Piero Minerbetti.* c. 4, p. 579.

négociation avec son compétiteur ; il défendit 1408.
à sa cour d'entretenir aucune communication avec celle de l'antipape, et il interdit à ses cardinaux de sortir de Lucques où il étoit alors. Bientôt il annonça l'intention de faire une promotion au sacré collége, ce qui étoit directement contraire aux conventions faites pour la réunion de l'église. Les cardinaux croyoient avoir toujours le droit de diriger Grégoire XII qu'ils avoient élu conditionnellement ; ils s'opposèrent avec force à une promotion qui devoit perpétuer le schisme ; ils sortirent du consistoire, lorsque Grégoire, au mois de mai, voulut proclamer ses quatre nouveaux cardinaux ; ils prétendirent que le pape songeoit à les jeter en prison ou à les faire mourir ; ils sommèrent Paul Guinigi, seigneur de Lucques, de garantir leur liberté, ainsi qu'il s'y étoit engagé, et ils sortirent de sa ville, pour se rendre à Pise. Ils étoient alors au nombre de neuf ; trois de leurs collègues furent retenus à Lucques par des maladies (1).

La république florentine partageoit l'irritation de toute la chrétienté contre Grégoire XII ; elle attribuoit à son obstination et

(1) *Piero Minerbetti.* c. 7, p. 580. — *Poggio Bracciolini Hist. Flor.* L. IV, p. 306. — *Scipione Ammirato.* L. XVII, p. 942. — *Lenfant, Hist. du concile de Pise.* L. II, p. 190.

1408. à ses artifices la prolongation du schisme, aussi accueillit-elle favorablement les cardinaux réfugiés à Pise, et leur promit-elle sa protection. Ceux-ci envoyèrent à Grégoire XII une protestation respectueuse contre ses derniers actes, et un appel à lui-même, à Jésus-Christ, et à un concile général (1).

Dans l'autre parti, le pape n'étoit pas mieux d'accord avec ses cardinaux. Tous les efforts de Bénoît XIII, pour rejeter sur son rival la faute d'avoir prolongé le schisme, n'empêchoient pas qu'on ne vît au travers de sa dissimulation. Au mois de janvier, le roi de France avoit publié un édit pour obliger ses sujets à retirer leur obéissance à l'un et à l'autre pape, si l'union de l'église n'étoit pas effectuée avant le jour de l'ascension (2). Bénoît répondit par des menaces d'excommunication, et le roi, avec l'approbation de son parlement et de la sorbonne, déclara que Pierre de Luna, qui se faisoit nommer Bénoît XIII, étoit un schismatique obstiné, un hérétique, un perturbateur de la paix de l'église, auquel il étoit défendu d'obéir davantage. Charles VI écrivit en même-temps

(1) *Apud Raynald. Annales Eccles.* p. 327. — *Annales Estenses Jacobi de Delayto.* p. 1047. — *Lenfant, Hist. du concile de Pise.* L. II, p. 196.

(2) *Lenfant, Hist. du concile de Pise.* L. II, p. 201.

aux cardinaux du parti de Rome et à ceux 1408.
du parti d'Avignon, pour les exhorter à ne pas se laisser jouer plus long-temps par deux hommes qui faussoient tous leurs sermens, et qui, depuis une année, n'avoient pu trouver, dans l'univers entier, un lieu où ils voulussent se réunir, suivant leur promesse (1).

Les cardinaux de Benoît quittèrent en effet leur chef, et se rendirent à Livourne; les cardinaux de Grégoire allèrent les y trouver. Ce collège, composé des premiers dignitaires des deux églises, envoya des lettres encycliques à toute la chrétienté, dans lesquelles la conduite des deux pontifes étoit représentée avec beaucoup de modération et d'impartialité (2).

La frivolité des prétextes qu'ils alléguoient, pour refuser tour-à-tour chacun des lieux de réunion qu'on leur avoit proposés, étoit démontrée; l'impossibilité de réunir l'église, de concert avec deux hommes qui tendoient secrètement à la tenir divisée, étoit rendue palpable. Cependant, disoient les cardinaux, les sacrés canons ont permis, dans certains

(1) *Raynaldi Annal. Eccles.* T. XVII, p. 331. — *Lenfant, Hist. du concile de Pise.* L. II, p. 206.

(2) *Lenfant, Hist. du concile de Pise.* L. III, p. 213.

1408. cas, la convocation d'un concile, sans l'autorité du chef de l'église. Jamais la chrétienté n'a eu un plus grand besoin de faire usage de cette prérogative. Ni l'un, ni l'autre des deux papes ne pourroit convoquer un concile œcuménique, puisque ni l'un ni l'autre n'est reconnu par tous les fidèles; mais les cardinaux des deux collèges, représentans de la chrétienté, ont sans doute le pouvoir, comme l'obligation, de convoquer ce conseil suprême de la religion, qui peut seul, par son autorité, rendre la paix à l'église. Les cardinaux sommèrent donc tous les évêques et prélats des deux obédiences, de se rendre à Pise, au mois de mars 1409, pour s'y former en concile œcuménique; ils sommèrent aussi les deux papes de s'y trouver, mais ils les avertirent en même-temps que leur absence ne suspendroit point l'activité du concile (1).

A la nouvelle de cette convocation, les deux papes, au lieu de se rapprocher, partirent, chacun de leur côté, pour s'éloigner davantage. Benoît XIII, avec trois cardinaux qui lui étoient demeurés fidèles, monta sur ses galères, à Porto Venere, et fit voile vers l'Aragon, où il ne fut reçu qu'avec

(1) *Voyez* ces lettres *apud Raynaldi Annal. Eccles.* p. 332.

pence (1). Grégoire XII, de son côté, quitta 1408.
Lucques avec les quatre cardinaux qu'il avoit nouvellement créés, et, après avoir séjourné quelque temps à Sienne, il se mit sous la protection de Charles Malatesti, seigneur de Rimini. Grégoire XII cependant convoqua un concile dans la province de Ravenne, et Bénoît XIII, dans celle de Perpignan. L'un et l'autre pape croyoit ainsi échapper au reproche d'obstination que lui faisoit la chrétienté, pour n'avoir pas soumis sa cause au conseil suprême de l'église (2).

Les cardinaux des divers partis, le roi et le clergé de France, les républiques de Florence et de Venise, tous ceux enfin qui déterminèrent la convocation du concile de Pise paroissent avoir agi de bonne foi, et d'après un désir sincère de rétablir la paix de l'église. Cependant Raynaldi, organe de la cour de Rome, se déclare toujours, depuis le commencement du schisme, contre l'église, en faveur de son chef; il condamne également les intentions et la conduite de tous les cardinaux qui se prononcèrent contre Urbain VI, et qui élurent Clément VII; de tous ceux qui,

(1) *Piero Minerbetti.* 1408, c. 12, p. 584.

(2) *Raynald. Annal. Eccles.* p. 335. — *Lenfant, Hist. du concile de Pise.* L. III, p. 221.

1408. dans le nouveau collège formé par Urbain, se détachèrent ensuite de lui, et furent traités par ce pontife sanguinaire avec tant de barbarie; de tous ceux qui suivirent Bénoît XIII dans sa fuite, et de tous ceux qui adhérèrent au concile de Pise. Il ne songe pas qu'il enveloppe ainsi dans ses condamnations tous les ministres des autels, tous ceux de qui devoit procéder l'autorité des papes postérieurs au schisme; et que, pour éviter le reproche d'inconséquence, d'ambition et d'emportement à deux ou trois prêtres qui se sont succédés dans le pontificat, il est obligé d'accuser tout le clergé, toute l'église catholique, de calomnie, d'hérésie, et de rebellion contre son chef.

Cependant le caractère de l'homme qu'on vit bientôt prendre le plus grand ascendant sur les cardinaux et sur tout le concile de Pise, justifie peut-être, jusqu'à un certain point, les accusations portées contre son parti. C'étoit Balthazar Cossa, cardinal de Saint-Eustache et légat de Bologne. On le voyoit, avec une ambition toute mondaine, ne songer qu'à se fonder une principauté sur les débris des États de l'église. Depuis 1403 il gouvernoit Bologne (1), et pour affermir son autorité

(1) *Ghirardacci Storia di Bologna.* L. XXVIII, p. 547.—

sur cette ville, il étoit descendu aux plus basses intrigues et aux complots les plus perfides; il avoit successivement soumis les différentes villes de Romagne; mais il avoit acquis son autorité sur Faenza et Forli par une suite de trahisons (1). Cependant son pouvoir indépendant et son habileté lui procuroient une grande influence sur les cardinaux ses collègues. Dès que le concile fut rassemblé, Balthazar Cossa parut en être le chef. 1408.

Vingt-deux cardinaux entre les deux obédiences, quatre patriarches, douze archevêques, quatre-vingts évêques, quarante-un prieurs et quatre-vingt-sept abbés de monastères, s'étoient rassemblés à Pise pour le concile. On y voyoit encore les chargés de pouvoir de quatorze archevêques et de cent deux évêques absens; les généraux de plusieurs ordres de moines, les ambassadeurs des rois de France, d'Angleterre, de Pologne, de Portugal, de Chypre et de Bohème; ceux de Wenceslas, qui prétendoit être roi des Romains, et ceux de Louis d'Anjou, qui prétendoit être roi de Naples. Robert, l'autre roi des 1409.

Math. de Griffonib. Mem. Histor. T. XVIII, p. 211.—*Cronica Miscella di Bolog.* p. 582.

(1) *Piero Minerbetti.* a. 1404, c. 15, p. 511; a. 1405, c. 20, p. 540.—*Ghirardacci Storia di Bologna.* L. XXVIII, p. 568.

1409. Romains, et Ladislas, l'autre roi de Naples, envoyèrent aussi des ambassadeurs à Pise; mais pour soutenir contre le concile, la cause de Grégoire XII. Des ambassadeurs de Castille et d'Aragon s'y rendirent de leur côté pour défendre la cause de Bénoît XIII (1). On estima que, durant le concile, plus de dix mille étrangers vinrent s'établir à Pise.

Les prélats rassemblés déclarèrent, dans leur huitième session, qu'ils étoient constitués en concile œcuménique, et qu'ils se trouvoient ainsi juges suprêmes des deux papes. Le procès de ceux-ci fut aussitôt commencé; et, après d'assez longues discussions, tous deux furent condamnés, le 5 juin 1409, dans la quinzième session, comme coupables de schisme et d'hérésie; tous deux furent exclus de la communion des fidèles, et le trône pontifical fut déclaré vacant (2).

Les cardinaux des deux obédiences, réunis en un seul corps, entrèrent au conclave le 15 juin. Le cardinal Cossa refusa la tiare

— *Chronicon Forolivienſe.* T. XIX, p. 877. — *Jacobi de Delayto Annal. Est.* p. 1039.

(1) *Raynald. Annal. Eccles.* p. 368. — *Lenfant, Hist. du concile de Pise.* L. III, p. 239. — *Jacobi de Delayto Annales Estens.* p. 1086.

(2) *Raynald. Annal. Eccles.* p. 369-382. — *Piero Minerbetti.* 1409, c. 11, p. 604. — *Lenfant, concile de Pise.* L. III, p. 277.

on lui offrit, et désigna, comme un sujet plus digne de la porter, Pierre de Candie, archevêque de Milan, qui réunit tous les suffrages. Ce cardinal fut sacré à Pise, le 7 juillet 1409, sous le nom d'Alexandre V, et le premier acte de son pontificat fut de tranquilliser les consciences sur tout ce qui s'étoit fait pendant le schisme, en confirmant toutes les nominations aux bénéfices, et toutes les dispenses obtenues de part et d'autre, et en abolissant toutes les censures et les excommunications qui avoient été prononcées à l'occasion des divisions de l'église (1). 1409.

Dans sa vingt-quatrième et dernière session, le 7 août 1409, le concile de Pise imposa le rechef au nouveau pape, l'obligation de convoquer incessamment un autre concile, pour réformer l'église dans son chef et dans ses membres (2). Un pape, presque universel, étoit rendu à la chrétienté; la plus grande partie de l'Europe lui obeissoit; l'Espagne seule demeuroit attachée à Bénoît XIII; Malatesti en Romagne, Ladislas à Naples, et Robert de Bavière en Allemagne, prenoient encore la défense de Grégoire XII; et ce reste

(1) *Raynald. Annal. Eccles.* p. 384. — *Lenfant, Hist. du concile de Pise.* L. III, p. 285. — *Delayto Annales Estenses.* p. 1087.

(2) *Lenfant, Hist. du concile de Pise.* L. III, p. 300.

1409. de division dans l'église occasionna le concile de Constance. Mais, si celui de Pise ne termina point la tâche pour laquelle il avoit été assemblé, il commença du moins une ère nouvelle pour l'église. On vit dans cette assemblée se développer un esprit républicain et aristocratique, qui frondoit l'autorité des papes, et qui vouloit mettre des bornes à leur pouvoir monarchique; le conseil de l'église s'arrogea le droit de juger son chef, de le condamner et de le déposer; il manifesta les prétentions qui devoient diriger la conduite des pères de Constance et de Basle, et il commença cette longue lutte, qui, après un siècle de vicissitudes, devoit se terminer par la réformation.

CHAPITRE LXI.

Ladislas, roi de Naples, s'empare des États de l'église; il menace Florence; il meurt. — Sigismond de Hongrie, élu empereur, fait la guerre aux Vénitiens; ses conférences avec Jean XXIII en Lombardie; déplorable état de cette contrée.

1409—1414.

Il y avoit peu d'années que la république florentine avoit été délivrée de craintes que lui inspiroit Jean Galeaz, lorsqu'un nouvel adversaire, plus redoutable encore, se déclara contre elle. Élevé au milieu des guerres civiles, accoutumé à lutter contre des factions acharnées, dans un pays où l'amitié elle-même étoit sans bonne foi, Ladislas, réunissoit la politique perfide de Jean Galeaz, à une bravoure personnelle que ce prince n'avoit jamais connue, et à une ambition plus démesurée encore que celle du duc de Milan. Ladislas ne comptoit pas se contenter du royaume d'Italie, auquel aspiroit son prédécesseur, il

prétendoit à la couronne impériale; il espéroit l'enlever à Wenceslas et à Robert, qui tous deux ne pouvoient se faire obéir de leurs grands vassaux, et il avoit pris pour devise : *Aut Cæsar, aut nihil* (1). Déjà cette orgueilleuse inscription flottoit sur ses drapeaux,
1409. lorsqu'il se rendit maître de la plus grande partie de l'État ecclésiastique. Les villes de Rome, Ascoli, Fermo, Pérouse, Todi, Assise, et d'autres encore, s'étoient soumises à lui; cependant il prétendoit toujours être le protecteur et l'ami de Grégoire XII, et il étoit convenu de lui payer vingt mille florins par année, pour tenir lieu du revenu des États qu'il lui enlevoit. Avec cette modique somme, ce pape fugitif devoit entretenir toute sa cour (2).

Ladislas avoit demandé que les Florentins le reconnussent pour souverain légitime des États de l'église, et à ce prix, il leur offroit son alliance. Les Florentins n'y voulurent point consentir; ils regardoient les provinces usurpées par le roi, comme formant le patrimoine légitime du successeur de saint Pierre, et ils étoient déterminés à l'en remettre en possession. « Quelles troupes avez-vous donc que

(1) *Jacobi de Delayto Annales Estenses.* p. 1088.

(2) *Bonincontrii Miniatensis Annales.* T. XXI, p. 100.

» vous puissiez m'opposer ? » demanda Ladislas, étonné, à leurs ambassadeurs. « Les » tiennes » répondit audacieusement Barthélemy Valori (1). 1409.

En effet, les Florentins étoient sûrs d'attirer dans leur camp tous les condottieri du roi de Naples, par l'offre d'une solde supérieure. Cette désertion n'auroit pas même été estimée honteuse ou déloyale; car les capitaines, ne s'engageant que pour un terme assez court, passoient sans scrupule sous les drapeaux ennemis, dès que le terme fixé par leur contrat étoit arrivé. Le seul Albéric de Barbiano, grand connétable du royaume, ne se seroit pas mis à l'enchère; une animosité personnelle contre Balthazar Cossa, légat de Bologne, l'attachoit au parti de Ladislas. Mais ce grand restaurateur de la milice italienne mourut justement à cette époque, au château de la Pieve, près de Pérouse (2). Le 17 mai de la même année, Otto Bon Terzo, qui avoit été son élève et son compagnon d'armes, et qui depuis s'étoit élevé par un mélange de bravoure et de perfidie, à la seigneurie de Parme et de Reggio, fut assassiné par Sforza de Cotignola, son rival, d'après les ordres du

(1) *Poggio Bracciolini Hist. Florent.* L. IV, p. 307.

(2) *Annales Estenses Jacobi de Delayto.* p. 1089.

1409. marquis Nicolas d'Este, à une conférence qu'ils eurent à Ribiera (1). Ladislas avoit aliéné pour jamais un troisième condottiere, non moins illustre que les deux précédens: c'étoit Braccio de Montone, gentilhomme émigré de Pérouse, chef du parti des nobles et des Gibelins dans cette ville. Pendant son exil, il avoit servi fidèlement le roi de Naples, et il avoit espéré d'être, par son aide, rappelé dans sa patrie. Mais les Pérousins offrirent à Ladislas de lui ouvrir leurs portes, pourvu qu'il renonçât à protéger leurs émigrés. Le roi n'hésita pas à sacrifier ses alliés pour se rendre maître de Pérouse; il promit même de faire assassiner Braccio, et celui-ci n'échappa aux embûches qui lui étoient dressées, que parce qu'un de ses amis réussit à l'en avertir (2).

Les dix de la guerre de Florence engagèrent avec empressement Braccio de Montone à leur service; ils s'assurèrent aussi de l'alliance des Siennois, qui, selon le parti qu'ils embrasseroient, pouvoient décider du sort de la Toscane. Les gentilshommes et la faction des

(1) *Mathæi de Griffonibus Memoriale historicum.* T. XVIII, p. 217. — *Platinæ Historia Mantuana.* T. XX, L. V, p. 796. — *Annales Placentini Antonii de Ripalta.* T. XX, p. 873. — *Andreæ Billii Hist. Mediolan.* L. III, p. 48, T. XIX.

(2) *Vita Brachii Perusini a Joh. Campano.* T. XIX, L. II, p. 468.

douze étoient soupçonnés de favoriser Ladislas; 1409.
mais le gouvernement s'attacha aux Florentins, et promit de ne jamais séparer sa fortune de la leur (1). Les deux peuples envoyèrent à Ladislas des ambassadeurs, pour l'engager à renoncer à son entreprise, tandis que le roi dépêcha de son côté des négociateurs à ces deux villes pour les détacher l'une de l'autre, et offrir les conditions les plus avantageuses à celle qui s'allieroit à lui (2).

Ladislas avoit rassemblé douze à quinze mille hommes de cavalerie; les Florentins, au moment où la guerre éclata, n'avoient pas douze cents chevaux (3). Ils se hâtèrent d'engager à leur solde Malatesta de Pesaro, et d'autres capitaines. En peu de jours ils réunirent deux mille quatre cents lances, chacune de trois gendarmes, et ils se virent en état de garnir tous les lieux forts de leur territoire (4). Le roi de Naples ravagea d'abord

(1) *Joh. Bandini de Bartholomæis Hist. Senensis.* T. XX, p. 9. — *Orlando Malavolti Storia di Siena.* P. III, L. I, p. 5.

(2) *Piero Minerbetti.* 1409, c. 1-5, p. 593-599. — *Poggio Bracciolini Hist. Florent.* L. IV, p. 308.

(3) Au mois de mai, ils avoient en tout trois cent quatre-vingt-seize lances, de trois chevaux, dont ils envoyèrent la moitié à Sienne. — *Cronica di Jacopo Salviati.* T. XVIII. *Del. Erud.* p. 313.

(4) *Piero Minerbetti.* 1408, c. 29, p. 592; 1409, c. 7, p. 601.

1409. tous les environs de Sienne, jusque sous les murs de la ville; il s'avança ensuite vers Arezzo, par le val de Chiana, dans l'espérance de surprendre cette ville, ou Monte Sansovino, qu'on avoit promis de lui livrer. Mais, quoique la grande supériorité de ses forces le rendît maître de la campagne, il ne réussit pas à s'emparer d'une seule place fortifiée, et ses exploits se bornèrent à détruire les vignobles et à brûler les moissons (1). En même-temps, douze galères napolitaines infestoient les mers de Pise; elles ruinoient le commerce des Florentins, et elles enlevoient l'île d'Elbe à Gérard d'Appiano, seigneur de Piombino, et vassal de la république (2).

Ladislas tourna ensuite ses armes contre Louis de Casale, seigneur de Cortone et allié des Florentins. Ce petit prince avoit peu de droits à l'affection de ses sujets. L'année précédente il avoit ravi le pouvoir souverain avec la vie à François de Casale, son cousin

— *Scipione Ammirato. Stor. Flor.* L. XVII, p. 946. — *Giornali Napoletani.* T. XXI, p. 1071.

(1) Les paysans lui donnèrent le surnom dérisoire de *Ré Guastagrani.* — *Piero Minerbetti.* 1409, c. 6-8, p. 600, 602. — *Poggio Bracciolini Hist. Flor.* L. IV, p. 311. — *Vita Brachii Perusini a J. Campano.* T. XIX, L. II, p. 471.

(2) *Jacobi de Delayto Annales Estenses.* p. 1090.

son ami (1). Les Cortonois ne voulurent pas 1409.
s'exposer aux malheurs de la guerre, pour l'avantage de leur tyran, et lorsqu'ils virent ravager leurs champs, brûler leurs oliviers et arracher leurs vignes, ils ouvrirent leurs portes à Ladislas. Louis de Casale fut conduit dans les prisons de Naples, avec l'ambassadeur florentin qui se trouvoit auprès de lui (2).

Pendant ce temps, Braccio de Montone, enfermant sa petite armée dans les châteaux voisins de Cortone, veilloit sur les mouvemens de Ladislas, pour profiter de toutes ses fautes. Il ne vouloit point s'exposer à une bataille; mais il surprenoit les détachemens napolitains, il enlevoit leurs convois, il tailloit en pièces leurs maraudeurs (3); et, les empêchant ainsi de se pourvoir de vivres, il les réduisit bientôt à une telle détresse, que Ladislas fut forcé de reconduire ses troupes à Rome, après avoir laissé de fortes garnisons à Pérouse, à Cortone, et dans les villes de la Marche et du duché de Spolète (4).

(1) *Piero Minerbetti.* 1408, c. 11, p. 575.

(2) *Piero Minerbetti.* c. 9, p. 602. — *Poggio Bracciolini.* L. IV, p. 312. — *Memorie di Jacopo Salviati Del. Erudit.* T. XVIII, p. 314.

(3) *Vita Brachii Perusini.* L. II, p. 472.

(4) *Piero Minerbetti.* c. 12, p. 606. — *Scipione Ammirato.* L. XVII, p. 949.

1409. Les Florentins languissoient de porter à leur tour leurs armes dans les États de leur ennemi. Ils avoient appelé en Italie Louis II d'Anjou, fils du prince que la reine Jeanne avoit adopté, et qui prétendoit en conséquence avoir des droits sur le royaume de Naples. Ils espéroient ranimer en sa faveur la faction des Angevins, et ils firent reconnoître Louis comme roi de Naples, par le concile de Pise, et par le pape Alexandre V. Louis d'Anjou, qui arriva vers la fin de juillet 1409 à Pise, avec cinq galères et quinze cents chevaux, reçut, en même-temps, du pape l'investiture des royaumes de Sicile et de Jérusalem, et le gonfalon de l'église (1). Il se joignit ensuite à Malatesta de Pesaro, général des Florentins, à Braccio de Montone, à Agnello de la Pergola, et aux troupes de Sienne et de Bologne, et il entra dans les États de l'église. Orviète, Viterbe, Montefiascone, et plusieurs autres villes du patrimoine ouvrirent leurs portes sans combat (2). Paul Orsini, qui commandoit à Rome, pour Ladislas, passa du côté de ses ennemis, et

(1) *Piero Minerbetti.* c. 13 et 14, p. 606-608. — *Scipione Ammirato.* L. XVIII, p. 952. — *J. Bandini de Bartholomæis Hist. Senensis.* T. XX, p. 10.

(2) *Piero Minerbetti.* c. 15, p. 608.

se mit à la solde des Florentins, avec deux mille hommes de cavalerie (1). Il étoit demeuré maître du château Saint-Ange et du Vatican; mais le comte de Troia, commandant de Pérouse, avoit ramené à Rome toutes les garnisons laissées en Toscane, par Ladislas, et, avec deux mille chevaux, il défendoit le passage du Tibre et les murs d'Aurélien (2). 1409.

L'armée de la ligue attaqua d'abord le quartier de Trastevere, qui est situé du même côté du fleuve que le Vatican; n'ayant pu forcer ses retranchemens, elle passa le Tibre à gué, près de Monterotondo, et attaqua Rome, du côté de la Sabine, avec tout aussi peu de succès. Louis d'Anjou, découragé par ces tentatives infructueuses, quitta l'armée et revint à Pise, d'où il retourna en Provence, avec ses galères. Le légat de Bologne, Balthazar Cossa, revint, de son côté, à Florence, et rejoignit ensuite, à Pistoia, le pape Alexandre V qui y avoit établi sa cour (3). Mais Malatesta, le général florentin, resta devant Rome, avec Paul Orsini, et

(1) *Piero Minerbetti.* c. 21, p. 613. — *Cronica di Jacopo Salviati.* T. XVIII, p. 317.

(2) *Piero Minerbetti.* c. 22, p. 613.

(3) *Ib.* c. 24, p. 615.

1409. Braccio de Montone (1); il lassa la garnison napolitaine par ses fréquentes attaques; il donna du courage aux amis de la liberté, et à ceux de l'union de l'église, et, le 2 1410. janvier 1410, les portes de la capitale de la chrétienté lui furent ouvertes. La bannière de Florence, au lys d'or, flottoit devant l'armée; des cris de liberté retentissoient dans les rues, et, tandis que les vainqueurs prenoient possession de leur conquête, aucun désordre ne souilla leur triomphe. Des ambassadeurs romains vinrent à Florence remercier la seigneurie de la bonne discipline observée par ses troupes; elle répondit en exhortant le peuple de Rome à conserver la liberté de sa patrie avec non moins de zèle, que la pureté de sa foi (2).

(1) L'historien de ce dernier attribue à son héros tout l'honneur de la prise de Rome; mais sa narration, toute détaillée qu'elle soit, mérite moins de confiance que celle de Minerbetti, qui ne nomme pas même Braccio. *Vita Brachii Perus.* L. II, p. 480.

(2) *Piero Minerbetti.* 1409, c. 26-35, p. 615-628. — Ici se termine le récit de cet historien, dont nous prenons congé avec de vifs regrets. Il laisse après lui une lacune de dix ans dans les mémoires florentins, jusqu'au commencement des commentaires de Neri Capponi, en 1419. Il faut remplir ce vuide au moyen des Morelli. *T. XIX Del. Erud.*, et de quelques autres journaux incomplets. *Poggio Bracciolini.* L. IV, p. 313. — *Scipione Ammirato.* L. XVIII, p. 955.

Louis d'Anjou n'étoit retourné en Provence 1410.
que pour y assembler une nouvelle armée, et pousser ensuite la guerre avec plus de vigueur. Les Florentins qui attendoient son retour de jour en jour, désiroient que le pape allât s'établir à Rome, pour mieux s'assurer de l'État de l'église, et faciliter au printemps, l'invasion du royaume de Naples. Malatesta et Paul Orsini soumettoient Ostie, Tivoli, et les lieux forts qui, dans Rome, étoient demeurés au pouvoir des Napolitains (1); Braccio de Montone harceloit les habitans de Pérouse, et le pape Alexandre, sous la protection de ces trois généraux, auroit été en sûreté à Rome. Mais Balthazar Cossa vouloit l'attirer à Bologne, dont il avoit usurpé la souveraineté; et, malgré toutes les sollicitations des Florentins, le pape suivit, dans cette ville, ce légat ambitieux. Bientôt il y tomba malade, et il y mourut le 3 de mai 1410 (2).

(1) *Diarium Romanum Antonii Petri.* T. XXIV, p. 1015.

(2) Le caractère du pape Alexandre demeure assez équivoque. On vante sa science, sa charité et son amour de la paix; mais on l'accuse d'une profusion insensée, d'une confiance aveugle en ses flatteurs, d'un luxe effréné, et d'un tel amour de la table, qu'il y passoit des journées entières. Dans quelques couvents de Bologne, il est révéré comme un saint; la cour de Rome, aujourd'hui, le considère comme schismatique. — *Andreæ Billii Med. Historia.*

1410. Balthazar Cossa, qui lui succéda, sous le nom de Jean XXIII, par une élection qui, pressure n'avoir point été libre, fut accusé d'avoir empoisonné son prédécesseur, pour occuper sa place ; et ce pape, décrié et déposé par le concile de Constance, ne s'est jamais entièrement lavé du soupçon de ce crime (1).

Tant que Boucicault avoit gouverné Gênes au nom du roi de France, la communication entre la Provence et la Toscane avoit été facile et sûre, et le roi Louis d'Anjou avoit pu faire traverser sans inquiétude la mer Ligurienne à ses soldats. Mais les Génois supportoient avec une extrême impatience le joug des François; chaque jour ils voyoient envahir quelqu'un de leurs priviléges; et, malgré leurs capitulations, la Ligurie étoit

L. III, p. 41. — *Math. de Griffonibus.* p. 218. — *Cronic. di Bologna.* p. 598.

(1) *Ricordi di Gio. Morelli. Del. Erud.* T. XIX, p. 16. — *Cherubino Ghirardacci.* L. XXVIII, p. 581. — *Ann. Bonincontrii Miniat.* p. 103.

La vie de Jean XXIII a été écrite par Théodoric de Niem, un de ses secrétaires, et l'auteur de l'histoire du schisme. Elle est imprimée *in Meibomii Rerum Germanicarum Scriptores.* T. I, p. 5-52. Mais la haine de cet écrivain contre le pape, et ses déclamations ôtent presque toute croyance en sa véracité.

Théodoric de Niem, cependant, n'attribue point la mort d'Alexandre au poison, ou l'élection de son successeur à la violence. *De vita Joh. XXIII.* p. 13.

presque traitée comme un pays conquis. Vers 1410.
la fin de l'été de 1409, Boucicault fut appelé par les factions de Milan à prendre part aux troubles de la Lombardie. Il rassembla tout ce qu'il avoit de troupes pour se rendre auprès du duc Jean-Marie Visconti; mais tandis qu'il entreprenoit ce voyage, le marquis de Montferrat et Facino Cane traversoient de leur côté l'Apennin, et parvenoient au pied des murs de Gênes, l'un par la Polsevera, l'autre par la vallée de Bisagno. Ces deux généraux, en guerre avec la France et avec Boucicault, représentèrent aux Génois que l'occasion étoit favorable pour secouer le joug qui pesoit sur eux. En effet, le peuple prit les armes le 6 septembre 1409, tous les François furent massacrés ou chassés de la ville, et le marquis de Montferrat fut nommé capitaine de la république, avec la même autorité que les doges avoient eue autrefois (1).

Après cette révolution, les Génois embrassèrent avec chaleur le parti opposé à la France; ils contractèrent une étroite alliance avec Ladislas, et ils armèrent une flotte pour arrêter Louis d'Anjou au passage, et faire échouer ainsi son expédition.

(1) *Georgio Stella Annales Genuenses.* T. XVII, p. 1223. — *Ubertus Folieta Historia Genuens.* L. IX, p. 532.

1410. Le roi Louis étoit parti de Provence avec quatorze galères, deux grands vaisseaux et plusieurs autres plus petits; il transportoit sur cette flotte un grand nombre de chevaliers, avec leurs armes, leurs chevaux et l'argent nécessaire à leur solde. Comme il approchoit des côtes de Toscane, il prit force de voiles avec une partie de sa flotte et entra dans Porto Pisano. Mais six de ses galères restèrent en arrière, et furent rencontrées, non loin de la Méloria, le 16 mai 1410, par cinq vaisseaux génois. Comme un combat acharné s'étoit engagé entre ces deux escadres, neuf vaisseaux de Ladislas s'approchèrent pour y prendre part. Les galères provençales ne purent plus alors résister à la supériorité du nombre; deux furent coulées à fond, trois furent prises et conduites à Porto Venere; une seule réussit à s'enfuir à Piombino (1). Les Génois, poursuivant leur victoire, s'emparèrent ensuite du port de Telamone, qui appartenoit à la république de Sienne. Ils commencèrent aussi quelques hostilités contre celle de Florence,

(1) *Memorie di Jacopo Salviati. Del. Erud.* T. XVIII, p. 338. — *Joh. Stellæ Annales Genuenses.* T. XVII, p. 1229. — *Ubertus Folieta Genuens. Hist.* L. IX, p. 534. — *Diario Ferrarere.* T. XXIV, p. 176. — *Scipione Ammirato Istoria Fiorent.* L. XVIII, p. 957.

qui se terminèrent seulement, le 27 avril 1413, par une paix conclue à Lucques (1). 1410.

La flotte provençale, après avoir débarqué à Piombino les hommes d'armes qu'elle portoit, fit voile vers Naples; elle leva des contributions sur les îles d'Ischia et de Procida; et, après avoir répandu l'alarme sur toutes les côtes, et pris Policastro, elle seconda Nicolas Ruffo, qui soulevoit la Calabre en faveur de Louis d'Anjou (2).

Ce prince étoit lui-même arrivé à Rome, le 24 septembre, avec une armée qui paroissoit redoutable; il avoit sous ses ordres ses Provençaux, et de plus Gentile de Monterano, avec les émigrés de Naples du parti angevin, et Braccio de Montone, avec sa compagnie; Sforza, soldé par les Florentins, Angelo de la Pergola, par les Siennois, et Paul Orsino, par le pape, étoient aussi dans l'armée du roi (3). Mais cette armée étoit sans argent ni munitions; les Provençaux n'avoient pas reçu de paie depuis qu'ils étoient sortis de France. On devoit à Paul Orsini plus de quatre mois de solde; Sforza avoit

(1) *Joh. Bandini de Bartholomæis Hist. Senensis.* p. 12.— *Scipione Ammirato.* L. XVIII, p. 966.

(2) *Annales Bonincontrii Miniatensis.* p. 102.

(3) *Memorie di Jacopo Salviati.* T. XVIII, p. 343.

1410. dissipé tout l'argent qu'il avoit reçu; Braccio de Montone réclamoit de son côté des arrérages, et quoique les Florentins fissent des avances aux soldats, au nom de tous leurs alliés, ils ne pouvoient suffire à tant de dépense, et l'armée fut hors d'état de se mettre en mouvement. Ainsi cette campagne, qui avoit coûté des sommes prodigieuses, se termina sans que la ligue eût remporté un seul avantage. Louis, après avoir perdu beaucoup de temps à réconcilier ses capitaines, toujours prêts à combattre les uns contre les autres, vint à Bologne, à la fin de l'année, pour concerter avec Jean XXIII ses opérations fu-
1411. tures (1). Les Florentins, découragés par la mollesse de leurs alliés, et voyant qu'on laissoit retomber sur eux seuls tout le poids de la guerre, prêtèrent l'oreille aux propositions de paix que Ladislas leur fit faire. Il offroit de leur céder Cortone, avec les châteaux de Pierli et Mercatale, en dédommagement des marchandises qu'il avoit enlevées à leurs marchands, au commencement des hostilités. Ces propositions furent acceptées, le traité fut signé le 7 janvier 1411; les Siennois y furent compris; Louis d'Anjou et Jean XXIII, qui demeurèrent en guerre

(1) *Diarium Romanum Anton. Petri.* T. XXIV, p. 1020.

avec Ladislas, furent forcés d'approuver eux- 1411.
mêmes la conduite des Florentins (1).

Jean XXIII prit cependant le parti de venir s'établir à Rome, afin de poursuivre avec plus de vivacité une guerre qu'il devoit désormais soutenir presque avec ses seules forces. Il fit son entrée dans sa capitale le 11 avril 1411, et il fut reçu par le peuple avec des acclamations et des cris de joie (2). Mais, dans le même temps, la ville où il avoit résidé jusqu'alors, et dont il avoit acquis la souveraineté long-temps avant d'être pape, rejetoit son joug pour se remettre en liberté. Les artisans et le peuple de Bologne prirent les armes le 11 mai, en accablant de leurs imprécations la noblesse et l'église qui les avoient réduits en servitude. Ils prirent et rasèrent la forteresse où le légat avoit laissé garnison; ils repoussèrent cependant Charles Malatesti, qui vouloit profiter de cette révolution pour leur enlever plusieurs châteaux, et, par l'entremise des Florentins, ils conservèrent au pape Jean XXIII leur obédience

(1) *Scipione Ammirato.* L. XVIII, p. 960. — *Poggio Braciolini Hist. Flor.* L. IV, p. 314. — *Memorie di Jacopo Salviati.* T. XVIII, p. 352. — *Andreæ Billii Histor. Mediol.* L. III, p. 42. — *Jo. Bandini de Bartholomæis Hist. Senensis.* T. XX, p. 12. — *Orlando Malavolti.* P. III, L. I, fol. 8.

(2) *Diarium Romanum Antonii Petri.* p. 1023.

1411. spirituelle, en le dépouillant de la souveraineté (1).

Louis d'Anjou étoit aussi venu à Rome avec le pape, et il avoit rassemblé sous ses étendards les mêmes condottieri qui, dans la campagne précédente, avoient été fournis par les différens États de la ligue. Il sut les déterminer à le suivre contre son ennemi, quoiqu'il n'eût point assez d'argent pour payer leur solde, et qu'on eût rarement vu une armée plus pauvre que la sienne. Cependant elle étoit composée de douze mille gendarmes, les plus braves guerriers de l'Italie (2). Il conduisit cette armée à Ceperano; Ladislas l'attendoit à Rocca Secca, de l'autre côté du Garigliano, avec une armée à peu près égale en forces. Louis d'Anjou passa la rivière le 19 mai 1411, et attaqua son ennemi avec impétuosité; il le mit dans une si entière déroute que presque tous les barons qui servoient dans l'armée de Ladislas furent faits prisonniers; tous les

(1) *Memorie di Jacopo Salviati.* T. XVIII, p. 357. — Il y fut envoyé en ambassade par la seigneurie de Florence, le 10 juin 1411. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 600. — *Mathæi de Griffonibus Memoriale Histor.* p. 218. — *Cherubino Ghirardacci Storia di Bologna.* L. XXVIII, p. 586.

(2) *Scipione Ammirato.* L. XVIII, p. 962. — *Giornali Napoletani.* T. XXI, p. 1073.

bagages et la vaisselle même du roi tombèrent au pouvoir des vainqueurs. Ladislas s'enfuit à Rocca Secca, et de là vers Saint-Germain; mais il auroit été facile de l'atteindre et de le faire prisonnier, si les vainqueurs ne s'étoient pas arrêtés pour piller (1). « Le premier jour après ma défaite, » disoit-il lui-même, « mon royaume et ma personne » étoient également au pouvoir des ennemis; » le second jour ma personne étoit sauvée, » mais ils étoient encore, s'ils le vouloient, » maîtres de mon royaume; le troisième jour » tous les fruits de leur victoire étoient » perdus (2). » En effet, les soldats vainqueurs, empressés de se procurer un peu d'argent, vendoient à leurs prisonniers, pour quelques ducats, et leur liberté et leurs armes. Ladislas, qui en fut averti, envoya de Saint-Germain des trompettes avec de l'argent, et il racheta ainsi en quelques heures presque toute son armée (3). 1411.

(1) *Theodoricus Niemensis in vita Johannis XXIII.* — *Raynald. Annal. Eccles.* 1411, §. 4, p. 413, T. XVII. — *Diario Ferrarere.* T. XXIV, p. 180. — *Ricordi di Gio. Morelli. Del. Erud.* T. XIX, p. 17.

(2) *Sancti Antonini archiep. Florent. Chron.* P. III, Tit. XXII, c. 6, fol. 156. — *Leonardi Aretini Commentar. de suo tempore.* p. 927.

(3) *Giannone Istoria civile.* L. XXIV, c. 7, T. III, p. 402.

1411. Lorsque Louis d'Anjou voulut enfin tirer parti de sa victoire, il trouva tous les défilés qui conduisoient dans le royaume de Naples, occupés par les soldats de Ladislas. Ses troupes manquèrent bientôt de vivres et furent en proie aux maladies; le butin qu'elles avoient fait ne les rendoit pas plus dociles, et ne tenoit point lieu des arrérages qui leur étoient dûs; le 12 juillet, il se vit obligé de les reconduire à Rome (1). Au commencement du mois suivant, il s'embarqua sur le Tibre pour retourner en France; il y mourut au mois d'août 1417, sans avoir fait de nouvelles tentatives sur l'Italie (2).

Jean XXIII, successivement abandonné par ses alliés, demeuroit seul exposé aux attaques
1412. de Ladislas; le 19 mai 1412, il perdit encore un de ses plus vaillans capitaines, Sforza de Cotignola, qui lui demanda son congé pour passer sous les drapeaux du roi de Naples, parce qu'il ne vouloit plus servir dans la même armée que Paul Orsini, son ennemi (3). Mais

(1) *Diarium Romanum.* T. XXIV, p. 1026.

(2) *Giannone Istoria Civile.* L. XXIV, c. 7, p. 402. — *Mezeray, abrégé chronologique de l'histoire de France.* T. III, p. 198. — *Annales Bonincontrii Miniatensis.* T. XXI, p. 113.

(3) *Leodrisii Cribellii de vita Sfortiæ Vicecomitis.* T. XIX, p. 654. — *Diarium Romanum Anton. Petri.* T. XXIV, p. 1030.

Ladislas, soit qu'à cette époque il manquât 1412.
d'argent pour continuer la guerre, ou qu'il fût fatigué de soutenir seul la cause de Grégoire XII, qui s'étoit réfugié dans ses États, désiroit, de son côté, se réconcilier avec Jean XXIII. Les négociateurs florentins s'entremirent pour traiter la paix, et offrirent au roi de Naples une grosse somme d'argent et des avantages considérables, s'il vouloit soustraire ses États à l'obédience de Grégoire XII, pour reconnoître le concile de Pise, et le pape qui succédoit à ses droits; le traité fut signé le 15 juin 1412. Cent mille florins payés comptant par Jean XXIII, l'investiture du royaume de Sicile, accordée à Ladislas, l'abolition de tous les droits de Louis d'Anjou, la renonciation aux arrérages du tribut des dix dernières années pour le royaume de Naples, furent le prix de cette réconciliation (1). Ladislas, convoquant alors une assemblée du clergé de ses États, reconnut la souveraineté, en matière de foi, du concile de Pise; le droit qu'il avoit eu de déposer Grégoire, et la légitimité de l'élection de Jean XXIII. Il donna ordre à Grégoire, qui avoit établi sa petite cour à

(1) *Raynaldi Annal. Eccles.* a. 1412, §. 3, T. XVII, p. 419. — *Gio. Batt. Pigna Storia de Principi d'Este.* L. VI, p. 526.

1412. Gaète, de sortir, avant la fin d'octobre, de ses États. Ce pape fut obligé de s'embarquer avec les trois cardinaux qui lui étoient demeurés attachés, sur des vaisseaux vénitiens qui se trouvoient dans le port; et, faisant le tour de l'Italie, il vint relâcher d'abord en Dalmatie, ensuite à Porto Cesenatico. De là il se rendit à Rimini, où il demeura sous la protection de Charles Malatesti, seigneur de cette ville, jusqu'au temps où il consentit à donner son abdication (1).

Le traité de paix entre Ladislas et Jean XXIII ne fut pas publié à Rome avant le 19 octobre 1412 (2). Paul Orsini n'y fut point compris par le pape parmi ses alliés; Jean gardoit à ce capitaine une secrète rancune pour n'avoir pas profité de la victoire de Rocca Secca; il donna même à entendre à Ladislas qu'il verroit avec plaisir Orsini dépouillé des terres qu'il possédoit alors dans la Marche d'Ancone. Le roi de Naples donna, en effet, commission à Sforza, son général, d'attaquer, au commen-
1413. cement de l'année suivante, ce condottiere dont il étoit l'ennemi personnel. Orsini, surpris, se

(1) *Raynaldi Ann. Eccles.* a. 1412, §. 4, p. 420. — *Theodoricus Niemensis de vita papæ Johannis XXIII.* p. 17. *Ap. Meibomium.*

(2) *Diarium Romanum Antonii Petrii.* p. 1032.

réfugia dans Rocca Contrata, où il fut assiégé 1413.
quelque temps (1).

Ladislas, qui avoit assemblé une armée considérable, s'avança ensuite, comme pour soutenir son général; mais tout-à-coup il tourna vers Rome, et parut le 31 mai aux portes de cette ville; en même-temps, des galères napolitaines occupèrent l'embouchure du Tibre, et des barques armées remontèrent ce fleuve; Jean XXIII assembla les Romains, et leur demanda de s'unir pour sa défense. Tous promirent de combattre et de mourir pour le pape et pour l'église. Cependant le septième jour, quelques-uns d'entr'eux abattirent le mur de la ville, proche de la porte Capena, et firent entrer Tartaglia, l'un des capitaines du roi, avec sa cavalerie. Jean XXIII eut à peine le temps de s'enfuir en prenant la route de Florence (2).

Au moment où le roi fut maître de Rome, il abandonna au pillage de ses soldats les propriétés de tous les marchands florentins qui y étoient établis; il annonça de plus à son armée que bientôt il l'enrichiroit par le pillage

(1) *Leodrisius Cribellius vitâ Sforliæ Vicecomitis.* p. 656.

(2) *Diarium Romanum.* T. XXIV, p. 1034. — *Joh. Stellæ Annal. Genuens.* T. XVII, p. 1249. — *Memor. historic. Mathæi de Griffonibus.* T. XVIII, p. 221.

1413. de Florence elle-même (1). La république allarmée de cette conduite, nomma les dix de la guerre, le 14 juin 1413, pour se mettre en état de défense. A la tête de ces magistrats, elle mit Nicolo d'Uzzano, l'homme le plus considéré de son temps. Malatesta de Pesaro s'engagea comme capitaine de guerre, et plusieurs seigneurs de l'État ecclésiastique se mirent sous la protection des Florentins, par un traité d'une nature particulière, qu'on appeloit alors de *recommandation*. Guido Antonio, comte de Montefeltro et d'Urbino, s'engagea pour dix ans dans leur alliance. Louis des Alidosi, seigneur d'Imola, pour six ans; Ugolino de Trinci, seigneur de Foligno, pour cinq ans; et Jacob d'Appiano, seigneur de Piombino, étant encore en bas âge, avoit été mis par sa mère, pour six ans, sous leur tutèle (2).

Les Florentins vouloient cependant éviter, s'il leur étoit possible, de provoquer Ladislas à la guerre; et, pendant qu'ils négocioient avec lui, ils refusèrent d'admettre Jean XXIII dans leur ville, et ils lui assignèrent pour sa demeure une maison de campagne de leur évêque. Au bout de trois mois, le pape fut enfin logé dans

(1) *Scipione Ammirato.* L. XVIII, p. 968.

(2) *Ibid.* p. 969.

Florence, et il y séjourna jusqu'au commencement de novembre (1). Il passa ensuite à Bologne; cette ville étoit rentrée sous son pouvoir l'année précédente. Les plébeïens, qui avoient suscité contre lui une révolution, avoient bientôt rendu à leur tour leur joug insupportable. On souffroit également et de l'insolence des nouveaux magistrats et du poids des contributions dont ils accabloient le peuple. Le 14 août 1413, les nobles, qui avoient conjuré contre eux, prirent les armes et se rendirent maîtres du palais et de la place publique; ils arborèrent de nouveau les étendards de l'église, et ils demandèrent à Jean XXIII un vicaire pour gouverner leur patrie (2). 1413.

Tandis que les Florentins temporisoient, Ladislas soumettoit par ses armes toutes les villes du patrimoine de saint Pierre, jusqu'aux frontières de Sienne et de Florence; Sutri, Viterbe, Todi, Pérouse et toutes les autres villes de cette province lui ouvrirent leurs portes (3). Il avoit intention, avant d'attaquer

(1) *Theodoricus Niemensis vita Johannis XXIII.* p. 23. *Ap. Meibomium.*—*Raynaldus Annal. Eccles.* 1413. §. 19, T. XVII, p. 430.

(2) *Cherubino Ghirardacci.* L. XXVIII, p. 592. — *Mathæi de Griffonibus Memor. historic.* p. 220. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 601.

(3) *Raynald. Annal. Ecclesiast.* T. XVII, p. 430.

1413. les Florentins, de déterminer le marquis Nicola d'Este à entrer dans l'État de Bologne, pour diviser les forces de ses ennemis en menaçant Jean XXIII. Sforza, son général, dont le fils, depuis duc de Milan, avoit été élevé à la cour du marquis d'Este, se chargea de cette négociation, et il avoit déjà déterminé le marquis à prendre le titre de général de Ladislas, au-delà des Apennins, et à recevoir de lui son étendard et l'argent nécessaire pour lever une armée; mais les Florentins, par la médiation de l'empereur, déterminèrent Nicolas à renvoyer à Ladislas son étendard, et à entrer dans l'alliance de l'église (1). Le roi de Naples, obligé de renoncer au projet qu'il avoit formé, ne passa point les frontières de l'État de l'église, et, à l'entrée de l'hiver, il retourna dans son royaume.

1414. Au commencement de l'année 1414, Ladislas ayant amassé des sommes considérables, par des exactions violentes et par la vente de beaucoup de titres de noblesse, de domaines de la couronne et de fiefs confisqués sur les gentilshommes du parti d'Anjou (2), rassembla une armée d'environ quinze mille gendarmes,

(1) *Bonincontrii Miniatensis Annales.* T. XXI, p. 106. — *Gio. Batt. Pigna, Storia de Principi d'Este.* L. VI, p. 533.

(2) *Giornali Napoletani.* T. XXI, p. 1075.

avec laquelle il se rendit d'abord à Rome. Il 1414.
encourageoit ses soldats par la promesse de leur abandonner bientôt le pillage de Florence et des plus riches villes de la Toscane; et on l'entendoit accuser sans cesse l'insolence des Florentins, qui osoient lui tenir tête; cependant, lorsque des ambassadeurs de la république se rendirent auprès de lui, pour savoir si l'on devoit s'attendre de lui la paix ou la guerre, il protesta de son attachement à la seigneurie, et de sa confiance dans la justice des Florentins; il offrit même de les prendre pour arbitres dans les différends qu'il avoit avec Jean XXIII. Il demanda d'être reconnu par le pape, comme vicaire de l'église dans les villes qu'il avoit déjà conquises, et il offrit en retour de payer un tribut équitable (1). Jean étoit à cette époque engagé dans les négociations les plus critiques pour la convocation du concile de Constance; il voyoit chanceler son autorité spirituelle; il étoit forcé d'entendre les reproches et souvent les menaces de ceux mêmes qui s'étoient déclarés jusqu'alors ses partisans, et il donnoit peu d'attention à la défense de Rome et de ses provinces, lorsque sa tiare elle-même étoit menacée.

Les Florentins, ne pouvant protéger seuls

(1) *Scipione Ammirato*. L. XVIII, p. 970.

1414. les États de l'église, ni amener à une issue favorable la négociation entre le pape et le roi, où ni l'un ni l'autre n'agissoit de bonne foi, acceptèrent enfin la propo[illegible]tion que Ladislas leur avoit faite à plus[illegible]eurs reprises, et séparèrent leurs intérêts de c[illegible]eux de l'église. Il est vrai qu'ils ne prêtoient au[illegible]cune confiance aux paroles du roi de Naples, [illegible]t ils savoient bien qu'une trève avec lui, équ[illegible]valoit tout au plus à un armistice; mais ils cr[illegible]urent convenable de le lier autant qu'il se[illegible]oit possible par ses sermens, sans cesser pour[illegible]cela de se mettre en garde contre lui; et ils s[illegible]gnèrent dans son camp, proche d'Assise, le 2 juin 1414, un nouveau traité de paix, dans lequel furent compris la ville de Bologne, résidence du pape, la république de Sienne, et le général Braccio de Montone (1).

Le peuple ne pouvoit se résoudre à aucune dissimulation dans la politique, il désapprouvoit hautement un traité avec un ennemi qui ne cessoit pas de vouloir nuire; il auroit préféré demeurer en guerre ouverte avec lui, et il fallut que la seigneurie fit, en quelque sorte, violence aux deux conseils, pour les engager à ratifier la convention d'Assise (2). En effet Ladislas étoit sans cesse

(1) *Scipione Ammirato.* L. XVIII, p. 971.
(2) *Istorie anonime di Firenze.* T. XIX, p. 955.

occupé à méditer quelque nouvelle trahison. 1414.
Comme Paul Orsini avoit échappé à Sforza, et comme il étoit sorti vainqueur du siége de Rocca Contrata, le roi avoit cherché à se réconcilier avec ce général, et il venoit de le rappeler à son service (1). Orsini et Sforza servoient de nouveau dans la même armée, et tous deux se trouvoient auprès de Ladislas, à Pérouse, lorsque celui-ci fit tout-à-coup saisir et charger de fers Paul Orsini, aussi bien qu'Orso de Monte rotondo, et plusieurs barons romains qui se reposoient sur la foi des traités. Le roi paroissoit ressentir contre eux la plus violente colère, et l'on ne doutoit pas que le supplice dont il les menaçoit souvent ne servît de prélude à quelque guerre nouvelle, lorsque Ladislas fut atteint d'une maladie que ses débauches excessives paroissent avoir occasionnée. On ne connoissoit point encore le fléau vengeur de l'incontinence, qui, moins d'un siècle plus tard, ravagea toute l'Europe, mais le roi fut frappé d'un mal de même nature, dont les douloureux symptômes firent croire qu'un poison nouveau lui avoit été communiqué à dessein par une de ses maîtresses. On

(1) *Leodrisii Cribellii vita Sforticæ Vicecom.* T. XIX, p. 657. —*Jo. Campani vita Brachii Perusini.* L. III, p. 501.

1414. vit bientôt celle-ci, qui étoit fille d'un médecin de Pérouse, mourir atteinte des mêmes douleurs (1). Le roi, dont les souffrances étoient insupportables, se fit d'abord transporter en litière à Rome; là il s'embarqua sur le Tibre, pour se rendre à Naples; mais quand il fut arrivé dans cette dernière ville, il y mourut le 6 août 1414 (2).

Telles furent les révolutions de l'Italie méridionale, pendant les six années qui s'écoulèrent entre le concile de Pise et celui de Constance. Dans le même temps, le nord de l'Italie et l'Allemagne étoient aussi en proie à des convulsions qui complétoient les malheurs de cette période de trouble et d'anarchie.

En vain l'empereur Robert s'étoit efforcé de rétablir la paix de l'Allemagne et celle de l'église, tous ses travaux étoient demeurés

(1) *Theodoricus Niemensis vita Johannis XXIII.* p. 24. *Ap. Meibom.*,— *Raynald. Annal. Ecclesiast.* 1414, §. 6, p. 436. — *Giannone Istoria Civile del Regno di Nap.* L. XXIV, c. 8, p. 405. — *Guern. Bernio Storia d'Agobbio.* T. XXI, p. 957. — *Redusii de Quero Chronic. Tarvisinum.* p. 821. — *Leodrisii Cribellii de vita Sforliæ Vicecom.* p. 659.

(2) *Diarium Romanum Anton. Petri.* T. XXIV, p. 1045. — *Giornali Napoletani.* p. 1076. — *Jo. Bandini de Bartholomæis Hist. Senensis.* T. XX, p. 15. — *Andr. Billii Hist. Mediol.* L. III, p. 42. — *Annales Bonincontrii Miniatensis.* T. XXI, p. 107.

infructueux ; les électeurs et les princes de l'empire ne lui avoient fait éprouver, par leurs prétentions orgueilleuses et leur arrogance, guère moins d'humiliations qu'à Wenceslas, auquel il avoit succédé. L'électeur de Mayence, le margrave de Bade, et le comte de Wirtemberg, avoient formé, en 1405, une ligue avec les villes libres de la Souabe et du Rhin. Cette ligue, dite de Marbach, avoit dicté des lois à l'empereur, et elle s'étoit maintenue malgré ses ordres et ses prières. Les plaintes les plus injustes étoient formées contre lui ; chacun dépouilloit le fisc impérial, et chacun reprochoit ensuite à l'empereur la foiblesse à laquelle il étoit réduit par les usurpations de ses vassaux. On l'accusoit d'avoir permis l'indépendance du duché de Milan, et la transmission de celui de Brabant à la maison de Bourgogne ; mais on ne lui avoit donné aucune assistance pour réunir ces deux fiefs au domaine impérial ; enfin on le rendoit responsable de ce que le concile de Pise n'avoit pas rétabli la paix de l'église, parce que lui-même avoit refusé de s'y soumettre, et qu'il étoit demeuré fidèle au parti de Grégoire XII (1). Peut-être les Allemands ne s'en seroient-ils pas

(1) *Schmidt, Hist. des Allemands.* L. VII, c. 11, p. 60.

tenus à des plaintes et des remontrances; peut-être Robert couroit-il risque d'être déposé, comme l'avoit été son prédécesseur, si sa mort, survenue le 19 mai 1410, ne l'avoit pas dérobé à de nouvelles humiliations (1).

Wenceslas, après avoir perdu la couronne de l'empire, continuoit à régner en Bohême; mais l'Allemagne ne vouloit point rendre son obéissance à ce monarque crapuleux et fainéant. Une diète fut convoquée à Francfort, pour nommer un nouveau roi des Romains; elle se partagea également entre Josse, margrave de Moravie, et Sigismond, roi de Hongrie et frère de Wenceslas; tous deux furent proclamés par leurs partisans, le 28 octobre 1410, et l'Allemagne eut, pendant quelques mois, trois empereurs, comme la chrétienté avoit trois papes; mais, heureusement pour le repos de l'Europe, Josse mourut le 8 janvier 1411; tous les électeurs se rangèrent alors du côté de Sigismond, et Wenceslas lui-même lui donna son suffrage comme roi de Bohême (2).

(1) *Schmidt, Hist. des Allemands.* T. V, p. 80. — *Joh. Adlzreitter Annalium Boicæ Gentis.* P. II, L. VII, p. 134. *A Leibnitzio editum. Francofurti* 1710, folio.

(2) *Schmidt, Hist. des Allemands.* L. VII, c. 12, p. 85. — *Theodoricus Niemensis de vita Papæ Johannis XXIII.* p. 201

Sigismond avoit déjà excité à plusieurs reprises les révoltes de la Hongrie, par sa cruauté et sa mauvaise foi; passionné pour les plaisirs presqu'autant que son frère, on l'avoit vu souvent perdre un temps précieux dans l'intempérance, ou le consacrer à des intrigues galantes, tandis que ses ennemis bravoient ouvertement son autorité. Tout-à-coup il sortoit de cette oisiveté, et sa vengeance alors étoit d'autant plus terrible qu'aucune considération de rang ou de gloire, aucun traité, aucun serment qu'il eût prêté lui-même n'en arrêtoit l'exécution. Lorsqu'une fois il avoit formé un projet il le suivoit avec une activité singulière. Il devenoit alors indifférent aux fatigues et aux dangers; il parcouroit l'Europe avec autant de rapidité que son grand-père Jean de Bohême, celui qu'on regardoit comme un courrier parmi les rois. Sigismond, souverain en même-temps du Brandebourg et de la Hongrie, avoit été appelé, par les révolutions de ces États, éloignés l'un de l'autre, à traverser plusieurs fois toute l'Allemagne. Après sa défaite à Nicopolis il s'enfuit à Constantinople, et il revint par la Grèce et l'Esclavonie dans ses États. Enfin, pour terminer le schisme, il visita la Pologne, la France, l'Italie et l'Espagne. Le zèle désintéressé qu'il manifesta dans cette

dernière occasion lui a mérité une gloire à laquelle jusqu'alors il ne paroissoit pas pouvoir prétendre (1).

Dans le temps où Sigismond fut élu empereur il étoit en différend avec la république de Venise, à l'occasion de Zara, et des autres villes de Dalmatie que celle-ci avoit achetées de Ladislas (2). Aussi, avant d'aller prendre la couronne impériale, voulut-il s'ouvrir l'entrée de l'Italie par le patriarcat d'Aquilée et le Friuli. Au mois de décembre 1411, il y envoya six mille chevaux hongrois, sous la conduite de Pipo des Scolari, florentin auquel il avoit accordé toute sa confiance, et qu'il avoit élevé au titre de ban (3). Bientôt un second corps de six mille Hongrois vint joindre ce général; le patriarche fut forcé de s'enfuir à Venise, et toute la province se soumit au roi. Taddéo del Verme, capitaine des troupes de la république, s'estima heureux

(1) *Johan. Adlzreitter Annalium Boicæ Gentis.* P. II, L. VII, p. 139.

(2) *Laugier, Hist. de Venise.* T. V, L. XIX, p. 332.

(3) *Marin Sanuto vite de Duchi di Venezia.* T. XXII, p. 857. — *Chronicon Tarvisinum Redusii de Quero.* T. XIX, p. 834. — *Historia d'Agobbio di Guernieri Bernio.* T. XXI, p. 957. — *Diario Ferrarere.* T. XXIV, p. 177. — Le titre de *ban* répondoit, en Hongrie, à-peu-près à celui de comte. — Joh. de Thwrocka passe sous silence cette expédition.

d'empêcher les Hongrois de pénétrer dans l'État de Trévise.

Mais après ces premiers succès, les Hongrois ne purent point pousser leurs avantages. Charles Malatesti, seigneur de Rimini, fut mis à la tête de l'armée vénitienne; quoiqu'il se fût laissé surprendre, le 9 août 1412, près de Motta, au passage de la Livenza, il fit repentir les Hongrois de leur attaque, et les contraignit à se retirer avec perte. Il reçut lui-même, à cette occasion, trois blessures qui le forcèrent à renoncer au commandement de l'armée. La seigneurie lui donna pour successeur son frère, Pandolfe Malatesti, seigneur de Brescia (1). De part et d'autre les armées recevoient des renforts considérables, Sigismond lui-même s'étoit rendu à la sienne; mais il ne pouvoit point faire de progrès dans un pays coupé par de nombreuses rivières, et où chaque village étoit fortifié. La guerre se continua deux ans sur cette frontière, sans avantage de part ni d'autre. Toutes ses opérations se bornèrent à des prises et reprises de châteaux, qui fatiguoient les deux adversaires sans les approcher de leur but (2).

(1) Redusius de Quero, qui servit lui-même dans cette guerre, la raconte avec de grands détails. *Chronic. Tarvisin.* T. XIX, p. 837.

(2) *Marin Sanuto vite de Duchi di Venezia*, p. 857-867.

Sigismond languissoit de surmonter l'obstacle que les Vénitiens opposoient à son entrée en Italie; il désiroit ardemment d'éteindre le schisme, et pour y parvenir il vouloit avoir en Lombardie une conférence avec Jean XXIII. Il vouloit prendre à Milan la couronne de fer, et ne se présenter aux princes de l'Allemagne qu'après avoir accompli la tâche sous laquelle ses prédécesseurs avoient succombé. Mais comme il ne faisoit aucun progrès ni dans la Marche Trévisane ni dans l'Istrie, où il assiégea plusieurs châteaux, il prêta l'oreille à des propositions de paix. Jean XXIII s'offrit le premier pour médiateur entre Sigismond et la république, mais il ne put concilier leurs prétentions; le roi de Pologne essaya ensuite tout aussi vainement son entremise; enfin, le comte de Cilly, beau-père de Sigismond, réussit à entamer un traité. Les négociations s'ouvrirent à Trieste le 26 février 1413, et elles produisirent une trève de cinq ans, entre l'empereur et les Vénitiens, qui fut signée le 18 avril de la même année (1).

—*Andrea Naugerio Storia Veneziana.* T. XXIII, p. 1079.— *Platina Historia Mantuana.* L. V, p. 798. — *Laugier, Hist. de Venise.* L. XIX, p. 358-372.

(1) *Marin Sanuto vite de Dogi di Ven.* p. 879.—*Redusii de*

Sigismond profita immédiatement de cette trève pour passer en Lombardie. Cette contrée avoit été en proie aux plus funestes révolutions; les généraux des deux frères Visconti ne s'étoient pas contentés de s'emparer de la tyrannie, dans les villes dont la garde leur avoit été confiée, ils vouloient régner aussi sur leurs anciens maîtres, et ils se disputoient, les armes à la main, la faveur du duc de Milan ou du comte de Pavie, et les emplois que ces deux princes pouvoient encore accorder. Quel que capitaine qui l'emportât, chaque victoire étoit toujours suivie du sac d'une ville. Les citoyens, indifférens à toutes les querelles des généraux, étoient abandonnés aux soldats pour servir de récompense à leur bravoure; tous les excès étoient permis par les condottieri, et les hommes féroces qui servoient sous eux forçoient le plus souvent, par d'horribles tourmens, les bourgeois qu'ils avoient arrêtés à leur payer d'énormes rançons.

L'histoire ne présente peut-être aucune période plus calamiteuse que celle qui suivit la mort de Jean Galeaz. Les soldats passoient en cruauté tout ce qu'on raconte des peuples les

Quero Chronic. Tarvisin. p. 844. — *Laugier, Hist. de Venise.* Liv. XIX, T. V, p. 372.

plus barbares ; aucun genre d'enthousiasme ne les animoit, et aucun sentiment généreux ne pouvoit trouver accès auprès d'eux. Ils ne connoissoient d'autres passions guerrières que le désir des richesses, de la licence et du carnage ; aucun patriotisme, aucun esprit de parti, aucun zèle religieux ne leur avoit mis les armes à la main ; aucune pitié, aucun respect divin ou humain ne pouvoit les leur faire poser. Les peuples exposés à leur barbarie souffroient d'autant plus qu'ils étoient plus civilisés. Des hommes étrangers aux privations, aux dangers et aux douleurs, des hommes qui vivoient dans l'aisance et le repos, qui connoissoient les arts et les charmes de la vie sociale, passoient, en un instant, sans provocation, sans motif, de l'opulence à la dernière misère, et d'une vie délicate aux chevalets des bourreaux (1).

Jean-Marie, fils aîné de Jean Galeaz et duc de Milan, ne s'étoit réservé d'autre part au gouvernement que celle d'ordonner les supplices. Entouré de forfaits dès son enfance, il avoit contracté les passions les plus féroces.

(1) *Andreæ Billii Hist. Mediolanensis.* L. II, p. 31. — *Leonardi Aretini Commentar.* T. XIX, p. 928. — *Platina Histor. Mantuana.* T. XX, L. V, p. 797. — *Josephi Ripamontii Histor. Urbis Mediolani.* L. IV, p. 590. — *Ap. Grævium.* T. II.

Il ne voyoit dans les formes de la justice qu'une occasion de satisfaire sa soif infernale pour le sang. Il se faisoit livrer les criminels pour les chasser aux chiens courans. Son piqueur, Squarcia Giramo, qui avoit nourri ses dogues de chair humaine, pour les accoutumer à cette chasse royale, étoit son premier favori. Comme les victimes lui manquoient, il déclara qu'il vengeroit la mort de sa mère, à laquelle il avoit cependant contribué plus que personne, et il fit déchirer par ses chiens Jean de Posterla, Antoine Visconti, son frère François, et un grand nombre de gentilshommes gibelins. Il livra aussi à ses dogues le fils de Jean de Posterla, âgé seulement de douze ans; mais, comme cet enfant se jetoit à genoux, pour demander grâce, les chiens s'arrêtèrent et ne voulurent pas le toucher. Squarcia Giramo, avec son couteau de chasse, égorgea l'enfant, et les chiens refusèrent encore de goûter de son sang ou de ses entrailles (1).

Cependant Facino Cane, tyran d'Alexandrie, après s'être emparé de la régence des États de Philippe-Marie, comte de Pavie, força

(1) *Josephi Ripamontii Hist. urbis Mediolani.* L. IV, p. 591. — *Pauli Jovii Vicecomitum Historia.* P. XI, p. 327. — *Andreæ Billii Histor. Mediolanensis.* L. II, p. 32. — *Ludovicus Cavitellius Cremonens. Annal.* p. 1402.

aussi, les armes à la main, Jean-Marie, duc de Milan, à l'admettre dans son conseil. Il dépouilla bientôt les deux frères de toute leur autorité; il leur ôta la disposition de tous leurs revenus, et les réduisit enfin à une si grande pauvreté qu'ils manquèrent quelquefois d'habits et de nourriture. Facino n'avoit point d'enfans, et il laissa vivre les deux Visconti, seulement parce qu'il n'avoit aucun intérêt à disposer de leur héritage. Mais lui-même il fut atteint, en 1412, d'une maladie mortelle. Les Milanois virent avec effroi que Jean-Marie, délivré du joug qu'il portoit, recommenceroit à régner et redoubleroit de férocité; les Posterla, Biagio, Trivulzi, Mantegazzi et d'autres gentilshommes milanois, résolus à ne pas attendre le renouvellement de la tyrannie, attaquèrent le duc le 16 mai 1412, comme il se rendoit à l'église de Saint-Gothard, et le massacrèrent. Facino Cane mourut peu d'heures après, jurant que, s'il avoit vécu, il auroit vengé la mort du fils de son maître (1).

On croit que les conjurés avoient dessein de faire mourir aussi Philippe-Marie, et de

(1) *Andreæ Billii Hist. Mediolan.* L. II, p. 36. — *Johannis Stellæ Annales Januenses.* T. XVII, p. 1242. — *Josephi Ripamontii Histor. urbis Mediolani.* L. IV, p. 594.

rendre l'héritage des Visconti à Hector, fils naturel de Bernabos, et à Jean Piccinino, fils de Charles Visconti. Tous deux entrèrent dans Milan avec une douzaine de compagnons, dès qu'ils apprirent la mort de Jean-Marie; et Hector, qu'on appeloit le soldat sans peur, fut immédiatement proclamé duc de Milan. Mais Philippe-Marie, en apprenant la mort de son frère et celle de Facino Cane, déploya tout-à-coup une activité qu'on n'attendoit pas de lui. Il s'assura de la garde du château de Pavie, où il étoit enfermé; il intimida les Beccaria qui l'avoient long-temps opprimé, et les contraignit à recevoir ses ordres; il s'assura l'alliance des partisans de Facino Cane; et, pour recueillir l'héritage de ce général et donner à ses soldats un gage de son attachement, il épousa sa veuve, Béatrix Tenda, quoiqu'elle fût âgée de quarante ans, tandis qu'il en avoit à peine vingt (1).

Vincent Marliano, qui commandoit dans la citadelle de Milan, avoit refusé de l'ouvrir à Hector, et il avoit déclaré qu'il reconnoissoit Philippe pour héritier légitime du dernier duc; mais les troupes de Facino, qui étoient en quartiers dans la ville, hésitoient sur le

(1) *Andreæ Billii Hist. Mediolanens.* L. III, p. 37.

parti qu'elles devoient prendre; elles demandoient de nouveaux pillages et de nouveaux présens, et elles prêtoient l'oreille aux propositions d'Hector et à celles de Pandolfe Malatesti, qui vouloient les prendre à leur solde. Tout-à-coup elles apprirent que la veuve de leur général s'étoit immédiatement remariée au nouveau duc, et que celui-ci leur offroit toutes les grâces qu'elles pouvoient prétendre; alors elles se rangèrent en foule sous ses étendards; elles lui ouvrirent les portes de Milan, d'où Hector fut obligé de s'enfuir; et Philippe-Marie, qui fit son entrée dans sa capitale le 16 juin 1412, affermit bientôt son autorité sur la Lombardie, et vengea la mort de son frère sur ses meurtriers (1).

Quelque désir que ressentît Sigismond de réunir à la directe de l'empire les villes de Lombardie, selon l'obligation qui avoit déjà été imposée à son prédécesseur, il ne se sentit point assez fort pour attaquer le duc Philippe-Marie, et lorsqu'il fut entré en Italie, il se borna aux seules affaires de

(1) *Andreæ Billii Historia.* L. III, p. 40. — *Joh. Stellæ Annales Genuenses.* p. 1242. — *Vita Philippi Mariæ Vicecomitis a P. C. Decembrio.* T. XX, c. 8, p. 988. — *Josephi Ripamontii Hist. urbis Mediolani.* L. IV, p. 595.

l'église: Il se rendit à Lodi, qui dépendoit alors de Jean de Vignate, et il y rencontra trois ambassadeurs du pape Jean XXIII, avec lesquels il devoit déterminer le lieu où s'assembleroit le prochain concile. Le pape, pressé par les armes de Ladislas, abandonné par ses alliés, et redoutant le blâme de la chrétienté, n'osoit point se refuser à convoquer un concile, quoiqu'il craignît d'être ensuite jugé par lui. Il avoit d'abord donné commission à ses légats d'insister pour que l'assemblée eût lieu dans quelque ville d'Italie; mais au moment où il leur donna leur audience de congé, il déchira ses instructions, et leur remit en place des pouvoirs entiers et sans limites (1). L'empereur et les Allemands redoutoient l'influence de la politique de Rome sur le concile, et la corruption du clergé italien. Ils vouloient une assemblée libre, pour opérer la réformation de l'église, plus encore que sa réunion, et ils firent choix de la ville impériale de Constance, qui, située presque au centre de la chrétienté, paroissoit très-propre à tenir un concile œcuménique. Les légats de Jean XXIII approuvèrent ce choix; mais, lorsque lui-même il fut instruit de cette détermination,

(1) *Leonardi Aretini Comm. de suo tempore.* p. 928. — *Storia d'Agobbio di Guernieri Bernio.* T. XXI, p. 956.

il en conçut une profonde douleur. Il prévit l'indépendance et la sévérité d'une assemblée à laquelle sa conduite ne manqueroit pas d'être dénoncée, et qui, composée surtout d'ultramontains, auroit peu à espérer, ou peu à craindre de lui. Cependant, il ratifia ce qu'avoient fait ses légats, et il se rendit bientôt lui-même à Lodi, auprès de Sigismond, pour prendre avec lui tous les arrangemens préalables au concile (1).

Les deux chefs de la chrétienté passèrent assez long-temps ensemble dans les deux villes de Plaisance et de Lodi, qui appartenoient toutes deux à Jean de Vignate (2). Ils visitèrent aussi Crémone, et l'empereur accorda des grâces à Gabrino Fondolo, tyran de cette ville, (3). Comme ils étoient montés tous deux au haut du clocher de Crémone, d'où la Lombardie presque entière et le cours majestueux du Pô se découvrent aux regards, Gabrino Fondolo, qui avoit déjà obtenu, par une noire perfidie, la souveraineté dont il jouissoit, eut

(1) *Lenfant, Hist. du concile de Constance.* L. I, p. 9. — *Joh. Stella Annales Januenses.* T. XVII, p. 1250. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 603.

(2) Ce seigneur reçut à cette occasion, de Sigismond, le titre de vicaire impérial. — *Joh. Bapt. Villanovæ laudis Pompeiæ Hist.* L. III, p. 916. *Ap. Grævium.*

(3) *Campi Cremona fedele.* L. III, p. 110.

un moment la pensée de précipiter l'empereur et le pape du haut de ce clocher, pour occasionner dans la chrétienté une révolution inattendue, dont il auroit profité. Ce même tyran, ayant eu la tête tranchée à Milan, onze ans plus tard, par ordre du duc Philippe-Marie, déclara en mourant que son seul remords étoit d'avoir lâchement renoncé à cette pensée (1).

Cependant, l'empereur et le pape, ayant conçu quelque soupçon sur la fidélité de leur hôte, quittèrent Crémone avec précipitation (2). L'empereur, en se rendant à Como, eut une entrevue avec Philippe-Marie, duc de Milan; le pape prit la route de Ferrare pour retourner à Bologne; mais tous deux avoient de concert publié auparavant des édits et des bulles, pour inviter le clergé de la chrétienté à se réunir à Constance, le 1.er novembre 1414, et l'église entière attendoit avec impatience l'ouverture de cette assemblée auguste, de qui elle espéroit obtenir le rétablissement de son antique pureté et le retour de la paix (3).

(1) *Campi Cremona Fedele.* L. III, p. 114.

(2) *Redusii de Quero Chronic. Tarvisin.* p. 827. — *Annales Genuenses*, p. 1251.

(3) *Lenfant, Hist. du concile de Constance.* L. I, p. 12. — *Id. Hist. du concile de Pise.* L. VII, c. 16, p. 190.

CHAPITRE LXII.

Concile de Constance ; il termine le grand schisme d'Occident. — Jeanne II de Naples et son mari Jacques, comte de la Marche. — Grandeur et rivalité de deux Condottieri, Braccio de Montone et Sforza de Cotignola.

1414—1418.

Au commencement du quinzième siècle, le respect long-temps accordé aux chefs du clergé avoit fait place à des sentimens de haine ou de mépris; le schisme avoit ébranlé toutes les croyances; pendant sa longue durée, toutes les illusions avantageuses aux pasteurs de l'église avoient été détruites. Les papes et les cardinaux de chaque parti attaquoient leurs adversaires avec une violence qui les rendoit tous également odieux; ils s'efforçoient d'accréditer les uns contre les autres les accusations les plus honteuses, et ils s'intentoient réciproquement les procès les plus scandaleux. On accumuloit ainsi, aux yeux des

peuples, les preuves prétendues des iniquités du clergé, et tous les accusateurs finissoient par être crus également. Ceux que les saints maudissoient et que les conciles chargeoient d'anathèmes, passoient pour des hommes souillés de tous les crimes. On ne pourroit faire une satyre plus sanglante des chefs de l'église, qu'en recueillant ce que les écrivains ecclésiastiques les plus respectés nous ont transmis sur eux. Mais, autant leurs panégyriques nous sont devenus suspects dans d'autres occasions, autant nous devons nous défier cette fois de leurs libelles. Le clergé a des vertus aussi bien que des vices qui lui sont propres; on comprend comment le désordre s'introduit dans un corps qui fait profession de sainteté; mais on ne sauroit ni comprendre ni croire que ses choix tombent toujours sur les plus vils d'entre les hommes, et qu'il mette à sa tête ceux dont la conduite est le plus propre à le déshonorer. Si Jean XXIII avoit été, comme on nous le dépeint, un tyran avare et féroce, un empoisonneur élevé parmi des corsaires, et un monstre d'impudicité (1), jamais le concile de Pise n'auroit pris ses avis; jamais

(1) C'est le portrait qu'en fait Théodoric de Niem, l'un de ses secrétaires. *Vita Johannis XXIII.* p. 5. *Apud Meibomium Script. Germ.* T. I. — Il est confirmé par l'acte d'accusation reçu contre lui au concile de Constance.

Alexandre V ne se seroit confié à son amitié, et jamais un conclave ne l'auroit placé à la tête de la chrétienté...

Cependant, il faut en convenir, il y avoit parmi les pères de l'église assez d'ambition et de vénalité, assez de mauvaises mœurs et de politique mondaine pour justifier, si ce n'est ces sanglantes invectives, du moins le mécontentement universel. Boniface IX avoit commencé à faire le commerce scandaleux des indulgences, qui devoit plus tard révolter toute l'Allemagne. Ses nonces, en arrivant dans une ville, suspendoient aux fenêtres de leur logement un drapeau avec les armoiries du pape et les clefs de l'église; ils dressoient dans la cathédrale, à côté du grand autel, des tables couvertes de tapis magnifiques, à l'imitation de celles des banquiers, pour recevoir l'argent de ceux qui venoient acheter des indulgences; et ils annonçoient au peuple le pouvoir absolu dont ils avoient été investis par le pape, de délivrer du purgatoire les ames des trépassés, et d'accorder la rémission la plus complète de tous les péchés et de tous les crimes à ceux qui viendroient s'en racheter. Le clergé allemand réclamoit en vain contre ce honteux trafic des grâces spirituelles; ceux qui osoient se plaindre, étoient excommuniés et poursuivis, comme rebelles, devant la cour de

Rome (1); en sorte que les hommes les plus religieux de l'Europe, et les philosophes les plus éclairés de tous les partis, se réunissoient à demander la réforme de l'église dans son chef et dans ses membres.

Mais, tandis que le nord et l'occident de l'Europe vouloient briser le joug de la superstition et de l'anarchie romaines, les Italiens, ne regardant déjà plus le christianisme que comme une invention politique dont ils faisoient leur profit, entreprirent avec zèle la défense d'opinions et de préjugés qu'ils ne partageoient plus.

Lorsque les trois conciles de Pise, de Constance et de Bâle attaquèrent successivement l'autorité des papes, les Italiens s'efforcèrent de la maintenir comme une propriété nationale. Ils voyoient la cour de Rome distribuer une foule de grâces temporelles, qu'ils aimoient à partager; ils se flattoient tous de participer un jour à l'influence qu'un simple prêtre exerçoit sur toute l'Europe. Ils se voyoient attaqués comme nation; car on les accusoit d'avoir communiqué au clergé tous les vices qu'on lui reprochoit; ils se défendirent aussi nationalement, et cette lutte leur donna un esprit

(1) *Theodorici Niemensis vita Johannis XXIII.* p. 7. *Ap. Meibomium.* T. I. *Scr. Germ.*

de corps qu'ils n'avoient point connu auparavant. Il suffisoit qu'un prélat fût Italien, pour qu'il devînt suspect à ceux qui désiroient la réforme; il suffisoit qu'il leur fût suspect, pour qu'il s'attachât au pape, et fît cause commune avec lui. D'ailleurs, les Italiens n'étoient liés à l'église ni par un enthousiasme ardent, ni par une foi vive, ni par un sentiment religieux ou un besoin de leur cœur. Leur croyance influoit à peine sur leur conduite; et, s'ils conservoient cette croyance, c'est qu'ils se donnoient rarement la peine de penser aux objets qu'elle concernoit. On voyoit bien peu d'Italiens embrasser avec ferveur les pratiques de dévotion que l'église indiquoit comme conduisant au ciel. Le siècle ne produisoit plus de saints, à la réserve de quelques femmes entièrement séparées du monde. On ne voyoit point de docteurs approfondir les mystères de la foi, susciter de nouvelles questions sur le dogme, et attirer l'observation de leurs contemporains par leur talent pour la controverse, leur science en théologie, ou la hardiesse de leurs systêmes. On ne voyoit point d'hérétiques en Italie, parce que la religion catholique n'étoit point l'objet de la méditation des penseurs. Ils avoient été au-delà. Tous ceux qui prétendoient à la philosophie, tous ceux qui, par l'étude des

anciens, vouloient s'élever à quelque gloire, regardoient les sages de l'antiquité, Aristote et Platon comme les lumières de leur foi; c'est eux qu'ils consultoient, et non les pères de l'église, sur ce qu'il leur convenoit de croire. Tous les hommes d'état n'avoient d'autre religion que leur politique; le peuple, enfin, toujours épris des grands spectacles, toujours enthousiaste des beaux arts et animé par les fêtes, tenoit au culte de ses pères, non par le cœur, mais par l'imagination. D'après sa conduite ordinaire, on n'auroit pas soupçonné un fêt chrétien; mais une grande calamité ou une fête brillante le ramenoit dans les églises; il n'y rapportoit pas des sentimens, mais des habitudes, et il ne croyoit pas qu'il en fallût davantage pour son salut.

Le clergé, en Italie, étoit fort nombreux; mais il n'étoit pas fort riche ou fort puissant. Le pape seul étoit demeuré souverain temporel, tandis que les évêques et les abbés des monastères étoient rentrés dans l'ordre des simples citoyens; leurs revenus ne surpassoient guère les besoins attachés à leur rang; et, comme ils n'étoient pas exposés aux séductions du pouvoir et de la richesse, leur conduite étoit le plus souvent exemplaire; les seuls dépositaires de l'autorité du pape, les légats et les cardinaux, excitoient le scandale. En

Allemagne et en Angleterre, les richesses du clergé éveilloient la cupidité du gouvernement; mais en Italie, les prêtres supportoient les taxes publiques en commun avec les autres citoyens, souvent même ils payoient, proportionnellement, plus que les autres; aussi on ne songeoit point à les dépouiller, et aucune jalousie ne secondoit les projets des réformateurs.

Ainsi l'Italie demeura indifférente à la réforme de l'église, elle qui avoit donné l'exemple de l'indépendance religieuse, et qui, seule, avoit bravé les menaces et les excommunications des papes, dans un temps où ils faisoient trembler toute l'Europe. Elle ne tourna point contre le culte établi, les lettres et la philosophie qu'elle cultivoit avec succès. Tout le clergé italien se ligua pour la défense du pape. Une lutte acharnée entre les réformateurs du nord et le clergé du midi, commença avec le quinzième siècle, et se renouvella, à plusieurs reprises, pendant toute sa durée. Les pays septentrionaux se séparèrent enfin de l'église romaine, tandis que celle-ci, affermie par ses combats mêmes, dans les pays qui lui restèrent fidèles, recouvra l'empire sur les esprits et les consciences, qu'elle avoit absolument perdu. Ainsi la superstition et l'ignorance reprirent la place de l'incrédulité et du scepticisme.

Jean XXIII, en convoquant le concile à Constance, n'ignoroit pas qu'il donnoit, par le choix de cette ville, un grand avantage aux Allemands, les plus zélés adversaires de l'autorité suprême des papes. Son consentement lui avoit été arraché à l'époque où les conquêtes de Ladislas ne lui laissoient presqu'aucun refuge en Italie; mais la mort de ce prince, auquel Jeanne II, sa sœur, avoit succédé, changeoit absolument la situation du pape dans ses États. Il croyoit n'avoir rien à craindre d'une reine foible et adonnée aux plaisirs; tandis que l'assemblée de l'église devant laquelle il alloit paroître, lui inspiroit un effroi qu'il ne pouvoit dissimuler. Mais en vain il cherchoit à éluder sa promesse; la chrétienté entière étoit convoquée; les monarques les plus puissans étoient déterminés à mettre fin au schisme, et les courtisans de Jean XXIII eux-mêmes le pressoient de se rendre à Constance (1). 1414.

Il est bien difficile de porter un jugement équitable sur Jean XXIII, tandis qu'on n'a presque conservé que les libelles diffamatoires de ses ennemis (2), et l'accusation

(1) *Leonardi Aretini Comment. de suo tempore.* T. XIX, p. 929.—*Annales Bonincontrii Miniatensis.* T. XXI, p. 109.

(2) Un seul biographe de Jean XXIII parle de sa bienfaisance, de sa charité, et du bon gouvernement de Bologne

1414. scandaleuse portée contre lui, accusation qu'il approuva lui-même et qu'un concile a confirmée. Cependant l'allié constant des Florentins, l'hôte et l'ami de toute la famille de Médicis, et le protégé de Louis II d'Anjou, qui mit en œuvre tout son crédit pour lui faire obtenir la tiare, ne sauroit s'être souillé publiquement de tous les crimes qui lui sont imputés. S'il est tel qu'on nous le dépeint, personne n'auroit osé avouer son amitié. Sa conduite donne plutôt à connoître un homme habile, mais foible, qui jugeoit assez bien des autres, et qui prévoyoit avec assez de finesse la suite des événemens, mais qui n'avoit point assez de fermeté pour éviter les dangers dont il se sentoit menacé, et qui se soumettoit ensuite aux calamités avec une humilité chrétienne et une douceur dignes de compassion. En butte aux attaques d'un conquérant redoutable qui lui avoit enlevé presque tous ses États, il fit usage, pour lever de l'argent, des moyens inventés par ses prédécesseurs; mais il perfectionna cette maltote spirituelle, et il augmenta les revenus du saint-siége de manière à mériter l'accusation de simonie qui lui fut intentée. Il fit

pendant les neuf années qu'il y présida. *Additamenta ad Ptolomæum Lucensem.* T. III, P. II, p. 854.

ensuite valoir à gros intérêts l'argent qu'il levoit ainsi; on prétend même qu'il le multiplia par l'usure la plus scandaleuse (1). Quant à ses mœurs, elles furent sans doute relâchées comme celles de toute sa cour; mais il n'est pas facile de croire qu'à Bologne seulement, il ait eu deux cents maîtresses, ainsi que l'assure Théodoric de Niem (2), ou qu'il ait séduit trois cents religieuses, comme le portoit un des articles de l'accusation intentée contre lui (3). 1414.

Jean XXIII, ayant député le cardinal Isolani, pour prendre possession de Rome, partit lui-même de Bologne, le 1.er octobre, en suivant la route de Constance. Il désiroit se procurer, dans le voisinage de cette ville, quelque protecteur puissant, il y réussit; Frédéric, duc d'Autriche, vint au devant de lui jusqu'à Trente, l'accompagna au travers du Tyrol, et s'unit à lui par une étroite alliance, lui promettant de lui donner en tout temps les

(1) Théodoric de Niem assure que ses courtiers, en prêtant sur gage quatre cents florins remboursables dans quatre mois, se faisoient faire un billet de cinq cents florins. — *Vita Johannis XXIII.* p. 8.

(2) *Ib.* p. 6.

(3) *In codice Vindobonensi Elstrawiano. Ap. von der Hardt.* T. IV, p. 228. — *Lenfant, Hist. du concile de Constance.* L. II, p. 184.

1414. moyens de s'éloigner de Constance, s'il le désiroit (1). Jean XXIII entra dans cette ville, le 28 octobre, avec neuf cardinaux de son obédience ; et, le 5 novembre, il fit l'ouverture du concile. A cette époque, l'assemblée n'étoit pas encore très-nombreuse; l'empereur Sigismond avoit, pendant ce temps, été prendre la couronne germanique à Aix-la-Chapelle, et les prélats de l'obédience de Jean XXIII, qui se rendirent les premiers au concile, n'étoient pas encore tous réunis; mais la politique, la dévotion et la curiosité attirant chaque jour de nouveaux voyageurs à Constance, on y compta, pendant un temps, jusqu'à cent mille étrangers, parmi lesquels se trouvoient tous les hommes les plus distingués de la chrétienté (2).

Outre les cardinaux, les archevêques et les évêques, beaucoup d'autres personnages, soit ecclésiastiques, soit séculiers, devoient avoir part aux délibérations ; un grand nombre d'abbés, de simples prêtres, et de docteurs en théologie, y avoient été appelés,

(1) *Thomæ Ebendorffer de Haselbach Chronicon Austriacum. Ap. Hieron. Pez. Script. Austr.* T. II, p. 845. — *Jo. Muller Geschichte der Schweiz.* III Buch. 1 capitel. p. 25. — *Lenfant, Histoire du concile de Constance.* L. I, p. 16.

(2) *Lenfant, Histoire du concile de Constance.* L. I, p. 50.

aussi bien que les députés des ordres religieux et militaires, et les ambassadeurs des rois, des princes et des républiques. Parmi les subalternes, le nombre de ceux qui étoient attachés à la cour de Rome étoit très considérable ; si l'on avoit pris les suffrages par tête, en les regardant tous comme égaux, les auditeurs, les scripteurs et les procureurs du pape ou des cardinaux auroient rendu Jean XXIII maître des délibérations. Pour éviter cet inconvénient, le concile résolut de prendre les suffrages, non par tête, mais par nation. Il se divisa ainsi en quatre chambres, l'allemande, l'italienne, la françoise et l'angloise ; plus tard, on y joignit encore l'espagnole. Chaque nation délibéroit à part, et son président, dans les sessions publiques, donnoit, au nom de tous, son assentiment aux décrets de l'église (1). 1414.

Le concile de Constance avoit été indiqué comme une continuation de celui de Pise ; et, ce dernier ayant déposé Bénoît XIII et Grégoire XII, Jean XXIII avoit espéré que la chrétienté, dans une assemblée plus nombreuse et plus solemnelle encore, confirmeroit

(1) *Vita Joh[illegible] XXIII ex Msto Vaticano.* T. III, P. II. *Re[illegible] It.* p. [illegible]. — *Hist[illegible] du concile de Constance.* L. I, p. 71. *Le[illegible]* — *G[illegible] Pe[illegible]na Cosmodrom. Ætas VI.* c. 94, [illegible] *A[illegible] Me[illegible]mium Script. Germ.* T. I.

1415. la déposition de ses rivaux, et le reconnoîtroit pour seul pasteur de l'église. Mais bientôt il s'apperçut que les députés au concile, et l'empereur Sigismond, protecteur de cette assemblée, étoient animés d'un tout autre esprit. L'Espagne étant restée sous l'obédience de Bénoît XIII, et quelques provinces de l'Italie et de l'Allemagne, sous celle de Grégoire XII, le schisme n'étoit point éteint, et ne pouvoit l'être que par des sacrifices mutuels. Les pères rassemblés demandèrent que les trois concurrens abdiquassent leur dignité, et Jean XXIII, qui se trouvoit au milieu d'eux, fut forcé de promettre, le 1.er mars 1415, qu'il donneroit l'exemple à ses deux rivaux (1). Bientôt, il est vrai, on trouva que sa déclaration n'étoit point assez explicite; on le chicana sur les conditions et sur l'époque de sa cession, et on lui fit si bien sentir sa dépendance, qu'il somma le duc d'Autriche de lui tenir sa promesse, et de l'aider à se retirer. En effet, il s'échappa le 21 mars 1415, déguisé en palefrenier, tandis que toute la ville étoit occupée d'un tournois où le duc d'Autriche combattoit contre le comte de Cilley. Dès que

(1) *Theodorici Niemensis vita Johannis XXIII.* p. 26.

le duc fut averti du départ du pape, il le suivit et vint le joindre à Schaffhause (1). 1415.

Le concile fut un instant sur le point d'être dissous par cette fuite. Tous les cardinaux suivirent le pape; Jean de Nassau, électeur de Mayence, le margrave Bernard de Baden, et le puissant duc d'Autriche, étoient prêts à embrasser sa défense. Un mouvement républicain dans le concile, qui déclara que, dès qu'il étoit constitué, il étoit indépendant du pape; la vigueur de Sigismond, qui mit aussitôt Frédéric d'Autriche au ban de l'empire, et surtout l'animosité des Bernois, qui saisirent avec empressement cette occasion de faire la guerre à leur ennemi héréditaire, assurèrent la victoire du concile sur le chef de l'église. Jean XXIII, sommé de revenir à Constance, répondit qu'il persistoit dans l'intention de rendre la paix à l'église, en renonçant au pontificat (2); mais, en même-temps, il chercha, dans plusieurs lettres, à exciter de la défiance contre l'empereur, et à semer des dissentions entre les nations. Les cardinaux qui l'avoient suivi obéirent tous au concile, et rentrèrent à Constance; chaque

(1) *Joh. v. Muller Geschichte der Schweiz.* B. III, c. 1, p. 35.

(2) *Leonardi Aretini Comment. de suo tempore.* T. XIX, p. 929. — *Theodorici Niemensis vita Johann. XXIII.* p. 27.

1415. petit seigneur du voisinage, chaque ville du Rhin ou de Souabe, envoya déclarer la guerre à Frédéric; en peu de temps, soixante-dix villes ou forteresses furent enlevées à la maison d'Autriche (1). Les Bernois conquirent l'Argovie; la ligue helvétique, cédant aux sollicitations de l'empereur, entreprit à son tour des conquêtes; et bientôt Frédéric, qui s'étoit réfugié avec le pape à Fribourg en Brisgau, perdit courage et revint à Constance, pour se soumettre à Sigismond et au concile (2).

Le nouvel électeur de Brandebourg, Frédéric, burgrave de Nuremberg, à qui l'empereur venoit de promettre le chapeau électoral (3), alla chercher le pape et le reconduisit à Radolfzell, près de Constance; trois jours avant, le 14 mai 1415, Jean avoit été suspendu de toutes ses fonctions par décret du concile (4). Cependant, une accusation, en soixante et dix

(1) *Thomæ Ebendorfferi de Haselbach Chron. Austriac.* p. 845.

(2) *Jo. v. Muller Geschichte der Schweiz.* B. III, 1 eap. p. 68.

(3) Il fut investi le 18 avril 1417. *Lenfant, Hist. du concile de Constance.* L. V, p. 466. — Ce prince est la souche de la maison royale de Prusse.

(4) *Lenfant, Hist. du concile de Constance.* L. II, p. 165. — *Gobelinus Persona Cosmodromi Ætas VI. c.* 94. p. 340.

articles, étoit dressée contre lui ; tous les 1415.
péchés de sa première jeunesse y étoient récapitulés, sur le témoignage de beaucoup de cardinaux, d'archevêques et d'évêques ; on l'accusoit d'un si grand nombre de subornations, de viols, d'adultères, d'incestes et de vices plus odieux encore, qu'une vie humaine ne paroît pas pouvoir suffire à tant de corruption (1). Jean XXIII ne voulut pas même voir l'acte d'accusation ; il déclara qu'il se soumettoit entièrement au concile ; qu'il recevroit avec respect et obéissance la sentence de sa déposition, et qu'il se tiendroit heureux si le sacrifice de sa liberté et de son honneur pouvoient rendre la paix à l'église. En effet, il fut déposé, le 29 mai, dans la douzième session du concile, et enfermé au château-fort de Gottleben, dans le voisinage de Constance (2).

La déposition de Jean XXIII étoit un grand acheminement à la réunion de l'église ; Grégoire XII, qui avoit résisté si obstinément au concile de Pise, songeoit enfin à se soumettre à celui de Constance ; le petit nombre de sectateurs qui lui étoient demeurés fidèles depuis

(1) *Lenfant, Hist. du concile de Constance.* L. II, p. 173.

(2) *Vita Johannis XXIII a Theodorico Niemensi.* p. 30. — *Ejusdem vita ex Mssto Vaticano.* T. III, P. II, p. 848. — *Additamenta ad Ptolomeum Lucensem.* p. 855. — *Lenfant, Hist. du concile de Constance.* L. II, p. 188.

1415. l'élection d'Alexandre V, se réunissoient au concile, et sembloient vouloir abandonner leur pape. Il envoya donc Charles Malatesta, seigneur de Rimini, son principal protecteur, à Constance, avec commission d'abdiquer pour lui le pontificat, mais sans reconnoître les deux pontifes et les deux conciles avec lesquels il avoit lutté jusqu'alors. Dans la quatorzième session, qui fut présidée par l'empereur, le 4 juillet 1415, l'évêque de Raguse, légat de Grégoire XII, convoqua de nouveau l'assemblée, afin de lui donner, au nom de son pape, l'existence et l'autorité d'un concile (1). Charles Malatesta lut ensuite une bulle par laquelle Grégoire XII renonçoit au pontificat. Celui-ci reprit alors de lui-même le nom d'Ange Corario, et les titres de cardinal et évêque de Porto. Il mourut à Recanati, le 18 octobre 1417, à l'âge de quatre-vingt-dix ans (2).

Il ne restoit plus pour éteindre le schisme que d'amener Bénoît XIII à faire une cession

(1) *Raynaldi Annales Ecclesiast.* a. 1415, §. 26, T. XVII, p. 457.

(2) *Lenfant, Hist. du concile de Constance.* L. III, p. 262. — *Vita Johannis XXIII ex Mssto Cod. Vaticano.* T. III, P. II, p. 848. — *Theodorici Niemensis vita Johannis XXIII.* p. 31. — *Chronicon Forolivіense fratris Hieronymi.* T. XIX, p. 887.

semblable; mais ce vieillard obstiné étoit encore reconnu pour pape, par les rois d'Aragon, de Castille, de Navarre et d'Écosse, et par les comtes de Foix et d'Armagnac. D'ailleurs il prétendoit que son droit au pontificat étoit devenu désormais incontestable, puisque seul, de tous les cardinaux nommés avant l'origine du schisme, il étoit encore en vie; en sorte que, si tous ceux qui avoient succédé à Grégoire XI étoient illégitimes, et s'il n'étoit pas pape lui-même, seul il avoit le droit d'élire un pape. Sigismond, qui aimoit les voyages, partit, au mois de juillet, pour Perpignan, où le roi d'Aragon et Bénoît XIII lui avoient donné rendez-vous. Mais ce dernier, après avoir parlé pendant sept heures, pour faire seulement valoir ses droits et ses prétentions, offrit de céder le pontificat sous des conditions inacceptables; il vouloit, avant tout, annuller le concile de Pise, rompre celui de Constance, en assembler un autre dans un lieu de son obédience, et là ne donner sa démission qu'après avoir élu lui-même un autre pape (1). Bientôt il craignit ou feignit de craindre d'être arrêté, et il s'enfuit à Collioure, avec ses cardinaux; de là il se rendit à la forteresse de 1415.

(1) *Histoire du concile de Constance, Lenfant.* L. IV, p. 354. — *Vita Johannis XXIII ex Mssto Vaticano.* T. III, P. II, p. 849. — *Raynaldi Annales Ecclesiast.* 1415, §. 47, p. 468.

1415. Paniscola, où il s'enferma, protestant que ce château étoit l'arche de Noé, et qu'il contenoit seul la vraie église, tandis que le reste de l'univers étoit tombé dans le schisme (1).

L'église d'Espagne se sépara de Bénoît XIII, lorsqu'elle vit tant d'obstination, et elle résolut de se réunir enfin au concile de Constance; mais ce fut à des conditions semblables à celles que Grégoire XII avoit demandées. Les Espagnols convoquèrent le concile de Constance, comme s'il n'avoit pas existé jusqu'au moment de leur réunion; et cette assemblée reçut de cette manière la sanction des chrétiens demeurés sous l'obédience de Bénoît XIII, comme elle avoit reçu celle des deux autres papes (2).

La mort de Ferdinand, roi d'Aragon, les intrigues de Bénoît XIII, et le voyage de Sigismond en Angleterre, pour faire la paix entre ce royaume et la France, retardèrent le procès que le concile vouloit intenter à

(1) *Histoire du concile de Constance.* L. IV, p. 356. — *Theodoricus Niemensis vita papæ Johannis XXIII*, p. 36. — *Ejusdem vita ex Mssto Vaticano.* p. 851.

(2) *Concile de Constance.* L. IV, p. 361. — *Raynaldus Annales Ecclesiastici.* 1415, §. 53, p. 472. — La capitulation, signée à Narbonne le 13 décembre 1415, ne fut exécutée que le 15 octobre 1416. A dater de cette époque, les Espagnols formèrent dans le concile une cinquième nation, avec une voix égale aux autres.

Benoît XIII; ce ne fut que dans la trente- 1415.
septième session, le 26 juillet 1417, que ce vieillard fut, non point déclaré antipape, mais déposé comme ayant, par son obstination, maintenu le schisme au préjudice de toute la chrétienté. Ainsi le saint-siége fut enfin rendu vacant par la déposition de deux papes, et la cession volontaire d'un troisième (1).

Mais le concile n'avoit pas seulement pour but la réunion de l'église, il se proposoit aussi sa réformation; il vouloit mettre des bornes à l'arrogance de la cour de Rome, empêcher la vénalité des grâces spirituelles, et faire cesser le commerce des choses sacrées qu'on stigmatisoit du nom de simonie, mais qui faisoit le principal revenu des papes. Le but de presque tous les sermons, prêchés devant le concile, étoit de rappeler aux pères assemblés le devoir de réformer l'église; les abus qui régnoient dans tout le clergé étoient représentés avec des couleurs si odieuses, qu'on doit s'étonner de la hardiesse des prédicateurs et de la patience de leurs auditeurs. Cependant, d'autres hommes qui, par des discours presque semblables, avoient entrepris de réformer l'église, furent poursuivis par ce même

(1) *Histoire du concile de Constance.* L. V, p. 491. — *Raynaldus Annales Eccles.* 1417, §. 12, p. 495.

1415. concile avec un acharnement et punis avec une cruauté qui ont souillé pour jamais sa mémoire.

Avant même l'origine du schisme, Jean Wickleff, curé ou recteur de Lutterworth, au comté de Leicester, avoit répandu en Angleterre, sur le pouvoir usurpé de la cour de Rome, sur l'abus que le clergé faisoit de ses richesses, et sur les dogmes nouveaux qu'il introduisoit dans la religion, des opinions que la cour de Rome s'étoit hâtée de condamner (1). Grégoire XI avoit chargé l'évêque de Cantorbery d'examiner dix-neuf propositions hérétiques, contenues dans les écrits de Wickleff. Mais ce docteur, en commençant une réformation, paroît avoir voulu éviter les jugemens de l'église. Il avoit attaqué la transsubstantiation, le purgatoire, l'invocation des saints (2); cependant il l'avoit fait d'une manière enveloppée; et par les explications qu'il donna ensuite, il sut se dérober à la persécution, quoique celle-ci fut renouvelée à plusieurs reprises (3); on le laissa

(1) *Hume's History of England.* c. 17, T. IV, p. 56. — *Histoire d'Angleterre, de Rapin Thoiras.* L. X, T. III, p. 252.

(2) *Fleury, Histoire ecclésiastique.* L. XCVII, c. 44, T. XIV, p. 247.

(3) L'ordre de le poursuivre, envoyé en 1382 à l'université

mourir en paix dans sa cure de Lutterworth, 1415.
en 1385. A cette époque il avoit déjà formé en Angleterre une secte assez nombreuse ; ses disciples étoient nommés Lollards ; et ses écrits, défendus à plusieurs reprises, étoient commentés par de nouveaux réformateurs.

Les livres de Wickleff furent apportés en Bohême, au commencement du quinzième siècle, par un gentilhomme qui avoit étudié à Oxford (1). L'université de Pragues étoit, fort renommée à cette époque ; des professeurs allemands y avoient long-temps tenu le premier rang ; mais ils étoient devenus l'objet de la jalousie des Bohémiens, depuis que ceux-ci cultivoient les lettres avec succès ; Jean Huss, Jérôme de Pragues et Jacobel de Meissen, trois des hommes les plus distingués parmi les théologiens de Bohême, embrassèrent les opinions de Wickleff, et les répandirent par leurs leçons et par des prédications éloquentes. Le nonchalant Wenceslas laissoit une liberté absolue aux novateurs ; d'ailleurs il étoit disposé à favoriser ses Bohémiens contre les Allemands, dont il avoit à se plaindre.

d'Oxford, se trouve dans *Rymer. conventiones et acta publica.* T. VII, p. 363.

(1) *Æneæ Sylvii Historia Bohemica.* c. 35, p. 102. — *Opera Æneæ Sylvii.* 1 vol. in-fol. Bâle, 1551.

1415. Jean Huss se distinguoit par la sévérité de ses mœurs, la douceur de son caractère et la subtilité de son esprit, aussi bien que par son éloquence (1). Il étoit confesseur de Sophie de Bavière, reine de Bohême; et ses prédications à l'église de Béthléem, suivies également par les grands et le peuple, lui avoient gagné un grand nombre de partisans (2).

Jean Huss avoit déjà été cité, en 1410, par Jean XXIII, pour rendre compte en cour de Rome de sa doctrine. Il avoit alors fait plaider sa cause par des procureurs; mais, reconnoissant toujours l'autorité souveraine de l'église, il en avoit appelé au jugement du prochain concile, et il se rendit à Constance, où il arriva le 3 novembre 1414, muni de recommandations du roi et des grands de Bohême, et d'un sauf-conduit de l'empereur Sigismond (3).

Malgré ce sauf-conduit, Jean Huss fut arrêté le 28 novembre 1414, et jeté dans une dure prison, où il eut quelque temps, pour compagnon d'infortune, le pape Jean XXIII lui-même. Il fut examiné avec rigueur sur les

(1) *Bohuslai Balbini epitome Rer. Bohemicar.* L. IV, c. 5, p. 431.

(2) *Lenfant, Hist. du concile de Constance.* L. I, p. 19.

(3) *Ib.*, p. 23.

propositions qu'on trouvoit condamnables dans ses écrits; il fut dans un interrogatoire public, en plein concile, l'objet des sarcasmes amers des théologiens qui devoient prononcer sa sentence. Sans être déconcerté par la partialité de ses juges ou la haine de ses persécuteurs, il chercha modestement à concilier sa doctrine avec celle que professoit l'église romaine; mais il rejeta, sans démentir ou sa douceur ou sa constance, la formule de rétractation qui lui étoit proposée, et le 6 juillet 1415, il fut condamné par le concile à être brûlé vif. Cette sentence fut exécutée le même jour. Au milieu de ses gardes et de ses bourreaux, accablé d'outrages et de malédictions, portant sur ses habits les images du diable, auquel son ame avoit été dévouée par le concile, Jean Huss déploya jusqu'à la fin le courage, la sérénité et la résignation d'un héros chrétien (1). 1415.

Jérôme de Prague avoit étudié la théologie à Paris, à Heidelberg, à Cologne et à Oxford. Plus jeune que Jean Huss, il paroissoit le surpasser en éloquence et en talens; il s'attacha cependant à lui comme son disciple, plutôt que comme son égal; il partagea les travaux

(1) *Histoire du concile de Constance.* L. III, p. 275. — *Raynaldus Annal. Ecclesiast.* 1415, §. 42, T. XVII, p. 465. — *Theodoricus Niemensis vita Johannis XXIII.* p. 32.

1415. de l'apostolat, sans aspirer à la gloire d'une première place, et il ne disputa d'autre couronne à son maître et son ami, que celle du martyre. Arrêté le 25 avril 1415, dans le voisinage de Constance, où il avoit voulu se rendre, il se laissa entraîner, par une suite de mauvais traitemens, à signer, le 11 septembre de la même année, une rétractation de sa doctrine; mais, dès le 29 octobre, il désavoua cette rétractation, et bientôt il le fit publiquement, dans une congrégation générale du concile (1).

Il fut traduit devant cette assemblée, qui
1416. devoit le juger, le 23 mai 1416. Mais on lui refusa long-temps la parole, autrement que pour répondre, article par article, aux accusations produites contre lui. « Quoi donc! » s'écria-t-il enfin, « après m'avoir retenu trois cent quarante » jours dans la fange et la puanteur d'une horrible prison, où j'étois chargé de chaînes, » tandis que mes accusateurs avoient chaque » jour accès auprès de vous, vous me refuserez » une seule heure pour me défendre! Déjà » l'on vous a persuadé que je suis un héré- » tique, un ennemi de la foi, un persécuteur » de l'église, et vous ne voulez pas m'ac- » corder une occasion unique de me faire » connoître à vous! Et cependant vous êtes

(1) *Lenfant, Hist. du concile de Constance.* L. IV, p. 390.

» des hommes et non des dieux; vous êtes 1416.
» exposés à l'erreur, à la tromperie, à la
» séduction. Il s'agit ici de ma tête; mais il
» s'agit aussi de l'honneur d'une assemblée,
» où l'on croit avoir réuni tout ce que le
» monde a de plus illustre et l'église de plus
» éclairé. » Il passa ensuite aux témoins produits contre lui; il fit voir comment leurs dépositions avoient été dictées par la haine, la malveillance ou l'envie, et il démontra si clairement les motifs de cette haine, que, s'il ne s'étoit pas agi d'une matière de foi, de pareils témoins n'auroient plus obtenu de crédit. « Les hommes les plus doctes et les
» plus saints de l'ancienne église, dit-il, ont
» quelquefois eu des avis opposés en matière
» de dogme, non pour détruire la religion, mais
» pour en faire éclater la vérité. Ainsi saint
» Augustin et saint Jérôme ont été en oppo-
» sition, sans qu'il y eut ou sur l'un ou sur
» l'autre aucun soupçon d'hérésie. D'autres
» hommes cependant, et plus saints et plus
» justes que moi, ont été, comme moi,
» accusés de troubler l'ordre établi, et accablés
» par de faux témoignages; beaucoup de héros
» et de sages de l'antiquité, beaucoup d'apôtres
» et de pères de l'église, et le fondateur lui-
» même de notre divine religion, ont péri
» d'une mort cruelle par le jugement des

1416. » hommes ; dernièrement encore, et dans ce » lieu même, Jean Huss a été livré aux flammes, » cet homme si bon, si juste, si saint, si » indigne d'une telle mort ! Mon supplice aussi » s'approche, et je le subirai avec une ame » forte et constante. » Plusieurs fois, comme il parloit, il fut interrompu par de violens murmures ; alors il se taisoit, ou quelquefois il imposoit silence à la multitude, puis il reprenoit son discours, en suppliant qu'on lui permît de parler, puisque c'étoit la dernière fois qu'on pourroit l'entendre. Jamais son ame ferme et intrépide ne parut ébranlée par le tumulte de l'auditoire. Sa voix étoit douce, modulée, et cependant sonore ; ses gestes, pleins de dignité, exprimoient son indignation et commandoient la pitié, quoiqu'il ne la cherchât point et ne voulût point l'exciter. Sa mémoire, richement ornée, lui fournissoit à propos toutes les citations des pères, des livres saints, et des auteurs sacrés et profanes qui pouvoient servir à sa cause, comme s'il avoit passé les trois cent quarante jours de sa détention dans une bibliothèque, et non dans une tour fétide et obscure. Ayant refusé de rétracter ses opinions, il fut condamné au feu par le concile. Il marcha au supplice avec un visage serein et satisfait. Arrivé sur la place où son maître et son ami avoit péri de la mort

qui lui étoit réservée, il fit sa prière au pied du poteau, et se dépouilla lui-même de ses habits; lorsque la flamme commençoit à s'élever du bûcher, il entonna un hymne, qu'on l'entendit continuer jusqu'au moment où il rendit son ame à son créateur (1). 1416.

Dès que la nouvelle du supplice de Jean Huss et de Jérôme de Prague fut apportée en Bohême, leurs disciples, qu'ils laissoient orphelins, et qui en prirent le nom, loin de se laisser abattre, ne songèrent qu'à la vengeance; trente mille sectaires se rassemblèrent sur le mont Thabor; et, après y avoir pris sur trois cents tables la communion sous les deux espèces, ils marchèrent contre leurs persécuteurs; Jean de Trockznow dit Ziska, et les deux Procopes les conduisirent à la victoire; cinq cents églises furent brûlées; les couvens, les tombeaux des rois furent profanés; et, pour la première fois, un royaume chrétien rejeta entièrement le joug de l'église romaine (2).

(1) Tout ceci est extrait d'une lettre de Poggio Bracciolini à Léonard Arétin. Le premier de ces deux historiens florentins assistoit au concile, et fut présent à ce supplice. Son récit s'accorde rigoureusement avec les actes. *Hist. du concile de Constance.* L. IV, p. 397. — La lettre de Pogge, qui est imprimée dans plusieurs recueils, a été insérée par Redusius de Quero, dans sa chronique de Trévise. *T. XIX. Rer. Ital.* p. 829. — *Liber Epistolarum Poggii Argentoraci* 1513 *editum.* fol. 114.

(2) *Adlzreitter Annales Boicæ Gentis.* P. II, L. VII, p. 143.

1416. Le concile de Constance, qui avoit procédé avec tant de rigueur contre les réformateurs, annonçoit cependant à son tour le projet de réformer l'église, et Sigismond pressoit les pères rassemblés de procéder à cette œuvre importante, avant de donner un nouveau chef à la chrétienté. La simonie excitoit des réclamations universelles; et, sous ce nom, on comprenoit la levée de presque tous les revenus du clergé; aussi, tous ceux qui tenoient à la cour de Rome s'opposoient-ils de toutes leurs forces à une réforme qui devoit les ruiner. La nation allemande étoit celle qui mettoit le plus de zèle à cette entreprise; la nation italienne, celle qui s'y opposoit avec le plus d'opiniâtreté; les François, par jalousie de l'empereur, abandonnoient souvent la cause commune, et les Anglois ne la défendoient pas, par crainte qu'on ne leur disputât le droit de former seuls une nation.

1417. Pendant la seconde et la troisième année, on vit la division augmenter dans le concile; presque toutes les sessions publiques étoient troublées par l'amertume des reproches qu'on se faisoit mutuellement; la

— *Bohuslai Balbini epitome Rer. Bohemicarum.* p. 421. — *Æneæ Sylvii Historia Bohemica.* c. 36, p. 105. — *Ejusdem epistola* 130. L. I, p. 660, où il raconte son séjour au Mont-Thabor. — *Thomæ Ebendorff de Haselbach Chron. Austr.* T. II, p. 847.

confusion et le tumulte empêchoient souvent 1417.
de procéder et de s'entendre ; déjà l'on commençoit à craindre que quelque scène plus violente ne se terminât par une scission de cette assemblée, et ne replongeât l'église dans un schisme plus difficile à détruire que le précédent. D'après ces considérations, les cardinaux demandoient avec instance qu'on leur permît de procéder à l'élection d'un nouveau pape ; les Italiens, les François et les Espagnols appuyoient leur demande ; l'empereur seul s'y opposoit avec les Allemands et les Anglois (1) ; mais il fut enfin obligé de céder. Pour cette fois seulement, l'élection du chef de l'église fut confiée à un double collège, l'un, formé de trente députés nommés également par les cinq nations ; l'autre, de vingt-trois cardinaux réunis des trois obédiences. Le candidat, pour être élu, devoit obtenir les deux tiers des suffrages dans l'un et l'autre collège. Ces cinquante-trois électeurs furent enfermés, le 7 novembre 1417, dans un même conclave ; et, dès le 11 du même mois, ils en sortirent pour proclamer Othon Colonne, cardinal de Saint-George au voile d'or, qui prit le nom de Martin V. Colonne avoit reçu

(1) *Gobelinus Persona Cosmodromii Ætas VI.* c. 96 p. 344.

1417. d'Innocent VII, en 1405, le chapeau de cardinal, et il avoit été attaché aux pontifes de Rome jusqu'à l'époque du concile de Pise. Il avoit alors embrassé la cause d'Alexandre V et de son successeur Jean XXIII; le premier de tous les cardinaux, il suivit celui-ci dans sa fuite, et il lui demeura plus long-temps fidèle qu'aucun autre (1).

Le pape ne fut pas plus tôt élu, qu'embrassant la défense des intérêts de l'église romaine, il s'efforça de faire échouer tous les projets de réformation. Il fit, avec chaque nation, un concordat particulier, pour supprimer les abus qui excitoient le plus de réclamations, et assurer ainsi la continuation des autres; ses réglemens ne regardoient presque que les droits de la cour de Rome, dans la promotion des bénéfices, et les habillemens du clergé. Après les avoir publiés, il prononça la dissolution du concile, dans sa quarante-cinquième session, le 22 avril 1418 (2).

On s'étoit flatté que le concile rétabliroit

(1) *Lenfant, Histoire du concile de Constance.* L. V, p. 529. — *Vita Johannis XXIII ex Mssto Codice Vaticano.* T. III, P. II, p. 852. — *Additamenta ad Ptolomeum Lucensem.* T. III, P. II, p. 856 et 859. — *Muller Geschichte der Schweiz.* III Buch. 1 cap. p. 100.

(2) *Lenfant, Hist. du concile de Constance.* L. VI, p. 609. — *Gobelinus Persona, Cosmodromii Ætas VI.* c. 96, p. 345.

la paix entre la France et l'Angleterre, et qu'il tourneroit les armes de la chrétienté contre les Turcs, pour profiter de la division survenue dans la maison ottomane, après la mort de Soliman; mais la seconde année du concile, la bataille d'Azincourt anéantit les forces des François (1), et, l'année d'après, le duc de Bourgogne reconnut Henri V d'Angleterre, pour roi de France. Le concile n'entreprit point non plus de décider entre les prétentions opposées de Jeanne de Naples et de Sigismond sur la Hongrie, de la même Jeanne et de Louis d'Anjou, sur Naples et sur la Provence; mais toute guerre demeura suspendue entre ces princes, aussi long-temps que les pères de l'église furent assemblés, et Jeanne, quoiqu'elle prît les titres de reine de Hongrie et de comtesse de Provence, ne songea point à étendre ses armes hors des provinces qu'elle avoit hérité de son frère.

Jeanne II étoit veuve de Guillaume, fils de Léopold III, duc d'Autriche. Après la mort de son mari, elle étoit revenue à Naples, où elle se livroit sans retenue aux vices qui avoient perdu son frère. Dès les

(1) Le 25 octobre 1415.—*Histoire de France, par Villaret.* T. VII, p. 173.

premiers jours de son règne; on la vit s'entourer d'indignes favoris. Le plus décrié étoit Pandolfello Alopo, qu'elle avoit fait son sénéchal, et auquel elle donna bientôt les titres de comte et de camerlengo. Il étoit
1414. âgé de vingt-cinq ans, tandis qu'elle en avoit quarante-cinq, et on ne lui connoissoit d'autre mérite que la beauté de sa figure (1). Ce favori et les autres courtisans n'occupoient la reine que de fêtes licencieuses, et ils la détournoient de tous les soins de son gouvernement.

Cependant la nouvelle de la mort de Ladislas avoit été annoncée à Rome le 8 août 1414; le 10, toute la ville fut sous les armes, et les officiers napolitains en furent chassés au nom de l'église et du peuple (2). Sforza, que Ladislas avoit laissé occupé au siége de Todi, le leva lorsqu'il apprit la mort du roi; après avoir essayé vainement de ramener les Romains à l'obéissance, il continua sa route vers Naples, afin de profiter du crédit que lui donnoit son armée, pour obtenir une plus grande part dans le gouvernement; mais il y étoit à peine arrivé

(1) *Giornali Napoletani.* T. XXI, p. 1076. — *Annales Bonincontrii Miniatensis.* T. XXI, p. 107.

(2) *Antonii Petri Diarium Romanum.* T. XXIV, p. 1145.

lorsque Pandolfello Alopo le fit saisir, et 1414.
jeter dans la même prison où se trouvoit déjà Paul Orsini (1).

Plusieurs princes demandoient la reine en mariage, et elle-même sentoit le besoin d'un appui sur le trône chancelant où elle étoit montée. Elle se décida enfin pour Jacques de Bourbon, comte de la Marche, dans l'espérance que son alliance avec un prince de la maison de France la mettroit à couvert de nouvelles attaques de la part de Louis d'Anjou, son compétiteur. Elle eut 1415.
soin cependant de convenir que son mari n'auroit d'autre titre que celui de comte et de gouverneur général du royaume, se réservant à elle seule la dignité et le pouvoir royal (2).

Pandolfello Alopo, qui avoit été obligé de consentir à ce mariage, voulut, avant qu'il s'accomplît, s'assurer à la cour un parti assez fort pour n'avoir rien à craindre de l'époux de Jeanne. Il alla trouver, dans sa prison, Sforza Attendolo, et il lui offrit son alliance, la main de sa sœur Catherine,

(1) *Leodrisii Cribellii vita Sfortiæ Vicecomitis.* T. XIX, p. 660. — *Giornali Napoletani.* T. XXI, p. 1076.

(2) *Leodrisii Cribellii de vita Sfortiæ Vicecomitis.* T. XIX, p. 664. — *Annales Bonincontrii Miniatensis.* T. XXI, p. 110.

1415. et toute la faveur de la reine, pour prix de son amitié (1).

Le vaillant paysan de Cotignola s'étoit déjà élevé au rang des princes feudataires. Ladislas, en le nommant grand connétable du royaume, lui avoit donné sept châteaux ou petites villes, dans le patrimoine de saint Pierre, dont Marta, Civita di Penna, et Piano Castagnaro, étoient les principales (2). Sforza possédoit aussi quelques autres châteaux, comme tributaire de la république de Sienne (3); il ne perdoit aucune occasion d'augmenter ces fiefs qu'il regardoit comme la base de sa puissance; et, en épousant la sœur du favori de la reine, il se fit céder par celle-ci de nouveaux châteaux, dans le voisinage de ceux qu'il avoit acquis les premiers (4).

Mais le principal appui de Sforza étoit une compagnie d'aventure qui lui étoit plus dévouée, que ces bandes de soldats ne

(1) Le mariage fut célébré le 16 juillet 1415. *Giornali Napoletani.* T. XXI, p. 1076.—*Annales Bonincontrii Miniatensis.* T. XXI, p. 109.

(2) *Leodrisii Cribellii de vita Sfortiæ Vicecomitis.* T. XIX, p. 660.

(3) *Bandini de Bartholomæis Hist. Senensis.* T. XX, p. 15.

(4) *Leodrisius Cribellius de vita Sfortiæ.* p. 664.—*Annales Bonincontrii Miniatensis.* p. 110.

l'eussent encore été à aucun autre condottiere. Sforza avoit appelé auprès de lui tous ses parens; il avoit donné à tous quelque commandement parmi ses troupes, et il avoit trouvé entre ces hommes, élevés, comme lui, dans la pauvreté et la fatigue, un grand nombre de braves guerriers, d'officiers intrépides et fidèles, qui n'avoient d'autre ambition que celle de rendre puissant le chef de leur famille, d'exécuter les projets qu'il concevoit seul, et d'être en quelque sorte les instrumens d'un génie supérieur (1). L'armée de Sforza étoit son royaume; il l'avoit créée, il la nourrissoit, il étoit maître de lui faire embrasser tour-à-tour les partis les plus opposés, assuré que jamais un officier, jamais un soldat, ne préféreroit l'État qu'il servoit à son général. Sforza, qui connoissoit sa puissance, ne mettoit pas de bornes à son ambition. Il ne se proposoit point, comme le duc Guernieri ou le comte Lando, d'enrichir ses soldats aux dépens des peuples, et de lever, sur les villes et les provinces, d'abondantes contributions. Il vouloit régner, et déjà il avoit vu d'autres aventuriers s'élever, par 1415.

(1) Les plus distingués parmi ces capitaines étoient Michelino et Micheletto Attendolo, Lorenzo, Santo-Parente, Louis, Bosio, Foschino, etc. *Annal. Bonincontrii Miniat.* p. 111.

1415. leur valeur, au rang des princes. Pandolfe Malatesti gouvernoit Brescia; Facino Cane, et Otto Bon Terzo, avoient régné dans Alexandrie et dans Parme; la foiblesse de Jeanne et l'absence du pape, livroient au premier conquérant toutes les provinces de l'Italie méridionale, et Sforza accepta avec empressement l'alliance de Pandolfello Alopo, qui sembloit lui ouvrir la voie à de nouvelles grandeurs.

Il importoit au favori et à son nouvel allié, que l'époux de la reine ne s'élevât point au-dessus du rang qui lui avoit été assigné par le contrat de mariage; et, lorsque Jacques de la Marche fut arrivé de Venise à Manfredonia, Sforza alla au devant de lui, bien résolu à ne pas permettre qu'il prît aucun autre titre que celui de comte. Mais les courtisans du feu roi, jaloux d'Alopo et de Sforza, s'étoient rendus en foule auprès de l'époux de la reine, pour le prévenir contre ses favoris. Jules César de Capoue, un des comtes d'Altavilla, qui avoit rassemblé une grande partie des soldats de Ladislas, et qui prétendoit au commandement des armées, fut celui qui mit le plus de zèle à desservir Sforza. Il donna l'exemple aux courtisans de saluer le comte de la Marche du nom de roi. De concert avec ce prince,

lorsqu'il fut arrivé à Bénévent, il prit que- 1415.
relle avec le grand connétable. Tous deux furent arrêtés, pour avoir mis l'épée à la main dans le palais du monarque; mais Jules César de Capoue fut relâché immédiatement, tandis que Sforza fut jeté dans un noir cachot.

Le mariage de Jacques de la Marche et de Jeanne II fut célébré le 10 août. La reine, intimidée par la prison de Sforza, permit à Jacques de prendre le titre de roi. Celui-ci, déterminé à régner en effet, et à réformer les mœurs de sa femme et de sa cour par les plus sévères traitemens, fit arrêter Pandolfello Alopo, et le fit appliquer à la torture pour lui arracher l'aveu des foiblesses de la reine; après quoi il le fit périr par un supplice cruel et ignominieux (2). Sforza fut à son tour mis à la torture, et il n'auroit point échappé à la mort, si sa sœur Marguerite, femme de Michelino Attendolo, n'avoit fait arrêter quatre ambassadeurs napolitains qui passoient près de son camp, et n'avoit déclaré qu'elle useroit sur eux de représailles (3).

(1) Au mois d'août 1415. — *Leodrisii Cribellii de vita Sfortiæ Vicecom.* p. 666. — *Giornali Napoletani.* p. 1077.

(2) *Leodrisius Cribellius de vita Sfortiæ.* p. 667. — *Giornali Napoletani.* p. 1077.

(3) *Annales Bonincontrii Miniatensis.* p. 110.

1415. Le roi, défiant et cruel par caractère, avoit dépassé les conseils et l'attente des courtisans; il déroboit Jeanne à la vue de tous ses sujets; il la retenoit comme prisonnière dans son palais, et il avoit chargé de veiller sur elle un vieux chevalier françois, qui ne la quittoit pas un instant. Jules César de Capoue, en trompant ce gardien, réussit cependant à la voir sans témoins. « J'étois bien loin, » dit-il à la reine, « de prévoir la servitude où » je vous ai précipitée, par le conseil impru- » dent que j'ai donné au roi; j'étois loin de » penser qu'Alopo et Sforza ne seroient écar- » tés que pour faire place à des François, et » que tous les emplois de l'État seroient pos- » sédés par des étrangers. Mais, si j'ai commis » cette première faute, il dépend aussi de » moi de la réparer. Je puis vous sortir » de votre prison, et vous rendre le sceptre qui » vous échappe; il faut seulement que vous » juriez de reconnoître pour légitime ce que » je vais entreprendre pour vous. » La reine prit l'engagement que demandoit Jules César, et elle apprit alors que celui-ci vouloit tuer son mari. Bientôt cependant, soit qu'elle fût effrayée de cet attentat, ou qu'elle se défiât de Jules César, ou qu'enfin elle voulût se venger de lui, elle révéla au roi Jacques la proposition que ce seigneur lui avoit faite. Le roi se cacha

dans le cabinet de Jeanne, pour assister, sans être vu, à une nouvelle conférence que la reine et le comte devoient avoir; et, après avoir entendu le dernier exposer ses projets, il le fit saisir et l'envoya au supplice avec tous les conjurés qu'il avoit nommés (1). 1415.

La reine, par cette révélation, ayant un peu regagné la confiance de son mari, obtint, après une année de réclusion, la permission d'assister à une fête qu'un marchand florentin lui avoit préparée dans son jardin, le 13 septembre 1416. Le peuple, qui déteste toujours un gouvernement étranger, souffroit avec impatience l'autorité que s'arrogeoient le roi Jacques et ses François. Il fut vivement ému, lorsqu'il vit paroître la reine sur un char découvert, triste, décolorée, et semblable à une prisonnière; les nobles invitèrent les bourgeois à les seconder; tous ensemble prirent les armes pour délivrer leur souveraine de sa captivité; ils forcèrent ses gardes à conduire sa voiture à l'archevêché; bientôt après ils lui firent ouvrir le palais de Capuana, tandis que le roi, menacé, s'enfuit au château de l'Œuf. Comme il ne pouvoit y soutenir un siége, il 1416.

(1) *Leodrisii Cribellii de vita Sfortiæ.* p. 672. — *Annales Bonincontrii Miniatensis.* p. 112. — *Giornali Napoletani.* p. 1078. — *Giannone Istoria civile.* L. XXV, c. 1, p. 419.

1416. traita, sous la garantie de la ville, avec les insurgés; il renvoya presque tous les François qu'il avoit conduits avec lui, et il rendit à la reine la suprême administration des affaires qu'il s'étoit arrogée (1).

La reine ne pouvoit se passer de favori; dès qu'elle eut recouvré quelque liberté, elle s'attacha Ser Gianni Caraccioli, auquel elle donna la place de grand sénéchal, que Pandolfello Alopo avoit occupée. Ce choix étoit moins indigne que l'autre; Caraccioli joignoit une prudence consommée aux qualités faites pour plaire à Jeanne, et l'amant de la reine réussit à gagner l'affection de la noblesse et du peuple. Sforza, en même-temps, avoit été remis en liberté et rétabli dans la charge de grand connétable. La ville de Troia et des terres considérables, dans son voisinage, lui furent données en fief, avec le titre de comte (2). Et bientôt après, il fut chargé de combattre un rival digne de lui.

Un autre capitaine d'aventure, qui, non moins que Sforza, étoit chéri de l'armée qu'il

(1) *Giornali Napoletani.* p. 1078. — *Leodrisii Cribellii de vita Sfortiæ Vicecom.* p. 673. — *Annales Bonincontrii Miniatensis.* T. XXI, p. 112. — *Istoria civile del Regno di Napoli.* L. XXV, c. 1, p. 420.

(2) *Leodrisii Cribellii de vita Sfortiæ Vicecom.* p. 674. — *Giannone Istoria civile.* L. XXV, c. 2, p. 423.

avoit formée, entreprenoit, dans le même temps, de fonder une principauté nouvelle en Toscane. Braccio de Montone avoit été chargé par Jean XXIII, de veiller à la sûreté de l'État de Bologne, lorsque ce pontife étoit parti pour le concile; et Braccio signala son séjour en Romagne par des expéditions brillantes contre les seigneurs de Forli, de Ravenne et de Rimini, qui étoient ennemis du pontife, ou qui vouloient profiter de son absence pour s'agrandir (1). Chaque fois, cependant, que Braccio s'éloignoit de Bologne, les citoyens de cette ville prenoient les armes pour recouvrer leur liberté; mais la promptitude de son retour les forçoit à se soumettre de nouveau au joug qu'ils détestoient (2). Sur ces entrefaites, Jean XXIII fut déposé et jeté dans une prison; ses partisans eux-mêmes perdirent l'espérance de lui voir jamais recouvrer la tiare; et les Bolonois, encouragés par Antonio et Battista Bentivoglio, et par Matteo des Canedoli, prirent les armes encore une fois, le 5 janvier 1416, pour secouer 1416.

(1) *Vita Brachii Perusini a J. Campano.* T. XIX, L. III, p. 502.—*Chronicon Foroliviense Fratris Hieronymi.* T. XIX, p. 884.—*Annales Bonincontrii Miniatensis.* T. XXI, p. 108.

(2) *Vita Brachii Perusini.* p. 505.

1416. une domination étrangère (1). Soit que Braccio n'espérât pas pouvoir vaincre la résistance des habitans, où qu'il ne se crût plus obligé à les contenir sous l'obéissance de Jean XXIII, il consentit à traiter avec eux. Le pape lui avoit donné en fief quelques châteaux du territoire bolonois, il les rendit à la ville pour le prix de trente mille florins; il se fit aussi rembourser cinquante-deux mille florins de soldes arriérées qui lui étoient dues; et, à ces conditions, il rendit aux Bolonois leur citadelle qu'il occupoit encore, et la jouissance de leur antique liberté. Tous ceux qui avoient été exilés pendant le gouvernement de Balthazar Cossa, furent rappelés et rétablis dans tous les droits de cité (2).

Braccio, qui avoit enrichi ses soldats par ses expéditions en Romagne, et qui recevoit des Bolonois une somme d'argent considérable, résolut de conduire son armée à une entreprise

(1) *Cherubino Ghirardacci Storia di Bologna.* L. XXIX, T. II, p. 603.

(2) Le traité avec Braccio est rapporté dans Cherubino Ghirardacci, *L. XXIX, p.* 606. Le florin est évalué à trente-neuf sols bolognini. *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 606. — *Leodrisii Cribellii de vita Sfortiæ Vicecomitis.* T. XIX, p. 670. — *Chronicon Foroliviense Fratris Hieronymi.* T. XIX, p. 885. — *Mathæi de Griffonibus Memoriale historic.* T. XVIII, p. 223. — *Annales Bonincontrii Miniatensis.* T. XXI, p. 111.

qu'il avoit long-temps méditée, mais qu'il avoit toujours été forcé d'ajourner. Les Pérousins, qui avoient exilé Braccio, et qui, depuis vingt-quatre ans, étoient en guerre avec la noblesse et tout le parti des Baglioni, ne songeoient plus à l'inimitié de cet illustre émigré qui étoit éloigné d'eux. Ils avoient recouvré leur liberté par la mort de Ladislas, et ils en jouissoient sans inquiétude, depuis la déposition de Jean XXIII. Ils avoient même licencié Ceccolino des Michelotti, leur compatriote, qui, pendant long-temps, avoit commandé leurs soldats. Braccio, pour les confirmer dans leur sécurité, entra en traité avec le duc de Milan, pour se mettre à son service, et envoya même une partie de ses bagages en Lombardie; cependant, il avoit secrètement pris à sa solde Tartaglia, qui se trouvoit alors à Frascati, avec six cents chevaux; pour l'engager à son service il lui promit de l'aider à conquérir les fiefs de Sforza, qui étoit encore alors en prison à Naples. Ce fut la première origine de l'inimitié entre ces deux capitaines, inimitié qui divisa toutes les troupes de l'Italie en deux écoles et deux factions toujours rivales (1). Braccio, traversant rapidement la Romagne, passa les Apennins, 1416.

(1) *Leodrisii Cribellii de vita Sfortiæ Vicecomitis.* p. 670. — *Annales Bonincontrii Miniatensis.* T. XXI, p. 113.

1416. et parut devant Pérouse lorsqu'on l'y attendoit le moins. Il s'étoit déjà emparé des ponts du Tibre, et il avoit poussé ses patrouilles jusqu'aux portes de la ville, avant que les Pérousins reconnussent par quel ennemi ils étoient attaqués (1).

Braccio, pour profiter de cette surprise, donna plusieurs assauts aux murailles, mais il fut autant de fois repoussé avec perte; ses soldats pénétroient facilement dans le faubourg; de là il falloit monter pour parvenir à la ville; et une grêle de pierres et de tuiles, qui partoit de toutes les fenêtres et de tous les toits, les forçoit toujours à reculer (2). Les Pérousins avoient demandé du secours à Paul Orsini et à Charles Malatesta; tandis que ces deux généraux rassembloient leurs soldats, les Pérousins invoquèrent aussi la médiation des Florentins. Ceux-ci, anciens amis et alliés de Braccio, l'avoient assisté dans ses précédentes guerres contre Pérouse, alors asservie à Ladislas. Depuis que les Pérousins avoient recouvré leur liberté, les Florentins désiroient les protéger, et ils intercédèrent pour eux par leurs députés; mais ils ne crurent pas devoir se brouiller avec un allié, pour

(1) *Vita Brachii Perusini.* T. XIX, p. 506.

(2) *Ib.* p. 508, 509.

soutenir contre lui la cause de leurs propres ennemis (1). 1416.

Cependant tout le territoire de Pérouse avoit été successivement soumis par les armes de Braccio; cent vingt châteaux et quatre-vingts villages avoient reconnu son autorité (2). La ville étoit assiégée; les magistrats, pour épargner le sang des citoyens, leur avoient défendu sévèrement de sortir des murs et de combattre; même ils avoient fait murer presque toutes les portes; mais les Pérousins étoient le peuple le plus belliqueux de l'Italie; et, lorsque les soldats de Braccio venoient les provoquer au combat, ils sautoient tout armés du haut des murs, ou bien ils se faisoient descendre avec des cordes, pour ne pas conserver sur leurs ennemis l'avantage du terrain en les combattant (3).

Charles Malatesti ayant rassemblé à Rimini deux mille sept cents chevaux, s'avançoit du côté d'Assise. Il avoit sous ses ordres Ange de la Pergola, qui passoit pour un des meilleurs capitaines de son temps; Ceccolino des Michelotti avoit rassemblé mille chevaux à Spello, dans l'Ombrie; enfin Paul Orsini étoit parti de

(1) *Vita Brachii Perusini.* T. XIX, p. 514.

(2) *Ibid.* p. 517.

(3) *Ibid.* p. 518.

1416. Rome, pour marcher au secours de Pérouse, et on le croyoit déjà près de Narni. Braccio attaqua brusquement l'armée de Ceccolino, à Spello; mais il ne put ni la forcer dans ses retranchemens, ni l'empêcher ensuite de se réunir à Malatesta. Il essaya du moins de combattre ces deux généraux avant qu'Orsini se fût aussi joint à eux. Il leur offrit la bataille, le 7 juillet 1416, dans une petite plaine, entre Saint-Giles et le Tibre, sur la route d'Assise.

Les généraux les plus célèbres et les meilleurs soldats de l'Italie se trouvoient opposés en cette occasion en nombre à peu près égal; mais la condition de Braccio étoit plus dangereuse, car les Pérousins pouvoient faire une sortie et l'attaquer par derrière, ou Paul Orsini pouvoit survenir et doubler le nombre de ses ennemis. Les deux troupes de même nation et même caractère ne l'emportoient l'une sur l'autre ni par une valeur plus impétueuse, ni par un plus grand acharnement. Mais Braccio divisa son armée en petits corps absolument indépendans les uns des autres, qui attaquoient isolément, et se retiroient ensuite pour reprendre leurs rangs et attaquer de nouveau; tandis que Malatesta, selon l'ancienne tactique, ne fit que trois corps de son armée : les deux ailes et le centre. D'une part, le combat se renouveloit sans cesse; de l'autre, une

victoire partielle ne décidoit point de l'action. 1416.
De plus, Braccio avoit fait préparer en abondance des vases pleins d'eau, pour abreuver les chevaux et rafraîchir les soldats après chaque escarmouche, sans qu'ils rompissent leurs rangs. Le combat se prolongea pendant sept heures, au milieu de juillet; le soleil étoit ardent, et l'air qu'on respiroit étoit épais de poussière. Les soldats de Malatesta qui voyoient couler le Tibre à cinq cents pas au-dessous d'eux, ne purent résister à la tentation d'aller boire de ses eaux; en s'en approchant, ils rompirent leur ordonnance. Braccio saisit ce moment pour fondre sur eux avec impétuosité (1). Tartaglia d'une part, et les émigrés de Pérouse de l'autre, en renversèrent un grand nombre dans les flots. Ange de la Pergola réussit seul à s'ouvrir un passage, avec environ quatre cents chevaux; mais Charles Malatesti fut fait prisonnier, avec deux de ses neveux et environ trois mille cavaliers. Ceccolino des Michelotti, qui éprouva le même sort, mais qui étoit l'objet de la haine personnelle de Braccio, parce qu'il dirigeoit à Pérouse un parti de tout temps ennemi, fut, à ce qu'on assure, tué dans sa prison (2).

(1) *Vita Brachii Perusini.* L. III, p. 521. — *Leodrisius Cribellius vita Sfortiæ Vicecomitis.* p. 672. — *Andreæ Billii Historia Mediolanens.* L. III, p. 52. — *Chronicon Foroliviense Fratris Hieronymi.* T. XIX, p. 886.

(2) *Annales Bonincontrii Miniatensis.* T. XXI, p. 111.

1416. Les Pérousins, découragés par la défaite de leurs auxiliaires, ouvrirent leurs portes, huit jours après, à Braccio de Montone; ils le reconnurent pour leur seigneur, et ils rappelèrent tous leurs exilés. Braccio fit son entrée le 19 juillet dans la ville qu'il venoit de conquérir; il étoit suivi par la noblesse émigrée depuis vingt-quatre ans, et par ses troupes victorieuses. En acceptant la souveraineté de sa patrie, il promit de lui conserver ses anciennes lois, et une partie de sa liberté (1).

En effet, Pérouse ne s'étoit point soumise à un tyran semblable aux Visconti, ou aux autres usurpateurs de Lombardie. Braccio de Montone étoit un grand capitaine; et, s'il faut en croire son biographe, c'étoit aussi un grand homme et un bon souverain. Il s'étoit rendu maître de Todi, tandis qu'il étoit occupé au siége de Pérouse; Rieti et Narni se donnèrent aussi bientôt à lui, de même que plusieurs châteaux de l'Ombrie. Paul Orsini, surpris à Colle Fiorito, par Tartaglia et Louis Colonne, fut tué dans un combat, ou peut-être assassiné, le 5 août 1416, et son armée fut mise en

(1) *Vita Brachii Perusini.* L. IV, p. 539. — *Annali Sanesi anonimi.* T. XIX, p. 426. — *Scipione Ammirato Storia Fiorentina.* L. XVIII, p. 976.

déroute (1). Charles Malatesti et ses neveux, 1416.
après cinq mois de prison, se rachetèrent pour le prix de quatre-vingt mille florins; Spolete et Norcia payèrent des contributions à leur puissant voisin, et l'Ombrie entière reconnut l'autorité de Braccio de Montone (2).

Pour attacher le peuple à sa gloire, Braccio voulut que toutes les villes qu'il avoit soumises, envoyassent un tribut à Pérouse, avec un drapeau portant leurs armoiries, le jour de l'ouverture des grands jeux. C'étoit une espèce de tournois propre aux habitans de cette ville, que Braccio rétablit dans toute sa pompe, persuadé que rien n'avoit plus contribué à maintenir le caractère belliqueux de ses concitoyens. La haute et la basse ville formoient deux quartiers absolument séparés, qui combattoient périodiquement tous les jours de fête de chaque printemps, par amour de la gloire, et non par esprit de parti. La bataille étoit engagée par deux troupes armées à la légère, qui se lançoient des pierres, et qui cherchoient à les parer, au moyen d'un

(1) *Vita Brachii Perusini.* L. IV, p. 542. — *Annales Bonincontrii Miniatensis.* T. XXI, p. 111.

(2) *Vita Brachii Perusini.* L. IV, p. 545. — *Chronic. Forolivіense Fratris Hieronymi.* p. 886. — *Annales Forolivienses.* T. XXI, p. 210.

1416. grand manteau, dont les vélites enveloppoient leur bras gauche. Ensuite deux phalanges plus pesantes entroient sur la place. Les combattans étoient revêtus d'une armure complète de fer, au-dessous de laquelle ils portoient des coussinets remplis de coton ou d'étoupe, pour amortir les coups. Chaque cuirassier avoit au bras droit une lance sans fer, et au gauche un bouclier, dont il se servoit pour parer et frapper à son tour. La victoire consistoit à occuper le milieu de la place; lorsque l'heure assignée au combat étoit écoulée, un héraut d'armes séparoit les combattans, en abaissant entr'eux une barrière, et il proclamoit ensuite le vainqueur. D'autres fois, l'un des partis reconnoissoit sa défaite, et envoyoit demander la paix. Deux heures étoient consacrées aux combats des enfans, qui s'exerçoient, dès leur bas âge, à cette joute; trois heures à ceux des adolescens, et le reste du jour à ceux des hommes faits. Malgré la force des armes défensives et la foiblesse de celles qui servoient à l'attaque, jamais la journée ne se terminoit sans que le champ de bataille fût ensanglanté. Dix ou vingt hommes, chaque jour, étoient ou meurtris ou blessés, ou tués; mais les deux partis n'en conservoient aucune rancune; et, lorsque la fête étoit finie, toutes les injures mutuelles

étoient pardonnées (1). C'est ainsi qu'à Pise, 1416.
où des joutes semblables étoient en usage sur le pont de marbre, nous avons vu encore, en 1807, les partis de Sainte-Marie et de Saint-Antoine combattre avec un acharnement qui rappeloit les temps d'émulation, d'énergie et de gloire de la république.

Braccio avoit sous ses ordres plusieurs officiers illustres qui s'attachoient à sa fortune; Nicolas Piccinino, qui s'étoit engagé sous ses drapeaux comme simple soldat, mais qui s'étoit tellement distingué par ses talens et son audace, qu'il avoit déjà obtenu un commandement important (2); Tartaglia, bon soldat et général médiocre, qui étoit plus propre à exécuter les projets des autres qu'à en former lui-même; enfin, Michel Attendolo, frère de Sforza, qui, pendant que celui-ci étoit en prison à Naples, vint se mettre à la solde de Braccio. Mais, lorsque ce général voulut livrer à Tartaglia les fiefs de la maison Sforza, Michel quitta Braccio, pour aller défendre le patrimoine de sa famille; sacrifié par son chef, il trouva des ressources dans l'amitié de son frère d'armes Nicolas Piccinino, qui

(1) *Vita Brachii Perusini.* L. IV, p. 547.

(2) *Petri Candidi Decembrii vita Nicolai Piccinini.* T. XX, p. 1053.

1416. lui prêta de l'argent pour équiper sa petite troupe (1).

Dans la campagne suivante, Braccio s'avança contre Rome, qui, pendant la vacance du saint-siége, n'avoit point de souverain. Il
1417. parut devant cette ville le 3 juin 1417, et il demanda qu'elle fût confiée à sa garde jusqu'à ce qu'un nouveau pape vînt en personne en Italie pour prendre possession de sa capitale. Jacob Isolani, cardinal de Saint-Eustache et légat de Rome, engagea les Romains à fermer leurs portes et à se défendre. Bientôt, il est vrai, il fut obligé de se retirer au château Saint-Ange, et de permettre à Braccio l'entrée de la ville. Celui-ci prit le titre de défenseur de Rome et nomma un nouveau sénateur (2).

Cependant, Sforza n'étoit plus prisonnier à Naples; de nouveau il se trouvoit à la tête des armées du royaume et de ses propres troupes. Il soupiroit après l'occasion de se venger de Braccio, qu'il accusoit d'avoir lâchement profité de son malheur pour le dépouiller. D'après les ordres de la reine Jeanne, il se mit en route, avec une nombreuse armée, pour chasser

(1) *Leodrisii Cribellii vita Sforticæ Vicecomitis.* p. 671. — *Annales Bonincontrii Miniatensis.* T. XXI, p. 113.

(2) *Vita Brachii Perusini.* L. IV, p. 545. — *Leodrisii Cribellii de vita Sforticæ Vicecom.* p. 672. — *Diarium Romanum Anton. Petri.* T. XXIV, p. 1061.

son rival de Rome, et délivrer le cardinal Colonni. Une maladie qui s'étoit manifestée parmi les soldats, détermina Braccio à la retraite avant de s'être mesuré avec son ennemi. Mais la haine que ces deux chefs s'étoient jurée sembla redoubler encore, en l'un parce qu'il étoit forcé de fuir; en l'autre parce qu'il n'exerçoit point la vengeance qu'il s'étoit promise (1). 1417.

(1) *Leodrisii Cribellii de vita Sfortiæ.* p. 679. — *Diarium Romanum Antonii Petri.* T. XXIV, p. 1064.

CHAPITRE LXIII.

Le pape Martin V vient s'établir à Florence; il veut, de concert avec Sforza, relever le parti d'Anjou à Naples, tandis que Jeanne II adopte Alfonse d'Aragon. — Conquêtes du duc de Milan en Lombardie; guerre des Suisses.

1418—1422.

Depuis la mort du roi Ladislas, la république florentine jouissoit d'une tranquillité non interrompue. Le parti de l'oligarchie guelfe, qui avoit repris le dessus, en 1382, se maintenoit en possession de l'autorité, par le crédit que lui avoient acquis ses brillantes conquêtes. Pendant qu'il gouvernoit l'État, Pise, Arezzo et Cortone avoient été soumises aux Florentins; et les frontières de la république s'étoient étendues dans tous les sens, fort au-delà de ses anciennes limites. Une moitié de la Toscane obéissoit à la seigneurie; tandis que les États voisins étoient accablés par les calamités de la guerre, les Florentins seuls vivoient heureux sous une protection puissante;

l'agriculture faisoit prospérer les campagnes; les villes étoient animées par de nombreux ateliers; les chefs de l'État, presque tous adonnés au commerce, accumuloient d'immenses richesses, que l'égalité républicaine ne leur permettoit pas de dépenser sans utilité publique. Des lois somptuaires réprimoient le luxe et permettoient la magnificence. Les premiers citoyens, aussi bien que leurs femmes et leurs filles, alloient à pied dans les rues; leur table étoit frugale; leur habillement simple, modeste, et toujours le même; on ne leur permettoit ni la pompe insolente des valets, ni les chevaux et les équipages brillans, ni l'éclat des vêtemens de couleur, des habits brodés, ou des pierreries. Mais ils pouvoient, sans contrainte, consacrer au culte de Dieu des églises somptueuses, ou élever des palais dont la magnificence égaloit le bon goût; et l'école d'architecture de Florence laissa derrière elle toutes ses rivales. Les citoyens pouvoient, sans contrainte, orner ces palais de statues et de tableaux, et y rassembler des bibliothèques de grand prix; bientôt, des artistes, qu'on ne surpassera plus, renouvelèrent la gloire des peintres et des sculpteurs d'Athènes; bientôt, des savans apportèrent à Florence des manuscrits precieux de l'Orient, du Nord et du Couchant. Le commerce

lui-même se mit au service de la science, les vaisseaux qu'on expédioit pour Constantinople ou pour Alexandrie, avec des étoffes de Florence, rapportoient souvent en retour les œuvres d'Homère, de Thucydide, ou de Platon.

Depuis l'expulsion des Ciompi, Maso des Albizzi avoit toujours été à la tête de la république. Pendant que la faction ennemie triomphoit, il avoit été frappé, coup sur coup, de plusieurs calamités. Son oncle avoit perdu la tête sur un échafaud; un grand nombre de ses amis avoient péri du dernier supplice; ses maisons avoient été brûlées, et lui-même il avoit été envoyé en exil. Mais depuis son retour, et pendant trente-cinq ans, la fortune sembloit avoir voulu compenser ses pertes. Il étoit l'ame de tous les conseils de la république; des amis dignes de lui l'entouroient et le secondoient; reconnoissant la profondeur de son esprit et la vigueur de son caractère, ils ne lui disputoient jamais la supériorité. L'État avoit fleuri durant son administration; les ennemis des Albizzi avoient été sévèrement punis des maux qu'ils leur avoient faits; les Alberti et tous leurs partisans étoient exilés, admonestés ou dépouillés de toute autorité; enfin, les richesses privées de Maso s'étoient accrues avec la fortune publique,

lorsqu'il mourut en 1417, âgé de soixante-dix ans, et chargé de biens et d'honneurs (1).

Nicolas d'Uzzano, son ami et son contemporain, lui succéda dans son crédit sur la république, et il le conserva jusqu'au temps où Rinaldo, fils de Maso Albizzi, put occuper, dans les conseils, la place de son père. On comptoit encore, parmi les chefs de l'État, Barthelemy Valori, Nerone de Nigi Dietisalvi, Neri de Gino Capponi, et Lapo Niccolini (2). Il est vrai que dans les listes des prieurs on ne voit point leurs noms occuper une place distinguée, parce que les élections populaires et le sort égalisoient tous les citoyens; mais, toutes les fois que les dangers de l'État faisoient nommer des décemvirs de la guerre, les chefs du parti des Albizzi remplissoient les premières places dans cette magistrature importante (3). Toutes les fois encore que, par l'autorité du parlement, une balie étoit nommée pour former de nouveau les bourses d'election de la magistrature, les chefs du parti Albizzi présidoient

(1) *Scipione Ammirato Storia Fiorentina.* L. XVIII, p. 977.

(2) *Macchiavelli Istoria Fior.* L. IV, p. 5. — *Vita Nerii Capponii a Bartholomeo Platina.* T. XX, p. 479.

(3) *Voyez* les listes des dix de la guerre, de l'an 1363 à l'an 1478. T. XIV. *Delizie degli Eruditi Toscani.* p. 284. *Monumenti.*

au scrutin; ils avoient soin d'appeler leurs amis à la seigneurie, et d'en exclure tous les hommes du parti contraire; surtout ils refusoient avec obstination l'entrée des offices publics aux trois familles des Alberti, Ricci et Medici.

Les Albizzi, au commencement de leur administration, et pendant que la mémoire du tumulte des Ciompi inspiroit encore de l'effroi, avoient profité de l'animosité publique pour dépouiller ces familles d'une partie de leurs biens, pour exiler leurs chefs les plus distingués, et pour priver leurs autres membres des honneurs de l'État. Mais, à mesure que le souvenir de cette révolution s'effaçoit, la faveur populaire s'attachoit de nouveau aux anciens défenseurs du parti populaire. Les progrès de la prospérité générale avoient procuré de l'aisance et de l'éducation aux fils de ceux qui, en 1378, formoient la dernière classe du peuple; la considération publique avoit suivi ces avantages, en sorte qu'on ne voyoit pas sans ressentiment des hommes d'une fortune aisée et d'un esprit cultivé, exclus des places que leurs pères avoient occupées, quoiqu'ils ne fussent encore que de pauvres artisans. De même qu'il est de l'essence des oligarchies de devenir toujours plus étroites; c'est aussi leur caractère propre d'exciter une jalousie toujours plus vive.

La famille des Medici, au milieu des persécutions qu'elle avoit éprouvées, n'avoit point abandonné le commerce, et elle y avoit amassé d'immenses richesses. L'homme le plus distingué, dans cette maison, étoit Giovanni de Bicci. Il joignoit aux talens propres au gouvernement, une douceur et une modération qui lui avoient gagné l'affection même des anciens ennemis de sa famille. Trois fois, depuis 1402, Giovanni de Medici siégea comme prieur dans la seigneurie (1). Son fils Cosimo, auquel une plus grande illustration étoit réservée, obtint aussi le même honneur en 1416 (2). Giovanni avoit encore été admis à la magistrature des dix de la guerre (3). Mais long-temps on le tint éloigné du rang suprême de gonfalonier de justice. Il y parvint enfin en septembre 1421 (4), et cette condescendance du parti aristocratique excita les transports de joie de la populace, qui crut ainsi recouvrer un vengeur.

Cependant Giovanni de Medici, au lieu

(1) En 1402, 1408 et 1411. — *Voyez* les listes des prieurs. *Delizie degli Eruditi.* T. XVIII, p. 210, 310; T. XIX, p. 20.

(2) *Ib.* T. XIX, p. 36.

(3) En 1414. *Monumenti.* T. XIV, p. 296.

(4) *Priorato.* T. XIX, p. 56.

de chercher à se faire un parti dans l'opposition, seconda les vues politiques du gouvernement, dans les différentes places qu'il occupa. Elles étoient alors toutes pacifiques. Les Florentins étoient résolus à ne point prendre part aux différentes guerres qui déchiroient l'Italie. Ils laissoient la Lombardie se débattre dans une anarchie effrayante, entre les tyrans qui s'étoient partagé les États de Jean Galeaz, et le fils de ce duc, Philippe-Marie, qui s'efforçoit de les recouvrer. Depuis la mort de Ladislas, les Florentins avoient renouvelé, avec Jeanne de Naples, les anciennes alliances qui les unissoient aux rois des deux Siciles. Ils étoient liés par une étroite amitié à Braccio de Montone, le valeureux capitaine qui s'étoit formé un État dans leur voisinage, et qui s'étoit engagé à venir commander leurs troupes, à leur première sommation. Ils jugèrent convenable de s'assurer aussi de l'amitié du pape, au moment où l'élection du concile de Constance rendoit un chef à l'église universelle; et comme, pendant la longue durée du schisme, Rome et tout l'État ecclésiastique avoient secoué l'autorité pontificale, les Florentins offrirent à Martin V un asile dans leur ville, jusqu'au moment où il pourroit faire valoir les droits de ses pré-

défenseurs, et où il se croiroit assuré de l'obéissance de ses sujets.

Martin V étoit parti de Constance dès le 16 mai 1418; mais il voyageoit avec une extrême lenteur, pour se donner le temps de négocier dans chaque pays qu'il traversoit, et de rattacher au saint-siége les peuples qui s'étoient accoutumés, pendant le schisme, à une grande indépendance religieuse. Il séjourna en effet à Berne, à Genève, à Turin, à Milan, à Brescia, à Mantoue, et il n'arriva pas à Florence avant le 26 février 1419. Il n'avoit pas voulu, pour s'y rendre, traverser Bologne, regardant la liberté de cette ville comme une rebellion (1). 1418.

Le premier objet de la sollicitude du pape, étoit d'assurer ses droits à la chaire de saint Pierre, contre les deux rivaux qui lui restoient encore. Bénoît XIII, enfermé dans la forteresse de Paniscola, et protégé par le roi d'Aragon, lui donnoit toujours de l'inquiétude. Jean XXIII, prisonnier en Bavière, avoit de son côté des partisans secrets, qui regardoient les accusations portées contre lui, comme calomnieuses, et sa déposition violente, comme illégale. D'ailleurs

(1) *Vita Martini V ex Codice Mssto Vaticano.* T. III, P. II. *Rer. It.* p. 857-862.

1419. les Allemands avoient montré, en traitant avec l'église, un tel esprit d'indépendance, que Martin redoutoit qu'ils ne rendissent la tiare à son rival, au premier accueil que lui-même auroit avec eux (1). Il obtint donc, par ses instances, que Jean XXIII fût transféré en Italie, et son intention étoit de le faire retenir à Mantoue, dans une prison perpétuelle. En voyage, Jean trouva moyen de s'enfuir. Mais, de l'asile qu'il avoit obtenu en Ligurie, il se hâta d'écrire au pape, pour reconnoître la légitimité de l'élection de Martin et de sa propre déposition, et pour implorer la clémence de son successeur. Les amis que le fugitif avoit à Florence, et surtout Giovanni de Medici, sollicitèrent Martin de se réconcilier avec un homme auquel il devoit sa propre élévation, et dont il avoit défendu la cause, jusqu'au moment où il l'avoit sacrifiée à sa propre grandeur. Ils lui représentèrent que l'unité de l'église étoit mieux assurée par l'abdication volontaire de Jean XXIII, que par sa prison, et ils l'engagèrent à promettre au pape déposé un accueil favorable à Florence. Jean XXIII, reprenant le nom de Balthasar Cossa, vint, le 13 mai,

(1) *Leonardi Aretini Commentar. de suo tempore.* T. XIX, p. 930.

se jeter aux pieds de Martin V. Après l'avoir reconnu publiquement pour pape légitime, il reçut de lui, de nouveau, au bout de peu de jours, le chapeau de cardinal, et il fut déclaré être le premier du sacré collège. Au reste, on ne le vit pas long-temps orner, par son triomphe, la cour de son successeur; il mourut à Florence, peu de mois après son abdication, et la seigneurie lui fit faire de magnifiques obsèques (1). 1419.

Martin V, étant encore à Constance, avoit accueilli des ambassadeurs de la reine Jeanne II de Naples, qui venoient lui rendre hommage, comme au seigneur suzerain du royaume. Il avoit envoyé à cette princesse son neveu Antoine Colonne, pour solliciter la libération du comte Jacques de la Marche, mari de Jeanne, qu'elle retenoit toujours prisonnier. Colonne s'étoit étroitement allié au nouvel amant de la reine, Ser Gianni Caraccioli, qui, bien plus qu'elle, régnoit à Naples; la liberté ne fut point accordée au comte de la Marche, mais un traité avantageux pour le pape et pour sa famille, fut conclu avec le favori. Jeanne s'engagea

(1) *Istorie anonime di Firenze.* T. XIV, p. 962.—*Annales Bonincontrii Miniatensis.* T. XXI, p. 119.—*Scipione Ammirato Stor. Fiorent.* L. XVIII, p. 983. — *Vita Martini V ex additament. ad Ptolom. Lucens.* p. 863.

1419. à seconder de toutes ses forces le pontife, pour lui faire recouvrer l'État de l'église. elle promit au frère et au neveu du pape des fiefs considérables dans le royaume (1), et elle donna ordre à Sforza, qui commandoit pour elle à Rome, de remettre cette ville, avec le château Saint-Ange, Civitta Vecchia, Ostie, et toutes les autres conquêtes de Ladislas, à Jordan Colonne, frère du pape, qui en prit possession en son nom (2). Ce même Jordan se rendit ensuite, avec son neveu Antoine, et deux cardinaux, à Naples, où, après d'assez longs délais, il couronna la reine, au nom du pape, le 28 octobre 1419 (3). En retour, Antoine Colonne reçut d'elle la principauté de Salerne, le duché d'Amalfi, et l'on crut même que la reine le flatta de l'espérance de le déclarer son successeur.

La reine que le pape venoit de reconnoître, avoit à peine quelque part au gouvernement de son royaume. Ses amans et ses généraux se disputoient le pouvoir, tandis qu'elle-même ne vivoit que pour ses passions licencieuses. Son mari, Jacques de la Marche, obtint enfin, à la sollicitation du pape, d'être

(1) *Giannone Istoria civile.* L. XXV, c. 2, p. 427.

(2) *Leodrisii Cribellii de vita Sfortiæ Attenduli.* L. I, p. 682.

(3) *Giornali Napoletani.* T. XXI, p. 1083.

relâché de sa prison, mais pour vivre dans le 1419.
palais, sans crédit ou considération, et presque sous la dépendance de Ser Gianni Caraccioli, grand sénéchal, et favori de sa femme. Il vit avec joie Sforza et Caraccioli, armer leurs vieilles bandes l'un contre l'autre, et se disputer, les armes à la main, la possession de la reine. La noblesse de Naples, fatiguée de porter un joug honteux, força ces rivaux à la paix; déjà elle commençoit à donner à Jeanne des lois dans son palais (1). Jacques se flatta d'intéresser à son sort des peuples qui, pendant un temps, l'avoient reconnu pour roi, et qui sembloient dégoûtés de leur gouvernement. Il s'échappa, sous un déguisement, dans une galère génoise, et il se rendit à Tarente, avec l'intention de soulever les provinces méridionales du royaume; mais la reine Marie, veuve de Ladislas, qui se trouvoit dans le voisinage de cette ville, vint y assiéger le roi fugitif. Jacques fut réduit à s'embarquer de nouveau; il retourna en France, et, dès son arrivée, il revêtit l'habit de saint François. Il mourut dans son couvent, en 1438 (2).

(1) *Leodrisii Cribellii.* L. II, p. 692. — *Annales Bonincontrii Miniatensis.* p. 117.

(2) *Leodrisii Cribellii de vita Sfortiæ.* L. II, p. 693. — *Istoria civile del Regno di Napoli.* L. XXV, c. 2, p. 429.

1419. Jeanne, délivrée de son mari, par sa retraite, auroit voulu se défaire également de son grand connétable, Sforza Attendolo, dont la rivalité avec Caracciolo l'importunoit. Elle consentit donc volontiers à le céder, avec l'armée qu'il commandoit, au pape Martin V. Sforza se rendit à Rome, avec les braves qui s'étoient attachés à sa fortune; il reçut le titre de gonfalonier de l'église, et il fit ses préparatifs pour attaquer Braccio de Montone, son ancien rival, que le pape vouloit dépouiller de la principauté qu'il s'étoit formée aux dépens de l'église (1).

Mais, malgré toute la valeur et toute l'habileté de Sforza, il avoit à faire à un homme qui pouvoit lui servir de maître dans l'art des batailles. Braccio, chéri de ses soldats, redouté de ses voisins, servi avec fidélité par ses sujets, se trouvoit toujours comme chez lui dans le pays où il combattoit. Il connoissoit, il prévoyoit tous les mouvemens de ses ennemis, tandis que les siens étoient ignorés d'eux: il sembloit tout voir sans pouvoir être vu. Il attira Sforza entre l'armée de Tartaglia, son lieutenant et la sienne, et, après lui avoir enlevé un corps d'infanterie que les magistrats de

(1) *Leodrisii Cribellii vita Sfortiæ.* L. II, p. 693. — *Annales Bonincontrii Miniatensis.* T. XXI, p. 120.

Viterbe envoyoient au gonfalonier du pape (1), 1419.
il l'attaqua ce général dans un défilé étroit, entre Montefiascone et Viterbe ; il lui prit deux mille trois cents cavaliers, et il le poursuivit jusqu'aux portes de Viterbe, où Sforza eut peine à se sauver (2).

Martin V sollicita la reine de Naples de fournir à son grand connétable de l'argent et des munitions pour monter une nouvelle armée. Mais Caraccioli avoit vu avec joie la déroute de son rival ; de nouveaux motifs de haine venoient d'éclater entr'eux, et, loin de permettre à Jeanne de secourir Sforza, il prit toutes les mesures qu'il crut propres à le perdre à jamais (3). Le pape, irrité d'être sacrifié aux vengeances privées d'un amant de la reine, ressentoit encore une secrète colère de ce que les espérances qu'il avoit formées pour l'élévation de sa famille ne se réalisoient point, et de ce que Jeanne ne vouloit plus adopter Antoine Colonne, son neveu, comme elle l'en avoit flatté. Pour se venger d'elle, il résolut de changer entièrement le système de ses alliances, et de

(1) *Leodrisius Cribellius vita Sfortiæ Attenduli.* p. 694.

(2) *Vita Brachii Perusini.* L. IV, p. 555.

(3) *Leodrisii Cribellii de vita Sfortiæ.* p. 699. — *Giannone Istoria civile.* L. XXV, c. 3, p. 430.

1419. seconder Louis III d'Anjou, dans ses prétentions sur le royaume de Naples. Le mécontentement de la noblesse, la haine de Sforza, qui vouloit se venger de Caracciolo, et l'inquiétude du peuple qui voyoit la reine, déjà avancée en âge, sans héritiers naturels, sembloient devoir relever les espérances de la maison d'Anjou, et annoncer la chûte prochaine de celle de Duraz. Martin V, avant de vouloir s'engager dans des négociations aussi délicates, résolut de se débarrasser de la guerre qu'il avoit sur les bras, et il accepta la médiation des Florentins, pour se réconcilier avec Braccio de Montone (1).

La seigneurie de Florence avoit la plus haute estime pour ce capitaine qu'une antique alliance attachoit à la république, et dont la fidélité ne s'étoit jamais démentie. Elle invita Braccio à se rendre lui-même à Florence, pour négocier avec le pape. Le voyage du seigneur de Pérouse, qu'il entreprit dans les derniers jours de février
1420. 1420, eut tout l'éclat d'une marche triomphale. Ses compagnons d'armes le suivoient sur de superbes coursiers; ils étoient tout brillans d'or et de soie; quatre cents cavaliers, revêtus de cuirasses étincelantes, étoient

(1) *Poggio Bracciolini Hist. Fiorent.* L. V, p. 322.

parés comme pour un tournois; des députés 1420.
de Pérouse, de Todi, d'Orvieto, de Narni, de Rieti, et d'Assise, suivoient leur seigneur, en disputant entr'eux de magnificence; les princes de Foligno et de Camerino, marchoient à ses côtés. La république avoit préparé, sur toute la route, des logemens et des vivres à ce brillant cortège (1); le peuple se pressoit sur son passage, et il applaudissoit avec transport au héros toujours victorieux, qui venoit d'ajouter à sa gloire, par la défaite du grand Sforza.

Martin V, pendant son long séjour à Florence, n'avoit donné à la république qu'un seul témoignage de sa reconnoissance; il avoit élevé son église à la dignité archiépiscopale (2). D'ailleurs, il paroissoit toujours sévère et mécontent, et il manifestoit une habileté dans les affaires et un égoïsme qui contrastoient étrangement avec la bonté et la simplicité qu'on lui avoit supposées, lorsqu'il étoit cardinal (3). Braccio, au contraire, sembloit ne respirer que reconnoissance pour la ville et pour les moindres

(1) *Vita Brachii Perusini.* L. IV, p. 562.

(2) *Raynaldi Annales Eccles.* a. 1420, §. 2, T. XVIII, p. 26.

(3) *Leonardi Aretini Commentarius de suo tempore.* p. 930.

1420. citoyens qui s'approchoient de lui; le peuple étoit enchanté de son affabilité et de sa courtoisie; et, comparant les deux hôtes illustres que Florence recevoit en même-temps dans ses murs, il donnoit hautement la préférence au guerrier sur le prêtre; il jouissoit avec délices des tournois et des fêtes militaires que Braccio célébroit aux portes de la ville, et il manifestoit son jugement par des chansons flatteuses pour le général et sarcastiques pour le pape, que ce dernier ne pardonna jamais. Deux malheureux vers répétés, sous les fenêtres de Martin V, par les enfans de Florence, effacèrent le souvenir de tout ce que la seigneurie avoit fait pour lui, et l'engagèrent à chercher de nouveaux amis et de nouvelles alliances (1).

Cependant le pontife accueillit Braccio de Montone avec bonté; il admit son apologie pour les hostilités passées, et reçut son serment de fidélité pour l'avenir. Braccio restitua au pape les villes de Narni, Terni, Orvieto et Orta, et il garda en fief, sous

(1) *Papa Martino*
Non vale un quattrino.

Leonardi Aretini Commentarius. T. XIX, p. 931. — *Scipione Ammirato. Storia Fior.* L. XVIII, p. 987.

la suzeraineté de l'église, celles de Pérouse, 1420.
Assise, Camaria, Spello, Iesi, Gualdo et Todi. De plus, il promit de conduire ses troupes contre Bologne, et de forcer cette ville à rentrer sous la domination du saint-siége (1).

Le pape, depuis son retour en Italie, avoit traité avec les Bolonois, et il avoit consenti à ce que leur ville conservât sa liberté (2). Lorsqu'il réussit à tourner contre elle les armes de Braccio, il prit pour prétexte de son agression, une révolution survenue dans la république. Antoine Galeaz Bentivoglio, fils de ce Jean qui avoit usurpé la seigneurie, au commencement du siécle, s'étoit rendu, comme son père, souverain de sa patrie, et il en avoit chassé les Canedoli, ses rivaux. Mais sa domination ne fut pas de longue durée; c'étoit le 26 janvier 1420, qu'il avoit profité d'une sédition, pour usurper le pouvoir souverain (3); avant la fin de juin de la même année, il avoit déjà

(1) *Vita Brachii Perusini.* L. IV, p. 566. — *Vita Sfortiæ.* p. 699.

(2) *Cherubino Ghirardacci Storia di Bologna.* L. XXIX, p. 623. — *Cronica Miscella di Bologna.* T. XVIII, p. 608.

(3) *Cherubino Ghirardacci.* L. XXIX, p. 631. — *Cronica Miscella di Bologna.* T. XVIII, p. 609.

1420. été dépouillé, par Braccio, de tous ses châteaux, réduit à abdiquer la seigneurie et à ouvrir sa capitale aux troupes du pape (1).

Vers le même temps, Sforza s'étoit aussi rendu à Florence pour traiter avec Martin V. C'est à ce général que le pontife confia tous ses secrets; par son assistance il espéroit se venger de la reine Jeanne et de Caracciolo. Il eut cependant quelque peine à le déterminer à quitter le parti de Duraz, auquel il avoit juré fidélité, pour embrasser celui d'Anjou (2). Mais des ambassadeurs de Louis III, qui se trouvoient auprès du pontife à Florence, engagèrent Sforza à promettre ses services à leur maître; ils lui avancèrent des sommes considérables, avec lesquelles ce général ayant rassemblé une nouvelle armée, marcha vers Naples. Lorsqu'il fut près de cette ville, il rendit à Jeanne le bâton de grand connétable qu'il avoit reçu d'elle; il lui déclara que, pour se soustraire aux caprices de Caraccioli, il renonçoit à tout lien avec elle, et qu'il révoquoit les sermens qu'il lui avoit

(1) *Brachii Perusini vita.* L. V, p. 566. — *Cherubino Ghirardacci.* L. XXIX, p. 635. — *Cronica di Bologna.* p. 611. — *Mathæi de Griffonibus Memoriale historic.* p. 227.

(2) *Leodrisii Cribellii de vita Sfortiæ.* T. XIX, p. 700.

prêtés. Après avoir fait cette déclaration à la reine, se croyant dégagé envers elle de toute obligation, il proclama Louis III d'Anjou comme roi de Naples, rappelant son droit héréditaire, fondé sur l'adoption de Jeanne l'ancienne; il invita les barons angevins et tous les partisans des rois françois, à se joindre à lui, et il investit Naples, au mois de juin, du côté de la porte Capuane (1). 1420.

On est étonné de voir Louis d'Anjou, choisir, pour la conquête d'un royaume éloigné, le moment où sa patrie étoit presque asservie par l'étranger. Le 21 mai 1420, Charles VI, ou plutôt le duc de Bourgogne, en son nom, avoit signé le traité de Troies, par lequel il déshéritoit le dauphin, et transféroit à Henri V d'Angleterre le droit de succession à la couronne de France. L'Anglois régnoit déjà dans Paris sous le nom du monarque insensé, dont il alloit épouser la fille; le dauphin s'étoit retiré à Poitiers, et n'étoit plus obéi que dans quelques provinces au midi de la Loire, lorsque son cousin, Louis d'Anjou, le quitta, emmenant avec lui tous les chevaliers et les soldats attachés à son sort, et rassemblant tout l'argent qu'il pouvoit recueillir dans la misère

(1) *Leodrisii Cribellii de Vita Sfortiæ.* p. 702. — *Vita Brachii Perusini.* L. V, p. 571.

1420. universelle, pour aller tenter la fortune dans un pays où son père et son aïeul n'avoient éprouvé que des revers (1).

Louis avoit armé, en partie en Provence et en partie à Gênes, une flotte de neuf galères et cinq vaisseaux de transports; avec cette flotte il parut devant Naples le 15 août, et il s'empara bientôt de Castel à Mare, tandis que Sforza se rendit maître d'Averse, qui devint le quartier-général du parti d'Anjou (2). Le pape, qui étoit l'ame de cette entreprise, et qui, par ses sollicitations, avoit déterminé Sforza et Louis à la commencer, affectoit cependant encore de demeurer neutre; il s'offroit comme arbitre ou comme conciliateur, et il engagea Louis et Jeanne à lui envoyer des ambassadeurs à Florence pour faire valoir leurs titres auprès de lui.

Le député de Jeanne étoit Antonio Caraffa, auquel son esprit délié et dissimulé avoit fait donner le surnom de Malizia. Cet homme vit bientôt quelles étoient les vraies dispositions du pontife et ce qu'il devoit attendre de lui; mais, dans sa cour et presque sous ses yeux, il sut

(1) *Rymer conventiones litteræ et acta publica.* T. IX, p. 894. — *Histoire de France, par Villaret.* in-4.° T. VII, p. 280.

(2) *Leodrisii Cribellii de vitâ Sfortiæ.* p. 703.

trouver de nouveaux alliés à sa souveraine, et 1420.
susciter à Martin V et à Louis un adversaire dangereux.

Don Garcias Cavaniglia, gentilhomme de Valence, étoit ambassadeur d'Alfonse V, roi d'Aragon, de Majorque, de Sicile et de Sardaigne, auprès du pape. Il cherchoit à obtenir de la cour de Rome la cession de l'île de Corse, que son maître, pendant le même temps, s'efforçoit de conquérir sur les Génois. Malizia offrit à l'Aragonois une couronne plus digne de son ambition. Il fit sentir à cet ambassadeur, que Jeanne, dernier rejeton de la première maison d'Anjou, étoit maîtresse de disposer de son royaume en faveur de celui qu'elle adopteroit pour fils; qu'elle étoit prête à octroyer cette brillante récompense à celui qui l'assisteroit dans l'embarras où elle se trouvoit, et que la politique et l'intérêt de ses peuples lui conseilloient de rechercher de préférence l'amitié de son voisin le plus proche. Par son alliance avec Alfonse, les deux Siciles seroient de nouveau réunies, et deux peuples frères, séparés depuis les vêpres siciliennes, retourneroient sous un même souverain, descendu par les femmes des héros souabes et normands, qui, les premiers avoient régné dans l'Appulie. Cavaniglia embrassa vivement le projet de Malizia; il fournit à cet

1420. envoyé de la reine les moyens de se rendre secrètement auprès d'Alfonse, qui étoit alors occupé au siége du fort château de Bonifazio en Corse. Le roi d'Aragon, déjà rebuté par la résistance des Corses, renonça volontiers à une guerre sans gloire, pour une entreprise qui s'annonçoit sous des auspices si favorables. Il fit partir immédiatement pour Naples dix-huit galères et trois de ses meilleurs généraux, et il promit qu'il ne tarderoit pas lui-même à les suivre (1).

Nous n'avons pas eu, depuis fort long-temps, occasion de parler du royaume de Sicile, qui, perdant son opulence et ses forces sous une suite de rois foibles, mineurs ou insensés, n'avoit plus aucune part à la balance de l'Italie. Frédéric II, le sixième des rois de race aragonoise, depuis les vêpres siciliennes, étoit mort en 1368, ne laissant pour toute héritière qu'une fille nommée Marie. Celle-ci porta la couronne à Martin II, fils du roi d'Aragon; et ce dernier, étant mort sans enfans, en 1409, son père, qui s'appeloit Martin comme lui, réunit les deux royaumes. Après lui, ils passèrent, en 1410, à Ferdinand, fils de sa sœur et du roi Jean de Castille. Alfonse étoit fils de

(1) *Leodrisii Cribellii vita Sfortiæ.* p. 705.—*Annales Bonincontrii Miniatensis.* T. XXI, p. 122.—*Giannone Istoria civile.* L. XXV, c. 3, p. 436.

ce Ferdinand, et il régnoit depuis 1416 (1). 1420.
Par un sort singulier, ce prince ambitieux et destiné à tant de gloire, étoit étranger à tous les royaumes qu'il gouvernoit. En Aragon, on le voyoit avec jalousie entouré de Castillans, que son père avoit conduits avec lui, et le désir de les soustraire aux yeux du peuple et des Cortès, ne fut pas un des moindres motifs qui lui firent entreprendre son expédition de Corse, et ensuite celle de Naples (2).

Ainsi commençoit dans le royaume de Naples cette lutte sanglante et acharnée entre les François et les Espagnols, qui, vainement assoupie, devoit renaître à de longs intervalles, embrâser l'Italie entière vers la fin du quinzième siècle, et précipiter la ruine de ses États indépendans. La rivalité entre les deux maisons d'Aragon et d'Anjou devoit introduire plus tard, dans le royaume de Naples, des flots de soldats étrangers; mais, au commencement, les deux prétendans à la couronne soutinrent leurs droits avec des armes italiennes, et ils profitèrent de la jalousie entre les deux grands capitaines, Braccio de Montone et Sforza, pour seconder leur ambition.

(1) *Tabulæ genealogicæ ex Hieronymo Blanca. Hispania illustrat.* T. III, tab. 4, 5, 6.

(2) *Leodrisii Cribellii de vita Sfortiæ.* p. 701.

1420. Les lieutenans d'Alfonse parurent, le 6 septembre, devant Naples ; à leur approche, la flotte de Louis d'Anjou se retira, se trouvant inférieure en forces. Sforza, qui assiégeoit Naples avec le duc d'Anjou, fit de vains efforts pour empêcher le débarquement des Aragonois, il fut contraint à la retraite ; et Raimond Periglios, commandant de l'armée d'Alfonse, fut reçu par Jeanne II avec les plus grands honneurs; le château Neuf et le château de l'OEuf lui furent consignés afin qu'il les gardât en dépôt pour son maître, et le roi d'Aragon fut proclamé fils adoptif de la reine de Naples, et héritier présomptif du royaume (1).

Jeanne et Alfonse députèrent en commun, auprès de Braccio de Montone, des négociateurs chargés d'engager ce capitaine à leur service ; ils le trouvèrent de retour à Pérouse, occupé d'orner cette ville par des édifices somptueux, tandis que ses soldats étoient distribués en quartiers-d'hiver dans les campagnes voisines. Braccio, qui venoit d'épouser la sœur du seigneur de Camerino, ne put point se mettre en campagne avant le printemps
1421. suivant; mais il employa l'argent que lui fit

(1) *Leodrisii Cribellii de vita Sfortiæ.* p. 705. — *Giannone Istoria civile.* L. XXV, c. 3, p. 436. — *Giornali Napoletani.* T. XXI, p. 1084. — *Mariana Historia de las Españas*, L. XX, c. 11.

passer Alfonse à rassembler de nouveaux sol- 1421.
dats; et, au mois de mars, il entra par les Abruzzes, dans le royaume de Naples (1).

La Calabre et presque toute la côte orientale du royaume avoient embrassé le parti d'Anjou; mais les combats qui se livroient dans les provinces étoient de peu d'importance; les seigneurs feudataires se contentoient de ravager de temps en temps les campagnes de leurs ennemis; les gens de guerre vivoient à discrétion dans le pays qu'ils traversoient, et un très-grand désordre accompagnoit les plus petits faits d'armes. C'étoit aux portes de Naples qu'étoit le vrai siége de la guerre; c'est là que Braccio se rendit pour chasser d'Averse, Sforza et Louis d'Anjou. Il fut reçu à Naples, avec des honneurs infinis, par le roi Alfonse, qui venoit d'y arriver de son côté; il fut créé prince de Capoue, comte de Foggia et grand connétable du royaume, et il se rendit maître des lieux forts de sa nouvelle principauté, dont la plupart étoient au pouvoir de l'ennemi (2).

Cependant le rapprochement de deux rois ennemis et de deux grands généraux, dans un aussi étroit espace, ne fut point suivi par

(1) *Vita Brachii Perusini a J. Campano.* p. 576.

(2) *Vita Brachii Perusini.* L. V, p. 582. — *Vita Sfortiæ Vicecomitis.* p. 707.

1421. les événemens importans qu'on en attendoit. Louis III, fatigué de son inaction, se rendit à Rome, auprès de Martin V, qui étoit venu s'établir dans sa capitale à la fin de l'année précédente. Braccio cherchoit à séduire les généraux de Sforza; il détacha d'abord de lui Jacques Caldora, gentilhomme napolitain qui avoit paru fort acharné contre la reine. Il entreprit ensuite de gagner Tartaglia, qui avoit autrefois servi sous lui et qui l'avoit quitté pour s'attacher à Sforza. Mais ce dernier, concevant de la défiance contre Tartaglia, le fit arrêter, mettre à la torture, et punir de mort; aliénant par cet acte de cruauté une moitié de ses soldats qui chérissoient ce capitaine (1).

Tandis que la guerre étoit presque réduite à des séductions et des intrigues, la cour de Jeanne étoit agitée par les menées secrètes de Caraccioli, le grand sénéchal. Celui-ci voyoit avec défiance le pouvoir croissant du roi Alfonse; il craignoit que ce prince ne le traitât un jour comme Jacques de la Marche avoit traité d'autres amans de la reine. Il communiqua une partie de sa jalousie à Jeanne, et il engagea cette princesse à entrer en négociations avec Louis d'Anjou; déjà on parloit

(1) *Leodrisii Cribellii vita Sfortiæ.* p. 709.

de révoquer l'adoption d'Alfonse, et de lui 1421.
substituer le prince françois (1). Ces intrigues n'avoient pu être entièrement dérobées à l'Aragonois; et, dans une défiance universelle, celui-ci ne songeoit qu'à s'assurer des forteresses contre la reine elle-même; Braccio, qu'à étendre les frontières de sa principauté de Capoue; Sforza, qu'à faire vivre ses troupes aux dépens des Napolitains; et l'anarchie pouvoit durer long-temps encore, si le pape Martin V ne s'étoit pas lassé de fournir des subsides à Louis d'Anjou. L'armée de Sforza étoit presqu'absolument détruite; il falloit des dépenses considérables pour en mettre une nouvelle sur pied. Alfonse menaçoit de renouveler le schisme en reconnoissant dans tous ses royaumes Bénoît XIII, qui vivoit toujours à Paniscola, et qui prétendoit toujours être pontife. Louis, à la persuasion du pape, remit à l'église les deux villes d'Averse et de Castellamare, qui lui étoient seules demeurées fidèles. Peu après, le pape les rendit à la reine, et celle- 1422.
ci remit à son service Sforza, dont elle vouloit se faire un appui contre son fils adoptif, et qui, en s'attachant à elle, continua de protéger secrètement les intérêts de la maison d'Anjou (2).

(1) *Annales Bonincontrii.* T. XXI, p. 124. — *Giornali Napoletani.* p. 1085.

(2) *Vita Brachii Perusini.* T. VI, p. 605. — *Leodrisii*

La Lombardie, pendant ces quatre années, n'avoit pas éprouvé moins de révolutions que le royaume de Naples. Philippe-Marie Visconti, duc de Milan, avoit pris à tâche, pendant cet espace de temps, de recouvrer les provinces qui avoient obéi à son père, et qui s'étoient révoltées pendant que lui-même et son frère étoient mineurs. Il prévoyoit bien peu qu'il travailloit alors pour le fils de ce Sforza, qui avoit eu tant de part aux révolutions de Naples, et qui, dans le même temps, obligé de changer de parti, perdoit presqu'absolument et son crédit et son armée.

Le duc Philippe-Marie avoit conservé, dans un caractère plus foible, quelques traits de Jean Galeaz, son père. C'étoit la même ambition efféminée qui lui faisoit désirer toujours de nouvelles conquêtes, tandis qu'il n'avoit pas le courage de s'approcher de sa propre armée, ou de regarder en face des soldats. C'étoit la même politique perfide, la même conduite tortueuse, par laquelle il trompoit sans cesse ses ennemis et ses amis; le même art de cacher sous chacune de ses actions une seconde fin, contraire

Cribellii vita Sfortiæ. p. 713.—*Annales Bonincontrii.* T. XXI, p. 126.

à celle qu'il paroissoit se proposer ; c'étoit enfin le même mélange de générosité inattendue dans un caractère bas et cruel. Mais une moindre force de volonté, moins d'art dans la conduite de ses projets ou dans le choix de ses moyens, moins de connoissance de l'administration, moins de talent pour étonner le peuple, ou se faire aimer de lui, distinguoient Philippe-Marie de son père (1).

Le premier usage que fit le duc de Milan des forces qu'il commençoit à recouvrer, fut de se délivrer de sa bienfaitrice, avec autant de cruauté que d'ingratitude. Béatrix Tenda, veuve de Facino Cane, avoit apporté 1418.
au duc, en l'épousant en secondes noces, la souveraineté de Tortone, Novare, Verceil et Alexandrie, et le commandement d'une armée nombreuse et disciplinée qui avoit seule rétabli les affaires des Visconti. Si la douceur, la générosité, la patience, la noblesse du caractère, peuvent tenir lieu, à une femme, de jeunesse et de beauté, Béatrix méritoit d'être aimée ; mais elle étoit de vingt ans plus âgée que son mari, et Philippe-Marie, fatigué du souvenir des bienfaits de sa femme, lassé de ses vertus, et irrité

(1) *Petri Candidi Decembrii vita Philippi Mariæ Vicecomitis.* c. 38 et suiv., T. XX, p. 999.

1418. de la patience même qu'elle opposoit à ses dérèglemens, l'accusa d'avoir violé la foi conjugale, avec un des plus jeunes courtisans, auquel il arracha, par la torture, un aveu mensonger. La crainte d'un supplice atroce, ou l'espérance d'acheter sa grâce par une calomnie, déterminèrent ce jeune homme à répéter ses aveux au pied de l'échafaud, où il fut conduit avec la duchesse, en présence de la cour et du peuple. « Sommes-nous donc dans un lieu, » reprit alors Béatrix avec fierté, « où les craintes » humaines doivent l'emporter sur la crainte » du dieu vivant, devant lequel nous allons » comparoître. J'ai souffert comme vous, » Michel Orombelli, les tourmens par les- » quels on vous a arraché cette confession » honteuse; mais ces atroces douleurs n'ont » point engagé ma langue à me calomnier. » Un juste orgueil auroit préservé ma chasteté » si ma vertu n'avoit pu le faire; néanmoins, » quelque distance que je visse entre nous, » je ne vous croyois pas si bas que de vous » déshonorer au moment unique où l'oc- » casion se présentoit pour vous d'acquérir » de la gloire. Le monde cependant m'aban- » donne; le seul témoin de mon innocence » dépose contre moi : c'est donc à toi, ô » mon dieu, que j'aurai désormais recours:

» Tu vois que je suis sans tache, et c'est 1418.
» à ta grâce que je dois de l'avoir toujours
» été; tu as préservé mes pensées, comme
» ma conduite, de toute impureté. Aujour-
» d'hui tu me punis peut-être d'avoir violé,
» par de secondes noces, le respect que je
» devois aux cendres de mon premier époux.
» J'accepte avec soumission l'épreuve que ta
» main m'envoie; je recommande à ta misé-
» ricorde celui dont tu voulus que la gran-
» deur fût mon ouvrage, et j'attends de ta
» bonté, que, comme tu conservas l'inno-
» cence de ma vie, tu conserves aussi aux
» yeux des hommes ma mémoire pure et
» sans tache. » Béatrix et Michel Orombelli perdirent ensuite leur tête sur l'échafaud (1).

Jean Galeaz, sans être militaire lui-même, avoit eu un bonheur ou un talent remarquable dans le choix de ses généraux. Philippe-Marie ne fut pas moins heureux que lui. Il sut distinguer François Carmagnola, et lui accorder une confiance égale à ses rares talens. François Carmagnola avoit été remarqué par le duc au siége de Monza; dans ce moment critique où Philippe étoit perdu s'il ne recueilloit pas l'héritage de son frère, il s'étoit mis à la tête de l'armée. Il

(1) *Andreæ Billii Historia.* L. III, p. 51.

1418. vit un simple soldat qui poursuivoit Hector Visconti jusqu'au milieu des rangs ennemis, et qui l'auroit indubitablement fait prisonnier, si son cheval ne s'étoit pas abattu dans sa course. Philippe donna un commandement à ce soldat ; bientôt il obtint de nouvelles preuves de sa hardiesse et d'une habileté qui surpassoit encore sa bravoure. Il le mit alors à la tête de toutes ses armées, et les succès les plus éclatans justifièrent un choix aussi heureux (1).

Carmagnola entreprit la conquête de tout le pays situé entre l'Adda, le Tésin et les Alpes. Les plus forts châteaux de cette province, Trezzo, Lecco et Castello d'Adda, lui ouvrirent leurs portes, en 1416. Dans la même année, le duc fit arrêter, à Milan, contre la foi des traités, Jean de Vignate, tyran de Lodi, qu'il y avoit appelé pour une conférence. Le fils de ce seigneur fut arrêté à Lodi même, par les troupes de Visconti, qui escaladèrent cette ville, le 19 août 1416, et Jean de Vignate périt à Milan, avec son fils, sur un échafaud (1).

Philippe Arcelli, gentilhomme de Plaisance, avoit livré sa patrie au duc de

(1) *Andreæ Billii Historia Mediolanens.* L. III, p. 39.

(2) *Ib.* p. 44.

Milan, au commencement de l'année 1415. Mais ayant eu ensuite lieu de se plaindre de Visconti, il avoit fait révolter de nouveau ses concitoyens, et il avoit pris, le 25 octobre de la même année, le titre de seigneur de Plaisance. Arcelli étoit un des plus braves et des plus habiles guerriers de son temps. Il réunit tous les seigneurs de la Lombardie qui s'étoient partagé l'héritage de Jean Galeaz; il leur fit comprendre que leur cause étoit commune, et que le duc de Milan vouloit les dépouiller tous également. Pandolfe Malatesti, seigneur de Brescia; Gabrino Fondolo, de Crémone; Lottiere Rusca, de Come; les Coleoni, de Bergame; les Beccaria, de Pavie, et Thomas de Campo Fregoso, doge de Gênes, s'engagèrent mutuellement à se défendre. Visconti envoya Carmagnola, en 1417, dans la basse Lombardie; la guerre entre ce général et Philippe Arcelli fut acharnée; les principales villes de cette province furent prises et reprises plus d'une fois; mais les mémoires du temps ont été détruits, et les évènemens qui nous sont rapportés sont confus et d'une date incertaine. Carmagnola s'empara de Plaisance, mais non de sa citadelle; reconnoissant alors qu'il ne pourroit pas défendre cette ville contre Pandolfe Malatesti, qui s'approchoit pour la

reprendre, il obligea tous les habitans à en sortir avec leurs effets précieux, qu'il fit charger sur le Pô. Arcelli et Pandolfe Malatesti, lorsqu'ils entrèrent dans ces rues désertes, furent effrayés de leur désolation; leurs soldats, qui se répandirent dans les maisons pour piller, n'y trouvèrent rien à prendre que quelques vieux ferremens; ils en ressortirent avec une espèce d'effroi. Pendant une année entière, cette immense ville demeura déserte. Trois habitans seulement s'y étoient cachés dans trois quartiers éloignés. Cependant l'herbe croissoit dans les rues, jusqu'à la hauteur du genou, et de hautes cigues s'élevoient aux portes des maisons, comme pour en défendre l'entrée (1).

1418. Enfin Philippe-Marie triompha de ses ennemis, par sa perfidie ou par la valeur de son général. Philippe Arcelli fut chassé de tous les châteaux qu'il occupoit autour de Plaisance, et obligé de se réfugier à Venise. Il obtint alors de la république le commandement d'une armée qu'elle envoyoit contre le patriarche d'Aquilée, et il eut plus de succès en soutenant une cause étrangère qu'en défendant la sienne propre. Castellino

(1) *Annales Placentini Antonii de Ripalta.* T. XX, p. 874. — *Andreæ Billii Historia Mediolan.* T. XIX, p. 47.

Beccaria avoit été arrêté à Pavie ; il fut 1418.
massacré dans sa prison, par les ordres du duc de Milan. Son frère, Lancelot, s'étoit réfugié dans les châteaux qu'il possédoit entre Tortone et Alexandrie. Il fut assiégé dans celui de Serravalle ; et, après y avoir été fait prisonnier, il fut pendu sur la place publique de Pavie (1). Lottiere Rusca, tyran de Come, désespérant de défendre cette ville, la remit volontairement entre les mains du duc, gardant pour lui celle de Lugano, avec le titre de comte (2). Enfin Carmagnola pénétra dans la rivière de Gênes, pour forcer également Thomas de Campo Frégoso à la soumission.

Les Génois croyoient avoir recouvré leur liberté, lorsqu'ils chassèrent de leur ville les François, en 1411, et le marquis de Montferrat, en 1413. Mais quoique Gênes n'eut point de maître, ce n'étoit plus une république. Vainement les meilleurs citoyens s'étoient efforcés de donner de la stabilité à leur constitution, et de soumettre l'élection de leur doge aux formalités qu'on observoit à Venise (3). La haine entre les maisons

(1) *Andreæ Billii Historia.* L. III, p. 46.

(2) *Vita Phil. Mariæ Vicecomitis a Decembrio.* T. XX, c. 12, p. 989.

(3) *Uberti Folietæ Histor. Genuensis.* L. X, p. 539.

1418. puissantes étoit si violente, et chaque chef de parti avoit sous ses ordres tant de cliens et de vassaux, que la ville étoit transformée en arène, où des ennemis combattoient sans relâche. Il ne s'agissoit plus, entre les factions, de l'intérêt des Guelfes ou des Gibelins, de la noblesse ou du peuple, de la liberté ou de l'esclavage, il s'agissoit de se détruire, parce qu'on se haïssoit. Au moment même où les soins des magistrats et du clergé venoient de réconcilier les partis et de faire jurer la paix, un regard orgueilleux, un mot piquant, ou un geste souvent mal interprété, suffisoient pour faire tirer de nouveau l'épée, et plonger la ville dans le deuil. La navigation étoit abandonnée, le commerce dépérissoit, les campagnes étoient dévastées, les châteaux incendiés, et chaque jour quelqu'un des palais les plus somptueux de la ville étoit rasé jusqu'en ses fondemens.

Pendant ces guerres civiles, George Adorno, Bernabos Goano, et Thomas de Campo Fregoso, furent successivement élevés à la dignité ducale. Le dernier sembloit mieux fait que personne pour rendre la paix à la république; il avoit obtenu l'amitié et l'estime de George Adorno, son ancien rival, auquel il devoit son élection; il avoit donné à ses concitoyens autant de preuves

de sa modération et de son désintéressement que de sa bravoure ; il avoit acquitté, de ses propres deniers, les dettes du trésor public, qui montoient à soixante mille florins (1), et il étoit secondé, dans son administration, par la valeur éprouvée et les talens divers de cinq frères dans la fleur de l'âge, qui lui étoient tous également dévoués. Mais il n'étoit pas donné à un homme de comprimer long-temps des haines entretenues par tant de mortelles injures. Les Guarci, les Montalti et les Adorni quittèrent la ville en 1417, et se réfugièrent auprès du duc de Milan. En 1418, les marquis de Montferrat et de Carreto embrassèrent l'alliance de Philippe-Marie, et les passages des montagnes furent ouverts à François Carmagnola, par des émigrés ou des traîtres; trois mille chevaux et huit mille fantassins ravagèrent, pendant l'été, les vallées de Polsevera et de Bisannio ; la forteresse de Gavi, qu'on croyoit inexpugnable, fut livrée aux ennemis, et les Génois perdirent tout ce qu'ils possédoient sur le revers septentrional des montagnes (2). 1418.

(1) *Ubertus Folieta Genuens. Histor.* L. X, p. 545. — *Johannis Stellæ Annales Genuenses.* T. XVII, p. 1264.

(2) *Uberti Folietæ.* L. X, p. 547. — *Johannis Stellæ Annales Genuenses.* p. 1277.

1418. Tandis que cette république luttoit avec tant de désavantage contre le duc de Milan, les Florentins, qui avoient déjà vu succomber d'autres adversaires de ce prince, auroient dû seconder un peuple libre qui ne pouvoit être asservi sans que l'équilibre de l'Italie fût renversé, et sans que l'ambitieux Visconti étendît ses vues sur la Toscane. Aucun traité de paix entre la république florentine et le duc de Milan n'avoit terminé la guerre allumée par Jean Galeaz; mais la seigneurie, voyant assez d'autres ennemis conjurés contre le duc, avoit cessé depuis long-temps de le combattre.

1419. Dans le temps où les Génois demandoient avec instance des secours pour se défendre, le duc sollicitoit les Florentins de terminer par une bonne paix leurs anciens différends. La seigneurie flottoit indécise entre ses craintes pour l'avenir et une espérance prochaine. Elle désiroit forcer les Génois à lui vendre le château de Livourne, qui commandoit les bouches de l'Arno et le port pisan, et qui sembloit entraver le commerce de Pise. Livourne avoit été livrée à Boucicaut, par Gabriel-Marie Visconti, seigneur de Pise; et, lorsque le maréchal françois avoit été chassé de Gênes, le port et son château étoient demeurés aux Génois. La seigneurie florentine, qui souhaitoit avec ardeur de faire cette acqui-

sition, se réjouissoit des embarras qu'éprou- 1419.
voient les Génois, et refusoit de les secourir si Livourne n'étoit pas le prix de son assistance.

Nicolas d'Uzzano et ses amis s'opposoient dans les conseils de Florence à ce que la république traitât avec le duc de Milan; il leur paroissoit que faire la paix avec lui, c'étoit sanctionner ses usurpations, et laisser connoître aux Génois et au seigneur de Brescia qu'on les abandonnoit à leur sort. Mais le peuple reprochoit à l'aristocratie, et à l'ancien parti guelfe son ambition inquiète; il ne voyoit dans sa politique que le désir de s'agrandir par la guerre, et il témoignoit tant de mécontentement qu'il força la seigneurie à signer, au mois de janvier 1419, un traité avec Philippe-Marie. Les Florentins s'engagèrent à ne prendre aucune part à toutes les révolutions de la Lombardie au-delà des rives de la Magra et du Panaro; le duc promit de ne point se mêler de tout ce qui se passeroit au levant de ces deux rivières, dont l'une sépare la Lunigiane de l'État de Gênes, l'autre le Bolonois du Modénois (1).

Mais les Florentins, lorsqu'ils supposoient

(1) *Poggio Bracciolini Hist. Florentina.* L. V, p. 319. — *Commentari di Neri di Gino Capponi.* T. XVIII, p. 1157. — *Scipione Ammirato Storia Fiorent.* L. XVIII, p. 986.

1419. que les Génois pourroient se défendre par leurs propres forces, n'avoient pas prévu que bientôt ils seroient attaqués par un nouvel adversaire. Alfonse d'Aragon, avant que Malizia vînt l'inviter, au nom de la reine Jeanne,
1420. à se rendre à Naples, avoit déjà fait voile des côtes de Catalogne, avec treize vaisseaux ronds et vingt-trois galères. Impatient de se soustraire aux remontrances de ses cortés et à la jalousie de ses sujets, il alloit chercher au loin des conquêtes. Il attaqua, sans aucune provocation, la Corse, qui dépendoit des Génois; Calvi lui fut livré par trahison; beaucoup de gentilshommes de Corse, séduits par ses intrigues, arborèrent ses étendards; le seul château de Bonifazio, situé à l'extrémité méridionale de l'île, sur un promontoire de difficile accès, demeura fidèle aux Génois. Alfonse l'attaqua, et, s'obstinant à ce siége, il le poursuivit pendant neuf mois. Enfin Jean Fregose, frère du doge, pénétrant à travers de la flotte catalane, réussit à ravitailler Bonifazio. Le roi d'Aragon perdit alors l'espérance de s'en rendre maître; il quitta la Corse pour aller à Naples, où il étoit attendu, et il ne remporta de son expédition que la honte d'avoir violé un traité de paix (1).

(1) *Ubertus Folieta Genuens. Histor.* L. X, p. 549.

Les dépenses considérables que la guerre contre les Aragonois avoit occasionnées, déterminèrent enfin les Génois à vendre Livourne aux Florentins. Le marché fut conclu le 30 juin 1421, pour le prix de cent mille florins (1). Mais les Génois désiroient bien plus se venger des Aragonois que conserver leur propre liberté; Carmagnola avoit continué chaque année à ravager leur territoire; tous leurs alliés sur le continent avoient été soumis par les armes du duc, ou détachés d'eux. Thomas de Campo Fregoso sentit lui-même la nécessité de terminer une guerre ruineuse pour sa patrie, lorsqu'il vit Philippe-Marie s'allier aux Catalans et attaquer Gênes par mer aussi bien que par terre. Les conditions sous lesquelles la république s'étoit soumise au roi de France, vingt ans auparavant, furent offertes et acceptées; les constitutions et la liberté intérieure de la ville furent garanties par le duc de Milan; le comte Carmagnola, comme lieutenant de Visconti, fut substitué au doge; Fregose abdiqua sa dignité; mais, en compensation, on lui assura la seigneurie de Sarzane. Comme cette ville est située au-delà 1420. — 1421.

Johannis Stellæ Annal. Genuens. p. 1280. — *Petri Cyrnei de rebus Corsicis.* T. XXIV, p. 444.

(1) *Scipione Ammirato.* L. XVIII, p. 991.

1421. du cours de la Magra, le duc de Milan, lorsqu'il en disposoit ainsi, violoit déjà le traité qu'il venoit de conclure avec les Florentins (1).

Les Guelfes de Lombardie et les petits princes de cette contrée s'étoient aussi flattés de trouver un refuge dans la protection des Vénitiens, plus intéressés encore que les Florentins à réprimer le duc de Milan dans ses projets de conquêtes. Mais le sénat de Venise, au lieu d'envisager le danger prochain dont il étoit menacé, se laissoit distraire par son ambition. Il voyoit Sigismond engagé dans une double guerre; en Bohême, contre les Hussites, et sur les frontières de Hongrie, contre les Turcs. Le patriarche d'Aquilée, Louis II, duc de Teschen, allié de l'empereur, ne pouvoit point en attendre de secours; les Vénitiens, à l'expiration de la trêve de cinq ans, qu'ils avoient conclue avec Sigismond, attaquèrent le patriarche en 1418. Cividale, Sacile et Porto Gruaro se rendirent à eux dans le cours de cette année; dans la suivante, Philippe Arcelli, mis à la tête des troupes vénitiennes, fit la conquête de Feltre et de Bellune. Enfin, Udine, capitale du patriarcat, se rendit, le 7 juin 1420, à la république; toute la province

(1) *Ubertus Folieta Genuens. Hist.* L. X, p. 554. — *Johannis Stellæ Annales Genuenses.* p. 1284.

se soumit dans la même campagne, ainsi que la 1421.
partie de l'Istrie qui avoit relevé jusqu'alors des patriarches; et le comte de Gorizia fit hommage au doge pour les fiefs qu'il tenoit de l'église. Ainsi, le Friuli tout entier fut ajouté pour toujours aux possessions de la république (1).

Ces succès mêmes ne rendirent point une liberté complète aux armes des Vénitiens; ils poursuivirent la guerre en Istrie, en Dalmatie et en Albanie, contre les divers feudataires du roi de Hongrie, et ils firent sur eux des conquêtes chèrement disputées. De temps en temps, il est vrai, ils concevoient quelque inquiétude des acquisitions que Philippe-Marie faisoit chaque jour dans leur voisinage; mais ils se laissoient ensuite appaiser par ses protestations d'amitié, et ils lui abandonnoient lâchement les amis et les serviteurs les plus fidèles de la république.

Après que Philippe Arcelli se fut éloigné de l'État de Plaisance, Roland Palavicini, qui voyoit approcher les armées du duc, leur remit volontairement San-Donnino, dont il étoit seigneur. Les Rossi et les Pellegrini, gentilshommes du Parmesan, se soumirent aussi d'eux-mêmes (2). Nicolas, marquis d'Este,

(1) *Storia civile Veneziana.* L. VI, p. 489, P. II, Vol. I. — *Marin Sanuto Vite de Duchi di Venezia.* p. 921.

(2) *Andreæ Billii Histor.* L. III, p. 48.

1421. craignant de perdre à la fois les deux villes de Parme et de Reggio, qui avoient appartenu à Jean Galeaz, céda volontairement la première, pour se faire confirmer la souveraineté de la seconde par Philippe-Marie. Ce traité fut conclu, entre les deux souverains, le 8 avril 1321 (1).

Pendant ce temps, François Carmagnola attaquoit Pandolfe Malatesti, seigneur de Brescia et de Bergame. En peu de jours il lui enleva presque tous les châteaux du Bergamasque; il pénétra bientôt après dans Bergame même, par le côté de la montagne, que l'on croyoit n'être exposé à aucune attaque; les vallées de Saint-Martin se rendirent volontairement à Philippe-Marie Visconti, et plusieurs châteaux de la plaine de Brescia suivirent leur exemple (2).

Ces conquêtes furent quelque temps suspendues par une trève négociée au nom de Martin V, entre Philippe-Marie et Pandolfe Malatesti; mais le duc de Milan mit à profit cette suspension d'hostilités, pour attaquer

(1) *Gio. Batt. Pigna Storia de Principi d'Este.* L. VI, p. 541. — *Leodrisii Cribellii de vita Sforliæ Vicecom.* p. 707. — *Annales Estenses Fratris Johannis.* T. XX, p. 449. — *Platinæ Hist. Mantuana.* L. V, p. 801.

(2) *Andreæ Billii Histor.* L. III, p. 50. — *Marin Sanuto vite de Duchi di Venezia.* p. 928.

Gabrino Fondolo, tyran de Crémone. Les châ- 1421.
teaux de Pizzighettone et Soncino se rendirent aux Milanois, dès les premières attaques (1). Gabrino offrit aux Vénitiens de leur céder Crémone et ce qui lui restoit de son territoire, moyennant un dédommagement équitable. Pandolfe Malatesti leur offrit Brescia sous les mêmes conditions; ces deux propositions furent également rejetées (2); et le seigneur de Crémone fut réduit à traiter avec le duc. Il lui remit sa principauté, se réservant seulement le château de Castiglione, où il se retira avec ses trésors.

A cette époque même où l'ambition du duc de Milan devoit causer aux Vénitiens les plus vives allarmes, ils conclurent avec lui un traité de paix pour dix ans, afin de suivre, sans empêchemens, leurs conquêtes en Dalmatie. Ils abandonnèrent à ses attaques Pandolfe Malatesti, leur ancien allié, et celui même qui avoit long-temps commandé leurs armées, et ils garantirent seulement les États de François de Gonzagues, seigneur de Mantoue et de Peschiera, que le duc avoit ménacé aussi. Ces deux places formoient une barrière importante pour les provinces vénitiennes de terre ferme;

(1) *Andreæ Billii Historia Mediolan.* L. III, p. 53.

(2) *Redusius de Quero Chronicon Tarvisinum.* p. 846.

1421. et le sénat n'auroit pu, sans une extrême imprudence, les laisser envahir par Visconti (1).

Il ne restoit à Pandolfe qu'un seul appui, celui de son frère, Charles Malatesti, seigneur de Rimini, qui lui envoya en effet une armée considérable, sous les ordres de Louis de Fermo. Mais ce général fut surpris et fait prisonnier par Carmagnola; son armée fut mise en déroute, et Pandolfe se vit obligé de demander la paix, de remettre, le 16 mars 1421, Brescia et tout son territoire au duc de Milan, et de se retirer à Rimini, auprès de son frère (2).

Bientôt après, George Benzone, seigneur de Crème, fut réduit à la même nécessité; il rendit cette ville à Philippe-Marie, et il complèta ainsi la soumission de la Lombardie (3). De tous les tyrans qui s'étoient partagé les États de Jean Galeaz Visconti, et qui, pendant près de vingt ans, avoient occasionné la misère et la ruine de ce beau pays, il n'en restoit plus un seul. Ils n'avoient pu opposer aux artifices et aux armes du

(1) *Andreæ Billii Histor.* L. III, p. 53.

(2) *Andreæ Billii Hist. Mediolan.* L. III, p. 74. — *Platinæ Hist. Mantuana.* L. V, T. XX, p. 801. — *Chronica d'Agobbio di G. Bernio.* T. XXI, p. 960.

(3) *Redusius de Quero Chron. Tarvisinum.* p. 846.

duc de Milan, ni la conscience d'une bonne 1421.
cause, ni l'amour de leurs sujets, ni la constance de leurs alliés ; et ils étoient tombés successivement presque sans combats. Mais les victoires de Philippe-Marie, en le raprochant de deux peuples libres, lui firent connoître un autre genre de résistance. Nous verrons, dans les chapitres suivans, quelle longue lutte s'engagea entre lui et les Florentins; quelle persévérance dans ses projets, quelle constance dans ses revers, quelle modération dans ses victoires, cette vertueuse république sut opposer à l'ambition du duc de Milan. Auparavant il eut aussi à éprouver ce que pouvoit faire contre ses mercenaires la bravoure impétueuse des Suisses.

Après la soumission de Come, la famille 1422.
Rusca, qui avoit gouverné cette ville, s'étoit retirée au pied des Alpes. Bellinzona lui avoit appartenu long-temps; mais la souveraineté de cette ville étoit alors disputée entre plusieurs prétendans; les Suisses du canton d'Ury y entretenoient garnison, pour défendre l'entrée de la vallée Lévantine et des passages du Saint-Gothard. Antonio Rusca, et Jean, baron de Sax, y avoient aussi des droits, qu'ils vendirent à Philippe-Marie. La garnison suisse fut surprise dans le mois de mars 1422, par Ange de la Pergola, condottiere que le duc

1422. avoit pris à son service, elle fut obligée de se retirer, et les Milanois occupèrent Bellinzona. En même-temps ils s'emparèrent de Domo Dossola, autre petite ville située à l'ouverture du passage du Simplon; ils s'avancèrent ensuite jusqu'au pied du Saint-Gothard, et ils occupèrent toute la vallée Lévantine (1).

Dans une autre circonstance, cette violation des traités et des droits de bon voisinage, auroit soulevé la Suisse entière. Mais plusieurs semences de discorde étoient demeurées entre les confédérés, depuis la guerre excitée contre l'Autriche par le concile de Constance. Plusieurs cantons refusèrent longtemps de s'armer pour une querelle qu'ils prétendoient leur être étrangère, et lorsqu'enfin ils firent leurs troupes en mouvement et passèrent le Saint-Gothard, une jalousie secrète les tint éloignés les uns des autres, et engagea l'arrière-garde, composée de soldats du canton de Schwitz, à demeurer à une journée de distance en arrière.

Cependant l'armée suisse, forte de quatre cents arbalétriers et de trois mille fantassins armés de hallebardes, descendit la vallée Lévantine, sans se soucier de savoir

(1) *Andreæ Billii Histor. Mediol.* L. III, p. 55. — *Geschichte der Schweiz.* B. III, c. 2, T. III, p. 195.

quel nombre de soldats François Carmagnola et Ange de la Pergola lui opposeroient dans Bellinzona. Ces deux généraux avoient six mille chevaux de la plus redoutable gendarmerie, et dix-huit mille fantassins (1). Ils joignoient à cette immense supériorité de nombre l'avantage d'avoir occupé les premiers les passages importans des vallées voisines, d'avoir surpris les magasins de leurs ennemis, et d'avoir mis garnison dans Bellinzona, place forte où leurs munitions étoient en sûreté. 1422.

Tandis que les soldats de Schwitz s'arrêtoient à Poleggio, pour attendre ceux de Glaritz, que ceux de Zurich, Appenzell et Saint-Gall étoient encore sur le mont Saint-Gothard, les quatre bannières de Lucerne, Underwald, Ury et Zug, sous lesquelles on ne comptoit pas plus de trois mille hallebardiers, offrirent la bataille le 30 juin 1422, dans le champ d'Arbedo, près de Bellinzona; à la meilleure cavalerie des deux plus fameux condottieri de l'Italie.

Les gendarmes de Pergola, en découvrant les Suisses, fondirent sur eux à bride abattue, ne doutant pas de les renverser, et de les mettre en pièces; mais les Suisses les attendirent de pied ferme, opposant leur force indomptable à l'impétuosité de la cavalerie.

(1) *Joh. Muller Geschichte der Schweiz.* B. III, c. 11, p. 201.

1422. On les vit souvent couper d'un coup d'épée les jambes des chevaux qui fondoient sur eux, ou les saisir par le pied, et les entraîner par terre avec l'homme qui les montoit (1). Quatre cents chevaux étoient déjà tués, et la gendarmerie italienne n'avoit pas encore gagné un pouce de terrein. Alors Pergola et Carmagnola donnèrent à leurs cavaliers l'ordre de mettre pied à terre, opposant ainsi une infanterie presque invulnérable aux hallebardes des Suisses. Le combat se renouvela avec acharnement, et un grand nombre des plus braves soldats périt d'une et d'autre part. Le schultheiss de Lucerne songea même à se rendre, et il en donna le signal, en plantant sa hallebarde en terre; mais Carmagnola, échauffé par le combat, et la perte qu'il avoit éprouvée, ne voulut point accorder de quartier. Il renouvela l'attaque, et elle fut soutenue avec le même courage qu'auparavant. Tout-à-coup six cents Suisses, qui s'étoient avancés dans la vallée de Misox, pour fourrager, vinrent fondre sur l'arrière-garde italienne, avec des cris effrayans. Carmagnola ne douta pas que la seconde armée des Suisses, restée à Poleggio, n'eût

(1) *Andreæ Billii Historia.* L. III, p. 55.

rétabli les ponts qu'il avoit fait rompre, et ne vînt fondre sur lui. Il se retira vers Bellinzona, et donna aux Suisses le moyen de rentrer dans leurs montagnes (1). 1422.

Les Suisses avoient perdu trois cent quatre-vingt-seize hommes, et les Italiens un nombre trois fois plus considérable; surtout leurs soldats étoient frappés de terreur, ils avoient appris à connoître avec quels hommes ils avoient combattu; des hommes qui juroient, avant de marcher à la guerre, de ne jamais reculer du champ de bataille, de ne jamais se rendre, et de ne jamais abuser de leur victoire, en déshonorant les femmes ou les filles des vaincus (2). Cependant la vallée Levantine fut conquise par Carmagnola; les dissentions des Suisses leur firent perdre plusieurs années avant qu'ils tirassent vengeance de l'échec qu'ils avoient éprouvé; et Philippe-Marie Visconti, plus puissant qu'aucun prince qui eût encore régné sur l'Italie, depuis la chûte du royaume des Lombards, se vit obéi depuis le sommet du Saint-Gothard jusqu'à la mer Ligurienne, et depuis les frontières du Piémont jusqu'à celles des États de l'église.

(1) *J. Muller Geschichte der Schweiz.* B. III, c. 11, p. 210.

(2) *Andreæ Billii Historia Mediol.* L. III, p. 56.

CHAPITRE LXIV.

La reine Jeanne II, irritée contre Alfonse d'Aragon, adopte Louis d'Anjou. — Mort de Sforza et de Braccio; guerre désastreuse des Florentins avec le duc de Milan; alliance des Vénitiens; prise de Brescia.

1422—1426.

Les deux généraux qui avoient le plus contribué à la gloire des armes italiennes, Braccio de Montone et Sforza de Cotignola, se trouvoient réunis au service de la cour de Naples. Tous deux élèves du grand Albéric de Barbiano, le restaurateur de l'art de la guerre en Italie, ils avoient été liés dans leur jeunesse d'une amitié sincère; l'ambition les avoit divisés; l'émulation entre les deux compagnies d'aventure qu'ils avoient formées, leur avoit presque toujours fait embrasser des partis contraires; et, dans des querelles qui leur étoient presque toutes étrangères, ils n'avoient pas, depuis vingt ans, cessé de se combattre, tantôt au nom des rois de Naples

et des républiques de Toscane, tantôt des seigneurs de Lombardie et de l'église. Les soldats qu'ils avoient formés, en avoient pris une habitude de rivalité, qui se maintint long-temps encore après la mort de ces deux généraux.

Cependant, lorsque la supériorité de talens de Braccio de Montone, ou la supériorité de richesses de la cour qui l'avoit pris à sa solde, lui eurent donné un avantage incon- 1422.
testable sur son rival, l'ancienne amitié qui avoit uni ces deux chefs illustres, parut se renouveler. A l'époque où le pape Martin V rendit à la reine Jeanne le petit nombre de places fortes que le parti d'Anjou possédoit encore dans le royaume, tandis que Louis III se retiroit à Rome; pour y vivre dans l'obscurité, Sforza se présenta au camp de Braccio, avec quinze compagnons désarmés, et lui demanda de l'assister de ses conseils et de son crédit pour rétablir son armée qui étoit presque détruite. Les deux généraux, mettant de côté toute défiance et toute rancune, s'expliquèrent mutuellement ce qui avoit pu paroître équivoque ou inconséquent dans leur conduite ou leurs plans de campagne; ils se révélèrent jusqu'aux intelligences qu'ils avoient obtenues dans le camp l'un de l'autre, et jusqu'aux conjurations auxquelles ils avoient donné les

1422. mains. Ils parlèrent ensuite, avec le même abandon, de leurs projets à venir, et Braccio, qui vouloit retourner en Toscane, pour étendre les limites de sa principauté de Pérouse, engagea Sforza à se réconcilier avec la reine Jeanne, et se chargea lui-même de faire sa paix (1).

Jeanne ne refusa point de recevoir en grâce son ancien connétable, et elle promit à Braccio de lui faire l'accueil le plus gracieux. Cependant, lorsque Sforza, en recevant d'elle le bâton de commandement, dût lui jurer obéissance, comme ses ministres ne s'accordoient pas sur la formule du serment, elle s'écria : « Demandez à Sforza lui-même; il a tant prêté » de sermens et à moi et à mes ennemis, que » personne, mieux que lui, ne sait comment on s'engage et comment on se délie » ensuite » (2).

La reine, malgré ce reproche, désiroit l'amitié de Sforza, et elle entra bientôt en négociations avec lui, pour se l'attacher d'une manière plus particulière. Elle commençoit à ressentir quelque jalousie contre Alfonse, son fils adoptif, qui ne laissoit échapper aucune occasion

(1) *Vita Brachii a J. Campano.* L. VI, p. 604. — *Leodrisii Cribellii vita Sfortiæ.* p. 713.

(2) *Annales Bonincontrii.* p. 127.

de se rendre indépendant d'elle, et de garnir 1422.
de ses propres soldats les forteresses du royaume. Le grand sénéchal, Ser Gianni Caraccioli, avoit les yeux ouverts sur la conduite du roi d'Aragon; il craignoit pour lui-même le traitement que Jacques de la Marche avoit fait subir à Pandolfello Aloppo, le premier amant de la reine, et il pouvoit s'attendre à ce que le fils de Jeanne fût aussi jaloux que son mari. Alfonse, en effet, roi d'Aragon et de Sicile, ne pouvoit se plier aux ordres du grand sénéchal, avec autant de souplesse que le reste des courtisans. Il voyoit avec dégoût cet amant d'une vieille reine, prétendre à gouverner ses États et ses armées par un titre aussi honteux; il vouloit affermir sa propre indépendance, et il s'étoit assuré de l'attachement et du dévouement entier de Braccio de Montone. Quoique Caraccioli eût d'anciens ressentimens contre Sforza, il sentit qu'aucun homme ne pouvoit, comme lui, garantir la sûreté de la reine, et maintenir l'équilibre entre les deux souverains. Une alliance secrète fut conclue entr'eux : le général promit de défendre Jeanne contre tous ses ennemis, sans en excepter son fils adoptif. Après quoi, pour donner une espèce de sanction publique à ce premier engagement, Sforza prêta serment d'obéir aux ordres soit de

1422. la reine et du roi réunis, soit de celui des deux qui auroit le premier recours à son assistance (1).

L'alliance que Sforza avoit contractée avec Louis d'Anjou, n'étoit plus, aux yeux de la reine, un motif de se défier de ce général; au contraire, elle étoit bien aise de pouvoir employer Sforza pour négocier avec ce prince; car elle se repentoit déjà de n'avoir pas accepté les propositions du pape, et de n'avoir pas adopté Louis plutôt qu'Alfonse, pour réunir ainsi les titres des deux maisons de Duraz et d'Anjou, et mettre fin à toutes les guerres civiles de Naples (2).

Braccio de Montone ayant reconduit ses troupes en Toscane, entreprit le siége de Città di Castello, ville qui se gouvernoit alors en liberté, sous la protection du pape : malgré la résistance obstinée des habitans, il les força enfin à se soumettre à lui. Il ramena ensuite ses soldats à Pérouse, et il les occupa pendant l'hiver à creuser un canal, qui régloit l'écou-

(1) *Johannis Simonetæ Rer. Gestar. Francisci Sfortiæ.* T. XXI, L. I, p. 177. — *Annales Bonincontrii Miniatensis.* p. 127.

(2) *Leodrisii Cribellii de vita Sfortiæ.* p. 716. — *Giornali Napoletani.* T. XXII, p. 1086. — *Giannone Istoria civile del Regno.* L. XXV, c. 4, p. 438. — *J. Mariana Historia de las Españas.* L. XX, c. 13, p. 793.

plement des eaux du lac de Thrasimène (1). 1423.
Au printemps de l'année 1423, il passa dans les Abruzzes, pour prendre le gouvernement de cette province, que la reine Jeanne lui avoit confié; mais Aquila, capitale des Abruzzes, ferma ses portes au général qui venoit y commander, et résolut de se défendre contre lui (2).

Martin V voyoit avec effroi ce capitaine étendre sa domination tout autour de Rome, et bloquer, en quelque sorte, la cour pontificale dans la capitale de ses États. Déjà Braccio de Montone possédoit, au nord de Rome, presque toute l'Ombrie, et une partie de la Marche; et au midi, la principauté de Capoue, avec les fiefs qui lui avoient été donnés par la reine Jeanne. Il ne lui manquoit plus, pour ceindre Rome de toutes parts, que la conquête des Abruzzes, et il l'entreprenoit avec trois mille deux cents chevaux et mille fantassins de troupes aguerries. Martin encouragea, par des promesses de secours et des exhortations pressantes, les habitans d'Aquila à se défendre. Il sollicita la reine de retirer à Braccio le commandement, et de promettre sa protection aux assiégés; et, comme elle

(1) *J. Campani vita Brachii.* L. VI, p. 609.

(2) *Ib.* p. 612.

1423. étoit déjà ébranlée, un événement inattendu la força tout-à-coup à se décider (1).

Jeanne et Alfonse, dans leur défiance mutuelle, avoient fait choix de deux des forteresses de Naples, pour y habiter. La reine occupoit le château de Capuano, et son fils adoptif, le château neuf. Tous deux y étoient entourés de gardes et d'un appareil militaire. Les ministres de l'un des souverains ne se rendoient jamais sans crainte chez l'autre, et un conseil d'État devenoit presque une expédition dangereuse; Caraccioli avoit refusé de se rendre au château neuf, sans un sauf-conduit signé de la main d'Alfonse, et muni de son sceau (2). Malgré ce sauf-conduit, Alfonse, qui détestoit ce favori, le fit arrêter le 22 mai 1423, comme il entroit au conseil: il avoit, à ce qu'on assure, le dessein d'arrêter aussi la reine, pour l'envoyer prisonnière en Catalogne, et il se présenta immédiatement à la porte de son château. Mais les gardes de Jeanne, en le voyant arriver avec une suite un peu plus nombreuse que de coutume, abaissèrent aussitôt la herse de la porte, et refusèrent de le laisser entrer; il insista, il

(1) *Vita Brachii a J. Campano.* L. VI, p. 613.

(2) *Giornali Napoletani.* T. XXI, p. 1087.

ménaça, et la garde tira sur lui pour l'écarter (1). 1423.
Bientôt la clameur publique annonça au palais que Caraccioli étoit arrêté ; et Jeanne, déjà assiégée dans le château de Capuano, envoya en diligence, auprès de Sforza, pour l'appeler à son secours. Sforza, dont les troupes étoient cantonnées dans la Campanie, se mit en marche le 25 mai pour délivrer sa souveraine.

Sforza qui, par une suite de revers, avoit été réduit, ainsi que son armée, à une grande pauvreté, étoit suivi seulement d'un millier de cavaliers mal vêtus et mal montés. Sous le château de Capuano, il rencontra, dans un lieu dit les Formelles, la troupe aragonoise, brillante de tout l'éclat de la richesse. « Mes » enfans, » dit-il à ses soldats, en se retournant vers eux, « voilà les habits et les chevaux » que je vous ai réservés. » A l'instant, la bataille commença; elle fut soutenue, pendant six heures, avec une grande intrépidité de part et d'autre. Enfin, Sforza ayant abattu un mur qui lui fermoit le passage, réussit à tourner ses adversaires, avec une partie de son infanterie. Leur déroute alors fut complète; presque tous les capitaines aragonois

(1) *Leodrisii Cribellii de vita Sfortiæ.* p. 716. — *Joh. Simonetæ de Gest. Franc. Sfortiæ.* L. I, p. 178. — *Giornali Napoletani.* p. 1087. — *Frammento d'Istoria Sicula in lingua siciliana.* V. XXIV, p. 1093. — *Giannone Istoria civile del Regno* L. XXV, c. 4, p. 440.

1423. furent faits prisonniers ; le quartier qu'ils avoient habité fut livré au pillage, et les soldats de Sforza furent enrichis par les dépouilles de la cour. Alfonse s'enferma dans le château neuf, se préparant à y soutenir un siége. Mais, pour accomplir la révolution qu'il avoit voulu opérer à Naples, il avoit donné ordre qu'on lui préparât une flotte en Catalogne. Cette flotte, forte de vingt-deux galères, avec huit gros vaisseaux et des troupes de débarquement, arriva devant Naples, le 11 juin 1423, quinze jours après la bataille des Formelles. Sforza essaya vainement d'empêcher le débarquement des soldats qu'elle portoit ; il fut peu à peu repoussé hors de Naples, et obligé de conduire la reine à Averse, dont le château s'étoit rendu à lui (1).

La reine, séparée de Caraccioli, s'abandonnoit au désespoir ; elle auroit sacrifié ses meilleures provinces, sa couronne elle-même, pour racheter la liberté de son amant. Malgré la longue inimitié entre Sforza et le sénéchal, le premier consentit, pour racheter Caraccioli, à donner en échange, à Alfonse, les vingt prisonniers les plus distingués parmi ceux qu'il

(1) *Leodrisii Cribellii vita Sfortiæ.* p. 719. — *Joh. Simonetæ.* L. I, p. 180. — *Annales Bonincontrii Miniatens.* p. 129. — *Giornali Napoletani.* p. 1088. — *Frammento Siciliano.* T. XXIV, p. 1094. — *J. Mariana Historia de las Españas.* L. XX, c. 13, p. 793.

avoit faits à la bataille des Formelles. Le sénéchal et le connétable, réunis alors auprès de la reine, la déterminèrent à s'appuyer du parti d'Anjou pour sa défense. Louis III, qui vivoit toujours à Rome dans la pauvreté, fut invité à se rendre dans Averse, auprès de Jeanne. Celle-ci écrivit à toutes les cours de l'Europe, pour leur déclarer qu'Alfonse s'étant rendu indigne, par son ingratitude, de la faveur qu'elle lui avoit accordée, elle révoquoit son adoption, et elle substituoit en sa place Louis III, duc d'Anjou, qu'elle déclaroit duc de Calabre et héritier présomptif du royaume; elle permit même au dernier de conserver le titre de roi qu'il portoit, pour qu'il ne fût point inférieur en dignité à son rival. Louis, qui étoit d'un caractère doux, et probablement foible, n'éleva jamais ses prétentions au-delà de ce que la reine vouloit bien lui accorder; il ne resta pas long-temps à sa cour; mais il passa dans les Calabres, où il se fit chérir des sujets soumis à son gouvernement (1). 1423.

Alfonse, cependant, ressentit beaucoup d'inquiétude lorsqu'il vit les anciens partis de Duraz et d'Anjou se réunir contre lui, et le pape seconder de toutes ses forces les mesures que la

(1) *Giornali Napoletani.* p. 1089. — *Giannone Istoria civile.* L. XXV, c. 4, p. 442. — *Raynald. Annal. Eccles. ad ann.* 1423, T. XVIII, p. 57.

1423. reine prenoit pour l'exclure. Il sollicita Braccio de Montone de marcher à son secours; mais Braccio, qui, dans le même temps, étoit aussi sommé par les Florentins de prendre, selon son engagement, leur défense contre le duc de Milan, ne pouvoit consentir à lever le siége d'Aquila. Cette ville l'avoit irrité par sa résistance; il croyoit son honneur attaché à en triompher; et il avoit pratiqué dans cette guerre des cruautés, dont jusqu'alors on l'avoit toujours vu s'abstenir (1). D'autre part, les habitans d'Aquila opposoient à ses attaques une obstination que la cruauté de leur ennemi redoubloit encore. Ils avoient reçu les assurances de protection les plus positives de la part de la reine Jeanne et de Martin V. Accoutumés, au milieu de leurs montagnes, à la vie la plus dure et la plus laborieuse, ils supportoient mieux qu'aucun peuple d'Italie les fatigues et les privations de la guerre. Alfonse, voyant qu'il ne pouvoit pas déterminer Braccio à lever ce siége, ne jugea pas qu'il fût par lui-même assez fort pour tenir tête à la reine et à Sforza. D'ailleurs les affaires de son royaume le rappeloient en Espagne; où il vouloit procurer la liberté à son frère Henri, prisonnier du roi de Castille. Il repartit donc avec sa

(1) *Vita Brachii Perusini.* L. VI, p. 613.

flotte pour les rivages de Catalogne, et il 1423.
laissa don Pedro d'Aragon, son frère, à Naples, avec quelques condottieri italiens (1). En voyage, il surprit Marseille, qu'il pilla pendant trois jours, pour se venger de Louis d'Anjou, de qui cette ville dépendoit.

Après le départ d'Alfonse, la reine Jeanne, ne se voyant plus menacée d'un danger immédiat, s'occupa de délivrer les habitans d'Aquila, qui, pendant onze mois de siége, avoient épuisé leurs munitions et leurs vivres, et qui demandoient avec instance quelque secours. Elle donna ordre à Sforza de marcher à leur assistance. Celui-ci se mit en route au milieu de l'hiver, avec son fils Francesco; et, le 4 janvier 1424, il arriva au bord du fleuve Pescara. Des 1424.
soldats de Braccio occupoient la ville de même nom, et ils avoient garni les bords du fleuve de palissades, derrière lesquelles des arbalétriers s'étoient placés. Mais Sforza, suivant le rivage, voulut passer entre la ville et la mer, à l'embouchure même de la rivière, persuadé qu'il trouveroit un gué dans les eaux de la mer. Il y entra tout armé, le casque en tête,

(1) *Leodrisii Cribellii de vita Sfortiæ.* p. 722.—*Annal. Bonincontrii.* p. 129.—*J. Simonetæ.* L. I, p. 183.—*Ubertus Folieta Genuens. Histor.* L. X, p. 556.—*J. Mariana Historia de las Españas.* L. XX, c. 14, p. 796.

1424. et la lance à la main : quatre cents gendarmes le suivirent, et parvinrent avec lui à l'autre bord, d'où ils délogèrent les ennemis. Pendant ce temps, le vent du midi, qui s'étoit levé, chassoit les eaux de la mer dans le lit du fleuve ; elles le gonflèrent tout-à-coup et rendirent le gué plus dangereux. Le reste de la gendarmerie, qui n'avoit point encore tenté le passage, s'arrêta et refusa d'obéir à Sforza, qui, de l'autre bord, lui faisoit signe d'avancer. Ce général, impatienté, poussa de nouveau son cheval dans les flots, pour aller chercher lui-même ses soldats. Comme il étoit au milieu du fleuve, il vit un de ses pages emporté par le torrent et sur le point de se noyer, il se baissa vers lui pour le tirer des eaux ; dans ce moment, les pieds de derrière manquèrent à son cheval ; Sforza sortit de la selle et disparut sous les flots, tandis que son cheval s'échappoit à la nage. Deux fois on vit ce guerrier, couvert d'armures trop pesantes pour pouvoir nager, soulever hors des eaux ses mains, couvertes de gantelets de fer, qu'il joignoit en suppliant. Cependant le flot l'entraîna sans qu'on put lui donner d'assistance, et jamais son cadavre ne fut retrouvé. Ainsi mourut, dans la cinquante-quatrième année de son âge, un des hommes les plus entreprenans et les plus intrépides, un des plus grands généraux qu'ait

plus grands politiques que l'Italie eut encore produit (1). 1424.

L'armée que Sforza avoit créée et qu'il tenoit réunie par l'ascendant de son génie, et par la confiance qu'il inspiroit à ses compagnons de fortune, pouvoit être dissoute à l'instant même par sa mort. Il n'existoit aucun lien de devoir ou d'honneur entre les hommes qui avoient servi sous ses étendards : tous étoient absolument indifférens à la querelle entre Alfonse et Jeanne; dans la guerre, ils ne recherchoient que la solde et le pillage. Aussi pouvoit-on craindre qu'ils n'offrissent immédiatement leurs services à Braccio, dont ils se trouvoient tout proches; et déjà, peu de mois auparavant, plusieurs d'entr'eux avoient conjuré contre François, fils de Sforza, qu'ils avoient accompagné en Calabre (2). L'armée de Sforza n'étoit pas seulement la partie la plus importante de son héritage, c'étoit encore la garantie de tout le reste. La reine lui avoit accordé plusieurs fiefs considérables, moins comme récompense de ses services passés, que comme prix de ceux qu'elle

(1) *Leodrisii Cribellii de vita Sfortiæ.* p. 725. — *J. Simonetæ R. G. Franc. Sfortiæ.* L. I, p. 186. — *Annales Bonincontrii Miniat.* p. 131. — *Giornali Napoletani.* p. 1090.

(2) *Leodrisii Cribellii vita Sfortiæ.* p. 721.

1424. attendoit de lui à l'avenir. Elle auroit indubitablement retiré à son fils ses bienfaits, si elle n'avoit pu attendre de lui aucun retour. Jamais le fils de Sforza ne donna une plus grande preuve de sa force d'ame et de sa présence d'esprit, que dans ce moment critique, où, malgré le trouble et la douleur que lui causoit la mort de son père, il sut réunir ses soldats, les retenir sous les mêmes drapeaux, leur faire jurer de ne les pas quitter, les engager à lui promettre obéissance, quoiqu'il fût le plus jeune parmi les chefs qui avoient servi sous son père, enfin, leur ôter, par une activité continuelle, le loisir de réfléchir et la tentation de se rendre indépendant. Il parcourut à leur tête tous les fiefs qui avoient été donnés à son père, et qui formoient son héritage; il s'assura l'obéissance de ses vassaux; il se rendit ensuite à Aversa, où la reine, reconnoissante de ce qu'il lui avoit conservé une armée, lui confirma le commandement de ses troupes, et lui ordonna, aussi bien qu'à ses frères, de prendre le nom de Sforza, que son père avoit rendu fameux, mais qui n'avoit été jusqu'alors pour lui qu'un surnom personnel (1).

Avant le retour de François Sforza dans

(1) *Leodrisii Cribellii de vita Sfortiæ.* p. 728. — *Joh. Simonetæ de G. Fr. Sfortiæ.* L. I, p. 188.

Averse, une flotte génoise de quatorze grands vaisseaux et vingt-deux galères étoit arrivée dans les parages de Naples, sous les ordres de Guido Torello, général au service du duc de Milan. Philippe-Marie Visconti venoit de conclure une alliance avec la reine Jeanne et le pape, contre le roi d'Aragon, et il lui avoit été facile de décider les Génois, ses nouveaux sujets, à faire les plus grands efforts pour combattre, de concert avec lui, les Catalans, leurs rivaux éternels. Les Génois, cependant, avoient compté servir sous les ordres de François Carmagnola, gouverneur de leur ville, en qui ils avoient une entière confiance, et ils n'avoient eu guère moins de dépit que ce général lui-même, lorsqu'un nouveau favori du duc étoit venu supplanter cet illustre guerrier, et commander une flotte que le nom de Carmagnola avoit créée en quelque sorte (1). Guido Torello, cependant, remporta plusieurs avantages dans son expédition. Il prit successivement Gaète, Procida, Castell à Mare, Sorrento et Massa, et il conduisit ensuite sa flotte devant Naples. François Sforza, dans le même temps, attaqua la ville du côté de terre. L'infant don Pedro d'Aragon n'avoit qu'un petit nombre 1424.

(1) *Leodrisii Cribellii de vita Sfortiæ.* p. 729. — *Johannis Stellæ Annal. Genuens.* p. 1288. — *Ubertus Folieta Genuens. Histor.* L. X, p. 557. — *Giornali Napoletani.* p. 1090.

1424. d'Espagnols sous ses ordres; ses condottieri italiens le servoient sans affection; Berardino de la Carda des Ubaldini le quitta pour retourner auprès de Braccio de Montone, son général; et, Jacques de Caldora, après être entré en traité avec ses ennemis, ouvrit enfin les portes de Naples à Francesco Sforza. L'armée de la reine, en recouvrant sa capitale, n'exerça cependant aucune violence contre les habitans; don Pedro s'enferma dans le château neuf avec les Aragonois; et Caraccioli ne permit point qu'on les assiégeât, pour retenir Louis d'Anjou dans la soumission, par la crainte de son rival (1).

Pendant ce temps, Braccio de Montone étoit toujours occupé au siége de l'Aquila. Lorsqu'il avoit été averti que l'armée de Sforza marchoit contre lui, qu'un détachement avoit déjà passé le fleuve de Pescara, et battu les troupes qu'il avoit laissées sur ses bords, il avoit aussitôt résolu de lever le siége d'Aquila, et déjà il s'étoit éloigné d'une heure de chemin de cette ville; mais trois courriers, dépêchés à la suite l'un de l'autre, lui annoncèrent la mort de son rival, autrefois son compagnon

(1) *Leodrisius Cribellius de vita Sfortiæ.* p. 729. — *J. Simonetæ vita Francisci Sfortiæ.* L. I, p. 190. — *Giornali Napoletani.* p. 1091. — *Frammento Siciliano.* p. 1095. — *Giannone Istoria civile.* L. XXV, c. 5, p. 446.

d'armes et son ami. Dès qu'il apprit cet événement, il oublia l'acharnement avec lequel il avoit combattu contre lui, le danger qu'il venoit de courir, et la crainte même qui lui faisoit abandonner un siége poursuivi pendant onze mois avec tant d'obstination. Il pleura le grand homme que l'Italie venoit de perdre, et il crut se sentir lui-même menacé d'une mort prochaine, comme s'il étoit temps de se retirer de la lice, lorsque son émule ne pouvoit plus y combattre. Les sentimens des héros du quinzième siècle étoient presque toujours sous l'influence des astrologues et des devins, et ceux-ci avoient donné plus de force encore aux pressentimens de Braccio. On assure qu'ils avoient prédit d'avance les circonstances de la mort de ces deux capitaines; qu'ils avoient recommandé à Sforza de se défier des rivières, et de regarder le lundi comme un jour malheureux; qu'un songe, la veille du passage du fleuve, lui avoit annoncé le sort qui l'attendoit; que son drapeau étoit tombé devant lui comme il entroit dans les eaux, et que ses officiers l'avoient supplié vainement de régler sa conduite sur tant de présages funestes. D'autre part, les devins avoient annoncé à Braccio qu'il ne survivroit pas à son rival, et l'accomplissement de leurs premières

1424.

1424. prédictions donnoit plus de poids encore aux secondes (1).

Quelqu'impression que ces présages eussent fait sur l'esprit de Braccio, il n'en poursuivit pas avec moins d'ardeur le siége de l'Aquila. De leur côté, les habitans de cette ville, privés du secours qu'ils attendoient de Sforza, ne perdirent point courage; ils rejetèrent toutes les sommations de Braccio; ils distribuèrent les vivres avec plus d'économie qu'auparavant; et ils firent dire à la reine qu'ils se sentoient en état de se défendre jusqu'au 1.er de juin; mais qu'ils la supplioient de ne pas tarder davantage à leur envoyer des secours (2).

Aussitôt que Jeanne fut rentrée en possession de sa capitale, elle s'occupa de délivrer une ville fidèle qui souffroit depuis long-temps pour sa cause, et d'éloigner de ses frontières le seul ennemi qui fût encore redoutable pour elle. Martin V promettoit de la seconder de toutes ses forces, et le duc de Milan lui envoya aussi des renforts, afin d'empêcher ainsi Braccio de venir au secours des Florentins. L'armée combinée de ces trois souverains se

(1) *Joh. Simonetæ de Reb. G. Fr. Sfortiæ.* L. I, p. 188. — *Leodrisii Cribellii de vita Sfortiæ.* p. 724.

(2) *Vita Brachii a J. Campano.* L. VI, p. 616.

rassembla sous les ordres de Jacques de Cal- 1424.
dora, le plus âgé des Condottieri qui servoient dans le royaume de Naples. François Sforza, avec tous ses braves, se rangea sous ses drapeaux.

L'armée de Caldora étoit deux ou trois fois plus forte que celle de Braccio; mais d'autre part, celui-ci avoit pour lui l'avantage du terrain; car, ses ennemis, pour arriver dans la plaine où il étoit campé, devoient traverser la montagne escarpée de Saint-Laurent; et la cavalerie pesante ne pouvoit, sans le plus grand danger, descendre ses sentiers tortueux en face de l'ennemi. Mais Braccio, trop impatient pour souffrir de plus longues incertitudes, vouloit faire dépendre le sort de la guerre d'une seule bataille. Il opposoit au nombre de ses ennemis, sa confiance dans ses propres talens, et la valeur éprouvée de ses soldats. Il ne craignoit rien tant que de voir Caldora traîner la guerre en longueur, rebuté par les difficultés du passage de la montagne. Il lui envoya donc un trompette pour l'inviter au combat, et lui promettre qu'il l'attendroit dans la plaine, et qu'il ne l'attaqueroit point dans les défilés de la montagne, dont il lui garantissoit le passage. Caldora prit ce défi pour une bravade; et, ne croyant pas pouvoir [illegible]ter sur la promesse qui l'accompagnoit,

1424. il ne voulut pas l'accepter, et il répondit, à son tour, par une bravade. Mais Braccio, qui se croyoit lié par l'offre seule qu'il avoit faite, ne négligeoit pas, cependant, de tirer avantage des lieux qu'il occupoit. Il arrêta le cours de la petite rivière qui passe près d'Aquila; il la força d'inonder la plaine où il attendoit ses ennemis, et il se crut assuré que, lorsque leurs chevaux descendroient fatigués de la montagne, et s'engageroient ensuite dans un marais inconnu, il lui seroit facile de profiter de leur désordre (1).

Caldora, après avoir essayé vainement de ravitailler la ville autrement qu'en livrant bataille, ou de s'ouvrir ailleurs un passage pour arriver à l'Aquila, fut réduit à prendre la route de la montagne Saint-Laurent. Les cavaliers trembloient, cependant, en descendant les sentiers étroits et tortueux, où ils se trouvoient à la merci de leurs ennemis. Ils remarquoient au-dessus d'eux des fantassins maîtres des défilés dans lesquels ils s'engageoient. Mais Braccio les avoit placés là pour couper la retraite de l'armée de l'église, non pour empêcher son approche; et, malgré les sollicitations de ses officiers, il ne voulut pas commencer le combat avant que Caldora fût

(1) *Vita Brachii a J. Campano.* L. VI, p. 617.

arrivé dans la plaine avec toute sa gendarmerie. 1424.

Braccio avoit chargé Nicolas Piccinino, le meilleur de ses capitaines, de veiller, avec quatre compagnies de soixante gendarmes, à la porte d'Aquila, en lui recommandant de ne pas quitter ce poste, quoi qu'il pût arriver. Il avoit envoyé toute son infanterie sur les hauteurs, afin qu'elle attaquât ses ennemis par derrière, lorsqu'il les auroit une fois mis en déroute. Le 2 juin 1424, il commença le combat, à la tête de sa gendarmerie, trois fois moins nombreuse que celle de Caldora. Cependant, avec son impétuosité ordinaire, il accula bientôt l'ennemi au pied de la montagne, et il le jeta dans un grand désordre. Michelotto Attendolo, l'un des parens de Sforza, fit alors avancer de l'infanterie, avec ordre de profiter de la mêlée, pour se glisser sous le ventre des chevaux, et leur percer le flanc; en effet, les fantassins de Sforza démontèrent en peu de temps plusieurs compagnies de gendarmes de Braccio, et jetèrent du désordre parmi le reste. Dans ce moment, Nicolas Piccinino, voulant rallier ses compagnons d'armes, abandonna la garde de la porte qui lui avoit été assignée, malgré l'ordre précis qu'il avoit reçu, tandis que Braccio ne put faire parvenir ses signaux à son infanterie

1424. au moment où il avoit besoin de la faire descendre des hauteurs qu'elle occupoit. La bataille fut perdue parce que les premiers quittèrent leur poste, et que les seconds s'obstinèrent à rester dans le leur. Dès que les habitans d'Aquila virent que leurs portes étoient demeurées libres, ils sortirent, au nombre de six mille, et vinrent fondre par derrière sur l'armée de Braccio. Tandis que celui-ci parcouroit les rangs pour rendre le courage à ses soldats, il fut blessé d'un coup d'épée dans la gorge, et renversé de son cheval. Ses guerriers, en apprenant sa chûte, s'enfuirent de tous côtés; lui-même, relevé par ses ennemis, fut conduit dans la tente de leur général; mais jamais il ne voulut répondre par un mot ou un signe à leurs offres, ou aux consolations qu'ils s'efforçoient de lui donner. Plusieurs de ses soldats étoient prisonniers avec lui; on leur permit de s'approcher de leur général, et de lui parler sans témoins; jamais ils ne purent obtenir de son ame altière qu'il leur donnât aucun signe d'attention après sa défaite, où qu'il prît quelque nourriture. Quoique les médecins eussent déclaré que sa blessure n'étoit point mortelle, lorsqu'il eut passé trois jours sans boire ou manger, ou articuler un seul son, il mourut dans la cinquante-sixième année de son âge,

le 5 juin 1424. Les gémissemens et les sanglots 1424.
de ses soldats retentirent dans le camp des vainqueurs; et la victoire, achetée par la mort d'un si grand homme, plongea ses ennemis mêmes dans le deuil. Son corps fut envoyé à Rome, où le pape le fit enterrer dans un lieu profane, comme étant excommunié (1).

La mort de Braccio détruisit en un instant la principauté qu'il avoit formée. Pérouse ouvrit ses portes au pape, le 29 juillet, sous condition que les émigrés du parti des Raspanti ne seroient point rappelés dans cette ville, et que le château de Montone, patrimoine des ancêtres de Braccio, seroit conservé au comte Oddo, son fils. Les autres villes de l'État de l'église se soumirent également à Martin V, et l'excommunication prononcée contre elles, fut révoquée (2). Capoue et les divers fiefs qui avoient été donnés à Braccio,

(1) *Vita Brachii Perusini a J. Campano.* L. VI, p. 520. — *J. Simonetæ de R. G. Franc. Sfortiæ.* L. I, p. 192-200. — *Leodrisii Cribellii de vita Sfortiæ.* p. 729-732. — *Annales Bonincontrii Miniat.* p. 133. — *Gionarli Napolet.* p. 1092. — *Lettre de Martin V au roi de Castille. Annal. Ecclesiast.* 1424, §. 16, T. XVIII, p. 69.

(2) *Annal. Ecclesiast. Raynaldi.* 1424, §. 16, p. 69. — *Vita Martini V ex additamentis ad Ptolom.* p. 866. — *Mathæi de Griffonib. Memoriale historic.* p. 230. — *Cherubino Ghirardacci di Bologna.* L. XXIX, T. II, p. 646.

1424. dans le royaume de Naples, retournèrent à la reine. Le comte Oddo, fils de Braccio, recueillit, avec l'aide de Nicolas Piccinino, une partie de son armée; et les Florentins qui, à cette époque, avoient un extrême besoin de troupes, prirent ces deux généraux à leur solde, avec quatre cents lances, ou douze cents gendarmes (1).

Le duc de Milan ne s'étoit pas contenté de violer le traité conclu avec les Florentins, en disposant de Sarzana, ville située au-delà du fleuve Magra, et des frontières que lui-même avoit imposées volontairement à ses négociations et à ses conquêtes; il avoit [illegible] envoyé des troupes à Bologne, sur la demande du légat, pour attaquer Castel Bolognese, où les héritiers de la maison Bentivoglio s'étoient retirés (2). De tous côtés, ses armées se rapprochoient de la Toscane, où il cherchoit à réveiller le parti que son père avoit eu autrefois. Après la mort de George des Ordelaffi, seigneur de Forli, survenue le 25 janvier 1422, sa veuve, Lucrèce des Alidosi, fille du seigneur d'Imola, étoit demeurée chargée de la tutèle

(1) *Commentari di Neri di Gino Capponi.* p. 1163.

(2) *Mathæi de Griffonib. Memor. Histor.* p. 229. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 612. — *Poggii Bracciolini Hist. Flor.* L. V, p. 324.

de son fils, Théobald des Ordelaffi, âgé seulement de neuf ans ; et elle gouvernoit ce petit État sous la protection des Florentins. Mais Catherine des Ordelaffi, sa belle-sœur, s'étoit mise à la tête du parti gibelin dans Forli. Encouragée par les offres secrètes du duc de Milan, elle excita le peuple à prendre les armes, le 14 mai 1423 ; elle fit arrêter sa belle-sœur Lucrèce, et chasser tous les habitans d'Imola, et tous les Florentins, que celle-ci avoit appelés à Forli ; à leur place, elle introduisit dans cette ville une garnison milanoise (1). C'étoit, de la part du duc de Milan, une violation expresse du traité de paix ; car il avoit reconnu que la Romagne entière étoit sous la protection des Florentins, et il s'étoit engagé à ne jamais se mêler des révolutions de cette province. Les Florentins envoyèrent Pandolfe Malatesti à Forli, pour délivrer la forteresse assiégée par les Milanois ; ce prince fut battu le 6 septembre 1423, au Ponte à Ronco, par le général du duc de Milan, et la guerre fut dès-lors allumée en Romagne (2). 1424.

(1) *Chronic. Foroliviense Fratris Hieronymi.* T. XIX, p. 890. — *Annales Forolivienses.* T. XXII, p. 212. — *Chronicon Tarvisinum. Redusii de Quero.* p. 851. — *Poggii Bracciolini Hist.* L. V, p. 323.

(2) *Andreæ Biglia Histor. Mediol.* L. IV, p. 63. — *Commentar. Neri di Gino Capponi.* p. 1162.

1424. Philippe-Marie ne se croyant plus obligé à garder aucun ménagement, fit entrer en Romagne, Ange de la Pergola, avec une armée plus considérable. Ce général, à son passage près d'Imola, surprit cette ville le 1.er février 1424, profitant de ce que le grand froid permettoit de traverser les fossés sur la glace (1). Louis des Alidosi, enlevé dans sa capitale, fut envoyé dans les prisons de Milan; Guido Antonio de Manfredi, seigneur de Faenza, se déclara, peu de jours après, pour le duc; et le pape, favorisant le même parti, retira de Bologne le légat Condolmieri, qu'il croyoit trop ami des Florentins (2).

La guerre commençoit, pour ces derniers, sous les auspices les plus défavorables; Braccio, sur lequel ils avoient compté pour être leur défenseur, et qui recevoit d'eux une pension annuelle pour prix des services qu'il devoit rendre au besoin, après avoir long-temps éludé leurs sollicitations, venoit d'être défait avec toute son armée. Dans son camp, des députés florentins avoient été dépouillés par les vainqueurs, au moment où

(1) *Chronic. Foroliviense Fr. Hieronymi.* p. 891. — *Mathæi de Griffonibus Memor. Historic.* p. 229. — *Cronica di Bologna.* p. 613.

(2) *Poggii Bracciolini Histor.* L. V, p. 328. — *Cronica di Bologna.* p. 614.

ils lui portoient soixante-six mille florins pour la solde de ses troupes (1). Pour le remplacer, les dix de la guerre avoient pris à leur service Charles Malatesti, seigneur de Rimini, et ils avoient rassemblé, sous ses ordres, une armée de six mille chevaux et trois mille fantassins, dont les principaux chefs étoient Pandolfe Malatesti, Orso Orsini, Louis des Obizzi, et Nicolas de Tolentino (2). Mais Charles, ayant voulu porter des secours au comte Albéric de Barbiano, allié de la république, qui étoit assiégé par Pergola, dans son château de Zagonara, livra bataille, le 27 juillet, au général milanois, après avoir fatigué ses hommes et ses chevaux par une longue marche, dans des chemins difficiles, et pendant une pluie violente. Il fut mis dans une déroute complète, et fait prisonnier avec un grand nombre de ses officiers. Le duc de Milan qui, quelquefois, renonçoit tout-à-coup à sa conduite basse et perfide, pour agir avec une générosité chevaleresque, reçut Charles Malatesti avec les plus vifs témoignages d'affection et de respect, lorsque ce prince, prisonnier, fut transféré à Milan; il oublia son inimitié, 1424.

(1) *Joh. Simonetæ.* L. I, p. 197.

(2) *Poggii Bracciolini Hist.* L. V, p. 329. — *Andreæ Billii Auctor Mediolan.* L. IV, p. 67.

1424. pour ne voir en lui qu'un des amis de son père et un de ses tuteurs; et, après lui avoir fait partager les fêtes et les plaisirs de sa capitale, il le renvoya sans rançon et sans condition, avec tous les prisonniers. Malatesti, dès cet instant, abandonna les Florentins, pour s'attacher uniquement au duc de Milan (1).

Le comte Oddo, fils de Braccio de Montone, et Nicolas Piccinino, arrivèrent ensuite à Florence, avec les débris de l'armée défaite devant Aquila. Piccinino, après avoir réuni les soldats échappés à la déroute de Zagonara, contint dans le devoir quelques châteaux de l'État d'Arezzo, qui déjà se préparoient à la révolte; mais, lorsqu'il voulut ensuite passer en Romagne, comme il traversoit le val de Lamone, il fut surpris dans une embuscade,
1425. par les paysans, le 1.er février 1425; le comte Oddo fut tué, Nicolas Piccinino fut fait prisonnier, et l'armée florentine fut dissipée une troisième fois (2). Il est vrai que Piccinino, prisonnier, fut conduit chez Guido Antonio

(1) *Poggii Bracciolini.* L. V, p. 332. — *Commentari di Neri di Gino Capponi.* p. 1163. — *Andreæ Billii Hist. Mediolan.* L. IV, p. 68. — *Annales Bonincontrii Miniat.* p. 133. — *Cronica di Bologna.* p. 615. — *Chronicon Foroliviense.* T. XIX, p. 894.

(2) *Commentari di Neri di Gino Capponi.* p. 1163. — *Macchiavelli delle Istorie Fiorent.* L. IV, p. 26. — *Matthæi de Griffonibus Memor. Histor.* p. 230.

Manfredi, seigneur de Faenza, qui avoit quelque sujet de plainte contre le duc de Milan. Admis à sa confidence, il lui représenta combien l'alliance des Florentins lui seroit plus avantageuse que celle de Visconti, et il sut le déterminer à changer de parti. Le seigneur de Faenza déclara la guerre au duc de Milan, le 29 mars 1425, et il rendit la liberté au général son prisonnier (1). 1425.

Les Florentins, dans le même temps, avoient fait avancer une autre armée dans la Ligurie; tandis que, de concert avec Alfonse d'Aragon, ils avoient armé une flotte de vingt-quatre galères catalanes, qui parut devant le port de Gênes, le 10 avril 1425. L'ancien doge, Thomas de Campo Fregoso, étoit monté sur cette flotte; il espéroit éveiller le zèle des partisans de sa famille, des Fieschi, et de tout le parti guelfe. Mais vainement il appela les Génois à secouer le joug de Philippe et des Gibelins, la haine du peuple pour les Catalans étoit plus forte que sa haine pour la tyrannie; la flotte aragonoise fut obligée à se retirer, et l'armée florentine, où se trouvoit un frère du doge, fut battue à Rapallo (2).

(1) *Chronic. Tarvisin. Redusii de Quero.* p. 852. — *Poggio Bracciolini Histor. Flor.* L. V, p. 332.

(2) *Poggii Bracciolini.* L. V, p. 330. — *Joh. Simonetæ.*

1425. Nicolas Piccinino, que la république regardoit comme son capitaine le plus fidèle, ayant eu quelque différend avec les dix de la guerre, quitta le service des Florentins, pour passer à celui du duc de Milan, qui avoit déjà pris à sa solde François Sforza, avec deux mille chevaux (1). Peu de temps après, Berardino de la Carda des Ubaldini, nouveau général de la république, fut battu à Anghiari, le 9 octobre, par Guido Torello. Enfin, le 17 du même mois, les Florentins éprouvèrent une nouvelle défaite à la Faggiuola; c'étoit la sixième depuis que la guerre avoit commencé, et tant de revers n'avoient été, pour eux, entremêlés d'aucun succès (2).

A cette suite de désastres, les Florentins opposèrent un courage indomptable. Ils rassemblèrent, pour la septième fois, leur armée, et se mirent en défense. Cependant ils sollicitèrent de s'unir à eux, toutes les puissances intéressées à l'équilibre de l'Italie; ils en-

L. II, p. 203. — *Joh. Stellæ Annales Genuens.* p. 1292. — *Ubertus Folieta Genuens. Historia.* L. X, p. 558. — *Ricordi di Giovanni Morelli Delizie Erud.* T. XIX, p. 65.

(1) *Poggii Bracciolini.* L. V, p. 335. — *Andreæ Billii.* L. IV, p. 70. — *Simoneta.* L. II, p. 203. — *Ann. Bonincontrii.* p. 134. — *Capponi Comment.* p. 1164. — *Leon. Aretini Comment. de suo tempore.* p. 933.

(2) *Ricordi di Giov. Morelli.* p. 68.

voyèrent des ambassades à l'empereur Sigis- 1425.
mond, au pape et aux Vénitiens; le premier, trop occupé par les Turcs et les Hussites; le second, trop aveuglé par sa colère, ne leur promirent aucun secours (1); mais les Vénitiens parurent ébranlés; aussi la république leur envoya-t-elle trois ambassades successivement, pour les presser de se déclarer. Les seigneurs de Mantoue, de Ferrare et de Ravenne, qui commençoient à craindre pour eux-mêmes l'ambition de Visconti, secondèrent les Florentins par leurs sollicitations (2).

Un traité de paix lioit encore, pour cinq années, le duc de Milan, et la république vénitienne; mais le duc ne se montroit pas scrupuleux observateur d'engagemens semblables; on connoissoit ses prétentions sur les villes de Vérone et Vicence, et même de Padoue et Trévise, que son père avoit possédées avant la seigneurie. Bientôt un homme réfugié à Venise, après avoir participé à tous les conseils du duc, apprit à la république qu'envain elle ajourneroit la guerre, puisqu'elle ne pouvoit pas l'éviter pour toujours.

(1) *Poggii Bracciolini*. L. V, p. 336. — *Gio. Batt. Egna Storia de Principi d'Este*. L. VI, p. 546.

(2) *Andrea Naugerio Storia Veneziana*. p. 1086. — *Marin Sanuto vite de Duchi di Venezia*. p. 976. — *Platina Historia Mantuana*. L. V, p. 802.

1425. Cet homme étoit le comte François Carmagnola, long-temps favori du duc de Milan, dont il avoit créé la puissance. En retour, il avoit été adopté par lui, et il avoit reçu de lui le nom de Visconti; mais, depuis quelque temps, il étoit tombé dans la disgrâce de son maître; ses immenses richesses, son crédit auprès des soldats, et jusqu'au souvenir de services trop importans pour qu'un prince ingrat pût les oublier, excitoient la jalousie du duc. Déjà le commandement de la flotte génoise destinée contre Naples, après avoir été promis à Carmagnola, avoit été donné à Guido Torello (1). Bientôt après, Philippe voulut ôter à ce général le commandement de trois cents chevaux, qu'il joignoit à celui de la ville de Gênes. Carmagnola écrivit au duc pour le supplier de ne point l'éloigner des soldats, lui qui étoit né et nourri dans les armes; il ne reçut point de réponse. Il partit alors pour Abbiate Grasso, où étoit la cour; mais, pour la première fois, Carmagnola se vit refuser l'entrée des appartemens de son souverain, sous prétexte que le duc étoit en affaires : il insista; on ne lui opposa que le silence : il éleva la voix de manière à être entendu de Philippe; il protesta de son inno-

(1) *Joh. Stellæ Annales Genuens.* p. 1289.

cence; il accusa ses envieux; il jura enfin qu'il 1425.
se feroit regretter, et que celui qui lui fermoit sa porte, se repentiroit un jour de ne l'avoir pas entendu. Aussitôt il partit avec ses cavaliers, et ne s'arrêta point qu'il ne fût parvenu à Ivrée, sur le territoire du duc de Savoie. Il se présenta devant Amédée, dont il étoit né vassal; il lui révéla quels avoient été les projets de Visconti contre lui; il l'exhorta à prendre les armes pendant qu'il en étoit temps encore, et à prévenir l'attaque de son ennemi, puisqu'il ne pouvoit pas l'éviter (1). Il traversa ensuite la Savoie et la Suisse, pour se rendre à Venise, où il arriva le 23 février 1425, et il agit avec plus de chaleur encore auprès du sénat de cette république, pour se venger d'un prince qui oublioit ses bienfaits, et qu'il se flattoit d'abaisser comme il l'avoit élevé. Philippe, de son côté, informé du mouvement que se donnoit Carmagnola, confisqua tous ses biens, qui produisoient alors quarante mille florins de revenu (2).

Dès l'arrivée de Carmagnola à Venise, il

(1) *Andreæ Billii Histor. Mediol.* L. IV, p. 72. — *Joh. Simonetæ de R. G. Francisci Sfortiæ.* L. II, p. 201.

(2) *Redusii de Quero. Chron. Tarvisin.* p. 854. — *Marin Sanuto vite de Duchi di Venezia.* p. 978. — *Gio. Batt. Pigna Storia de Princ. d'Este.* L. VI, p. 549.

1425. fut pris à la solde de la république, avec trois cents lances. Cependant le sénat hésitoit à lui accorder une pleine confiance : sa brouillerie avec son maître pouvoit être simulée, et d'autres ministres du duc s'étoient réfugiés plus d'une fois chez ses ennemis, pour connoître leurs secrets, et les trahir ensuite. La seigneurie hésitoit aussi à donner une réponse satisfaisante aux ambassadeurs florentins ; elle craignoit de rompre avec le duc, et vouloit attendre les événemens. Cependant, chaque mois, on apprenoit de nouveaux désastres éprouvés par les armes de la république, et Lorenzo Ridolfi, l'un des dix de la guerre, qui étoit venu lui-même en ambassade à Venise, s'écria dans le conseil, avec impatience : « Seigneurs! » nos lenteurs ont déjà rendu Philippe Visconti, duc de Milan et maître de Gênes; » en nous sacrifiant, vous allez le rendre roi » d'Italie; mais, à notre tour, s'il faut nous » soumettre à lui, nous allons le faire empereur » (1).

Une tentative du duc de Milan, pour faire empoisonner Carmagnola à Trévise, leva tous les doutes des Vénitiens sur la haine mutuelle

(1) *Gio. Batt. Pigna Storia de Princ. d'Este.* L. VI, p. 550. — *Marin Sanuto vite de Duchi di Venez.* p. 972. — *Poggio Bracciolini Hist. Flor.* L. V, p. 331.

du prince et de son général (1); elle donna ainsi 1425.
plus de poids aux remontrances du dernier. Le sénat fut enfin assemblé le 14 décembre 1425, pour prendre une détermination finale; les ambassadeurs de Florence, ceux de Milan, et Carmagnola, furent admis à parler à leur tour devant cette auguste assemblée.

Lorenzo Ridolfi, après avoir rappelé la haine qui subsista toujours entre les tyrans et les villes libres, haine qui peut être déguisée, mais qui n'est jamais éteinte dans le fond des cœurs; après avoir montré quelle avoit été la politique constante de la maison Visconti, et la suite de ses usurpations; après avoir fait voir enfin que le duc avoit violé tous ses engagemens envers Florence, appela les Vénitiens à songer à leur propre danger. « Déjà, dit-il, nous nous » sommes dépouillés pour cette guerre; nous » avons rempli l'Italie des pierreries et des » joyaux de nos femmes et de nos filles; nous » avons vendu tout ce que nous avions de plus » précieux pour combattre. Nos dépenses » surpassent deux millions de florins d'or. » Quand nous aurions vendu Florence toute » entière, nous n'aurions pu en tirer un prix » si élevé. Mais, après nous, vous serez les

(1) *Andreæ Billii Hist. Mediol.* L. V, p. 81. — *Poggii Bracciolini Hist.* L. V, p. 338.

1425. » premiers qui serez écrasés. Si vous chérissez
» cette liberté, dont votre ville se glorifie,
» libres encore, joignez vos armes à celles
» des hommes libres. Partagez avec nous le
» soin du salut public, tandis qu'il nous reste
» le courage et la force de défendre notre
» dignité; car nous demandons des alliés pour
» partager avec eux le fardeau de la guerre,
» non pour le rejeter sur eux: quelque pesant
» qu'il soit, nous en supporterons encore la
» plus grande partie » (1).

L'ambassadeur milanois justifia son maître des imputations des Florentins; il donna des motifs plausibles à la guerre qu'il soutenoit alors contre eux; et, pour prouver la modération des Visconti, il rappela la longue amitié qui les avoit liés aux Vénitiens, quoique, depuis les conquêtes de Jean Galeaz, les deux États fussent devenus limitrophes (2). Mais François Carmagnola, qui fut introduit à son tour, fit connoître combien le duc étoit loin de vouloir observer les traités qu'il avoit jurés. Il révéla ses machinations et ses intrigues secrètes; il peignit surtout son caractère; cette ambition inquiète, qui n'étoit proportionnée ni aux forces de son État, ni à la

(1) *Andreæ Billii Histor. Mediol.* L. V, p. 78.

(2) *Ib.* p. 79.

vigueur de son ame, ni aux talens de son esprit. Tandis que ses trésors étoient épuisés, et que la haine de ses peuples étoit excitée contre lui, il le représenta enfermé dans ses jardins, prêtant l'oreille aux récits de ses chasseurs, ne parlant que de fêtes et de plaisirs avec ses favoris. Mais ses généraux ne pouvoient parvenir à le voir, lors même qu'ils livroient pour lui des batailles; et ses ministres, contre qui personne n'étoit admis à porter plainte, accabloient le peuple d'impôts. « Il » retient dans ses prisons, dit-il enfin, et ma » femme et mes filles, et il croit ainsi être » maître de moi; mais, partout où je me » sentirai libre, je croirai avoir trouvé une » patrie. Cette cité qui ouvre un asile aux » marchands de toutes les nations et de toutes » les religions, n'en refusera sans doute pas » un à Carmagnola. J'ai aussi mon métier que » j'apporte dans vos murs: c'est la guerre. » Donnez-moi des armes; donnez-les moi » contre celui qui m'a réduit à cette dure » nécessité, et vous verrez alors, si je saurai » et vous défendre et me venger » (1). 1425.

Le sénat de Venise étoit déjà ébranlé par ces discours, et par celui de Jean-François de

(1) *Andreæ Billii Hist.* L. V, p. 82. — *Poggii Bracciolini.* L. V, p. 337.

1425. Gonzagues, seigneur de Mantoue, qui implo-
roit la protection de la république contre le
Milanois (1). Le doge François Foscari acheva
d'entraîner les esprits. « Aidons les Florentins,
» s'écria-t-il, tandis que Dieu les aide, et qu'ils
» s'aident aussi eux-mêmes; que tout le monde
» sache que nos amis et nos vrais alliés sont
» ceux qui, comme nous, se dévouent pour
» la liberté; que partout où celle-ci élève ses
» drapeaux, le nom vénitien soit aussi ré-
» pété » (2). Le traité d'alliance entre Flo-
rence et Venise fut signé. Les deux répu-
bliques s'engagèrent à mettre, à frais communs,
seize mille chevaux et huit mille fantassins
sous les armes. Les Florentins promirent
d'équiper une flotte sur la mer de Gênes, et
les Vénitiens, d'en faire remonter une par le
Pô. Enfin toutes les conquêtes qui, par leurs
armes, pourroient être faites en Lombardie,
devoient demeurer aux Vénitiens (3). Le mar-
quis de Ferrare, le seigneur de Mantoue, les
Siennois, le duc Amédée de Savoie, et le roi
Alfonse d'Aragon, entrèrent successivement

(1) *Platinæ Hist. Mantuana.* L. V, p. 802. — *Gio. Batt. Pigna Storia de Princ. d'Este.* L. VI, p. 550.

(2) *Andreæ Billii Hist.* L. V, p. 85.

(3) *Poggio Bracciolini.* L. V, p. 339. — *Andrea Naugerio Storia Veneziana.* p. 1086.

dans cette ligue; et la guerre fut déclarée au duc de Milan par les confédérés, le 27 janvier 1426 (1). 1426.

Carmagnola rassembla ses troupes dans l'État de Mantoue, en même-temps que le marquis d'Este formoit une armée sur le Panaro, et que les Florentins portoient au complet celle que Nicolas de Tolentino, leur général, commandoit en Toscane. Carmagnola vouloit ouvrir la campagne par la surprise de Brescia. Il avoit un grand nombre de partisans dans cette ville, qu'il avoit autrefois conquise sur Pandolfe Malatesti, et dont il s'étoit dès-lors déclaré le patron. Tous les Guelfes, qui habitoient dans un quartier séparé et entouré de murailles, étoient mécontens de la maison Visconti qui les opprimoit; quelques soldats avoient aussi promis d'ouvrir aux Vénitiens la citadelle; mais on croit que le duc de Milan, après avoir découvert leur complot, prit ses mesures pour que les lieux forts restassent entre ses mains, et ferma les yeux sur les intrigues des Guelfes, dont il étoit averti, afin d'en prendre occasion lorsqu'elles se seroient manifestées de sévir contre tout ce parti et de confisquer ses biens (2).

(1) *Andreæ Billii Histor.* L. V, p. 85.—*J. Simonetæ.* L. II, p. 205.— *Istorie anonime di Firenze.* T. XIX, p. 973. — *Marin Sanuto vite de Duchi.* p. 982.

(2) *Andreæ Billii Histor.* L. V, p. 86.

1426. La ville de Brescia étoit alors composée de plusieurs quartiers, défendus par des fortifications indépendantes. Sur la montagne qui la domine étoit une forteresse entourée d'un double mur, soutenu de tours rapprochées l'une de l'autre. Une seconde enceinte de murs formoit, au-dessous de la première, une seconde forteresse habitée par les Gibelins; au-dessous et sur la droite s'en trouvoit une troisième, qu'on nommoit la citadelle neuve, attenante à la porte Pilaire; à gauche, le quatrième quartier qui s'étend dans la plaine, et la partie la plus basse de Brescia, se nommoit la ville guelfe. C'est dans ce quartier seul que Carmagnola fut introduit le 17 mars 1426. Encore, la porte de Garzetta, qui est à l'extrémité de la ville, ne lui fut-elle point livrée; mais elle demeura entre les mains de la garnison milanoise (1).

La première nouvelle de l'occupation de Brescia causa beaucoup de joie à Venise et à Florence; mais, lorsqu'on apprit, dans ces deux villes, que Carmagnola n'étoit maître que de quelques rues et de quelques places, tandis que tous les lieux forts de la ville étoient

(1) *J. Simonetæ.* L. II, p. 205. — *Poggio Bracciolini Hist.* L. V, p. 340. — *Platina Hist. Mantuan.* L. V, p. 804. — *Redusius de Quero Chron. Tarvisin.* p. 845.

demeurés au duc de Milan, on perdit l'es- 1426.
pérance qu'il pût s'y maintenir, d'autant plus que Guido Torello, François Sforza, Nicolas Piccinino, et d'autres capitaines illustres à la solde de Philippe, s'avançoient pour recouvrer cette ville importante. Carmagnola cependant suppléa, par son activité, au danger de sa situation; il sépara, par un fossé large et profond, le quartier qu'il occupoit, de la forteresse la plus prochaine; en même-temps il entreprit le siége de la porte de Garzetta. Lorsque Nicolas de Tolentino, général des Florentins, fut arrivé dans son camp, il commença aussi le siége des deux citadelles; et, pour qu'elles ne pussent pas recevoir de nouveaux secours de dehors, il les enferma par un fossé de plus de deux milles de longueur, et de vingt pieds de large, sur douze de profondeur. Les combats se renouveloient sans un moment de relâche dans ces différens siéges, et l'artillerie, dont l'usage commençoit à devenir plus général et plus meurtrier, détruisoit des fortifications qui n'avoient point été construites pour lui résister. La porte de Garzetta se rendit la première, et peu après, la citadelle neuve. Ange de la Pergola, d'après les ordres du duc, ramena de Romagne l'armée avec laquelle il y avoit fait la guerre, et il passa le

1426. Panaro, par la négligence ou la connivence du marquis d'Este, qui s'étoit chargé d'en défendre les bords. Tous les condottieri du duc se trouvèrent ainsi réunis près de Brescia, et ils formèrent une armée de plus de quinze mille gendarmes, avec un nombre proportionné d'infanterie; mais la jalousie de ces chefs et leur insubordination les empêcha de tirer parti de leurs forces. Ils n'attaquèrent les lignes de Carmagnola, que lorsqu'il étoit trop tard pour les forcer; ils furent alors repoussés avec perte; les Bressans, assiégés dans leurs différentes forteresses, furent obligés successivement de se rendre. Cinq capitulations séparées livrèrent, à de longs intervalles, les divers quartiers de la ville aux Vénitiens: le 20 novembre 1426, la citadelle vieille se soumit la dernière et compléta la conquête de Brescia (1).

Lorsqu'Ange de la Pergola avoit évacué la Romagne, d'après les ordres de son maître, il avoit rendu au pape les deux villes d'Imola et de Forli, qu'il avoit occupées deux ans aupa-

(1) *Poggio Bracciolini Hist.* L. V, p. 341. — *Redusius de Quero. Chronic. Tarvisin.* p. 856. — *Naugerio Storia Venez.* p. 1089. — *Marin Sanuto.* p. 986. — *Andrea Billia.* L. V, p. 91. *Joh. Simonetæ.* L. II, p. 208. — *Comment. di Neri di Gino Capponi.* p. 1164.

ravant. Le duc protesta en même-temps qu'il 1426.
n'avoit entrepris la guerre que pour l'avantage de l'église, dépouillée de ses États par des tyrans (1). Martin V, en retour, offrit aussitôt son entremise pour réconcilier les deux républiques avec le duc. Il envoya le cardinal de Bologne à Ferrare, pour inviter les puissances belligérantes à un congrès. Leurs députés s'y rendirent en effet; ceux du duc de Milan parurent disposés à faire toutes les concessions qu'on pouvoit exiger d'eux. Les villes de Romagne, dont la possession étoit le premier motif de la guerre, avoient été restituées au pape; les châteaux, conquis par Ange de la Pergola, avoient été repris par les Florentins; le duc ne demandoit point à être remis en possession de Brescia, non plus que de quelques villages, pris par le duc de Savoie, en Piémont; il consentoit, au contraire, à céder aux Vénitiens le reste du territoire bressan. La paix fut donc signée le 30 décembre 1426. Mais le duc n'avoit pas plus de constance pour se soumettre aux privations, que de courage pour supporter les revers; il

(1) *Mathæi de Griffonibus Memor. Hist.* p. 231. C'est la dernière fois que nous citerons cet historien; il mourut peu de temps après, le 3 juillet 1426. — *Annales Forolivienses.* T. XXII, p. 214.

eut à peine signé ce traité que les conditions lui en devinrent insupportables ; et il reprit aussitôt les armes pour tirer vengeance de ceux qui avoient voulu les lui imposer (1).

(1) *Leonardi Aretini Commentar.* p. 934. — *Naugerio Storia Veneziana.* p. 1090. — *Marin Sanuto vite de Duchi.* p. 990. — *Andreæ Billii Historia.* L. V, p. 92. — *J. Simonetæ.* L. II, p. 209. — *Poggio Bracciolini.* L. V, p. 344.

CHAPITRE LXV.

Seconde guerre des Florentins avec le duc de Milan. — Révolutions dans l'État de l'église. — Tentative des Florentins sur Lucques ; cette ville recouvre sa liberté. — Troisième guerre avec le duc de Milan. — Mort de Carmagnola.

1427—1432.

Les Milanois s'étoient accoutumés à la domination de la maison Visconti; une longue suite de princes, dont plusieurs étoient doués de talens, quelques-uns même de vertus, avoit attaché l'honneur national à celui de cette dynastie; son autorité étoit considérée comme légitime, et la chartre qui élevoit Jean Galeaz à la dignité ducale, avoit dissipé les derniers scrupules de ceux qui condamnoient encore l'usurpation originaire d'Othon Visconti. Les hommes voudroient toujours respecter ceux à qui ils sont forcés d'obéir, et leur orgueil personnel est en souffrance, lorsqu'ils rougissent pour leurs maîtres. Aussi, tout ce qu'il pouvoit y avoir de méprisable dans le caractère de Philippe-Marie, étoit-il soigneusement

dissimulé. On évitoit de juger ce prince sur ses nombreux actes de perfidie, sur sa cruauté envers sa première femme, son ingratitude envers ses plus fidèles serviteurs. Tandis que ses peuples gémissoient sous le poids des contributions, et que ses États étoient dévastés par des guerres continuelles, on cherchoit des prétextes pour justifier ces guerres mêmes, dans lesquelles il étoit entraîné par une ambition insatiable, et l'on attribuoit à une sage politique la pusillanimité avec laquelle il se cachoit à tous les yeux, tout comme on appeloit philosophie, sa mollesse efféminée, et sa recherche des plaisirs (1).

Cependant, lorsqu'on apprit à Milan, sous quelles conditions le duc avoit accepté la paix qui lui étoit offerte par les confédérés, le peuple murmura de ce que son souverain se soumettoit à tant d'humiliations. On ne pouvoit comprendre comment il perdoit courage pour la prise d'une seule ville, lui dont l'armée, forte de quinze mille cuirassiers, n'avoit point encore combattu; tandis que les

(1) Petrus Candidus Décembrius, en écrivant sa vie, a rendu compte de ses mœurs, de ses habitudes, de ses vêtemens, de sa nourriture, avec autant de détail que si l'homme dont il faisoit le portrait avoit mérité d'être le modèle de la race humaine. *Voyez* surtout les trente derniers chapitres. *T. XX, p.* 1000 *et suiv.*

Florentins avoient été vaincus, l'année pré- 1426.
cédente, dans six grandes batailles, sans que leurs défaites les eussent engagés à se soumettre à la plus légère humiliation. Les gentilshommes milanois crurent que leur honneur et celui de l'État étoit compromis par le traité que le duc venoit de conclure; ils attribuèrent à sa pusillanimité les concessions qu'il venoit de faire, et ils saisirent cette circonstance pour demander que la nation eût quelque part à son propre gouvernement.

Une députation de la noblesse de Milan supplia le duc de rompre un traité contraire à son honneur et à sa sûreté; de ne point évacuer huit châteaux-forts de l'État de Brescia, qu'il s'étoit engagé à rendre aux Vénitiens, mais qui servoient de barrière à ses États; de ne point permettre à ses ennemis de fortifier une tête de pont sur la rive droite de l'Oglio; de ne point enfin accorder à la crainte ce que la force n'avoit pu lui enlever. Ils ajoutèrent que, si le duc vouloit se confier au zèle et à la loyauté de ses sujets, les Milanois le feroient bientôt triompher de tous ses ennemis. Lorsque Philippe-Marie voulut savoir, d'une manière plus précise, ce qu'il pouvoit attendre d'eux, les nobles milanois répondirent qu'ils s'engageoient à maintenir

1426. dix mille chevaux et autant de fantassins sous les armes, pourvu que le duc leur cédât l'administration des revenus de la ville de Milan, et retirât aux courtisans les droits royaux qu'ils avoient usurpés. Philippe, après avoir délibéré avec ses favoris sur cette proposition, refusa de donner au peuple l'occasion de se mêler des affaires d'État, pour ne pas faire renaître, chez les Milanois, des habitudes républicaines, que ses ancêtres avoient eu soin d'extirper; mais il résolut cependant de recommencer la guerre, afin de profiter des ressources que la municipalité
1427. de Milan lui avoit indiquées. A mesure que les Vénitiens licencioient quelques compagnies de gendarmes, il eut soin de les prendre à sa solde; et au commencement du printemps, au lieu d'évacuer les châteaux qu'il avoit promis de livrer, il poussa tout-à-coup ses troupes sur l'État de Mantoue (1).

Carmagnola avoit quitté l'armée vénitienne, pour rétablir sa santé, altérée par une chûte de cheval; et les Milanois remportèrent, en son absence, quelques avantages sur ses lieutenans. Une flotte, que le duc avoit fait construire sur le Pô, descendit ce fleuve,

(1) *Andreæ Billii Histor. Mediolan.* L. V, p. 92-94. — *Poggio Bracciolini. Hist. Flor.* L. V, p. 345.

sans rencontrer de résistance, et s'empara 1427.
de Casal Maggiore; tandis que Nicolas Piccinino entreprit le siége de Brescello. Mais les Vénitiens armèrent avec diligence une flotte de trente galères, qui remonta le Pô, sous les ordres de Francesco Bembo. Elle parvint jusqu'à peu de distance de Crémone, où elle rencontra, le 21 mai, Pacino Eustachio, l'amiral des Milanois. Nicolas Piccinino et Ange de la Pergola se trouvoient sur la rive méridionale du fleuve, avec sept mille chevaux et huit mille fantassins; ils comptoient être à portée de seconder leur marine, ou tout au moins d'intimider leurs ennemis; en sorte qu'ils pressèrent Pacino Eustachio, qui se défioit de ses forces, à engager la bataille, en se laissant porter, par le courant du fleuve, contre les Vénitiens, qui étoient au-dessous de lui. Quatre galères milanoises, aidées par l'impétuosité du courant, traversèrent, en combattant, toute la flotte ennemie; mais les autres n'osèrent pas les suivre, et Francesco Bembo, profitant de leur indécision, les accula contre la rive septentrionale, pour les séparer de l'armée de terre; et, après un combat acharné, qui ne se termina que le second jour, il prit ou brûla toute la flotte milanoise (1).

(1) *Andreæ Billii Histor.* L. VI, p. 96. — *Poggio Bracciolini*

1427. L'amiral vénitien ne put cependant pas tirer un grand avantage d'une victoire aussi signalée ; il n'avoit pas assez de troupes de débarquement, pour faire aucune conquête sous les yeux de Piccinino, qui le suivoit de près. Il brûla, devant Crémone ; trois redoutes, que le duc avoit fait élever dans le Pô, pour commander la navigation du fleuve, et il s'avança jusqu'au Tésin, à peu de distance de Pavie ; mais tous les soldats qu'il essaya de mettre à terre, furent battus ou dispersés, et bientôt il retourna vers Venise, sans essayer de tirer plus de parti de sa flotte (1).

Carmagnola, de retour à son armée, qui se trouvoit alors forte de douze mille chevaux, entra en négociations avec plusieurs châtelains des forteresses du duc, qu'il essayoit de corrompre. Piccinino, qui en fut averti, le fit attirer, par de fausses assurances, devant Gottolengo, et là, il le surprit le jour de l'Ascension, et lui fit quinze cents prisonniers (2). Ce fut une leçon pour Carma-

Histor. L. V, p. 346. — *Redusii de Quero Chronic. Tarvisin.* p. 861. — *Platinæ Hist. Mantuana.* L. V, p. 806. — *Marin Sanuto vite de Duchi di Venezia.* p. 995.

(1) *Andreæ Billii Histor.* L. VI, p. 97. — *Joh. Simonetæ vita Fr. Sforliæ.* L. II, p. 210. — *Platinæ Hist. Mantuana.* L. V, p. 807.

(2) *Andreæ Billii Histor.* L. VI, p. 98. — *Poggio Bracciolini.*

gnola, qui, dès-lors, ne s'aventura plus en présence des ennemis, sans avoir fortifié son camp par une double enceinte de chars, sur lesquels il plaçoit constamment des archers en vedette. Deux mille attelages de bœufs suivoient partout son armée, et formoient autour d'elle une ligne qu'il n'étoit pas facile de franchir. 1427.

Cependant Carmagnola s'avança vers Crémone, avec l'intention d'en former le siége. De son côté, le duc Philippe-Marie crut, pour la première fois, depuis qu'il faisoit la guerre, devoir encourager ses troupes par sa présence. Il vint s'établir à Crémone, tandis que son camp étoit à trois milles en avant de cette ville. De part et d'autre, de nouveaux corps et de nouveaux capitaines venoient, chaque jour, se joindre à l'armée. Les États, devenus plus puissans et plus riches, employoient de plus grandes forces pour se combattre. L'on assure qu'à cette époque on compta, dans le seul territoire de Crémone, jusqu'à soixante et dix mille combattans entre les deux partis (1); ce qui paroissoit

L. V, p. 348.—*Joh. Simonetæ.* L. II, p. 210. — *Gio. Batt. Pigna Storia de Princ. d'Este.* L. VI, p. 560.

(1) *Andreæ Billii Hist. Mediol.* L. VI, p. 100. — *Joh. Simonetæ de Gestis Francisci Sforticæ.* L. II, p. 211. — *Platinæ Hist. Mantuana.* L. V, p. 808.

1427. prodigieux dans un temps où l'on se souvenoit d'avoir vu trois ou quatre mille gendarmes répandre la terreur d'un bout à l'autre de l'Italie. Déjà la multiplication des soldats forçoit à changer le système militaire, et à étendre les plans de campagne sur de plus vastes contrées; tandis qu'auparavant, les armées, comme stationnaires dans un même lieu, n'avançoient ou ne reculoient point, et restoient une année à défendre le passage d'un ruisseau, ou la possession d'un village.

Le camp de Carmagnola à Casal Secco, étoit séparé de celui des Milanois par un large fossé. L'un et l'autre parti craignoit de le passer, et vouloit attirer à soi son ennemi, plutôt que d'aller le chercher. Cependant, le 12 juillet, les généraux milanois, qui vouloient saisir l'occasion de se distinguer, tandis que leur souverain étoit à portée de les observer et de leur accorder des récompenses, commencèrent l'attaque, et pénétrèrent même dans le camp de Carmagnola. Mais la chaleur extrême de la saison avoit réduit le terrein en poudre; dès que la cavalerie commença la charge, elle se trouva enveloppée par de si épais nuages de poussière, qu'il devint impossible à chaque corps de se reconnoître, ou de suivre une direction commune. Lorsqu'après un combat acharné de part et d'autre,

on sonna la retraite, un grand nombre de 1427.
cavaliers, croyant rejoindre leurs quartiers, allèrent se jeter dans ceux des ennemis. Carmagnola, renversé de son cheval, combattit long-temps à pied: Jean-François de Gonzagues fut quelque temps seul, et enveloppé de toutes parts d'ennemis; François Sforza, enfin, pénétra sans suite jusqu'au milieu du camp des Vénitiens; tous trois auroient été pris, si aucun des combattans avoit pu voir à vingt pas devant lui; mais les deux armées se séparèrent sans avantage de part ni d'autre (1).

Cependant Amédée, duc de Savoie; Jean Jacques, marquis de Montferrat, et Roland Palavicini, étoient entrés en même-temps dans l'État de Milan, par sa frontière occidentale. Le duc retourna dans sa capitale pour s'opposer à leurs ravages, et il envoya contr'eux Ladislas Guinigi, fils du seigneur de Lucques, qui, après avoir balancé quelque temps entre la ligue et le duc, s'étoit enfin attaché au dernier. Ladislas força les Piémontois à la retraite; mais les Florentins ne

(1) *Platinæ Hist. Mantuana.* L. V, p. 808. — *Naugerio Storia Venez.* p. 1091. — *Redusii de Quero Chron. Tarvisin.* p. 862. — *Gio. Batt. Pigna Storia de Principi d'Este.* L. VI, p. 562. — *Scipione Ammirato* T. II, L. XIX, p. 1038. — *J. Simonetæ* L. II, p. 212.

1427. pardonnèrent pas à son père cet acte d'hostilité contre leurs alliés (1).

Philippe, en s'éloignant de son armée de Crémone, la laissa sous le commandement de quatre généraux, avec une autorité égale. Nicolas Piccinino avoit réuni presque tous les soldats de Braccio de Montone, et rendu l'existence à ses bandes long-temps fameuses. François Sforza commandoit la troupe rivale, qui avoit été formée par son père. Guido Torello avoit été mis, par le duc, à la tête des soldats que Carmagnola avoit rassemblés, et qu'il avoit long-temps conduits à la victoire. Enfin, Ange de la Pergola, vieilli dans les combats, avoit formé lui-même sa propre armée. Ces chefs, égaux en rang, en réputation et en habileté, nourrissoient les uns contre les autres une jalousie qu'échauffoit encore la rivalité de leurs soldats. Tandis que Carmagnola, dont l'autorité n'étoit disputée par personne dans son armée, avoit sur ses adversaires un avantage prodigieux, grâce au secret et à la rapidité de ses mouvemens. Il prit, presque sous leurs yeux, Bina, et Casal Maggiore, et chacun de ses succès excita une nouvelle querelle dans le camp de ses

(1) *Andreæ Billii Histor.* L. VI, p. 1000. — *Joh. Simonetæ de Gestis Franc. Sfortiæ.* L. II, p. 213.

ennemis. Ce n'est pas qu'il n'eût aussi sous ses ordres des hommes fiers et indépendans, qu'il falloit plier à l'obéissance. On voyoit dans son armée, les trois princes souverains de Mantoue, de Faenza, et de Camerino; les deux parens de Sforza, Micheletto et Lorenzo Attendolo; les commissaires des Florentins et des Vénitiens; enfin Paul-François Orsini, qui, plus que tous les autres, disputoit l'autorité de son général (1). Mais Carmagnola avoit tant de dignité, de décision et de calme dans le danger, que ceux mêmes qui l'accusoient le plus d'arrogance, n'hésitoient jamais un instant à lui obéir. 1427.

Philippe-Marie connoissoit la jalousie de ses généraux, mais il la nourrissoit au lieu d'y porter remède; il ne vouloit en rendre aucun assez grand pour qu'il lui donnât de l'ombrage; il ne vouloit accorder à aucun une faveur qui pût mécontenter les autres, et les détacher de lui. Lorsqu'il se vit enfin forcé à soumettre à une seule volonté celle de tant de chefs, il voulut que son généralissime en imposât aux autres par sa naissance et son rang, plus que par une réputation militaire dont ils seroient envieux. Il fit venir Charles Malatesti, fils du seigneur de Pesaro, et neveu

(1) *Andreæ Billii Histor.* L. VI, p. 101.

1427. de l'autre Charles Malatesti, seigneur de Rimini (1), et il lui confia le commandement suprême de son armée.

Carmagnola prit à tâche de provoquer ce nouveau général, et de le mettre en opposition avec ses lieutenans, qu'il savoit plus expérimentés que lui. Il le harceloit; il affectoit de le mépriser, et cependant il ne lui offroit la bataille qu'autant qu'il étoit assuré de l'avantage du terrain. Il vint enfin, le 10 octobre, attaquer le village de Macalò, non loin de l'Oglio, et à deux ou trois milles de l'armée milanoise; mais dans un lieu entouré de marais. Les chaleurs de l'été les avoient désséchés en partie, en sorte que, la croûte plus dure qui recouvroit le limon pouvoit supporter des fantassins, tandis qu'elle s'enfonçoit sous les pieds des chevaux. Carmagnola avoit fait reconnoître soigneusement ces marais; il en connoissoit chaque sentier praticable; et, derrière chaque buisson, sur chaque plateau d'un terrain plus ferme, il avoit placé des embuscades, tandis qu'il laissoit, en apparence, sans gardes la chaussée tortueuse qui traversoit le marais. Les soldats milanois demandoient à grands cris le combat, et se considéroient

(1) *Joh. Simonetæ de Reb. Gest. Franc. Sfortiæ.* L. II, p. 213.

comme insultés par la prise de Macalò, faite sous leurs yeux. Malatesta partageoit leur ressentiment, tandis que, dans son conseil de guerre, plusieurs des capitaines représentoient les dangers de l'attaque (1). Mais le parti le plus hasardeux l'emporta, lorsque ceux qui le proposoient donnèrent à entendre que leurs adversaires manquoient de cœur. Peu de capitaines, braves dans le danger, ont eu le courage plus noble et plus vertueux de braver une semblable inculpation, lorsque l'intérêt de leur armée et de leur patrie l'auroit demandé. 1427.

L'armée milanoise s'engagea donc toute entière, le 11 octobre, sur la chaussée étroite qui traversoit le marais. Tout-à-coup, lorsqu'elle n'étoit déjà plus à temps de reculer, elle fut assaillie de droite et de gauche par une volée de flèches; à ce signal, la cavalerie légère et l'infanterie de Carmagnola parurent sur les flancs; dès que les Milanois sortoient de la chaussée pour repousser l'ennemi, ils s'embourboient dans les marais, et ne pouvoient plus remuer. Une fois que la colonne fut jetée en désordre; les fantassins de Carmagnola s'aventurèrent sur la chaussée, et, perçant le ventre

(1) Chacun des biographes de Sforza, de Piccinino, de Malatesta, etc., assure que son héros s'opposa au combat que les autres chefs sollicitoient.

1427. des chevaux milanois, ils renversèrent les cavaliers, qui, accablés sous le poids de leur armure, ne pouvoient plus se relever. Guido Torello trouva moyen de s'échapper avec ses fils, par un sentier qu'il découvrit au travers du marais; Piccinino, parcourant toute la chaussée, se fit jour au milieu des ennemis; Francesco Sforza, retourna en arrière; mais Charles Malatesti fut fait prisonnier, avec huit mille gendarmes, sans qu'il y en eut, à ce qu'on assure, un seul de tué. Tous les bagages et d'immenses richesses tombèrent au pouvoir du vainqueur (1).

Mais il n'existoit plus aucune animosité entre les soldats des camps ennemis; et, lorsque la bataille n'avoit pas été sanglante, elle se terminoit sans que les combattans conservassent aucun ressentiment les uns contre les autres. Les vainqueurs ne voyoient plus dans leurs prisonniers que des frères d'armes; la plupart avoient servi ensemble dans quelque guerre précédente, et avoient contracté, avec des hommes devenus leurs adversaires, des liens d'amitié et

(1) *Andreæ Billii Historia.* L. VI, p. 103. — *Poggio Bracciolini Hist.* L. VI, p. 351. — *Gio. Batt. Pigna Storia de Principi d'Este.* L. VI, p. 563. — *Platinæ Histor. Mantuana.* L. V, p. 809. — *J. Simonetæ.* L. II, p. 21. — *Redusii de Quero Chronic. Tarvisin.* p. 863. — *Marin Sanuto vite de Duchi di Venez.* p. 998.

d'hospitalité guerrière. Presque tous ceux qui 1427.
furent pris à Macalò avoient servi sous Carmagnola, et, dans le cours de la campagne, ils avoient montré, à plus d'une reprise, que leur ancien amour pour ce général n'étoit pas étouffé. Les soldats de Carmagnola, pendant la nuit qui suivit leur victoire, rendirent presque tous la liberté aux soldats ennemis qu'ils avoient arrêtés. Le matin, les commissaires vénitiens se rendirent à la tente du général, lui reprochant de laisser échapper tous les fruits de sa victoire, par cette libéralité imprudente. Alors Carmagnola donna ordre qu'on amenât devant lui tous les prisonniers qui se trouvoient encore dans son camp. On n'en put rassembler que quatre cents. « Puisque » mes soldats, dit-il à ceux-ci, ont rendu la » liberté à vos frères d'armes, je ne veux pas » leur céder en générosité; allez, vous êtes » libres aussi » (1). Les Vénitiens ne témoignèrent aucun ressentiment de ce manque de déférence de leur général. Le conseil des dix redoubla même de prévenance envers Carmagnola; il avoit commencé à se défier de lui, et déjà il le traitoit avec faveur, comme un homme qu'il vouloit sacrifier.

(1) *Andreæ Billii Histor.* L. VI, p. 104. — *Naugerio Storia Venezziana* p. 1092.

1427. La perte d'une bataille n'étoit plus qu'une perte d'argent. Le duc de Milan fut obligé de fournir de nouveaux chevaux et de nouvelles armes aux soldats que Carmagnola avoit relâchés. Mais deux armuriers de Milan, seulement, lui vendirent cinq mille cuirasses; et, en peu de temps, une nouvelle armée fut sur pied. Carmagnola ne voulut point pousser ses troupes jusqu'aux portes de Milan, comme il en fut sollicité par les commissaires vénitiens. Peut-être ressentoit-il quelque pitié pour son ancien maître, qu'il avoit suffisamment humilié; peut-être aussi craignoit-il de s'exposer dans un pays ennemi, où de nombreuses milices auroient suppléé à la diminution des troupes de ligne; mais il attaqua et soumit successivement Montechiaro, Orci et Pontoglio, et il remporta, près de ce dernier château, un avantage sur Nicolas Piccinino, qui fut le dernier fait d'armes de la campagne (1). Dans le même temps, Angelo de la Pergola mourut inopinément à Bergame d'un regorgement de sang; Ericio, le secrétaire du duc, qui avoit causé la disgrâce de Carmagnola, mourut aussi, de même que trois de ses capitaines; et Philippe, se trouvant affoibli par ces pertes redoublées, songea de nouveau à faire la paix.

(1) *Andreæ Billii Histor.* L. VI, p. 105.

Il entra d'abord en négociations avec Amédée, duc de Savoie, qu'il détacha de la ligue des deux républiques; il lui abandonna la ville de Verceil, que ce duc avoit conquise; il épousa sa fille Marie, et il signa, le 2 décembre 1427, la paix séparée qu'il fit avec lui (1). 1427.

Pendant l'hiver, le pape envoya de nouveau le cardinal Nicolas Albergati à Ferrare, pour renouer les négociations; c'étoit le même qui avoit conclu le traité de l'année précédente. A l'exception des Vénitiens, chacun désiroit la paix. Florence étoit accablée par les efforts qu'elle avoit faits pendant cinq années de suite, sans avoir conquis un seul village, ou recueilli aucun fruit de tous ses sacrifices; les seigneurs de Ferrare et de Mantoue, Palavicini et le marquis de Montferrat étoient ruinés par la guerre; le duc de Milan perdoit courage; depuis long-temps il demandoit des secours à l'empereur Sigismond, qui le repaissoit de vaines promesses, sans jamais les exécuter. Carmagnola lui-même avoit satisfait sa vengeance. Son caractère superbe et impétueux étoit blessé par la morgue sombre et défiante des procurateurs de Saint-Marc, qui le suivoient partout pour le contrôler et l'épier. 1428.

(1) *Poggii Bracciolini Hist.* L. VI, p. 352. — *Joh. Simonetæ*, L. II, p. 215.

1428. Il désiroit que la paix avec le duc lui fît recouvrer ses biens, et remît en liberté sa femme et ses filles. Mais, lui-même, il avoit appris aux Vénitiens à connoître le plaisir des conquêtes; et déjà leur ambition étoit plus active et plus insatiable que celle d'aucun monarque. A cette époque même, ils étoient engagés dans des hostilités presque continuelles avec les Turcs; leur commerce étoit inquiété par des forbans; les places maritimes qu'ils possédoient en Grèce étoient bloquées, et quelquefois leurs garnisons étoient massacrées, et tous les sujets qui s'étoient mis sous leur protection étoient passés au fil de l'épée par les Barbares (1). Mais le conseil des dix ne considéroit déjà plus ses places fortes du levant que comme des comptoirs de commerce, qui contribuoient à la richesse, non à la grandeur de l'État. Il se consoloit de leur perte par ses acquisitions en terre ferme; il négligeoit la marine, autrefois la gloire de Venise, pour employer tous les revenus de l'État à maintenir des soldats, et il ne se proposoit rien moins que la conquête de toute la Lombardie.

Les Florentins, par leur traité avec les

(1) C'est ainsi que, le 13 mars 1430, la ville de Thessalonique fut enlevée aux Vénitiens. *Marin Sanuto vite de Duchi di Venezia.* p. 1008.

Vénitiens, s'étoient engagés à continuer la guêrre aussi long-temps que ces alliés ambitieux l'exigeroient. Cependant ils sollicitoient le sénat de faire connoître ses prétentions; tous les autres confédérés paroissoient sur le point de se détacher d'eux. Alfonse d'Aragon, aussi bien qu'Amédée de Savoie, avoient fait leur paix particulière avec le duc. Au premier, Philippe avoit fait espérer la cession de l'île de Corse; et, en attendant qu'il pût y faire consentir les Génois, il avoit remis en gage à l'Aragonois Lerici et Porto Venere (1). Les Vénitiens, qui avoient d'abord demandé la cession de Brescia, Bergame et Crémone, avec tout leur territoire, se contentèrent des deux premières villes, avec une partie du district de la troisième. L'Adda leur fut accordé pour frontière du côté de Milan; le duc rendit à Carmagnola sa fortune et sa famille. Aucun autre des confédérés ne retira aucun avantage de la paix; seulement Philippe-Marie s'engagea, comme il avoit fait précédemment, à ne prendre aucune part aux affaires de Toscane et de Romagne. Il reconnut pour alliés des Vénitiens les seigneurs de Ferrare, de Mantoue et de Montferrat, et les comtes 1428.

(1) *Jahann. Stellæ Annales Genuenses.* T. XVII, p. 1300. — *Marin Sanuto vite de Duchi.* p. 1000.

1428. Palavicino et San-Pellegrino dans l'État de Parme. Il reconnut de même pour alliés des Florentins, les Siennois, les Frégosi, les Adorni et les Fieschi de Gênes, les seigneurs de Piémagne et Paul Guinigi de Lucques; ce dernier, qui s'étoit rangé parmi les ennemis des Florentins, fut compté à dessein au nombre de leurs alliés, pour le priver ainsi de la protection du duc de Milan. Ce traité de paix fut signé le 18 avril 1428 (1).

Quoique l'Italie eût un extrême besoin de goûter quelques années de repos, pour réparer ses forces épuisées par tant de guerres, il se passa peu de mois avant que les hostilités recommençassent dans cette contrée. Le signal pour une guerre nouvelle fut donné dans les États de l'église, comme si cette province regrettoit d'avoir seule été épargnée pendant les troubles précédens. Mais, quoique Martin V parût avoir fait prospérer les pays qu'il avoit réunis sous sa domination, il n'étoit ni aimé ni estimé de ses peuples. Les impôts, qu'il avoit multipliés, non point en proportion de ses besoins, mais de son avidité d'amasser, excitoient des réclamations universelles; sa libé-

(1) *Andreæ Billii.* L. VI, p. 107. — *Poggii Bracciolini.* L. VI, p. 352. — *Marin Sanuto, vitæ.* p. 1000. — *Gio. Batt. Pigna.* L. VI, p. 564. — Redusius de Quero finit à cette époque sa chronique de Trévise. *T. XIX, p. 866.*

ralité envers ses parens, qu'il combloit de richesses et d'honneurs, et entre lesquels il partageoit ses revenus, ses forteresses et ses soldats, éveilloit la jalousie de la noblesse et du clergé. Enfin, les villes qui avoient eu des seigneurs particuliers, regrettoient toutes l'éclat de leurs petites cours, l'émulation qu'elles excitoient, les récompenses qu'elles offroient au mérite, les distinctions, les honneurs qu'elles accordoient, les richesses qu'elles fixoient dans la patrie. Imola paroissoit déserte depuis qu'elle avoit perdu ses Alidosi, Forli ses Ordelaffi, Ascoli et Fermo leurs Migliorotti. Bologne, plus puissante, plus riche, et accoutumée à une liberté plus entière, regrettoit la constitution de son ancienne république (1). Le pape retenoit à Rome, en quelque sorte comme ôtage, Antoine Bentivoglio, fils de ce Jean, qui, au commencement du siècle, s'étoit emparé de la seigneurie de Bologne. Il croyoit avoir moins à se défier de la faction contraire, à la tête de laquelle on voyoit la famille des Canedoli; ce fut cependant parmi ceux-ci que se forma une conjuration pour rendre la liberté à leur patrie. 1428.

Un profond secret fut gardé par les conjurés, entre lesquels se trouvoient les chefs

(1) *Andreæ Billii Histor. Mediolan.* L. VII, p. 113.

1428. des plus grandes familles de Bologne (1). Une impatience commune de secouer le joug des prêtres, un mépris universel pour leur administration foible et languissante formoit le lien entre les conjurés, et leur assuroit les secours du peuple. En effet, le 1.er août 1428, lorsqu'ils se présentèrent armés sur la place publique, on entendit de toutes parts répéter le cri de *vivent les arts et la liberté!* Les portes du palais public furent enfoncées, il fut livré au pillage, et le légat fut forcé de s'enfuir. Un gonfalonier et des anziani furent élus pour gouverner la république de Bologne, selon ses anciens usages; et Louis de San-Severino fut pris à la solde de la nouvelle seigneurie, avec une compagnie d'aventure qu'il avoit commandée dans la guerre de Milan (2).

Mais les Bolonois ne pouvoient choisir un moment plus défavorable pour réclamer leur antique liberté. Tous leurs voisins, épuisés par de longs combats, craignoient sur toute chose de s'engager dans une guerre nouvelle. Les Florentins, alliés héréditaires de Bologne,

(1) Outre les Canedoli, on y comptoit les Zambeccari, les Pepoli, les Ramponi, les Griffoni, les Ghisilieri, les Gozzadini, etc.

(2) *Andreæ Billii Hist.* L. VII, p. 112. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 617.

et protecteurs de toutes les villes libres, refusèrent de reconnoître le nouveau gouvernement. Les seigneurs du voisinage, accoutumés à rechercher une solde étrangère, offrirent leurs services au pape, le seul souverain qui fût alors en état de les payer. Ladislas Guinigi, fils du seigneur de Lucques, vint de lui-même attaquer les Bolonois, avant que Martin V lui en donnât la commission (1). Bientôt Charles Malatesti, seigneur de Rimini, en fit autant. Jacques Caldora, que le pape choisit pour son général, rassembla ses troupes dans l'État de Modène. Antoine Bentivoglio, par jalousie des Canedoli, se rapprocha de Bologne, et fit arborer les drapeaux de l'église dans tous les châteaux où il avoit quelque influence, en sorte que la nouvelle république fut bientôt bloquée de toutes parts et destituée de tout secours. 1428.

La guerre de Bologne fut poursuivie avec ce mélange de mollesse et d'obstination qui caractérisoit les guerres ecclésiastiques. Les soldats, comme s'ils avoient eux-mêmes été conduits par des prêtres, ne se signaloient par aucun acte de vigueur ou de courage; il n'y avoit ni fait d'armes distingué, ni rencontre sanglante, ni siége remarquable; 1429.

(1) *Cronica di Bologna*. p. 619.

1429. mais, d'autre part, les armées ne se rebutoient point, elles sembloient savoir que le temps ne coûtoit rien à l'église, et que l'opiniâtreté est la plus sûre garantie du succès pour celui qui peut attendre. Après une année de combats, une convention fut conclue, le 30 août 1429, par laquelle l'exercice de la souveraineté fut partagé entre le légat du pape et la seigneurie (1).

Mais la guerre avoit aigri la haine des deux factions. La seigneurie, pour subvenir à ses dépenses, avoit été obligée de recourir à des impôts oppressifs. Elle s'étoit défendue contre les conspirations des partisans de l'église, par une vigilance soupçonneuse, et elle avoit souvent puni leurs entreprises avec une sévérité cruelle. Il y avoit du sang versé entre les deux partis, et les traités de paix n'étoient pas assez puissans pour étouffer tant
1430. de haine. L'abbé Zambeccari fit inhumainement massacrer, dans la salle du conseil, cinq amis des Bentivogli, qu'il accusa de vouloir faire triompher leur faction (2). Bientôt le légat fut obligé de sortir de la ville,

(1) *Andreæ Billii Hist.* L. VII, p. 115. — *Annales Bononiens. Hieronymi de Bursellis.* p. 870. — *Cronica Miscella di Bologna.* p. 623.

(2) Le 2 avril 1430. *Cronica di Bologna.* p. 624.

et les hostilités recommencèrent au milieu 1430.
de juillet 1430; elles se continuèrent avec
la même mollesse qui avoit caractérisé la
précédente guerre; et, malgré les efforts
soutenus des Bolonois, pour obtenir la paix,
et les médiateurs divers qu'ils invoquèrent,
elles furent poursuivies jusqu'au 22 avril
1431. A cette époque, elles furent terminées
par un traité conclu avec Eugène IV, qui,
le 3 mars, avoit succédé à Martin V (1).

Le plus puissant des vassaux de l'église,
Charles Malatesti, seigneur de Rimini, étoit
mort dans l'intervalle entre ces deux guerres,
le 14 septembre 1429. Général habile, quoique 1429.
souvent malheureux, il jouissoit, en Italie,
d'une considération supérieure encore à sa
puissance; on le regardoit comme le plus
vertueux parmi les princes du siècle; on
savoit qu'il prenoit pour modèles les grands
hommes de l'antiquité, dont il étudioit l'his-
toire avec une ardeur glorieuse; et, en
effet, on retrouvoit souvent dans sa con-
duite une générosité et une grandeur ro-
maines, dès long-temps inconnues aux autres
seigneurs d'Italie. Sa mort fut fatale à sa
maison. Il n'avoit point d'enfans; mais Pan-
dolfe Malatesti, son frère, qui étoit mort

(1) Martin V étoit mort le 22 février 1431. *Cronica di Bologna*. p. 532.

1429. l'année avant lui, avoit laissé trois fils légitimés, entre lesquels fut divisé l'héritage des seigneurs de Rimini. Un troisième frère de Malatesta, seigneur de Pesaro, réclama contre une légitimation qui donnoit à des bâtards un héritage auquel il prétendoit avoir seul des droits. Il eut recours au pape, et celui-ci saisit avec empressement l'occasion de régler la succession du plus puissant de ses vassaux, ou plutôt de le dépouiller. Martin V donna plusieurs des châteaux qui avoient appartenu aux Malatesti, à Guido de Montefeltro, son parent; il réunit à la directe du saint-siége Borgo San-Sepolcro, Bertinoro, Osimo, Cervia, la Pergola et Sinigaglia, et il ne laissa aux trois neveux de Charles que les trois villes de Rimini, Fano et Cesene, dont il fit, pour eux, trois petites souverainetés feudataires de l'église (1).

Pendant que ces choses se passoient dans les États de l'église, la Toscane n'étoit pas tranquille. Les Florentins avoient été contraints, par l'épuisement de leurs finances, à augmenter leurs impositions, pour acquitter les dettes énormes contractées pendant la dernière guerre. Ils établirent alors un mode

(1) *Andreæ Billii Hist. Mediol.* L. VII, p. 116. — *Annales Foroliviens. anonimi.* T. XXII, p. 215.

nouveau pour les percevoir, qu'ils appe- 1429.
lèrent le *catasto* (1). C'étoit une estimation de toutes les propriétés privées, meubles et immeubles, ensuite de laquelle chacun étoit tenu au paiement de demi pour cent sur son capital. Après que le cadastre eut été terminé à Florence, la seigneurie voulut l'étendre aussi aux villes sujettes de la république; mais presque toutes refusèrent avec obstination de s'y soumettre, et les citoyens se laissèrent plutôt mettre en prison que de consentir à déclarer leurs biens. La ville de Volterra sur-tout réclamoit les priviléges qui lui avoient été assurés par son traité de réunion, et la promesse qu'on lui avoit faite de ne point augmenter les tributs qu'elle payoit de toute antiquité. Un Volterran, nommé Giusto d'Antonio, après avoir été traîné en prison, à Florence, fut relâché sur sa promesse de donner la déclaration demandée; mais, dès qu'il fut arrivé à Volterra, il appela ses concitoyens aux armes, au nom de la liberté. Le peuple en fureur se souleva; et, comme il n'y avoit point de garnison dans la ville, il occupa aussitôt les

(1) *Catasto*, dont nous avons fait *cadastre*, veut dire monceau. *Accatastare*, c'est arranger ce qu'on veut mesurer, le bois, par exemple.

1429. portes et la citadelle. La terreur fut extrême à Florence, quand on fut informé de cette sédition, car la cause pour laquelle Volterra se soulevoit étoit commune à toutes les villes sujettes, et l'on savoit que, dans toutes, le mécontentement et la jalousie étoient extrêmes. Les peuples soumis à une république portent plus d'envie à la liberté qu'ils voient de près sans en jouir, que les peuples soumis à un maître; il est trop humiliant de n'être que sujets, quand on vit entouré de citoyens. Cependant, la promptitude avec laquelle les milices florentines marchèrent contre Volterra, éteignit la rebellion, avant qu'elle pût s'étendre. Palla Strozzi, envoyé par la seigneurie pour offrir aux Volterrans leur pardon, et les éclairer sur le danger qu'ils couroient, réussit en peu de jours à changer leurs dispositions; Giusto d'Antonio, le chef des insurgés, fut tué par ses associés, et la ville fut ouverte, sans conditions, aux Florentins (1).

Nicolas Fortebraccio, fils d'une sœur de Braccio de Montone, et l'un des capitaines les plus dévoués aux Florentins qu'il servoit

(1) *Macchiavelli Istor Fiorent.* L. IV, p. 28-35. — *Andreæ Billii Hist. Mediolanens.* L. VII, p. 117. — *Commentarii di Neri di Gino Capponi.* p. 1163.

depuis long-temps, avoit été envoyé contre 1429.
Volterra; lorsque cette ville se fut soumise, les Florentins excitèrent sous main Fortebraccio à entrer sur le territoire de Lucques. Ils désiroient se venger de Paul Guinigi, seigneur de cette ville, qui avoit embrassé, dans la dernière guerre, le parti du duc de Milan; mais avant de l'attaquer ouvertement ils vouloient connoître les dispositions de ses sujets à son égard, et ses moyens de défense. Fortebraccio en effet commença, le 22 novembre, à ravager le territoire de Lucques, où il se présenta comme condottiere et chef d'aventuriers armés pour son compte (1).

Paul Guinigi avoit régné trente ans à Lucques, avec moins d'éclat que Castruccio, mais aussi d'une manière moins ruineuse pour sa patrie; il avoit étudié avec fruit la science de l'administration, et la ville de Lucques lui a dû plusieurs lois sages et plusieurs institutions économiques, qu'elle a conservées jusqu'à nos jours. Pendant son long règne il maintint son petit État dans une paix constante; il échappa presque à

(1) *Commentari di Neri di Gino Capponi.* p. 1166. — *Petri Russii Senensis Histor. Fragment.* p. 27. — *Leonard. Aretin. Comment.* p. 934. Ce dernier assure que Fortebraccio agissoit de son propre mouvement, et sans la participation du gouvernement florentin.

1429. l'histoire, qui n'eut rien à rapporter sur Lucques, dans cet espace de temps. Cependant Guinigi ne réussit point à se faire aimer. Il n'avoit aucune des qualités brillantes qui excitent l'enthousiasme, et qui peuvent quelquefois faire oublier au peuple la liberté qu'il a perdue. C'étoit un caractère effacé, sans générosité ni grandeur, sans génie ni bravoure, comme aussi sans vices honteux ou sans passions cruelles. Ses sujets, en voyant paroître Nicolas Fortebraccio sur leur territoire, ne doutèrent pas que ce général ne fût envoyé par les Florentins, et ils regardèrent leur maître comme perdu. Tous les châteaux des frontières, et surtout ceux de la vallée de la Pescia, envoyèrent demander aux vicaires florentins du voisinage, les drapeaux de la république, qu'ils arborèrent sur leurs tours. Dès que la seigneurie apprit à Florence ces mouvemens dans le Lucquois, elle fit réunir les trois conseils, et la guerre contre le seigneur de Lucques y fut résolue, presque d'un commun accord, le 14 décembre 1429 (1).

On vit avec étonnement, dans cette occasion, le parti qui avoit mis le plus d'oppo-

(1) *Commentari di Neri di Gino Capponi*, p. 116.

sition à la précédente guerre, lorsqu'il s'agis- 1429.
soit de sauver la liberté de la république et celle de l'Italie, voter en faveur de celle-ci, quoique l'ambition et la soif des conquêtes fussent ses seuls motifs. Nicolas d'Uzzano, l'ancien chef du parti guelfe, fit ce qu'il put pour l'empêcher; mais des jeunes gens avoient acquis plus d'influence que lui sur les conseils de la république. Rinaldo des Albizzi étoit parvenu à un âge où il pouvoit diriger le parti formé autrefois par son père, et il fut secondé, dans cette occasion, par Cosimo et Lorenzo, fils de Giovanni de Medici. Le dernier étoit mort cette même année, après avoir porté sa famille, par sa modération, sa douceur et sa sagesse, à plus de puissance qu'elle n'en eut jamais obtenu (1).

Les Florentins prirent à leur solde Nicolas Fortebraccio et l'armée qu'il avoit déjà; en même-temps ils envoyèrent dans l'État de Lucques, Berardino de la Carda, avec huit cents chevaux. Ils étoient tellement épuisés par la dernière guerre, qu'ils ne purent jamais porter leur armée au-delà de deux mille cuirassiers. Quant à l'infanterie, ils n'employèrent que leurs propres milices; cependant le

(1) *Machiavelli Stor. Fiorent.* L. IV, p. 33 et 39.—*Poggii Bracciolini Hist. Florent.* L. VI, p. 354.

1429. seigneur de Lucques, abandonné par tout le monde, étoit si foible, qu'on ne pouvoit attendre de lui une longue résistance. Les commissaires de la république florentine, par leur mauvaise conduite, vinrent les premiers à son secours. Astorre Gianni, qui avoit été chargé de soumettre la Garfagnane, se rendit dans la vallée de Serravezza, proche de Pietra Santa; et, quoique les habitans, affectionnés au parti guelfe et aux Florentins, fussent venus d'eux-mêmes au-devant de lui, pour se mettre sous la protection de la république, il abandonna leur pays au pillage, et leurs personnes aux insultes de ses soldats. Une indignation générale fut excitée par cette déloyauté; les habitans de Serravezza, réduits à la mendicité, remplirent la Toscane de leurs plaintes. En vain la seigneurie rappela et dégrada Astorre Gianni; en vain elle rendit leurs biens aux habitans de Serravezza, et s'efforça de compenser leurs dommages; les crimes dont des guerriers féroces souillent les armes d'un peuple, demeurent dans la mémoire des hommes, comme des taches ineffaçables; la haine qu'ils inspirent, prépare d'avance leurs revers, et leurs victoires mêmes ajoutent à la honte de la nation qui les emploie (1). D'ailleurs,

(1) *Macchiavelli Ist. Fiorent.* L. IV, p. 45.

d'autres commissaires florentins ne se montroient guère moins avides. Rinaldo des Albizzi paroissoit oublier le but de la guerre pour ne s'occuper que du butin; il suivoit le camp, moins pour diriger l'armée, que pour acheter à bas prix, des soldats, les effets et le bétail qu'ils venoient de piller. Les campagnards, qui avoient pris les armes par affection pour l'ancien parti guelfe, s'éloignoient avec dégoût de cette armée de pillards; les châteaux retournoient à l'obéissance de Lucques, qu'ils avoient rejetée; les soldats florentins eux-mêmes concevoient du mépris pour leurs commissaires d'après leur conduite, et ne vouloient point leur obéir. Les dix de la guerre avoient ordonné d'entreprendre le siége de Lucques; mais l'armée refusa de camper pendant les pluies de l'hiver; elle prit ses quartiers à Cappannole, à trois milles des murs, et elle donna aux assiégés le temps de préparer leur défense (1). 1430.

Philippe Brunelleschi, l'un des plus habiles architectes qu'ait produit Florence, proposa de tirer parti des pluies mêmes qui arrêtoient les opérations militaires pour attaquer la ville. Le Serchio, qui traverse la plaine où est bâtie

(1) *Commentari di Neri di Gino Capponi.* p. 1168. — *Niccolò Macchiavelli.* L. IV, p. 51.

1430. Lucques, étoit gonflé par ces longues pluies; Brunelleschi vouloit diriger son courant contre les murs, et y ouvrir une brèche par la violence des eaux. Mais les Lucquois, après lui avoir permis d'achever presque le travail très-long et très-dispendieux qu'il avoit entrepris, rompirent, pendant la nuit, la digue qu'il avoit élevée, et inondèrent tellement la plaine, que les Florentins furent obligés de s'éloigner de Lucques (1).

Dans le même temps, les assiégés faisoient de fréquentes sorties, sous la conduite de Guinigi et de ses fils; deux de ceux-ci avoient porté les armes en Lombardie; ils savoient distinguer la valeur et la récompenser: ils remportèrent sur les Florentins de fréquens avantages, et ils ranimèrent le courage de leurs sujets. Les premiers en Italie, ils paroissent avoir armé les soldats de fusils, dont l'invention est fort postérieure à celle des bombardes et de la grosse artillerie (2). L'année suivante, l'empereur Sigismond excita encore l'étonnement des Italiens, par le corps de cinq cents

(1) *Commentari di Neri di Gino Capponi.* p. 1169.—*Andreæ Billii Historia.* L. VIII, p. 128. — *Poggii Bracciolini Hist.* L. VI, p. 363.

(2) *Andreæ Billii Histor,* L. VIII, p. 127.

fusiliers dont il étoit entouré, lorsqu'il se rendit à Rome pour y être couronné (1). 1430.

Paul Guinigi appeloit de toutes parts des troupes à sa solde, et il invoquoit les secours de Philippe-Marie, des Vénitiens et des Siennois. Les derniers surtout paroissoient prendre un grand intérêt à lui; ils regardoient l'attaque de Lucques comme un acheminement à la conquête de toute la Toscane, que les Florentins méditoient, et ils craignoient d'être bientôt privés, à leur tour, de leur liberté, par cette république ambitieuse.

Cependant les Siennois hésitèrent quelque temps à prendre ouvertement un parti; mais Antonio Petrucci, un de leurs concitoyens qui suivoit le métier des armes, porta lui seul, aux Lucquois, les secours qu'il auroit voulu obtenir de sa république. Au commencement de cette guerre, il avoit été envoyé en ambassade à Florence, et il y avoit été insulté par la populace. Le desir de vengeance se joignoit en lui à la volonté de maintenir l'équilibre de la Toscane, et d'empêcher l'oppression d'un peuple allié de sa patrie (2). Il rassembla un corps d'armée assez considérable, et, traversant le Pisan, il le conduisit

(1) *Petri Russii Histor. Senensis.* p. 41.

(2) *Ib.* p. 28.

1430. à Lucques. Il passa ensuite à la cour de Philippe-Marie, et il le sollicita de secourir secrètement la ville assiégée, s'il ne vouloit pas le faire d'une manière ouverte (1).

Le duc de Milan pouvoit alors donner des secours à Guinigi, d'autant plus facilement, qu'il avoit dans la Lomelline, la compagnie d'aventure de François Sforza, qui, depuis une année, paroissoit n'être plus à sa solde. Philippe n'avoit point pardonné à Sforza un échec que ce général avoit éprouvé dans les montagnes de la Ligurie, en combattant des rebelles génois, et il l'avoit cantonné au confluent du Tésin et du Pô, dans une espèce de confinement où il veilloit sur lui. On assure même, qu'à deux reprises il avoit été sur le point de le faire mourir (2). Au moment où le duc se réconcilia réellement avec lui, il donna plus de publicité encore à leur précédente brouillerie; il annonça à toutes les puissances d'Italie, que Sforza lui avoit demandé son congé pour passer dans le royaume de Naples, et qu'il ne répondoit plus de ce capitaine qui n'étoit plus à lui. Sforza ayant rassemblé trois

(1) *Orlando Malavolti Storia di Siena.* P. III, L. II, p. 20. — *Macchiavelli Istor. Fiorent.* L. IV, p. 52.

(2) *Joh. Simonetæ de Rebus Gestis Franc. Sfortiæ.* L. XI, p. 215.

mille chevaux et autant de fantassins, entra 1430.
en Toscane, au mois de juillet 1430, par la Lunigiane et Pietra-Santa. Il força le camp florentin qui assiégeoit Lucques, à se retirer; il prit Buggiano; il menaça Pescia, et il porta la guerre dans le pays même des agresseurs (1).

Cependant, soit que Paul Guinigi commençât à trouver que la défense de Lucques lui coûtoit plus que ne valoit la possession même de cette ville, soit que les Florentins réussissent par un stratagême à semer la défiance entre ses sujets et lui, Pandolfe Petrucci, le Siennois qui lui avoit amené des secours, Pierre Cennami, et Jean de Chivizzano, magistrats de Lucques, surprirent des lettres que les commissaires florentins adressoient au seigneur; ces commissaires, paroissant suivre une négociation déjà entamée depuis long-temps, lui promettoient deux cent mille florins à payer en plusieurs termes, et la possession de quelques châteaux, en retour pour la ville de Lucques, que Guinigi paroissoit avoir promis de livrer (2). Antonio

(1) *Andreæ Billii Historia.* L. VIII, p. 130. — *Poggio Bracciolini Hist.* L. VI, p. 364. — *J. Simonetæ.* L. II, p. 217.

(2) *Andreæ Billii Hist. Mediol.* L. VIII, p. 130. — *Poggio Bracciolini Hist. Flor.* L. VI, p. 364.

1430. Petrucci n'avoit ni affection, ni estime pour Guinigi ; en lui portant des secours, il avoit consulté sa haine pour Florence, non son amitié pour celui qu'il défendoit; et, s'il avoit voulu soustraire Lucques aux Florentins, avant d'avoir porté les armes contre eux, il le vouloit davantage encore, une fois qu'il les avoit irrités par sa résistance : après avoir cherché à connoître les dispositions de Guinigi, et s'être confirmé dans ses soupçons, il convint avec François Sforza des moyens d'arrêter le seigneur de Lucques, ainsi que ses enfans. Cennami et Chivizzano rassemblèrent une quarantaine de conjurés. Petrucci, qui avoit à toute heure l'entrée des appartemens du prince, conduisit au milieu de la nuit ses complices, jusqu'à la porte de Guinigi, qui étoit au lit. Celui-ci se levant avec précipitation, leur demanda le motif de cette visite. « Il y a déjà trop long-temps, lui » répondit Cennami, que t'étant emparé du » gouvernement, tu as attiré à nos portes » nos ennemis, qui nous font périr par le fer » ou la faim. Nous sommes résolus désormais à » nous gouverner nous-mêmes, et nous venons » te demander les clefs de notre ville, et le » trésor qui lui appartient. » « Le trésor » amassé par mon économie, répondit Gui- » nigi, je l'ai dépensé tout entier pour

» repousser, loin de vous, une agression 1430.
» injuste : quant aux portes, elles sont en
» votre pouvoir, ainsi que ma personne et
» ma famille : souvenez-vous seulement que
» j'ai obtenu la seigneurie, et que je l'ai
» conservée trente ans sans répandre de sang;
» faites que le terme de mon pouvoir réponde
» à son commencement et à sa durée » (1). Guinigi fut en effet arrêté par les conjurés, avec quatre de ses enfans qui se trouvoient auprès de lui. L'aîné de ses fils, Ladislas, étoit au camp, auprès de François Sforza, et ce général le fit saisir en même-temps. Tous ensemble furent envoyés au duc de Milan, qui les fit mettre dans les prisons de Pavie. Guinigi, au bout de deux ans, y mourut de mort naturelle (2). Les citoyens de Lucques abandonnèrent à Antonio Petrucci, pour sa récompense, le pillage des appartemens du seigneur; ses armes et ses chevaux furent donnés à François Sforza; l'or et l'argent qu'il avoit chez lui, furent portés au trésor public. En même-temps, un gonfalonier et des anziani furent nommés par le peuple,

(1) *Macchiavelli Stor. Flor.* L. IV, p. 54.

(2) *J. Stellæ Annales Genuenses.* T. XVII, p. 1304. — *Petri Russii Hist. Senensis.* T. XX, p. 31. — *Orlando Malavolti Storia di Siena.* P. III, L. II, p. 20.

1430. et la république fut de nouveau gouvernée selon ses antiques lois (1).

Les Florentins n'avoient commencé la guerre que par ressentiment contre Paul Guinigi; leur sûreté exigeoit, disoient-ils, qu'ils ne souffrissent point un tyran ennemi dans leur voisinage; tout motif de continuer les hostilités paroissoit donc avoir cessé par l'arrestation du seigneur de Lucques. Les Lucquois envoyèrent en effet immédiatement à Florence pour demander la paix; ils représentèrent que le seul ennemi des Florentins étoit déjà suffisamment puni de sa faute; que pour eux, redevenus libres, ils étoient ce qu'ils avoient toujours été, les amis les plus fidèles de la république, et les partisans les plus inébranlables de la cause guelfe. Mais la seigneurie n'écoutoit déjà qu'une ambition rendue plus ardente par l'exemple des conquêtes des Vénitiens; elle vouloit s'assurer la possession de Lucques, et quoiqu'elle offrit d'abord la paix, si on lui cédoit Montecarlo et Pietra-Santa, elle rompit bientôt après toute négociation (2).

Les commissaires florentins avoient profité

(1) Cette révolution s'opéra au mois de septembre 1430. *Commentari di Neri di Gino Capponi.* p. 1170. — *Andreæ Billii Histor. Mediol.* L. VIII, p. 131.

(2) *Commentari di Neri di Gino Capponi.* p. 1170.

de ces premières ouvertures de paix, pour entamer, avec le comte François Sforza, un traité d'une autre nature. Ils l'engagèrent, pour le prix de cinquante mille florins, à quitter Lucques et à retourner en Lombardie. Sforza reçut ce paiement comme l'arrérage d'une dette contractée par la république envers son père, et il refusa de passer au service des Florentins, comme on le sollicitoit de faire (1). 1430.

Le siége de Lucques fut repris avec une nouvelle vigueur par les Florentins, après le départ de Sforza; mais le duc de Milan ne vouloit point leur permettre de faire une acquisition aussi importante; il engagea, sous mains, les Génois à faire valoir un traité particulier qu'ils avoient avec Lucques; à demander aux Florentins de lever le siége de cette ville; et, sur leur refus, à envoyer vers le Serchio, Nicolas Piccinino, que le duc avoit mis à leur service dans ce but (2).

Guid'Antonio de Montefeltro, comte d'Urbino, commandoit l'armée florentine, forte de six mille chevaux et trois mille fantassins.

(1) *Commentari di Neri di Gino Capponi.* p. 1170. — *Joh. Simonetæ de vita Sfortiæ.* L. II, p. 218. — *Poggio Bracciolini Hist.* L. VI, p. 365.

(2) *Poggio Bracciolini* L. VI, p. 366. — *Andreæ Billii Historia.* L. VIII, p. 134. — *Petri Russii Hist. Senensis.* T. XX, p. 32.

1430. Piccinino avoit moins de monde ; mais ses troupes étoient fraîches et pourvues de tout, tandis que les Florentins avoient beaucoup souffert de la mauvaise saison et de l'inondation du Serchio. Les deux camps, séparés par la rivière, s'observoient sans pouvoir se combattre, lorsqu'un parti de cavalerie florentine, ayant découvert un gué, en profita pour attaquer Piccinino par les derrières. Celui-ci repoussa ces maraudeurs ; il les chassa, les poursuivit dans le fleuve ; et, traversant le gué qu'ils lui faisoient connoître, il tomba sur l'armée florentine qu'il mit dans une complète déroute, et qu'il fit prisonnière presque en entier. Toute l'artillerie, toutes les munitions, et près de quatre mille chevaux, tombèrent au pouvoir du vainqueur (1).

Ainsi, la guerre dans laquelle les Florentins s'étoient engagés, avec l'espérance de conquérir Lucques, pouvoit exposer de nouveau leur propre indépendance ; et, si Nicolas Piccinino ne s'étoit pas arrêté au milieu de ses victoires, d'après les ordres de son maître, il lui auroit été facile de prendre Pise qui

(1) *Poggii Bracciolini.* L. VI, p. 367. — *Andreæ Billii.* L. VIII, p. 137. — *Macchiavelli Stor. Flor.* L. IV, p. 55. — *Orlando Malavolti Storia di Siena.* P. III, L. II, p. 21. — *Commentari di Neri di Gino Capponi.* p. 1171. — *Vita di Niccolò Piccinino.* T. XX, p. 1059.

soupiroit après l'occasion de secouer le joug, 1430.
et de bouleverser toute la Toscane. Les Siennois, toujours plus alarmés sur l'ambition des Florentins, venoient de contracter une alliance avec les Génois, pour la défense de Lucques, et ils avoient élevé au rang de capitaine du peuple, 1431.
par des suffrages unanimes, ce même Antoine Petrucci, qui avoit mis tant d'activité à porter des secours aux Lucquois (1). Un seul événement parut moins défavorable aux Florentins; ce fut la mort du pape Martin V, survenue dans la nuit du 19 au 20 février 1431. Sa partialité pour le duc de Milan et sa haine contre la république, avoient presque renversé la balance de l'Italie. Il eut pour successeur le cardinal Gabriel Condolmieri, vénitien, qui fut sacré le 11 mars, et qui prit le nom d'Eugène IV. Ce nouveau pontife ne tarda pas à manifester combien ses affections étoient contraires à celles de son prédécesseur. A Rome, il s'efforça de rendre du crédit aux Orsini, et de dépouiller les Colonna, que Martin V avoit enrichis démesurément; en Italie, il parut attaché aux républiques, et il fit cause commune avec elles contre la maison Visconti (2).

(1) Le 1.er janvier 1431. *Andreæ Billii Hist.* L. VIII, p. 140. — *Petri Russii Hist. Senensis.* T. XX, p. 33.

(2) *Vita Martini V ex Codice Vaticano.* T. III, P. II, p. 868. — *Andreæ Billii Hist.* L. VIII, p. 141.

1431. Ce n'est pas que l'ambition des Vénitiens ne fût aussi immodérée que celle du duc de Milan. Ce dernier ne leur avoit donné aucun sujet de plainte; il avoit justifié sa conduite en Toscane, non de manière à se purger de toute mauvaise intention; mais assez pour faire voir qu'il s'étoit conformé aux traités et au droit public alors en usage. Les Florentins, cependant, faisoient aux Vénitiens les offres les plus avantageuses, pour les engager à reprendre les armes; ils s'engageoient à entretenir deux mille cuirassiers en Lombardie, et à payer chaque mois vingt mille ducats pour les frais de la guerre, indépendamment des efforts qu'ils feroient en Toscane, contre l'ennemi commun. Les Vénitiens, dans l'espérance d'ajouter Crémone à leurs autres conquêtes, acceptèrent ces propositions. Roland Palavicino promettoit d'attaquer Parme et Plaisance; Jean Jacques, marquis de Montferrat, devoit faire une tentative sur Asti ou Alexandrie; le Marquis d'Este et le seigneur de Mantoue, étoient à la solde des Vénitiens; enfin les rares talens de Carmagnola sembloient donner une garantie des plus grands succès (1). D'autre part cependant, le duc de Milan avoit

(1) *Andreæ Billii Historia.* L. IX, p. 145. — *Petri Ruffi Hist. Senensis.* T. XX, p. 33.

à son service deux généraux non moins re- 1431.
doutables; Nicolas Piccinino et le comte François Sforza. Il venoit même de resserrer son alliance avec le dernier, auquel il avoit fiancé Blanche, sa fille naturelle, qui n'étoit encore âgée que de sept ans (1). Sous ces deux généraux, le duc avoit plus de dix mille gendarmes, des meilleures troupes d'Italie.

Quelque brillantes espérances que les Vénitiens eussent conçues, la campagne s'ouvrit de toutes parts d'une manière défavorable pour eux. Carmagnola croyoit avoir séduit le commandant de Soncino, et il s'avançoit, le 17 mai, avec peu de précautions, pour prendre possession de ce château. Mais ce commandant avoit averti Philippe, du traité dans lequel on vouloit l'engager; François Sforza et Nicolas de Tolentino étoient tous deux en embuscade pour attendre l'ennemi. Carmagnola fut surpris, et son armée mise en déroute; seize cents de ses cavaliers demeurèrent prisonniers, et lui-même il ne dut son salut qu'à la rapidité de son cheval (2). Louis

(1) *Andreæ Billii Historia.* L. VIII, p. 141. — *Simonetæ* L. II, p. 218.

(2) *Andreæ Billii.* L. IX, p. 146. — *Poggio Bracciolini.* L. VI, p. 370. — *J. Simonetæ.* L. II, p. 218. — *Marin Sanuto vite de Duchi di Venezia.* p. 1013.

1431. Colonna, dans le même temps, remporta un avantage près de Crémone, où il commandoit pour le duc, et Christophe Lavello dévasta le Montferrat. Nicolas Piccinino, après avoir soumis, dans les Alpes de Ligurie, plus de soixante châteaux qui appartenoient aux Fiesques, ou à d'autres gentilshommes du parti guelfe, et les avoir abandonnés au pillage de ses soldats, entra en Toscane par les territoires de Lucques et de Pise.

Gênes, Sienne, Lucques, et Jacques d'Appiano, seigneur de Piombino, s'étoient engagés dans la ligue contre les Florentins. Leur animosité et leur jalousie redoubloient les calamités de la guerre, en la rendant plus nationale. Les Pisans, qui soupiroient toujours après le moment où ils pourroient s'affranchir du joug détesté des Florentins, témoignèrent plus ouvertement leur impatience, lorsqu'ils virent approcher Piccinino, et parurent sur le point de prendre les armes. Le gouverneur florentin ne vit d'autre expédient pour sauver la ville, que d'en faire sortir tous les hommes en état de porter les armes, depuis l'âge de quinze ans jusqu'à celui de soixante, en retenant, comme ôtages, leurs femmes et leurs enfans. Cependant la plupart de ceux qui furent forcés ainsi de s'expatrier, allèrent joindre l'armée de Piccinino, et servirent avec

les Milanois (1). Cette armée passa ensuite sur le territoire de Volterra, où une rebellion n'étoit guère moins à craindre qu'à Pise; presque tous les châteaux du Volterran ouvrirent leurs portes à Piccinino; il ravagea le val d'Elsa dans toute sa longueur, de concert avec Nicolas de Tolentino et Albéric de Zagonara, général des Siennois. Il menaça Arezzo; et, lorsqu'il fut ensuite rappelé en Lombardie par le duc, Zagonara, qui lui succéda dans le commandement, continua de soumettre les châteaux florentins qui servoient à couvrir la frontière du côté de Sienne (2). 1431.

Pendant que ces choses se passoient en Toscane, Carmagnola s'approchoit des rives du Pô, avec une armée de douze mille cuirassiers et autant de fantassins. Sur ce fleuve, Nicolas Trevisani s'avançoit avec une flotte vénitienne de trente-sept grands vaisseaux et près de cent autres bâtimens (3). L'intention du sénat vénitien étoit de diriger toutes ces

(1) *Andreæ Billii.* L. IX, p. 148. — *Petri Russii Histor. Senensis.* p. 34. — *J. Stellæ Ann. Genuens.* p. 1305.

(2) *Orl. Malavolti, Storia di Siena.* P. III, L. II, f. 22-28. — *Andreæ Billii.* L. IX, p. 150. — *Poggio Bracciolini.* L. VI, p. 371. — *Petri Russii Hist. Senensis.* p. 40. — *Comment. di Neri Capponi.* p. 1177.

(3) *Joh. Simonetæ.* L. II, p. 219.

1431. forces contre Crémone, dont il désiroit vivement la conquête ; et déjà sa flotte avoit remonté le Pô jusqu'à trois milles au-dessous de cette ville. Le duc de Milan avoit, de son côté, fait armer une flotte au-dessus de Crémone, sous les ordres de Pacino Eustachio: ses vaisseaux étoient en plus grand nombre, mais moins grands que ceux des ennemis. Jean Grimaldi, de Gênes, avoit été appelé sur cette flotte, avec un grand nombre de ses compatriotes, pour opposer aux Vénitiens les seuls rivaux qui pussent leur disputer l'empire des mers.

Le 22 mai, Pacino Eustachio et Grimaldi avoient essayé de profiter d'une crue d'eau, pour attaquer, avec l'aide du courant, la flotte vénitienne qui étoit placée au-dessous d'eux. Mais, malgré cet avantage, cinq des plus grands vaisseaux du duc de Milan, s'étant trop aventurés, se trouvèrent au milieu des Vénitiens, et furent contraints à se rendre. Pendant ce combat, Piccinino et François Sforza, avec toutes les troupes du duc de Milan, s'étoient approchés de Carmagnola, et l'avoient attiré à eux en l'écartant du fleuve. La nuit suivante, ils lui firent communiquer, par de faux espions, les dispositions qu'ils faisoient pour l'attaquer le lendemain, et ils réussirent ainsi à commander toute son attention. Cependant ils

montoient secrètement avec leurs plus braves 1431.
cuirassiers sur les galères de Pacino Eustachio. Dans la bataille navale qu'ils vouloient renouveler le lendemain, les galères, serrées dans le lit du fleuve, ne pouvoient se combattre qu'à l'abordage; et, dans un tel engagement, le courage, la force de corps, et l'armure impénétrable des cuirassiers devoient être d'un plus grand avantage que les manœuvres les plus habiles des marins Vénitiens. Trévisani fit vainement demander à Carmagnola de lui envoyer des cuirassiers; celui-ci, qui se croyoit sûr de combattre le lendemain, ne voulut pas affoiblir son armée.

Enfin le matin du 23 mai, Carmagnola s'aperçut que les généraux ennemis l'avoient joué, et qu'ils n'étoient plus en présence. Alors il se rapprocha de la rive du Pô; mais il étoit devenu impossible de faire embarquer ses soldats; il occupoit la rive gauche du fleuve, et Pacino Eustachio, en engageant la bataille, avoit profité de l'impétuosité des eaux, accrues par la fonte des neiges, pour pousser Trévisani contre la rive droite. C'est là que le combat entre les galères se maintenoit avec un indicible acharnement. Les Milanois s'attachoient avec des grapins aux vaisseaux vénitiens, et aussitôt les cuirassiers de Sforza et de Piccinino s'élançoient sur le

1431. tillac de leurs ennemis; invulnérables sous le fer dont ils étoient couverts, ils n'avoient à combattre que des hommes demi-armés qui tomboient bientôt sous leurs coups. Le carnage étoit d'autant plus effroyable que les Vénitiens ne pouvoient se résoudre à céder la victoire sur leur propre élément; d'ailleurs ils voyoient sur l'autre rivage Carmagnola qui les exhortoit, et qui avoit son armée entière toute prête à venir à leur aide, si une fois, ils pouvoient s'approcher. Cependant il fallut céder enfin : vingt-huit galères vénitiennes furent prises avec quarante-deux vaisseaux de transport. Deux mille cinq cents hommes furent tués, et un butin immense tomba au pouvoir des vainqueurs. On assure que l'armement vénitien qui fut ainsi détruit en une journée, avoit coûté à la république six cent mille florins (1).

Après une aussi éclatante victoire, le duc de Milan ne poussa point ses avantages contre les Vénitiens aussi loin qu'on auroit pu l'attendre. Les armées principales restèrent pendant plusieurs mois comme stationnaires, tandis que Nicolas Piccinino ravageoit le

(1) *Andreæ Billii Hist.* L. IX, p. 152. — *Joh. Simonetæ.* L. II, p. 220. — *Poggio Bracciolini.* L. VI, p. 372. — *Ubertus Folieta Genuens. Hist.* L. X, p. 562. — *Naugerio Storia Veneziana.* p. 1095. — *Marin Sanuto vite de Duchi.* p. 1016.

Montferrat et que, prenant successivement tous les châteaux de cette souveraineté, il contraignoit le marquis à s'enfuir en Suisse, d'où il se rendit à Venise. Les Vénitiens lavèrent en partie, il est vrai, l'affront que leur marine avoit éprouvé sur le Pô. Une petite flotte, commandée par Pierre Loredano, rencontra, le 27 août, près de Portofino, dans le golfe de Rapallo, François Spinola, avec douze galères génoises; après un combat acharné, il prit cet amiral et huit de ses vaisseaux (1). Mais Carmagnola, pendant ce temps, demeuroit dans une inaction d'autant plus étrange, qu'on s'était attendu à ce qu'il s'empressât de réparer une déroute éprouvée par sa faute. Le 15 octobre, un détachement de ses soldats, averti qu'on faisoit mauvaise garde à Crémone, surprit la porte de Saint-Lucas, et s'y maintint pendant deux jours, sans que Carmagnola, soupçonnant une embuscade sur la route, s'avançât pour tirer parti de cet heureux évènement. 1431.

Le grand capitaine qui avoit été l'artisan de la puissance de Philippe, et ensuite de

(1) *Poggio Bracciolini.* L. VI, p. 373. — *J. Stellæ Ann. Genuenses.* p. 1306. — *Uberti Folietæ Gen. Hist.* L. X, p. 563. — *Marin Sanuto vite de Duchi.* p. 1019. — *Andreæ Billii Hist.* L. XX, p. 153. C'est par le récit de cet événement que cet agréable historien finit sa narration.

1431. tous ses revers, n'avoit pu cesser de vaincre; sans que le sénat défiant et cruel de Venise le soupçonnât de trahison. Dès la guerre précédente, on lui avoit reproché d'avoir rendu tous les prisonniers après la bataille de Macalò. Dans celle-ci, on lui attribuoit le désastre de la flotte, le mauvais succès de l'entreprise sur Crémone, et la ruine du marquis de Montferrat, pendant qu'il restoit dans l'inaction. Cependant Carmagnola expliquoit le repos forcé qu'il avoit gardé, par un motif sans réplique; une épizootie avoit, pendant l'été, frappé tous les chevaux, en Italie; la moitié de sa cavalerie étoit démontée, et les ennemis, qui éprouvoient le même fléau, avoient été arrêtés comme lui par l'impossibilité de se procurer des chevaux.

Mais, sans daigner proférer ses accusations, sans donner lieu à aucune excuse, le sénat vouloit se venger sur un homme du caprice de la fortune. Il le fit avec un profond secret. Le conseil des dix, au commencement de l'année 1432, invita Carmagnola à se rendre à Venise, pour y traiter de la paix, à laquelle la république songeoit de nouveau. Jean François de Gonzagues, seigneur de Mantoue, l'accompagnoit, et tous deux furent reçus avec les plus grands honneurs. Les hommes les plus distingués de l'État allèrent au devant

de Carmagnola, et le conduisirent, avec un 1431.
brillant cortége, jusqu'au palais du doge. Le sénat étoit assemblé; le général y fut introduit; on le fit asseoir à la place d'honneur, et on lui prodigua des marques de respect et d'estime. Cependant la délibération à laquelle il assistoit, et sur laquelle on paroissoit désirer son avis, se prolongea jusque bien avant dans la nuit, et on le pressa de faire retirer sa suite qui étoit fatiguée du voyage. Dès que Carmagnola se trouva seul au milieu des sénateurs, ceux-ci firent entrer leurs gardes; ils l'arrêtèrent et le chargèrent de fers. Dès le lendemain, ce général fut appliqué à une dure question; et la torture de l'estrapade, à laquelle on le soumit, fut rendue pour lui d'autant plus douloureuse, qu'il avoit une blessure au bras, reçue au service de cette même république qui le livroit aux mains des bourreaux (1). On assure qu'au milieu de ces tourmens, il confessa la trahison dont on l'accusoit; mais aucune preuve ne fut produite aux yeux du public ou de l'Italie, à laquelle ce grand homme appartenoit, aucune de ses dépositions ne fut publiée; ce n'est point calomnier des juges que de les croire faussaires.

(1) *Marin Sanuto vite de Duchi.* p. 1028.

1432. et prévaricateurs, lorsqu'ils s'entendent d'un infâme mystère. Le 5 mai 1432, vingt jours après son arrestation, Carmagnola fut conduit sur la place de Saint-Marc, avec un baillon dans la bouche, pour l'empêcher de prendre Venise à témoin de son innocence, et de dévoiler toute l'ingratitude de ses oppresseurs; là, il eut la tête tranchée entre les deux colonnes qui sont devant le palais (1).

(1) *Poggio Bracciolini Hist. Florent.* L. VI, p. 376.—*Platina Hist. Mantuanæ.* L. V, p. 810.—*Cronica di Bologna.* p. 645 —*Naugerio Storia Venez.* p. 1097.—*Marin Sanuto.* p. 1028.

FIN DU TOME HUITIÈME.

TABLE CHRONOLOGIQUE.

TOME HUITIÈME.

CHAPITRE LVII. *Considérations sur le caractère et les révolutions du quatorzième siècle.* p. 1.

Le quatorzième siècle n'a point un caractère décidé..... *ib.*

Premiers chefs-d'œuvre dans la langue italienne..... 3

L'étude des langues mortes arrête tout-à-coup l'élan de l'inspiration..... 4

Recherche des manuscrits ; érudition..... 6

Coup-d'œil sur l'histoire politique du siècle..... 7

L'autorité impériale relevée par Henri VII..... 8

Dégradation progressive de tous ses successeurs..... 9

La faction gibeline se marche des empereurs..... p. 10
Chûte de la puissance pontificale pendant le quatorzième siècle. 11
Corruption de la cour des papes en France..... 12
Caractère des guerres qu'ils excitent en Italie..... 13
Grand schisme d'Occident 15
Affoiblissement graduel du royaume de Naples..... 16
Dégénération des rois angevins, depuis Charles I.er jusqu'à Jeanne..... 17
Charles de Duraz relève momentanément le royaume... 19
Ambition des maisons de princes en Lombardie..... 20
Grandeur de Cane et de Mastino de la Scala..... 21
Crimes et foiblesse des successeurs de Mastino..... 22
Dynastie des Visconti élevée à l'école de l'adversité..... 23
Les derniers princes de cette maison unissent l'ambition à la pusillanimité..... 25

Puissance excessive de Jean Galeaz..... p. 26

Ruine de toutes les autres maisons princières..... 27

Les Malatesti dans les États du pape..... 28

Caractère de la république de Venise..... 29

Guerres des Vénitiens avec les Génois..... 30

Caractère de la république de Gênes..... 32

Les guerres civiles déterminent quatre fois les Génois à se donner un maître..... 33

Florence placée au centre de toute la politique italienne.. 35

Sagesse et vertu du gouvernement florentin..... 36

Son opposition successive à tous les usurpateurs..... 37

Le peuple entier de Florence délibéroit comme un conseil d'Etat..... 41

Bologne perd son esprit indépendant sous la tyrannie.... 42

Lucques, puissante sous Castruccio, rachète sa gloire par un long esclavage..... p. 44

Sienne, tour à tour asservie par plusieurs oligarchies roturières..... 4

Pérouse, victime de la férocité de ses factions..... 47

Pise, attachée seule au parti gibelin; son caractère..... 48

Pise, seule république militaire de Toscane..... 49

Massacre des Pisans en Sardaigne..... 50

Conséquences funestes pour les Pisans, de leur alliance avec les Gibelins..... 52

Etude de l'homme, complète en Italie, dans le bien comme dans le mal..... 53

CHAPITRE VIII. *Art militaire des Italiens, au commencement du quinzième siècle. — Anarchie de la Lombardie. — De nouveaux tyrans se partagent les états de Jean Galeaz. — Bologne et Pérouse rendues à l'église. — Sienne remise en liberté.* 1402 — 1404. p. 56

La force des armées consistoit dans la cavalerie pesante... 57

Les batailles étoient fort rares, parce qu'on ne pouvoit y forcer la gendarmerie..... 58

La guerre se faisoit au peuple plus qu'aux armées..... 59

A l'approche de l'ennemi, on s'enfermoit avec ses biens dans les lieux forts..... 60

Nombre prodigieux des forteresses défendues par les gens du pays..... 61

L'artillerie étoit encore à peine employée dans les siéges.... 63

Les condottieri italiens remplacent les étrangers..... 64

Avantages que les gouvernemens trouvoient dans les condottieri..... 65

Comment on faisoit encore usage de la milice..... p. 66
Récompenses offertes aux soldats. 67
Fortunes faites par les condottieri 68
Albéric de Barbiano, et la compagnie de Saint-George..... 69
Grands capitaines qui se formèrent à cette école 70
Caractère de Jean Galeaz; confiance qu'il accordoit à ses capitaines..... 72
Partage des États de Jean Galeaz entre ses fils..... 73
An.
1402. Alliance des Florentins avec le pape, contre les Visconti.... 74
— Tentative sans succès du pape sur Pérouse..... 75
1403. Les capitaines de Jean Galeaz entrent au service des ennemis de ses fils..... 76
— Jalousie dans le conseil de régence des Visconti..... 77
— Conduite violente et cruelle de la duchesse Catherine Visconti. 79
— Révolte de Crémone; seigneurie d'Ugolin Cavalcabò..... 80

An. 1403. Mouvemens séditieux dans toutes les villes de Lombardie..... p. 82
— L'armée des Florentins s'avance contre Parme..... 84
— Le pape fait une paix séparée avec les Visconti..... 85
— 2 Septembre. Bologne retourne au pouvoir de l'église..... 86
— Les Florentins donnent des secours aux Guelfes de Lombardie..... 87
— Ils essaient de rendre à Sienne sa liberté..... 88
1404. Mars. Les Siennois se remettent d'eux-mêmes en liberté..... 89
— Les Florentins veulent délivrer Pise de la tyrannie de Gabriel-Marie Visconti..... 90
— Visconti se met sous la protection de Boucicault, gouverneur de Gênes..... 91
— Les Florentins punissent les gentilshommes gibelins des Apennins..... 93
— Leur allié, Pierre de Rossi, trahi par Otto Bon Terzo... 94
— Séditions à Milan contre la duchesse..... 95

An.
1404. Barbavara et la duchesse obligés à s'enfuir..... p. 97
— 16 Octobre. La duchesse, mise en prison, y meurt empoisonnée..... 98

CHAPITRE LIX. *Conquêtes de François de Carrare en Lombardie. — Jalousie des Vénitiens ; ils lui déclarent la guerre ; vigoureuse résistance de Carrare ; il perd successivement Vérone et ses principaux châteaux ; il est forcé à se rendre, et le conseil des dix le fait mourir avec ses enfans.* 1404—1406. 99

1403. Négociations de Carrare avec la duchesse de Milan..... *ib.*
— Août. Il s'empare de Brescia, qu'il évacue ensuite..... 100
1404. Guillaume de la Scala lui demande du secours, et traite avec lui..... 101
— 7 Avril. Carrare et de la Scala prennent Vérone..... 102
— 21 Avril. Mort de Guillaume de la Scala ; soupçons qu'elle excite..... 103
— 29 Avril. La forteresse de Vérone livrée à Carrare..... 104

1404. La république de Venise prend parti contre Carrare, avec la duchesse..... p. 105
— 25 Avril. Vicence appelle les Vénitiens, et arbore l'étendard de St.-Marc..... 106
— 17 Mai. Carrare fait arrêter les deux princes de la Scala, qui intriguoient contre lui..... 107
— 18 Juin. Premières hostilités de la république de Venise contre Carrare..... 108
— 23 Juin. Carrare déclare la guerre aux Vénitiens..... 109
— Carrare défend ses frontières contre une armée infiniment supérieure à la sienne..... 110
— 6 Septembre. L'armée vénitienne pénètre dans l'État de Padoue. 111
— De nouveaux ennemis viennent assaillir Carrare..... 112
— 2 Décembre. Paul Savelli traverse la Brenta, et ravage le Padouan..... 113
1405. François de Carrare envoie ses plus jeunes fils à Florence... 114
— 12 Juin. Il est assiégé dans sa capitale..... 115

An.
1405. 23 Juin. Vérone se rend aux Vénitiens. Jacques de Carrare prisonnier ..... p. 116
— La peste se déclare à Padoue. 117
— Les châteaux de l'État de Padoue se rendent aux Vénitiens..... 118
— Négociation infructueuse de Carrare avec Carlo Zéno 120
— 2 Novembre. Assaut général repoussé..... 121
— Constance de François de Carrare. 122
— 17 Novembre. Une porte de Padoue ouverte par trahison aux Vénitiens..... 123
— François de Carrare remet ses forteresses en dépôt entre les mains de Galeaz..... 124
— 19 Novembre. Sédition contre Carrare, excitée à Padoue par les Vénitiens..... 126
— 29 Novembre. Carrare et son fils arrivent à Venise..... 127
— Réception que leur fait la seigneurie..... 128
— Discours de Jacob del Verme contre les Carrare..... 129

1406. 16 Janvier. Carrare étranglé par ordre du conseil des dix..... p. 129

— Ses deux fils mis à mort le lendemain, de la même manière. 130

— Mort des deux fils de Carrare qui étoient à Florence..... 132

— Le conseil des dix met à prix la tête des princes de la Scala. 133

— Politique cruelle des Vénitiens; haine qu'elle excite..... 134

— Table généalogique des maisons de Carrare et de la Scala.... 135

CHAPITRE LX. *Conquête de Pise par les Florentins. — Suite du schisme; il est entretenu par Ladislas, roi de Naples. — Concile de Pise; déposition de Grégoire XII et de Benoît XIII. Election d'Alexandre V.* 1406 — 1409. 137

1403 — 1406. Révolutions de Crémone. Ugolin Cavalcabò, et Gabrino Fondolo 138

1404. Pandolfe Malatesti devient seigneur de Brescia..... 139

— Alliance des Pisans avec Boucicault, gouverneur de Gênes. . 141

An.
1405. Boucicault engage Gabriel Visconti à vendre Pise aux Florentins..... p. 142
— 31 Août. La citadelle de Pise livrée aux Florentins..... 143
— 6 Septembre. Elle leur est reprise par le peuple de Pise.. 144
— Les Pisans demandent la paix et offrent des dédommagemens. 145
— Jean Gambacorti, rappelé de l'exil, est nommé capitaine du peuple..... 146
— Les Florentins entreprennent d'affamer Pise; hardiesse de Pierre Marenghi..... 147
— Ange de la Pergola et Gaspard de Pazzi, défaits comme ils venoient au secours des Pisans. 148
— Ladislas et Otto Bon Terzo refusent de les secourir..... 149
1406. Les Pisans bloqués de toutes parts..... 150
— Rivalité de Sforza et de Tartaglia appaisée par Gino Capponi..... 151
— Détresse des Pisans..... 152
— 9 Octobre. Jean Gambacorti livre Pise aux Florentins... 153

1406. Gouvernement des Florentins ; fréquentes émigrations des Pisans..... p. 154

— Changement dans la politique des Florentins..... 156

1394 — 1406. Progrès du schisme..... 157

1394. 16 Septembre. Mort de Clément VII ; Benoît XIII lui succède. 158

1395. Concile national en France pour la réunion de l'église..... 159

1399. 14 Avril. Benoît XIII réduit à capituler avec Boucicault.... 160

1404. 29 Septembre. Mort de Boniface IX..... 161

— 17 Octobre. Gusman de Sulmone élu pape sous le nom d'Innocent VII..... 162

— Caractère de Ladislas, roi de Naples..... 163

1399 — 1400. Ladislas force Louis et Charles d'Anjou à sortir de son royaume..... 164

1401. Il est appelé en Hongrie par les ennemis de Sigismond..... 165

1402. 5 Août. Il est couronné à Zara, comme roi de Hongrie..... 166

An.
1402 — 1409. Il abandonne la Hongrie, et vend aux Vénitiens les places qu'il occupoit ..... p. 167
— Ses intrigues à Rome contre le pape Innocent VII..... ib.
1405. Sédition des Romains contre le pape..... 169
— Les députés des Romains massacrés par un neveu du pape. 170
— Affliction du pape après cette violence; il est forcé à s'enfuir..... 171
— Ladislas veut s'emparer de Rome; il en est chassé par le peuple.. 172
1406. 5 Novembre. Mort d'Innocent VII; Grégoire XII lui succède. 173
— Négociations entre les deux papes, pour leur abdication mutuelle. 174
— Ils conviennent de se rassembler à Savonne..... 175
1407. Grégoire XII s'avance jusqu'à Lucques, et Bénoît XIII jusqu'à la Spezia..... 176
— Intrigues de Ladislas pour continuer le schisme..... 177
1408. Avril. Il s'empare de Rome et des villes voisines..... 178

An.

1408. Grégoire XII veut rompre toute négociation avec son compétiteur. . . . . p. 178

— Ses cardinaux l'abandonnent et se retirent à Pise. 179

— Les cardinaux de Bénoît XIII viennent à Pise joindre ceux de Grégoire. 180

— Les cardinaux des deux obédiences convoquent un concile à Pise. 181

— Les deux papes, à cette nouvelle, s'éloignent chacun de leur côté. 182

— Zèle louable des deux clergés; mauvaise foi des deux papes. 183

— Balthazar Cossa acquiert de l'influence sur les cardinaux réunis. 184

1409. Les chefs du clergé et les ambassadeurs des États chrétiens s'assemblent à Pise. 185

— 5 Juin. Le concile, dans sa quinzième session, condamne les deux papes. 186

— 7 Juillet. Le cardinal de Candie élu sous le nom d'Alexandre V. 187

— 7 Août. L'obligation est imposée

au pape de convoquer un nouveau concile pour réformer l'église ..... p. 187

CHAPITRE LXI. *Ladislas, roi de Naples, s'empare des États de l'église; il menace Florence; il meurt. — Sigismond de Hongrie, élu empereur, fait la guerre aux Vénitiens; ses conférences avec Jean XXIII en Lombardie. — Déplorable état de cette contrée.* 1409—1414. 189

Ambition et perfidie de Ladislas; il menace les Florentins..... *ib.*

Mort d'Albéric de Barbiano et d'Otto Bon Terzo..... 191

Braccio de Montone, mécontent de Ladislas, passe au service des Florentins..... 192

1409. Les Florentins prennent à leur solde Malatesta de Pesaro, avec deux mille quatre cents lances..... 193

— Ladislas s'empare de Cortone.. 194

— Braccio de Montone force Ladislas à se retirer..... 195

— Juillet. Louis II d'Anjou, avec l'aide des Florentins, entre dans les Etats de l'église..... 196

An.
1309. Il attaque Rome inutilement... *p.* 197
1410. 2 Janvier. Après sa retraite, les Florentins prennent Rome. 198
— 3 Mai. Mort d'Alexandre V; Balthazar Cossa lui succède sous le nom de Jean XXIII. 199
1409. 6 Septembre. Les Génois secouent le joug de la France et s'allient à Ladislas..... 200
1410. 16 Mai. Ils défont, près de la Meloria, partie de la flotte de Louis d'Anjou..... 202
— Seconde campagne infructueuse de Louis d'Anjou contre Ladislas..... 203
1411. 7 Janvier. Les Florentins font la paix avec Ladislas, qui leur livre Cortone..... 204
— 11 Avril. Jean XXIII se rend à Rome, et il perd Bologne. 205
— Troisième campagne de Louis d'Anjou; bataille de Rocca-Secca, 19 mai..... 206
— Louis d'Anjou ne sait pas profiter de sa victoire..... 207
1412. 15 Juin. Traité de paix entre Ladislas et Jean XXIII.... 209

An.
1412. Ladislas menace Paul Orsini... p. 210
1413. 31 Mai. Il surprend Rome; le pape s'enfuit à Florence..... 211
— Alliance des Florentins avec leurs voisins..... 212
— Conquêtes de Ladislas dans l'État ecclésiastique..... 213
1414. Ladislas menace la Toscane... 214
— 22 Juin. Les Florentins traitent de nouveau avec lui..... 216
— Ladislas frappé d'une maladie inconnue, fruit de ses débauches..... 217
— 6 Août. Il meurt à Naples.... 218
1405 — 1410. Mécontentement de l'Allemagne contre l'empereur Robert... 219
1410. 19 Mai. Mort de Robert. Sigismond et Josse concurrens à l'empire..... 220
— Caractère de Sigismond, qui demeure seul empereur..... 221
1411 — 1413. Guerre de Sigismond contre la république de Venise..... 222
1412. 9 Août. Charles Malatesti bat les Hongrois à la Motta..... 223
1413. 18 Avril. Trève de cinq ans entre l'empereur et les Vénitiens... 224

An.
1413. Sigismond passe en Lombardie; état affreux de cette contrée. *p.* 225
— Férocité de Jean-Marie, duc de Milan. 226
— Il chasse les hommes avec des chiens courans..... 227
— Facino Cane réduit les deux fils de Jean Galeaz sous sa dépendance ..... *ib.*
1412. 16 Mai. Mort de Facino Cane, et de Jean-Marie Visconti... 228
— Philippe-Marie épouse la veuve de Facino Cane, et se fait reconnoître duc de Milan... 229
1413. Négociations de Sigismond avec Jean XXIII, pour tenir un concile général 231
— Entrevue de l'empereur et du pape à Crémone..... 232
— Concile général convoqué à Constance pour le 1.er novembre 1414..... 233

CHAPITRE LXII. *Concile de Constance; il termine le grand schisme d'Occident. — Jeanne II de Naples, et son mari Jacques, comte de la Marche. — Grandeur et rivalité de deux condottieri, Braccio de Montone et Sforza de Cotignola.* 1414—1418. *p.* 234

Mépris où étoient tombés les chefs de l'église par les effets du schisme..... *ib.*

Trafic des indulgences..... 236

Les Italiens prennent la défense du pouvoir pontifical..... 237

Indifférence des Italiens aux idées religieuses..... 238

Le clergé italien demeuré pauvre auprès de celui d'Angleterre et d'Allemagne..... 239

La politique rattache les Italiens à leur religion..... 240

An. 1414. Jean XXIII se rend malgré lui à Constance pour ouvrir le concile..... 241

— Caractère de Jean XXIII..... *ib.*

— Il s'assure la protection de Frédéric, duc d'Autriche... 243

An.
1414. 5 Novembre. Il fait l'ouverture du concile de Constance.... p. 244
— Délibérations du concile par nation, et non par tête..... 245
1415. 1.er Mars. Jean XXIII promet de renoncer au pontificat... 246
— 21 Mars. Il s'échappe, déguisé, de Constance..... ib.
— Le duc d'Autriche, protecteur du pape, attaqué par les Suisses..... 247
— 17 Mai. Le pape ramené prisonnier à Radolfzell..... 248
— 29 Mai. Jean XXIII déposé et enfermé à Gottleben..... 249
— 4 Juillet. Le concile de Constance est reconnu par Grégoire XII, qui abdique..... 250
— Obstination de Bénoît XIII, que Sigismond va chercher à Perpignan..... 251
— L'église d'Espagne se détache de Bénoît XIII, qui est déposé le 26 juillet 1417..... 252
— Le concile se propose de réformer l'église; hardiesse des prédicateurs..... 253

An.
1372 — 1385. Doctrine de Jean Wickleff. Les Lollards en Angleterre..... p. 254
— Les livres de Wickleff apportés en Bohême; progrès de la réforme..... 255
— Caractère de Jean Huss; il se rend à Constance, où il est jeté en prison..... 256
1415. 6 Juillet. Jean Huss, condamné à mort par le concile, et brûlé sur le bûcher..... 257
— Caractère de Jérome de Prague, sa rétractation, et son repentir de s'être rétracté..... ib.
1416. 23 Mai. Son discours devant le concile..... 258
— Sa condamnation et son supplice..... 260
1419 — 1460. Révolte de la Bohême; guerre acharnée des Hussites..... 261
— Le concile entreprend de réformer la simonie de la cour de Rome..... 262
1416 — 1417. Disputes violentes et anarchie dans le concile..... ib.
1417. 11 Novembre. Othon Colonne, nommé pape sous le nom de Martin V..... 263

An.

1418. 22 Avril. Le pape dissout le concile, sans avoir fait aucune réforme..... *p.* 264

— État de l'Europe pendant le concile. Jeanne II de Naples... 265

1414. 10 Août. L'État de l'église secoue le joug des Napolitains..... 266

— Intrigues de Pandolfello Alopo, favori de Jeanne, avec Sforza Attendolo..... 267

— Sforza veut se former une principauté; ses fiefs, son armée. 268

1415. Août. Sforza arrêté par Jacques, comte de la Marche, époux de la reine..... 270

— 10 Août. Jeanne II épouse Jacques, comte de la Marche, qui la maltraite..... 271

1416. Conjuration de Jules César de Capoue, contre le nouveau roi..... 272

— 13 Septembre. Révolte des Napolitains contre le roi, en faveur de la reine..... 273

— Ser Gianni Caraccioli, nouveau favori de la reine..... 274

— Braccio de Montone, capitaine d'aventure, rival de Sforza.. *ib.*

An.
1414 — 1416. Braccio gouverne Bologne pour le pape Jean XXIII ..... p. 275
1416. 5 Janvier. Il vend aux Bolonois leur liberté 276
— Il attaque Pérouse à l'improviste 277
— Courageuse résistance de Pérouse. 278
— Charles Malatesti s'approche pour défendre cette ville 279
— 7 Juillet. Bataille de St.-Gilles, où Malatesti est défait par Braccio 280
— 14 Juillet. Pérouse se soumet à Braccio, et le nomme son seigneur 282
— Joutes de Pérouse, rendues plus brillantes par Braccio 283
— Lieutenans de Braccio; Tartaglia, Nicolas Piccinino 285
1417. 3 Juin. Braccio s'empare de Rome 286
— Il est forcé de se retirer à l'approche de Sforza 287

CHAPITRE LXIII. *Le pape Martin V vient s'établir à Florence; il veut, de concert avec Sforza, relever le parti d'Anjou à Naples, tandis que Jeanne II adopte Alfonse d'Aragon. — Conquêtes du duc de Milan en Lombardie; guerre des Suisses.* 1418 — 1422. *p.* 288

An.

1382 — 1418. Prospérité de Florence sous le gouvernement de l'oligarchie guelfe..... *ib.*

— Maso des Albizzi, chef du gouvernement..... 290

— A sa mort, en 1417, Nicolas d'Uzzano lui succède..... 291

— Les Alberti, Ricci et Medici écartés du gouvernement... 292

— Giovanni de Bice des Medici, admis de nouveau dans la magistrature..... 293

— Politique pacifique des Florentins..... 294

1418. Ils invitent Martin V à s'établir à Florence..... 295

— Jean XXIII s'échappe de prison, et vient de lui-même se soumettre à Martin..... 296

1418. Négociations de Martin V avec Jeanne II ..... p. 275

1419. 28 Octobre, Jeanne II couronnée au nom du pape 298

— Jacques de la Marche ne pouvant se former un parti, se retire en France, où il meurt dans un couvent 299

— Sforza envoyé pour combattre Braccio dans l'État de l'église. 300

— Il est défait par lui entre Montefiascone et Viterbe 301

— Martin V veut se réconcilier avec Braccio 302

1420. Février. Braccio à Florence; accueil que lui fait le peuple. *ib.*

— Martin, irrité des chansons où il est comparé à Braccio 304

— Braccio soumet Bologne au pape, pour prix de sa réconciliation. 305

— Martin fait passer Sforza, du parti de la reine, à celui de Louis III d'Anjou 306

— Entreprise de Louis III d'Anjou sur le royaume de Naples... 307

— Négociation de Jeanne avec Alfonse, roi d'Aragon 308

1409. Succession de la maison d'Aragon à la couronne de Sicile..... p. 310

— Rivalité entre la maison d'Aragon et celle d'Anjou..... 311

1420. 6 Septembre. Les lieutenans d'Alfonse prennent possession des châteaux de Naples..... 312

1421. Braccio appelé dans le royaume par Jeanne et Alfonse..... 313

— Intrigues à la cour de Naples, contre Alfonse..... 314

1422. La paix faite par l'entremise du pape; Louis d'Anjou se retire. 315

1418 — 1422. Révolutions de la Lombardie; caractère de Philippe-Marie. 316

1418. Procès et supplice de Béatrix Tenda, duchesse de Milan.. 317

— Commencemens de François Carmagnola; sa faveur auprès du duc..... 319

— Conquête de la Lombardie jusqu'à l'Adda; surprise de Lodi. 320

— Ligue formée contre le duc, par Philippe Arcelli, et dissoute par Carmagnola..... 321

— Plaisance demeure déserte pendant une année..... 322

1418. Ruine d'Arcelli, des Beccaria, et de Lottiere Rusca..... p. 275
— Anarchie de Gênes, attaquée à son tour par Carmagnola.... 323
— Gouvernement et patriotisme de Thomas de Campo Frégoso.. 324
— Succès de Carmagnola contre les Génois..... 325
— Les Florentins ne veulent pas secourir Gênes, pour forcer cette république à leur vendre Livourne..... 326
1419. Janvier. Traité de paix entre Florence et le duc de Milan. 327
1420. Alfonse d'Aragon attaque la Corse; il est repoussé à Bonifazio..... 328
1421. Gênes se donne au duc de Milan..... 329
1418 — 1420. Les Vénitiens font la conquête du patriarcat d'Aquilée..... 330
1421. Nouvelles conquêtes du duc de Milan, San-Donnino, Parme, Bergame..... 331
— Gabrino Fondolo livre Crémone au duc de Milan..... 333
— Pandolfe Malatesti livre Brescia.

An.
et George Benzone, Crème, au duc..... p. 334
1422. Le duc enlève aux Suisses, Bellinzona, Domo Dossola, et la vallée Lévantine..... 335
— Une armée suisse passe le Saint-Gothard pour attaquer le duc. 336
— 30 Juin. Bataille d'Arbedo, entre trois mille Suisses et vingt-quatre mille Italiens..... 337
— Retraite des Suisses; la vallée Lévantine conquise par Carmagnola..... 339

CHAPITRE LXIV. *La reine Jeanne II, irritée contre Alfonse d'Aragon, adopte Louis d'Anjou. — Mort de Sforza et de Braccio; guerre désastreuse des Florentins avec le duc de Milan; alliance des Vénitiens; prise de Brescia.* 1422—1426. 340

Rivalité de Sforza et de Braccio de Montone..... *ib.*
1422. Leur réconciliation demandée par Sforza..... 341
— Sforza réconcilié par Braccio avec la reine de Naples..... 342
— Alfonse d'Aragon, jaloux de Caraccioli..... 343

1422. Braccio nommé par Alfonse, gouverneur des Abruzzes . . . p. 344

— Il assiége Aquila, qui lui avoit fermé ses portes. 345

1423. 22 Mai. Alfonse arrête Caracciolo, et veut arrêter la reine. 346

— Sforza appelé au secours de la reine; sa victoire aux Formelles. 347

— Sforza et la reine se retirent à Averse. 348

— La reine révoque l'adoption d'Alfonse, et lui substitue Louis III d'Anjou. 349

— Alfonse appelle Braccio à son secours, qui est retenu par le siége d'Aquila. 350

— Alfonse retourne en Aragon, laissant son frère à Naples. . 351

— Sforza marche vers Aquila, pour forcer Braccio à lever le siége. . . . . *ib.*

1424. 4 Janvier. Sforza se noie au passage du fleuve Pescara. . . 352

— François, fils de Sforza, contient son armée, et assure son héritage. 353

An.
1424. Guido Torello, envoyé par le duc de Milan au secours de la reine Jeanne..... p. 355
— La reine Jeanne reprend Naples sur l'infant d'Aragon..... 356
— Effet que produit sur Braccio la nouvelle de la mort de Sforza. *ib.*
— Jeanne envoie Jacques de Caldora au secours des habitans d'Aquila..... 358
— Braccio permet à Caldora de passer la montagne de Saint-Laurent..... 359
— 2 Juin. Bataille de l'Aquila, entre Braccio et Caldora... 360
— Braccio défait par la faute de Nicolas Piccinino..... 361
— Braccio meurt de ses blessures.. 362
— La principauté formée par Braccio est anéantie..... 363
— Intrigues du duc de Milan en Romagne, qui rallument la guerre..... 364
1423. 6 Septembre. Pandolfe Malatesti, général des Florentins, battu au Ponte à Ronco..... 365
1424. 1er Février. Imola surprise par Ange de la Pergola..... 366

An.
1424. Charles Malatesti, défait et emprisonnier à Zagonara. 27 Juillet. p. 367
1425. 1.er Février. Troisième défaite des Florentins au val de Lamone. 368
— Avril. Quatrième défaite des Florentins à Rapallo 369
— 9 Octobre. Cinquième défaite des Florentins à Anghiari. 370
— 17 Octobre. Sixième défaite des Florentins à la Faggiuola. . . *ib.*
— Les Florentins sollicitent les Vénitiens de venir à leur secours. 371
— François Carmagnola encourt la disgrâce du duc de Milan. . . 372
— 23 Février. Il se rend à Venise, et il excite cette république à la guerre. 373
— Apostrophe de Lorenzo Ridolfi au sénat de Venise. 374
— 14 Décembre. Son discours dans le sénat, sur la guerre. 375
— Discours de Carmagnola, pour exciter les Vénitiens à la guerre. 376
1426. 27 Janvier. Les Vénitiens et leurs confédérés déclarent la guerre au duc de Milan. . . 378

An.
1426. Intrigues de Carmagnola pour surprendre Brescia. . . . . p. 379
— 17 Mars. Il est introduit dans le quartier des Guelfes. 380
— Il assiége successivement les autres quartiers et les forteresses. 381
— 20 Novembre. La ville de Brescia entièrement soumise par Carmagnola 382
— 30 Décembre. Paix de Ferrare entre le duc de Milan et les républiques. 383

CHAPITRE LXV. *Seconde guerre des Florentins avec le duc de Milan. — Révolutions dans l'État de l'église. — Tentative des Florentins sur Lucques ; cette ville recouvre sa liberté. — Troisième guerre avec le duc de Milan. — Mort de Carmagnola.* 1427 — 1432. 385

Attachement des Milanois à la maison Visconti. . . . . *ib.*
1426. Ils apprennent avec regret les conditions de la paix de Ferrare. 386
— La noblesse de Milan offre au duc de maintenir une armée. . . . 387

An.
1427. Le duc recommence les hostilités. . . . . p. 388
— 21 Mai. Défaite d'une flotte milanoise sur le Pô. 389
— Carmagnola surpris à Cotrofengo, par Piccinino. 390
— Armées nombreuses rassemblées autour de Crémone. 391
— 12 Juillet. Bataille de Casal-Secco, dont l'issue demeure indécise. 392
— Le duc de Savoie et le marquis de Montferrat repoussés par Ladislas Guinigi. 393
— Insubordination dans l'armée du duc de Milan. 394
— Il en donne le commandement à Charles Malatesti de Pesaro. 395
— 11 Octobre. Bataille de Macalò; défaite de l'armée milanoise. 396
— Carmagnola rend la liberté à tous les prisonniers. 398
— Nouvelles négociations; paix séparée du duc de Savoie, à Décembre. 401
1428. Ambition des Vénitiens, qui veulent continuer la guerre. . 402

1428. 18 Avril. Seconde paix de Ferrare, entre les républiques et le duc. *p.* 403
— Mécontentement dans les États de l'église, contre Martin V. . . 404
— 1.er Août. Conjuration à Bologne, qui recouvre sa liberté. 405
431. La guerre entre Bologne et l'église soutenue avec mollesse. 406
— Massacre des amis des Bentivogli, à Bologne : 408
1429. 14 Septembre. Mort de Charles Malatesti ; son caractère. 409
— Affoiblissement de sa maison ; partage de ses États entre ses neveux. 410
— Troubles en Toscane, occasionnés par l'établissement du cadastre. 411
— Sédition à Volterra. 412
— 22 Novembre. Nicolas Fortebraccio attaque l'État de Lucques. 413
14 Décembre. Les Florentins déclarent la guerre à Paul Guinigi, seigneur de Lucques. 414
Conduite honteuse d'Astorre Gianni à Serravezza. 416
1430. Philippe Brunelleschi entreprend vainement d'inonder Lucques. 417

An.
1430. Valeureuse défense de Paul Guinigi et de ses fils . . . . . p. 418
— Zèle d'Antoine Pétrucci, Siennois, pour la défense de Lucques. . . 419
— Juillet. François Sforza, envoyé par le duc de Milan, écarte les Florentins 420
— Paul Guinigi, soupçonné d'avoir voulu vendre Lucques aux Florentins 421
— Septembre. Paul Guinigi arrêté et envoyé prisonnier à Milan. . 422
— Les Lucquois, après avoir recouvré la liberté, ne peuvent obtenir la paix des Florentins. 424
— Nicolas Piccinino envoyé par le duc au secours de Lucques. . 425
— 2 Décembre. Les Florentins défaits par Piccinino, sur les bords du Serchio. 426
1431. 10 Février. Mort de Martin V; Eugène IV lui succède. 427
— Les Florentins engagent les Vénitiens à recommencer la guerre 428
— 17 Mai. Carmagnola surpris et mis en déroute près de Soncino. 429
— Piccinino menace Pise et ravage la Toscane. 430

1431. Les Vénitiens font remonter le Pô par une flotte considérable. *p.* 431

— 22 Mai. Premier engagement entre les flottes vénitienne et milanoise. 432

— 23 Mai. La flotte vénitienne battue et presque détruite par les Milanois. 433

— 27 Août. Victoire d'une flotte vénitienne sur une flotte génoise, à Rapallo. 435

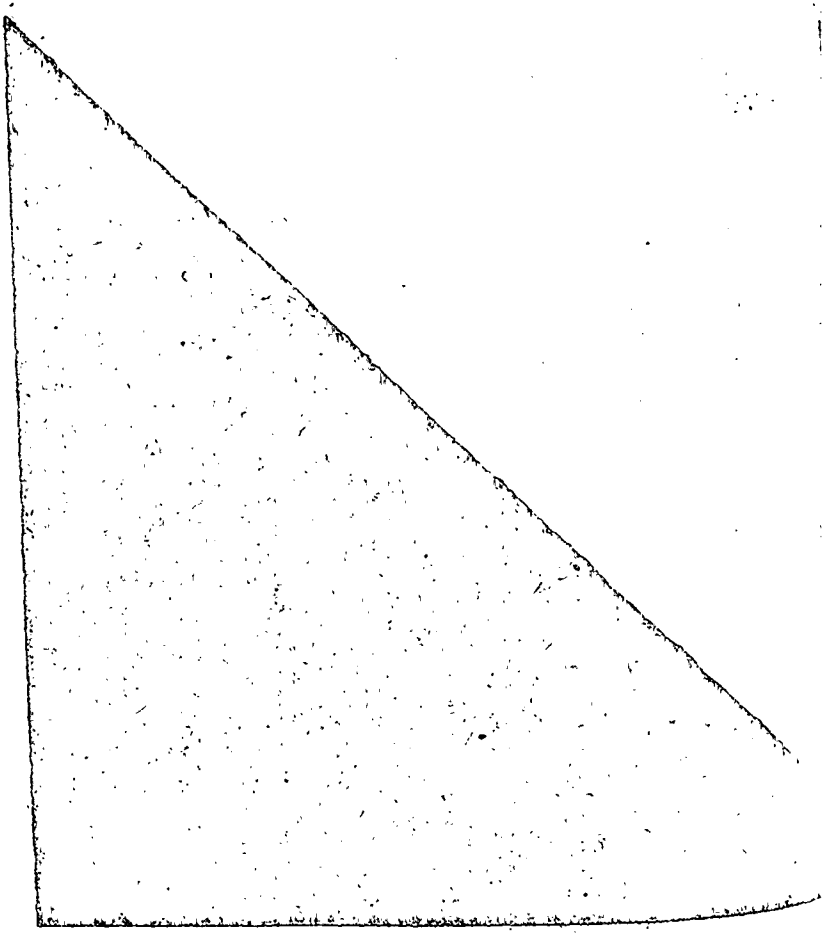
1432. Carmagnola invité à venir à Venise pour donner ses conseils. 436

— Il est arrêté au milieu du sénat, et mis à la torture. 437

— 5 Mai. Le conseil des dix lui fait trancher la tête comme à un traître. 438

FIN DE LA TABLE.

00037242



Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 January, 2016